ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

BULLETIN HISPANIQUE

Bordeaux. — Imp. G. Gounouilhou, 9-11, rue Guiraude.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi
QUATRIÈME SÉRIE
Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse
XXXIIIe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

TOME XIII

1911



Bordeaux :
FERET & FILS, ÉDITEURS, 15, COURS DE L'INTENDANCE

Lyon : HENRI GEORG, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU
Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE
Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS
Madrid : MURILLO, ALCALÁ, 7

Paris :
ALBERT FONTEMOING, 4, RUE LE GOFF
ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE.

Vol. XIII. Janvier-Mars 1911 N° 1.

L'ARCHÉOLOGIE EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL

MAI 1908 — MAI 1910.

L'archéologie préhistorique est décidément privilégiée dans la Péninsule. MM. Cartailhac et Breuil ont réuni et développé dans un magnifique ouvrage tout ce qu'ils nous avaient déjà dit ou fait espérer de la merveilleuse grotte d'Altamira. *La Caverne d'Altamira à Santillane près Santander* (Imprimerie de Monaco), tel est le titre du livre définitif qu'ils ont pu luxueusement éditer grâce à la libéralité du prince de Monaco. L'illustration, en particulier les admirables planches polychromes d'après les aquarelles de M. Breuil, est digne du texte, et c'est tout dire. Mais l'analyse de cette œuvre capitale ne peut ici trouver de place, et je le regrette; je devais du moins la signaler, ne fût-ce que pour louer le chevaleresque esprit de confraternité scientifique qui a permis une fois de plus à des savants français d'étudier de très près avec l'aide des savants du pays, et de publier comme il convenait un des trésors les plus précieux de l'art espagnol.

L'exemple a été bon, et voici que nous retrouvons l'abbé Breuil associé de la plus heureuse façon avec MM. Santiago Vidiella et J. Cabré pour l'étude de ces nouvelles peintures rupestres préhistoriques de l'Aragon et de la Catalogne que je signalais de façon sommaire et imprécise il y a deux ans.

La nouvelle était bien exacte. Seulement il ne s'agissait pas de peintures exécutées dans une grotte, comme à Altamira, mais bien de fresques à l'air libre ornant un rocher.

Ce rocher, désormais célèbre, se trouve à 500 mètres du petit village de Cogul, situé sur le rio Set, à 18 kilomètres au sud de Lerida. Il était depuis longtemps connu des habi-

tants du pays lorsque D. Ramon Huguet, curé de Cogul, le signala en 1907 à la curiosité publique. MM. Céferi Rocafort et Jules Soler prirent les premiers calques des figures et les publièrent dans le *Butlletí del Centre excursionista de Catalunya* (mars 1908), dans un mémoire intitulé : *Las pintures rupestres de Cogul.* MM. Breuil et Cartailhac signalèrent ce travail important dans l'*Anthropologie* (1908, p. 371). Bientôt M. Breuil se rendait à Cogul et relevait avec plus de précision toutes les images encore apparentes. Il les a reproduites et commentées dans l'*Anthropologie* (1909), et l'étude qu'il en a faite, encore que sommaire, est très instructive.

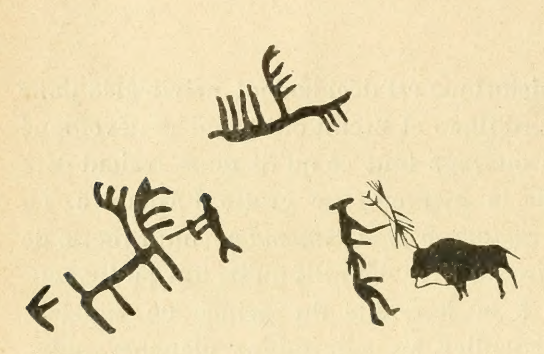


Fig. 1. — Peinture rupestre à Cogul.

D'abord, il distingue sur la surface peinte, qui mesure environ 2 mètres de large, c'est-à-dire que les images sont assez petites, plusieurs scènes indépendantes. En premier lieu, une *Chasse au cerf (fig. 1)*, qui comprend deux tableaux, un cerf renversé sur le dos, les pattes dressées, puis un chasseur, armé d'un bouclier et d'une lance ou d'un arc, qui va tuer un cerf beaucoup plus grand que lui. L'homme et les animaux sont d'un dessin tout à fait schématique, réduits à de simples traits fortement appuyés. En second lieu, une *Chasse au bison* : un homme, ayant à la main une arme qui ressemble au foudre de Jupiter, mais qui est sans doute un faisceau de flèches, pique le front d'un bison planté devant lui. Le chasseur est traité à peu près comme celui du groupe précédent, mais le bison est dessiné avec quelque soin de la vérité, et couvert d'une teinte plate noire. Vient ensuite un groupe de petits cervidés et d'autres animaux. On y voit un cerf entouré de quatre biches, à la droite desquels se trouvent un bovidé et un autre cervidé (élan ?). Le panneau n'a dans son ensemble que

75 centimètres de large; mais, malgré leur petitesse, les animaux sont en général assez justement dessinés. Les uns, les meilleurs, une grande biche, un cerf à haute ramure, une biche plus petite, un bœuf dont le corps est teint en rouge, sont de forme correcte et de mouvement bien observé; les autres sont simplement silhouettés d'un large trait de pinceau; ils sont moins naturels. Un quatrième tableau *(fig. 2)* nous montre d'abord deux bouquetins bondissants, dont le corps est de deux couleurs, rouge et noire, superposées, mais de telle façon que l'une transparaît parfois sous l'autre. Les figures qu'a groupées M. Breuil sous le numéro 5 sont plus curieuses et plus intéressantes. D'abord, une vraie miniature peinte sur une surface précédemment utilisée pour des peintures noires. On y voit « une très petite figure d'homme, bras et jambes écartés, isolé; un autre, tout aussi minuscule, faisant tête à un animal en traits noirs un peu modelés, très svelte, à longue queue, pieds bisulques, oreilles couchées, parties génitales saillantes, qui peut être, malgré l'absence de cornes visibles, un *bos primigenus* à formes légères ».



Fig. 2. — Peinture rupestre à Cogul.

Au-dessous de ce petit groupe, qui se trouve sur la même ligne que les bouquetins de tout à l'heure, il y a trois bœufs à longues cornes, dont l'un plus ancien que les autres, « est gravé, au moins en certaines parties : l'œil pupillé, l'oreille, la tête déteinte sont discernables grâce à cela. La couleur rouge y intervient seule, par la ligne fine et égale qui silhouette les formes de l'encornure, de l'échine, du ventre et de ce qui subsiste des pattes. Le flanc est zébré de nombreuses lignes verticales qui remplissent le champ de l'animal, exactement

comme dans les chevaux gravés de la grotte de Marsoulas et certaines biches d'Altamira également incisées ».

Ce bœuf marche vers la droite ; il est suivi d'un de ses congénères figuré suivant la même technique, mais ultérieurement teinté en noir. Au-dessus d'eux, marchant en sens inverse, un autre bœuf, peint en noir uni, sauf sur le flanc et une partie de la cuisse qui sont réservés et semés de hachures tracées selon la courbure du corps. Chose curieuse, on voit entre ses cornes voltiger un homoncule formé de quatre traits fins qui le réduisent à la plus simple expression, un tronc, un bras, deux jambes. Il n'est pas d'ailleurs le seul personnage qui anime la scène; deux autres, tout à fait originaux, de figuration tout à fait nouvelle, lui font face. Le haut de leur corps se détache en plus foncé sur le corps du second bœuf. Voici comment les décrit l'abbé Breuil : « En surcharge sur le bœuf situé à gauche, et très peu visible à première vue, sont deux personnages humains de grandes dimensions ; leurs têtes dépassent l'échine du taureau, la partie inférieure du corps est complètement effacée, sauf les jambes et le bas de la robe de l'un, et quelques traits des mêmes parties de l'autre. Le haut du corps, peint en surcharge du champ noir du bœuf, est rouge, le bas était noir à en juger par ce qui reste. La tête de tous deux est faite d'une tache subtriangulaire à angles très arrondis; le buste est étiré, linéaire; de celui de droite se détache une ligne terminée par un crochet récurrent; la ligne peut être le bras du chasseur ou sa lance; le crochet récurrent est le croc de la pointe barbelée ou la partie de la hampe demeurée visible, le reste de l'arme étant enfoncé dans l'animal. Quant à la robe, on en voit le départ à la taille étranglée, et la terminaison carrée au genou des deux jambes noires. »

Enfin le dernier tableau *(fig. 3)*, le plus important de tous, représente la danse de neuf femmes autour d'un homme. M. Céferi Rocafort n'avait relevé d'abord que trois personnages sur dix; M. Breuil a reconnu et calqué les sept autres. Toutes ces figures ne forment qu'un panneau de 68 centimètres dans sa longueur transversale. Cette fresque est d'une nouveauté si

mystérieuse qu'il y a lieu de transcrire ici presque toute la description de l'abbé Breuil :

« Le groupe, qui nous semble devoir être interprété comme une scène de danse, est composé de dix personnages bien définis, répartis ainsi : cinq femmes à gauche et quatre autres à droite d'un homme placé au milieu. Ce dernier est beaucoup plus petit que ses voisines ; il est peint en brun foncé plutôt qu'en noir ; sa tête est ronde, placée sur des épaules carrées



Fig. 3. — Peinture rupestre à Cogul.

donnant naissance à des bras droits et courts ; le tronc est grêle et fort cambré ; les jambes, raides et grêles, se terminent par des pieds tournés vers la droite ; elles portent au genou un ornement figuré par deux lignes divergentes dirigées en bas, chacune d'un côté de la jambe, comme le vêtement du milieu du corps du chasseur de bison à dessin schématique ; les parties génitales... sont de dimensions excessives. A gauche de cet homme... cinq dames marchent en s'éloignant de lui. Les deux plus éloignées sont très visibles, d'un noir uniforme, et se serrent de près. La troisième est noire et rouge, ainsi que la cinquième, tandis que la quatrième est seulement rouge ; elle est d'ailleurs mutilée par un écaillement de la roche. Tandis

que les quatre voisines sont placées à peu près sur une ligne, cette dernière a les pieds situés à la hauteur de la taille de la plus à droite; ses jambes sont ployées et la taille s'incline en avant comme si elle sautait.

» Les quatre dames de droite sont moins visibles ; on les discerne autant par la gravure qui accompagne les traits peints que par ceux-ci : les deux plus voisines de l'homme sont noires avec de faibles marques rouges en divers points; les deux plus éloignées, à l'instar de celles de l'extrémité opposée, sont noires. Ces quatre personnes sont nettement divisées en deux couples se donnant la main. La première montre diverses lignes obliques rayonnantes de la tête dans la direction de l'homme, qui évoquent une naïve représentation de l'action de souffler ou de cracher. La seconde, qui se tient par derrière, est vue de face, tendant un bras vers elle, et l'autre au-devant du dernier groupe, dans un mouvement de taille et de membres gracieux et bien féminin.

» Les deux dernières dames, la seconde plus petite que la première, se dirigent d'un pas rapide vers la gauche.

» .... la conception générale se retrouve, à de légères différences près, en toutes.

» La tête est faite d'une tache subtriangulaire à angles arrondis dans huit d'entre elles ; cette tête, en forme de bonnet ou de capuchon, ne s'insère pas sur les épaules, elle ne se raccorde pas au corps ; la seconde (à partir de gauche) fait exception, deux petits traits noirs figurent le cou.

» Dans la troisième, autre exception : la tête a une forme arrondie par en haut; par en bas, elle repose directement sur les épaules, sans cou, et comme si un vêtement (?), comme un capuchon, faisait la continuité.

» Les bras sont grêles, coudés harmonieusement; la main ne se distingue pas; les deux figures de gauche semblent avoir un renflement considérable au coude, dû à des bracelets huméraux massifs. La forme commune du buste est un triangle à sommet très aigu placé à la taille, extrêmement svelte et étranglée.

» Des seins très pendants et volumineux ornent les poitrines

du plus grand nombre de ces dames; ils sont particulièrement frappants dans les deux de gauche : ils semblent absents dans la quatrième image, qui saute, et dans la dernière, plus petite. Tantôt un seul, de profil, est représenté, pendant, en forme de blague (1, 2, 3, 6) ou plus réduit (8), tantôt le torse est supposé vu de face, et les deux seins sont dessinés, soit assez petits et à l'intérieur du torse (5), soit à droite et à gauche sous chaque bras. »

Il suffit d'avoir lu la page précédente pour voir combien de problèmes obscurs soulève cette découverte. D'abord, a-t-on le droit d'attribuer à ces fresques grossières l'épithète de préhistoriques? M. Breuil, il ne peut y avoir de meilleur juge, affirme que le « style des fresques animales de Cogul est bien le style de nos dessins quaternaires, et pas le plus récent », d'autant que le canton de Cogul est semé de stations magdaléniennes. D'ailleurs, si les animaux ne font qu'ajouter de jolis spécimens à des représentations déjà connues en Espagne comme en France, les figures humaines sont un élément tout nouveau et tout à fait inattendu. Pour la première fois apparaissent des femmes vêtues, et, chose très curieuse, ce costume ressemble étrangement à celui des femmes dans l'art minoen et mycénien; on est surtout frappé de la forme de la jupe en cloche et de la nudité complète de la poitrine. Détail non moins surprenant, on retrouve à Cogul l'amincissement de la taille allongée. Mais ne tirons pas de ces faits une conclusion téméraire : ce ne sont là des indications valables ni pour une origine ni pour une date, car le type des femmes, avec leurs longues mamelles pendantes, n'a rien de minoen. Il fait surtout songer à l'Afrique, et le style, d'une grossière et maladroite lourdeur, ne permet pas d'évoquer le souvenir des peintures ou des figures si originalement vivantes de Cnossos.

Les fresques de Cogul n'en sont pas moins une révélation du plus haut intérêt, et l'on doit attendre avec impatience une exploration détaillée de cette province : elle nous ménage certainement de belles surprises.

Dès à présent ces peintures ne sont pas isolées, et depuis 1907 on connaissait les rochers peints de l'abri de Calapata à

Cretas, au sud de Calaceite, dans le Bas-Aragon. La découverte est due à M. Juan Cabré Aguilo qui, en ayant vu l'importance, la publia dès 1907[1]. Elle est maintenant bien connue grâce au travail de M. Cabré, et surtout à celui de M. Breuil[2].

Voici l'emplacement exact de l'abri : « Vers 5 kilomètres de la source du Calapata, mais sur le territoire de Cretas, au lieu dit la Tejeria, et sur la propriété de D. J. Antonio Villagrassa, à 50 mètres de la tuilerie, au-dessus d'un versant rapide semé de roches, se trouve, dominant le fond du ravin de 7 à 8 mètres, une sorte de muraille légèrement surplombante en abri ; on l'appelle dans le pays *Roca del Moro* ou encore *Roca de los Cuartos.* » La fresque, longue de 2m32, est peinte en rouge sombre sur le fond même de l'abri, à 2m50 environ de hauteur. Elle comprend, outre des traces de figures actuellement illisibles, trois cerfs, un taureau et un petit sujet indéterminé. Deux des cerfs, l'un en train de se lever de terre, l'autre marchant vers lui, sont d'une anatomie exacte et d'un mouvement bien observé. Leurs bois sont surtout intéressants, car ils sont dessinés « d'une façon conventionnelle qui tient de la face et du profil », et cette disposition peu banale se retrouve dans toutes les figures de cerfs de Cogul ainsi que dans les figures de rennes de la grotte du Portel dans l'Ariège. Le bœuf est partiellement gravé et la surface de son corps aussi bien qu'une partie de la tête et de la queue ont beaucoup souffert. « Il est d'une interprétation assez laborieuse, ce qui avait fait croire d'abord à un sanglier ; mais la queue tombante et longue était bien celle d'un bœuf, ainsi que les pattes ; le corps est très incomplètement peint : deux masses rouges évitent intentionnellement de se fusionner et de le remplir, comme si l'artiste les destinait à marquer les larges zones foncées qui maculent aujourd'hui la robe de nos races domestiques ; peut-être le blanc, moins stable, a-t-il disparu ; la gravure, fine et peu visible, supplée à ces absences ; elle seule marque le dos, les pattes antérieures, le ventre et la

1. *Las pinturas rupestres del término de Cretas,* dans *Boletín de Historia y Geografía del Bajo Aragón* (mars-avril 1907).

2. H. Breuil et J. Cabré Aguilo, *Les peintures rupestres du bassin inférieur de l'Èbre : I. Les rochers peints de Calapata à Cretas,* dans l'*Anthropologie,* 1909, t. XX.

corne, courte, incurvée, nettement caractéristique d'une race taurine. »

Mais ces trois animaux le cèdent beaucoup à d'autres qui étaient restés inaperçus jusqu'au passage de M. Breuil. Ce fureteur incomparable, à qui rien n'échappe, les a découverts le 2 septembre 1908, à 200 mètres de la Roca de los Moros. Ce sont un cerf rouge assez mal conservé, et en surcharge un cerf noir (*fig. 4*), puis au-dessous d'eux deux jolis petits bouquetins et une chevrette au galop (12, 21 et 12 centimètres).



Fig. 4. — Peinture rupestre à Cretas.

M. Breuil termine la description des deux rochers de Cretas par ces mots, où l'on voudrait voir une prophétie : « Trois mois se sont à peine écoulés, et M. J. Cabré écrit à M. Breuil qu'il a découvert neuf autres localités avec peintures ou gravures à l'air libre ; une dixième, située au sud de la province, nous a été signalée avec une précision suffisante pour opérer des recherches. On peut le dire, nous sommes à la veille des plus imprévues résurrections, et peut-être aurons-nous la satisfaction de voir l'art quaternaire tendre la main, par-dessus Gibraltar, aux peintures et gravures rupestres de l'Afrique septentrionale. »

Les découvertes de stations ibériques sont plus rares que celles de stations préhistoriques. Est-ce parce que l'attention est moins attirée sur les monuments de cette civilisation ? Quoi qu'il en soit, nous devons encore à M. Cabré, si avantageusement connu maintenant, une bien intéressante exploration de nécropoles ibériques des environs immédiats de

Calaceite (province de Teruel). Malheureusement, nous ne connaissons encore les très nombreuses et importantes antiquités qu'il a recueillies que par un rapport sommaire publié dans une revue peu répandue, le *Boletín de Historia y Geografía del Bajo Aragón*[1]. Son ami, M. Vidiella, dont nous avons le plaisir de retrouver encore ici le nom associé au sien, a fait à ce mémoire une préface, presque aussi importante que le mémoire lui-même, puisqu'elle donne l'historique des trouvailles antérieures aux fouilles méthodiques.

Nous y apprenons que sur les hauteurs qui entourent Calaceite, entre les rios Algar et Matarraña, les collines de San Cristobal (autrefois Puch) et San Antonio, on a toujours recueilli des objets antiques de toute sorte. En 1845 particulièrement, « on trouva sur le cerro de San Cristobal diverses armes de pierre de la période antédiluvienne » et de nombreux fragments de céramique qui pourraient bien être, selon les gens bien informés, des lacrymatoires, des bocaux, des amphores cinéraires du paganisme. « Les enfants s'en servaient comme de jouets. »

M. Vidiella, écrivant en 1896 une *Histoire de Calaceite*, exprimait l'idée que San Antonio était épuisé, et il n'attendait plus de trouvailles que dans les sites voisins de Tosal Redo, Vall de la Cabrera, Basa del Coixet, Castellans, Valleta de la Fon, Misericordia, Ferreres, etc., où apparaissaient des traces de très anciennes populations. Il avait du reste l'impression heureuse que ces établissements appartenaient à la civilisation celtibère ou romaine.

Or, en 1902, M. J. Cabré commença ses recherches à San Antonio et les étendit ensuite aux stations voisines. Il eut la main heureuse, et tomba d'abord à San Antonio sur une série de chambres funéraires extrêmement originales. Toutes ou presque toutes contiguës, elles se composent en général d'une salle basse contenant au centre ou dans un angle, mais isolé, un autel, et tout autour, sur une sorte de banquette, des cavités destinées à recevoir des urnes funéraires. Autour de l'autel

1. Septembre et octobre 1908, Santiago Vidiella, *Estaciones prehistóricas ;* Juan Cabré Aguilo, *Hallazgos arqueológicos.*

était une banquette de même genre, et l'autel lui-même portait des vases variés. Il y avait place dans chaque chambre pour une quarantaine de vases à ossements. Partout entre les urnes étaient répandus des vases et récipients divers, en particulier des plats contenant encore des ossements de petits animaux, sans doute résidus de repas funéraires, des pesons en grand nombre et des objets de diverses sortes en terre cuite ou en métal.

M. Cabré n'a donné, dans ses descriptions provisoires, que bien peu de détails sur les objets qu'il a si heureusement réunis, et les images qu'il montre sont en petit nombre et de qualité médiocre. Il faut exprimer le vœu qu'il publie bientôt un bon album de dessins et de photographies; il tarde certainement à tous les amis des antiquités ibériques de connaître par le menu les thèmes de la décoration des vases et urnes de terre cuite, car si nous sommes certains dès maintenant qu'un grand nombre sont certainement ibériques, et d'autres certainement grecs, nous avons hâte de savoir ce que les vases ibériques ont d'original, et de quel style, de quelle époque sont les vases grecs trouvés avec eux. Cette concomitance permettra peut-être à ceux que préoccupe si justement le problème des origines de la céramique ibérique d'établir quelques précieux synchronismes. Il ne nous suffit pas de savoir que dans la première chambre « fut trouvé un plat de forme et de goût exquis et de saveur grecque », ou « que les urnes funéraires sont ordinairement simples, mais que quelques-unes apparaissent ornementées, et que, bien que le décor soit très varié, les motifs circulaires y dominent », ou que « l'autel ou pilastre de maçonnerie supportait trois vases sacrés très délicats, à vernis noir, de ceux qui sont connus communément pour grecs ou étrusques ». De même, on aimerait à mieux voir ce fragment d'urne de la deuxième chambre avec une peinture d'animal et à savoir si ce « plat très artistique et de goût grec » trouvé dans la neuvième chambre est ibérique ou grec. M. Cabré nous doit, et très prochainement, des explications complémentaires. Nous connaissons assez son ardeur scientifique pour être sûr qu'il nous les donnera bientôt.

En attendant, il faut attirer l'attention sur toute la série des pesons dont il a eu raison de ne pas négliger un seul fragment, car beaucoup sont agrémentés de gravures nouvelles et curieuses. La série de dessins que je reproduis *(fig. 5)* montre tantôt de simples lignes de points et de traits verticaux au sommet de l'une des faces de la pyramide, tantôt un double trait en X, suivant les diagonales, avec, parfois, un motif accessoire, rectilinéaire, ou un groupe de crosses, ici une sorte de tige de fougère ou de branche feuillue, et là, aux deux angles d'un carré, des espèces de flèches dont les barbes ont quelque rapport avec les éléments du svastica. Ailleurs on voit un véritable svastica ; ailleurs des traits confus, véritable gribouillis ; ailleurs encore, sur chacune des deux grandes faces, un groupe de deux rosettes dans un rond, et au-dessous un groupe de deux espèces de fleurs de lis dans un motif en forme de larme. Ce dernier ornement semble plutôt peint que gravé. Enfin un dernier peson porte l'image d'un cheval avec son cavalier ; le dessin est sommaire et enfantin, le cavalier semble porter une épée.



Fig. 5. — Pesons ibériques de Calaceite.

C'est vraiment la collection de pesons la plus intéressante qui ait été trouvée en Espagne. M. Engel et moi en avions recueilli un grand nombre dans nos fouilles d'Almedinilla,

mais aucun n'avait de ces ornements typiques qui donnent à ceux-ci une valeur singulière.

Les autres objets fréquemment ramassés sont des fusaioles, des pierres à aiguiser, des briques quelquefois peintes ou recouvertes de stuc coloré, des objets de fer, comme des lames et des socs de charrues. Il faut noter à part une fibule, deux épées à lame ondulée (?) et une autre plus courte, du type de l'*ensis falcata*, ou, pour mieux dire, du type d'Almedinilla, qui toutes étaient repliées à dessein, et surtout un style qui mérite d'être reproduit *(fig. 6)*. M. Cabré ne nous dit pas s'il est en os ou en métal, mais la décoration géométrique en est nouvelle et la forme intéressante.



Fig. 6.
Style ibérique de Calaceite.

M. Cabré, je l'ai dit, ne s'en est pas tenu à ses recherches à San Antonio. Il a fouillé à Tosal Redo des chambres sépulcrales où se trouvaient des urnes assez primitives, cuites au soleil, où l'on remarque que les doigts du potier ont tracé des ornements dans l'argile molle, et des vases « qui ont de la ressemblance avec ceux des Talayots des Baléares ». Voici un rapprochement de grand intérêt, et c'est ici que le regret d'un dessin même très simple s'impose.

A Umbries, M. Cabré a recueilli « un fragment de céramique de terre rouge jaunâtre étrusque, polychrome et présentant un fragment de figure humaine avec des contours et des plis gravés comme les vases archaïques de cette classe ». S'agit-il d'un vase grec ? Tout porte à le croire, mais on désire un peu plus de lumière. A noter, de même provenance, une figurine de bronze représentant un mouton ; l'animal a un caractère indigène.

A Piuro del Barranc Fondo, station qui est la plus élevée de toutes, la céramique « est d'un goût très délicat ».

A Mas de Madelenes, près de Cretas, on a trouvé jadis une importante inscription ibérique qu'Hübner a publiée, et qu'il

croyait perdue[1]. M. Cabré l'a retrouvée et redessinée, et il a corrigé une légère erreur de lecture. On a ramassé au même lieu de petits vases très fins et d'ornementation variée, des ustensiles de fer très oxydés, de grands ciseaux servant peut-être à couper le sparte, etc.



Fig. 7. — Candélabre (?) en bronze de Ferreres.

Enfin, notre ami fait connaître deux objets de premier ordre. Le premier est, à ce que pense M. Cabré, et c'est aussi l'opinion de M. Déchelette qui s'est intéressé tout récemment à la chose, un candélabre en bronze trouvé à Ferreres *(fig. 7)*. Sur un disque ajouré, qui malheureusement a beaucoup souffert, est debout un petit cheval très mal modelé par un ouvrier au talent enfantin. Sur son échine se dresse une colonnette qui supporte un second disque horizontal, semblable au premier, et comme lui en mauvais état. Sous le ventre du cheval est un étai destiné à le renforcer. L'ensemble a une vingtaine de centimètres de haut. La colonne et les disques imitent le travail du filigrane, par la juxtaposition ingénieuse de guillochages qui simulent des cordons tressés. Le type et le style du cheval ne laissent aucun doute sur l'origine indigène du

1. E. Hübner, *Monumenta linguæ ibericæ*, n° XVIII, p. 151.

curieux objet, mais j'avoue ne pas bien en comprendre l'usage; j'y vois difficilement un candélabre ou un lampadaire. D'autre part, j'ai peine à suivre M. Déchelette qui, dans sa récente étude sur le *Culte du Soleil aux temps préhistoriques* (*Revue archéologique,* 1909, I, p. 306-357), reproduit le dessin de M. Cabré, et dit que ce petit bronze « semble se ranger parmi les représentations du cheval solaire ». Par suite, nous n'oserions suivre le savant préhistorien dans les déductions où cette hypothèse l'entraîne.

Le soi-disant lampadaire a été acheté par le Musée du Louvre. La photographie que je reproduis ici, et que je dois à l'obligeance de M. E. Pottier, nous le montre dans son véritable état, et corrige le dessin un peu trop flatteur de M. Cabré.

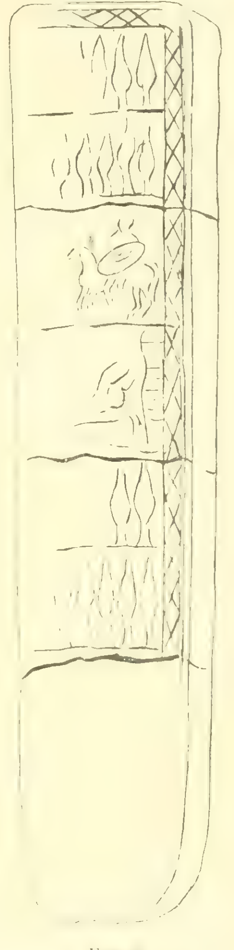


FIG. 8.
Stèle funéraire de Calaceite.

Le second monument est une stèle funéraire en pierre sablonneuse, que M. Cabré a sauvée de la destruction, car on l'avait brisée en quatre morceaux pour la faire servir à la maçonnerie d'un mur (*fig. 8*). C'est un bloc de 1^{m}70 de haut et de 40 centimètres de large, découvert par un paysan dans un de ses champs, en bordure du chemin de Calaceite à Santa Ana. Sur une des faces, dans un cadre étroit formé de losanges opposés par les sommets, sont déterminées six zones horizontales plus ou moins étroites. Les deux premières sont décorées de six fers de lances dressés côte à côte; la troisième porte un cavalier avec grand bouclier ovale, la quatrième un sujet indistinct où M. Cabré songe à voir une inscription indéchiffrable. Les deux dernières sont identiques aux deux premières. Tout le bas de la stèle est

lisse, et devait être enterré ou encastré dans la cavité d'une base de pierre.

Cette stèle marquait vraisemblablement la tombe d'un guerrier : il est intéressant de noter que la stèle avec inscription de Cretas, que M. Cabré a retrouvée et plus correctement publiée dans le même article, porte la même ornementation de lances, intéressant aussi que le cavalier soit tout à fait de même style que celui qui est gravé sur le peson de Mas de Madelenes.

Je ne puis, en terminant ce rapide résumé des découvertes de Calaceite, qu'adresser de vifs compliments à M. Cabré et lui demander encore de satisfaire promptement notre curiosité, car il y a longtemps qu'un ensemble de monuments ibériques de cette valeur n'a pas été signalé. Tout intéresse dans ces fouilles : la forme, la disposition, et, si je puis dire, l'architecture des chambres funéraires aussi bien que leur mobilier et les rites funéraires qu'elles nous font connaître.

Remontons le cours de l'Èbre jusqu'à l'embouchure du rio Jalon, à quelques kilomètres à l'ouest de Saragosse, et le Jalon lui-même jusqu'à Monreal de Ariza, au delà de Calatayud. Toute la haute vallée du rio depuis Monreal est un domaine nouveau, très originalement fécond, de l'archéologie préhistorique et ibère : c'est le domaine que le marquis de Cerralbo, de la Royale Académie de l'Histoire, vient d'exploiter avec bonheur, et où il a fait des découvertes sensationnelles dans une vingtaine de stations[1]. (Carte, *fig. 9*.)

A Torralba, tout au pied de la Sierra Ministra, et près de la source du rio, nous sommes en pleine période chelléenne ; des haches de cette époque se trouvent à côté de restes en nombre prodigieux de l'*elephas meridionalis*, de l'*elephas antiquus,* dont il y a un étonnant cimetière, du *bos primigenus*, du cerf et du cheval.

La caverne de Somaen est située au 177e kilomètre de la route de Madrid à Saragosse. L'entrée en a été rétrécie par des

1. *El Alto Jalon — Descubrimientos arqueológicos — Discurso por el Excmo Sr.* Don Enrique de Aguilera y Gamboa, marqués de Cerralbo, *individuo de número de la real Academia de la Historia, leido en la junta pública del 26 de diciembre de 1909* (Madrid, *Fortanet*, 1909).

habitants primitifs au moyen de blocs de pierres. L'intérieur est vaste et imposant. M. de Cerralbo y a recueilli de nombreux

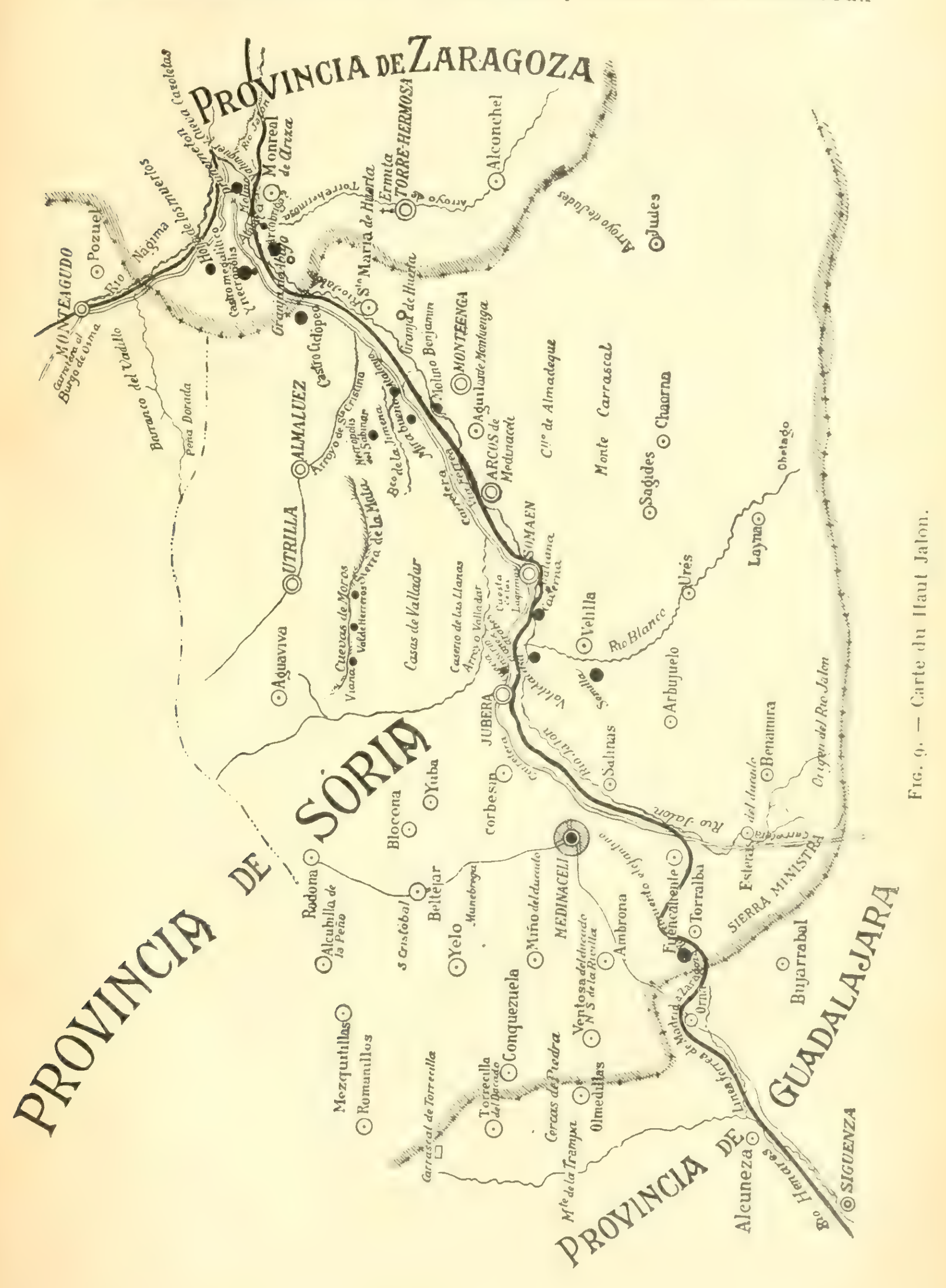


Fig. 9. — Carte du Haut Jalon.

tessons du style de Cienpozuelos; les gravures de dessins géométriques y sont incrustées, comme à Cienpozuelos, de pâte blanche, mais il semble que la technique est ici plus fine et délicate; le décor linéaire y est plus menu et plus serré. Il y a pourtant des exceptions, et quelques débris sont gravés de



Fig. 10. — Poteries de Somaen.

chevrons plus larges et assez irréguliers. Ils sont d'époque postérieure et marquent comme une décadence de cette céramique; ils ont été retrouvés, d'ailleurs, dans une couche supérieure de terrain. Voici que les découvertes de ce genre se sont singulièrement multipliées, depuis quelques années dans toutes les régions de l'Espagne et du Portugal, et l'on devra bientôt songer à écrire la très instructive histoire des ateliers

dont ceux de Cienpozuelos, des Alcores, de Palmella et de Somaen sont actuellement les plus typiques *(fig. 10)*.

Une grotte détruite de l'Atalayo, vers le kilomètre 173 de la même route, station moins importante, a donné des outils en pierre polie et des fragments céramiques de même nature que la grotte de Somaen.

Toute une série d'habitations rupestres, dans le canton que baignent le rio Blanco et le Jalon à leur confluent, se rapporte aussi sans doute à la fin de l'époque quaternaire. Ce sont les stations de Valdecasa, de Velilla, de Val de Herreros, de Viana. Ces demeures sont le plus souvent creusées dans la roche abrupte, et l'accès en est difficile. C'est le cas de Valdecasa. L'entrée est un trou de 60 centimètres; on pénètre d'abord dans un couloir long de 7 mètres, puis dans une salle de 4^{m}30 sur 2 mètres, haute de 1^{m}70; une étroite galerie, longue à peine de 5 mètres avec des saillies disposées sur les parois, sert de rampe ou d'échelle jusqu'à un deuxième étage constitué par une grande salle irrégulière. Cette salle correspond elle-même avec une petite plate-forme à l'air libre. Là était peut-être la véritable entrée de la demeure.

A Velilla la disposition n'est pas moins curieuse. C'est, taillé dans le roc, un couloir irrégulier et tortueux qui monte, descend, s'élargit, s'amincit, et aboutit à une petite chambre arrondie. M. de Cerralbo pense que c'est peut-être une chambre funéraire, et je crois qu'il a raison, car cela convient peu à un habitat d'hommes vivants, tandis qu'on reconnaît aisément le souci de tant de primitifs de dissimuler les lieux de sépulture.

L'investigateur remarque que la roche a été taillée avec un outil de silex; il en est de même des chambres de Val de Herreros et de Viana; ces deux groupes de chambres sont encore plus compliqués de plan, et les salles et couloirs sont disposés sur deux étages. Malheureusement il ne nous est pas dit qu'il ait été recueilli un seul objet pouvant indiquer si ce furent là des maisons ou des tombes. Pour quelques unes M. de Cerralbo se range au premier parti, à cause de certains détails comme des saillies de rocher formant bancs en plu-

sieurs salles et des trous ayant pu servir de placards. Ce n'est pas suffisant, et si le pays n'était pas si clairement désigné comme un grand centre de population préhistorique, si partout on ne trouvait des débris de céramique lisse préhistorique, on pourrait hésiter même sur la véritable époque où furent creusés et occupés les rochers.

M. de Cerralbo signale qu'il a copié dans diverses chambres



Fig. 11. — Mur cyclopéen à Santa Maria de Huerta.

« des signes étranges, tous gravés avec quelque insistance, et qui révèlent l'aspiration à de rudimentaires inscriptions incompréhensibles ». Il sera important de publier ces signes.

Les monuments mégalithiques de la même région sont assez nombreux. Il faut encore savoir gré à l'infatigable académicien de les avoir fait connaître.

Les bastions ou demi-cercles formés d'énormes pierres brutes dressées de Santa Maria de Huerta (M. de Cerralbo l'appelle un cromlech), la muraille d'enceinte de Monreal de Ariza (au 185e kilomètre de la route de Madrid à Saragosse), « formée de rudes, inégales et informes roches fichées dans le sol ou posées debout sur des cales qui suffisent à affirmer leur

disposition intentionnelle et la main de l'homme primitif, ne s'ordonnent jamais et ne se touchent que rarement, laissant d'ordinaire des espaces libres de 50 centimètres environ ». Un de ces blocs, le plus important, porte sur une de ses faces assez planes des cassolettes, quelques-unes réunies par des raies. Ce qu'il y a de curieux dans ces deux constructions, c'est qu'elles s'associent à des murailles et à des forts cyclopéens qui occupent le plateau des deux collines (*fig. 11*).

A Monreal de Ariza, le Castro cyclopéen est séparé par un fossé d'une hauteur contiguë où se cachait une grande nécropole. M. de Cerralbo y a recueilli à foison des tessons de pots très primitifs, cuits à l'air ou simplement séchés, provenant d'ustensiles très grands, puisque le diamètre en pouvait être de 70 centimètres.

Voici la description de l'une des sépultures, toutes étant à peu près du même type : « A 1m30 de profondeur, » dit M. de Cerralbo, « sous la terre meuble, nous trouvâmes l'argile dure sur laquelle reposaient neuf pierres brutes alignées, leur épaisseur variant jusqu'à 20 centimètres, leur longueur et leur largeur étant de 50 centimètres et de 35 centimètres environ. Ayant levé ces pierres, qui servaient de couvercle grossier à la sépulture, nous vîmes celle-ci pleine d'une terre très fine qui y avait coulé au cours des siècles à travers les interstices des plaques informes. Ce dépôt extrait, apparut, parfaitement conservé, un squelette de taille gigantesque, car il mesurait 1m99. Il était étendu les bras allongés contre le corps, mais la tête était inclinée du côté droit, comme pour regarder vers l'Occident, avec ce détail étrange qu'il y avait deux briques placées entre la tête et les épaules ; elles étaient posées de champ, presque jointes, sans autre intervalle que l'espace nécessaire pour le cou du cadavre. La fosse était creusée dans l'argile, sans aucun revêtement, profonde de 50 centimètres et large de 40 centimètres. Je ne trouvai aucun objet dans la tombe. »

La rude poterie, des haches de pierre polie, un broyeur de grain trouvés au Castro semblent bien prouver que nous sommes à l'époque néolithique. Chaque tombe avait près

d'elle un foyer, où sans doute le cadavre avait subi une demi-crémation avant d'être enterré. Il y avait de plus, à côté de la fosse et du foyer, une petite cavité circulaire où du feu était allumé, peut-être pour brûler les habits du mort ou satisfaire à quelque rite inconnu.

Dans une des fosses on a trouvé deux briques ayant vaguement la forme, l'une d'une tête de bœuf, l'autre d'un scarabée, et ce fait reste très mystérieux.

La nécropole de la Hoya de los Muertos, dans la montagne entre Monteagudo et Monreal de Ariza, a ceci de particulier

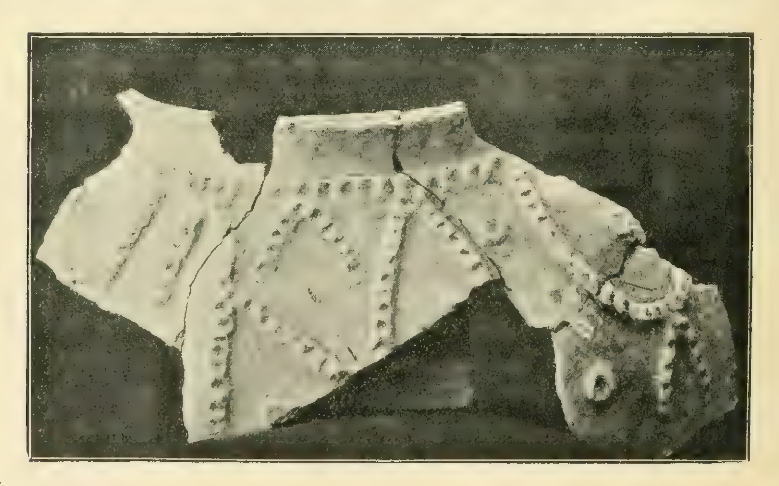


Fig. 12. — Grande jarre de la nécropole du Sabinar.

que les morts étaient brûlés dans une série de cinq longs couloirs compris entre des murs bas, couloirs que l'on a trouvés comblés de cendres et de poteries barbares. Le cimetière du Sabinar, plus à l'ouest, près de la Sierra de Mata (région de Montuenga) a donné des débris intéressants de grandes jarres décorées en relief de rubans plissés disposés en guirlandes, de type nouveau, je crois, en Espagne *(fig. 12)*.

Le village dont dépendait cette nécropole semble s'être trouvé à Mirabueno, où M. de Cerralbo a copié la seule peinture rupestre qu'il ait remarquée dans la contrée.

Sans insister sur les sépultures du Vado de la Lampara ou Moulin de Benjamin, ni sur la Cueva de las Cazoletas,

à Monreal de Ariza, ainsi nommée à cause d'une pierre couverte de petites cupules mystérieuses, j'arrive à la découverte des ruines d'une très antique ville ibérique et ibéro-romaine que M. de Cerralbo a de fortes raisons pour identifier avec *Arcobriga*.

Jusqu'ici, sur la foi d'Ambrosio de Morales qui publia une inscription du municipe d'Arcobriga soi-disant trouvée à Arcos, on plaçait dans cette dernière ville la cité antique. Mais cette inscription est douteuse, sinon fausse, et Arcos convient mal à ce qu'on sait d'Arcobriga. Il faut chercher la ville en face du castro mégalithique plus haut signalé, au 185e kilomètre de la route de Madrid à Saragosse, sur la suite de hauteurs qu'on nomme le Monte Villar.

M. de Cerralbo est le premier qui se soit aperçu non pas seulement de l'importance, mais de l'existence même de ce castro. Il l'a exploré avec soin, et cette exploration fut accompagnée de fouilles.

La ville s'étendait sur toute une longue colline ondulée, de 500 mètres de développement dont elle occupait le plateau et les pentes. M. de Cerralbo en a reconnu l'enceinte, longue de 1,600 mètres, interrompue seulement à l'est, où la hauteur coupée à pic se défendait d'elle-même *(fig. 13)*. C'est une double, et parfois une triple muraille qui rappelle les Citanias du Portugal. La muraille externe est parfois épaisse de 3 mètres. Il y a trois entrées, dont une est défendue par deux tours, dont une autre, la première au nord-est, était accessible aux chars grâce à une pente douce. La cité elle-même se divisait en trois sections situées sur trois esplanades en escalier, et séparées entre elles par un mur percé de portes. Celui qui sépare la plus haute terrasse de la précédente est extrêmement robuste, ayant de 6 à 4 mètres d'épaisseur. C'est que sans doute il bordait l'acropole.

La ville renferme des monuments très anciens et d'autres d'époque romaine, mais toutes ces enceintes semblent bien purement ibériques et de travail barbare. Sur la première esplanade il n'y a guère que les restes de maisons petites et pauvres, et peut-être d'un modeste sanctuaire. On a reconnu

des rues empierrées entre d'humbles logis à foyer central. Sur la seconde esplanade, les habitations sont plus importantes; là probablement était la ville romaine, avec une grande citerne, un forum et des thermes. Les fouilles n'ont pas été assez poussées pour qu'on puisse être affirmatif. Enfin, sur l'acropole on a retrouvé des rues, un palais que M. de Cerralbo



FIG. 13. — Ruines de l'enceinte d'Arcobriga.

appelle le *Praetorium*. D'après sa description il s'agirait tout au moins d'une belle maison de type pompéien, richement décorée de stucs à peintures. On y a recueilli un chapiteau pseudo-corinthien de style surchargé et de facture un peu rude. Dans les ruines d'une tour, au point culminant de la citadelle on a ramassé de nombreuses balles de catapultes en pierre, quelques-unes pesant jusqu'à 28 kilogrammes.

M. de Cerralbo a aussi déterminé l'emplacement du théâtre romain, d'assez grandes dimensions, et aussi, en montant du

théâtre au *Praetorium*, les ruines d'un temple prostyle à six colonnes. Cet édifice semble très intéressant, et on en désire une étude précise.

Ce court résumé des découvertes de M. de Cerralbo suffit à montrer les raisons que l'on aurait de pousser là des fouilles méthodiques, et je ne doute pas que le noble académicien n'y emploie tout son admirable zèle. Jusqu'à plus ample informé il restera des doutes sur l'identification d'Arcobriga. Un seul fragment d'inscription romaine sans intérêt, cent monnaies ibériques et romaines, plus deux petits autels dont l'un porte une dédicace au dieu Mercurius Ocniorocus (lecture du R. P. Fita) et l'autre à Apollon ne sont pas des documents assez explicites.

La récolte d'objets divers dans les ruines a été assez abondante. M. de Cerralbo parle de débris très nombreux de « barro sagontino », de céramique d'Ampurias (?), surtout de céramique ibérique « à dessins géométriques, à figures stylisées d'oiseaux, à symboles ». On aimerait à connaître ces dessins en détail, ainsi que « les petits bronzes ibériques et romains ».

Du moins l'heureux chercheur a-t-il publié un très intéressant vase ibérique presque complet, trouvé sur une marche d'escalier, dans la muraille de l'acropole. La forme est celle d'un cylindre évasé par le haut; la pâte d'argile fine est grise *(fig. 14)*. Ce qui fait le prix de l'ustensile, c'est la peinture noire qui le décore. L'image ci-jointe *(fig. 15)* dispense d'une description minutieuse; qu'il nous suffise de remarquer la rareté du sujet deux fois répété : un palmier en pot dans un édicule à colonnes historiées et à fronton que le sommet des colonnes dépasse, et, dans le champ, des coqs de figure très simplifiée, des plantes à tiges souples, les unes représentant du lierre, les autres peut-être des aromes. M. de Cerralbo a eu l'ingénieuse idée de rapprocher la plante et l'édicule d'un autel

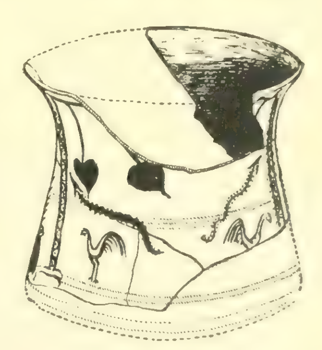


Fig. 14.
Vase ibérique d'Arcobriga.

phénicien ou carthaginois de Malte (Hagiar-Kim)[1]. Il y a véritable identité entre la caisse et le palmier du vase et ceux de l'autel, et il semble que le vase soit appelé avec raison ibéro-punique. Il est assurément un document de haute importance, et unique dans les séries de la céramique primitive espagnole, mais M. de Cerralbo a peut-être tort de chercher trop subtilement dans ce décor des sens religieux et symboliques, contre lesquels le commentaire de M. Perrot sur l'autel de Malte le mettait justement en garde.

Quoi qu'il en soit, on voit com-

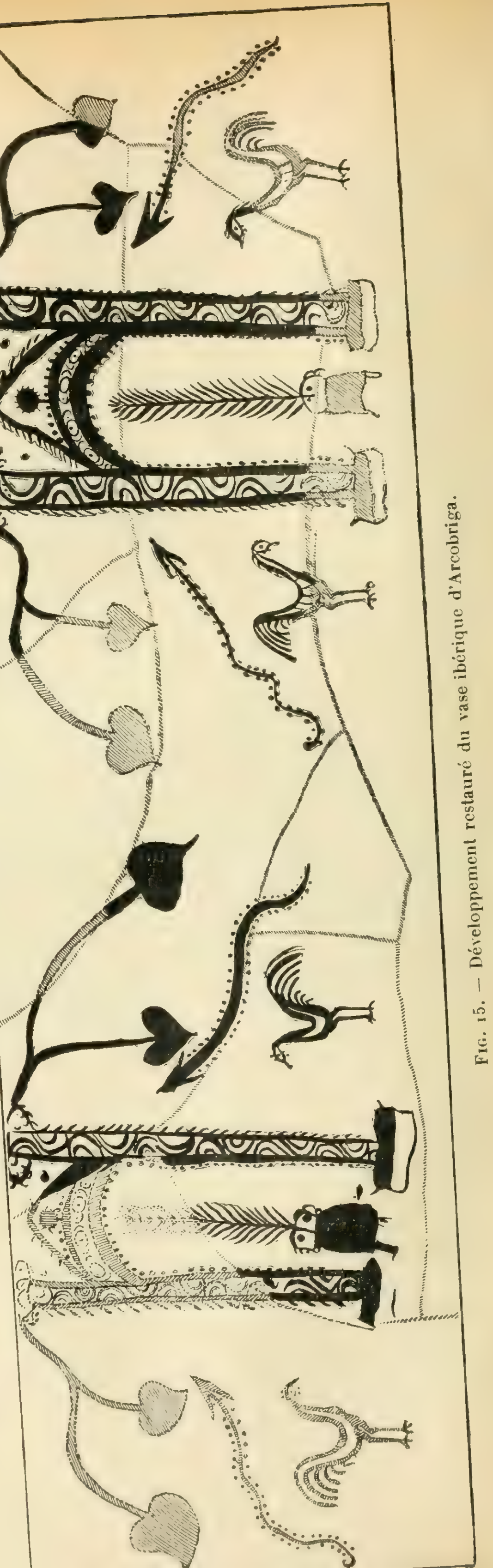


Fig. 15. — Développement restauré du vase ibérique d'Arcobriga.

1. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, III, fig. 228.

bien M. de Cerralbo a raison d'écrire : « L'importance de la ville d'Arcobriga est si grande que pour exposer ce qu'elle

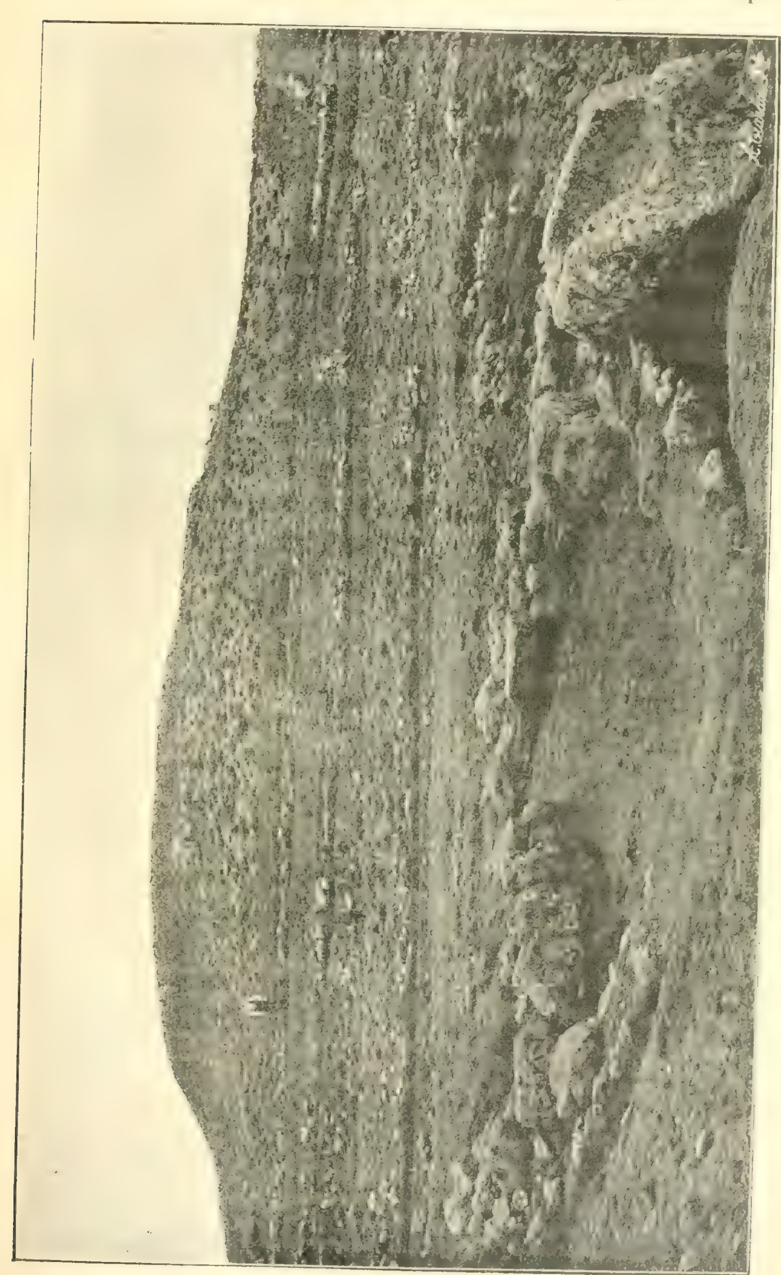


Fig. 6. — Prétendue assemblée ibérique et pierre aux sacrifices.

fut, ce qu'elle valut, comment elle se trouve actuellement, et ce que j'espère qu'elle sera après de grandes fouilles, il faudrait un livre. » Ce livre, M. de Cerralbo est en train de l'écrire. Il sera le très bien venu et digne du sujet, si l'auteur veut bien se défier parfois, lorsqu'il interprète ses belles découvertes, de son imagination un peu trop vive.

Par exemple, je me permettrai de lui conseiller un peu de prudence lorsqu'il étudiera plus à fond ce qu'il appelle « l'assemblée ibérique et la pierre des sacrifices humains ». Il s'agit d'une assez vaste surface enclose de murs qui se trouve à 1 kilomètre environ à vol d'oiseau en face d'Arcobriga, sur la rive gauche du Jalon, de l'autre côté de la Vega. Je me défie beaucoup de l'identification avec un lieu d'assemblée, et je crois plus simplement que M. de Cerralbo a eu l'heureuse chance de retrouver, sur une hauteur qui fait face à la cité précédente, une cité plus ancienne et beaucoup plus barbare, si l'on en juge par la construction de l'enceinte et des divers murs de l'intérieur, et c'est déjà une assez jolie découverte. Quant à la « pierre aux sacrifices », ne serait-ce pas un simple bassin ou abreuvoir dont un côté a été brisé ? *(Fig. 16.)*

Quand j'aurai mentionné la nécropole de Galiana, près de Somaen, qui est peut-être d'époque visigothique ou arabe, car la céramique que l'on y trouve — divers tessons décorés de cercles ou d'étoiles au moyen d'un cachet sans doute — ne semble ni préhistorique ni ibérique, j'aurai montré quelle admirable région, et combien riche, nous devons maintenant de connaître au plus enthousiaste et plus actif des grands seigneurs archéologues [1].

Si le marquis de Cerralbo a retrouvé Arcobriga, le comte de Romanones, ex-ministre de l'Instruction publique, s'est délassé de la politique en explorant Termes ou Termance, la rude cité des Arévaques que la glorieuse Numance a, comme il était juste, éclipsée [2].

1. Avec une extrême courtoisie, M. le marquis de Cerralbo a bien voulu mettre à notre disposition quelques-uns des plus intéressants clichés de son livre. Nous lui adressons tous nos vifs remerciements.

2. Conde de Romanones, *Las ruinas de Termes, apuntes arqueológicos descriptivos.* Madrid, 1910.

L'emplacement en était depuis longtemps fixé à Tiermes, site sauvage perdu à l'extrémité de la province de Soria, entre les villages de Valderroman, Carrascosa, Pedro Sotillos et Manzanares, où rien n'attire que, par intervalle, quelque pèlerinage à Nuestra Señora de Tiermes. Les ruines s'étendent de l'ouest à l'est sur une longueur de 700 mètres. Elles occupent une série de collines surtout escarpées au nord et au sud-ouest, et étagées du côté sud.

Tite-Live raconte que lorsque le consul Didius eut définitivement réduit les Termantins, il autorisa la reconstruction de la ville non plus sur sa hauteur, mais dans la plaine. Eux-mêmes occupèrent l'antique forteresse, au point culminant des collines. De fait, on distingue très nettement les deux villes juxtaposées. La première est remarquable surtout par sa porte principale « admirablement disposée pour la défense, car on ouvrit dans la roche, à coups de pic, une rue un peu oblique qui débouchait sur une vaste place dominée à son tour par d'importantes hauteurs en manière de forteresse ». On admire encore les chemins de ronde ménagés tout autour de l'enceinte, et aussi la galerie souterraine qui, faisant suite à un aqueduc à ciel ouvert, amenait les eaux dans la ville. La ville romaine, à l'occident, garde plus de vestiges du passé. Le sol est littéralement semé de débris céramiques, et de pierres de construction. Il faudrait de grandes fouilles pour retrouver et étudier quelques édifices et fixer le plan des maisons, des places et des rues. Peut-être l'ermitage de Nuestra Señora occupe-t-il l'emplacement d'un vieux temple. M. de Romanones a reconnu certainement les ruines d'un théâtre et de thermes imposants ; il a même déterminé le site de la nécropole, avec de grandes sépultures ouvertes dans le roc.

De cet ensemble imposant, M. de Romanones nous donne une description sommaire, mais heureusement précise. Il a aussi le soin de donner le catalogue de tous les objets, au nombre de 208, qu'il a fait recueillir, et qui comprend des monnaies, de la céramique ibérique et romaine. Mais il n'y a en somme aucune pièce hors ligne. Cependant on peut affirmer que la terre est riche en monuments précieux si l'on en juge

par les deux patères de Ségovie, patères d'argent dont les anses sont décorées d'attributs bachiques, qui, trouvées autrefois dans l'enceinte de l'ermitage, ont été vendues à un marchand de Ségovie, d'où le nom sous lequel elles sont connues en Espagne.

Il y a là de quoi tenter M. de Romanones, et nul n'est mieux à même que lui d'entreprendre l'exploration définitive de Termance. La seconde cité des Arévaques est digne de ce même effort patriotique qui nous rend peu à peu Numance.

A propos de l'héroïque cité, je n'ai pas appris de nouvelles des travaux que la Commission spéciale doit exécuter annuellement dans la ville haute[1], et, d'autre part, je n'ai pas à insister dans cette Revue sur les nouvelles recherches, toujours aussi heureuses de M. Schulten dans les camps de Scipion et dans les camps de Renieblas, théâtre d'événements tragiques, qu'il a si habilement retrouvés et autant que possible identifiés.

Pierre PARIS.

(A suivre.)

1. Je reçois trop tard pour en parler une très intéressante étude de J.-R. Mélida sur les fouilles de la ville ibérique. Il y publie en particulier des fragments nouveaux de vases peints, à représentations humaines, qui sont d'une très grande valeur.

QUELQUES FRAGMENTS DE VASES IBÉRIQUES

D'AMPURIAS

PLANCHE I.

L'étude de notre céramique ibérique, révélée à la science, il y a quelques années, par M. Pierre Paris, a provoqué dans ces derniers temps des discussions intéressantes. Nous croyons utile de publier tous les documents qui peuvent apporter de nouvelles données dans le débat : c'est dans cette pensée que nous nous permettons d'appeler l'attention sur quelques fragments récemment découverts, qui appartiennent à ce groupe de poteries.

Parmi les innombrables tessons qu'on trouve confusément amoncelés sur l'emplacement de l'antique Ampurias, plusieurs céramiques sont abondamment représentées : la grossière céramique préhistorique des habitants primitifs, la céramique grecque, à figures noires ou rouges, introduite par les colons grecs, la céramique campanienne, arétine et gallo-romaine imitant l'arétine, enfin la céramique romaine ordinaire : mais jusqu'à présent les fragments de céramique ibérique provenant d'Ampurias étaient très rares : c'est à peine s'il s'en conservait quelques-uns dans la collection du musée de Gérone et dans la collection Alfaras (autrefois à Figueras, aujourd'hui au Musée municipal de Barcelone).

Les fouilles pratiquées par la Commission des Musées de Barcelone ont eu pour résultat la découverte d'un bon nombre de fragments de cette céramique. Antérieurement, ces poteries, dont les couleurs ont peu d'éclat et d'où les figures sont absentes, n'avaient pas attiré l'attention des gens qui, à Ampurias, remuaient le terrain sans autre pensée que de découvrir

des objets faciles à vendre : on s'explique ainsi qu'elles soient restées longtemps inaperçues.

A vrai dire, les fragments de céramique ibérique mis au jour dans les fouilles de la Commission des Musées, fouilles dont elle me fit l'honneur de me confier l'inspection, n'ont pas fourni jusqu'à aujourd'hui de données vraiment nouvelles, ni par les dessins qui les ornent, ni par les rapports de position des couches où ils ont été rencontrés.

Presque tous les fragments, trouvés en des points très divers, ne présentent que des ornements géométriques, soit le thème très banal des cercles concentriques, soit des lignes irrégulières ondulées ou des grecques rudimentaires, soit des dents-de-loup, des lignes en S ou en zigzag, soit quelques décorations plus élégantes formées par des cercles qui se coupent ou par des carrés en damier. Nous n'avons à citer, comme motifs particulièrement curieux, qu'une bande d'ornements en forme d'E répétés un grand nombre de fois, et un dessin qui ressemble à la représentation d'un arbre.

De même les formes sont les formes courantes, urne cylindrique à bords droits en saillie vers l'extérieur, ou bien *olla* ou *calpis* à une ou deux anses.

Les couches qui ont fourni cette céramique se plaçaient à des niveaux très divers, si divers qu'il est malheureusement impossible d'arriver à des conclusions définitives. Dans la ville ibérico-romaine, des fragments ont été découverts à l'extrémité de la rue principale, à moins de 50 centimètres de profondeur, confondus avec toutes sortes de poteries romaines ; dans un puits creusé au pied de la muraille, à l'intérieur, à droite et à un peu plus de 12 mètres de la porte, on a trouvé à $3^{m}15$ plusieurs fragments, avec de la céramique campanienne et romaine, et une monnaie de Juba Ier de Maurétanie. Dans les sondages ouverts près du mur commun qui montait de la ville grecque à la ville romaine, suivant la direction marquée aujourd'hui par un chemin, on trouva dans un silo de nombreux fragments, dont plusieurs provenaient d'une grande urne, presque complète ; ils étaient à la profondeur de $1^{m}30$, mêlés à des poteries gallo-romaines (de celles

qu'on appelle improprement sagontines) et campaniennes. Près de la basilique chrétienne, plusieurs tessons étaient posés sur un fragment de mosaïque romaine de très basse époque. Ces faits, et beaucoup d'autres que nous pourrions citer, indiquent que dans ces ruines, retournées mille fois par la bèche et la charrue, il faut renoncer à chercher une stratification claire. On peut seulement remarquer, d'une façon générale, que les fragments ibériques, et plus encore les fragments grecs de bonne époque, ne se rencontrent en abondance que dans les couches les plus profondes. Jusqu'à environ 3 mètres de profondeur tout est confus, et même à fleur de terre on rencontre de nombreux échantillons de toutes les espèces de céramique. Mais au-dessous de 3 mètres, en général, les couches apparaissent intactes; la poterie sigillée ou sagontine est très rare; sont relativement fréquents, au contraire, les fragments ibériques, les fragments d'argile ordinaire d'époque indéterminée, d'autres tessons plus minces, peut-être grecs, de couleur grise et de pâte plus fine, et enfin les débris de céramique grecque à figures rouges.

Nous ne prétendons pas faire ici l'étude détaillée de ces restes céramiques ni des conditions où ils se rencontrent : pour la mener à bien, il faut attendre que des données plus intéressantes permettent des conclusions plus sûres. Mais nous désirons maintenant décrire quelques fragments plus importants, qui ont été découverts près des terrains qu'occupait la nécropole grecque, parmi des sépultures d'époque grecque, et que j'ai pu acquérir pour ma collection particulière. Mon attention avait été attirée sur ces fragments par mon excellent ami D. Pedro Villanueva, qui, avec un désintéressement, un zèle et une compétence si louables, fait des fouilles dans un terrain lui appartenant, compris dans l'enceinte de la ville romaine : là aussi il a trouvé un certain nombre de fragments ibériques.

Les fragments que je possède sont intéressants par leur décoration, qui ne se limite pas à des ornements géométriques ni à des animaux plus ou moins fantastiques ; on y voit se dérouler toute une scène bien composée, exécutée avec une aisance et une habileté remarquables : ce sont plusieurs

chasseurs en train de poursuivre des cerfs; des arbres alternent avec les groupes de figures pour indiquer le paysage.

Ces débris appartenaient à un grand vase, dont la forme était curieuse: elle rappelle plutôt le type des urnes que nous pourrions appeler barbares, par opposition aux types classiques. Cette forme dérive d'un modèle connu, le modèle caractéristique des urnes villanoviennes : le vase était constitué par deux troncs de cône inégaux, unis par les bases; il avait deux anses latérales. Le col présentait aussi une particularité intéressante: il était droit, comme celui de la *situla*, haut d'environ 15 millimètres, et laissait tout autour de lui, à sa base, un espace lisse, presque horizontal, large de 2 centimètres. Le vase, autant que les fragments découverts permettent de le reconstituer, mesurait environ 28 centimètres de haut sur 30 centimètres de diamètre à la panse et 15 centimètres à l'orifice.

La décoration de ce vase est extrêmement complexe. Le col est lisse, sans ornements, puisqu'il devait s'emboîter dans un couvercle. La surface presque horizontale qui venait ensuite portait un semis de gros points de couleur noire; puis, sur la panse, se succédaient, de haut en bas: 1° une zone de dents triangulaires qui n'occupent que la moitié du périmètre du vase; dans l'autre moitié, elles sont remplacées par des lignes obliques entre-croisées; 2° une zone de demi-cercles concentriques, exécutés à main levée, avec assez de négligence, et, à ce qu'il semble, postérieurement au paysage, car ils sont incomplets sur les points où ils pourraient couper les figures; 3° le paysage principal, qui forme une scène animée, la chasse au cerf; nous en donnerons tout à l'heure la description, qui mérite vraiment un paragraphe à part; ce paysage occupe, sur la panse du vase, une zone d'environ 8 centimètres de haut; 4° sur une grosse ligne qui entoure le vase à la partie la plus renflée, une série de dents, dont l'extrémité s'enroule en forme de crosse, et, sous cette ligne, six autres lignes parallèles, la dernière étant plus grosse que les autres; 5° une grecque formée par des métopes de lignes verticales parallèles, alternant avec d'autres que décorent des moitiés d'ellipses concen-

triques : la largeur de cette grecque est de 2 centimètres; 6° trois bandes parallèles qui portent comme ornements des figures difficiles à préciser, peut-être des dauphins schématisés, disposés de telle sorte que dans les trois zones on voit alterner sur la même verticale ce que nous pourrions appeler la tête et ce qui serait la nageoire dorsale; 7° plusieurs lignes parallèles, jusqu'à la base du vase.

Le paysage qui occupe la zone principale représentait, autant qu'il est permis d'en juger d'après les fragments découverts, des groupes de chasseurs armés de lances qui poursuivent des cerfs; un arbre séparait chaque groupe du groupe voisin. Ainsi le fragment principal porte, à la droite de l'anse, un arbre dont le tronc et le branchage sont bien apparents, puis deux chasseurs peints en silhouette, d'une couleur noire mate, comme l'arbre et toutes les décorations. La tête semble couverte d'une chevelure abondante, bouffante et crépue comme celle d'un nègre; mais le nez, seul trait distinct dans le visage, n'a rien du nez de la race noire. Le corps est bien proportionné, avec la ceinture très étroite, comme dans beaucoup de figures de l'art grec archaïque; le vêtement ne comprend qu'un tablier, sorte de petite jupe courte ornée d'une seule ligne noire, et presque en forme de demi-lune, comme dans la céramique du Dipylon. Dans les deux figures, le bras droit est plié, et la main, à la hauteur de la hanche, tient une lance longue et mince; le bras gauche est tendu en avant, l'index allongé vers le cerf qui fuit, comme on s'en rend compte sur un autre petit fragment qui peut se raccorder au plus grand : on y reconnaît la main et l'index du second personnage et la tête du cerf. Les jambes, dont le mollet et le talon sont bien indiqués, sont figurées de telle sorte que la droite forme un angle droit et que la gauche s'allonge en arrière, comme sur les vases grecs connus qui représentent des stadiodromes. Cette disposition donne aux chasseurs un aspect pour ainsi dire cinématographique; ils font penser à une de ces photographies instantanées où l'on surprend une des phases du mouvement. Il n'y a sous les pieds des chasseurs aucune ligne qui figure le terrain, à moins que la grosse ligne

qui vient au-dessous d'eux, avec les séries de croissants, ne veuille représenter le sol; ces crosses seraient alors des plantes ou des accidents de terrain.

A gauche de l'anse, sur le même fragment, apparaît un cerf en train de galoper, la langue pendante, le cou tendu; entre les oreilles part une ligne : la cassure empêche de voir si c'est un lasso par lequel l'animal est attaché, et dont les chasseurs se sont servis peut-être pour le capturer, comme font les gauchos pour les chevaux, ou si c'est quelque autre objet; une seconde ligne semblable touche le dos, et se continue sous le ventre en ondulant. Le corps du cerf est ocellé. Ce cerf doit faire partie d'un second groupe de figures, puisque, comme nous l'avons dit, on voit sur un autre petit fragment, avec le bras du second personnage, une autre tête de cerf.

En outre, sur un autre fragment qui porte la seconde anse, on voit un autre chasseur qui court aussi avec sa lance. Il a la bouche ouverte, et se rapproche plus que les autres du type nègre; mais, au lieu d'être nu, il porte un manteau court, flottant en arrière, à la manière d'un sagum. Ce personnage est à droite de l'anse; à gauche, au bord du fragment, apparaît une oreille qui appartient à un troisième cerf. On peut donc supposer que sur les 95 centimètres que pouvait mesurer le périmètre du vase se déroulaient alternativement trois groupes de chasseurs et de cerfs poursuivis.

L'attitude des coureurs, la structure de leur corps, les procédés d'exécution du dessin, donnent à l'ensemble un air d'archaïsme très prononcé, dont il ne faut pas cependant tirer des conclusions exagérées, puisque tout art jeune est généralement archaïque.

Des deux fragments les plus importants, qui comprennent les anses, le plus grand représente 30 centimètres du périmètre de la panse; il part du bord supérieur et s'arrête au-dessus du renflement central, soit 21 centimètres de haut; l'autre représente 22 centimètres du périmètre; la place de l'anse indique qu'il était à l'opposé du premier fragment. La pâte est de couleur claire, un peu poreuse; la couleur des figures est un noir vineux.

Quelles conclusions pouvons-nous tirer des peintures qui ornent ce vase? Il nous semble qu'il n'y a pas de doute possible. Tout nous fait reconnaître ici la copie d'un vase grec à figures noires du VIe siècle; l'archaïsme du dessin, la façon dont est rendu le mouvement de la course, de nombreux détails dans la décoration, manifestent évidemment une influence grecque, non celle de la céramique du Dipylon, ni celle des écoles d'Ionie ou de Corinthe, mais celle des vases à figures noires du VIe siècle, auxquels ces fragments, par conséquent, sont peu postérieurs. Il faut y noter un étrange amagalme de détails, qui prouve une combinaison d'influences. La forme est barbare, comme dans les vases préhistoriques dérivés de l'urne villanovienne, dont le type, comme le dit avec raison Sophus Müller dans son *Europe préhistorique*, s'étend du sud au nord de l'Europe et se maintient longtemps à l'époque primitive; l'argile, la technique du dessin, une grande partie de la décoration, et les couleurs, sont évidemment indigènes, comme dans les vases ibériques; mais la composition du tableau est complètement grecque, de même que le style du dessin.

Les représentations humaines sont rares sur les vases ibériques. Sur un grand vase de la collection Gil, au Musée municipal de Barcelone, on voit des figures d'hommes et d'animaux; au Musée de Soria, croyons-nous, il se trouve un vase provenant de Numance qui représente un véritable combat, peut-être d'un Celtibère contre un Romain, et une œnochoé, sur laquelle un homme très grossièrement dessiné conduit ou dompte des chevaux dont le profil rappelle l'art de la Tène[1]. M. Albertini a trouvé à Elche et publié dans le *Bulletin hispanique*[2] plusieurs fragments avec figures humaines : une des têtes rappelle les fragments d'Ampurias qui viennent d'être étudiés. Mais pour des scènes complètes, je ne crois pas qu'il s'en soit rencontré sur aucun autre vase ibérique.

Cette décoration donne clairement au vase un caractère ibérico-grec; elle lui assigne une date mieux marquée que

1. Mélida, *Pequeñas monografías de arte*, janvier 1910.
2. Octobre-décembre 1906 et janvier-mars 1907. Voir surtout pl. VII, n° 63.

celle d'aucun autre débris céramique de ce style. Il ne serait pas difficile de citer des peintures semblables sur des vases grecs : au Musée même de Gérone, un alabastre du VIe siècle (reproduit dans les excellents travaux de MM. Botet et Frickenhaus [1]), porte une bande blanche où l'on voit, délicatement représentée par de minuscules figures, avec cette finesse de détails qui caractérise les ouvrages des céramistes grecs appelés par les archéologues allemands *die kleinen Meister,* une scène presque identique : ce sont des satyres qui courent et sautent derrière des cerfs. L'attitude de la course traduite de la même façon, une jambe repliée à angle droit et l'autre tendue, se retrouve sur de nombreux vases reproduits dans le *Répertoire* de M. Reinach, (p. ex. : t. I, p. 49, n° 12 ; p. 213, n°s 2 et 3) et aussi sur la première zone de figures du vase François.

C'est un fait remarquable que cette influence grecque si prononcée sur la céramique ibérique d'Ampurias. Pour peu qu'on y réfléchisse, on comprendra qu'il est logique que les habitants du pays se soient efforcés de copier dans leur céramique grossière les belles œuvres que la colonisation grecque leur mettait sous les yeux.

Ces influences, qui varient suivant les différentes régions d'Espagne, cette diversité d'écoles dans la céramique ibérique prouvent l'unité de cet art et démontrent que ce n'est pas un produit d'importation punique, comme quelques-uns l'ont cru, ou phénicienne ; c'est une création du pays, création qui, avec une plasticité admirable, se laissait influencer, dans chaque région, par les éléments qui se trouvaient le plus à proximité : dans l'est de l'Espagne, c'est l'influence de l'art oriental qui a produit les dessins fantastiques des vases d'Elche, avec leurs monstres démesurés ; au centre, en pays celtibérique, se manifeste l'influence de la décoration géométrique qui atteignit son

1. [Botet y Sisó, *Data aproximada en que'ls Grechs s'establiren á Empories...*, discours lu à l'Académie de Barcelone le 27 décembre 1908, publié à Gérone chez Dolores Torres, 1908. — Le travail de M. Frickenhaus sur les inscriptions grecques et les vases grecs d'Ampurias a paru (de même que l'original espagnol du présent article) dans le volume II (portant le millésime de 1908) de l'*Anuari del Institut d'Estudis catalans.*]

apogée dans l'art de la Tène ; et sur les points colonisés par les Grecs s'est fait sentir l'influence plus pure et plus noble de l'art hellénique.

MANUEL CAZURRO,
Directeur du Musée de Gérone.

Nous remercions M. Cazurro d'avoir bien voulu nous autoriser à reproduire l'article qu'on vient de lire, emprunté au récent *Anuari del Institut d'Estudis catalans*, t. II, 1908. La traduction en est due à M. Eugène Albertini, membre de l'École française d'Espagne. Il était naturel que le *Bulletin hispanique*, où ont été publiés les vases purement ibériques à représentation humaine d'Elche, publiât aussi le document unique d'Emporium, dont le caractère ibéro-grec a été si justement défini par M. Cazurro, et qui, toutes proportions gardées, a la même importance pour l'histoire de la céramique espagnole que le buste d'Elche pour l'histoire de la sculpture.

P. P.

CUESTIONES DE GRAMÁTICA

Observaciones sobre la preposición PARA.

Meyer-Lübke, Gramática III 498, declara que la diferencia entre las preposiciones latinas *per* y *pro* se conserva únicamente en francés. Posteriormente, se ha visto que la confusión no existe tampoco en los primeros documentos de la lengua portuguesa. Particularmente, Oscar Nobiling ha insistido en la necesidad de distinguir rigurosamente entre *per* y *por:* As Cantigas de Joan Garcia de Guilhade, v. 70; Romanische Forschungen XXIII, pág. 351. Amplificando las investigaciones de Nobiling, he tratado sobre este tema en un artículo publicado en los Anales de la Universidad de Chile que tiene por título « Notas al Poema del Cid » (1910).

Ya que en portugués *per* y *por* no se confunden, queda probado que la preposicion *pera* se ha formado por combinacion de *per* con *á*. Esta misma es la opinión de Cornu, Romania XI, pág. 95 : « Il ne me serait pas plus difficile de prouver, si je le jugeais nécessaire, que *para*, anc. port. *pera*, anc. esp. *pora*, vient de *per ad* et non de *pro ad*, comme Diez a cru devoir l'établir. »

Sin embargo, no podemos pasar en silencio la circunstancia de que en antiguo portugués se hallan algunos ejemplos aislados de *pora*. Conozco los siguientes : *E do outr' aver movil que i posermos pora esta decima* Testamento de D. Afonso II, año 1214 (Nunes, Chrestomathia Archaica, pág. 13), *Gran ben per est' é pora mi* (variante *pera*) Cancioneiro da Ajuda 193, *E be'-no poden pora si tẽer* Cancioneiro da Ajuda 8302.

En el castellano antiguo, domina, en todos los dialectos, la forma *pora*. Se convirtió *pera* en *pora* cuando *por* reemplazó á *per*, i esto sucedió á consecuencia de una evolución sintác-

tica. Tanto en España como en Portugal, el lenguaje moderno emplea *para*. En vista de la poca fe que merecen los copistas y á veces también los editores, es difícil averiguar el origen y progreso de esta forma. En el castellano del siglo XIV, ya domina *para*. En cuanto al portugués, he visto que los trozos sacados de las obras del rey Duarte (1391-1438) que Nunes publica confunden *pera* y *para*.

Tocante al significado, podemos distinguir tres categorías principales. La preposición expresa : 1. Dirección (con verbos de movimiento); 2. Conveniencia, aptitud (aplicada á personas); 3. Fin, destino (aplicada á cosas). En esta tercera categoría, entra el infinitivo combinado con la preposición. Véase Menéndez, Cantar de Mio Cid, págs 353 y 387.

Algunos pocos ejemplos servirán para ilustrar esta clasificación : 1. *Nen sei pera u ir* Cancioneiro da Ajuda 2704, *Vou-m' eu, fremosa, pera 'l rei* Cancioneiro da Ajuda 6257, *De Castiella uos ydes pora las yentes estrañas* Poema del Cid 176, *Et que los aduxesse poral su monesterio* Berceo, Santo Domingo de Silos 267; 2. *O melhor é pera mi de morrer* Cancioneiro da Ajuda 4657, *Devera pera min prender tal conselho* Cancioneiro da Ajuda 5617, *Huebos me serie pora toda mi compaña* Poema del Cid 83, *Nuestro Señor las tiene pora ti condesadas* Berceo, Santo Domingo de Silos 238. 3. *Atal razon qual og' eu mester ei pera falar no que sempre cuidei* Cancioneiro da Ajuda 5458, *Fazemoslhe livre e pura doaçan antre os vivos valedoira deste dia pera todo sempre* Nunes, Chrestomathia Archaica, pág. 19, *Della part e della pora las vistas se adobauan* Poema del Cid 1965, *Antes las aviedes pareias pora en braços las tener* Poema del Cid 3449.

En tiempos posteriores, el uso de *para* es más frecuente y más variado. Particularmente, hay que notar que esta preposición desposeyó á *por* en el uso final. Nótese que los tres ejemplos de *pora* en lugar de *pera* tomados de documentos portugueses pertenecen á la segunda de las tres categorías que acabamos de establecer.

Para aclarar el uso local de *pera* procedente de *per* + *ad*, podemos confrontar algunos ejemplos franceses donde *par* en combinación con otra preposición expresa la dirección. Los

tomo de la Chrestomathie du Moyen Age de G. Paris y E. Langlois (Paris 1897) : *Par devers destre se prist a regarder* Pág. 65, *Or acorderent entre eus qu'il n'avoient pouoir de faire chauciee par quoi il peüssent passer par devers les Sarrazins* Pág. 213, *La fu la desconfiture si grans que pluseur de nos gens recuidierent passer a nou par devers le duc de Bourgoigne* Pág. 226. Compárese un ejemplo portugués que se halla en uno de los textos publicados por Cornu en la Romania XI 384 : *E este homẽ foy chamado a juizo per ante el rrey.* En las Poesías Selectas en Dialecto Asturiano (Oviedo 1887) se encuentra una construcción parecida : *¿Por qué habemos d' andar per tras d' Uviedo?* Pág. 61.

Son de especial interés los verbos de movimiento que pueden combinarse tanto con *á* como con *pera* (cast. *pora*). Cito los ejemplos que se hallan en el Poema del Cid. *Adeliñar* se construye con una y otra preposición : *Myo Cid don Rodrigo a la puerta adeliñaua* 467 (1593. 2211. 2779. 3496); *Adeliño pora Valençia* 1203 (1309. 1315. 1392. 1580. 2167. 2237. 2297. 2929). Con *tornar* se prefiere *á*, pero se encuentra también *pora : Tornauas Martin Antolinez a Burgos e myo Çid a aguijar* 232 (1091, 1196, etc.); *Tornos pora su casa* 49 (2303. 2643. 3043. Lo mismo sucede con *ir : Que a Castiella yran buenos mandados* 783 (406, etc.); *De Castiella uos ydes pora las yentes entrañas* 176 (294, etc.). Es idéntico el régimen de *enbiar : Conduchos largos el rrey enbiar mandaua a las aguas de Taio,* 1973 (2638, etc.); *Myo Cid quando lo oyo, enbio pora alla,* 976 (2977). Con *venir* y *levar* se combina á menudo *á* y excepcionalmente *pora : Myo Cid Ruy Diaz a Alcoçer es venido* 846 (1263, etc.); *Vino pora la tienda del que en buen ora nasco* 202 ; *E mando mill marcos de plata a San Pero leuar* 1285 (1401, etc.); *Priso lo al conde, pora su tienda lo leuaua,* 1012.

El verbo *tornar* se construye también con *por : Dexando uan los delant, por el castiello se tornauan* 607. No hay necesidad de corregir este verso, porque la preposición *per* puede expresar la dirección : *E ella passousse pella outra parte* Romania XI, pág. 369. Por lo tanto, podemos considerar la construcción *tornar pora* como combinación de *tornar á* y *tornar por.*

Prevalece evidentemente en *pera* el elemento *á*. El elemento *per* le agrega la idea de cierta incertidumbre (compárese *por allá* al lado de *allá*). Por este motivo, los verbos que expresan un movimiento que necesariamente termina en un punto fijo, como *llegar*, no se construyen con *pora*. Son instructivos algunos casos en los cuales las dos preposiciones se combinan : *E yrien pora Valençia al buen Campeador* 1354; *E tornaron se a palaçio pora la cort* 2303; *Enbia sus cartas pora Leon e a Santi Yaguo* 2977.

El uso metafórico de la preposición se deriva probablemente del uso local. Pero, en vista de la variante *pora* que se halla en antiguo portugués, sería posible que, en este terreno, se hubiese unido *per* + *ad* con *pro* + *ad*.

Sobre algunas formas de los pronombres posesivos castellanos.

Gran parte de los textos escritos en la lengua literaria nacida en las cancillerías de los reyes Fernando III y Alfonso X empleaban, en la primera parte del siglo XIII, las siguientes formas de los pronombres posesivos : *mio padre, mi madre, so padre, su madre*. Menéndez, Cantar de Mio Cid I, pág. 256 y 257, registra este hecho : « La forma femenina *mi mis* propagada al masculino, de lo que ya ofrece ejemplos Per Abbat : 249, 1605, 2046, 2129, 3487, debe ser desterrada, pues aun en la segunda mitad del siglo XIII, los textos más correctos no contienen esta confusión. » « Los manuscritos más correctos del siglo XIII todavía distinguen con regularidad *so* masculino de *su* femenino, por ejemplo, la Biblia Escurialense I-J-6, y debemos achacar su confusión en El Cid á los copistas más bien que al autor. »

Mientras que el castellano, en tiempos posteriores, remplazó las formas del masculino por las del femenino, sucedió todo lo contrario en el leonés. Véase Staaff, Le Dialecte léonais, pág. 278 : « Quant au groupe I, le trait particulièrement léonais que relève M. Menéndez Pidal, Gram., § 96, et qui

consiste dans le remplacement des formes féminines par celles du masculin (contrairement à ce qui a lieu en castillan) y est nettement accusé pour le pronom de la troisième personne et apparaît aussi pour la première. »

¿Por qué renunciaría el idioma el uso de una distinción tan clara y al parecer tan necesaria? Menéndez, Manual 2, pág. 171, dice : « La causa de la confusión de los géneros es que éstos no se distinguían mediante la *-o* y *-a* habituales. » Me parece que á esta circunstancia le corresponde un papel secundario; pero dudo que fuese la causa primordial. Tal vez sería más probable la conjetura de que la semejanza fonética de *so* y *su* hubiese dado margen á equivocaciones. En todo caso, aquí encontramos un tropiezo que queda por allanar.

Aunque no podemos precisar la razón de la confusión, siempre la fórmula que establece que las formas primitivas *mio*, *mi*, *so*, *su*, dieron por resultado definitivo *mi*, *mi*, *su*, *su* en Castilla y *mio*, *mio*, *so*, *so* en León, se recomienda por su sencillez. Sin embargo, un estudio detallado de los hechos hace resaltar serias dificultades.

En primer lugar, es incontrastable la circunstancia de que la confusión de las formas no principió en la segunda parte del siglo XIII, sino mucho más temprano. Un examen de los documentos más antiguos de la lengua española nos autoriza para declarar que la incertidumbre en el uso de *mio* y *mi*, *so* y *su* es simultánea con la aparición de los primeros documentos lingüísticos. Las Glosas Silenses del siglo XI emplean *so* en masculino y femenino : *so caput* 187, *so cosa* 31, *so membra* 250. En la publicación de Brutails, Documents des Archives de la Chambre de Comptes de Navarre, Paris 1890, la primera forma que encontramos es irregular : *su ermano* Núm. IV (año 1228). El documento XII (año 1247) confunde *mio* y *mi*. El documento XIII (año 1247) tiene dos veces *sus herederos*. En virtud de estos datos, no hay motivo para hacer sospechosa la exactitud de las escrituras publicadas por D. José Amador de los Ríos, Historia de la Literatura Española II, pág. 586. La carta de venta procedente de Navarra (año 1212) presenta *mis fillos, so mano, so mullier, sos entradas, sos essidas.*

El testamento de doña Sancha de Rueda (Zaragoza 1225) tiene *mi seso, mi orto, mi fillo, mis fillos, sus dias* (al lado de *sos dias*).

Idénticos resultados obtenemos en el territorio leonés. El Fuero de Avilés tiene regularmente *to* y *so* en el género masculino; pero se halla también *su manto* (§ 14). El Fuero de Oviedo confunde *so* y *su* en masculino. Aquí podríamos dudar de la exactitud del texto publicado. Pero los documentos que se leen en la ejemplar obra de Staaff atestiguan que en la primera parte del siglo XIII ya existieron las formas *mi* y *su* en el género masculino. Véanse los datos que están reunidos en la página 274. Se lee, por ejemplo, *mi uassalo* en un documento escrito en 1222 (Núm. VIII).

La misma confusión es propia de Castilla. Una escritura publicada por Merino y reimpresa por Monaci, Testi bassolatini e volgari della Spagna, Roma 1891, Núm. XV (año 1173) confunde *so* y *su* : *so regno, su uerto* (dos veces). El documento VII de la colección de Staaff cuyo dialecto es castellano (Menéndez, Revue de Dialectogie II, 122), tiene *su fijo, su hermano* y no presenta ningún ejemplo de *so*. En la colección de Férotin, Recueil des Chartes de l'Abbaye de Silos, Paris 1897, el ejemplo más antiguo de un pronombre posesivo contradice la regla : *su monesterio* (Núm. 110, año 1228). La escritura 112 (año 1230) tiene *su linage* al lado de *so fijo* y *sos fijos*.

Estos datos bastan para caracterizar de arriesgada la tentativa de normalizar el uso del pronombre posesivo en el Poema del Cid donde el texto tradicional vacila entre *mio* y *mi, so* y *su*. Es cierto que el Misterio de los Reyes Magos distingue entre el masculino *mio* y el femenino *mi*; pero la poca extensión de esa obra no permite afirmar que su dialecto excluya el uso de *mi* en el masculino.

Por las razones expuestas, me inclino á considerar la rigurosa distinción entre *mio* y *mi*, *to* y *tu*, *so* y *su* que algunas obras del siglo XIII observan como consecuencia de aquella tendencia de normalizar el uso de las formas gramaticales que es cualidad inherente no sólo del castellano literario sino de cualquiera lengua literaria. Las cancillerías prescribieron el empleo exclusivo de *mio*, *to*, *so* para el género masculino,

reservando *mi, tu, su* para el femino. Evidentemente, en el lenguaje del pueblo se conservó la indecisión que descubren los documentos arriba citados, porque de otra manera no se comprendería la rápida desaparición de las formas *mio, to, so* en la segunda parte del siglo XIII.

Así llegamos á la conclusión de que la lengua española vacilaba, desde tiempos antiguos, entre *mio* y *mi, to* y *tu, so* y *su* en el género masculino. Haciendo hincapié en esta suposición podemos explicar fácilmente la confusión completa de las formas de los dos géneros que, en una época posterior, tuvo lugar en Castilla y León.

Pero ¿cómo explanaremos la existencia de dos formas distintas en el género masculino? Supongo que *mio* y *mi* sean dos variantes derivadas de *meum* en diferentes condiciones fonéticas. Esta misma dualidad se presenta también en el femenino, porque al lado de *mi* existe *mie,* al lado de *tu* se halla *tue* y al lado de *su* encontramos *sue.* Esta diferencia no es cronológica ; las dos formas coexisten. De la misma manera, coexisten, en el verbo, *avi* y *avie,* en el sustantivo *di* y *die* (Staaff, Dialecte léonais, pág. 291, nota), *Garci* y *Garcie* (Férotin 1 año 919, 3 año 931); compárese Menéndez, Revue de Dialectologie II, pág. 127. Convengo con este autor en creer que una y otra variante procede de la fonética sintáctica : *Garci Perez* y *Garcie Perez* al lado de *Don Garcia.* Pero no desecho la hipótesis de que una consonante final pueda causar transformaciones parecidas : *avies* al lado de *avia.* Parece que las formas primitivas se conservaban únicamente en posición final y que cualquiera añadidura, aunque fuese la de una sola consonante, alteraba su condición fonética.

La forma *su* en masculino tal vez tenga relaciones con *suo.* Fonéticamente *suum* se convirtió en *so;* pero por la analogía de *sua* se formó también *suo.* Nótese que las frases *mi, tu, su* formadas por apócope de *mio, tuo, suo* se hallan también en Italia : Meyer-Lübke, Gramática II, pág. 111. Por otra parte, podría ser que la dualidad de *mio* y *mi* en primera persona hubiese tenido por consecuencia la dualidad de *so* y *su* en tercera.

FEDERICO HANSSEN.

NUEVOS DATOS

ACERCA DEL HISTRIONISMO ESPAÑOL

EN LOS SIGLOS XVI Y XVII

(*Segunda serie*[1])

Siglo XVII

(*Suite.*)

1633

240. — Obligación de Luis de Toledo, autor de comedias, de ir el viernes después del Corpus á la villa de Cobeña y hacer dos comedias en precio de 800 reales. Madrid, 3 Marzo 1633.

(Bib. nacional, papeles de Barbieri.)

241. — Obligación de Diego Diez Navarrete y Antonia Manuel, su mujer, representantes de la compañía de Juan de Morales Medrano, de sacar á paz y á salvo á dicho autor, que ha salido fiador de los 100 ducados por los que Juan Mendez de León tenía ejecutados á los otorgantes. Madrid, 5 Marzo 1633.

(Alonso Portero, 1631 à 33, f° 331.)

242. — Memoria de la compañía de Antonio de Prado para los Autos de este año de 1633, en Madrid :

Antonio de Prado.

Alonso de Osuna.

Juan de Escurigüela.

Antonio de Rueda, baila y representa y está embargado hoy por la Villa.

Mateo Vicente, baila y representa.

Lorenzo de Prado, baila y representa.

Frutos Bravo, gracioso, canta y baila.

Francisco Vicente, canta, baila y representa.

Mencos (¿ Diego de?), canta, baila y representa.

Pedro Jordan, canta y representa.

Juan de León, canta.

1. Voir le *Bull. hispan.*, 1906, p. 71, 148, 363; 1907, p. 360; 1908, p. 243; 1910, p. 303.

Engenio de Contreras, canta y representa.
Mariana de Morales.
Francisca de Góngora.
María de Quiñones.
Catalina de Carbonera.
Jusepa de Lobato.
La hija de María Infanta.
(Arch. municipal, clase 16, 2, 196, 39.)

243. — Memoria de la compañía de Manuel de Vallejo para los Autos deste año de 1633 :

Manuel de Vallejo, canta y representa.
María de Riquelme, baila y represanta.
Miguel Jiménez, baila y representa.
Bernarda Teloy, su muger, canta, baila y representa.
Damián Arias de Peñafiel, representa.
María Margarita, canta, baila y representa.
Jerónimo de Ayala, representa.
María Jiménez, su muger, canta, baila y representa.
Andrés de Abadia, canta con arpa contraltos.
Francisca de la Concepción, su muger, canta con arpa, baila y representa.
Pedro de Valcazar, representa y baila.
María de Valcazar, su muger, canta, baila y representa.
Pedro García de Salinas, baila y representa graciosos.
Francisco de Salas, representa.
Francisco de Valdés, canta tenores, baila y representa.
Francisco Rodríguez, baila y representa.
Marco Antonio, canta bajos, baila y representa.
Agustín de Molina, canta contraltos y representa.
Música á diez : cinco mugeres y cinco hombres, con dos arpas.
Bailes á doce : seis mugeres y seis hombres.
(Arch. municipal, clase 16, 2, 196, 39.)

244. — Memoria de la compañía de Avendaño para los Autos del Corpus de este presente año de 1633.

María de Candau, representa primeros y baila.
María de Çaballos, representa segundos y baila y canta.
Beatriz la niña, representa terceros y baila y canta.
Catalina Carbonera, representa quartos y baila y canta.
Luisa de Ribera, representa, baila y canta.
Antonia de Candau, representa y baila.
Cristóbal de Avendaño, primeros.
Antonio de Rueda } segundos y terceros entre los dos, y entrambos
Alonso de Bota } bailan.
Juan de Montemayor, cuartos y baila y canta.

Bernardo de Medrano, graciosos y baila y canta.
Juan Vicente Cucarella, barbas.
Juan Matías, canta.
Pantaleón Borja, canta y toca el arpa.
Diego de Guevara, canta.
Juan Cano.
Todos estos representan.
(Arch. municipal, clase 16, 2, 196, 33.)

245. — Acuerdo mandando que la joya de este año se dé íntegra à Antonio de Prado, y que á Manuel de Vallejo se den 30 ducados porque el día de la muestra llovió « y se moxaron los vestidos de los de su compañia». Madrid, 30 Junio 1633.

(Arch. municipal, clase 16, 2, 196, 39.)

246. — Partida de defunción de Doña Catalina de Valcazar, viuda de Alonso Riquelme.

« Doña Catalina de Valcazar, viuda, calle de Leal frontero del Marques de Baides, murió en primero de Setiembre de 1633 años. Recibió los santos Sacramentos, no testó, enterrola Dª Isabel de Rojas su hija que vive en la misma casa, pagó de fabrica quatro ducados. »

(San Sebastián, Libro de dif., fol. 56.)

1634

247. — Pedimento de María de Urbina, mujer de Santiago Valenciano, representante, estante en Sevilla, para que se le entreguen los bienes que quedaron por muerte de Juan Bautista de Urbina, su hermano. Madrid, 26 Abril 1634.

(Alonso Portero, 1634, I, fº 476.)

248. — Ajuste de cuentos del arrendamiento de los corrales de comedias desde S. Juan de 1633 á igual día de 1634.

« Habiendose juntado á ajustar la quenta de lo procedido del aprovechamiento de los corrales de comedias desta villa de Madrid, asi de las entradas como de lo procedido de los aposentos, celosías, bancos y taburetes, como de todo lo demas que procede de los dichos corrales entre Juan Paz del Rio, contador de resultas de Su Magestad en virtud de poder que le quedó de D. Alonso de Paz, su hermano difunto, y como su testamentario, y D. Juan de la Serna de Haro y Francisco Garro de Alegria en cumplimiento de una escriptura otorgada por los dichos Francisco de Alegria y don Juan de la Serna, como arrendadores que al presente son del aprovechamiento de los dichos corrales en veinte y ocho de Agosto del año pasado de mil y seiscientos y treinta y tres ante Juan Bautista de la Barrera escribano, en que dieron facultad al dicho don Alonso para nombrar persona que sirviese la caxa del dicho aprovechamiento, en cuyo poder entrase

lo que procediese dél por su quenta y riesgo y con ochocientos ducados de salario al año con obligacion de pagar á los Hospitales desta villa lo que hubiesen de haber, y mas todo lo que fuese necesario cada año para la buena administracion de los dichos corrales de comedias sin pedir dinero alguno aunque no le hubiese procedido del dicho aprovechamiento, en el discurso del año que se quenta desde San Juan á San Juan si no hubiese procedido tanto como fuese menester para pagar los dichos Hospitales y los gastos de la dicha administracion y conque al fin de cada año se hubiese de ajustar la quenta de lo recibido y gastado por la mayor parte de la dicha compañia por todos, y que si la persona que se hubiese nombrado por caxa hiciese alcance, las personas comprehendidas en el dicho arrendamiento lo hubiesen de meter y entregar en su poder, cada uno la cantidad que le tocase conforme á la parte que tiene en el dicho arrendamiento, y si sobrase, hubiese de quedar en poder de la dicha persona que fuese caxa hasta fin del dicho arrendamiento; y en cumplimiento de la dicha escriptura hacen y ajustan la dicha quenta de lo que procedió desde el dia de San Juan de Junio del dicho año de mil y seiscientos y treinta y tres hasta la vispera del mismo dia del año pasado de mil y seiscientos y treinta y quatro, y de lo que se ha gastado en cosas tocantes á la dicha administracion y pagado á los dichos Hospitales todo en la manera siguiente.

Cargo.

Monta el aprovechamiento que ha habido desde el dicho dia de San Juan de Junio del dicho año de seis cientos y treinta y tres hasta el mismo dia exclusive del pasado de seiscientos y treinta y quatro en las entradas de los dichos corrales ducientos y treinta y un mil seiscientos y cinquenta y un reales.	231 V 651
Montan los aposentos y celosias arrendados, ecepto los del Sr. Duque de Medina de las Torres, Don Miguel de Monsalve y Sr Bartolomé Espinola y parte del dicho año de la del Marques de Alcañizas, que por no haberse podido cobrar de las dichas personas, no entran en esta quenta, y se han de poner en la del año donde se cobraren, quarenta y ocho mil ciento y cinquenta y quatro reales.	48 V 154
Mas doce mil setecientos y diez y ocho reales que han montado los bancos y taburetes arrendados, como parece por menor en el libro donde se tiene la quenta dellos.	12 V 718
Mas tres mil trescientos reales que monta el precio en que está arrendada á Francisco de Alegria la Aloja, Agua, y Fruta, que se vende en los dichos corrales.	3 V 300

Mas mil novecientos y noventa y nueve reales que ha pagado Roque de Figueroa en diferentes dias y partidas, que fue dexando en la caxa por quenta de lo que debe como parece por menor en el libro de las entradas. 1 V 399

Mas ducientos y noventa y seis reales que ha pagado Cristobal de Avendaño en diferentes dias como parece en el libro de las dichas entradas par quenta de lo que debia. V 296

Montan las dichas partidas que se cargan por las razones contenidas en ellas ducientos y noventa y ocho mil ciento y diez y ocho reales. 298 V 118

Datta de lo pagado á Hospitales.

Primeramente se ponen en datta ducientos y setenta y un mil novecientos y sesenta y dos reales que monta lo pagado á los Hospitales en el dicho año como parece por el recudimiento que para la administracion de la dicha renta se dió, y de las cartas de pago otorgadas por las personas que las han cobrado por los dichos Hospitales, en que entran quarenta mil reales que se dieron adelantados para los dichos Hospitales, puestos en poder de Juan de Arana, regidor desta villa de Madrid. 271 V 962

Gastos del dicho arrendamiento.

Mas seis mil trecientos y setenta y cinco reales que se gastaron en diferentes cosas tocantes al dicho arrendamiento contenidas por menor en una Relacion firmada del dicho D. Juan de la Serna y Francisco de Alegria de quantia de once mil quatrocientos y treinta y cinco reales; los cinco mil y sesenta reales restantes se componen de 4.400 reales que de los dichos 11.435 reales se pagaron á Roque de Figueroa y se hacen buenos adelante en partida de 15.623 reales que los debe el dicho Roque de Figueroa, y los 660 reales restantes de los mismos que se bajaron de la dicha Relacion por tocar la paga dellos al Sr. D. Alonso de Paz por haberse gastado en cosas particulares suyas. 6 V 375

Mas mil y ochocientos y sesenta reales que se dieron prestados á Juan Martinez, autor de comedias; los 960 reales de que hizo obligacion, y los 900 reales restantes para una comedia de D. Francisco de Rojas y D. Antonio Coello, que por haber muerto sin dejar bienes de que cobrarlos se ponen por costas del dicho arrendamiento. 1 V 860

Mas se hacen buenos diez y ocho mil diez y ocho reales que se han pagado á diferentes personas por las causas y razones contenidas en las partidas siguientes en esta manera.

A Vallejo, autor de comedias, quatrocientos reales que se le dieron porque no representó un dia, como parece del libro de las entradas. V 400

A D. Alonso de Paz se pagaron ciento y treinta y seis reales para diferentes gastos tocantes al dicho arrendamiento. V 136

Al dicho Vallejo se dieron novecientos y quarenta y siete reales para pagar las mulas del viaje que hizo desde Valladolid á Madrid, y se le dieron dados porque se anticipó á venir á Madrid antes del tiempo que tenia obligacion. V 947

Al dicho Juan de la Serna ducientos reales que se cedieron por gastos de escripturas tocantes al dicho arrendamiento. V 200

Sesenta y tres reales que se pagaron, los diez de una escriptura que otorgó Diego de Santiuste en favor de la caxa, y quarenta y cinco talegos en que se trajo el dinero que pagó y los ocho de un candado que se echó á un banco de D. Diego Gonzalez porque no le pagaba. V 063

Mil setecientos cinquenta reales que se pagaron al dicho Juan de la Serna por su salario del dicho año por los mismos que se le dan por la ocupacion que tiene en cobrar los salarios y bancos arrendados. 1 V 750

Mas ducientos reales que se dieron á Avendaño para las apariencias de la comedia *Don Florisel de Niquea*. V 200

Mas treinta y dos reales que se dieron á Geronimo Buelta para seguir el pleito del aposento del Contador Gogenaga. V 032

Mas quinientos noventa reales que se dieron al autor de los Títeres porque vino á representar la Cuaresma de dicho año. V 590

Mas quinientos reales que se dieron al autor de los Bolatines porque vino á representar la dicha Cuaresma. V 500

Mas quatro mil quatrocientos reales del salario de Francisco de Alegria del dicho año que tiene por la ocupacion y costa de ir ó enviar por la compañia á su costa. 4 V 400

Mas ocho mil ochocientos reales que se pagaron por el salario de tener la caxa y buscar el dinero y pagar el daño de todo lo tocante al dicho arrendamiento. 8 V 800

Que son los dichos diez y ocho mil diez y ocho reales que se gastaron en el dicho año, como está dicho. 18 V 018

Emprestidos.

Mas se han de hacer buenos quinientos reales que se dieron á Luis Velez para en quenta de una comedia que ha de hacer para el dicho arrendamiento. V 500

Mas quince mil y seiscientos veinte y tres reales que se han pagado á Roque de Figuroa, autor de comedias, prestados de orden de los dichos arrendadores, de que tiene hecha escriptura de obligacion. 15 V 623

Mas quatro mil ochocientos y veinte reales que en diferentes dias y partidas se dieron al dicho Roque de Figueroa de la dicha orden para diferentes efectos, de que tiene hechas cedulas y se le dieron en cinco partidas en esta manera: ochocientos reales para la comedia de *El Draque;* novecientos y setenta reales en otra partida de que hizo cedula; cuatrocientos y veinte y seis reales en veinte y seis de Diciembre de seiscientos y treinta y tres; dos mil reales sobre un vaquero cuajado de pasamanos de oro que se entregó al dicho Don Juan de la Serna; y los seiscientos reales restantes que se le dieron para el viaje que hizo desde Toledo á Madrid, prestados. 4 V 820

Mas novecientos reales que se dieron prestados á D. Pedro Calderon, de que dió recibo. V 900

Mas ducientos y cinquenta reales que se dieron prestados á Don Francisco de Roxas como parece del recibo que está en el dicho libro de las entradas. V 250

Mas quinientos reales que se dieron prestados à Vallejo, autor de comedias, como parece del recibo que está en el dicho libro. V 500

Mas quatro mil reales que se dieron á Cristoval de Avendaño prestados para el viaje que hizo de Toledo á Madrid. 4 V

Mas ochocientos reales que se dieron prestados al dicho Avendaño para una comedia de Montalban, como parece por su recibo que está en el dicho libro, sentada la partida en once de Marzo del dicho año, rubricada del dicho Francisco de Alegria. V 800

Mas ochocientos reales que se dieron á Andres de la Vega de orden del dicho Francisco de Alegria para una comedia con obligacion de hacerla el verano del dicho año de 1634, y no haciendola, hubiese de volverlos, y no la hizo y se han de cobrar dél. V 800

Mas cinco mil y ciento y sesenta reales que costaron quatro mil reales de plata que se remitieron prestados á Antonio de Prado de orden del dicho Francisco de Alegria para la costa del viaje que hizo desde Zaragoza á Valladolid de que está hecha escriptura de obligacion.	5 V 160
Mas ciento y seis reales que se dieron prestados al dicho Andres de la Vega en primero de Mayo del dicho año de 1634, como parece por el dicho libro.	V 106
Mas cien reales que se dieron prestados á Juan de Coca, representante en la compañia de Roque de Figueroa, de que hizo cedula en 23 de Abril del dicho año.	V 100
Mas seiscientos y setenta y tres reales que se pagaron á Andres de la Vega en diferentes dias y partidas, como parece por menor en el dicho libro, por quanto habiendose hecho concierto con él de que hiciese veinte representaciones, y obligadose á darle trecientos y quarenta y tres reales por cada una, tomando el arrendamiento por su quenta ambas quentas, la que tocaba al dicho autor y la que tocaba al arrendamiento, hecha la quenta de los dichos dias parece puso la caxa del dinero de las entradas los dichos seiscientos y setenta y tres reales.	V 673
Monta la dicha datta trecientos treinta y dos mil quatrocientos quarenta y siete reales, como parece por menor en las dichas partidas, que se hacen buenos por las causas y razones en ellas contenidas.	332 V 447

Resolucion y fenecimiento de la dicha quenta.

Monta el dicho cargo ducientos y noventa y ocho mil ciento diez y ocho reales.	298 V 118
Monta la dicha datta trecientos treinta y dos mil quatrocientos quarenta y siete reales.	332 V 447
Segun lo qual hace de alcance el dicho Juan de la Serna, como caxa, treinta y quatro mil trecientos y veinte y nueve reales que proceden del dinero que metió en la negociacion deste arrendamiento Don Alonso de Paz, que se han de entregar en la caxa por los participes en la dicha compañia y arrendamiento, como por la dicha escriptura estan obligados; y la dicha quenta se fenecio de acuerdo de todos en Madrid á veinte y uno de Otubre de mil y seiscientos y treinta y quatro años.	Alcance que hace la caxa. 34 V 329

Y es declaracion de esta quenta que va escrita en cinco foxas, con esta en que firmamos, que la tercia parte que toca pagar á Francisco de Alegria de los quarenta mil reales que puso don Alonso de Paz adelan-

tados, y se han de cobrar para satisfacion del dicho alcance acabado el arrendamiento si no se hubieren cobrado de los deudas que deben los autores y poetas que han de servir para la paga del dicho alcance, de tal manera que todo el lo haya de haber y cobrar la persona que tuviere poder del dicho contador Juan de Paz, en nombre del dicho Don Alonso de Paz, la cantidad que quedare por cobrar, ha de pagar la tercia parte el dicho Francisco de Alegria al fin del dicho arrendamiento, y hasta entonces, no ha de haber llegado el plazo de la paga de la dicha tercia parte y deudas de los dichos autores, porque asi estan de acuerdo y lo firmaron de sus nombres en Madrid á trece de Enero de seiscientos y treinta y seis años, siendo testigos Don Francisco de Sardaneta y Mendoza y Antonio de Araoz, regidores desta villa y comisarios de este dicho arrendamiento. — Juan de Rio. — Francisco de Alegria. — Don Juan de la Serna de Paz del Haro. »

(Diego de Cepeda, 1629 á 36, fº 257.)

249. — Obligación de Cristóbal de Avendaño, autor de comedias, de pagar á los diputados del Hospital real de Salamanca mil reales que le entregaron por Marzo de este año para que fuese á representar á dicha ciudad durante los vacaciones y por no haber podido ir á cumplir dicho concierto los pagará dentro de ocho dias en la villa de Piedrahita. Madrid, 28 Junio 1634.

(Antonio de Carvajal, 1632 á 35, fº 48.)

250. — Orden de S. M. para que se reciban en cuenta á su tesorero 8200 reales, 6000 que se pagan á Cristóbal de Avendaño y 2200 á Roque de Figueroa, autores de comedias, « por las que han hecho los dias que hemos estado la Reyna y yo en la casa del Buen Retiro ». Madrid, 9 Julio 1634.

(Arch. de Palacio, Espectáculos públicos y privados.)

1635.

251. — Venta de dos pares de casas que Hernán Sánchez de Vargas, autor de comedias, tiene en la calle de las Huertas en favor de Dª Mariana de Vallecillo por cuantía de cinco mil ducados. Madrid, 20 Enero 1635.

(Juan García de Albertos, 1634 y 35, fº 80.)

252. — Obligación de Gaspar Valentín de asistir durante un año en la compañía de Andrés de la Vega para cantar y poner la música, ganando por la fiesta del Corpus 440 reales, 6 ducados por cada una de las fiestas de Nª. Sª de Agosto y Septiembre y 4 por cada una de las ordinarias. Madrid, 24 Enero 1635.

(Juan García de Albertos, 1634 y 35, fº 99.)

253. — Acuerdo de la Villa para que los autores de comedias

presenten listas de sus compañías para escoger las que hayan de hacer los Autos sacramentales del presente año. Madrid, 23 Febrero 1635.

Tomas Fernández, Bartolomé Romero y Antonio de Prado dicen que por la esterilidad de los tiempos no pueden hacer los gastos y formar compañía suficiente para los Autos de Madrid.

Roque de Figueroa, que ha llegado hace poco á la corte con su compañía, se ofrece para lo que sea necesario.

(Arch. municipal, III, 476, 9.)

254. — Concierto de Sebastián de las Peñas con Antonio de Prado, autor de comedias, para asistir en su compañía durante 2 años, ganando 4 reales de ración y 5 por representación y por la fiesta del Corpus lo acostumbrado. Madrid, 24 Febrero 1635.

(Juan García de Albertos, 1634 y 35, f° 216.)

255. — Concierto de José Daza y Andrés de Biedma, con Francisco Galindo, apoderado de Juan de Salazar; autor de comedias residente en Valencia, para asistir en la compañía de éste durante un año.

Daza hará los segundos papeles y bailará, cobrando 8 reales de parte en cada representación.

Biedma hará los barbas y vejetes de los entremeses, ganando 7 reales de parte en la misma forma. Madrid, 3 Marzo 1635.

(Juan García de Albertos, 1634 y 35, f° 261.)

256. — Concierto de Pedro de Valdés, autor de comedias, por un año con los representantes que han de entrar en su compañía :

Alonso de la Paz para representar lo que se diere.

Bernabela de León, su mujer, para los primeros papeles de damas, y cobrarán 16 reales de parte.

Francisco García, Sevillano, para cobrador.

María de Quesada, su mujer, para terceros papeles, y cobrarán 12 1/2 reales de parte.

Bartolomé de Robles, para lo que se le mandare bacer.

Alfonsa de Haro, su mujer, para cuartos papeles, cantar y bailar, cobrando ambos 10 1/2 reales de parte.

Juan de Malaguilla, para la graciosidad, y ganará 8 reales de parte.

Juan González para los 2°ˢ y 3°ˢ papeles, cobrando 7 reales.

Juan de Henao para hacer los barbas, y glosas, ganando 7 reales.

Juan Román para cantar, bailar y representar, cobrando 7 reales.

Manuel de Silva para cantar y bailar, ganando 6 reales de parte. Madrid, 7 Marzo 1635.

(Juan García de Albertos, 1634 y 35, f° 293.)

257. — Asiento de Juan Antonio de Santa Ursula, autor de comedias, y de su muger Ana Coronel, con los representantes que han de formar su compañía por un año :

Nicolás de Alcántara y Laureana de Luque, su muger.

Baltasar de Lechuga.

Francisco Luis de Carvajal.
Francisco Ferrer.
Diego Munilla.
Jerónima de Medina, viuda. Madrid, 12 Marzo 1635.
(Juan García de Albertos, 1634 y 35, fº 333.)

258. — Poder de Francisco López, autor de comedias, á Juan Martínez, cobrador de los corrales de las comedias de Madrid, para asentar comediantes, concertar fiestas, y adquirir vestuarios. Madrid, 15 Marzo 1635.
(Diego de Cepeda, 1629 á 36, fº 229.)

259. — Poder de Francisco López, autor de comedias, a su mujer Damiana Pérez para concertar representantes y ajustar fiestas. Madrid, 15 Marzo 1635.
(Diego de Cepeda, 1629 á 36, fº 227.)

260. — Poder de Antonio de Rueda, representante, residente en Sevilla, á su muger Catalina de Sotomayor para concertar fiestas y hacer escrituras con los representantes. Sevilla, 20 Marzo 1635.
(Juan García de Albertos, 1634 y 35, fº 467.)

261. — Obligación de Antonio de Prado, autor de comedias, de ir á la ciudad de Toledo y representar en el corral de dicha ciudad 30 comedias desde mediados de Junio hasta fin de Julio, siendo condición poder salir y hacer alguna octava que le saliere en tierra de Toledo, volviendo á continuar sus representaciones en la ciudad. Madrid, 25 Marzo 1635.
(Juan García de Albertos, 1634 y 35, fº 422.)

262. — Obligación de Catalina de Sotomayor, muger de Antonio de Rueda, representante residente en Sevilla, de asistir en la compañía de Andrés de la Vega, autor de comedias, hasta primer domingo de Octubre, ganando 440 reales por la fiesta del Corpus, 6 ducados por las de Nª. Sª de Agosto y de Septiembre y 40 reales por cada una de las ordinarias. Madrid, 31 Marzo 1635.
(Juan García de Albertos, 1634 y 35, fº 465.)

263. — Obligación de Roque de Figueroa, autor de comedias, de ir á la villa de Daganzo de Arriba el día 10 de Junio y representar los dos Autos que hubiere hecho en Madrid el día del Corpus y ademas una comedia de las puestas este año, cobrando 2.500 reales. Madrid, 3 Abril 1635.
(Juan García de Albertos, 1634 y 35, fº 493.)

264. — Obligación de Roque de Figueroa, autor de comedias, de ir para 1º de septiembre á la ciudad de Toledo y hacer 30 representaciones, con la compañía que hoy tiene, en el corral de comedias de dicha ciudad. Recibe adelantados 1800 reales. Madrid, 9 abril 1635.
(Juan García de Albertos, 1634 y 35, fº 517.)

265. — Obligación de Antonia Manuela, en nombre de su marido

Bartolomé Romero, autor de comedias, de pagar en Cuenca el día 28 del presente 800 reales que les ha prestado Alonso Pérez de Montalban, vecino de Madrid. Madrid, 3 julio 1635.

(Juan García de Albertos, 1635, f° 23.)

266. — Obligación de Antonia Manuela, muger de Bartolomé Romero, autor de comedias que ahora está en Ocaña, de que dicho su marido irá con la compañía que hoy tiene à la ciudad de Cuenca para el 13 del presente mes y hará 24 representaciones cobrando para sí los aprovechamientos de la casa de comedias, y recibiendo en el acto 900 reales. Madrid, 3 Julio 1635.

(Juan García de Albertos, 1635, f° 16.)

267. — Poder de Juan Quirante, Jerónima de Morales, su mujer, y Pedro Guirante, su hijo, à Gregorio de Morales, músico, para que concierte á los tres con algun autor de comedias, y contrate fiestas que hayan de hacer de por sí. Madrid, 6 julio 1635.

(Juan García de Albertos, 1635, f° 33.)

268. — Recibo de las escrituras que tiene Dª Catalina Pérez de Velasco dado por Dª Jacinta de Herbias, para devolverlas dentro de 20 días. Madrid, 9 Julio 1635.

(Juan García de Albertos, 1635, f° 50.)

269. — Partida de casamiento de Segundo de Morales con Sebastiana de Segura.

« Certifico yo el licenciado Geronimo de Argaez cura teniente de la yglesia parrochial de el señor San Gines i San Luis de la villa de Madrid que oi Domingo cinco de agosto de mil seiscientos treinta i cinco años en virtud de un mandamiento de el señor Licenciado Lorenzo de Iturriçana, vicario general de esta villa e su partido i despachado por ante Gaspar de Ribas, notario de su audiencia, su fecha en cinco de Agosto i habiendo precedido las moniciones que el santo Concilio manda, desposé por palabras de presente que hacen verdadero i legitimo matrimonio a Segundo de Morales con Sebastiana de Segura, mis parrochianos en la calle de San Christobal, casas de Luis de Monzon, siendo testigos Francisco Gomez, Francisco Raquerizo y Juan Bautista Garcia, en testimonio de lo qual lo firmé ut supra. El Licenciado Geronimo de Argaez. »

Al margen : « y velados oy lunes 7 de abril de 1636 en San Blas, siendo padrinos Agustin Ramirez y Doña Madalena de Cardenas, y lo firmé. Argaez. »

(Archivo de S. Ginés.)

270. — Obligación de Francisco de Rojas de asistir durante dos años en la compañia de Antonio de Prado para hacer *la parte de la graciosidad y los vejetes de los bailes*, ganando 8 reales de ración, 12 de representación, 250 par cada fiesta del Corpus, dos caballerías y llevada su ropa y 800 reales prestados. Madrid, 8 agosto 1635.

(Juan García de Albertos, 1635, fº 175.)

271. — Obligación de Antonio de Prado, autor de comedias, de ir á la ciudad de Salamanca con la compañía que hoy tiene y hacer desde el 28 de septiembre veinte representaciones sucesivas para lo cual se le entregan 1200 reales de ayuda de costa. Madrid, 14 agosto 1635.

(Juan García de Albertos, 1635, fº 187.)

272. — Acuerdo de los comisarios de las fiestas del Corpus mandando « que los cien ducados de xoya que se dan al autor que mexores autos haze cada año se den por los deste dicho presente á Antonio de Prado, autor de comedias, á quien declararon pertenecer por haber sido los autos que representó mexores en todo que los de Roque de Figueroa, que tuvo la mitad de la fiesta, los quales mandaron se le libren en las sisas ordinarias desta villa en lo en ellos consignado para la dicha fiesta, y lo señalaron. » *(Cuatro rúbricas.)* Madrid, 22 Agosto 1635.

(Arch. municipal, clase 16, 2-196-41.)

273. — Obligación de Pedro de Linares, representante de la compañía de Antonio de Prado, de pagar á Ana Diez, viuda, 114 reales que le debe de resto de la posada que le ha dado en su casa de la calle del Niño, y que pagará para el mes de Noviembre proximo. Madrid, 2 Septiembre 1635.

(Juan García de Albertos, 1635, fº 279.)

274. — Carta de pago de Antonio de Prado, autor de comedias, de cien ducados que se le ofrecieron de joya y que ha de haber porque hizo la fiesta del Corpus de este año mejor que Roque de Figueroa que hizo la otra mitad. Madrid, 3 Septiembre 1635.

(Si hizo la entrega á Jerónimo de Ayala, apoderado de Antonio de Prado.)

(Manuel de Robles, 1635 y 36, fº 813.)

275. — Carta de pago y finiquito entre *Antonio Granados autor de comedias de los nombrados por Su Magestad,* y Francisco de Velasco. Madrid, 15 Octubre 1635.

(Juan García de Albertos, 1635, fº 400.)

276. — Carta de recibo de dote otorgada por Segundo de Morales, hijo de Gerónimo de Castañeda y de Catalina de Morales, vecinos que fueron de Avila, en favor de su muger Sebastiana de Segura, hija de Lucas Ximénez y María de Segura, vecinos de Toledo. Importa la dote 16,703 1/2 reales. Segundo de Morales le mandó en arras 300 ducados. Madrid, 20 Octubre 1635.

(Diego de Cepeda, 1629 á 36, fº 249.)

277. — Poder de D. Juan de la Serna, administrador de la renta de las comedias de esta villa de Madrid, al lic. Alonso de Cetina para cobrar del Duque de Pastrana 5600 reales que Su Exc. debe del arrendamiento del aposento de la casa de las comedias del corral del Prin-

cipe á razón de 2800 reales cada año, de los dos años que comenzaron el día de S. Juan de Junio de este año y acaban en el mismo día de 1637. Madrid, 5 Noviembre 1635.

(Diego de Cepeda, 1629 á 36, f° 237.)

278. — Obligación de Roque de Figueroa, autor de comedias, de pagar á Pedro Ortiz de Urbina 890 reales que le ha prestado. Madrid, 29 Noviembre 1635.

(Diego de Cepeda, 1629 á 36, f° 240.)

CRISTÓBAL PÉREZ PASTOR.

(Continuará.)

INVENTAIRE DE LA COLLECTION ÉDOUARD FAVRE

(*Suite*[1].)

Vol. LII.

Recueil de lettres et de pièces diverses provenant de D. Antonio Pedro Gomez Dávila Alvarez Osorio y Toledo, X^e marquis d'Astorga, IVe marquis de Velada et de San Román, grand maître de la reine Marie-Louise, puis capitaine général de l'artillerie de l'Espagne, 1679-1687.

Fol. 1. Acte constatant la nomination faite, par le roi [Charles II], du marquis d'Astorga au poste de « *mayordomo mayor* » de la reine [Marie-Louise]; Madrid, 11 février 1679.

Fol. 3. « Para que el marques d'Astorga, a quien V. Mag^d [Charles II] a nombrado por mayordomo mayor de la reyna que a de venir, pueda, en el interim que llegare, firmar los libramientos que se dieren sobre el thesorero de la casa que se a formado en este corte... »; Madrid, 27 mars 1679. — Original.

Fol. 7. Dépêche du roi [Charles II] au marquis d'Astorga pour lui annoncer sa promesse de mariage avec la princesse Marie-Louise; Madrid, 2 octobre 1679. — Original.

Fol. 14. Quarante-quatre minutes ou copies de lettres du marquis d'Astorga au roi Charles II, à la reine [Marie-Anne] et à D. Gerónimo de Eguia « con el motivo del viaje que se hizo por la reyna » [Marie-Louise]; Aranda, Irun, Salinas, Victoria, Pancorbo, etc., octobre-novembre 1679.

Fol. 134. « Para que el marques de Astorga, a quien V. Mag^d [Charles II] ha hecho merced del cargo de capitan general de la artilleria de España, le exerça en las armadas y flotas de la Carrera de las Indias y en otros qualesquier navios que se despacharen a ellas »; S. Lorenzo, 15 octobre 1680.

Fol. 136. « Titulo de capitan general de la artilleria de España al marques de Astorga »; S. Lorenzo, 31 octobre 1680. — Original.

Fol. 140. « Instrucion al marques de Astorga, capitan general de la

1. Voir *Bull. hisp.*, t. XI, p. 295; t. XII, p. 49, 140 et 317.

artilleria, de lo que ha de observar con dicho puesto»; S. Lorenzo, 31 octobre 1680.

Fol. 145. Lettre de D. Alonso de Carnero au marquis de Astorga; Madrid, 28 février 1686. — Original, avec la minute de la réponse.

Fol. 149. Lettre du même au même; Madrid, 15 mars 1687. — Original, avec la copie et la traduction d'une lettre, en italien, du cardinal Azolino relative à l'accord intervenu entre les ambassadeurs de France et d'Espagne à Rome pour l'ordre de leurs carrosses dans les cortèges, le 26 décembre 1669.

(158 feuillets; 317 sur 233 millimètres.)

Vol. LIII.

Recueil de lettres et de pièces diverses relatives à l'ambassade de D. Antonio Fernández de Córdova y Cardona, Ve duc de Sessa, à Rome (1590-1605), et de lettres diverses adressées aux ducs de Sessa par les souverains d'Espagne (1605-1724).

Fol. 1. Onze lettres de Philippe II au duc de Sessa, ambassadeur d'Espagne à Rome; S. Lorenzo, 14 septembre 1590 : « el recibo de las de 27 [de Agosto] con aviso de la muerte del papa »; — Ségovie, 7 juin 1592 : « en lo de la cabeça de S. Lorenzo »; — Aranjuez, 2 mai 1593 : « sobre lo de la ligua con Grissones »; — Madrid, 20 septembre 1593 : « sobre lo de la investidura de Ferrara »; — S. Lorenzo, 30 juillet 1594 : « sobre la investidura de Ferrara »; — S. Lorenzo, 17 septembre 1594, sobre la misma materia; — Madrid, 17 décembre 1594 : « sobre cosas de Marsella »; — Madrid, 25 février 1595 : « sobre cosas del duque de Ferrara »; — Madrid, 7 avril 1595 : « sobre los particulares del duque de Ferrara »; — Aceca, 3 mai 1596 : « para que se hagan oficios con Su Sd en lo de la investidura de Ferrara que pretende aquel duque »; — S. Lorenzo, 30 septembre 1596 : « sobre la misma materia ». — Originaux ou copies.

Fol. 33. Lettre du patriarche d'Alexandrie [H. Cajetan] au duc de Sessa; Madrid, 24 octobre 1597. — Original, en italien.

Fol. 35. Lettre de la duchesse Marguerite de Ferrare au même « con aviso de la muerte del duque su marido [Alphonse II d'Este] »; Ferrare, 28 octobre 1597. — Original, en italien.

Fol. 37. Lettre de D. César d'Este au même; Ferrare, 28 octobre 1597. — Original, en italien.

Fol. 39. Lettre du prince Philippe au même, « por el maestro Fr. Alphio visitador de la orden del Carmen »; S. Lorenzo, 1er novembre 1594. — Original.

Fol. 41. Lettre du duc de Sessa à D. César d'Este et à Marguerite de

Ferrare : « el pesame de la muerte del duque » [Alphonse II]; Rome, 18 novembre 1597. — Copie.

Fol. 44. Lettre du même au duc de Feria « sobre lo de Ferrara »; Rome, 29 novembre 1597. — Copie.

Fol. 46. Lettre de D. César d'Este au duc de Sessa « con el conde Ercole Rondinelli, gentilombre »; Ferrare, 11 décembre 1597. — Original, en italien.

Fol. 48. Lettre du duc de Sessa « al condestable de Castilla con una relacion y copia de carta de D. Cesar d'Este »; Rome, 2 décembre 1597. — Copie.

Fol. 64. « Relacion de los papeles que dio a Su Mag[d] el nuncio de Su S[d] [Zaguia] a 4 de enero 1598. »

Fol. 72. « Copia de los papeles que dio a Su Mag[d] a siete de enero 1598 el conde Girardo Rangoni, embiado por D. Cesar d'Este. »

Fol. 92. « Lo que Su Mag[d] ha mandado responder al nuncio de Su S[d] en la materia de Ferrara a los 27 de enero 1598. »

Fol. 96. « Lo que Su Mag[d] manda responder al conde Girardo Rangoni, embiado por D. Cesar d'Este, en la materia de Ferrara a los 28 de enero 1598. »

Fol. 100. « Relacion de la embaxada del obispo de Ancona [C. Conti] al emperador [Rodolphe II] sobre las cosas de Ferrara »; s. d. — En italien.

Fol. 104. Écrit relatif à l'ambassade de l'évêque d'Ancône auprès de l'empereur; 4 janvier 1598. — En latin.

Fol. 106. Deux lettres de l'empereur [Rodolphe II] au pape [Clément VIII] relatives à la succession du duché de Ferrare; Prague, 9 et 10 janvier 1598. — Copies, en latin.

Fol. 110. Deux lettres du duc de Sessa à D. Juan de Idiaquez « sobre cosas de Ferrara »; Rome 13 et 17 janvier 1598. — Copies.

Fol. 122. Deux lettres de Philippe II au duc de Sessa « sobre la materia de Ferrara »; Madrid, 22 janvier 1598. — Copies.

Fol. 135. Lettre du prince [Philippe] au pape [Clément VIII] relative à la succession du duché de Ferrare; Madrid, 26 janvier 1598. — Original et copies.

Fol. 140. Lettre du même au duc de Sessa relative au même objet; Madrid, 29 janvier 1598. — Original.

Fol. 142. Lettre du même au même « con lo que Su Mag[d] es servido se responde al nuncio extraordinario [Zaguia] de Su S[d] sobre el negocio de Ferrara »; Madrid, 23 janvier 1598. — Copie.

Fol. 148. Lettre du roi [Philippe III] au même « en recomendacion del duque de Modena para que se le guarden las capitulaciones que hizo con la sede apostolica »; Aranjuez, 16 décembre 1598. — Original.

Fol. 150. Lettre du même au même : Avis de la nomination de

Francisco de Vera y Aragón comme ambassadeur d'Espagne à Venise à la place de D. Iñigo de Mendoza; Aranjuez, 8 mai 1600. — Original.

Fol. 152. Lettre de la reine [Marguerite] au même; Madrid, 17 mai 1600. — Original.

Fol. 154. Lettre de Philippe III au même « sobre la proteccion de Modena »; Valladolid, 15 septembre 1601. — Transcription.

Fol. 156. « Copia de carta de mano de Su Mag^d [Philippe III] a Su S^d [Clément VIII] en lo de Modena »; Valladolid, 17 septembre 1601.

Fol. 157. Lettre de Philippe III au duc de Sessa « para que se favorezian las cosas del duque de Modena »; Valladolid, 18 septembre 1601. — Original et copie.

Fol. 161. Lettre du même au même « en lo de Modena »; Aranjuez, 8 mai 1602. — Copie.

Fol. 163. Lettre du [duc de Sessa] à Philippe III « sobre lo tocante al duque de Modena »; Rome, 3 juin 1602. — Copie.

Fol. 165. Lettre de Philippe III au duc de Sessa « con lo que Su Mag^d escrive al duque de Modena »; Valladolid, 28 août 1602. — Copie.

Fol. 168. Lettre [du duc de Sessa] à D. Pedro Franquesa; Rome, 23 septembre 1602. — Copie.

Fol. 170. Lettre de l'impératrice Maria au duc de Sessa « por el Fr. Francisco Pereira, agustino »; Madrid, 28 mars 1602. — Original.

Fol. 172. Lettre de la même au même « en recomendacion de Francisco Malaespina, marques de Friggiana »; Madrid, 18 août 1602. — Original.

Fol. 174. Lettre de la même au même « para que se pida a Su S^d [Clément VIII] que pueda llamar al monasterio las personas que uviere menester para su servicio »; Madrid, juin 1601. — Original, avec la copie de la réponse du duc de Sessa.

Fol. 183. Copies de quatre lettres du prince [Philippe] au pape [Clément VIII]; S. Lorenzo, 25 juillet 1597, 30 août 1598 et 6 avril 1595.

Fol. 189. Lettre de l'infante D^a Isabelle au même; Madrid, 6 avril 1595. — Copie.

Fol. 191. Lettre de la reine [Marguerite] au même, « en recomendacion de D. Luis Cid »; Valladolid, 12 avril 1601. — Original.

Fol. 195. Lettre de la même au même « en recomendacion del ermano Obregon »; Valence, 1er mai 1599. — Original.

Fol. 197. Lettre de la même au même « para sacar de pila el hijo o hija que pariere la muger del conde Radmundo de Thorn, embassador del emperador »; Mantoue, 22 novembre 1598. — Copies, en italien et en allemand.

Fol. 202. Lettre de la même au même « sobre la dispensaçion para el marquisito de Villanueva »; Madrid, 20 janvier 1600. — Original.

Fol. 204. Lettre de Philippe III au cardinal Aldobrandino; S. Lorenzo, 26 août 1598. — Copie.

Fol. 205. Lettre du même au roi de Danemark; S. Lorenzo, juillet 1586. — Copie.

Fol. 207. Lettre de l'archiduc Ferdinand au duc de Sessa « con Joseph de Rabatta in Dorimberg a quien envia... a dar cuenta d'aver tomado possession de la provincia d'Esturia »; Gratz, 20 décembre 1596. — Original, en latin.

Fol. 209. Lettre du duc de Sessa au cardinal André d'Autriche; Rome, 8 mars 1594. — Copie.

Fol. 210. Deux lettres du duc Charles-Emmanuel de Savoie au duc de Sessa; Turin, 29 juin et 3 mars 1605. — Originaux, en italien.

Fol. 214. Cinq lettres de Ranuce Farnèse au même; Parme, 20 avril 1604-25 février 1605. — Originaux, en italien.

Fol. 224. Lettre de César d'Este au même; Modène, 26 avril 1601. — Original, en italien.

Fol. 226. Trois lettres du duc d'Urbin [François-Marie II de la Rovère] au même; Pesaro, 12 avril 1604-21 mai 1605. — Originaux, en italien.

Fol. 232. Lettre de la République de Gênes au même; Gênes, 5 août 1605. — Original, en italien, avec la copie de la réponse du duc de Sessa.

Fol. 235. Lettre de la République de Lucques au même; Lucques, 27 août 1605. — Original, en italien.

Fol. 237. Lettre de Philippe III au même; Valladolid, 13 avril 1605. — Original.

Fol. 238. Deux lettres de Philippe III à [D. Luis Fernández de Córdova y Cardona, VIe] duc de Sessa; Madrid, 11 décembre 1606: « nombra por capitan de la miliçia de la villa de Rute y Yznajar a D. Francisco Ordoñez de Vilbao »; — Aranjuez, 1er mai 1607: « ordenando se prebenga toda la gente que fuere posible de a pie y de a cavallo en los estados [del duque de Sessa] y se remita con persona al duque de Medina Sidonia ». — Originaux.

Fol. 242. Quatre lettres de Philippe IV au même; Madrid, 30 mars 1623: « da quenta de la venida a esta corte del principe de Gales por que dessea Su Mag^d^ hazer demostraçiones de fiestas »; — Madrid, 29 novembre 1623: « da quenta de como la reyna pario una hija dia de Sta Cathalina que se contaron 25 de noviembre »; — Madrid, 31 janvier 1624: « da quenta de como tiene determinado de dar una vista al Andaluzia en persona »; — Madrid, 1er décembre 1628. — Originaux.

Fol. 246. Trois lettres de Philippe IV à [D. Antonio Fernández de Córdova y Cardona, VIIe] duc de Sessa; Madrid, 9 novembre 1648; — 6 novembre 1653: « sobre el servicio de milicia de los lugares del estado » [del duque de Sessa]; — 4 juillet 1654: « sobre la cobranza de

lo que deben los lugares del estado [del duque de Sessa] por raçon de milicias ». — Originaux.

Fol. 257. Lettre de Philippe IV à [D. Francisco Fernández de Córdova y Cardona, VIII[e]] duc de Sessa « sobre el fallecimiento del duque su padre »; Madrid, 2 février 1659. — Original.

Fol. 259. Vingt lettres de la reine régente Marie-Anne au même; Madrid, 23 mars 1671; — Madrid, 14 janvier 1673; — Madrid, 18 janvier 1673: « sobre la causa que se hizo a D. Agustin de Medina »; — Madrid, 30 janvier, 3 mars (3 lettres), 7, 18, 19, 27, 29 et 30 avril, 11 mai, 18 mai (2 lettres), 23 mai, 28 mai, 30 mai et 11 juin 1673. — Originaux.

Fol. 281. Lettre de Charles II au même : « sobre el casamiento de D. Antonio de Toledo con la marquesa de Tavara »; Madrid, 8 mars 1686. — Original.

Fol. 283. Quatre lettres de Charles II à [D. Félix Fernández de Córdova, Cardona y Requesens, IX[e]] duc de Sessa; Madrid, 21 septembre 1688: « sobre el fallecimiento del duque, su padre »; — Madrid, 25 février 1689: « sobre el fallecimiento de la reyna, D[a] Maria Luisa de Orleans »; — Madrid, 25 et 26 mai 1696: « sobre el fallecimiento de la reyna D[a] Maria Ana de Austria ». — Originaux.

Fol. 290. Deux lettres de la reine [Marie-Anne de Neubourg] et des gouverneurs du royaume au même : « sobre el fallecimiento del rey D. Carlos secundo »; Madrid, 7 et 12 novembre 1700. — Originaux.

Fol. 293. Lettre de Philippe V au même; Madrid, 29 avril 1701. — Original.

Fol. 295. Lettre de Louis XIV, roi de France, au même à l'occasion de l'avènement du roi Philippe V; Marly, 23 juin 1701. — Original, en français.

Fol. 297. Deux lettres de Philippe V au même; Barcelone, 18 et 28 novembre 1701 : annonce de ses fiançailles avec Marie-Louise Gabrielle de Savoie. — Originaux.

Fol. 300. Lettre de la reine Marie-Anne de Neubourg au même « sobre el casamiento de su hija con el marques de Jamaica » [Pedro-Nuño Colon de Portugal y Ayala]; Tolède, 24 mars 1702. — Original.

Fol. 302. Lettre de Philippe V au même; Madrid, 20 janvier 1704. — Original.

Fol. 304. Lettre de la reine Marie-Anne de Neubourg au même « sobre el casamiento de su hijo, el conde de Cabra, con D[a] Theresa de Córdova y Guzman »; Tolède, 10 février 1705. — Original.

Fol. 306. Deux lettres de Philippe V au même; Madrid, 30 novembre 1706; — Madrid, 30 août 1707 : annonce de la naissance du prince Louis. — Originaux.

Fol. 312. Cinq lettres de Philippe V à [D. Francisco-Xavier Fernán-

dez de Córdova y Cardona, X°] duc de Sessa; Madrid, 17 juillet 1709 : « sobre el fallecimiento del duque su padre »; — Madrid, 23 février 1722 : « sobre los desposorios del principe D. Luis con la prinzesa de Orleans [Elizabeth] »; — S. Ildefonso, 17 septembre 1724 : « sobre el fallecimiento del rey D. Luis »; — Madrid, 31 octobre 1724; — Pardo, 30 janvier 1728 : « sobre los desposorios del principe [D. Fernando] con la ynfanta de Portugal, Dª Maria, y de la ynfanta Dª Maria Ana Victoria con el principe del Brazil ». — Originaux.

(321 feuillets; 238 sur 310 millimètres.)

Vol. LIV.

Correspondance de D. Félix Fernández Córdova Cardona y Requesens, VIIᵉ duc de Baena, IXᵉ duc de Sessa, grand amiral de Naples, du 1ᵉʳ au 31 août 1690.

Fol. 1. Lettres originales adressées au duc de Sessa par les personnages dont les noms suivent : Alcaçar y Çúñiga (D. Felipe de); — Almaxar (Pedro de), 4 l.; — Barrientos (D. Antonio-Alexandro de), 2 l.; — Bejar (Les duchesses de); — Bocangel (D. Geronimo); — Bustos (Francisco Pablo de), 2 l.; — Camacho (D. Juan), 4 l.; — Carrillo (Antonio); — Gomez de Figueroa Lasso de La Vega y Córdova (D.), 7 l.; — Jimena (La ville de); — Jovenazo (duc de); — La Carrera (Juan de), 2 l.; — La Granja (marquis de), 2 l.; — La Sotta Zevalos (D. Antonio de); — Laya (Mateo de), 2 l.; — Lopez de Ogaçon (D. Antonio), 3 l.; — Lora (D. Manuel Francisco de); — Los Rios y Mendoça (D. Pedro de); — Mesia (Juan); — Mirabal y Spinola (D. Rodrigo), 2 l.; — Morejon (D. Cristobal Garcia), 3 l.; — Muçientes (Andres de); — Oropesa ([D. Emmanuel Joachim Alvarez Toledo, Córdova..., VIIIᵉ] comte d'), 2 l.; — [Palafox (J. de),] archevêque de Séville; — Portocarrero (D. Gaspar), 2 l.; — Salçedo (D. Luis de); — Sanchez Chumacero (Diego); — Solis y Mendoça (D. Fernando), 12 l.; — Solorzano (Manuel de); — Soto Guerrero (Francisco de), 3 l.; — Soto y Herrera (D. Pedro); — Spínola (A.); — Tribugena (La ville de); — Varona (D. Francisco Bernardo); — Velasco (Francisco de), 9 l.; — Villamarta (marquis de); — Villamediana et Oñate ([D. Iñigo Emanuel Velez de Guevara, Xᵉ] comte de); — Villanueva ([D. Jos.-Fr. de Toledo Osorio, IIIᵉ] marquis de), 15 l.; — Villaumbrosa (comte de), marquis comte de Castronuevo.

Fol. 204. Minutes de lettres du duc de Sessa aux personnages dont les noms suivent : Barrientos (D. Antonio-Alexandro de); — Camacho (D. Juan), 5 l.; — Gomez de Figueroa (D.), 3 l.; — Jimena (La ville de), 2 l.; — La Granja (marquis de); — Laya (Mateo de), 2 l.; — Lopez de Ogazon (D. Antonio); — Mendez de Sotomayor (D. Pedro);

— Monrral (marquis de); — Morejon (D. Cristobal Garcia), 4 l.; — Muçientes (Andres de), 3 l.; — Solis y Mendoça (D. Fernando), 6 l.; — Solorzano (Manuel de); — Soto Guerrero (Francisco de), 2 l.; — Varona (D. Francisco Bernardo); — Velasco (Francisco de), 3 l.; — [Villamediana] et Oñate (comte de); — Villanueva (marquis de), 12 l.; — los officiales reales del presidio de Cadiz.

(265 feuillets; 320 sur 240 millimètres.)

Vol. LV.

Correspondance de D. Félix Fernández Córdova Cardona y Requesens, VIIe duc de Baena, IXe duc de Sessa, grand amiral de Naples, du 1er au 31 mai 1692.

Fol. 1. Lettres originales adressées au duc de Sessa par les personnages dont les noms suivent : Aguirre (Joseph de); — Algatozin (La ville de); — Angulo Bohergues (D. Bartolome de), 2 l.; — Astorga (Dª Anna Dávila y Osorio, XIe marquise d'); — Atesa (Pedro de); — Açevedo (D. Geronimo de); — Baca Villamizar (D. Pedro); — Barrientos (D. Antonio-Alexandro), 2 l.; — Benavente (Ambrosio de), 2 l.; — Botello (Crispin-G.); — Bustamente (D. Garcia de), 4 l.; — Bustillo (D. Pedro de); — Camacho (D. Juan), 4 l.; — Canales ([D. Manuel Coloma y Escolano], marquis de), 4 l.; — Cartaya (La ville de); — Christo (Francisco de); — Contreras (Galvan de), 2 l.; — Corbete (Pedro de), 3 l.; — Córdova y Ferrer (D. Manuel de); — Coronil (La ville de); — Echeandia (Juan); — Espera (La ville de); — Fernandez Navarrete (Pedro), 3 l.; — Forrejon y La Sala (D. Blas); — Hermossa (Francisco de), 3 l.; — Hernandez Almontte (Joseph); — Herrera Hurtado (Diego Thomas de); — Hurtado de Mendoça (Manuel), 3 l.; — Infante (Juan Simon), 3 l.; — Juano (D. Bartolome); — La Palma (La ville de); — [La Riva (Antonio-Ybanes de),] archevêque de Saragosse; — La Serna Spinola (D. Antonio de); — Lepe (La ville de); — Lopez de Ogazon (D. Antonio); — Lucena del puerto (La ville de), 2 l.; — Melo (Francisco de); — Mendez de Sotomayor (D. Pedro), 2 l.; — Molares (La ville de); — Montijo ([D. Cristobal Portocarrero, IVe] comte de); — Morejon (D. Cristobal Garcia); — Muçientes (Andres de), 5 l.; — Niebla (La ville de); — Noroña (Manrique de), 2 l.; — Olivares y Sotomayor (D. Joseph); — Pacheco (D. Diego), 6 l.; — Ortega Canzillo (D. Pedro); — Osuna ([D. Gaspar Tellez Giron, V^e] duc d'); — Perez de Altube (D. Miguel), 2 l.; — Riomolino (comte de); — Rodriguez de Çisneros y Mendoça (Gregorio), 2 l.; — Romero (F.-J. Mathias); — Roxas y Velasco (D. Ygnacio); — Salamanque (La ville de); — Salçedo (Manuel de), 3 l.; — Soto y Herrera (D. Pedro); — Ubrique (La ville de); — Valdelaguila (comte de), 2 l.; —

Vejarano (Luis Martin); — Vela (Francisco Bernardo); — Velasco (D. Francisco de), 11 l.; — Velasco y Herrera (D. Juan Esteban de); — Veragua (duc de); — Villanueva ([D. Jos.-Fr. de Toledo Osorio, IIIe] marquis de), 8 l.; — Villareal ([D. Pedro Damian Lugardo de Menesses, Portocarrero y Noronha, IXe] marquis de), comte de Medellin, 4 l.; — Villarrasa (La ville de); — Villaumbrosa (comte de), marquis comte de Castronuevo; — Vivira (Diego); — Xerez (La ville de).

Fol. 342. Minutes de lettres du duc de Sessa aux personnages dont les noms suivent : Albe ([D. Antonio Alvarez de Toledo, VIIIe] duc d'); — Alcala del Balbe (La ville de); — Algatozin (La ville de); — Andrana y Espinosa (D. Alonso); — Angulo (Juan de), 2 l.; — Arcos ([D. Manuel Ponce de Leon, VIe] duc d'); — Barrientos (D. Antonio-Alexandro), 2 l.; — Bejar (duchesse de); — Berraieva (D. Ordoño de); — Botello (Crispin-G.), 3 l.; — Bustamente (D Garcia de), 4 l.; — Calañas (La ville de); — Camacho (D. Juan), 6 l.; — Canales (marquis de), 3 l.; — Casadebante (D. Manuel); — Chavarri (Joseph); — Contreras (Martin Galvan de), 2 l.; — Corbete (Pedro de), 4 l.; — Coronil (La ville de); — Echeandia (Juan de); — Espera (La ville de), 2 l.; — Fernandez Navarrete (Pedro), 3 l.; — Hermosa (Francisco de), 3 l.; — Hurtado de Mendoça (Manuel); — Juano (D. Bartolome); — La Palma (La ville de); — [La Riva (Antonio-Ybanes de),] archevêque de Saragosse; — Lepe (La ville de), 2 l.; — Lopez de Ogazon (D. Antonio), 3 l.; — Lozano (Juan); — Lucena del puerto (La ville de), 2 l.; — Melo (Francisco de); — Molares (La ville de); — Muçientes (Andres de), 3 l.; — Niebla (La ville de), 2 l.; — Noroña (Manrique de); — Pacheco (D. Diego), 11 l.; — Puerto de Sta Maria (La ville de); — Riata (La ville de); — Rodriguez de Çisneros y Mendoça (Gregorio); — Rota (La garnison de); — Setenil de Las Cuevas (La ville de); — Sotta (Pedro de); — Tribugena (La ville de); — Ubrique (La ville de); — Valdelaguila (comte de); — Veaz (La ville de), 2 l.; — Velasco (D. Francisco de), 6 l.; — Vicuña (Diego Azeniro de); — Villanueva (marquis de), 9 l.; — Villareal (marquis de), comte de Medellin; — Villarrasa (La ville de); — Xerez (La ville de); — Yañez de Barnueba (Lucas Francisco); — Zalamea la Real (La ville de).

(459 feuillets; 320 sur 240 millimètres.)

Vol. LVI.

Recueil de lettres et de pièces diverses provenant de D. Diego-Philippe ***Mesia de Guzman, Ier marquis de Leganés, gouverneur et capitaine général** du Milanais, relatives, pour la plupart, aux affaires du Pié-* ***mont et de la Savoie, 1629-1646.***

Fol. 1. Dix-huit lettres adressées au marquis de Leganés par Gero-

nimo Velaz de Medrano; Ivrée, 28 novembre 1640-18 janvier 1641. — Originaux chiffrés, avec la transcription.

Fol. 82. Vingt-six lettres adressées au même par D. Antonio Saavedra; Ivrée, 24 novembre 1640-18 janvier 1641. — Originaux, avec les minutes de deux réponses du marquis de Leganés.

Fol. 168. Lettre de Carlo Francisco, s. adr.; 8 janvier 1641. — Original, en italien.

Fol. 169. Lettre de H. P. Pellegrino à D. Antonio de Saavedra « tenente di maestro di campo generale para Su Mag^d catholica »; 8 janvier 1641. — Original, en italien.

Fol. 171. Lettre du comte de Siruela au marquis de Leganés; Gênes, 29 janvier 1641. — Original, accompagné des pièces suivantes : 1) « Puntos tratados entre el conde de Siruela i conde Messerati en Genova a 14 de henero de 1641; » — 2) Copie d'une lettre du comte Messerati au comte de La Ribera, 24 janvier 1641; — 3) Copie d'une lettre du comte de La Ribera au cardinal Maurice de Savoie et de la réponse de ce dernier; Nice, 24 janvier 1641; — 4) Copie d'une lettre du comte de La Ribera au comte de Siruela; Nice, 25 janvier 1640 [1641].

Fol. 196. Onze lettres adressées au marquis de Leganés par le comte de La Ribera; Nice, 16 février-21 mars 1641. — Originaux, avec les minutes de six réponses du marquis de Leganés et les pièces suivantes : 1) « Avisos de Canoas », 24 février 1641; — 2) « Papel que dio el conde de La Ribera en Monaco, a 4 de março 1641, acerca de las cosas de los principes de Saboya ».

Fol. 240. Trois lettres du comte de La Ribera à l'abbé Basquez; Nice, 4, 7 et 18 mars 1641. — Originaux.

Fol. 246. Copie d'une lettre du cardinal Maurice de Savoie « a governatori delle citta et luoghi dello stato [de Nizza] »; Nice, 14 mars 1641. — En italien.

Fol. 248. Copie d'une lettre du cardinal Maurice de Savoie à l'évêque [de Nice]; Nice, mars 1641. — En italien.

Fol. 250. Lettre du marquis de Leganés au comte de Siruela; s. l., 7 mars 1641. — Copie.

Fol. 252. Remarques sur les propositions faites par le Piémont en vue de la paix; [1641].

Fol. 255. « Copia de la escritura que han hecho los señores principes de Savoya con la corona de España »; avril 1641.

Fol. 265. Cinq pièces diverses relatives aux traités de Turin de 1640 et 1642.

Fol. 272. Trois lettres de Juan Vasquez de Coronado au marquis de Leganés; Milan, 19 septembre-25 novembre 1646. — Originaux.

Fol. 278. Lettre de Gerónima Doria, marquise de Los Balbases, au même; Cornellan, 24 novembre 1646. — Original.

Fol. 280. Lettre de Giov.-Battista Cantone, sénateur, au même; Milan, 30 décembre 1646. — Original, en italien.

Fol. 284. Mémoire sur la maison de Savoie; milieu du XVII[e] siècle.

Fol. 292. Remontrance adressée par le comte de La Rocca au duc de Savoie à propos du rang assigné à l'ambassadeur d'Espagne; Turin, 10 juin 1632. — Copie.

Fol. 294. Lettre du marquis de Castañeda au marquis de Leganés; Neustadt, 2 octobre 1634. — Original.

Fol. 298. Lettre du cardinal Infant [D. Fernando] au même; Anvers, 26 août 1639. — Original.

Fol. 300. Lettre du roi Philippe IV au même; Madrid, 29 décembre 1640. — Copie.

Fol. 302. « Puntos de lo que contienen las cartas de D. Gonzalo de Córdova, el maestro de campo D. Gerónimo Agustin, el veedor general D. Nicolas Cid, el secretario Antonio de Navaz, el duque de Saboya, duque de Tursi, D. Melchor de Borja, secretario In° de Ossa, marques de Castañeda, y D. Christoval de Benavente y marques de Montenegro, desde 3 de marzo hasta 7 de abril 1629. » — Ces extraits sont tous relatifs aux événements d'Italie.

(307 feuillets; 310 sur 235 millimètres.)

Vol. LVII.

Recueil de lettres et de pièces diverses provenant de D. Gaspar Felipez de Guzman, II[e] marquis de Leganés, gouverneur et capitaine général des places d'Oran et de Mazalquibir, 1661-1666.

Fol. 1. Copie de cinq lettres de Philippe IV [au marquis de Leganés]; 1661-1664.

Fol. 5. Douze lettres de la reine régente [Marie-Anne] au marquis de Leganés; 2 décembre 1665-10 juin 1666. — Originaux et une copie.

Fol. 45. Quarante-deux lettres du marquis de Leganés à la reine régente [Marie-Anne], 29 janvier-14 juin 1666. — Minutes ou copies accompagnées de quelques mémoires, relations, etc., relatifs à la garnison d'Oran.

Fol. 182. Dix-neuf lettres de D. Diego de La Torre au marquis de Leganés; 3 octobre 1665-12 juin 1666. — Originaux.

Fol. 222. Vingt-deux lettres du marquis de Leganés à D. Diego de La Torre; 1[er] novembre 1665-21 juin 1666. — Minutes ou copies.

Fol. 277. Lettre de Iñigo Perez au même; s. l., 23 janvier 1666. — Original.

Fol. 279. Deux lettres de D. Blasco de Loyola au même; Madrid, 13 février-17 avril 1666. — Originaux.

Fol. 283. Lettre du marquis de Leganés à D. Blasco de Loyola; Carthagène, 31 mai 1666. — Minute.

Fol. 285. Six lettres de D. Francisco Yzquierdo de Berbegal au marquis de Leganés; Madrid, 13 mars-8 juillet 1666. — Originaux.

Fol. 299. Neuf lettres du marquis de Leganés à D. Francisco Yzquierdo de Berbegal; 27 février-9 août 1666. — Copies.

Fol. 320. Deux lettres de D. Christoval Crespi de Valdaura au marquis de Leganés; Madrid, 10 avril-1[er] juin 1666. — Originaux.

Fol. 326. Deux lettres de D. Pedro Fernández del Campo y Angulo au même; Madrid, 9 mai-10 juin 1666. — Originaux.

Fol. 330. Lettre du marquis de Leganés à D. Pedro Fernández del Campo y Angulo; Oran, 18 mai 1666. — Minute.

Fol. 332. Lettre du même à D. Antonio de Frias y Estradas, veedor general; Oran, 2 février 1667. — Minute.

Fol. 334. Lettre du même à [D. Garcia Avellanedo y Haro, II[e]] comte de Castrillo; Oran, 27 février 1666. — Minute.

Fol. 337. Lettre du même, sans adresse; Oran, 28 juillet 1666. — Copie.

Fol. 338. « Copia del primer decreto del marques de Leganés dirijido a los veedor y contador de guerra de las plazas de Oran y Mazalquibir »; Oran, 14 avril 1666.

Fol. 346. Neuf pièces diverses (nominations..., etc.) relatives à la garnison d'Oran; janvier-mars 1666.

Fol. 368. « Adbertencias para formaçion del titulo de virrey y cappitan general del reyno de Valencia en persona de D. Gaspar Felipez de Guzman, marques de Leganés » [1665 ou 1666].

(373 feuillets; 320 sur 255 millimètres.)

Vol. LVIII.

Recueil de lettres et de pièces diverses provenant de D. Diego Felipez de Guzman, III[e] marquis de Leganés, gouverneur du Milanais, relatives au traité de Vigevano, 1696, et de lettres adressées au même marquis de Leganés, général de l'artillerie espagnole, ou écrites par lui, 1701-1702.

Fol. 1. Lettre du comte de Mansfeld, plénipotentiaire de l'empereur, au marquis de Leganés; Milan, 27 septembre 1696. — Original, avec la minute de la réponse du marquis de Leganés.

Fol. 9. Lettre du marquis de Leganés à l'empereur; Milan, 10 octobre 1696. — Minute.

Fol. 12. Lettre du marquis de Saint-Thomas, plénipotentiaire du duc de Savoie, au marquis de Leganés; « au camp devant Valence », 1[er] octobre 1696. — Original, en français, avec la copie d'une lettre du même à l'abbé Grimani.

Fol. 16. Lettre du [marquis de Leganés] au marquis de Saint-Thomas ; Vigevano, 2 octobre 1696. — Copie en français.

Fol. 18. Lettre de l'abbé Grimani [au marquis de Leganés] ; Milan, 2 octobre 1696. — Original, en italien.

Fol. 20. Deux lettres du marquis de Saint-Thomas au marquis de Leganés ; « camp devant Valence », 2 et 3 octobre 1696. — Originaux, en français.

Fol. 24. « Projet de lettre de M. le marquis de Leganés à S. A. R. le duc de Savoie Victor-Amédée II » ; Vigevano, 7 octobre 1696. — En français et en espagnol.

Fol. 28. Deux lettres du marquis de Saint-Thomas au marquis de Leganés ; « camp devant Valence », 8 octobre 1696. — Originaux, en français.

Fol. 32. Deux lettres du marquis de Leganés au marquis de Saint-Thomas ; Vigevano, 8 et 9 octobre 1696. — Minutes en français.

Fol. 36. Lettre du même au duc de Savoie ; Vigevano, 9 octobre 1696. — Minute.

Fol. 40. Lettre du marquis de Saint-Thomas au marquis de Leganés ; « camp devant Valence », 9 octobre 1696. — Original, en français.

Fol. 42. Lettre du marquis de Leganés au roi [Charles II] ; Milan, 11 octobre 1696. — Minute.

Fol. 48. Lettre du comte de Tessé au marquis de Leganés ; « camp devant Valence », 1er novembre [1696]. — Original, en français.

Fol. 50. Copie des pouvoirs conférés par le roi Charles II au marquis de Leganés pour conclure une trêve avec les représentants de l'empereur et du duc de Savoie ; Madrid, 9 septembre 1696.

Fol. 52. Copie des pouvoirs conférés par l'empereur au comte Henri-François de Mansfeld soit pour conclure avec les représentants de l'Espagne et de la Savoie une trêve ou un armistice, soit pour décréter la neutralité de l'Italie ; Vienne, 30 juillet 1696. — En latin.

Fol. 54. Pouvoirs conférés par le duc de Savoie, Victor-Amédée II, au marquis de Saint-Thomas pour conclure un traité avec les représentants de l'empereur et du roi d'Espagne ; « camp de Valence », 22 septembre 1696. — Original, en italien.

Fol. 58. Traité entre S. A. R. le duc de Savoie, Victor-Amédée II, d'une part, l'empereur Léopold et le roi d'Espagne Charles II d'autre part, pour une suspension d'armes en Italie entre eux et la couronne de France, signé à Vigevano, le 7 octobre 1696, par le marquis de Saint-Thomas, le comte de Mansfeld et le marquis de Leganés. — Copie munie des signatures autographes et des cachets des plénipotentiaires (Impr. dans : *Traités publics de la royale maison de Savoie*, t. II, p. 166).

Fol. 66. Article secret accompagnant le traité de Vigevano. — Copie

munie des signatures autographes et des cachets des plénipotentiaires (Impr., *ibidem*, p. 170).

Fol. 70. Article ajouté au traité de Vigevano et signé par les plénipotentiaires à Turin, le 21 octobre 1696, et à Milan, le 26 octobre 1696. — Copie munie des signatures autographes et des cachets des plénipotentiaires (Impr. en français, *ibidem*, p. 170).

Fol. 72. Acte par lequel le maréchal de Catinat et le comte de Tessé, en vertu des pouvoirs qui leur ont été conférés par Louis XIV, s'engagent vis-à-vis de S. A. R. le duc de Savoie à obtenir du roi de France, dans le délai d'un mois, la ratification du traité de Vigevano; Valence, 10 octobre 1696. — Expédition originale, en français, sur parchemin, avec signatures autographes.

Fol. 78. « Copia de la ratificazion de S. A. R. Victor-Amédée II del tratado de neutralidad [de Vigevano] y del tratado secreto »; Valence, 9 octobre 1696.

Fol. 82. Copie d'une lettre du comte de Mansfeld au duc de Savoie; s. l. n. d. — En français.

Fol. 84. Copie de la ratification par le duc de Savoie, Victor-Amédée II, de l'article secret du traité de Vigevano; Turin, 23 octobre 1696. — En italien.

Fol. 86. « Copia de la ratificazion del Rei [Louis XIV] del tratado de neutralidad [de Vigevano] que se embio a S. Mag[d] [Charles II] en 28 de noviembre [1696] autenticada del marques de S. Thomas. »

Fol. 89. Lettres originales adressées au marquis de Leganés par Domingo Lopez de Calo Mondragon, 1701-1702, 16 l.; — D. Manuel de Aperrigui, 1701, 2 l.; — D. Luis Manuel Fernández de Portocarrero, 1701; — D. Manuel de Vadillo y Velasco, 1702; et minutes de lettres du marquis de Leganés à Domingo Lopez de Calo Mondragon, 1701-1702, 14 l.; — Manuel de Aperrigui, 1701; — D. Luis Manuel Fernández de Portocarrero, 1701; — Charles I, roi d'Espagne, 1701, 4 l.

(171 feuillets; 340 sur 255 millimètres.)

L. MICHELI.

(A suivre.)

VARIÉTÉS

Stylisation de la face humaine sur des ex-voto modernes d'Estremadure.

En avril 1910, je fis, avec mon ami Juan Cabré, un pénible et fructueux voyage sur la limite des provinces de Salamanque et de Caceres, dans la sauvage et pittoresque vallée de las Batuecas.

Nous devions la connaissance de peintures rupestres qui s'y trouvaient à un érudit de Plasencia, Don Vicente Paredes, qui en avait entendu parler par un vieillard originaire de la Alberca.

Au retour de notre expédition, et chargés des nombreux décalques recueillis, nous tînmes à honneur de présenter nos hommages, nos remerciements et le fruit de nos recherches à celui qui en avait été le point de départ, et nous nous rendîmes à la pittoresque cité de Plasencia de Extremadura.

Grâce à notre guide et à ses nombreux amis, nous pûmes à notre aise en explorer tous les recoins. C'est dans une de ses églises, celle de San Esteban, si j'ai bon souvenir, que je trouvai, à gauche de l'autel latéral dédié à sainte Lucie, une série d'ex-voto qui attirèrent mon attention. A côté de tresses de cheveux, pieuse offrande de quelques jeunes filles à la vierge martyre, étaient accrochées quatre plaques de métal dont les trois plus notables sont ci-joint reproduites[1] presque de grandeur réelle. C'étaient des ex-voto offerts pour la guérison de maladies d'yeux; le nom de *Lucia* a semblé au peuple prédestiner la sainte qui le portait à guérir les maladies d'yeux, et à rendre ou conserver la lumière *(lux)*.

L'un d'eux, en cuivre, de forme ovale, est relativement ancien. Deux gros yeux ovales, avec un petit nez au milieu, sont estampés en relief. Les sourcils, les pupilles, sont soigneusement figurés par de menus guillochages faits au burin, et des figures ornementales géométriques remplissent le dessous du visage, tandis que des bandes également guillochées suivent les rebords de la plaque et encerclent aussi ses reliefs.

1. Voir la planche hors texte II.

Les deux autres plaques, certainement très modernes, sont des rectangles de fer-blanc étamé et repoussé; elles marquent des étapes de stylisation très curieuse.

La moins ornemanisée conserve deux gros yeux en relief, mais ils sont devenus circulaires; le nez médian est très réduit et se continue en deux grands sourcils très arqués, pectinés au-dessus et à l'intérieur comme des palmettes. Sous le nez est figurée la bouche, très petite, mais dont on distingue les deux lèvres. Enfin, une tige ondulée court le long des bords de la plaque rectangulaire, au coin de laquelle se trouvent de petits cabochons entourés d'une auréole ponctuée.

La troisième plaque est plus négligée; on ne pourrait en deviner la signification sans avoir vu les premières : il ne reste plus du visage que deux yeux ajourés, des rosaces, dérivées des cabochons primitifs, et quelques chevrons grossiers occupent tout le reste du champ.

Cette stylisation est curieuse à rapprocher de celles qui, à l'époque néolithique, furent dérivées de la face humaine, où les yeux, le nez et les sourcils jouent un rôle tout analogue.

Rien de commun, sans aucun doute, entre les deux séries, que l'altération, par des voies analogues, d'un motif primitif à peu près identique.

H. BREUIL.

L'histoire et l'épopée.
A propos de « L'épopée castillane à travers la littérature espagnole » de M. Ramón Menéndez Pidal.

Un livre de M. Ramón Menéndez Pidal, dont une université nord-américaine a eu la primeur sous forme de conférence, qui a été mis en français par M. Henri Mérimée et présenté au public par une préface de M. Ernest Mérimée, n'attend pas les comptes rendus pour être jugé digne d'une lecture attentive. Aussi n'est-ce pas dans la Bibliographie de ce *Bulletin* que je parlerai de cet ouvrage, où l'un des érudits les plus compétents sur la littérature espagnole du Moyen Age traite en vulgarisateur une matière étrangement compliquée, extraordinairement intéressante, que lui-même a débrouillée et étudiée en détail dans des publications bien connues.

Plus qu'une analyse, et surtout qu'une appréciation, ce qui conviendrait, ce serait de prendre quelques points pour faire ressortir, en la développant, telle ou telle idée de ce livre, ou même, s'il y a lieu, de discuter une assertion. Mais l'auteur a dit tout ce qu'il y avait intérêt à dire, et son érudition est d'une sûreté trop indiscutable. Il

ne reste qu'à épiloguer et à gloser. Je me contenterai de ce rôle peu glorieux, pour le seul plaisir de parler d'un tel livre.

* * *

I. Dans son premier chapitre, intitulé « Les origines de l'épopée castillane », M. Menéndez Pidal, entre autres choses, montre combien, en regard de la poésie épique française, l'épopée espagnole aime peu le merveilleux. « Tout au plus l'ange Gabriel apparaît-il en songe au Cid pour lui rendre courage, tandis qu'il subit son exil... Au total, il n'y a pas plus de quatre épisodes surnaturels dans toutes les légendes épiques espagnoles... » (p. 28-29). C'est, d'ailleurs, à l'imagination des moines que sont dus ces épisodes miraculeux.

Et en effet, si l'on met à part le poème consacré aux Enfances de Rodrigue, auquel M. Menéndez Pidal assigne une date récente (ch. IV), le merveilleux, ce n'est pas dans l'épopée, c'est dans l'histoire, je veux dire dans les historiens, que nous le trouvons, en Espagne. Sans parler des textes relatifs aux saints et aux sanctuaires, les vieilles chroniques latines lui font une part considérable. Celle dite de Sebastian commence par un miracle. Au moment où Wamba est consacré roi dans l'église métropolitaine de Tolède, une abeille sort de sa tête et s'envole vers le ciel, présage divin de futures victoires (§ 2). Quand Pélage est attaqué dans la grotte de Covadonga par les Maures que conduisent Alkaman et le mauvais évêque Oppas, les pierres que lancent les frondeurs ennemis rebondissent et vont tuer ceux qui les ont lancées (§ 9). Puis, quand ils sont en déroute, une montagne s'écroule sur eux et en ensevelit soixante-trois mille dans le lit du fleuve (§ 10). Quand meurt Alphonse le Catholique, des voix angéliques se font entendre (§ 15). — A ces manifestations célestes, le moine de Silos en ajoute une encore plus mirifique : celle de la Croix des Anges d'Oviedo (§ 29). Alphonse le Chaste, sortant de l'église pour aller déjeuner au palais, et tenant dans les mains un beau lingot d'or dont il ne sait que faire, rencontre deux pèlerins qui se disent orfèvres. Il a confiance, il leur remet le précieux métal, leur indique une maison où ils seront tranquilles pour travailler et continue son chemin. Mais une fois à table, il est pris d'inquiétude. Il envoie surveiller les deux inconnus. Or, quand on s'approche de la maison où ils sont entrés, on voit qu'elle resplendit de lumière. On regarde par la fenêtre : les pèlerins ont disparu. Seule, au milieu, une croix éblouissante comme le soleil. Prévenu, le dévot monarque laisse là son déjeuner et, d'un pas que rien n'arrête, accourt pour contempler ce miracle, « inouï depuis le temps des apôtres ». C'est ainsi que la piété est récompensée. — Mais, de son côté, d'une façon surnaturelle aussi, le

crime est puni. Sampiro nous montre Froila II atteint de la lèpre parce qu'il a exilé sans motif plausible l'évêque de Léon, Fronimio (§ 20); et Pélage, Bermudo II attirant la sécheresse et la famine sur son royaume pour avoir emprisonné l'évêque d'Oviedo, Gudesteo; puis, incorrigible dans sa manie de persécuter les bons évêques, livrant celui de Santiago, Ataulfo, à la fureur d'un taureau : mais celui-ci ne s'élance sur le prélat que pour lui laisser, ô miracle, ses cornes dans les mains; il est vrai que, selon M. Blázquez (*Elogio de Don Pelayo*, disc. de réc. à l'Acad. de la Hist., 1910, p. 38), Pélage qui, en 1132, avait consigné ces deux histoires dans sa chronique, n'y croyait plus en 1142, et les en aurait retranchées lui-même; mais, du moins, celle d'Ataulfo est-elle dans l'*Historia Compostellana* (p. 9) et dans le *Chronicon Iriense* (§ 5). Et, en tout cas, voici un autre prodige, que le Pélage de 1142 transcrit aussi bien que celui de 1132 et qui est tout à fait dans le même style : l'ange de Dieu frappant un roi maure de Tolède qui a voulu user de son droit d'époux vis-à-vis de la sœur du même Bermudo (§ 2). — Selon Pélage, encore, qui se donne pour témoin du fait (§ 13), huit jours avant la mort d'Alphonse VI, on vit, dans la cathédrale de Léon, les pierres sur lesquelles le prêtre se tient pour dire la messe se transformer en fontaine, et le miracle dura trois jours. — La Chronique léonaise (*Bull. hispanique,* t. XI, p. 259), qui relate les mêmes merveilles que Sebastian, Sampiro et Pelayo, à peu près dans les mêmes termes, en ajoute d'autres. Je me contenterai de citer l'apparition de saint Pierre à don Sanche pour le contraindre à laisser la liberté à Alphonse (§ 10). A vrai dire, il est fort possible que ce morceau ait une origine étrangère et qu'il ait été emprunté à l'*Epitome Vitæ S. Hugonis ab Ezelone atque Gilone*, auquel il est presque littéralement identique.

Tous ces exemples suffiront à prouver que, si les jongleurs et leurs auditeurs illettrés se montraient réfractaires au merveilleux, les érudits, les intellectuels du temps l'accueillaient bien plus volontiers. Il est vrai que ces intellectuels étaient des clercs, des moines, des évêques. Et peut-être s'en réservaient-ils le monopole.

A côté du merveilleux miraculeux, il y a le merveilleux proprement épique et qui consiste à attribuer à certains hommes une vaillance, une force extraordinaire. C'est celui de l'Iliade : tel Hector devant qui tous les Grecs fuient, saisis d'une folle terreur (chant XV). Mais encore une telle panique ne dépasse-t-elle point les limites du possible. Dans la Chanson de Roland le merveilleux devient le fantastique. Il semble qu'en Espagne on ait eu à cet égard un sens délicat de la mesure. « Le Cid », nous dit M. Pidal « se contente de renverser, en jouant de sa lance, sept ennemis et d'en tuer quatre; c'est un exploit dont nous savons que le Cid de l'histoire était capable, et même au delà, puisque la chronique latine du héros nous raconte qu'il triompha seul

de quinze chevaliers à la fois » (p. 35). Jusqu'à quel point est historique ce que la chronique latine éditée par Risco nous raconte à ce sujet, en le plaçant lors du siège de Zamora (p. XVII), il n'est pas facile de le dire. Notons toutefois que la Chronique léonaise nous montre (§ 69) le même héros luttant à Golpejar contre quatorze Léonais pour leur arracher Sanche prisonnier, et que le même épisode se retrouve dans la Chronique générale et ses dérivés : il pourrait bien se faire que, avec des variantes, ce soit le même exploit que nous relatent ces différents textes ; et si peu de constance dans les détails prouverait peu de consistance dans le fait lui-même. Quoi qu'il en soit, ce qui montre le goût de l'épopée castillane pour la vraisemblance, c'est un passage curieux en relation étroite avec celui que je viens de rappeler et que seul nous fournit, que je sache, la Chronique léonaise; qui, enfin, par son seul aspect, me paraît dériver de quelque morceau d'épopée. Avant la bataille de Golpejar, Sanche exhorte les siens : « Si nos ennemis sont plus nombreux, nous sommes, nous, plus braves et plus forts. Ma lance, à elle seule, vaut mille soldats, et celle de Rodrigue Campeador en vaut bien cent. » A cela, Rodrigue répondit qu'il se contenterait de combattre un seul soldat avec l'aide de Dieu, et qu'il ferait ce que Dieu disposerait. Le roi revient à la charge, prétendant que Rodrigue pouvait sûrement combattre contre cinquante, contre quarante, contre trente, contre vingt, enfin pour le moins contre dix. Il ne put de Rodrigue tirer autre chose. Chaque fois, celui-ci répondait qu'avec l'aide de Dieu il combattrait contre un seul, et ferait ce que Dieu permettrait. — Comme on l'a vu, le Cid devait se charger bientôt de se démentir glorieusement lui-même. Il y a là une scène très curieuse, qui a une saveur épique très marquée et en même temps très populaire, par le tour comme par le fond. Est-ce une critique détournée des rodomontades de quelque héros étranger ? Voilà, en tout cas, un trait bien caractéristique et qui confirme singulièrement l'observation de M. Pidal notant « la forte tendance réaliste qui prédomine à toutes les époques de la littérature espagnole et qui éclate aussi bien dans la première épopée nationale, celle du Cid, que dans la meilleure épopée artistique, la *Araucana* » (p. 36).

II. A propos du meurtre de don Sanche, M. Menéndez Pidal (p. 65) nous dit : « Beaucoup des circonstances de ce meurtre sont historiques, mais la trahison, imaginée par les Castillans, ne l'est point. La trahison, d'après la *Chanson*, aurait consisté dans l'acte de Vellido baisant à titre de vassal la main de Sanche, et le frappant ensuite par derrière; mais ces deux faits sont faux, d'après le récit historique du moine de Silos ». Cf. aussi page 77 : « l'ignorance où étaient les Zamorans de la trahison n'a pu être imaginée qu'assez longtemps après les événements, puisqu'elle est contraire à la réalité historique

et que la complicité des Zamorans dans le meurtre est affirmée par le moine de Silos. »

Quelle est ici la valeur du témoignage du *Silense*? Je voudrais, là-dessus, présenter une timide observation.

D'abord, une chose m'étonne : c'est qu'un chroniqueur racontant des faits authentiques éprouve le besoin d'y placer un vers, sans en avoir l'air du reste, et peut-être sans s'en apercevoir. Si le vers est de lui, voilà un historien bien littéraire, et je me méfierais. Si le vers n'est pas de lui, à qui l'a-t-il emprunté? Ne serait-ce point, par hasard, à quelque épopée latine, peut-être celle à laquelle la Chronique léonaise emprunte de son côté quatre hexamètres, sans compter les morceaux, plus un pentamètre?

Mais passons. L'objet principal du *Silense* était de raconter le règne d'Alphonse VI. Il le dit lui-même : « ...statui res gestas Domini Aldephonsi Orthodoxi Hispaniae Imperatoris, vitamque eiusdem carptim perscribere » (§ 7). Et par conséquent l'auteur devait être ou se croire bien renseigné sur ce règne. Ce qui est sûr, c'est que sur les faits relatifs aux démêlés des trois fils de Ferdinand Ier, et particulièrement sur le rôle d'Alphonse vis-à-vis de Garsias, il est d'accord avec le *Chronicon Compostellanum*, qui peut avoir été rédigé en 1126 (date où il s'arrête), et qui est là-dessus très précis, donnant des dates qu'on ne trouve pas ailleurs (cf. *Bull. hisp.*, t. XI, p. 269, note). Cela est important, d'autant que Pélage, sur les mêmes faits, parle d'une façon assez analogue. Il est vrai que le *Chronicon Compostellanum* et la Chronique de Silos sont d'accord pour dire que c'est Urraca qui donna à Alphonse le conseil d'emprisonner Garsias, chose que ne dit pas Pélage. Ces trois textes forment, malgré tout, un groupe vers lequel s'est rangé Luc de Tuy, et auquel s'opposent, toujours sur le même point, la Chronique léonaise, le *Liber Regum*, Rodrigue de Tolède (avec Gil de Zamora, qui le copie), et la Chronique générale (texte de M. Pidal).

Même accord en ce qui concerne la mort de Sanche (cf. *ibid.*, p. 275, note 2).

Toutefois, Pélage, d'ailleurs très succinct, donne le nom du traître (nomine Velliti Ayulphi), que taisent la Chronique de Silos et le *Chronicon Compostellanum;* et celui-ci, en revanche, est seul à nommer ici Urraca, sans d'ailleurs l'impliquer dans la trahison. Ils sont d'accord sur deux points. D'abord il y a bien eu trahison : « proditorie » *(Chr. Comp.)*, « per proditionem » (Pélage), « dolo » (Silos). Ensuite, aucun des détails ou circonstances que nous trouvons plus ou moins indiqués dans les autres textes ne paraît ici, si ce n'est que, d'après le *Silense*, le traître, une fois son coup fait, s'enfuit à bride abattue vers la ville, où les habitants le reçurent en lui ouvrant les portes comme c'était convenu, « sicuti consilium fuerat ». Luc, qui

(p. 98) nomme aussi le traître (Vellitus Arnulfi), donne comme conseiller à Urraca, au lieu de Petrus Ansuri *(Chr. Comp.)*, Arias Gundisaluus, et par là rejoint Rodrigue.

Avec Rodrigue, nous voyons le récit s'enrichir de deux faits : la poursuite du Cid et le serment que prête entre ses mains Alphonse. Mais il n'accuse pas Urraca, comme le fait ouvertement le *Liber Regum*, qui parle, lui aussi, de la poursuite du Cid. Ces deux textes étant antérieurs, celui-ci à 1223, celui-là à 1243, nous savons où en était l'historique du siège de Zamora dans la première partie du XIIIe siècle. Ce n'est que dans la Chronique générale et Gil de Zamora qu'apparaît le *reto* et le combat de Diego Ordóñez avec les fils d'Arias González.

On voit le *crescendo*. Et l'on voit aussi que le moine de Silos est de ceux qui en disent le moins et ont l'air de ne pas savoir. Mais on comprend aussi, d'abord, que ni lui ni ses contemporains, Pélage et l'auteur du *Chronicon Compostellanum*, pour une raison ou pour une autre, n'aient connu ou n'aient jugé à propos de contribuer à faire connaître certains détails et incidents du fameux siège. Faut-il croire, avec l'auteur des *Memorias históricas de la Ciudad de Zamora* (t. I, ch. IX), que ce que les historiens les plus récents disent de plus que les autres est tout aussi historique ? ou faut-il admettre que ce qu'ils ajoutent est précisément la part de l'épopée, de la fantaisie populaire et poétique, de la légende ?

J'avoue que l'argumentation de feu le capitaine de vaisseau et secrétaire perpétuel de l'Academia de la Historia, D. Cesáreo Fernández Duro, est plus embarrassée qu'elle n'est embarrassante pour qui soutient la seconde thèse. Que les mœurs dépeintes, par exemple dans le récit du *reto* et du combat qui suit, soient bien celles du temps, c'est possible ; mais il s'agit de savoir si ce *reto* et ce combat ont eu lieu sous les murs de Zamora, après la mort de Sanche, à cause de cette mort, et si les héros en sont bien Diego Ordóñez et Arias González avec ses fils, si enfin tout s'est bien passé comme on le raconte, sauf, bien entendu, les erreurs et les variantes toujours possibles. Ce n'est pas la vérité morale, c'est la vérité historique qui est en question.

Il y a pourtant quelque chose à retenir de l'argumentation de Fernández Duro. C'est l'épitaphe que les Castillans gravèrent sur le sépulcre de Sanche, et où il est dit :

> Femina mente dira soror hunç vita expoliavit.
> Iure quidem dempto non flevit fratre perempto.

puis, comme si cette accusation lapidaire n'était pas assez terrible :

> Rex iste occisus est proditore consilio sororis suae Urracae apud Numantiam Civitatem per manum Belliti Adelfis magni traditoris....

Cette épitaphe, que Berganza a publiée dans ses *Antigüedades*, et

que Flórez a reproduite (t. XIV, p. 478-479), est-elle authentique ? Flórez ne paraissait pas en douter. Elle est bien, en tout cas, dans le style du temps, avec ses rimes léonines. S'il faut l'accepter comme authentique, c'est-à-dire ici comme remontant à l'époque de l'ensevelissement de Sanche, voilà donc un témoignage qui supplée au silence du *Silense,* et contredit singulièrement sa thèse, d'après laquelle Urraca aurait été une femme digne de tout respect.

Admettons que l'accusation portée par les Castillans contre Urraca soit fausse. Il n'en serait pas moins vrai que les contemporains des événements l'ont connue, que beaucoup y ont cru, et que la question appartient à l'histoire autant qu'à la littérature. Et de ce que le moine de Silos n'en dit mot, il ne s'ensuit pas qu'il n'en ait jamais entendu parler. Son insistance laudative a fort l'air d'un panégyrique. Il s'est rattrapé sur les Zamorans.

En résumé, je crois que, sur ce point, son témoignage peut être considéré comme incomplet et comme tendancieux.

Au surplus, toute cette histoire des temps héroïques de l'Espagne, dont nous connaissons maintenant l'épopée, aurait bien besoin d'être étudiée encore, et d'être écrite à nouveau.

GEORGES CIROT.

Sur quelques archaïsmes de la conjugaison espagnole.

Aux *Quelques remarques sur les archaïsmes de Mariana et la langue des prosateurs de son temps,* que j'ai publiées dans les *Mélanges Chabaneau* (*Romanische Forschungen*, Band XXIII, 1907), je voudrais donner ici un petit complément qui en sera la contre-partie, puisqu'il s'agit d'archaïsmes que j'ai notés dans des prosateurs du XVIe ou du XVIIe siècle, ou dans des grammairiens, mais non pas dans Mariana. En montrant que la plupart des archaïsmes de conjugaison que l'on rencontre chez cet auteur sont employés par les contemporains, ou au moins par quelques-uns, j'ai déjà réduit ses titres à la réputation d'archaïsant qu'on lui a faite ; je vais les réduire encore en montrant que d'autres archaïsmes de conjugaison qu'on rencontre çà et là, un peu avant ou même après lui, sont sans exemple dans ses œuvres.

Je dois dire que je ne considère pas la traduction espagnole du *De Rebus Hispaniae* de Mariana comme une œuvre absolument personnelle, mais plutôt comme un travail collectif dans lequel nous ne savons pas quelle a été la part de l'auteur. Cette façon de voir m'est imposée d'un côté par les assertions, formelles et dignes de foi, de Tamayo de Vargas (cf. mon livre sur *Mariana historien*, p. 144), de l'autre par l'impossibilité d'admettre que l'auteur, se traduisant lui-même,

ait commis certaines bévues étranges, que son critique acharné, Mantuano, a relevées (cf. *Mariana historien*, p. 210).

Quant au *Tratado de la Moneda de vellon* et au *Tratado de los juegos públicos*, il est possible, mais non sûr, que ce soit lui qui les ait tirés de son *De monetae mutatione* et de son *De spectaculis* (cf. *ibid.*, p. 99).

Au surplus, l'intérêt de telles remarques dépasse la question de savoir si Mariana a eu réellement, et à quel degré, la manie de l'archaïsme : il tient aux données qu'elles peuvent apporter sur l'histoire de l'évolution de la langue au cours de l'époque classique. Il faudrait les compléter et les étendre au vocabulaire et à la syntaxe. Ce n'est pas là le travail d'un seul[1].

I. DEUXIÈMES PERSONNES DU PLURIEL. — A. FORMES GRAVES *-ADES, -EDES, -IDES*. — M. Cuervo a montré qu'elles étaient abandonnées dès la fin du XVe siècle (*Las segundas personas de plural en la conjugación castellana, Romania*, t. XXII, 1893, p. 71), et que la suppression du *d* se constate dès le XIVe siècle. La première édition de la *Chronique* de Valera (1482) donne *podaes, sepaes*; celle de 1493, *podays, sepays*. López de Ayala employait les formes anciennes.

Zurita les emploie encore, non seulement dans les documents qu'il reproduit, mais aussi quand il fait parler un personnage, que ce soit ou non un discours à proprement parler : *seades* (XIII, 14), *auedes* (XII, 10), *deuedes (ibid.)*; pas toujours cependant : *querays, tengays* (XI, 2), *vays* (XVI, 33); cf. VIII, 17, XVII, 21). Dans le *Diálogo de los pages* de Hermosilla, *hallaredes* (futur), suivi quelques lignes plus loin de *hallareis* dans une phrase analogue, est peut-être pour *hallareis* (p. 71); et de même *confiades* doit être pour *confiariades* (p. 29). Cervantes n'use que par plaisanterie de ces formes : « Aora lo *veredes* dixo agrages » (*D. Quijote*, I, 8, f. 29'); « mucho agrauio me *auedes*

1. Je m'abstiens de reproduire ici, vu la place excessive qu'elles tiendraient, les indications que j'ai données, dans l'article des *Mélanges Chabaneau*, sur les éditions dont je me suis servi et les grammaires que j'ai pu compulser.

Voici quelques observations qu'a bien voulu me faire M. Cuervo : « He verificado los tres pasages del *Guzmán* que cita U. al principio de la p. 6 (888), con las ediciones de Tarragona 1603, y Burgos, 1619, y en ambas se lee *combidastes* (f. 83, Tarr.; f. 49, Burgos), *fuistes* (f. 134, Tarr.; f. 79, Burgos), *conocistes* (f. 199, Tarr.; f. 117 v°, Burgos). La duda de U. era, según esto, fundada. En la edición de Mariana, 1608 (V, 15; t. I, p. 249^a), se lee tambien *sufristes*. El *estuvisteis, dijisteis* de Luján es *estuvistes, dixistes* en la edicion de « *Bracelas* », 1604 (p. 19). » On voit qu'il faut se défier des exemples de *steis* qu'on trouve dans les éditions modernes des auteurs de l'époque. — Je signalerai, d'autre part, deux errata : p. 903, l. 15, lire *écoulé* au lieu de *écarté;* p. 903, l. 15, lire *Blasco Ibáñez* au lieu de *Pérez Galdós*. P. 885, lire les dates d'Espinel : 1550-1624, établies par D. Juan Pérez de Guzmán dans le prologue de l'édition (assez fautive) de 1881. Quant à Mateo Alemán, M. Rodríguez Marín (Discours de réception de l'Académie espagnole, 1907), a fixé la date de sa naissance (1547, Séville). J'aurais dû rappeler que sa deuxième partie a paru en 1604, à Lisbonne. Enfin, pour Luís Vélez de Guevara lire 1579, et non 1570.

fecho » (I, 2, f. 5); « porque os *acuytedes* ni *mostredes* mal talante » (I, 2, f. 6); « non *fuyades* » (I, 8, f. 26). Voir quelques autres exemples dans Cejador, *La lengua de Cervantes,* p. 130. Il prête aussi ailleurs à son héros un langage plus moderne : « Vosotros *vereys* el pago q̄ *llevays* de vuestra sandez, y demasia » (I, 3, f. 10'). « Si vos os *contentades* de mi » que l'édition Rivadeneyra porte dans les *Novelas* (p. 105) est sans doute à corriger en *contentáredes*. Avellaneda recourt au même procédé plaisant que Cervantes : *cuidades*, *perdonedes* (p. 19). Les articles de l'ordonnance académique de D. Cléofas, dans le *Diablo cojuelo,* commencent par *Sepades* (p. 43'), imitation burlesque du style de chancellerie.

Je n'ai trouvé dans Mariana aucun exemple de ces formes : partout *ays, eys,* dans la première édition de l'*Historia* (par exemple XVI, 7; XVIII, 18), et aussi dans celle de 1623.

B. Formes syncopées en *-ardes, -erdes.* — Elles représentent soit *-áredes, -éredes* (subjonctif futur), soit *-árades*, *-érades* (subjonctif imparfait). En fonction de subjonctif futur, elles étaient employées au temps de Nebrija (cf. Cuervo, *Las segundas pers. de plural*, p. 82, et Menéndez Pidal, *Gramática histórica española*, 2e éd., § 118, 5). Le *Diálogo de las lenguas* en présente un exemple, *quisierdes* (p. 363), que l'éditeur Boehmer lit *quisieredes* par analogie avec la forme ordinairement employée par Valdés (cf. p. 469). Le *Lazarillo* en offre un autre exemple : « Despues oyreys a quien *quisierdes* » (p. 57), mais l'édition de Burgos donne *quisieredes*. Sainte Thérèse écrivait *pudierdes* pour *pudiéredes*, et d'autre part *pasardes, tuvierdes, vierdes,* pour *pasárades, tuviérades, viérades* (cf. La Fuente, *Preliminares*, p. XVII). Il n'est pas toujours facile du reste de distinguer à quel temps on a affaire : « Si haciendo vosotras esto *murierdes* de hambre, bienaventuradas las monjas de San Josef » (*Camino de perfeccion*, p. 319'). Enfin on trouve, dans le *D. Quijote*, *quisierdes* (I, p. 150'), dans la bouche du curé.

Oudin (1606-1670) marque *vuierdes*, *tuuierdes*, *fuerdes*, *estuuierdes*, *hablardes,* etc., à côté de *uuieredes*, etc. Trigny met au tableau des trois conjugaisons les doubles formes *-redes, -rdes, -rádes, -rdes* (1660-1687).

C. — Impératif 2e pers. pl. *mirá, vení, decí.* — Les formes d'impératif *vení* (sainte Thérèse, *Vida*, p. 79'), *decí, mirá* (*Guzmán*, p. 205, 308) expliquent la forme normale de cet impératif quand il est suivi de *os,* forme déjà habituelle au XVIe siècle : *asperáos* (Valdés, p. 419), *acordáos* (id., p. 396; Ribad., *Cisma*, III, 30), *veníos* (*Guzmán*, p. 240), etc. Cf. Bello, *Gramát.*, § 614; Cuervo, *Apuntaciones críticas sobre el lenguage bogotano,* 5e édition, § 266; et Cejador, *La lengua de Cervantes,* p. 135. On trouve du reste *subid*, *decidme*, *considerad*, *sabed*

dans le *Guzmán* (p. 198, 266, 274). Mariana dit (éd. 1601 et 1623) *miraa* (XIX, 15), *poned* (XXII, 6), « *regozijaos y alegraos* », « *festejad* este dia » (XX, 4). A noter que Rueda (*Aceitunas*) dit *andad, poned* à côté de *decí, hacé, tené*.

II. IMPARFAIT *IE* POUR *IA*. — Faut-il voir des fautes de copie ou d'impression, ou plutôt un reste de l'ancienne langue dans les formes *auie, acabariemos* que E. Boehmer a relevées dans le *Diálogo de la lengua* (p. 468), *habien* qu'on trouve dans Gómara (p. 180'), *desenvolviemonos* qui est dans la *Vida* de sainte Thérèse (p. 24')? Voir Menéndez Pidal, *Gram. hist.*, § 117, 2.

III. CONDITIONNEL SYNCOPÉ. — A. *DEBRIA*. — La syncope *br* pour *ber*, qui est régulière dans le futur et le conditionnel de *caber* et *saber*, était ordinaire au XVIe siècle pour *deber* au conditionnel. On en trouve des exemples dans Valdés (p. 342, 378, 405, 406), B. Díaz (p. 107), Hermosilla (p. 27), Zurita (XX, 82; *Hernando*, VIII, 25), Garibay (t. I, p. 4, 10, 11), Luján (p. 388; mais aussi *deberia*, p. 391), Coloma (p. 56).

B. *RECIBRIAN*. — Garibay, t. III, p. 547.

IV. FUTUR NON SYNCOPÉ. — A. *SALLIRÉ*. — « Algunos dizen *saldrá* por *salirá*, a mi mas me contenta *salirá* porque viene de *salir* » déclare Valdés (p. 390), après avoir écrit plus haut « ¿ Porque scrivis *salliré* por *saldré* que scriven otros? Porque viene de *sallir*. » Il semble avoir été seul de son avis, car je n'ai pas trouvé d'exemple de *saliré* ou *salliré* chez les écrivains postérieurs.

B. *VALERÁ*. — Même observation pour cette forme, que je n'ai relevée que dans Valdés (p. 348). Cf. Bello, *Gramática*, § 613.

V. TMÈSE DU FUTUR ET DU CONDITIONNEL.

Valdés.	*tenerlo eis* (p. 395).
Lazarillo.	*partillo hemos* (p. 12), *hazerlo hemos* (p. 37).
Sainte Thérèse.	fréquent : *quedarnos hemos* (*Vida*, p. 42'), *perderse ha* (p. 44'), *procurarlo he* (*Cartas*, 1582, p. 326'); — *creerlo hia* (*Vida*, p. 82), *hacerse hia* (*Cartas*, 1582, p. 320).
B. Díaz.	*mataros han* (p. 109), *dejallo he* (p. 114').
Hermosilla.	fréquent : *verlo heis* (p. 117), *daros he* (p. 4), *sentartehas* (p. 148, proverbe); — *entendersehia* (p. 72), *estarsehian* (p. 123), *tenerlohia* (p. 130), *replicaroshia* (p. 148).
Garibay.	fréquent : *reputar lo he* (t. I, p. 22), *tocar se han* (p. 26), *dar se ha* (ibid.), *veer se ha* (p. 31), *continuar se ha* (p. 34), *escriuir se ha* (p. 36).

Morales.	assez fréquent : *creeros he* (t. III, p. 159), *parecerles ha* (p. xiv, et t. VIII, p. 239), *hallar la heis* (*Opúsculos*, t. I, p. 303).
L. de León.	*mandarlos hian* (p. 58).
Cervantes.	*tomaros he*, *amarraros he* (*Quij.*, 35, f. 137'), *comeros han* (II, 49, f. 184', proverbe), *ayudarte he* (II, 14, f. 51), *vernos hemos* (*Novelas*, p. 139); — *responderles hia* (*Quij.*, I, 47, f. 289), *parecermeia* (*Novelas*, p. 136'), *llevarmeian* (p. 104).
Avellaneda.	*decirnos heis* (*p. 69*), *atreveros heis* (*p. 34'*), *hallarle heis* (*p. 104'*).

Pas d'exemple, à ma connaissance, dans Mariana.

Valdés condamnait ces tmèses : il voulait que l'on dît *ayudaráte*, *sacaráte*, non *ayudartea*, *sacartea* (p. 360); mais il laisse entendre que c'était là une façon de voir personnelle, et l'on notera du reste qu'il ne s'interdit pas de les employer.

« *Ahorcaros tenemos* aquí si luego no lo dais » (*Guzmán de Alfarache*, p. 205) est l'équivalent de *ahorcaros hemos*.

Juan de Luna écrit « *alcançar* las *he* todas » (p. 4), « *perder las he* » (p. 39), *suplicar* se lo *he* » (p. 71), « *dezir* le *he* » (p. 131) « *hazer* lo *he* » (p. 132), « *yr* se nos *ha* » (p. 153), etc.

Oudin (1606-1670) signale la tmèse de *llamarme has*, *embiartela he*, *dezirte hia*, qu'il appelle une épenthèse. Techeda conjugue *dirtee* et *direte*, etc.; *dirte ya* et *diriate*, etc. (p. 186). Ferrus semble distinguer, puisqu'il traduit *dezirte hè* par « je te dois dire » et le présente comme équivalent de « hé de dezirte ».

VI. Formes réduites de *haber* et de *hacer*. — A. *Heis*. — En dehors des exemples où cette 2e personne du pluriel sert à former le futur à tmèse (voir plus loin), je ne l'ai pas rencontrée dans les ouvrages que j'ai signalés jusqu'ici.

Oudin met « vosotros *heys* y *haueys* » (1606-1670). De même Trigny (1660-1681). On retrouve *heis* dans Bertera, mais avec la note « pop[ulaire] ». Cf. *Gramática* de Bello, note 80 de Cuervo.

B. *Her*. — Valdés (p. 391) n'admet *desher* pour *deshazer* qu'en vers. C'est par plaisanterie qu'Avellaneda met *hendo* (p. 18, deux fois) et *her* (p. 20, 30, deux fois) dans la bouche de Sancho.

VII. Participe et gérondif de *ser*. — A. *Seydo*. — Je n'ai noté cette forme que dans Ocampo (Prol., p. ii, et t. I, p. 67, 104, 108, 111, 122, 123, 124) et dans Zurita (XVI, 33, discours). Ocampo emploie du reste aussi *sido* (Prol., p. iv, et t. I, p. 83, 141, 228).

B. *Seyendo.* — Ocampo (t. I, p. 57, 69, 73, 116), ce qui n'empêche pas *siendo* (p. 83). Trigny en 1660 marque les deux formes, alors que Oudin, Salazar, Techeda, Franciosini ne donnent que *siendo;* mais il n'indique plus que cette dernière forme en 1665-1683.

VIII. Indicatif et subjonctif présent de *ir*. — A. *Vamos, vais* (subj.). — « Lo que yo os aconsejo es que *vais*... » (B Díaz, p. 95'); « No *vais* con tan ruin gente » (D. de Mendoza, p. 86'); « Ha llegado el tiempo que *vamos* a Toledo » (Rojas, p. 177); « Os pido por merced os *vays* mañana a comer cõmigo » (p. 299); « Pues que quiere Solano que *vamos* por ella » (p. 428); « Y mira si traes algo en essas alforjas que comamos, porque *vamos* luego en busca de algun castillo donde alojemos esta noche, y hagamos el bálsamo que te he dicho » (*D. Quijote*, I, 10, f. 37); « A Dios *vays*, señor » (I, 35, f. 212'); « Podreis tambien recoger la mayor suma de cosas de valor que podais, para que *vamos* asi seguros de no vernos jamas en necesidad » (Avellaneda, p. 54'); « Sera razon que nos *vamos* a acostar » (p. 86'); « No quiero que os *vais* » (Sandoval, t. XI, p. 109); « Pareceme que os *vais* al castillo de Peña negra y lo guardeis » (t. XII, p. 229). Cf. *Gramát.* Bello, note 81 de Cuervo; Cuervo, *Apuntaciones críticas sobre el lenguage bogotano,* § 258; Cejador, *La lengua de Cervantes*, où l'on trouvera d'autres exemples, p. 148.

Oudin : *vamos, vays* (1606-1670), exclusivement. De même Techeda, Franciosini, Trigny (1660-1681). — Vayrac, Sobrino, Bertera : *vayamos, vayais.*

B. *Ymos, ys* (indic.). — Luna, *ymos* (p. 132). — Oudin : « *ymos* õ *vamos* », « *ys* ô *vays* » (1606-1670). Techeda, seulement *vamos, vais.* Franciosini : « *vamos* o *ymos, andamos* », « *vays, ys, andáis* ». Des Roziers, *vamos* et *ymos, váis* et *ys;* de même Trigny et Ferrus. Maunory, seulement *vamos, vays*, ainsi que Vayrac, Sobrino, Bertera.

Cf. *Gramática* de Bello, note 81 de Cuervo; Cejador donne un exemple du *Don Quijote, ydes* (II, 26, f° 100 v°), mais c'est dans un romance que cite le garçon de *maese* Pedro.

C. *Vo* pour *Voy.* — Dans son prologue aux *Obras del bachiller Francisco de la Torre* (1631, reproduction Huntington), Quevedo écrivait, à propos des archaïsmes de Fernando de Herrera : «... Como las voces *Do* pour *Adonde,* y *vo* por *voy;* que si bien Francisco de Rioja dize se hizo con cuydado y examen docto, consta de los obras no ser otra cosa sino no caber en el verso la palabra *Adonde* y *Voy;* porque muchas vezes, y siempre donde cabe, dize *adonde*, y *voy*, y en las partes que no cabe, dize *do,* y *bo.* » *Vo* pour *voy* était donc, au temps de Quevedo, un archaïsme choquant.

IX. Conjugaison de *caer, traer, oir*. — A. *Cayo, trayo; oyo*. — On trouve *caya, cayan*, dans sainte Thérèse (*Vida*, p. 61', 113), mais *traigo* (*Cartas*, 1582, p. 318); *cayo, trayo, oyan*, dans le *D. Quijote* (I, 34, f. 205; I, 10, f. 37; 9, f. 30'), mais aussi *caigo* (II, 7, f. 23, *traigo* (II, 10, f. 33'), *oigo* (II, 9, f. 31). Cf. Cejador, p. 143. Luis de León dit *traygan* (*Perfecta casada*, p. 37), Rojas, *trayga* (p. 285). Quevedo (*loc. cit.*) montre qu'il considère *trayo* comme désuet. Voir exemples de *cayo, cayan* (Granada) dans Cuervo, *Diccionario*, art. *caer*. Dans le passage de Mariana (I, 16) cité au n° 6, c, γ, *cayan* peut être un imparfait : cf. même chapitre, « acordaron... acometer las yslas que les *cayan* cerca del mar Mediterraneo » (éd. de 1601 et de 1623 : cf. *cayan* et *trayan* imparfait, XII, 14, mêmes éditions).

Oudin ne donne que *traygo, trayga, oygo, oyga* (1606-1612) *caigo caiga* (1660-1670). Salazar, *traygo, trayga*. Techeda, *oyo, oya*, etc., « *trayo ó traygo* », « *traya ó trayga* ». Franciosini, Des Roziers, Trigny, comme Oudin.

On peut noter ici que Valdés écrit *atribuigo* (p. 399). Cf. *Gramát.* de Bello, note 76, IV, *d*, de Cuervo, et Cuervo, *Apuntaciones criticas sobre el lenguage bogotano*, § 257.

B. *Cay, tray; cayn, trayn* (3ᵉ pers. ind. prés.). — Cette forme est ordinaire dans sainte Thérèse (*Vida*, p. 49', 67, 70, 72', 80, 82, 83, 85, 118), ce qui n'empêche pas *trae* (p. 71', 95', 118') si l'on s'en rapporte à l'éd. Rivadeneyra. On trouve encore dans les *Cartas* de l'année 1582 *cay* (p. 324'), *trayn* (p. 316'). A noter que Calderón emploie *tray* et *cay* en fin de vers, rimant avec *hay*, dans des *octavas reales* (*La Cena del Rey Baltasar, esc.* IV) dont tous les vers finissent par des mots aigus. Il traite donc ces trois mots comme monosyllabes, et l'y comme consonne. De même à la scène XI, où *atray* rime avec *hay* dans des octosyllabes aigus. Peut-être faut-il expliquer l'origine de *cay, tray* (d'où *cayn, trayn*), par une position syntactique : cf. « que te *trai* asi acosado » dans Lucas Fernández, p. 122 (voir ex. de Moreto dans Cuervo, *Diccionario*, *caer*, 5 d.) ; ou par apocope de *caye?*

X. *Zgo* pour *zco*. — *Luzga* (sainte Thérèse, *Vida*, p. 42'; Luna, p. 386). Techeda : *conduzgo, conduzo; introduzgo, introduzo, induzgo. induzo, traduzgo, traduzo*, etc. (p. 159). Des Roziers, *condusgo, a*, et de même tous les verbes en *zir*, y compris *azir, luzir, nuzir*. Trigny, *introduzgo, a, produzgo, a*: de même pour *azir, luzir, nuzir* (nuire, supprimé en 1665); Ferrus (1680-1704) est conforme, mais écrit *condusgo*. Vayrac (1708-1714) : *introduzgo*, etc. Sobrino (1777-1794) *traduzco, induzco*, etc. De même Bertera.

XI. *Duzio* (prétérit). — Dans ses *Apuntaciones críticas*, § 263, M. Cuervo note que cette forme et son analogue *-duzieron* étaient fréquentes jadis. En voici quelques exemples : *introducio* (Hermosilla, p. 44); *introduzieron* (Garibay, t. I, p. 93), *reduzió* (p. 143), *traduzió* (t. III, p. 465). Valdés dit *introduxo* (p. 394), *introduxeron* (p. 415). Techeda marque *conduxe, conduzi*, et de même pour les autres composés de **ducir* (p. 160).

XII. *-xieron*. — Le *Diálogo de la lengua* présente les formes *edixiess, dixiessedes, dixiera, dixieredes, entroduxieron*, que M. Boehmer (p. 469) a corrigées en conformant l'orthographe à celles d'autres exemples sans i. On retrouve les formes avec i dans Garibay : *dixieremos* (t. I, p. 20), *dixieron* (t. III, p. 487), *dixiesse* (t. III, p. 492, 576).

XIII. *Diz*. — *Diz que* est employé sans intention plaisante dans le *Diálogo de la lengua* (p. 354, 384). « Tambien dezimos *diz que* por *dizen*, y no parece mal » (p. 391). De même dans Gómara (p. 294), Bernal Díaz (p. 112), et le *Guzmán* : « que *diz* que ha de estar sujeta mi honra de la boca del descomedido » (p. 220). Cf. Cuervo, *Diccion.*, *decir*, 1, a, η.

XIV. Prétérit *Vide, vido*. — Ces formes, que Cervantes emploie encore parfois (*Don Quijote*, I, 22, f. 89; II, 11, f. 37; II, 58, f. 219, exemples cités par Cejador, p. 143; *Novelas*, p. 112'), se retrouvent dans le judéo-espagnol d'Orient : voir Pulido, *Españoles sin patria*, p. 425 (lettre de Démotique), 452 (lettre de Smyrne). *Vi* et *vió* sont à peu près exclusifs déjà au milieu du xvie siècle (Ocampo, Gómara, le *Lazarillo*). Pourtant *vido* dans Lope de Rueda, *Los Engaños*, sc. VI. Des Roziers admet *vido* « par licence poétique ». Cf. Cuervo, *Apuntaciones*, § 710.

XV. *Quijera*. — Cette forme et les autres analogues *quijere, quijese*, qu'on rencontre dans sainte Thérèse (*Cartas*, 1582, p. 328, 330', 334, 339), et que V. de la Fuente (t. II, p. 337, note 6) attribue à la prononciation morisque de la secrétaire de la sainte, la sœur Ana de San Bartolomé, paraissent s'être conservées dans le judéo-espagnol d'Orient : on trouve en effet *quijo* dans une lettre adressée de Sarayevo à M. Pulido, l'auteur de *Españoles sin patria* (p. 330). Voir Cuervo (*Apuntaciones*, § 759), qui cite Valdés (p. 371) « ¿ Qual teneis por mejor, dezir *quige* y *quigera*, o *quise* y *quisiera?* y qual os contenta mas, escrivir *vigitar* o *visitar?* Porque veo algunos, y aun de los cortesanos principales, usar mas la *g* que la *s*. — Yo por muy mejor tengo la s y creo que la g no la aveis oido usar a muchas personas

discretas nacidas y criadas en el reino de Toledo o en la corte, si ya no fuesse por descuido ». Un des paysans de Lucas Fernández dit *quijo* deux fois (p. 164 et 165), mais *quiso* ailleurs (p. 145). — *Quijo* n'est donc pas morisque, mais simplement rustique.

XVI. Participes — A. *Contradezido.* — Garibay, t. III, p. 529.

B. *Imprimido.* — Valdés, p. 361 : « no fue *imprimido* mas que una vez ». Sainte Thérèse emploie cette forme au sens figuré (*Vida*, p. 24, 35), ce qui est correct encore aujourd'hui; et à la fois au sens figuré et au sens propre dans ce passage : « Su Majested ha sido el libro verdadero adonde he visto las verdades. Bendito sea tal libro, que deja *imprimido* lo que se ha de leer y hacer, de manera que no se puede olvidar ». Cf. *Gramát.* de Bello, § 598 et note 88 de Cuervo.

C. *Resoluto.* — D. de Mendoza, p. 89 : « *Resoluto* de huir. »

XVII. Participe présent actif. — Aux exemples cités par M. Cuervo dans ses notes à la *Gramática* de Bello (note 135), on peut ajouter : « prodigio *anunciante* algun euento dudoso » (Garibay, t. III, p. 507).

XVIII. Passé antérieur en fonction de plus-que-parfait. — On peut rattacher à l'étude des formes de la conjugaison aussi bien qu'à celle de la syntaxe l'emploi du passé antérieur en fonction de plus-que-parfait. Il est fréquent dans Ocampo : « Le atribuyeron todos los esfuerzos y hazañas que Hercules el Egipciano antiguo y otros Hercules de naciones extrañas *hubieron hecho* por diuersas partes del mundo » (t. I, p. 183); « Restauraron y poblaron de nuevo la ciudad que los de Cadiz y los Fenicios antiguos de Sydon y de Tyro sus confederados *hubieron* otro tiempo *cimentado* » (p. 375); *hubieron hecho* (p. 417), *hubo puesto* (t. II, p. 15), *hubo negociado* (p. 120; cf. encore t. I, p. 119, 188-9). J'en ai relevé des exemples dans Gómara : « Ca, segun pareció, Cepeda le *hubo avisado...* » (p. 272); Diaz del Castillo : « Fue un buen soldado que *hubo ido* en nuestra compañia a las Honduras cuando fue Cortes » (p. 284); « Mostraronse traslados de las cartas que *hubimos escrito* » (p. 233').

XIX. Passé antérieur en fonction de passé indéfini. — Un exemple dans Ocampo : « De los quales ambos muchas otras veces *hubimos hablado*, como tambien hablaremos adelante » (t. I, p. 260).

G. CIROT.

Un Diccionario latino-hebreo anónimo é inédito compuesto en España.

Entre los diversos manuscritos de lenguas orientales que tanto abundan en esta famosa Biblioteca del Escorial ha llamado mi atención de una manera especial el H-III-14. [signatura antigua jv. R. 12). Titúlase dicho códice *Dictionarium ad explicandos Rabinos cum cifris seu abreviaturis in principio cujusque litterae*. Debajo del título: *Stus Ignatius Martir*[1].

El contenido de dicho manuscrito es, como el título lo indica, un diccionario rabino-latino. Compuesto por autor español, según el carácter de la letra, es de fines del siglo xvi; pero quien sea el autor de dicho códice es hoy por hoy punto menos que imposible el averiguarlo, pues pertenece á una época en que los estudios hebraicos y rabínicos estaban á gran altura en nuestra patria y eran muchos y famosos los que en las Universidades de Salamanca y Alcalá se dedicaban á estos estudios con gran provecho y lucimiento para la cultura patria, que en esta clase de estudios España ha sido por circuntancias especiales la que ha contado con mayor y mejor número de hebraistas.

Si bien es verdad que por el carácter de la letra pudieramos venir en conocimiento del autor de dicho códice, también es cierto que no siempre la letra de un autor es signo seguro y cierto para atribuirle la paternidad de una obra; porque cabe muy bien la congetura y posibilidad de que sea una copia de otro códice anterior, de que suelen abundar los casos en esta Biblioteca.

Creyendo encontrar algún dato que contribuyese á esclarecer el asunto, he visto el índice primitivo de la Biblioteca anterior al famoso incendio de 1671, hecho, según se cree, por el primer bibliotecario P. Sigüenza; y no debía de existir en su tiempo, cuando no da noticia de él. Tampoco figura en la lista de los libros de Serojas, Jerónimo Zurita, Ambrosio de Morales, ni en las de la Capilla Real de Granada, ni en la Memoria de la Librería de Ponce de León[2], ni en las listas de Diego de Mendoza, Antonio Agustín, Páez de Castro, que fueron los primeros libros que entraron á formar parte de esta Biblioteca y de los cuales se conserva relación en el manuscrito &-II-15[3].

1. [Voir les planches hors texte III et IV].

2. Esta Memoria fué publicada en la *Revista de Archivos* (1909) por el P. Guillermo Antolín, bibliotecario del Escorial.

3. Todas estas listas ó relaciones (excepto la de Antonio Agustín) están incluidas en el *Inventario de libros que fueron entregados para su custodia á los diputados del monasterio de San Lorenzo el Real por Hernando de Briviesca, y guarda-joyas de su magestad, 30 de abril de 1576,* publicado por Rudolfo Beer con el título de *Die Handschriftenschenkung Philip II an den Escorial. von Jahre 1576*, Wien, F. Tempski, 1903.

Los libros del Conde Duque de Olivares entraron posteriormente; pero de ellos ne se conserva índice en esta Biblioteca[1].

La encuadernación del libro es una prueba, á mi modo de ver, de que es entrega del Monasterio, porque todos los de dicha procedencia llevan la misma encuadernación, y esto me movió á confrontar su letra con la del P. Sigüenza y del P. Alaejos, autores de aquel tiempo, sabios hebraistas de este Monasterio, bibliotecarios y discípulos aventajadísimos del incomparable Arias Montano; pero la del P. Sigüenza es más recta y apretada, y la del códice de que hablamos, mas oblicua y ancha; mas parecido tiene con la del P. Alaejos, pero tampoco me atrevo á asegurar sea de él, pues existe diferencia constante en el modo de escribir algunas consonantes, especialmente las *pp*, entre el códice y los diferentes autógrafos del P. Alaejos que hemos visto. En la parte interna de la cubierta lleva de letra posterior esta nota *de Pero Lopez de Ayala?* pero en la *Vida literaria del Canciller D. Pedro López de Ayala* publicada por D. Rafael Floranes en los tomos 19 y 20 de la Colección de documentos inéditos para la Historia de España no se menciona ésta entre sus obras.

De la importancia que pueda tener este códice pueden juzgar los lectores por la muestra que ofrecemos en las fotografías adjuntas; y conviene no olvidar que el manuscrito ha sido escrito en España y en el siglo XVI, lo cual contribuye á darle más importancia porque la relación que existía entre judíos y españoles no cabe duda que contribuiría á que la correspondencia entre una y otra lengua ofreciese mayores garantías y fuese lo más exacta posible.

P. PEDRO BLANCO SOTO,

Agustino, Auxiliar de la Real Biblioteca del Escorial.

Escorial, 4 de Junio de 1910.

1. En el índice de la Biblioteca de dicho Conde publicado en el tomo cuarto de Gallardo (1479-1527) tampoco figura dicho códice.

BIBLIOGRAPHIE

Carmelo de Echegaray et Serapio de Mugica, *Villafranca de Guipúzcoa, monografía histórica.* **Irun, Valverde, 1908; 1 vol. in-8° de XIV-503 pages, avec planches hors texte.**

Je ne crois pas qu'on doive séparer, dans l'histoire du Moyen-Age et de la Renaissance, pour ne pas aller au delà, les destinées des différents pays chrétiens. Elles s'éclairent les unes par les autres. Ce sont, des deux côtés des Pyrénées et des Alpes, mêmes croyances, mêmes pratiques, mêmes transformations sociales. Michelet, dans un passage célèbre, a insisté sur le retour à l'isolement terrien au xe siècle; Fustel de Coulanges, dans un chapitre tout aussi beau, a insisté sur la peur du danger immédiat et la vie qui se renferme. On pourrait tout aussi bien insister sur les pensées communes, les relations entre les peuples, la vie largement humaine, qui, malgré les pires dangers, leur a fait regarder sans cesse les uns vers les autres. Ainsi, c'est au xe siècle que se développent les pèlerinages de Saint-Jacques, qui sont un des phénomènes les plus extraordinaires du cosmopolitisme religieux. Et au XIIIe siècle la renaissance de la vie bourgeoise, la création des villes nouvelles sont autant de faits qu'a connus toute l'Europe chrétienne.

C'est à cela que je pensais en parcourant l'histoire de la ville de Villafranca en Guipúzcoa. Elle est l'œuvre de deux hommes qui se sont fait un beau nom dans les études hispaniques, et qui, Dieu merci, par leur bonne grâce d'accueil, leur goût de l'enseignement, ont su n'être pas des isolés et créer autour d'eux des amis qui seront des disciples.

Cette histoire, évidemment, intéresse surtout les gens du pays. On y insiste sur les faits locaux. Peu d'événements généraux se sont passés à Villafranca. Mais enfin l'histoire générale trouvera beaucoup à glaner dans ces pages, sur les institutions particulières au Guipúzcoa, sur l'intensité des traditions basques. Et enfin, elles sont écrites en un style aimable et alerte, que les Espagnols savent souvent mettre dans les exposés les plus arides.

CAMILLE JULLIAN.

H.-R. Lang, *Communications from Spanish Cancioneros* (reprinted from the Transactions of the Connecticut Academy of Arts and Sciences, vol. XV, july 1909).

Ce tiré à part contient : I. *The works of Juan de Valtierra* (œuvres catalanes et castillanes de ce poète navarrais, les unes inédites, les autres mal publiées), suivies d'un poème catalan de l'aragonais Pedro de Santa Fé. Avec notes.

II. *The Cancionero de la Colombina at Seville.* Le contenu de ce recueil (xv[e] siècle) n'était guère connu que par une copie de la B. Nacional. Des remaniements empêchent de savoir quelle en fut la forme primitive. M. Lang l'analyse sommairement ; il donne les variantes de deux compositions de Gómez Manrique *(De los mas el mas perfecto; Pues este negro morir)* et d'une de Juan de Mena (*Canta tu, Christiana musa*), publiées par M. Paz y Mélia, ainsi que de celles d'Antón de Montoro, publiées par M. Cotarelo. Il n'a pu faire de même pour les *Vicios y Virtudes* de Pérez de Guzmán et pour le *Laberinto* de Juan de Mena, mais il nous promet une publication en fac-similé des premiers.

Suit un tableau de concordance des trois Cancioneros de la B. Nacional, du British Museum et de la Colombine.

G. C.

J. Hazañas y La Rua, *Maese Rodrigo*, (1444-1509). Sevilla, 1909 ; in-8, 531 pages.

L'auteur de ce livre, professeur à la Faculté de philosophie et lettres de Séville, est connu des hispanisants par plusieurs publications, entre autres une édition de la comedia *El rufian dichoso* et de l'entremés *El rufian viudo* de Cervantes, précédée d'une introduction et suivie de notes copieuses (*Los rufianes de Cervantes*, Sevilla, 1906).

Maese Rodrigo est la première étape d'une histoire de l'Université de Séville. C'est la biographie du fondateur de cette Université, Rodrigo Fernández de Santaella y Córdoba, avec une bibliographie de ses œuvres, parmi lesquelles le *Vocabularium ecclesiasticum* (77 éditions ou refontes parues sous son nom ou celui du peu scrupuleux Fray Diego Ximénez Arias). A propos de ce *Vocabularium*, M. Hazañas relève (p. 44) une méprise d'Haebler qui a pris pour un incunable (Séville, 1499) une édition de Séville, 1515. Sans vouloir triompher bruyamment, le professeur sévillan regrette que le savant allemand ne soit point passé par Saragosse, où il aurait vu le vrai incunable, et n'ait pas poussé jusqu'à Séville, où il eût vu l'édition de 1515. — Le *Libro de Marco Paulo* (1502), les *Sermones de San Bernardo* et les *Constitutiones Collegii* figurent parmi les œuvres les plus intéressantes de cette bibliographie. Puis viennent des appendices sur le chapitre

cathédral de Séville au temps de Maese Rodrigo, la famille et les amis de celui-ci, etc.

Ce premier livre, très consciencieux et très soigné, est assurément d'une lecture un peu austère, mais l'auteur aura sans doute plus d'occasions de nous égayer quand il nous dira la vie des étudiants du collège de *Maese Rodrigo*, de la turbulence desquels nous savons déjà quelque chose par ce que nous dit Sánchez Arjona (dans *El teatro en Sevilla*, 1887) de leur façon de célébrer la *fiesta del Obispillo*.

G. CIROT.

Cervantes, *Coignet et Coupillé (Rinconete et Cortadillo)*. Nouvelle traduite en français, avec une Introduction et des Notes, par **Adolphe Coster**. Paris, imprimerie Levé, 1909; 1 vol. in-8° de XVIII-51 pages.

Traduire en français l'admirable nouvelle de *Rinconete et Cortadillo* est une entreprise aussi difficile qu'attrayante. En son temps, Louis Viardot s'était fort habilement acquitté de cette tâche, où l'on ne peut réussir que si l'on joint à la science du philologue quelques-uns des dons d'un artiste. Cependant, aujourd'hui, grâce à l'excellente édition de M. Rodríguez Marín et en s'aidant des travaux qu'on a consacrés en ces dernières années à l'argot espagnol et français, l'on peut essayer de serrer de plus près l'original et d'en rendre mainte nuance avec une plus minutieuse fidélité. C'est ce qu'a tenté M. Adolphe Coster, déjà connu de nos lecteurs par ses travaux sur le poète Herrera et sa collaboration au *Bulletin hispanique*. En dépit de quelques défaillances ou de quelques maladresses, sa traduction, à la fois exacte et animée, n'a point déçu notre attente. Çà et là, on souhaiterait qu'elle fût moins littérale, plus vive, plus expressive, voire même plus claire[1]. Rarement un vocable trop remonté jette une fausse note dans le coloris picaresque du dialogue ou du récit[2]. Notre préférence s'attachera-t-elle désormais à la nouvelle traduction aux dépens de celle de Viardot? Mieux « outillé » que son devancier pour affronter certaines difficultés de l'interprétation, M. Coster me semble parfois avoir pénétré moins profondément que lui dans l'intelligence du texte espagnol et l'avoir

1 P. 1 : *alpargates tan traídos como llevados*, « des espadrilles aussi portées qu'emportées ». Viardot n'avait-il pas mieux rendu le sens, en traduisant : « aussi usées que portées »? — P. 7 : *con los ya referidos naipes, limpios de polvo y paja*, « avec les cartes déjà mentionnées, dépourvues de poussière et de paille ». Si je ne me trompe, il y a dans cette locution une nuance qui a échappé au traducteur ou qu'il n'a pas su rendre en français. — P. 38 : *que lo tengo de echar todo á doce, aunque nunca se venda*, « que je vais tout mettre à douze, même s'il ne doit jamais se vendre ». — P. 42 : *corchetes neutrales*, « cognes neutres ».

2. P. 27 : *poner más fuego á la cólera de Monipodio*, « attiser la colère de Monopole ». — P. 37 : *enojada mia*, « ma belle irritée ». Le même mot est mieux traduit à la p. 41 : *Detente, enojado*, « Arrête-toi, gros fâché ».

moins bien rendu en français. Mais, pour n'être pas sans défauts, son œuvre fait néanmoins honneur à sa science et à son talent et mérite d'être chaleureusement recommandée à ceux à qui il l'a destinée, « aux curieux des choses d'Espagne qui n'en connaissent pas la langue », et même à ceux qui, la connaissant, ne lisent pas couramment les nouvelles picaresques et l'argot.

« J'ai suivi, nous déclare M. Coster (p. XVI), le texte définitif donné par M. Rodríguez Marín, et je me suis appliqué à le reproduire le plus fidèlement possible, en respectant jusqu'aux négligences, aux répétitions, aux pléonasmes qui abondent chez Cervantes et qui, à mon avis, donnent à sa phrase une saveur si originale, un caractère si piquant de spontanéité. » Et plus loin : « J'ai cru qu'il était indispensable, pour faire comprendre toute la gaîté de ce joyeux tableau, de traduire jusqu'aux sobriquets dont l'auteur a pourvu ses personnages, et qui, empruntés à leurs qualités physiques ou morales, complètent si heureusement leur physionomie : on ne saurait oublier, en effet, qu'ils offraient un sens très clair pour les contemporains. Je ne me flatte pas d'y avoir complètement réussi... »

A mon sentiment, cette innovation, que révèle d'emblée le titre mis par M. Coster à sa traduction, est extrêmement heureuse; et, parmi les noms ou sobriquets donnés par Cervantes aux personnages de la nouvelle, il n'y en a que bien peu dont les équivalents français n'aient été choisis avec beaucoup de finesse et de discernement. « *Cabrillas*, que j'ai rendu par *Pléiades,* offre une multitude de sens entre lesquels il est fort malaisé de choisir. » Dans cette incertitude, un nom tiré de la mythologie classique était assurément le plus mal approprié au « goujat » du Bichonné. « *Diego Cortado* est exactement traduit par *Jacques Coupé.* » Est-ce que, par hasard, M. Coster s'imaginerait que *Diego* soit une forme castillane du nom de Jacques? Sinon, pourquoi cette substitution de prénom, qui, aux yeux du traducteur, semble aller de soi, mais qui, aux nôtres, ne se justifie d'aucune façon? La traduction de *Cortadillo* par *Coupillé* « donne, je le reconnais, prise aux critiques; la plus grave, c'est que Cortadillo n'est pas un participe... et que Cortadillo signifie de plus une monnaie entaillée qui a perdu sa forme ronde, un gobelet, et enfin, en argot, une manière de tricher au jeu... Mais ici j'ai dû me résigner à garder seulement l'idée du diminutif. » A cela j'objecterai qu'il n'y a que très peu de verbes français de la première conjugaison dont se dérive un diminutif en *-iller*, et que, par suite, le nom de Coupillé sonne mal à nos oreilles, si toutefois il m'est permis de formuler en ces termes généraux une impression personnelle. Sous la même réserve, oserai-je encore exprimer le regret qu'en nommant les deux compagnons Coignet et Coupillé le nouveau traducteur ait altéré cette symétrie dans la succession des voyelles et des consonnes, dans le nombre des

syllabes et l'accentuation, qui a pour effet d'unir dans notre mémoire, en un couple inséparable, les noms de Rinconete et Cortadillo?

Après ces remarques générales ou particulières, je retiens encore quelques passages dont la traduction n'est pas à l'abri de tout reproche :

P. 2 : *en un portal ó cobertizo que delante de la venta se hace,* « sous un hangar ou abri qui se trouve devant l'auberge ». A la page 7, le même *portal* est traduit par « portail ». Le mot « porche », déjà employé par Viardot, ne conviendrait-il pas mieux aux deux endroits?

P. 14 : *Que no entrevan, señores Murcios? respondió el otro. — No somos de Teba ni de Murcia...* — « Vous n'entrevez pas, seigneurs Murciens? répondit l'autre. — Nous ne sommes ni de Trèves ni de Murcie... » Ici, le traducteur a eu plus d'esprit que Cervantes lui-même... il en a eu trop; car le nom de Trèves détonne dans la bouche de Coupillé et dans le cadre sévillan de la nouvelle. Pour expliquer le jeu de mots sur *entrevan* et *Teba,* il convenait de rappeler que le *v* et le *b* sont confondus en castillan depuis le XVIe siècle; mais il n'est pas exact de dire (note 5) qu'*entrevan* soit « prononcé *entreban* ».

P. 18, 3e alinéa, une réplique de Coin est attribuée à Coupé.

Ib., 7e alinéa : *un cántaro desbocado*, « une cruche ébréchée ». « Égueulée » serait plus exact et plus pittoresque.

P. 20 : *él representaba el más rústico y disforme bárbaro del mundo,* « c'était le type du plus rustique et du plus informe barbare du monde ». Encore ici je préfère la traduction de Viardot : « il représentait le barbare... ».

P. 27 : *la hidalguía de los dos modernos*, « la générosité des deux nouveaux venus ». Le beau mot *hidalguía* serait mieux rendu par : « la noblesse de sentiments ».

P. 28 : *diestro mio,* « Spadassin[1] de mon cœur ». Le mot « spadassin » fait ici un effet un peu ridicule. Je dirais plus simplement : « mon brave », ou « brave de mon cœur », ainsi que M. Coster a traduit, à la p. 39, *valentón de mis ojos.*

P. 29 : *un grandísimo gato de reales*, « un très grand sac de peau de chat plein de réaux ». Du texte de Covarrubias cité par M. Rodríguez Marín à l'occasion de ce passage, il résulte que, dès l'époque de Cervantes, *gato* avait pris le sens général de « bourse » ou de « sac » et perdu sa signification propre de « sac de peau de chat ».

P. 31. Les mots *pero no tengo trocado* (mais je n'ai pas de monnaie) ne sont pas traduits.

P. 32 : *el escanciar con el corche de colmena,* « le soin de verser à boire avec la ruche de liège ». Ainsi que M. Coster le remarque en note, par *corche de colmena* Cervantes désigne « la coupe de liège dont les

1. Pourquoi la majuscule après une virgule?

dimensions rappellent les ruches faites en liège ». Il ne fallait donc pas traduire *escanciar* par « verser », mais par « servir à boire ».

P. 33 : *Montas! que le dí yo ocasión para ello!* « Allons! je lui ai donné occasion pour cela? » Plus loin : *creyendo él que yo le sisaba algo de la cuenta,* « lui, croyant que je lui diminuais quelque chose du compte ». C'est bien languissant, bien affadi! Viardot a mieux rendu par « soufflais » l'expressif *sisaba.*

P. 37 : *ese gesto de por demás,* « cette figure dédaigneuse » [1]. En note : « Je ne suis pas sûr du sens de cette expression. » J'entends : « ce visage qui est de trop ici ».

P. 41 : *algunas seguidillas de las que se usaban,* « quelques-unes de *ces* seguidilles alors à la mode ». Il y a une légère inexactitude dans cet emploi superflu de l'adjectif démonstratif.

P. 48. A la dernière phrase du premier alinéa, « la Gagneuse » a été substituée au *Ganchoso* du texte espagnol. A la fin de la même phrase, les mots : *puesto que es justicia mera mixta que nadie se éntre en pertenencia de nadie* sont traduits à contresens dans les termes : « car c'est une juridiction mixte: bien que personne ne doive entrer dans les domaines d'autrui. » Je comprends : « quoique, en bonne justice, personne ne doive... » [2].

Ernest MURET.

A. Rodriguez del Busto, *Altitudes y canalización.* Córdoba, 1908; in-8°, 237 pages.

Depuis plusieurs années déjà, l'auteur de ce livre poursuit l'exposé d'un programme général de canalisation sud-américaine, permettant de relier par une voie navigable, uniforme et continue, les réseaux accessibles de l'Amazone et du Rio de la Plata : le Cassiquiare, dit-il dans son prologue, est une « prodigieuse leçon » ; unissant des tributaires de l'Orénoque et de l'Amazone, il nous apprend « comment les peuples sud-américains doivent communiquer entre eux, par un procédé pratique, économique et de sûre efficacité pour le développement de leurs richesses ».

Assurément, l'interposition d'immenses régions de médiocre relief entre les Andes et les hauteurs atlantiques des Guyanes et du Brésil est un trait caractéristique du continent sud-américain, et l'idée se présente naturellement d'une jonction entre les fleuves géants qui les drainent. Diverses missions, boliviennes et brésiliennes surtout, ont étudié ce problème, depuis longtemps posé; l'opinion générale paraît être aujourd'hui en faveur de voies mixtes, ferrées et fluviales, qui profiteraient des biefs navigables, et tourneraient les

1. Viardot : « cette mine renfrognée ».
2. Viardot : « bien qu'il soit de bonne justice que personne n'entre dans le domaine de personne. »

rapides par des tronçons de chemin de fer; c'est ainsi que le rail rattacherait les biefs du Mamoré et du Madeira, ouvrant à la Bolivie un accès direct sur le réseau amazonien, et que la voie ferrée qui monte du Matto Grosso vers Corumba et le haut Paraguay serait ultérieurement prolongée jusqu'à se souder à la précédente.

M. Rodriguez del Busto préférerait des canaux, sur lesquels les transports coûtent moins cher; il veut par là « donner des ports » à la Bolivie, devenue toute continentale. Le réseau qu'il propose consiste essentiellement en des canaux dont la courbe d'ensemble soulignerait à l'est celle du système andin; les sections boliviennes uniraient au nord le Purus, affluent direct de l'Amazone, avec les diverses rivières qui forment le Madeira, Madre de Dios, Beni, Mamoré; au sud, cette dernière avec les cours supérieurs de tous les fleuves qui descendent vers les steppes du Chaco et le lit collecteur du Paraguay. L'Argentine posséderait alors, au pied des sierras andines, une voie navigable artificielle, sensiblement parallèle au Paraguay.

Notre auteur observe qu'un tel canal serait aisément approvisionné d'eau par les rivières issues des Andes, dont le débit très irrégulier lui serait réservé, assagi et compensé au moyen de barrages, au droit des principales vallées; des eaux aujourd'hui sauvages, dont les inondations ne sont pas moins redoutables que la disette, suivant les saisons, seraient ainsi disciplinées. Le canal passant non loin de Salta, de Tucuman, de Santiago del Estero, de Córdoba, serait ensuite dirigé à l'est, vers le port de Buenos-Ayres; il pourrait aussi par la Mar Chiquita de Córdoba, transformée en une sorte de réservoir intermédiaire, avec chenal au centre, déboucher sur le Parana, à Santa-Fé.

Présenté par M. del Busto avec une ardente conviction, appuyé sur des données d'altitude qui nous ont paru sérieusement critiquées, le projet est séduisant; mais nous nous demandons si les conditions techniques d'exécution ont été étudiées d'assez près; et c'est pourquoi nous réservons notre opinion sur le caractère pratique de ce vaste et beau programme, qui n'a pas été établi sans des travaux minutieux dont le bénéfice, en tout cas, ne sera pas perdu.

Henri LORIN.

REVUE DES REVUES

Revue hispanique[1].

1902 (IX). — R. J. Cuervo : « Lindo » ; — El elemento popular en el Diccionario de la Academia española. — G. Baist : « Mono ». — J. Fitz-Gerald : Spanish Etymologies. II. — D. Lopes : Toponymia arabe de Portugal. — R. Foulché-Delbosc : Étude sur le *Laberinto* de Juan de Mena. — K. Haebler : Bemerkungen zur « Celestina ». — R. Foulché-Delbosc : Observations sur la *Célestine ;* — La *Penitencia de amor* de Pedro Manuel de Urrea. — J. Miret : La cabeza del rey Jaime I de Aragón. — G. Marcel : Un éventail géographique. — R. de Flotte : Remarques sur la carte d'Espagne au 1 : 50,000. — J. Massó Torrents : Dos poemes catalans del XIVen segle, sobre la vida de la gent de mar. — Razonamiento que faze Johan de Mena con la muerte. — Requesta al marques de Santillana. — Coplas de *Trescientas cosas mas*. — Deux romances de germania. — Huit petits poèmes. — *La vida del pícaro,* éditée par A. Bonilla. — La *Comedia muy exemplar de la Marquesa de Saluzia llamada Griselda,* par Navarro, réimpression par C. Bourland. — *Los trabajos de Josef*, auto del ldo Juan de Caxes, publié par A. Restori. — E. Gigas : Lettres d'un diplomate danois en Espagne (1798-1800). — A. Galante : Proverbes judéo-espagnols. — Z. Consiglieri Pedroso : Poesias populares portuguesas. — *Varia.* L. Barrau-Dihigo : Note sur un diplôme de Ferdinand Ier octroyé à l'église d'Oviedo en mai 1036 ; Fragments inédits des *Gesta Comitum Barcinonensium et Regum Aragoniae;* R. Chabás : Don Jofre de Borja y doña Sancha de Aragón ; R. F.-D. : « Ganapan » ; H. Vaganay : L'Espagne en Italie ; E. Guillon : Deux voyages en Espagne au XVIIe siècle ; — G. Marcel : Un atlas manuscrit de la Catalogne ; — J. Puyol : La traducción castellana de *El Bachiller de Salamanca*. — Comptes rendus : E. Guillon, *Les guerres d'Espagne sous Napoléon ;* T. Ximénez de Embún, *Descripción histórica de la antigua Zaragoza ;* Ant. Rodríguez Villa, *Diálogo de los pages ;* R. Altamira, *Historia de España ;* E. Torres, *Libro primero de Cabildos de Lima;* M. Serrano y Sanz, *San Ignacio de Loyola en*

1. Voir *Bull. hisp.*, 1902, p. 173.

Alcalá de Henares; P. Lafond, *Goya;* G. Reynier, *La vie universitaire dans l'ancienne Espagne;* J. R. Carreras, *Karl von Oesterreich und Elisabeth von Braunsweig Wolfenbüttel in Barcelona und Gerona* (G. Desdevises du Dézert); R. D. Perés, *Musgo;* F. Rodríguez Marín, *El loaysa de «El Celoso Extremeño»* (J. Fitzmaurice-Kelly); Blasco Ibáñez, *La Barraca* (*Terres maudites*, trad. Hérelle); A. Calderón, *Treinta artículos* (H. Peseux-Richard); Clerc, *Capitulation de Baylen;* Boppe, *Les Espagnols à la Grande Armée;* Balagny, *Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne*, t. I (G. D. du D.): C. Pérez Pastor, *Nuevos datos acerca del histrionismo español* (A. Restori); *Catálogo de la Biblioteca municipal de Madrid;* J. Andreu, *Catálogo de una colección de impresos referentes á Cataluña* (J. Chastenay); Ant. Restori, *Il cancionero classense* 263 (R. F.-D.); González de la Rosa, *La solution de tous les problèmes relatifs à Christophe Colomb* (G. Viennet); H. Vignaud, *La lettre et la carte de Toscanelli sur la route des Indes par l'ouest...* (H. P. Biggar); *La historia de los nobles cavalleros Oliveros de Castilla y Artus dalgarbe; El Diablo cojuelo*, reproduction de A. Bonilla; *El libro de Patronio*, reproduction de Krapf (R. F.-D.).

1903 (X). — Ch. Ph. Wagner : The sources of *El Cavallero Cifar.* — R. Foulché-Delbosc : Le « Commandeur grec » a-t-il commenté le *Laberinto?* — A. Restori : Il *Manojuelo de Romances, parte primera*, de Gabriel Lasso de la Vega. — R. F.-D. : *Dialogo entre Lain Calvo y Nuño Rasura* (1570); Vingt-six lettres de Góngora. — L. Barrau-Dihigo : A propos des *Gesta Comitum Barcinonensium.* — R. F.-D. : Testamento de Pedro Rodriguez de Fonseca (1419); Coplas de *Trescientas cosas mas*, II; L'auteur de la *Pícara Justina.* — H. Vaganay, L'Espagne en Italie. — Comptes rendus : H. Vignaud, *A critical study of the various dates assigned to the birth of Chr. Columbus* (H. P. Biggar); Ch. Oman, *A History of the Peninsular War* (B. Parsons); A. López Ferreiro, *Galicia histórica* (L. Barrau-Dihigo); *Instrucciones por la redacción de los Catálogos en las Bibliotecas...* (id.); Cl. Rochel, *Cervantes inédit* (R. F.-D.); M. Rodríguez Marín, *Luis Barahona de Soto;* R. León Máinez, *Primera edición del Quijote en Jerez;* Fr. Wadleigh Chandler, *Romances of Roguery;* Fonger de Haan, *An outline of the History of the Novela Picaresca in Spain* (J. Fitzmaurice-Kelly); P. Groussac, *Le « Don Quichotte » d'Avellaneda;* L. R. Fors, *Criptografía Quijotesca; La Celestina*, éd. Garnier (R. F.-D.); A. Bonilla, *Comedia Tibalda* (J. Chastenay). — R. Foulché-Delbosc : Deux chansonniers du xv[e] siècle. — L. Barrau-Dihigo : Notes et documents sur l'histoire du royaume de Léon (41 chartes royales léonaises). — J. Miret y Sans : La princesa griega Lascaris condesa de Pallars en Cataluña. — L. Bouvat : Notice bio-bibliographique sur Ashìr ad Dìn Mohammed ibn Yoûsouf Aboû Hayyân Al-Gharnatì. — H. P. Biggar : The voyages of the Cabots and of the Corte-Reals to

North America and Greenland (1497-1503). — A. Galante : Quatorze romances judéo-espagnols. — R. F.-D. : Las coplas del tabefe. — Comptes rendus : M. Menéndez Pidal, *Manual elemental de gramática histórica* (A. R. Gonçalve-Vianna); W. Edw. Purser, *Palmerin of England* (J. F.-K.).

1904 (XI). — Floresta de philosophos (édition du ms. de la Bibl. Nacional). — G. Baist : Hispaniolus? - A. Gonçalves Vianna; Etymologies portugaises. — P. Groussac : Le commentateur du *Laberinto*. — R. Foulché-Delbosc : Notes sur le sonnet *Superbi colli*. — J. Puyol y Alonso : Una puebla en el siglo xiii (cartas de población de El Espinar). — G. Desdevises du Dezert : Souvenirs d'Emmanuel-Frédéric Sprünglin. — L. Bouvat : A propos d'Aboû Hayyân Al-Gharnatî. — R. Foulché-Delbosc : Las coplas del tabefe. — H. Vaganay : L'Espagne en Italie (suite). — Comptes rendus : A. Bonilla, *Anales de la literatura española* (J. Fitzmaurice-Kelly); R. de Sèze, *Baylen;* R. Altamira, *Cuestiones modernas de historia* (G. D. du D.).

1905 (XII). — C. B. Bourland : Boccaccio and the *Decameron* in castilian and catalan literature. — R. D. Perés : El espíritu castellano y el catalán en la poesía española. — A. Bonilla : Epístola de Adelardo López de Ayala (texte). — J. Puyol y Alonso : Cantos populares leoneses (texte et musique). — J. F.-K. : Note on three sonnets. — R. F.-D. : Un *villancico* retrouvé. — H. Vaganay : L'Espagne en Italie (suite). — Comptes rendus : E. Ibarra, *Colección de documentos para el estudio de la historia de Aragón. Documentos correspondientes al reinado de Ramiro I* (L. Barrau-Dihigo); — R. Altamira, *Psicología y Literatura* (G. D. du D.). — O. M. Johnston : Sources of the Spanish Ballad of Don García. — A. Giménez Soler : Caballeros españoles en Africa y Africanos en España. — G. Desdevises du Dezert : Luis Vives (d'après l'ouvrage d'A. Bonilla). — J. Massó Torrents : Inventari dels bens mobles del Rey Martí d'Aragó. — L. Barrau-Dihigo : Note sur le *Tumbo viejo*, de l'Église cathédrale de Lugo. — A. Bonilla : « Golfines ». — Comptes rendus : *Libro de los engaños y los asayamientos de las mugeres*, publié par A. Bonilla (J. Chastenay); — A. Rodríguez Villa, *Ambrosio Spinola* (G. D. du D.); Mis de Laurencín, *Libro de la Cofradía de Caballeros de Santiago de la Fuente* (L. B.-D.). — (XIII) A. Bonilla : Los orígenes de *El sombrero de tres picos*. — R. Salillas : Poesía rufianesca (jácaras y bailes). — J. Miret y Sans : Négociations de Pierre IV d'Aragon avec la cour de France (1366-1367). — A. Bonilla : Curiosidades literarias de los siglos xvi y xvii. — R. Foulché-Delbosc : Los vicios de Madrid [extraits d'un manuscrit daté de 1807]. — Carta crítica sobre la obra del Quixote. — R. F.-D.: Fragment d'un romance inconnu. — J. F.-K.: Note on three sonnets (suite). — Comptes rendus : G. Cirot, *Les histoires générales d'Espagne entre Alphonse X et Philippe II* (L. Barrau-

DIHIGO); — *Homenaje á D. Francisco Codera* (J. CHASTENAY); — J. Saroïhandy, *Remarques sur la conjugaison catalane* (P. FABRA); J. Lameire, *Les occupations militaires en Espagne pendant les guerres de l'ancien droit; — Derecho consuetudinario y economía popular de la provincia de Alicante,* par R. Altamira; — G. de Grandmaison, *Correspondance du comte de la Forest;* A. Salcedo, *El coronel de Mondragón* (G. D. du D.). — L. BARRAU-DIHIGO : Correspondance d'Espagne [Lettres de Charles Graux]. — J. MOREIRA : Factos de syntaxe do português popular. — R. MENÉNDEZ PIDAL : *Razón de Amor con los Denuestos del Agua y el Vino* [texte avec fac-similé]. — R. F.-D. : Proverbios de don Apostol de Castilla; — Coplas de despedida. — Comptes rendus : A. Danvila, *Estudios españoles del siglo XVIII : Luisa Isabel de Orleans y Luis I; Fernando VI y Doña Bárbara de Braganza;* — E. Gossart, *L'établissement du régime espagnol dans les Pays-Bas et l'insurrection* (G. D. du D.); — F. Aznar, *Forum Turolii* (F. B.-D.).

1906 (XIV). — J. MOREIRA, Factos de syntaxe de português popular. — R. F.-D.: La traduction latine des *Coplas* de Jorge Manrique [texte]. G. ANTOLÍN : Sobre el traductor latino de las *Coplas* de Jorge Manrique. — A. BONILLA : Tractado de Amiciçia du « Doctor » Ferran Nuñez, xv[e] siècle, texte]. — R. F.-D. : Poésies attribuées à Góngora [sonnets, *canciones,* romances, *letrillas*, etc.]. — Z. CONSIGLIERI PEDROSO : Contos populares portuguezes. — CIRO BAYO : Vocabulario de provincialismos argentinos y bolivianos. — R. F.-D. : Doctrina de la Discriçion [texte]. — Letrillas. — A. GIMÉNEZ SOLER : Un autógrafo de Don Juan Manuel. — (XV) J. PUYOL : Vocablos usados en León. — P. FABRA : Les e toniques du catalan. — A. R. GONÇALVES VIANNA : Quantidade prosódica das vogais em português. Diferenciações de sentido. — F. ADOLFO COELHO : Casos de analogia na lingua portuguesa. — J. FITZMAURICE-KELLY : Some correlations of Spanish Literature. — H. R. LANG : Contributions to Spanish Literature : Testamento del Maestre de Santiago por Fernando de la Torre; Versos de *Cabo roto.* — A. COESTER : Compression in the Poema del Cid. — P. GROUSSAC : Le Livre des *Castigos e documentos* attribué au roi D. Sanche IV. — R. F.-D. : Les *Castigos e documentos* de Sanche IV. — A. BONILLA : Antecedentes del tipo celestinesco en la literatura latina. — R. SALILLAS : Poesía matonesca. — H. A. RENNERT : The staging of Lope de Vega's comedias. — J. MASSÓ-TORRENTS : Historiografía de Cataluña en catalá durant l'epoca nacional. — L. BARRAU-DIHIGO : Les premiers rois de Navarre. Notes critiques. — C. F. SEYBOLD : Die geographische Lage von Zallâka-Sacralias (1086) und Alarcos (1195). — FR. CARRERAS Y CANDI : Espases maravelloses en lo regnat de Jaume lo Conqueridor. — J. MIRET Y SANS : Tres princesas griegas en la corte de Jaime II de Aragón. — L. BOUVAT : Sur quelques manuscrits de la Société Asiatique relatifs à l'Espagne. —

G. S. WILBERFORCE : Josep e Zulayme. — H. DERENBOURG et L. BARRAU-DIHIGO : Une charte hispano-arabe de l'année 1312. — A. L. STIEFEL : Unbekaunte Spanische Romanze. — J. F.-K. : Caspar Ens' Translation of *Lazarillo de Tormes*. — CIRO BAYO : Cantos populares americanos. — J. MOREIRA : A palavra « Taibo » en Camõens, Antonio Prestes, Ribeiro Chiado e Jorge Ferreira de Vasconcellos. — R. F.-D. : La plus ancienne mention d'*Amadis*. — A. BONILLA : Una imitación de *Lazarillo de Tormes* en el siglo XVII. — J. BRIMEUR : Supplément français à la Bibliographie de Ríus. — H. P. BIGGAR : A Cabot source which does not exist. — J. CHASTENAY : Le *Cid* de Chateaubriand. — Dessins inédits de Goya. — Comptes rendus : F. M. Josselyn, *Études de phonétique espagnole* (A. R. GONÇALVES VIANA); — A. Carnoy, *Le latin d'Espagne d'après les inscriptions*, 2e édition (A. ERNOUT); J. Puyol, *Estado social que refleja el Quijote* (H. PESEUX-RICHARD); — M. QUILLARDAT, *Espagnols et Portugais chez eux* (H. P.-R); — R. de Ureña y Smenjaud, *La legislación gótico-hispana;* Sampere y Miquel, *Fin de la nación catalana* (G. D. du D.); — L. Gaylord Bourne, *The American Nation*, t. III (H. BIGGAR); — F. Carreras y Candi, *Miscellanea histórica catalana* (W. J. MÜLLER).

1907 (XVI). J. MOREIRA : Factos de syntaxe de português popular. — H. R. LUNG : A propos of *Caçafaton* in the Rhyma Dictionary of Pero Guillén. — R. FOULCHÉ-DELBOSC : Étude bibliographique sur Fernán Pérez de Guzmán. — A. GIMÉNEZ SOLER : Caballeros españoles en Africa y Africanos en España. — J. DESDEVISES DU DÉZERT : Un consul général de France à Madrid sous Ferdinand VI (1748-1756). Le consul général Partyet — G. MARCEL : Le géographe Tomas Lopez. Essai de biographie et de cartographie. — G. U. UMPHREY : Aragonese texts now edited for the first time [extrait de la 3e partie de la *Grant Coronica de los Conquiridores* de Juan Fernández de Heredia]. — R. F.-D. : Cancion real á una Mudanza [texte]. — AARON WITTSTEIN : An unedited Spanish Cancionero. — H. A. RENNERT : Spanish actors and actresses betwen 1560 and 1680. — L. BARRAU-DIHIGO : Notes et documents sur l'histoire du royaume de Léon. — V. LAMPÉREZ : Sobre algunas posibles influencias de la arquitectura cristiano-española de la edad media en la francesa. — Comptes rendus : S. Sanpere y Miquel, *Los cuatrocentistas* catalanes (G. D. DU D.); — F. Vézinet, *Les maîtres du roman espagnol contemporain;* J. Wakans, *Cuadros de miseria* (H. PESEUX-RICHARD). — (XVII) P. FABRE : Le catalan dans la *Grammaire des langues romanes* de W. Meyer-Lübke et dans le *Grundriss der Rom. Philologie*. — G. W. BACON : The *Comedias* of Doctor Juan Pérez de Montalván. — G. DESDEVISES DU DEZERT : Le Conseil de Castille en 1808. — A. BONILLA : Erasmo en España. — Ph. H. CHURCHMAN : Espronceda's *Blanca de Borbon* [texte ; en appendice, morceaux inédits et bibliographie d'Espronceda].

1908 (XVIII). — Johannes Jungfer : *Magerit-Madrid.* — R. Pastor : Vocabulario de madrileñisnos. — R. Foulché-Delbosc : Bibliographie de Góngora. — L. Medina : Frases literarias afortunadas. — C.-B. Bourland : An unknown manuscript of the *Caida de Principes.* — R. Foulché-Delbosc : *Por mares nunca de antes navegados ;* — Vers sur Alvaro de Luna. — A.-Th. Fournier : Un opuscule inconnu d'Ambrosio de Salazar. — L. Barrau-Dihigo : Un voyage en Espagne du début du xviii[e] siècle. — Hartvig Derembourg et L. Barrau-Dihigo : Quatre lettres de Josef Antonio Conde à Silvestre de Sacy. — A. Chassaigne : Ferdinand VII et son directeur. — J. Chastenay : Une épigramme de Martínez Villegas. — G. Desdevises du Dezert : c. r. de *L'Espagne et Napoléon*, par G. de Grandmaison ; de *La traite négrière aux Indes de Castille*, par G. Scelle. — H. Peseux-Richard ; c. r. de *Sangre y arena,* par V. Blasco Ibáñez. — M. Menéndez Pelayo : Dos opúsculos inéditos de D. Rafael Floranes y D. Tomás Antonio Sánchez sobre los orígenes de la poesía castellana. — R. J. Cuervo : Dos poesías de Quevedo á Roma. — J. Fitzmaurice-Kelly : Noroña's *Poesías asiáticas.* — R. Foulché-Delbosc : D'où dérive *El sombrero de tres picos ;* — 237 sonnets ; — C. R. du *Précis d'histoire de la littérature espagnole*, par E. Mérimée. (XIX). — W. W. Skeat : *Aguinaldo, aguilando.* — J. Miret y Sans : Documents en langue catalane (Haute-vallée du Sègre, xi-xii[e] s.). — G. G. Brownel : The positions of the attributive adjective in the *Don Quixote.* — H. R. Lang : The so-called *Cancionero de Pero Guillen de Segovia.* — J. Menéndez Pidal : San Pedro de Cardeña (restos y memorias del antiguo monasterio) [planches]. — J. Miret y Sans : Nuevos documentos de las tres Princesas griegas. — R. Salillas : Una página histórica fotografiada. La ejecución de Angiolillo [planches reproduisant cinq moments de l'exécution de l'assassin de Cánovas]. — R. F.-D. : Tragedia de Mirrha [réimpression d'après l'exemplaire du British Museum]. — H. A. Rennert : Marco Antonio y Cleopatra, a tragedy by Diego Lopez de Castro [publiée d'après le ms. de la Bibl. nac. de Madrid]. — A. Th. Fournier : La vie de Lazarille de Tormes, traduite par le sieur de B. [réimpression]. — A. Pérez Calamarte : *Gustavo,* novela inédita de A. López de Ayala. — J. P. Wickersham Crawford : Representación de los Mártires Justo y Pastor, de Fr. de Las Cuebas ; — Some unpublished verses of Lope de Vega. — Comptes rendus : *La jeunesse du Cid de Guillen de Castro,* trad. de Marcel Dieulafoy (H. Peseux-Richard) ; V[te] du Motey, *Guillaume d'Orange et les origines des Antilles françaises* (H. C Bell) ; Fr. Rousseau, *Règne de Charles III d'Espagne;* E. Gossart, *La domination espagnole dans les Pays-Bas à la fin du règne de Philippe II;* A. Bonilla, *Historia de la filosofía española ;* V. Lampérez, *Historia de la arquitectura cristiano-española en la edad media* (G. D. du D.) ; J. Fitzmaurice-Kelly, *Chapters on Spanish literature* (R. Schevill).

1909 (XX). — Ph. H. Churchman : Byron and Espronceda. — L. Medina : Frases literarias afortunadas. — J. Puyol : c. r. de *El Menandro*, novela por Matías de los Reyes, reimpresa por E. Cotarelo. — E. Valentin : c. r. de *Le Touriste français en Espagne et dans les pays de langue espagnole*, par J. Laborde. — H. Derenbourg et L. Barrau-Dihigo : Une charte hispano-arabe de l'année 1312. — R. Foulché-Delbosc : *Suma de las cosas maravillosas (Coronica del Cid Ruy Diaz*, Sevilla 1498) [réimpression de la première édition d'après l'exemplaire unique de Vienne]. — E. Gigas : Lettres inédites de quelques savants espagnols du xvi[e] siècle [Pedro Chacón, Ambrosio de Morales, Antonio Agustin, etc.]. — L. Barrau-Dihigo : Voyage de Barthélemy Joly en Espagne (1603-1604) [ms. de la Bibl. nat. de Paris]. — (XXI). G. S. Williams : The *Amadis* question. — G. Tyler Northup : *La selva confusa* de Pedro Calderón de la Barca [ms. de la Bibl. nacional de Madrid].

CHRONIQUE

M. R.-J. Cuervo a été, il y a quelques mois, nommé docteur *honoris causa* par l'Université de Berlin. Le *Bulletin hispanique* a trop d'obligation envers l'éminent maître pour ne pas se réjouir de cette distinction, dont il est regrettable que nos universités françaises ne puissent disposer.

~~~ Les *Discursos leídos ante la Real Academia de la Historia en la recepción de Rafael de Ureña y Smenjaud* (24 de Enero de 1909) comprennent *Una edición inédita de las « Leges Gothorum Regum » preparada por Diego y Antonio de Covarruvias, en la segunda mitad del siglo XVI* et une nécrologie du général Gómez de Arteche, bien connu par sa *Geografía histórico-militar de España y Portugal* et ses nombreuses publications historiques et géographiques : le tout par le récipiendaire ; puis *Observaciones histórico-étnicas sobre la composición de la raza española*, par Bienvenido Oliver.

Dans son discours, après des considérations intéressantes sur les diverses éditions des *Leges Wisigothorum* (Sichard, Pithou, Lindenbrog, Bouquet, Canciani, Academia española, Walter, Weber, Zeumer), sur les travaux de Knust, Guérard, Bluhme, Merkel, Haenel, de Rozière, Lécrivain, etc., et sur la théorie moderne concernant l'évolution de la *Lex Wisigothorum* (*cinq formes : theorodoriciana, antiqua, Recessvindiana, Ervigiana, Egicana*), le savant professeur de la Faculté de Droit de Madrid fait connaître quatre manuscrits de la Bibliotheca Nacional, dont l'un, écrit au milieu du XVIe siècle, est dû à la collaboration des deux Covarruvias et constituait une édition, malheureusement restée inédite (car elle était bien supérieure à celle de Pithou et même à celles des XVIIe et XVIIIe siècles), des *Leges Gothorum regum*, avec corrections et notes. De belles gravures (portraits de Diego et d'Antonio de Covarruvias par le Greco et autographes des deux frères) illustrent ce magistral travail.

~~~ Le tome Ier de l'*Historia de España y de la civilización española* de M. Rafael Altamira, publié en 1900, paru depuis en seconde édition, avait fait prévoir ce que serait l'ouvrage complet, un manuel plein de faits, bien distribué, bien renseigné, et répondant à l'idée que nous nous faisons aujourd'hui d'une histoire sérieuse destinée au public. L'année 1910, sous l'étiquette 1911, nous a apporté le quatrième volume de ce très estimable ouvrage. L'auteur s'arrête, dans l'exposé des faits, au *2 de Mayo*, et cet exposé, dans le tome IV, ne prend que 121 pages sur 556. Le reste est occupé par l'histoire sociale, économique et morale, et par une *Guía bibliográfica* très détaillée qui rendra

les plus grands services. M. Altamira est un des hommes qui font le plus d'honneur à l'Espagne; et cela, par son travail, par son initiative, par la sympathie générale qui l'entoure. Ce livre ajoute certainement beaucoup à la dette de ses concitoyens à son égard.

Un index alphabétique de tout l'ouvrage est promis à bref délai par l'éditeur (Barcelone, Juan Gili).

~~~ Nous ne pouvons aujourd'hui que signaler la *Spanische Grammatik auf historischer Grundlage* que vient de faire paraître notre collaborateur, M. Friedrich Hanssen (t. VI de la *Sammlung kurzer Lehrbücher der romanischen Sprachen und Literaturen*, Halle, Niemeyer, 1910, XVIII-277 p. in-8°). Ce manuel, bien au courant des plus récents travaux philologiques, garni de nombreuses références dont l'appareil ne fait pas de tort à la clarté de la rédaction, mettra le lecteur au courant de l'état actuel des questions et lui permettra de les approfondir par lui-même. Une place importante est faite à la syntaxe. G. C.

~~~ M. John D. Fitz-Gerald, de l'Université d'Illinois, a réuni dans un joli volume fort bien illustré (*Rambles in Spain*, New-York, s. d., Thomas Y. Crowell & C°, in-8° de 310 pages), les souvenirs de ses séjours en Espagne en 1899 et de 1900 à 1902. Aux descriptions de la nature, des monuments et de diverses curiosités locales se joignent des renseignements pédagogiques, par exemple sur l'*Instituto Internacional para la enseñanza de la muger*.

~~~ M. Léo Rouanet vient de donner une nouvelle traduction du texte portugais des *Dialogues sur la peinture* de Francisco de Hollanda (Paris, Champion, 1911, in-8° de XXIII et 237 pages). Cet ouvrage célèbre n'était connu de ceux qui ne lisent pas le portugais que par une traduction française inexacte et incomplète de 1845 et par une traduction allemande de M. Joaquim de Vasconcellos. M. Rouanet, qui a profité des recherches de l'érudit portugais, ne s'est pas borné à rendre avec une scrupuleuse fidélité les fameux dialogues, il a encore illustré son travail par une belle reproduction du portrait d'après nature de Michel-Ange qui se trouve dans l'album de Francisco de Hollanda conservé à l'Escurial.

~~~ M. H. Lorin, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, traite cette année du Brésil politique et économique.

~~~ *Errata*. — Dans notre tome XII (1910), lire, p. 150 (milieu de la page) : 335 sur 235 *millimètres*; — p 326, note 3 : Marcellin *Boule*; — p. 446, l. 10 : *š* (franç. *ch*); — p. 463, l. 1 et 11 : *Mlle* Dillenius.

7 janvier 1911.

LA RÉDACTION : E. MERIMEE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS.
G. CIROT, *secrétaire*; G. RADET, *directeur-gérant*.

Bordeaux. — Impr. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.
~~~

Vol. XIII. Avril-Juin 1911 N° 2.

L'ARCHÉOLOGIE EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL

MAI 1908 — MAI 1910.

(*Suite*[1].)

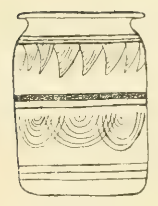
Il est un nom qui revient souvent depuis plusieurs années dans les revues espagnoles ou françaises traitant d'archéologie ibérique, c'est celui de M. Louis Siret. M. l'ingénieur Siret, fixé avec l'un de ses frères dans le riche district minier de la province d'Alméria, s'est pris de passion pour les explorations et les fouilles, puis pour l'exégèse historique. Le beau livre écrit en collaboration, qui valut à son frère et à lui le prix Martorell, a paru en 1897 (*Les premiers âges du métal dans le Sud-Est de l'Espagne*). Tout récemment, M. Louis Siret a écrit dans la *Revue archéologique*, dans *l'Anthropologie*, des articles remarqués autant pour l'originalité parfois téméraire de la doctrine que pour la richesse de la documentation inédite. Je n'ai pas à parler ici de ces mémoires, mais par bonheur je dois signaler la très importante étude que M. Siret a imprimée sous ce titre : *Villaricos y Herrerias, Antiguedades punicas, romanas, visigoticas y arabes*, dans les *Mémoires de l'Académie de l'Histoire* (1908). Là, en effet, l'auteur nous fait connaître les résultats des fouilles qu'il a exécutées en dernier lieu, et une quantité de documents, inédits pour la plupart, qu'il utilise à soutenir ses doctrines très personnelles.

Villaricos est situé au point où la Sierra Almagrera projette dans la mer son dernier éperon méridional, à l'embouchure du Rio Almanzora. Le site est d'une telle importance géographique qu'il fut occupé dès les temps les plus reculés, tout

1. Voir le *Bull. hispan.*, 1911, p. 1.

au moins à l'âge néolithique, et n'a cessé de l'être depuis lors. A l'époque romaine il y avait là une ville et un port importants, du nom de Baria. M. Siret a retrouvé les vestiges de tous les établissements successifs, de la ville indigène où se mêlèrent les éléments puniques, puis tour à tour les éléments romains, visigothiques et arabes. La première de ces cités superposées a donné les débris les plus intéressants, surtout en céramique, céramique ibérique (que M. Siret croit punique et importée, et c'est là un sujet entre lui et moi de polémique courtoise) *(fig. 17)* et céramique grecque, vases à figures rouges et fond noir.





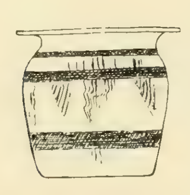


Fig. 17. — Vases ibériques de Villaricos.

Mais l'intérêt de la nécropole est plus grand que celui de la ville même. M. Siret en a divisé les sépultures en six groupes, déterminés chacun par l'objet qui se rencontre de préférence à côté du mort : 1° coque d'œuf d'autruche en forme de vase; 2° coque d'œuf d'autruche simplement percée d'un trou; 3° urne cinéraire; 4° alabastron de verre; 5° pendants *de enchufe ;* 6° urne cercueil.

Premier groupe. — Les sépultures sont des fosses ou puits rectangulaires, quelquefois à double étage ; les corps y étaient inhumés; il est rare qu'il y en ait eu deux dans la même fosse. Le mobilier en est restreint : un œuf d'autruche dont le bout est coupé pour faire une large ouverture, et dont la surface est peinte ou gravée. « La décoration des coques consiste en deux bandes horizontales, une près de la bouche, une près de la base, et entre elles d'autres bandes verticales

qui divisent la surface en tableaux, au centre desquels sont des dessins variés. » M. Siret fait observer que ce qui paraît souvent une gravure sur ces œufs d'autruche est souvent une altération des surfaces non peintes qui se sont rongées, tandis que les surfaces peintes se conservaient, formant relief (*fig. 18*).

Avec ces œufs se trouvaient des amphores longues, à fond conique, avec deux petites anses. Elles contenaient sans doute du vin et étaient fermées par un bouchon d'argile. En fait d'autres objets, on ne peut guère signaler que des anses de bronze provenant de quelques coffrets et quelques bijoux.



Fig. 18. — Œufs d'autruches peints de Villaricos.

Second groupe. — Les tombes sont de grandes cryptes auxquelles donnent accès des couloirs latéraux, quelques-uns couverts d'une voûte. C'est le type mycénien, sauf que la chambre n'est pas ronde. Les parois sont enduites d'un mélange de plâtre et de sable, et, par-dessus, d'une couche de plâtre avec des traces de peinture rouge. Les morts tantôt y étaient déposés dans des cercueils de bois, tantôt incinérés; les deux rites se trouvent concurremment. Comme mobilier, des œufs d'autruche simplement perforés, témoins d'une industrie en décadence; des vases de diverses formes et de diverses fabrications, de peu d'intérêt, quelques bijoux, parmi lesquels, peut-être, des pendants de narine puniques.

Troisième groupe. — C'est le plus abondant : il compte cent vingt-cinq sépultures. Les restes des corps incinérés étaient

placés dans des urnes que l'on enterrait, isolées ou par groupes de dix tout au plus. Les urnes sont de types variés, quelques-unes sans ornements; d'autres, décorées de ces dessins géométriques que j'ai appelés ibériques; d'autres sont de beaux vases grecs, des cratères ou des célébés à figures rouges du IVe siècle. Il y a là une très instructive concordance, étant donnée l'incertitude qui règne encore sur la chronologie de la poterie décorée des Ibères. Cet intérêt se double de la présence autour de ces urnes d'armes de fer en grand nombre : lames d'épées, sabres, poignards, lances, flèches, avec des débris de gaines et de boucliers. Les épées et les sabres sont pliés, comme il arrive si souvent; mais ce qu'il y a de plus notable, c'est que beaucoup de sabres sont du type bien connu, souvent décrit, mais encore assez mystérieux d'Almedinilla *(fig. 19)*. Quant au reste du mobilier, il consiste surtout en fibules de modèles indigènes assez simples, de toutes dimensions, boucles de ceintures, perles et pendeloques en argile, en pâte de verre, boucles d'oreilles, bagues, colliers, bracelets de métal, fer, bronze, argent et or, des osselets, parfois en très grand nombre (113 dans une seule urne), et, enfin, des amulettes égyptiennes et phéniciennes telles que le commerce phénicien en a répandu à foison dans tout le bassin de la Méditerranée.



Fig. 19. — Sabres de fer du type d'Almedinilla. — Villaricos.

Quatrième groupe. — Il comprend des fosses moyennes, où se trouvent avec des ossements, tantôt brûlés, tantôt non, des objets clairsemés et médiocres, petis vases, anneaux de bronze, clous de bronze ou de fer, et d'ordinaire des petits vases de verre. Ce sont des sépultures pour quelques-unes contempo-

raines des précédentes, mais la poterie romaine commence à y faire son apparition.

Cinquième groupe. — Ce groupe est mieux connu par la nécropole d'*Almizaraque* que par celle de Villaricos même, où il est fort réduit. Les corps étaient allongés, quelquefois par groupes, directement dans la terre, les fosses étant garnies grossièrement de pierres ou de dalles; mais il y a aussi des traces de cercueils de bois. On ne laissait aux morts que quelques bijoux ou objets de toilette personnels, par exemple des boucles d'oreilles de cuivre ou de bronze[1], des fibules, des colliers de cornaline, de verre, d'ambre. M. Siret pense que ces cimetières ont servi durant une longue période après le IVe siècle et correspondent à la domination des Visigoths.

Sixième groupe. — Enfin, le dernier groupe est constitué à Villaricos et Almizaraque par des amphores dans lesquelles on enfermait des corps d'enfants. Il est contemporain du cinquième et pourrait se confondre avec lui.

En résumé, Baria apparaît à l'origine comme une ville ibérique où ont dominé largement l'influence et les mœurs puniques. Cette union des indigènes et des colons carthaginois a duré longtemps, puisque dans une urne funéraire du second groupe on a recueilli une monnaie carthaginoise au type d'Auguste.

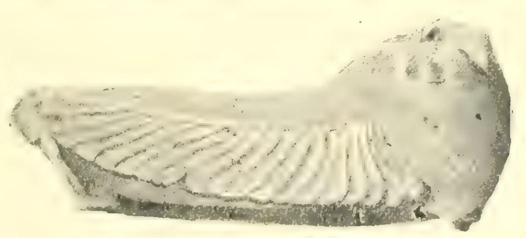


Fig. 20. — Sphinx en pierre tendre. — Villaricos.

Il est particulièrement utile de noter l'importation de beaux vases grecs. Ces objets devaient être de valeur assez mince, puisqu'on s'en est servi en guise d'urnes funéraires; peut-être sont-ils arrivés dans les cargaisons puniques. Mais, la céramique mise à part, les objets les plus intéressants qu'ait récoltés M. Siret sont puniques, et il faut citer avant tout un petit sphinx de pierre

1. Les pendants caractéristiques que M. Siret appelle *de enchufe* sont sans doute des bijoux composés de petits tubes de métal formant comme des perles longues, et s'emboîtant à la manière des tubes de canalisation, ou simplement des bijoux en métal creux étiré.

tendre, malheureusement mutilé, sans tête et sans pattes, dont les longues ailes sont étendues contre les flancs (*fig. 20*), puis une satuette informe de déesse-mère assise et une série de petites stèles puniques dont une porte une épitaphe.

A l'époque romaine, Baria fut florissante. Cependant, les monuments romains recueillis sont rares et sans grande importance. M. Siret n'a retrouvé que trois inscriptions latines, dont l'une, fragmentaire, est relative à une construction d'édifice, l'autre est une dédicace de l'an 245 à l'empereur Philippe par la *Respublica Bariensium*, et la troisième une épitaphe. Une base de statue porte ces mot grecs **ΚΛΕΙΩ ΙΣΤΟΡΙΑΝ**, en caractères de l'époque romaine.



Fig. 21.
Lampe ibérique trouvée à Herrerias.

M. Siret ne s'en est pas tenu aux ruines de Villaricos; à Herrerias, à 3 kilomètres de là, il a étudié avec le plus grand soin les traces de très importants travaux miniers des Phéniciens à la recherche de l'argent, et retrouvé leurs établissements et leurs cimetières. Il a pu ainsi enrichir ses collections d'objets indigènes et puniques, en particulier d'une lampe d'argile en forme de tête de bœuf d'aspect très original (*fig. 21*) et faire sur la disposition des maisons et des sépultures, aussi bien que sur l'art des ingénieurs, des observations complémentaires de haut intérêt.

On voit dès lors quelle est la valeur tout à fait rare de la contribution que M. Siret apporte à l'histoire de l'Espagne primitive : on jugera de tout ce que ses investigations nous apprennent de nouveau par les conclusions qu'il en tire et la chronologie qu'il croit pouvoir établir grâce à elles : 1° Découverte et exploration des produits argentifères par les Sidoniens à la fin de l'époque néolithique, quand les indigènes ne

connaissaient pas encore le précieux métal. Ce commerce se soutient pendant plusieurs siècles du second millénaire antérieur à notre ère. 2° Invasion de peuples du Nord jusqu'au XIe siècle et formation de la nation celtibérienne. Ruine du commerce phénicien. Exploitation et utilisation dans le même pays des richesses minières. Civilisation du bronze et première civilisation du fer. 3° Arrivée des premiers marchands carthaginois. Fondation de Baria vers le VIe siècle. Reprise du commerce de l'argent. Sépultures archaïques, purement puniques à Villaricos, avec mélange du premier âge du fer à Herrerias. Absence d'armes. 4° Deuxième période punique, IIe, IIIe et IVe siècles. Invasion à main armée, conquête d'Hamilcar Barca. Mélange, dans la nécropole de Baria, de l'art punique avec l'art indigène du deuxième âge du fer. Urnes cinéraires grecques et pseudo-mycéniennes. Armes abondantes, principalement sabres ondulés. 5° Conquête romaine, à laquelle survécurent quelque temps les mœurs antérieures. Avènement du Christianisme, etc.

Sans donner mon adhésion à cette théorie révolutionnaire, qui a déjà soulevé de vives critiques, et sans avoir à la discuter ici, je devais la faire connaître.

On s'est déjà rendu compte au cours de cet article, et particulièrement à propos des fouilles de M. Siret, que la question des vases peints ibériques est à l'ordre du jour et préoccupe justement les archéologues. A ce titre je me permets de signaler l'étude que j'ai consacrée à une série céramique de cette catégorie qui se trouve au Musée de Saragosse[1].

C'est grâce à l'amitié de MM. les professeurs de l'Université de Saragosse que j'ai pu voir et examiner à loisir ces précieux documents, tous vraiment inédits, grâce au talent de M. Carlos Palau, professeur à l'École des Beaux-Arts, que j'ai pu en donner de très bons dessins. Les vases du Musée de Saragosse proviennent sans doute de fouilles faites avant 1870 par M. Pablo Gil, qui est mort professeur à l'Université de cette ville, à la Zaida, petite ville voisine de Hijar, à 57 kilomètres de

1. Pierre Paris, *Vases ibériques du Musée de Saragosse* (*Monuments et Mémoires de la fondation Eugène Piot*, t. XVII, 1er fascicule).

Saragosse. Les dimensions des ustensiles sont assez grandes, et leurs formes, sans être très originales, sont caractéristiques d'un atelier jusqu'à présent inconnu, aussi bien que leur décoration peinte. Cette décoration, quoique rattachée étroitement à celle de toute la céramique pour laquelle j'ai réclamé et je maintiens l'épithète d'ibérique, c'est-à-dire d'indigène, n'en a pas moins son facies bien à elle. Le dessin des vases est du style géométrique, mais les éléments qu'il emploie, et où domine la crosse agrémentée de fioritures, sont disposés, groupés, alternés, opposés de façon à former des figures inédites, parfois fort heureuses. Les peintres d'ailleurs ne s'interdisent pas de mêler aux motifs géométriques, qui dominent, des motifs empruntés au végétal, mais ils les stylisent toujours pour leur donner un aspect plus linéaire. D'autre part, ils n'hésitent pas à puiser au fonds commun des fabriques du reste de l'Espagne, et l'on retrouve sous leur pinceau tel assemblage que son fréquent usage a partout rendu banal. Désormais, la céramique de Saragosse, ou mieux de la Zaida, aura sa place d'honneur à côté de celle de l'Amarejo, d'Elche, d'Archena et de Numance. Sa réputation grandira quand



Fig. 22.
Vase ibérique du Musée de Saragosse.



Fig. 23.
Vase ibérique du Musée de Saragosse.

paraîtra l'étude de M. Pijoan sur les vases de même provenance, plus beaux encore et plus variés, qui, de la collection Gil, sont heureusement entrés au Musée municipal de Barcelone dont ils sont un des joyaux *(fig. 22 et 23)* [1].

Ce splendide Musée, de formation si récente, et dont la

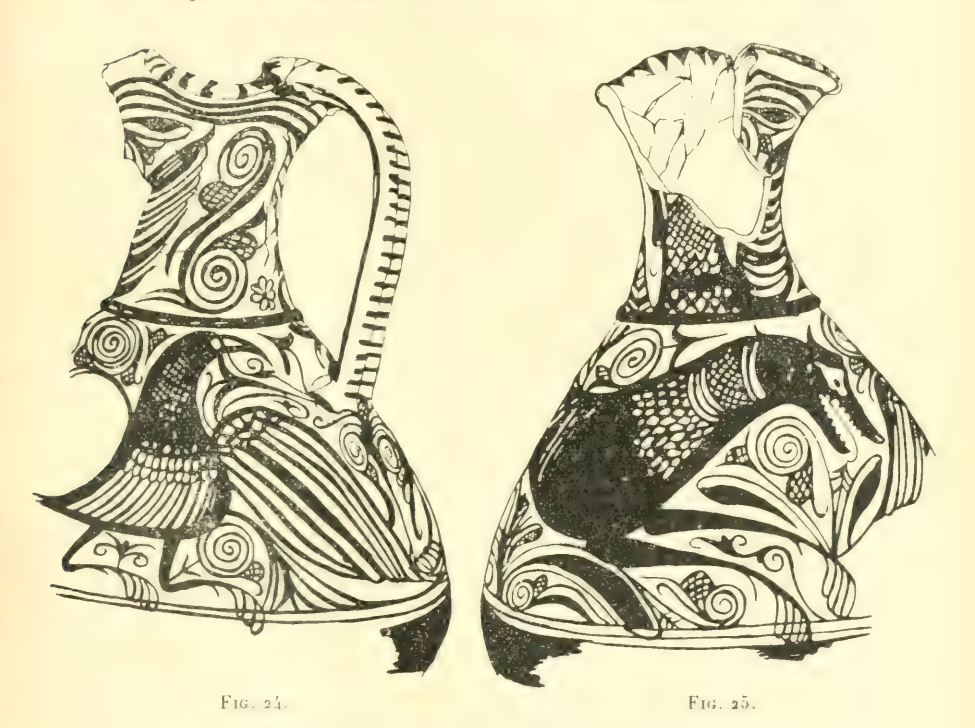


Fig. 24. Fig. 25.

Vases d'Archena au Musée municipal de Barcelone.

richesse croît de jour en jour, a du bonheur. Je ne puis oublier de dire qu'il possède deux superbes vases d'Archena. On a bien voulu me demander de les faire connaître aux lecteurs de l'*Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, en même temps qu'un vase de même origine acheté par le Musée du Louvre, et qu'un autre trouvé en Catalogne même, à la Higueta, près Figueras [2]. La décoration est, sur les quatre

1. Cette étude vient de paraître, mais ne nous est pas encore parvenue.
2. Institut d'Estudis Catalans. *Anuari* MCMVII (paru en 1909). Pierre Paris, *Quelques vases ibériques inédits* (p. 76 et suiv.).

exemplaires, du style que les fouilles d'Elche ont si brillamment illustré; l'élément géométrique y est fort réduit, tandis que la plante stylisée abonde, et que l'animal, sous une forme heureusement conventionnelle, y tient une place prépondérante. Les carnassiers, les oiseaux fantastiques s'y déploient parmi les végétations étranges, et l'ensemble dénote un art très développé, hardi et libre en son principe, mais déjà compromis par des tendances manifestes vers la convention et même la routine *(fig. 24* et *25)*. Il est intéressant de noter que le vase de la Higueta, quoique apparenté de si près avec ceux d'Archena, ne sort pas de la même fabrique; il donne l'impression d'une main plus ancienne et quelque peu hésitante dans le choix et l'exécution de motifs moins familiers.

J'ai profité de l'occasion pour défendre de mon mieux, une fois de plus, la théorie, vivement attaquée depuis quelque temps, de l'origine espagnole de toute cette céramique. Je suis particulièrement heureux que les découvertes se multiplient, et que des savants comme MM. Déchelette et Siret serrent de près le problème. Nul plus que moi ne désire le voir résoudre, même si la solution en est contraire à mes idées.

Certains indices semblent indiquer que les fouilles qui se poursuivent depuis assez longtemps à Ampurias nous apporteront aussi un peu de lumière; mais les résultats de ces beaux travaux sont assez lents à se divulguer. Peut-être le second volume, sous presse, de l'*Anuari* portera-t-il quelque aliment à notre cusiosité[1].

Cependant, avec leur libéralisme coutumier, nos amis catalans ont permis à M. Eugène Albertini, membre de l'École française d'Espagne récemment fondée par l'Université de Bordeaux, de présenter à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres la belle et classique statue d'Esculape découverte, dans les derniers jours d'octobre 1909, à l'intérieur de l'enceinte

1. En effet, l'*Anuari* (2e vol.) a paru et il y est longuement question d'Ampurias, mais il est trop tard pour que nous en parlions cette année.

grecque[1]. J'ai pu moi-même donner à la *Revue des Études anciennes* une exquise terre cuite grecque, une Déméter de grand style sévère, qu'un colon venu d'Attique ou de Béotie avait eu le bon goût d'emporter dans ses bagages, et que M. de Ferrer a eu la chance de retrouver dans les sables d'une dune[2]. C'est un privilège de cet admirable sol espagnol de livrer par intervalles de ces précieux joyaux de l'art grec. Qui sait tout ce qu'Ampurias a déjà donné de trésors qui se sont reperdus, qui sait tous ceux qu'elle réserve encore, mais qui désormais seront pieusement recueillis et sauvés grâce à l'active *Junta de Museos* de Barcelone?

L'époque romaine n'a pas été non plus mal partagée en Espagne au cours de ces deux dernières années. Les œuvres de sculpture retrouvées sont assez rares, ou du moins on en a peu signalé. Sans rappeler l'*Esculape d'Ampurias*, je ne puis parler en connaissance de cause que de deux Vénus. C'est d'abord un petit bronze provenant d'Heramelluri, l'antique Liria. La déesse est à demi nue, sa tunique ayant indiscrètement glissé un peu plus bas que ses hanches; elle se regardait sans doute en un miroir qui a disparu avec la main droite. Le travail est délicat, sans que rien dénote une pièce de rare valeur[3]. L'autre Vénus est en marbre; elle mesure 50 centimètres de hauteur; sa tête manque malheureusement. Elle a été découverte en juin 1909, dans la commune de Tardajos (Burgos), mais elle est passée aux mains d'un antiquaire, comme du reste la figurine de Liria : autant dire qu'elles sont perdues toutes les deux. M. Huidrobo, qui a donné une image du marbre dans le *Boletin de la Real Academia de la Historia*[4], l'appelle Vénus de *Deobriga* parce que Deobriga semble avoir été la ville antique la plus proche de Tardajos. Vénus est debout, retenant de la main droite chastement placée une draperie qui ne cache plus qu'une partie de la jambe droite. Elle était groupée avec un petit Amour dont on voit l'aile gauche

1. *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 3 décembre 1909 (1909, p. 939).
2. *Revue des Études anciennes*, 1910, p. 152, pl. IV.
3. *Boletin de la Real Academia de la Historia*, 1908, p. 523.
4. 1909, p. 502.

contre la statue, à gauche, et les pieds posés sur une coquille marine, à gauche de la déesse. L'artiste avait du goût et il était habile. Autant que j'en puis juger d'après une gravure qui laisse un peu à désirer, cette statue peut soutenir la comparaison avec la jolie Vénus du Musée d'Agen, qui lui ressemble beaucoup.

En revanche, la récolte d'inscriptions latines est abondante, et, comme toujours, le savant Père Fita les édite avec une inlassable activité. Laissant de côté les épitaphes, j'ai noté d'abord un assez grand nombre de bornes milliaires, parmi lesquelles les plus intéressantes sont celles de la *Via Augusta*. Deux kilomètres avant d'arriver à la Carlotta, entre les kilomètres 417 et 418 de la route de Madrid à Séville par Bailen et Cordoue, se trouve la Casa de Postas ou de Mongonegro; c'est là que se trouve une colonne indiquant une station à 78 milles *ab Jano Augusto ad Baetem usque ad Oceanum*. La pierre date du cinquième consulat de l'empereur Tibère, c'est-à-dire de l'an 35-36 de notre ère. Non seulement elle a une véritable importance géographique, mais l'indication de la XXXVIIe puissance tribunitienne de Tibère, qui est très nette, permet de rendre confiance à des textes similaires que l'on avait cru devoir corriger[1].

A la sortie d'un pont romain jeté sur l'Arlanza, à Tordomar, dans la province de Burgos, on n'avait jamais remarqué deux inscriptions pourtant peu dissimulées. L'une date du règne de Trajan en 98 ou 99, et rappelle une réparation faite au pont, l'autre date de l'an 121 (?), sous Hadrien, et marque que le pont est distant de Clunia de 29 milles[2].

Parmi les dédicaces à des divinités, j'ai relevé deux *ex-voto* d'Italica, l'un à *Domina Regia,* c'est-à-dire Junon, l'autre à *Domina Ourania,* qui doit être la même déesse. En effet, les deux stèles sont ornées de deux pieds, et ceux de la seconde ont même six doigts chacun; on a du reste trouvé beaucoup de pieds votifs à Italica[3].

1. *Boletin de la Real Academia de la Historia*, mars 1910.
2. *Ibid.*, 1909, p. 323 (Fidel Fita).
3. *Ibid.*, 1908, p. 44 (Fidel Fita).

A Cordoue, dans la muraille antique, à la Puerta de Gallegos, on a trouvé le texte suivant :

ARAM
PORTIS. GEMINIS
L. IVNIVS. PLATON
ET. IVNIA. LYCIAS. FIL
OB. SERVILIOS. PATRICIVM
ET PATRICIENSEM. ET
NEPONTINAM. PARENT
ES
VOT. LIB. SOL.

Ces deux portes sont celles dont parle Virgile (*Én.*, VI, 893) :

Sunt geminae somni portae,

placées à l'entrée des Champs-Élysées, et auxquelles préside le Sommeil. Le Sommeil, par les songes, est une divinité fatidique, et c'est ce qui explique l'*ex-voto* d'Italica[1].

Transportons nous à Carthagène. M. Diego Jimenez de Cisneros y Hervas, au cours de travaux de terrassement exécutés au croisement de la rue del Aire et de la rue de Jara, a reconnu les ruines de constructions importantes auxquelles il a donné le nom de Forum romain, ou Forum de Numisius, parce qu'il a lu sur un piédestal l'inscription suivante :

L.NVMISIO
CN.F.SER.LAETO
AED.II.VIR.ET.II.VI
QVINQ.FLAM.AV
GUSTOR.PONTIF.
PRAEF.COHORT
MVSVLAMIORVM
FLAMINIPRO
VINCN H.C.BIS
D. D.

Ce personnage était déjà connu par la dédicace d'un autel et de statuettes aux dieux lares.

1. *Boletin de la Real Academia de la Historia*, 1908, p. 453.

Son piédestal se trouvait parmi les restes d'une colonnade : on a retrouvé au même endroit un chapiteau, quelques débris de bas-reliefs, dont une tête humaine vue de face, une tête de lion et un cheval, sans parler d'un fragment de torse de marbre blanc et d'un bras[1].

De là provient aussi cette inscription funéraire, dont la formule est curieuse : « Phila, salve et vale. Salve qui monumentum visitum venisti. Vale. Sit tibi terra levis. »

Enfin un heureux hasard a fait retrouver à M. Manuel Gomez-Moreno quatre inscriptions publiées au Corpus, mais dont la provenance aussi bien que le lieu de retraite étaient totalement inconnus[2]. Elles sont actuellement incrustées dans le mur de l'église de Villalis, petit village à dix kilomètres au sud d'Astorga. M. Gomez-Moreno en a pris de meilleures copies avec la copie de deux autres textes restés inédits. Les six inscriptions, gravées sur des plaques de marbre blanc, se ressemblent toutes matériellement, et se rapportent toutes au même objet, la septième légion gemina qui tint si longtemps la garnison de Leon. Ce sont des invocations à Jupiter Optimus Maximus pour le salut des empereurs à l'occasion de fêtes anniversaires qui se succèdent entre les années 163 et 177. Ces fêtes avaient lieu aux jours anniversaires de l'Aigle, des Sangliers (aprunculi), des Enseignes, les animaux étant, comme on sait, les emblèmes qui surmontaient les étendards. Ce sont les officiers, centurions, décurions, préfets de la cavalerie, porte-étendards, d'autres encore qui prennent l'initiative de la dédicace. Voici d'ailleurs la transcription de l'une des inscriptions inédites :

Jovi Optimo Maximo sacrum pro salute Imperatoris Caesaris Marci Aurelii Antonini Augusti ob natalem Apruncutorum. Milites cohortis primae Gallaecorum sub cura Marci Sexti Baccoris centurionis cohortis eiusdem et Valerii Semproniani beneficiarii, procuratoris Augusti. X kalendas maias, Pisone et Juliano consulibus. (Année 175.)

La découverte de M. Gomez-Moreno a le grand avantage

1. *Boletin de la Real Academia de la Historia*, 1908, p. 488.
2. *Ibid.*, 1909, p. 19.

d'amender sérieusement le Corpus, qui avait dû se contenter des lectures de Muratori, et d'augmenter de façon très intéressante une série de documents relatifs à l'histoire de la septième légion.

Passons d'Espagne en Portugal. Nous y trouverons une non moins intéressante activité d'investigation et de publication, où les Portugais ont d'autant plus de mérite qu'aucun secours, pour ainsi dire, ne leur vient des savants étrangers.

Je rendais compte en 1908 des belles découvertes de M. dos Santos Rocha à Santa Olaya et dans les stations préromaines de l'âge du fer dans les environs de Figueira da Foz. Le quatrième fascicule du second volume de *Portugalia* nous a apporté la suite de cet important travail[1]. Mais une triste nouvelle nous est parvenue; l'illustre érudit de Figueira, le fondateur du riche musée qui fait tant d'honneur à sa ville, est mort le 28 mars dernier. Qui désormais entreprendra ces fouilles minutieuses dont celles de Santa Olaya sont le type, dont nous retrouvons un exemple dans l'exploration de Crasto? M. dos Santos Rocha avait découvert cette originale station dans les environs de Figueira. C'est une petite éminence en tronc de cône, assez escarpée, et régularisée par la main des hommes, qui domine la vallée de Sampaio, non loin de la route de Figueira à Guiaios. Le lieu est sauvage et perdu dans la Sierra; il n'y avait place dans l'enceinte fortifiée que pour quelques familles, une soixantaine au plus, vivant dans des cabanes en branchages de 3 mètres de côté. Dans le fond de ces cabanes, à quelque 30 centimètres au-dessous du sol, se sont trouvés des fragments de poteries du type de Santa Olaya, avec des débris de tuiles romaines, témoins d'une occupation luso-romaine.

La découverte la plus curieuse faite à Crasto est celle de ce que les fouilleurs ont appelé le « deposito negro ». C'était une espèce de vase ou de boue noire épaisse, pâteuse, chargée de détritus de toute sorte, qui atteignait parfois l'épaisseur de 1^m50. La couche s'étendait le long du parapet du nord sur

1. P. 493 et s. *Estacões pre-romanas da idade do ferro nas visinhas de Figueira*, Parte 2ª O Crasto.

une longueur de 75 mètres et une largeur de 4 à 12 mètres. Ce réceptable d'immondices, par les jours de pluie, répandait une odeur infecte qui incommodait les ouvriers. M. dos Santos Rocha le fit pourtant fouiller et y recueillit des objets de toute nature, en particulier de la céramique semblable à celle de Santa Olaya, mais très peu de céramique décorée, des armes, des fibules de bronze assez nombreuses, peu de fer. En général Crasto paraît plus ancien que Santa Olaya, mais en est cependant à peu près contemporain. L'enceinte a de l'intérêt en ce qu'elle se compose d'un mur en grosses pierres brutes, unies avec de la terre humide, que contrebute à l'extérieur une levée de terre; l'épaisseur totale est de 4 mètres. Quant aux cabanes, elles étaient sans doute, comme je l'ai dit, faites de branchages, et quelquefois les parois en treillis étaient revêtues d'argile, suivant un procédé déjà connu en Espagne et en Gaule.

M. dos Santos Rocha ne collaborait pas seulement à *Portugalia* et au *Boletim da Sociedade archeologica Santos Rocha* qu'il avait fondé. L'*Archeologo português*, si riche en informations, a souvent profité de son activité féconde, et j'ai plaisir à rappeler le dernier article qu'il a publié sous ce titre : *Trésor funéraire de Lameira Larga, époque luso-romaine*[1]. Il s'agit d'objets de l'époque romaine trouvés dans une sépulture à 5 kilomètres au sud de Penamacor (Beira Baixa) par M. Francisco Augusto da Costa Falcâo. Ce sont une fiole de verre, une lampe, deux vases d'argent et une patère de même métal, qui, enfermés dans une caisse de plomb, avaient été cachés dans un trou de rocher. La patère d'argent est une pièce tout à fait hors ligne. Elle est en forme de disque concave, de 137 millimètres de diamètre, et décorée d'une très belle scène en relief *(fig. 26)*. L'argent était revêtu par endroits d'une feuille d'or dont on retrouve des traces assez nombreuses. M. dos Santos Rocha a certainement bien expliqué le sujet; on y voit Persée nu, sauf qu'une chlamyde flotte sur ses épaules, le bonnet phrygien en tête, la harpé à la main, qui s'avance

1. 1909, p. 44.

avec élan vers deux Gorgones endormies dans une grotte, nues et vues à mi-corps. Hermès, debout à sa gauche, semble l'exciter et le protéger. Il porte le caducée, et en même temps soulève des deux mains deux pointes de la chlamyde du héros, formant ainsi une sorte de voile entre Persée et les monstres au regard redoutable[1]. A sa droite Athéna le suit, s'abritant derrière son grand bouclier, et Persée détourne la tête aussi pour éviter les yeux dangereux des Gorgones. Au-dessus des personnages est dessiné un olivier dont le tronc et les branches s'arrondissent en suivant la courbe du disque, et sur lequel perche une chouette. Sous les pieds sont divers objets. Tout cela est en général conforme à la tradition mythologique, et le sujet est composé et exécuté avec une habileté et une correction qui donnent à la patère une place très honorable dans l'art gréco-romain. M. dos Santos Rocha l'attribue à l'époque d'Auguste et son jugement peut être accepté. Elle n'est pas moins intéressante que le célèbre plat Otanes, mais le style en est plus ferme et plus classique, et la technique plus savante.



Fig. 26. — Patère d'argent de Lameira Larga.

1. C'est la seule explication plausible, il me semble, du geste d'Hermès, et j'ignore si quelque monument antique nous montre la scène ainsi disposée. De toutes façons j'estime que la patère portugaise doit désormais figurer parmi les documents et les œuvres d'art les plus importants relatifs au mythe de Persée et des Gorgones.

Pour revenir à la préhistoire, *Portugalia* nous fait connaître diverses découvertes paléo ou néolithiques sur lesquelles je n'ai pas ici à insister, comme la nécropole de Canidello (Terra da Maia, au nord de Porto), dans une région où abondent les cividades[1], les cachettes de haches de bronze de Ganfei (Valença[2]) et de Famalicâo et Barcellos[3], les vases en forme de chapeau renversé de Villa do Conde et de la cité de Terroso[4], vases grossiers, faits à la main, mais intéressants en ce qu'ils ont un vaste rebord plat orné de petits traits en creux. Mais M. Fortes a aussi publié dans cette revue un très beau collier d'or qu'il rattache à la protohistoire, et que l'on peut simplement appeler ibérique[5]. Il provient d'Estella, près de Varzim, où il fut trouvé dans un pot d'argile avec des pendants d'oreilles du même type que ceux de Laundos dont j'ai parlé dans mon bulletin de 1908, un torques d'or et des grains d'or et d'argent. Ce collier *(fig. 27)* se compose de petites plaques couvertes de légères bossettes pointues très régulières alternant avec d'autres plaques sur lesquelles sont fixés en saillie de petits cônes creux et d'où pendent de menues lentilles décorées de traits fort simples. Le groupement de ces divers éléments adopté par M. Fortes est ingénieux et probable, sans être certain, mais peu importe en somme. Il ne faut pas manquer de remarquer du moins la ressemblance qu'il y a entre les petits cônes de ce collier et ceux qui bordent les bandeaux dits de Caceres, bien qu'ils soient d'origine asturienne, du musée du Louvre, et aussi le magnifique diadème de Javea au musée de Madrid. C'est un beau spécimen de l'art des orfèvres espagnols, et il faut savoir



Fig. 27. — Collier d'or d'Estella.

1. *Portugalia*, II, p. 619. Abbade Sousa Maia, *A necropole de Canidello.*
2. *Ibid.*, p. 661. *Esconderijo morgeano de Ganfei* (J. Fortes).
3. *Ibid.*, p. 662. *Machados avulsos da idade do bronze* (J. Fortes).
4. *Ibid.*, *Vasos em forma de chapeu invertido* (J. Fortes).
5. *Ibid.*, p. 405 et pl. XXXVIII. *Ouros protohistoricos da Estella.*

gré à M. Rocha Peixoto qui en a assuré la conservation au musée de Porto.

L'*Archeologo Português*, dont notre actif ami M. Leite de Vasconcellos est l'âme, ne nous a pas en ces deux ans apporté une moisson moins riche qu'autrefois. Presque à chaque page il nous annonce la découverte de quelque monument ou de quelque document d'importance, parmi lesquels nous n'avons que l'embarras du choix.

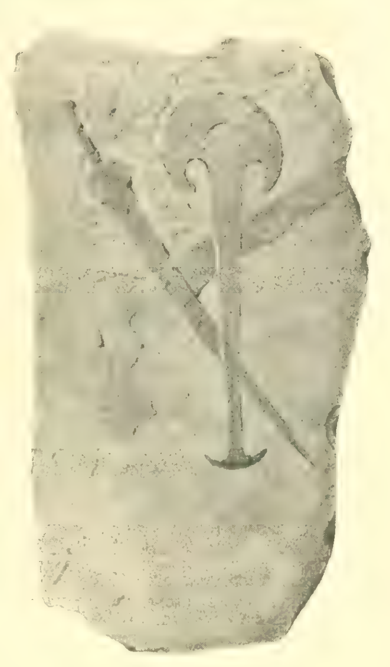


Fig. 28.
Stèle de Devesa (S. Tiago de Cacem).

Par ordre d'antiquité il faut citer une pierre de schiste de Defesa (S. Tiago de Cacem)[1], à la surface de laquelle est sculptée en très bas relief une véritable panoplie *(fig. 28)*. On y voit à gauche, disposée obliquement, l'image d'une épée à la partie supérieure de laquelle se lient deux traits parallèles qui peut-être représentent des courroies de suspension ; à droite une haste qui vient se terminer juste contre l'épée, haste d'une arme certainement, mais d'une arme qu'on ne peut définir. Ce n'est pas une lance, parce que lorsque la dalle était intacte de ce côté, elle n'était pas beaucoup plus large, et il n'y avait pas de place pour une lance. Serait-ce une massue? Au centre de la pierre, posée par-dessus les deux objets précédents, verticalement, il y a une autre arme, espèce de hache, dont la lame a la forme du bouclier appelé *pelta*, et dont le manche est terminé par un appendice semi lunaire. Ce trophée est destiné certainement à tenir une place de choix parmi les monuments de l'âge

1. J. Leite de Vasconcellos, *Estudos sobre a epoca do bronze em Portugal*, dans *O Archeologo Português*, 1908, p. 300 et fig. 1.

du bronze en Portugal. M. Leite de Vasconcellos qui l'a publié publie aussi un fragment de plaque analogue où est représentée la partie supérieure d'une hache semblable (*fig. 29*); il provient d'un cimetière de l'âge du bronze des environs de Panoias de Ourique, et fouillé par M. Jose de Almeda Carvalhaes, préparateur du Musée archéologique de Lisbonne[1].

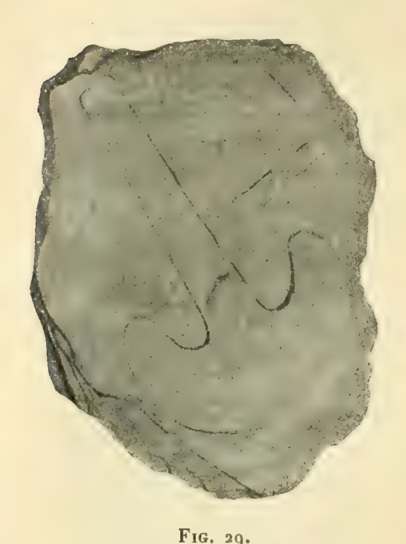


Fig. 29.
Stèle de Panoias de Ourique.

C'est à la même époque, un peu postérieure sans doute, mais pas de beaucoup, que remontent les « cités mortes » étudiées par M. Albano Bellino, et dont nous avons connaissance par un article posthume de ce collectionneur et archéologue très regretté[2]. Ces citanias, pour leur donner le nom portugais populaire adopté par les historiens, sont situées dans les environs de Braga. M. Bellino fut incité à les explorer après une visite à la citania de Briteiros, que l'illustre Martins Sarmento a rendue célèbre. Tour à tour, depuis 1893, il visita le *mont de Santa Marta da Falperra,* le *mont Espinho,* le *mont de Castro*, *San Martinho de Dume,* le *mont de Cones,* le *mont de San Pedro Fins,* « dans une situation fantastique, enchanteresse, » le *mont de San Juliao*, le *mont Vermelho,* et surtout le *monte Redondo,* près de *Veiga de Penso*.

A Santa Marta da Falperra et à Monte Redondo il a retrouvé nettement la triple muraille d'enceinte et les maisons circulaires caractéristiques des citanias, avec toute une série de ces pierres décorées de tresses et de torsades en relief, comme celles de Briteiros, où Martins Sarmento, le premier, songea à reconnaître une influence orientale.

De même que les citanias de Sarmento, celles de M. Bellino

1. J. de Vasconcellos, *op. cit.*, p. 305, fig. 8.
2. *O Archeologo Português,* 1909, p. 1. *Cidades mortas.*

ont été habitées pendant l'époque romaine et jusqu'à la fin de l'Empire. A côté de la céramique indigène, toute grossière, gardant en sa pâte de petits cailloux et des grains de mica, se trouvent en quantité les tessons romains, spécialement le barro sagontino. Les monnaies romaines sont fréquentes, et M. Bellino cite un trésor trouvé par un laboureur sur le versant d'une colline, dans la paroisse de Figueiredo, trésor qu'il fut prié d'examiner; il contenait plus de 50 kilogrammes de petits bronzes de Constantin, Constance, Valentinien, Maxence, Théodose, Magnence, etc. Or, des amateurs avaient déjà séparé de la masse une très grande quantité de pièces diverses. Les inscriptions mêmes sont fréquentes dans la région, et l'article de M. Bellino nous présente la photographie d'une dizaine que par malheur il n'a pas transcrites, et qui sont, sur l'image, illisibles.

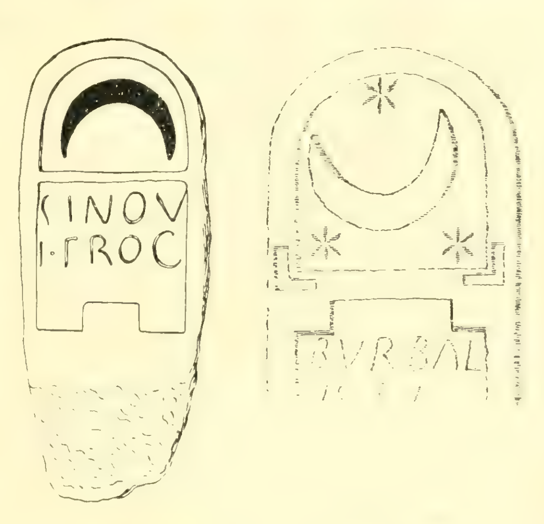


FIG. 30. FIG. 31.

Stèles luso-romaines de Devesa de Villa nova et de Villa nova de S. Jorge.

Quand sera faite l'étude d'ensemble sur les citanias que nous attendons? Il est besoin, pour la mener à bien, d'un explorateur infatigable qui soit à la fois versé dans la préhistoire, l'histoire ibérique et l'histoire romaine. La tâche est longue et un peu rude, mais combien attrayante pourtant!

L'épigraphie luso-romaine doit encore beaucoup, depuis deux ans, à l'*Archeologo Portuguès*. Des ruines déjà connues de *Devesa de Villa nova* M. Albino Pereira Lopo publie trois nouvelles épitaphes : l'une surtout est intéressante par le crois-

sant renversé qui surmonte les noms propres[1]. Le même symbole, mais renversé et cantonné de trois étoiles s'est trouvé aussi récemment sur une stèle inscrite de *Villa nova de S. Jorge* (Braga)[2] *(fig. 30* et *31)*.

Mais il y a lieu de s'arrêter surtout à la collection que publie F. Alvarez Pereira sous ce titre : « Ruinas de ruinas ou Estudos Igeditanos[3]. » Il s'agit de huit inscriptions que l'auteur appelle hiérologiques, provenant d'Idanha-a-Velha, la vieille capitale des Igeditani (Beira Baixa), dont le *Corpus* avait déjà recueilli quelques textes. Ce sont des dédicaces à Junon, à Jupiter Conservateur, à Mars, ce qui est banal, mais aussi à des dieux indigènes. Quelques-unes de ces dernières ne sont pas inédites, mais une au moins est nouvelle et intéressante. M. Leite de Vasconcellos[4] la transcrit ainsi :

VELANGANI1AECO
THOSTIADELIGANDA
VCANUSADIEI. F

ce qui doit se lire : [Re]velanganitaeco[es]t hostia deliganda. [L]ucanus Adiei f(ilius). Sans parler de la forme curieuse donnée à l'ex-voto, il faut noter la forme latine du nom de dieu, *Revelanganitaecus*, qu'une autre dédicace de même provenance appelait, à la mode lusitanienne, *Revelanganidaeiguis*.

Mais toutes ces antiquités portugaises, malgré leur valeur, le cèdent en importance à celles qu'a découvertes M. Felix Alvarez Pereira dans le castro de Santiago de Centufe, sur la rive droite du rio Luna, non loin du confluent du rio Vez. Je ne puis mieux terminer cette longue revue qu'en en parlant avec détail[5].

Ce sont trois fragments de très vieilles statues de pierre. L'un d'eux, haut de 68 centimètres, qui représente le torse

1. *O Archeologo Português*, 1909, p. 51. *As ruinas da Devesa de Villa nova.*
2. *Id. Ibid.*, 1908, p. 313. *Villa nova de S. Jorge (Bragança) : Uma curiosa lapide inedita.*
3. *Ibid.*, 1909, p. 169.
4. *Ibid.*, p. 243. *Um deus igiditano.*
5. *Ibid.*, 1908, p. 202. *Novo material para o estudo da estatuaria e architectura dos castros do alto Minho.*

sans tête et sans bras, le bassin et la moitié des jambes d'un homme, mérite toute l'attention que lui a donnée M. Alvarez Pereira (*fig. 32*). C'est le reste d'un soldat lusitanien, apparenté aux fameux soldats d'Ajuda, de Viana, de Fafe, et à leurs congénères, mais d'un type tout nouveau. Il était vêtu d'une tunique courte décorée d'un réseau de losanges et serrée à la taille par une ceinture à triple tour. Il était armé d'un sabre court dont on aperçoit la trace sur son flanc droit, et portait devant la poitrine un bouclier rond large comme son corps. Sans tenter une restitution de détail très problématique, on peut admettre que le guerrier était exactement dans l'attitude de ses camarades d'Ajuda. Mais sa tenue était plus élégante, comme en fait foi l'ornementation de sa tunique. Sa dague n'est pas le sabre du type d'Almedinilla, dont le Portugal a pourtant livré quelques exemplaires, mais la lame en est large, à pointe courte, du type des épées et poignards à antennes dont un très beau spécimen, trouvé à Salacia, se conserve au musée ethnographique portugais. Quant au bouclier, plus grand que les rondaches des statues d'Ajuda, c'était un disque légèrement concave, avec un petit umbo ; la surface était ornée de lignes droites et courbes formant labyrinthe. M. Pereira a très savamment rapproché ce modèle de ce qu'il appelle la *cetra* lusitanienne, bouclier représenté au revers de monnaies autonomes d'Alcacer do Sal, et de monnaies mal attribuées encore et portant au droit la tête d'Auguste.



Fig. 32. — Guerrier lusitanien de Santiago de Centufe.

M. Pereira estime que la statue était celle « d'un lusitanien ou d'un Gallaique divinisé » — je crois plutôt à une statue funéraire — et il juge que c'est une œuvre de l'époque romaine, malgré le caractère archaïque du costume et la forme archaïque des armes; pour lui, le rapprochement avec les monnaies à la tête d'Auguste est un argument irréfutable. Si la statue est matériellement contemporaine d'Auguste, je ne sais; mais elle évoque en nous le souvenir d'une époque très antérieure, d'un art indigène très vieux et resté immuable à travers plusieurs siècles. J'ai dit, je crois, qu'on peut et doit admettre une de ces survivances lorsque j'ai étudié les guerriers lusitaniens et les *becerros* funéraires dont les *toros de Guisando* restent le type[1]. La découverte de M. Pereira n'a qu'à gagner à mon hypothèse. De toutes façons elle est de première importance, et, toute mutilée qu'elle est, la statue mérite qu'on en répande l'image.

Pierre PARIS.

Bordeaux, mai 1910.

Ces pages ont été écrites pour le *Iahrbuch* de l'Institut archéologique de Berlin. Je dois l'expression de ma gratitude à M. O. Perchstein, secrétaire général de l'Institut, qui m'a gracieusement autorisé à les reproduire dans le *Bulletin,* comme il avait fait pour un article analogue en 1908, et a bien voulu mettre à ma disposition tous les clichés du *Iahrbuch*.

1. Un nouveau *becerro* doit être ajouté au troupeau déjà si nombreux. Il se trouve entre Trujillo et Caceres, à 21 kilomètres de Caceres, sur le bord de la route. Les pattes de derrière sont cassées, la tête endommagée. Mario Roso de Luna, *Un nuevo berraco prehistórico*, dans *Boletin de la Real Academia de la Historia,* 1909, p. 506.

LA CHRONIQUE LÉONAISE

(Mss. A 189 et G 1 de la R. Academia de la Historia)

Dans le tome XI du *Bulletin hispanique*, page 259, j'ai publié, sous le titre *Une chronique léonaise inédite*, une partie d'une chronique qui se trouve, avec la fameuse Chronique latine du *Cid* (publiée par Risco), dans le manuscrit A 189 de la Bibliothèque de la Real Academia de la Historia. M. Antonio Blázquez ayant le premier donné, en 1908, quelques extraits de cette chronique inédite, que j'avais étudiée et copiée en 1901 et dont j'avais eu l'occasion de donner une brève analyse en 1905, je m'étais contenté de publier la partie qui contient les règnes de Sanche II et d'Alphonse VI, laissant à l'érudit membre de l'Académie le soin de faire connaître la partie antérieure, dont il s'était occupé plus particulièrement.

M. Blázquez ayant bien voulu me déclarer qu'il n'avait pas l'intention de préparer une telle publication, j'ai pensé qu'il y avait intérêt à ne pas la différer davantage, et j'ai profité d'un séjour à Madrid, en avril 1910, au cours d'une mission dont m'avait chargé M. le Ministre de l'Instruction publique, pour revoir la copie que j'avais faite jadis.

Le manque de temps m'avait jusque-là empêché de tirer parti d'une indication que Muñoz fournit dans son précieux *Diccionario bibliográfico-histórico* (1858) au mot *Castilla*, n° 10, où, après avoir signalé ledit manuscrit, il ajoute :

> Existe tambien en la misma (biblioteca) otro códice que contiene los mismos cronicones[1] y la citada historia del *Cid*, aunque escrito dos siglos despues.

Amador de los Ríos (*Historia crítica de la literatura española*, t. II, note 2 de la page 174), déclare de son côté (en 1862) que

1. « Varios cronicones, » a-t-il dit plus haut sans préciser davantage.

l'Académie, avant l'acquisition du manuscrit A 189, « poseía ya una estimable copia, hecha en el siglo xv ».

L'indication aurait besoin d'être complétée de part et d'autre, puisque cet autre manuscrit, coté G 1, contient, outre les chroniques qui se trouvent dans A 189[1], d'autres textes, parmi lesquels une chronique latine des rois de Castille dont je dirai un mot tout à l'heure.

Aussi P. Sabau, page 50 de la *Noticia histórica* qui est en tête du tome VIII des *Memorias de la R. Academia de la Historia* (paru en 1852), pouvait-il, à propos du manuscrit de Risco, que l'Academia venait de recouvrer, dire que, à défaut de ce manuscrit, un manuscrit du xve siècle (c'est le G 1), trouvé par Muñoz dans le fonds Salazar, aurait pu y suppléer. Il avait encore plus raison qu'il ne pensait, sans doute. La découverte de Muñoz n'était au surplus qu'une redécouverte, car le même manuscrit avait été, comme j'aurai à l'expliquer, étudié par Manuel Abella; et Joaquín Traggia le désigne indubitablement lorsque, à propos d'une généalogie des rois de Navarre, sur laquelle je reviendrai tout à l'heure, il écrivait, page 4 de son

1. Il ne contient pas le *De preconiis ciuitatis Numantine*, édité par le P. Fita d'après A 189 (voir p. 144). Mais, à part cela, il contient d'abord, dans le même ordre, les mêmes textes que A 189. Voici du reste, pour plus de clarté, un tableau qui permettra de se rendre compte de la composition respective de chacun des deux manuscrits.

A 189		G 1	
I. Fos 1-64	Chronique léonaise (pour le détail v. p. 146).	I. Fos 1-57	*id.*
II. Fos 64-75	Histoire de Wamba par Julien de Tolède.	II. Fos 58-68	*id.*
III. Fos 75-96	Chronique latine du Cid.	III. Fos 69-86v	*id.*
IV. Fos 96-98	Généalogies des rois de Navarre et d'Aragon, des comtes de Pailhars, de Toulouse et de Gascogne.	IV. Fos 87-88v	*id.*
V. Fos 99-136	(cahier séparé) *De preconiis civitatis numantine.*	V. Fos 89-122	Chronique latine des Rois de Castille.
		VI. Fos 123-152	*Epitoma de regno Apulie et Sicilie... a Felino Sandeo.*
		VII. Fos 153-278v	*Paralipomenon Hispanie* de Jean Margarit (finit comme dans Bel, *Rerum hispan.* t. I, p. 134).
		278-280v	Table des dix livres du *Paralipomenon.*

Discurso histórico sobre el orígen y succesion del Reyno Pyrenaico hasta Don Sancho el Mayor (discours lu en 1799 et publié dans le tome IV des *Memorias de la Real Academia de la Historia*, Madrid, 1805):

En la preciosa biblioteca de manuscritos, que D. Luis de Salazar dexó al monasterio de Monserrate de esta corte, se halla una copia de dicha genealogia en un códice de pergamino in folio maximo; es conforme al texto del legionense.

Seulement, au temps de Traggia, le manuscrit se trouvait au couvent de Monserrate, à Madrid; et c'est dans la bibliothèque de l'Académie de l'Histoire, enrichie du fonds Salazar, que Muñoz le retrouva.

Ewald, dans sa *Reise nach Spanien* (*Neues Archiv*, t. VI, p. 339), reproduit la description qu'on en trouve dans l'*Indice de los libros que quedaron por fin y muerte de D. Luis de Salazar y se entregaron al real monasterio de esta corte*, formé par Juan Iriarte en 1739. Il y est coté *caj. f.* Il est étonnant qu'Ewald, qui avait étudié le A 189, n'ait pas reconnu dans cette description les textes qu'il trouvait dans A 189.

C'est le même codex que signalent, comme une copie de A 189, Mommsen (*Monumenta Germaniae, Auctor. antiquiss.* t. XI, 1894, p. 260), et M. Rudolf Beer, dans *Handschriftenschätze Spaniens* (Wien, 1894, p. 313), où, après avoir mentionné le manuscrit A 189, il continue :

Eine Abschrift dieser Handschrift s. xv wird gleichfalls in dieser Bibliothek Est. 3, gr., 4, G 1, aufbewart.

J'avais eu bien tort de négliger ce manuscrit, tout récent qu'il fût relativement, car non seulement il contenait un texte très intéressant, inédit et oublié, mais il fournissait, malgré son effrayante incorrection, quelques bonnes variantes au texte de la Chronique léonaise contenu dans A 189, et même suppléait deux lacunes. Aussi ai-je la plus vive reconnaissance pour M. Ignacio Olavide, archiviste attaché à la Bibliothèque de l'Académie de l'Histoire, pour avoir recommandé à mon attention ce manuscrit G 1, où il avait noté de son côté

l'existence d'une copie de la Chronique léonaise, et où, dès la première inspection, je suis tombé en arrêt sur un texte complètement inconnu de moi : la Chronique latine des rois de Castille, à laquelle je viens de faire allusion et qui fut terminée à peu près en même temps que les chroniques de Luc de Tuy et de Rodrigue de Tolède.

Je réserve pour l'introduction que je mettrai en tête de la Chronique latine des rois de Castille, quand je la publierai[1], la description détaillée du manuscrit G 1. Il me suffira d'en donner ci-joint un fac-similé (planche VII), à savoir celui du folio 53 recto, où se trouve l'un des passages que ce manuscrit nous permet de reconstituer après les grattages et les surcharges constatés dans A 189 (à savoir le début même de la partie que j'ai déjà publiée). Il convient aussi de préciser, touchant l'âge de ce codex, les indications de Muñoz et de M. Beer. Écrit tout entier, semble-t-il, par une même main, il est postérieur au 13 mars 1495, puisqu'il contient l'*Epitoma de regibus Apulie et Sicilie* de Felinus Sandeus (mort en 1503), avec une lettre préliminaire de Michael Fernus (qui édita cette œuvre sans indication de lieu ni d'année) à Pomponius Laetus ; et cette lettre est datée « id. apr. M. cccc.xcv ». Il est, du reste, fort probable que nous n'avons ici qu'une copie de l'édition de Michael Fernus, mais je n'ai pu faire la comparaison.

Comme le marque l'*Indice* d'Iriarte cité par Ewald, le manuscrit est en parchemin et en « letra gothica », c'est-à-dire, ici, en gothique[2].

Quant au manuscrit A 189, on sait qu'il fut découvert par Risco dans la bibliothèque du couvent de San Isidoro (ou Isidro) de Léon, occupé par les chanoines réguliers de saint Augustin depuis 1148 (cf. Risco, *Iglesia de Leon y monasterios antiguos y modernos de la misma ciudad*, Madrid, 1792, p. 111, et *Esp. sagr.*, t. XXXVI, p. CXCII), et antérieurement par des

1. Le texte en est d'ores et déjà composé et les épreuves ont été revues par M. Olavide et par moi en présence du manuscrit.

2. On sait que « letra gótica » désigne tantôt l'écriture wisigothique (dans Morales, par exemple), tantôt l'écriture dite improprement gothique (cf. Muñoz y Rivero, *Manual de paleografía diplomática española*, 2e éd., Madrid, 1889, p. 30).

religieuses (cf. Morales, *Viage*, t. X, p. 56 de l'édition Cano). Ces chanoines de Saint-Augustin n'existaient que depuis 1144, date où l'évêque de Léon leur avait installé un monastère à Carvajal (cf. Risco, p. 135, et *Esp. sagr.*, t. XXXVI, p. cxv).

C'est dans son traité *Iglesia de Leon,* p. viii, que Risco signala pour la première fois le manuscrit :

Otro en quarto, que contiene la historia de Isidoro el junior, y *algunas otras*. A continuacion de éstas se halla la de Rodrigo Diaz de Bivar con este título : *Incipiunt gesta Ruderici Campi-docti.*

Il en annonçait la publication pour la même année, 1792 ; et il tint parole en faisant paraître cette année-là son livre intitulé *La Castilla y el mas famoso Castellano*, parmi les appendices duquel (ap. VI, p. xvi-lx) il donnait ce texte si important. Pour le reste du manuscrit, il se contentait de reproduire les deux *incipit* qui figurent au folio 1 (voir la planche I), et d'ajouter :

Concluye esta historia en la muerte del Rey Don Alonso VI. Síguese la de Juliano...

* * *

Parmi les *Documentos justificativos* que Traggia a annexés à son *Discurso histórico sobre el origen y succesion del reyno pirenaico* figure une double généalogie que Manuel Abad y Lasierra, prieur de Santa María de Meyá, avait trouvée dans un manuscrit du xe siècle appartenant à son couvent et qu'il avait communiqué à Traggia (v. p. 4 et 51). Et ce même texte, mais pourvu d'additions et de variantes importantes, Traggia nous explique que Ambrosio de Morales l'avait vu « en un códice de S. Isidro de Leon escrito en el siglo xii », et qu'il en existait une copie conforme au texte léonais dans le manuscrit de Monserrate de Madrid provenant du legs Salazar (c'est-à-dire le G 1 de l'Académie de l'Histoire)[1].

1. C'est ce qu'il dit encore dans le *Diccionario geográfico-histórico de España por la Real Academia de la España* (t. II, 1802, p. 67) : « En S. Isidro de Leon vió Morales una doble genealogía de las dos casas que reynáron en el Pirineo, y de ella dió una

Or, ce que Traggia donne comme étant le texte du codex de Léon n'est autre chose que ce que nous trouvons du folio 96 recto au folio 98 recto du manuscrit A 189 (même texte dans G 1, fol. 87r-89v), lequel a seulement en plus les courtes généalogies des comtes de Pailhars (ou Pallás), de Toulouse et de Gascogne, dont Traggia ne parle pas et dont il n'avait que faire. Il semblerait donc que le manuscrit de Traggia et celui de l'Académie de l'Histoire ne fassent qu'un; mais ce qui m'empêche vraiment de le croire, étant donnée la grande lisibilité du A 189, c'est le nombre exagéré de fautes de détail qu'aurait alors commises Traggia, ainsi qu'on pourra s'en assurer en comparant sa lecture au texte que je donne à la suite de notre Chronique[1].

D'autre part, Traggia (p. 51) semblerait nous donner un signalement du manuscrit de Léon qui lui a fourni (directement ou indirectement) son texte :

> La primera genealogía pertenece á la casa Arista, y la otra á la Ximena. Aquella es de una sola mano : esta en el códice de Meyá es de dos, y en el de Leon de tres.

C'est peu clair : s'agit-il de l'écriture? La première généalogie serait d'une seule main dans le codex de Léon; et la seconde, de *trois*. Or, il sera facile de se rendre compte par le simple examen des fac-similés ci-joints[2], que toutes les

ligera noticia. La letra del escrito es del siglo XII. Otro exemplar de las mismas genealogías se halla en un códice de la biblioteca de manuscritos que fué de D. Luis de Salazar y legó al monasterio de Monserrate de Madrid.»

1. La même raison m'empêche d'admettre qu'il ait employé le manuscrit G 1, soit seul, soit en le combinant avec A 189.

Parmi les variantes de A 189 par rapport au *Legionense* de Traggia, il me suffira ici de relever celles qui se trouvent aux §§ 19-20 de Traggia, dans un passage qui manque au *Medianense :* Tremellonis (A 189 *tremulos?*) — aybari *(ayuari)* — sanzio *(sanctii)* — ferrardum *(ferrandŭ)* — comitem *(comitis)* — legionis *(legioneñ)* — ex ea *(ex ead')* — santius *(sanccius)* — alabe *(alaue)*.

2. Traggia distingue la généalogie de la *Casa Arista,* qui va des mots « Enneco cognomento arista » jusqu'à « Item ex alia parte... » dans son *Legionense* et A 189; puis celle de la *Casa Semena,* qui commence à cet endroit. D'après ce qu'il dit, cette dernière aurait été rédigée par trois mains différentes : la première aurait écrit ce qui concerne *Garsias Semenonis* et *Enneco Garsiez;* la seconde depuis *Semeno Garsiez* jusqu'à Garcia el Tembloso exclu; la troisième le reste, jusque *Aznarius Galindi* exclu, puisque là commence la généalogie des rois d'Aragon. Je me contenterai donc de reproduire en fac-similé les folios 96 verso et 97 verso, qui suffiront à faire voir qu'il n'y a pas changement d'écriture aux endroits indiqués.

généalogies sont d'une même main et d'une même écriture dans A 189.

Admettons plutôt que Traggia veuille parler, non de trois mains, de trois écritures différentes, mais de trois additions d'auteurs différents. Il reste une troisième difficulté : comment se ferait-il que, dans un travail lu à l'Académie de l'Histoire en 1799, il n'eût pas eu l'idée de dire que ce manuscrit de San Isidoro de Léon d'où il avait tiré les généalogies était le même d'où son collègue Risco avait tiré la Chronique latine du Cid?

On l'aura remarqué, Traggia nous déclare qu'Ambrosio de Morales avait vu la double généalogie des rois de Pampelune dans le manuscrit de Léon. C'est au livre XV, ch. XXXVI, § 1, (p. 102 du tome VIII de Cano), que Morales, en effet, nous expose la notice « nueva y extraña » (le mariage d'*Iñiga*, veuve d'*Aznario Fortuniones*, avec Abdalla) qu'il a trouvée

> en un libro muy antiguo de la libreria de santo Isidoro de Leon, cuya copia está en el Real Monasterio de San Lorenzo del Escorial...

M. J. de Jaurgain (*La Vasconie*, t. I, Pau, 1898, p. 268) se hâte un peu de dire là-dessus :

> Il y avait au couvent de San Isidro de Léon une copie du Codex de Meya, avec quelques gloses et additions — je crois qu'elle est aujourd'hui dans la Bibliothèque de la *Real Academia de la Historia* — et on en conserve une autre à l'Escurial, qui est la reproduction de celle de Léon.

Pour parler franchement, j'ai bien peur qu'il n'y ait dans tout cela que des conjectures plus ou moins énergiquement affirmées.

Où M. de Jaurgain a raison sans conteste, c'est quand il fait observer (*ibid.*) que Morales relate très inexactement le passage relatif au mariage de l'Infante Onneca (ou Iñiga) avec Abdallah.

Et, en effet, Morales fait de cette Iñiga la femme d'*Aznario Fortuniones* et la fille de *Garci Iñiguez*. Or, le A 189, conforme ici, d'ailleurs, au *Legionense* de Traggia et au *Medianense* (sauf

variantes orthographiques), en fait la femme d'*Aznarius Sanctionis* et la fille de *Fortunius Garsiet:* cela est dit et précisé deux fois. D'autre part, Morales dit que Iñiga était la tante de son mari. Le A 189 et le *Legionense* de Traggia disent : *suam congermanam,* c'est-à-dire « sa cousine ». Il est bien question dans les généalogies d'une *Onneca,* fille de *Garsias eneconis... que fuit uxor de aznario galindonis de aragone* (texte de A 189), et qui était par conséquent la tante d'*Aznarius Fortunionis*. Mais comment Morales a-t-il pu commettre un quiproquo pareil? Et est-on sûr qu'il ait vu le même texte que Traggia? Celui-ci peut très bien s'être trompé en croyant que son manuscrit et celui de Morales ne faisaient qu'un. Bien entendu, ce qui me paraît impossible, ce n'est pas que Morales ait identifié la femme d'Abdallah avec la fille de Garci Iñíguez : M. F. de Béthencourt en fait autant (*Hist. genealógica y heráld. de la monarquía esp.*, t. I, 1897, p. 347); mais c'est qu'il ait pu tirer cela de nos Généalogies.

De plus, si Morales a connu le manuscrit A 189, comment n'en a-t-il pas utilisé le contenu? Comment n'a-t-il jamais fait allusion à la Chronique latine du Cid? Car bien que, dans sa continuation à la Chronique d'Ocampo, il n'ait pas dépassé le règne de Bermudo III, il a analysé ou signalé de nombreux manuscrits, notamment ceux de San Isidoro de Léon (*Viage*, t. X, p. 68-70 de l'édition Cano; *Coronica*, XII, xx, t. VI, p. 110); n'aurait-il pas dit au moins un mot d'un texte si important? Et comment ne renvoie-t-il jamais à notre chronique, qui certes ne pouvait lui paraître méprisable?

L'identité du *Legionense* de Morales, de celui de Traggia et du A 189 était affirmée dès 1878 par Tomás Ximénez de Embun dans son *Ensayo histórico acerca de los orígenes de Aragon y Navarra,* p. 49 : j'ignore sur quoi se fonde pareille conviction, car l'auteur ne l'explique point; c'est probablement sur elle, en tout cas, que M. de Jaurgain (qui cite cet ouvrage p. 136) a appuyé sa conjecture.

En somme, rien ne nous prouve que le codex léonais vu par Morales soit le même que celui de Traggia, et rien ne nous prouve qu'il faille le reconnaître, non plus que celui de

Traggia, dans le A 189. Quant au manuscrit qui se trouvait à l'Escorial au temps de Morales, j'ignore s'il s'y trouve encore. Ewald ne le cite pas, que je sache ; non plus que le P. Guillermo Antolín dans le t. I du *Catálogo de los Códices latinos de la R. Biblioteca del Escorial* (Madrid, 1910).

Traggia ajoute ceci (p. 4) :

El P. Pedro de Abarca, que se valió de un pedazo que traduxo el primer descubridor, hubiera hecho un gran servicio á la verdad en consultar el códice entero. Porque segun las luces que tenia, cotejando las genealogías de los reyes con las de los condes de Aragon, que trae el mismo códice, hubiera salido de la equivocacion nacional que pone por primer rey á García Ximenez, y no le colocára entre los disputados.

Ce P. Pedro Abarca, un jésuite, est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Los Reyes de Aragon en anales históricos*, paru en deux tomes datés de 1682 et 1684 (cf. Muñoz, *Dicc.*, *Aragon*, n° 73, et Latassa, à ce nom). Je n'ai pu l'examiner pour voir quel parti il avait tiré du morceau traduit, nous dit Traggia, par le premier découvreur (Morales), ni dans quelles conditions il avait eu connaissance de ce morceau. Traggia semble bien dire que ce P. Abarca eut le manuscrit de Léon à sa disposition, puisqu'il lui reproche de ne pas l'avoir « consulté entièrement ».

D'après le sommaire ou extrait (du XVIII[e] siècle) analysé par par M. Menéndez Pidal dans son *Catálogo de la Real Biblioteca*, n° 44, il paraît que les mêmes généalogies que nous avons dans A 189 et G 1 se trouvaient dans un autre manuscrit de San Isidoro de Léon, dont le contenu, par ailleurs, n'était pas le même que celui de A 189, et qui portait cette mention :

De Froila sum liber et Munio Presbiteri me scripsit... Initiatus fuit et completus in tempore Fredenandi Rex prolis santius in era ꝗLXˣVII..

Il résulterait de cette note que le manuscrit avait été commencé et fini en 1059. Ce manuscrit existe-t-il encore? Est-ce le manuscrit Reserv. 4-1 de la Biblioteca nacional de Madrid, qui contient le *Fuero Juzgo*, et que M. Antonio Blázquez, dans son

article *La Hitación de Wamba* (*Revista de archivos*, 1907, t. XVI, pp. 83, 84, 98) cite en le datant de 1058; qui enfin est bien, en effet, de cette année-là (Era 1096), ainsi que M. Ureña, averti par M. Blázquez d'une erreur qu'il avait commise à ce sujet, s'en est assuré (*Discursos leidos ante la R. Acad. de la Historia*, Madrid, 1909, p. 47, note 1)? Le sommaire analysé par M. Menéndez Pidal porte à cet endroit un I de trop, en tout cas : il ne l'a pas dans Ewald, qui analyse sous la cote 2 J 8 (p. 347) le même manuscrit que M. Menéndez Pidal sous la cote 2 F 4 (p. 122, 123, 145). A part cela, la mention « De Froila sum... » se retrouve littéralement dans le manuscrit de la Bibl. nacional, que Eguren décrivait comme un des trois manuscrits latins du *Fuero Juzgo* : « el de San Isidoro de Leon, copiado en la era 1096 (año 1058 de Jesucristo), de otro manuscrito muy antiguo, se guarda en la seccion de manuscritos de la Biblioteca nacional » (*Memoria descriptiva de los códices mas notables... de España*, 1859, p. 85).

M. Menéndez Pidal n'explique pas les raisons pour lesquelles il identifie le manuscrit dont l'extrait de la Biblioteca de Palacio a été tiré, avec le manuscrit de Traggia. Ce dernier date du XIIe siècle le manuscrit auquel il se réfère; on peut admettre que ce n'était qu'une copie exécutée, en effet, au XIIe siècle[1]. Mais, copie ou original, ce n'était pas le A 189,

1. Risco, dans *Iglesia de Leon*, p. 156, donne bien une description détaillée du *Fuero Juzgo* de 1058, alors à San Isidoro; mais il ne mentionne pas les Généalogies. Peut-être, dira-t-on, ne les distinguait-il pas du fragment du « Cronicon inédito, algo maltratado, pero en la mayor parte legible, y útil, por las noticias que comunica concernientes á la historia de España », lequel fragment se trouvait en tête, dit-il, et lui a fourni un passage qu'il cite dans son *Historia de la ciudad y corte de Leon*, p. 196 ; ou de la *Cronologia de los Reyes Godos* qui commençait « Regule. Goti ingressi... » et finissait avec Ordoño I : « Ordonius regnavit annos XV. menses III... quod fiunt sub uno de domno Pelagio, usque ad domno Ordonio anni CXLVII », chronologie qui venait après le *Fuero Juzgo*, divisé en *cinq* livres. Mais notons tout de suite qu'il n'a vu que cinq livres. Or, dans l'extrait de la Bibl. de Palacio il est dit que « esta memoria (les généalogies qui précèdent dans l'extrait, ou ce qui suit?) se halla... despues del libro 6 t[itulo] I ». Est-il possible que Risco n'ai pas vu ce livre VI? Ce n'est pas tout. D'après les description donnée par Ewald et Menéndez Pidal de l'extrait de la Bibl. de Palacio, la mention « De Froila sum... » se trouvait, dans l'original, au feuillet 5. La feuille 1 était en mauvais état, et le copiste *a lu difficilement* une courte chronique qui commence : « In era DCLVI profetavit Mahomati... » et finit « Garsea Santio Deo gratias ». On peut y reconnaître le *cronicon inédito* qui était en tête du manuscrit de Risco. Ensuite venait un itinéraire de Gades à Rome (Ewald) et un *De provinciis Spanie*. Or, d'après Risco, l'itinéraire allait jusqu'à Constantinople, comme dans la chronique d'Albelda. Quant aux Généalogies, la place qu'elles occupaient n'est pas marquée dans l'extrait. Ewald

ainsi que M. Barrau-Dihigo, influencé par les affirmations d'Embun et de M. de Jaurgain, le pensait, dubitativement dans son article sur *Les origines du royaume de Navarre* (*Revue hispanique*, 1900, p. 161, note 3), puis résolument dans un *Erratum* publié au fascicule suivant (p. 504) :

Tandis que les identifications proposées page 161, note 3, pour le manuscrit de Leon, sont exactes, il n'en est pas de même en ce qui concerne le manuscrit de Meyá.

Il faut donc un *erratum* à cet *erratum*, car l'identification proposée pour le *Legionense* de Léon n'est pas plus exacte que ce qui concerne le codex de Meyá. Et il en résulte aussi que le manuscrit de Traggia n'est pas « sûrement du XIIIe siècle » (Barrau-Dihigo, p. 163) puisqu'il ne s'agit pas du A 189, qu'on

semble même les considérer, à tort probablement, comme ne provenant pas du même manuscrit. En tout cas, dans l'extrait, elles précèdent le texte « Reguli Gotti ingressi... ». Je ne vois pas comment Risco a pu omettre de les citer s'il les a vues dans son exemplaire avant ce même texte; or il dit que ce dernier était *á continuacion de las leyes*. Je remarque d'autre part 1° que ce même texte va, selon Menéndez Pidal, jusque Alphonse III, et, selon Ewald, jusque « Adefonsus filius domini ordo nii II (?) Kalendas Maias era DCCCII (?) et regnavit annos XLVII, menses VI » (corriger *Ordonii I* et *DCCCCII?*), et non pas Ordoño I ; 2° que ce texte est suivi d'un autre, non indiqué par Risco : *Liber cronice de libro regum*, depuis Atanaricus jusque « Rademirus regnavit annos XVIIII, menses VII, dies XI » (Ewald), soit Ramiro II (Pidal).

Je me demande donc si le manuscrit de Risco et celui dont la Bibliothèque de Palacio possède un extrait ne font qu'un. Il serait possible que ce dernier fût celui de Traggia (XIIe siècle), et constituât une copie de celui de Risco avec des additions, parmi lesquelles nos généalogies. Lequel des deux est celui de la Biblioteca nacional? Je n'ai malheureusement point pensé, étant sur place, à étudier ce manuscrit Reserv. 4-1 ; mais il serait facile d'après les signalements fournis (assez distincts et précis, comme on voit) de faire l'identification. Je ne crois pas que les Généalogies s'y trouvent, car Manuel Oliver y Hurtado, qui (p. 50 du *Discurso* cité plus loin, p. 147) en allègue le calendrier, les y aurait bien remarquées.

C'est seulement d'après Risco que le P. Tailhan parle du codex de 1058 dans les *Nouveaux Mélanges d'archéologie... au moyen âge* du P. Cahier, t. IV (1877), p. 308 ; et naturellement il ne mentionne pas plus que lui les généalogies.

A noter que parmi les manuscrits utilisés pour l'édition du *Fuero Juzgo en latin y castellano* par la R. Academia española (1815) figure « un códice gótico en folio, con dibuxos iluminados, propio del cabildo de San Isidro de la ciudad de Leon, que ademas del Fuero Juzgo contiene otros varios opúsculos » : celui de Risco? celui de Traggia? — Dans son *Viage* (t. X, p. 69 de Cano), Morales déclare avoir vu à Léon « un Fuero Juzgo en latin, de letra gothica (= wisigothique). Ha mas de 550 años que se escribió, como parece al cabo ». Mais 1573, date de la rédaction du *Viage* (cf. t. X, p. 254), moins 550 font 1023 et non 1058; or la date marquée « al cabo » devait être encore plus ancienne, puisque Morales dit qu'il avait *plus* de 550 ans. Et même en admettant qu'il ait pris un X̌ (= 40) pour un X, et qu'il ait donc lu *Era* 1066 au lieu de 1096, cela ne ferait encore que 545 ans. Enfin dans le *Fuero Juzgo* de 1058, la date est au folio 5vo et non à la fin. Ce *Fuero Juzgo* de Morales est donc distinct de celui de Risco.

a daté de cette époque. Et jusqu'à ce qu'on ait identifié son manuscrit, on est bien obligé de s'en rapporter à lui pour la date à assigner.

*
* *

L'existence ou tout au moins l'antiquité du manuscrit allégué par Risco fut, on le sait, niée par Masdeu, qui déclare être resté quatorze mois, en 1799 et 1800, à Léon, sans pouvoir le retrouver, malgré, dit-il, toute la bonne volonté des chanoines (*Historia crítica de España y de la cultura española*, t. XX, p. 148). Le manuscrit fut, en tout cas, un moment perdu pour l'Espagne. Une note qui s'y trouve aujourd'hui nous avertit que

El Dr. Guillermo G. Heine adquirió este códice y lo llevó á Alemania, de donde lo devolvió á su muerte su familia, en 1848.

C'est ce que nous apprennent également Muñoz (*Diccionario*, *Castilla*, n° 10), et plus explicitement Sabau dans la *Noticia* citée plus haut, Eguren, qui nous dit que Hayne (*sic*) le montra à Herculano (p. 96), et Amador de los Ríos (*Hist. crítica de la literat. esp.*, t. II, note 2 de la page 174) : enfin Ewald dans *Reise nach Spanien* (*Neues Archiv*, t. VI, 1881, p. 343). Je rappellerai que c'est du même manuscrit que le P. Fita a tiré le texte du *De preconiis ciuitatis Numantine* de Juan Gil de Zamora (*Boletín de la R. Academia de la Historia*, sept. 1884) ; mais ce traité forme un cahier à part et est d'une écriture bien postérieure (xve siècle)[1].

Je ne reviens pas sur la description que j'ai donnée de ce codex dans le *Bull. hisp.*, 1909, p. 259, si ce n'est pour dire que les 98 premiers folios ont exactement, non pas 226mm × 160mm, mais 227mm × 163mm, et que l'Histoire de Wamba *(Liber de hystoria gallie)* commence au folio 64 et non 164.

Pour ce qui est de l'époque du manuscrit A 189, Amador

1. Je puis dire que c'est précisément parce que j'étudiais les manuscrits de Gil de Zamora, ainsi que les continuations aux histoires d'Isidore, que j'ai été amené à examiner le A 189 et la chronique qu'il contient.

marque le XIIe siècle, et Muñoz le XIIIe. M. Blázquez serait de l'avis d'Amador, car c'est bien le A 189 qu'il semble désigner (*La Hitación de Wamba,* p. 98) par ces mots :

Códice de la Academia de la Historia. Siglo XII. Procede de la Iglesia de Leon.

Ewald (p. 343), qui l'avait étudié, le date du XIIIe, et de même Mommsen, pour qui Ewald et Bernays avaient collationné la partie isidorienne (*Mon. Germ., Auct. antiquiss.* t. XI, p. 260). Les fac-similés que l'on trouvera ci-joints (pl. V et VI) permettront de juger de la question. Mais je ne vois pas qu'il y ait lieu de tenir compte, pour l'âge à donner au *Legionense* de Traggia ou tout autre contenant les Généalogies, de l'observation de M. Jaurgain (p. 268, note 4) d'après laquelle « la notice sur les comtes d'Aragon que l'on y trouve est évidemment postérieure à 1250 » (cf. p. 277).

Les 98 premiers folios (la Chronique du Cid occupe les folios 75-96 r°, et les Généalogies les folios 96 r°-98 r°) sont d'une même main. L'Académie avait jadis pensé à publier en deux couleurs un fac-similé du texte de la *Gesta Roderici*, et j'ai sous les yeux une épreuve des deux premières pages. Le fac-similé qu'Amador a annexé à son tome II (quatre premières lignes de la première page), exécuté à la main, est loin d'être parfait.

La grande régularité de l'écriture et certaines bévues dans la disposition (par exemple II, §§ 29 et 30) donnent tout lieu de penser que le manuscrit A 189 n'est probablement qu'une copie. D'autre part, l'incorrection du G 1 et l'extraordinaire ignorance qu'elle accuse chez le copiste par rapport au latin interdisent de considérer comme des corrections les variantes préférables à la leçon de A 189 qui peuvent y être relevées. Le copiste avait simplement un texte meilleur, que par endroits il se trouve avoir mieux copié que n'a fait le scribe du A 189. Il faut donc supposer un prototype de A 189 et de G 1.

La longueur assez constante des bouts de phrase omis dans G 1 me fait supposer que le scribe avait sous les yeux un manuscrit à deux colonnes. On trouve des omissions d'une

dimension double; ce serait qu'alors il passait deux lignes à la fois.

Les bévues de A 189 auxquelles je fais allusion ci-dessus, se retrouvent identiques dans G 1, et ne s'expliquent, à mon sens, que par l'ineptie d'un copiste ayant sous les yeux un brouillon ou des feuillets avec des renvois parmi lesquels il se sera égaré. Comme il serait bien extraordinaire que le scribe de G 1 et celui de A 189, à plus de deux siècles de distance, se fussent égarés de la même façon, il faut supposer encore que le prototype de A 189 et de G 1 n'était lui-même qu'une copie. Ce nombre d'intermédiaires n'est du reste qu'un minimum. On peut en admettre davantage; mais s'il n'est resté que deux copies, c'est sans doute que ce texte n'a guère été transcrit.

Il est clair, dans ces conditions, que l'époque assignée par plusieurs au manuscrit A 189 (XIIIe siècle) n'empêchera pas de placer la rédaction de notre chronique au XIIe siècle, si rien dans le texte même ne s'y oppose.

Dans A 189 comme dans G 1, la Chronique léonaise est divisée en trois livres. Le premier comprend (fol. 1-24 v°) la Chronique d'Isidore, un fragment inspiré de la *Continuatio Isidoriana byzantia-arabica*[1], les Histoires des Vandales, Suèves et Goths d'Isidore, puis, à partir de Recesuindus, un texte assez voisin de celui de Sebastian, mais néanmoins différent en maint endroit. Le livre II va de Pélage jusqu'au mariage de doña Sancha et de Ferdinand I. Le troisième (fol. 49^v-64) s'arrête avec la mort d'Alphonse VI.

Cette fois encore, je renonce à tout publier. C'est à l'endroit où finit l'Histoire des Goths d'Isidore que je commencerai, pour terminer avec le début du règne de Ferdinand I, dont je me contenterai d'indiquer les variantes (presque insignifiantes) par rapport au texte du *Silense*. Je laisse également

1. Je corrige ici ce que j'ai mal exprimé page IX de *Les Histoires générales d'Espagne*, et page 260 du *Bulletin hispanique*, 1909. En effet, il s'agit d'un passage que Mommsen (*Monumenta Germaniae, Auct. antiquiss.* t. XI, p. 329) reproduit, et qu'il considère, à juste titre, comme inspiré par le passage analogue de cette *Continuatio byzantia-arabica* (pp. 334-335). — Le texte de la *Continuatio hispana* (= Isidore de Béja = Anonyme de Cordoue), qui est en regard, est bien loin de présenter les mêmes analogies littérales.

de côté la division des diocèses par Wamba, dans le commentaire de laquelle il serait imprudent et inutile pour moi de m'engager, la question ayant été étudiée à fond et le texte publié, d'après ce manuscrit et beaucoup d'autres, par M. Blázquez dans son article *La Hitación de Wamba.* En revanche, je donne le texte des Généalogies dont j'ai parlé plus haut, et qui ont, comme on verra, des relations étroites avec notre chronique.

Le texte des Généalogies publié par Traggia d'après le *Medianense* et le *Legionense* a été reproduit par M. Arturo Campión dans son *Ensayo apologético, histórico y crítico acerca del Padre Moret y de los orígenes de la Monarquía nabarra* publié en 1892 (et à nouveau, avec des modifications, dans *Euskariana, cuarta serie*, Pamplona, 1905), et par M. de Jaurgain dans son tome I de *La Vasconie*[1]. Mais l'un et l'autre ont simplement transcrit les variantes du *Legionense* d'après Traggia[2], en les disposant d'une autre façon (Campión, pp. 471-475; Jaurgain, pp. 269-274), ce dernier avec quelques fautes[3].

On trouvera aux pages 107-109 de l'Appendice des *Discursos leidos ante la Real Academia de la Historia en la recepcion*

1. Il l'avait été aussi par Romey, *Histoire d'Espagne*, t. IV, app. V, § III : sous le titre de *Codex généalogique de la maison de Navarre de la fin du X*e *siècle, conservé aux archives du prieuré de Meya*, il donne seulement les vingt premiers numéros de Traggia, dont il reproduit le texte sans les variantes du *Legionense;* il ne cite d'ailleurs même pas celui-ci, bien qu'il reproduise une partie qui manque (sans qu'il s'en doute) dans le *Medianense* et que Traggia avait tiré de son *Legionense*, à savoir la fin du n° 19 et tout le n° 20 (cf. p. 138, n. 1).

2. Je ne leur reproche nullement : on ne peut pas, toutes les fois qu'on reproduit un texte, se reporter aux manuscrits; seulement il serait bon de bien spécifier, en pareil cas, que l'on suit le texte publié.

M. de Jaurgain, p. 145, reproche à M. Bladé d'avoir, dans son article *Les comtes carolingiens de Bigorre et les premiers rois de Navarre* (publié dans la *Revue de l'Agenais* 1895-1897) ignoré le *Codex généalogique* (?) *de Meya.* M. Bladé n'en avait pas encore parlé quand M. Jaurgain écrivait son ouvrage (paru en 1898); mais il en parle à la p. 202 du tome correspondant à l'année 1897; seulement c'est d'après Dozy (*Recherches*, t. I, p. 212, 3e éd.), du reste cité en note. Il cite aussi (p. 323) le « texte tiré par Morales des archives de l'église de San Isidro de Leon » avec une référence composite et fausse : « *Viage por orden del rey Phelippe II, etc., liv. XV, chap. 36* », qui fait craindre que l'information ne soit encore ici de seconde main. Il est clair que, dans ces conditions, M. Bladé n'a pas eu absolument tous les éléments du problème auquel il s'était courageusement et très doctement, certes, attaqué : d'autant que Morales, ainsi que je l'ai dit, allègue un texte qui n'est pas, il s'en faut, conforme à celui du manuscrit de Traggia.

3. *Anos XVIII*, pour *annos XVIIII* (§ 4); *uxorem Tutam*, pour *uxorem dominam Tutam (ibid.)*; *filii*, pour *filiis* (§ 7); *suan*, pour *suam* (§ 19) : toutes fautes imputables sans doute à l'imprimeur, mais qui nous écartent encore plus du texte de A 189.

pública de D. Manuel Oliver y Hurtado (1866), une autre transcription du texte de Meyá. Elle contient en plus la Généalogie des comtes de Pailhars, que Traggia avait négligée, et qui se trouve plus complète que dans A 189. Tirée de la copie facsimilé que possède l'Académie (fol. 191-192), elle est à coup sûr meilleure et rend inutile celle de Traggia, qui n'avait eu qu'une copie évidemment plus ou moins bien transcrite. L'auteur ne s'est pas préoccupé du *Legionense,* quoiqu'il ait connu le *Legionense* de l'Académie (c'est-à-dire le A 189), dans lequel il a cru retrouver celui de Traggia (p. 46).

M. Barrau-Dihigo, qui fait observer avec raison que la Généalogie des rois de Navarre « appartenait à un ensemble de généalogies, relatives non seulement aux rois de Navarre, mais encore aux comtes d'Aragon, de Pailhars, de Gascogne et de Toulouse » (*Rev. hisp.*, pp. 184-185), ainsi que l'indiquaient Ewald et M. Menéndez Pidal, regrettait que Manuel Oliver y Hurtado n'eût pas, avec les trois premières, publié les deux dernières. Satisfaction lui sera donnée par la présente publication : peu de chose, d'ailleurs, car ces deux généalogies ne prennent que quelques lignes. A noter que celle des comtes de Pailhars n'a rien de commun avec la notice sur les origines du comté de ce nom, qu'Ewald (*Reise*, p. 340) a relevée dans un Recueil de catalogues de l'Académie de l'Histoire et qui provient d'un manuscrit de la cathédrale de Roda (XII[e] siècle).

T. Ximénez de Embun qui affirmait que les généalogies, outre ce que Traggia a publié, contenaient « las de los condes de Pallas, Tolosa, reyes de Francia, y otras varias » (p. 50) n'avait probablement pas bien regardé le manuscrit A 189 auquel il renvoie, et qu'il identifiait avec celui de Traggia et celui de Morales.

Comme je l'ai fait pour la partie qui concerne Sanche II et Alphonse VI, j'imprime en plus gros caractères ce que je ne retrouve pas dans d'autres textes; en moins gros, ce dont nous avons l'analogue ailleurs quant au fond; et en italique les mots ou parties de mots identiques dans notre chronique et tel ou tel autre texte, dont naturellement je donne l'indication, en me reportant à l'*España sagrada,* et aux numéros des divi-

sions adoptées par Flórez. Je reproduis le texte de A 189, avec les variantes les plus notables de G 1 en bas de page.

* * *

Dans ce que je publie aujourd'hui, on trouvera qu'il y a, en somme, assez peu d'inédit, presque tout se retrouvant dans la Chronique dite de Sebastian, dans Sampiro, Pelayo, la Chronique d'Albelda, celle de Silos, le *Chronicon Iriense,* les *Annales Compostellani;* mais je pense que cette publication avait malgré tout son intérêt, quand ce ne serait que comme élément nouveau dans la position de la question qui touche à la paternité, à l'époque de rédaction, aux interpolations et aux refontes des vieilles chroniques latines de l'Espagne médiévale. Quant aux passages inédits, si peu nombreux qu'il soient, les textes n'abondent pas tellement sur cette période, qu'il convienne de rien dédaigner.

Si le P. Tailhan avait connu notre chronique, il eût hésité un peu plus à attribuer à Rodrigue de Tolède et à Luc de Tuy ce qu'il considère comme des inventions, sous prétexte qu'il n'en est pas dit un mot dans la *Chronique rimée*[1]. Il nous dit, page XIV de sa Préface :

Persuadé, d'autre part, que la couronne était héréditaire chez les Goths d'avant la conquête arabe, comme chez les Castillans de son temps, ce même Rodrigue s'ingénie de son mieux à rattacher les uns aux autres les rois wisigoths d'Espagne par des liens de parenté dont personne avant lui n'avait entendu parler... Chindasvinthe, à son tour, par Récesvinthe et Theudefrède, donne à l'Espagne Rodrigue son dernier roi ; Ervige, enfin, cousin de Récesvinthe, ne trouve d'autre moyen de protéger les débuts de son règne usurpé contre les droits héréditaires conférés à Theudefrède par Rodrigue Ximenez, que de donner la main de sa fille au très noble Egica, devenu, *de par la volonté du prélat chroniqueur,* le cousin du roi Wamba de sainte et glorieuse mémoire.

1. *Anonyme de Cordoue, Chronique rimée des derniers rois de Tolède* (Paris, 1885). C'est le même texte qu'a édité Mommsen en 1894, en regard précisément de la *Continuatio byzantia-arabica* et sous le titre de *Continuatio hispana a. DCCLIV* (cf. note 1 de la p. 146). De l'édition du P. Tailhan, Mommsen dit (p. 333) qu'elle est *pessima;* mais il reconnaît l'utilité et la beauté des fac-similés. C'est déjà quelque chose, et le P. Tailhan n'en a pas moins rendu service.

Si ce sont là des inventions, Rodrigue n'en est pas l'auteur. Tout au plus a-t-il essayé de les coordonner ou de les amender. S'il fait de Theodofredus le fils de Recensuindus (III, 12), et par conséquent le petit-fils de Cindasuindus, notre chronique (I, § 12), comme Luc (p. 69, l. 46), en fait le fils de ce dernier; et, comme Rodrigue, elle fait d'Egica le gendre d'Ervigius (de part et d'autre la femme s'appelle *Cisilo,* Chr. léon., I, § 9, et Rodrigue, III, 12) et le neveu de Wamba : *auunculus eius Wamba*, dit la Chronique, I, § 10. C'est peut-être pour indiquer ce lien de parenté que la même Chronique et Rodrigue (*ibid.*) emploient le mot *consobrinus* en parlant d'Egica[1]. Au surplus, la Chronique dite de Sebastian ou d'Alphonse III dit exactement comme notre chronique : « Filiam suam Cixilonem... uiro Egicano *consobrino Wambanis* in conjugio dedit. » En quoi Rodrigue a-t-il fait acte de volonté ici?

Le P. Tailhan n'admet pas non plus (p. 104 et 120) que Wamba, après son abdication, ait, comme le veulent Rodrigue (III, 13) et Luc (p. 69, l. 13), imposé à Egica, successeur de son successeur, l'obligation de divorcer d'avec la fille d'Ervigius. Soit. Mais notre Chronique (I, § 10) le dit dans les mêmes termes que Luc. Au surplus, la Chronique d'Albelda (*filiam Ervigii cum juratione Wambani subjecit*) est bien ici, comme l'indique le P. Tailhan (p. 104, note 3), la source de Rodrigue, qui a corrigé ou lu : *conjuratione Bambae abiecit*. Ce n'est donc pas Luc et Rodrigue qui ont inventé la chose, comme le leur reproche, avec beaucoup d'ironie perdue, l'éditeur de l'*Anonyme de Cordoue*.

« Rodrigue de Tolède et Luc de Tuy, » ajoute le P. Tailhan (p. 133), « affirment de concert que Witiza était issu de l'union de son père avec la fille d'Ervige. Mais cette affirmation, comme tant d'autres des mêmes écrivains, est inadmissible. » Soit encore, mais la même assertion est aussi dans notre Chronique (I, § 10).

On voit combien l'accusation portée contre Luc et Rodrigue tombe souvent à faux.

1. Cela, je l'avoue, excuserait le P. Tailhan de traduire tantôt par « cousin » (p. XIV), tantôt par « oncle » (p. 120).

Cela ne veut pas dire que tout ce qu'on trouve dans Luc et dans Rodrigue soit déjà dans notre chronique. En ce qui concerne Luc, il me suffira ici de dire que les passages de cet auteur dont M. Menéndez Pidal (*Homenage á Menéndez Pelayo,* t. I, note 2 de la page 447) pense que s'est inspiré le poète du *Fernán González* manquent dans notre texte. Tels, ceux qui sont relatifs à la destruction des armes du royaume par ordre de Rodrigue (Luc, p. 70, l. 11), à la prise de Séville (l. 26), à la lettre de Charlemagne à Alphonse II (p. 75, l. 27). Les conclusions de M. Menéndez Pidal subsistent donc entières.

De même Luc de Tuy et le navarrais Rodrigue de Tolède continueront à porter devant l'histoire et M. Arturo Campión la responsabilité de cette assertion contre laquelle le savant auteur d'*Euskariana* (p. 282) s'élève avec indignation, à savoir qu'Alphonse le Catholique prit et peupla l'Alava, la Biscaye, Alaon, Orduña, Pampelune et la Berrueza. Car ce que dit la chronique attribuée à Sebastian (§ 14) au sujet de l'autonomie de ces pays se retrouve à peu près identique dans la nôtre (II, § 9). Et l'on ne voit pas encore où Luc (p. 73, l. 5 et 28) et Rodrigue (IV, 5) ont puisé leur information.

Pas un mot non plus du vœu de Santiago et de la bataille de Clavijo, non plus que de bien d'autres choses dont Rodrigue passe pour l'inventeur.

Mais ce n'est pas seulement à cause des passages qu'on ne rencontre pas dans les autres chroniques antérieures à Luc et à Rodrigue, c'est aussi à cause des variantes heureuses apportées par notre texte à plus d'un passage de ces chroniques, que la présente publication avait son utilité. C'est ainsi que telle phrase de la Chronique de Silos s'y trouve corrigée (voir liv. II, § 35, 37, 38, 69 de notre texte).

J'espère donc que l'on admettra l'utilité de ma publication. Ce qu'on acceptera sans doute moins aisément, c'est le système que j'ai adopté pour la transcription. D'avance je passe condamnation, si l'on trouve que cette façon de garder les abréviations, en les représentant d'une façon approximative et en somme pas toujours très exacte, en les figurant, pour mieux dire, au lieu de les résoudre comme on fait d'ordinaire,

est mal commode et engage peu à entrer en relation suivie avec le texte. C'est vrai. Mais le lecteur, pour de telles lectures, est plutôt rare, et celui qui a vraiment la vocation ne se rebutera pas pour si peu. Il appréciera peut-être en revanche le souci de l'exactitude, même exagéré, même poussé jusqu'à la manie, qui lui donne au moins la certitude de n'être pas constamment la dupe d'un éditeur résolvant, corrigeant, arrangeant de toutes petites choses qui n'ont l'air de rien, mettant à son gré une *m* ou une *n* là où il y avait une tilde; *dominus*, *domnus,* ou *donus,* pour *dn̄s; domina*, *domna*, *donna* ou *doña,* pour *dn̄a; legionis* ou *legionensis* pour *legion̄;* un nom écrit en entier, par conséquent au jugé (et l'on sait combien l'orthographe varie pour un même nom au cours d'un même texte), là où il n'y a qu'une initiale, etc., etc.

Il est vrai qu'il y avait un moyen d'être exact tout en étant lisible, c'était de mettre en italique les lettres suppléées aux abréviations. Mais l'italique a déjà, dans mon système de transcription, la destination que j'ai indiquée. Pour tout dire, il m'a semblé intéressant de garder le plus possible la physionomie du manuscrit. L'idéal eût été de reproduire celui-ci intégralement en fac-similé, et d'en donner une transcription imprimée, toutes abréviations résolues, comme a pu faire le P. Tailhan pour son édition de l'*Anonyme de Cordoue*. Des difficultés matérielles m'ont empêché de mener à bien un tel programme. Mieux vaut encore se débattre avec l'imprimeur qu'avec le photographe, surtout à distance. J'ai donc adopté un moyen terme. Qu'on me passe d'en avoir fait l'essai. On verra l'effet et ce que cela vaut. Je dois dire du reste qu'à part une page (le folio 40^{v}), j'ai résolu beaucoup d'abréviations, me contentant d'en reproduire telles quelles un certain nombre, surtout quand il s'agit de mots très courants.

Au surplus, la difficulté ne sera pas bien grande de déchiffrer les abréviations, surtout quand il s'agit de mots revenant souvent comme *xp̄i*, *xp̄ianus*, *eccl'ia*, *sc̄i*, *apl'i (apostoli)*, *ep̄i (episcopi)*, *gl'ia (gloria)*, *mr̄is (martiris* ou *martyris?)*, *b'ti (beati)*, *bb'e (baptiste)*, *nr̄a (nostra)*, *fr'* ou *fr̄ (frater)*, *ml'to (multo)*, *ul' (uel)*, *tc̄ (tunc)*, *g° (ergo)*, *om̄s (omnes)*, *cā (causa)*, *ē (est)*,

m° (*modo*), *q°*; (*quoque*), *s*; (*sed*), *añ* (*ante*), *it'm* (*iterum*), *u°* (*uero*), *qd'* (*quod*), *gen'* ou *g'* (*genuit*), *tp̄re* (*tempore*), *sic̄* (*sicut*), sans parler des simples tildes qui remplacent *u* ou *m*, du *p̄* (*pre*), du *p̱* (*per*), de ꝝ (= *rum*), ꝫ (= *etiam* ou *eciam?*), ꝛ (= *et*).

Une difficulté que je n'ai pu surmonter, ç'a été la reproduction typographique exacte des signes d'abréviation. En ce qui concerne celui de *m* ou de *n*, je le rends d'ordinaire par un trait, quoiqu'il affecte souvent dans le manuscrit la forme ˘ qui désigne les brèves en prosodie. Je rends par une apostrophe, le signe d'abréviation de *er*, qui a tantôt en effet cette forme, tantôt celle d'un petit 7. Le trait ou l'apostrophe figurent le signe général d'abréviation, qui, dans le manuscrit prend l'une ou l'autre des trois formes ci-dessus indiquées. L'apostrophe me sert encore pour le signe ꝰ = *us*. Un tilde isolé ˜ rend le signe de *ur*. Je résouds généralement le signe de *con*, et toujours celui de *pro*.

Je n'ai pas cherché à rendre le signe en forme de tilde ˜ qui représente *a* à la fin des adjectifs numéraux, et je rends par un trait ou par un ¨ le même signe au-dessus de *q*. Je le résouds quand il équivaut à *ra*.

Autant que possible, je laisse le signe au-dessous de la lettre qui le porte dans le manuscrit, même s'il est mal placé.

En somme, j'ai plutôt voulu indiquer le signe d'abréviation que le représenter. Si peu d'habitude qu'on ait des manuscrits, on ne peut hésiter, et au besoin je résouds en note.

J'ai tenu à respecter la ponctuation du manuscrit A 189, et j'espère y avoir mieux réussi cette fois que pour la partie que j'ai déjà publiée; j'ai seulement remplacé le ⁚ par ꞉.

J'ai mis en égyptienne (caractères gras) les mots (rubriques ou ères) qui sont en rouge dans A 189. Cela avait parfois son utilité, ainsi qu'on verra au liv. II, § 13 et aux Généalogies, § 12.

*
* *

Il convient de reconstituer dès maintenant, d'après G 1, les deux passages grattés dans A 189. L'un est au paragraphe 1

(*Bull. hisp.*, p. 267); G 1 (folio 53 recto; cf. pl. VII) donne le texte primitif, altéré dans A 189 (folio 59 recto, planche VI):

Primo genitus *aldefonsus* in *legione. Sancius* medius *in castella.* Garsias minimus in portugale. Urra[1] infantis*sa cum sorore sui geluira apud Zamoram resedit*[2].

L'autre est au paragraphe 14 où, comme je le supposais, était consigné le détail naturaliste que donne la Chronique générale. On lit en effet à cet endroit dans G 1:

... *et rex de equo descendens. ꝛ nature sed'et*[3] *neccessaria.*

Voici, pour la partie que j'ai déjà publiée, les variantes de G 1 (fol. 53 r° - 57 v°). Je les mets entre parenthèses (en italiques quand elles me paraissent devoir être adoptées de préférence au texte de A 189).

§ 1. diue (diuine). — § 2. particione (portiōe). — § 3. relioñ *(legioñ)*. — § 5. Inter hoc (Inter *hec*). — nuntii (muncii). — truciabantur *(cruciabantur)*. — § 6. maiore priori exercitu *(maiorem* priori *exercitum)*. — uulpellera (uulpera). — § 7. sanioris (om.). — p̄scire (p̄ᶠare ?). — hortatus (hortatur). — nos meliores (nos ꝛ meliores). — meam mille militibus lanceam (om.). — uel ad minus cum X (om.). — tamen (tum). — § 8. campum obtinentibus addefonsus rex legioneñ a castellanis (om.). — uulpeiara (uulpeiera). — § 9. dum suum regem (dñm suum regem). — uel que uictoria (uel q2[4] uictoria). — reddatis ut (reddatis et). — euaderet (euaderent). — § 10. suum uinculis (suum *in* uinculis). — nec tamen (nec cum). — ꝛ etiam (ꝛ ꝛ). — cluniam cum *(cluniacum)*. — vehementer (vehementius). — exturbatus (ē turbatus). — soluit (solum, faute continuelle dans G 1). — dormitur *(dormiturus)*. — § 11. surrexit (surrent). — suum (om.). — discedat (dispdat). — retrudendum (recrudendum). — minitatur (minatur). — tm[5] (tum). — nutricis *(nutricio)*. — § 13. succensus iram (succensus ī iram, fin de vers). — se dederent (se redderent). — § 14.

1. *Urraca.*

2. J'avais mal lu l'addition marginale de A 189, qui porte: « *q̄ uocat˜* (uocatur) infantadgo Eluire... » — A signaler deux mots qui auraient dû être séparés (§ 9): *reditu alium.* De même (§ 14) *in tm̄* (in tantum eum carum... habuit, quod...)

3. *Cederet.*

4. *Quia ?*

5. *Tantum.*

persensisset (ppensisset). — dolose (de sorore). — nos (om.) — discederet (discedere). — urbis (orbis). — altum equum *(alterum equum)*. — residens *(insidens)*. — reddiens *(rediens)*. — respondit (responde, faute fréquente dans G 1). — animo (ño). — mudo (mundo). — detergebant (detegebant). — § 15. defertur *(deferunt)*. — § 16. preciperet (perciperet). — Almemon (Alemon). — uelle, corrigé sur *uale* (ualle). — para *(parat)*. — § 17. placet *(placeret)*. — formidabant *(formidabat)*. — sciscitatus *(sciscitatur)*. — ab ald' (ab eo). — uterque uno (uterque *Ꝟo*[1], leçon préférable à celle de Silos, *interque uno mordebatur uulnere*, qui pourrait bien être une correction, assurément méritante, de la mauvaise lecture de A 189 : *uterque uno morderetur*; seulement pour être heureuse tout à fait, cette correction devrait être elle-même corrigée ainsi : *uterque uno mordebatur uulnere*). — presentiens (prescientes). — § 18. regnorum (om.). — massiliensem (mansiliensem)[2]. — § 19. de ramis (om. de). — lupus (luppus). — et uictus ē (om.) — sub tali conditione (om.). — flectat (fletantur, c. à d. *flectantur*, ainsi que j'ai corrigé, ce qui nous donne un vers). — § 20. dedit (om.). — MCXIX (MCXVI). — preditus *(predictus)*. — VI annos (VII annos). — § 21. Sancta Eulalia (Sancta ulalia). — Alfamin (Alfanim). — almodouar (almodauar). — alahet (alaeth). — cauria (curia). — (G 1 intercale « Dauar » entre « Olixbona » et « sintria »). — Vlmetum Metinam Secouiam Yscar Collar (Vlme, om. le reste). — § 23. Inter hec era MCXXI (om.). — missi (missis). — pampilon̄ (pampilone). — § 24. Supradictusque (supradictus *q°*; [3]) — aduentū *(aduentu)*. — § 26. beatam tuscia ariundam (*bt'am*[4] ꝯtuciam ariumdam). — rotgerius (ratgen'). — Sicilie (froylie). — Quinta *(quintam)*. — propria *(propriam)*. — § 27. munioz (munox). — uxorem comitis henrici. Qui ex ea genuit (om. ; en marge main récente : « uxor Comitis Henrici, qui ex ea genuit »). — XI° Kls octob. ꝛ geloyrā que obiit era MCXXXVII XVII° (om.). — fuit (om.). — auenabeth (euenabeth). — regis hyspalensis que baptizata helysabeth (om.). — (Après « comites », G 1 intercale « noīatur. Tantum fuit t'ribil' », mais le tout est biffé). — § 28. nullus iudex (om.). — Negociatores et (negociatores *vero* et). — uaccaret (uocaret). — lucronio (locronio). — pauperum (pauper), — ab ill' (ab eis). — § 29. Regnauit (regum). — esset (om.). — omni die tamen omni *(tn̄ om̄i die)*. — non per iuncturas sed (om.). — nona *(hora)*. — usque in eam horam dominice diei (om.). — sc̄a processione (*fc̄a*[5] processione). — dei

1. *Vero*, « par la vérité », a pu devenir facilement *uno*, que Silos a complété par *uulnere*.
2. Lire *Marsiliensem*.
3. *Quoque*.
4. *Bertam*.
5. *Facta*.

(ɛ dei). — ouet *(oueti)*. — ad fletum (aflectum). — commouerent (common'ent). — Obiit (ob'). — gloriose *(glorioso)*. — MCVII (MCXLVII). — dies (om.).

A la fin *Laus tibi xp̄e* dans G 1.

Quelles sont les relations de cette chronique avec les autres chroniques connues, qu'offre-t-elle de particulier et quelles données peut-on tirer de là pour fixer l'époque comme le milieu où elle a été rédigée? C'est ce qu'il faudra examiner de près. Mais auparavant, il convient de faire connaître le texte lui-même, en l'annotant de manière à aider le lecteur à s'orienter, et afin de souligner, sinon de résoudre, les difficultés.

G. CIROT.

(A suivre.)

DOMINIQUE SOTO

ET LA

SCOLASTIQUE PARISIENNE

(*Suite*[1].)

XI

Albert de Saxe et la loi suivant laquelle s'accélère la chute d'un grave.

Albert de Saxe ne s'est pas contenté de définir le mouvement régulier ou irrégulier dans le temps; tout aussitôt[2], il s'est préoccupé de rechercher la loi qui préside au mouvement qu'il avait pris comme exemple de mouvement irrégulier, à la chute accélérée d'un grave; et ce qu'il a dit à ce sujet peut être, à bon droit, regardé comme un des plus remarquables passages de ses *Quæstiones* sur le *De Cælo* d'Aristote.

Albert remarque, d'abord, que cette proposition : Le mouvement devient plus intense vers la fin, peut s'entendre de diverses manières. Selon un premier sens, le mouvement (et par ce mot : *motus,* Albert, comme tous ses contemporains, entend ce que nous entendons par *vitesse instantanée*) peut croître en devenant double, triple, quadruple, etc. Selon un second sens, il peut croître de telle manière qu'à sa valeur première s'ajoute la moitié de cette valeur, puis la moitié de

1. Voir *Bull. hisp.*, t. XII, p. 275, 357.

2. Alberti de Saxonia *Quæstiones in libros de Cælo et Mundo;* lib. II, quæst. XIV : Utrum omnis motus naturalis sit velocior in fine quam in principio? — Comme nous l'avons dit, cette question manque dans les éditions données à Paris en 1516 et en 1518.

cette moitié, etc. En langage moderne, on dirait que la vitesse peut croître suivant une progression arithmétique, ou bien que les accroissements successifs de cette vitesse peuvent former une progression géométrique décroissante.

Ces énoncés nous paraissent incomplets. Quelle est la variable indépendante à laquelle sont rapportées les valeurs de la vitesse dont il y est fait mention? Le silence d'Albert à cet égard provient de ce qu'il suppose son lecteur au courant de la science de son temps, et la connaissance de cette science nous permet de suppléer à ce silence. Lorsque les scolastiques du XIVe siècle traitaient de l'intensité d'une propriété quelconque *(intensio formæ)*, ils la regardaient comme fonction de l'extension *(extensio)* de la même propriété; dans le cas du mouvement, ils distinguaient deux sortes d'extensions, l'extension selon le chemin parcouru *(extensio secundum distantiam)* et l'extension selon la durée *(extensio secundum tempus)*.

Les énoncés abrégés d'Albert doivent donc s'entendre ainsi :

Lorsqu'on range suivant une progression arithmétique croissante soit les chemins parcourus par le grave, soit les durées de chute, on peut supposer ou bien que les valeurs de la vitesse croissent suivant une progression arithmétique, ou bien que les accroissements successifs de ces valeurs suivent une progression géométrique de raison inférieure à l'unité.

Admettre que la loi de la chute des corps appartient nécessairement à l'un de ces quatre types, c'est faire une supposition qui nous paraît singulièrement étroite; une infinité d'autres lois nous apparaissent comme également possibles. Que l'on puisse concevoir d'autres lois de la chute des graves, Albert ne l'ignore pas et, tout à l'heure, il va en définir qu'il discutera. Mais ces quatre-là, par leur plus grande simplicité, séduisent particulièrement son attention et lui semblent les plus probables. Et d'ailleurs, Huygens, en 1646[1], ne regardait-il pas encore comme certain que la chute des corps dût suivre l'une de ces quatre lois, et ne lui paraissait-il pas suffisant de

1. *Huygens et Roberval, Documents nouveaux,* par C. Henry; Leyde, 1880. Lettre de Christiaan Huygens à Mersenne en date du 28 octobre 1646.

décider, par l'exclusion de trois d'entre elles, que la quatrième était exacte?

Albert de Saxe se propose un objet analogue à celui que Christiaan Huygens devait, un jour, s'efforcer d'atteindre.

Pour fixer son choix, il invoque, à titre d'axiome, une proposition qu'il regarde comme l'expression de la pensée d'Aristote : Si un grave était placé infiniment loin du centre du Monde et si on le laissait tomber, la vitesse de ce grave croîtrait au delà de toute limite, et elle deviendrait infinie avant que le mobile eût atteint le centre de l'Univers.

Fort de cet axiome, notre auteur exclut les lois de chute de la seconde forme, car selon ces lois, quelque grande que soit la durée de la chute ou quelque long que soit le chemin parcouru par le mobile, la vitesse ne pourrait jamais dépasser une certaine limite assignable d'avance.

Une considération du même genre lui permet d'exclure certaines autres lois que l'on pourrait proposer; on pourrait imaginer que la vitesse crût en progression arithmétique alors que les accroissements successifs du temps formeraient une progression géométrique de raison fractionnaire, de raison $\frac{1}{2}$ par exemple, ou bien encore, alors que les accroissements successifs de l'espace parcouru suivraient une semblable progression. Ces hypothèses, en effet, permettraient à la vitesse de chute de prendre toute valeur, si grande soit-elle, avant la fin du mouvement, et cela quelque petite que soit la durée de ce mouvement ou quelque petit que soit l'espace parcouru, ce qui est absurde : « *Nam tunc sequeretur quod quilibet motus naturalis qui per quantumcunque tempus parvum duraret, vel quo quantumcunque parvum spatium pertransiretur, ad quemcunque gradum velocitatis pertingeret ante finem; modo est falsum.* »

Il est permis d'admirer la finesse et la précision avec laquelle, au milieu du XIVe siècle, un maître-ès-arts savait mettre en évidence l'absurdité de certaines suppositions touchant la loi de la chute accélérée des graves.

A la discussion que nous venons d'analyser, Albert donne la conclusion suivante :

« Il faut donc entendre que l'intensité du mouvement du

grave devient double, triple, etc., dans le sens suivant : Quand un certain espace a été parcouru, ce mouvement a une certaine intensité (vitesse); quand un espace double a été parcouru, la vitesse est double; quand l'espace parcouru est triple, elle est triple, et ainsi de suite. *Et ideo tertia conclusio intelligitur, quod intenditur per duplum, triplum etc., ad istum intellectum quod, quando ipso pertransitum est aliquod spatium, est aliquantus; et quando ipso est pertransitum duplum spatium, est in duplo velocior; et quando ipso pertransitum est triplum spatium, est in triplo velocior; et sic ultra.* »

La loi ainsi formulée par Albert de Saxe comme loi possible de la chute des graves n'est pas la proportionnalité de la vitesse à la durée de la chute; c'est la proportionnalité de la vitesse à l'espace parcouru par le mobile. On sait que cette loi devait séduire Galilée dans sa jeunesse et qu'il en devait, plus tard, démontrer l'absurdité. Mais on doit remarquer qu'en l'analyse d'Albert, l'*extensio secundum tempus* est, constamment, mise en parallèle de l'*extensio secundum distantiam ;* sauf en la conclusion que nous venons de citer, notre auteur a toujours soin de répéter de l'une ce qu'il a dit de l'autre; la concision seule de son exposé l'a, sans doute, détourné de prolonger cette répétition jusqu'à la fin, et de signaler comme également recevable la proportionnalité de la vitesse à la durée de la chute; entre cette loi exacte et la loi erronée, son choix, très certainement, demeurait suspendu; l'attention d'un lecteur intelligent pouvait se porter aussi bien sur la loi exacte qu'Albert n'avait pas formulée que sur la loi erronée dont il avait donné l'énoncé explicite.

Chez aucun des contemporains ni des successeurs immédiats d'Albert de Saxe nous n'avons rien trouvé qui précisât la loi selon laquelle croît la vitesse de chute d'un grave. Mais la grande vogue des *Quæstiones in libros de Cælo* composées par notre auteur suffit à nous assurer que l'École de Paris, au cours du Moyen-Age, ne demeura pas ignorante de ce qu'il avait enseigné touchant cette importante question. L'imprimerie se chargea d'ailleurs, au moment de la Renaissance, de donner à cet enseignement une plus grande extension. A la

vérité, deux éditions des *Quæstiones in libros de Cælo,* celles qui furent données à Paris en 1516 et en 1518, ont omis la question où se trouve étudiée la loi d'accroissement de la vitesse en la chute accélérée d'un grave ; mais les éditions données à Pavie en 1481, à Venise en 1492, en 1497 et en 1520 suffisaient à réparer cette omission.

Qu'à la fin du xve siècle, qu'au début du xvie siècle, on lût attentivement les *Questions* rédigées par Maître Albert de Saxe, les témoignages en sont innombrables; que le passage dont nous venons de faire l'analyse eût, à cette époque, attiré l'attention de certains scolastiques, nous en pouvons citer une preuve convaincante.

Vers la fin du xve siècle, le Parisien Pierre Tataret rédige un manuel de Philosophie intitulé : *Clarissima singularisque totius Philosophiæ necnon Metaphysicæ Aristotelis expositio,* ou bien encore : *Commentationes in libros Aristotelis secundum Subtilissimi Doctoris Scoti sententiam.* Comme bon nombre de ceux qui, au xve siècle, enseignaient la Théologie en Sorbonne, Pierre Tataret, par ses doctrines métaphysiques, se rattache à l'École scotiste, tandis qu'il emprunte ses théories de Mécanique à l'École nominaliste parisienne et, en particulier, à Albert de Saxe ou à Marsile d'Inghen. C'est ainsi que son manuel, en ce qui touche la loi suivant laquelle s'accélère la chute d'un grave, se borne à reproduire textuellement [1] ce qu'Albertutius avait écrit en ses *Quæstiones in libros de Cælo et Mundo.*

Or le résumé de Philosophie composé par Pierre Tataret eut une vogue extrême ; le *Repertorium bibliographicum* de Hain en mentionne sept éditions incunables, et d'autres éditions, fort nombreuses, furent imprimées pendant le premier tiers du xvie siècle. Par là, la doctrine d'Albert de Saxe reçut une nouvelle et très considérable diffusion. Nul ne l'ignorait, sans doute, parmi les maîtres parisiens, au temps où Léonard de Vinci vint en France terminer sa glorieuse existence, au temps où Soto recueillit les enseignements de l'Université parisienne. Lors donc que nous entendrons

1. Petri Tatareti, *Op. laud., De Cælo et Mundo* lib. II^us^, tract. II, circa finem.

Léonard de Vinci d'abord, Dominique Soto, ensuite, enseigner que la chute d'un grave est un mouvement uniformément accéléré, nous serons en droit de penser que leur affirmation a été suggérée par les suppositions qu'Albert de Saxe avait indiquées.

Nous aurons ainsi, semble-t-il, découvert la source de l'une des lois essentielles de la chute des corps. D'où provient la seconde loi, celle qui relie l'espace parcouru par le mobile à la durée de la chute? C'est ce que nous allons maintenant rechercher; et cette recherche nous amènera à reconnaître le très grand rôle qu'a joué, en cet acte du progrès scientifique, un savant contemporain d'Albert de Saxe, Maître Nicole Oresme.

XII

De intensione et remissione formarum

Quantité et qualité constituaient, pour Aristote, deux *catégories* essentiellement distinctes. Discontinue, comme le nombre, la quantité est une somme d'unités ; le nombre croît par l'addition de nouvelles unités à celles qui le composaient déjà. Continue, comme la longueur, la surface ou le volume, la quantité est une juxtaposition de parties ; les parties d'une grandeur ont, toutes, même nature les unes que les autres et même nature que la quantité formée par leur réunion ; toutes les parties d'une longueur sont des longueurs, toutes les parties d'une surface sont des surfaces, toutes les parties d'un volume sont des volumes; une quantité croît par l'addition de parties nouvelles aux parties préexistantes, et les parties ajoutées sont de même espèce que les parties auxquelles elles s'ajoutent.

Qu'il s'agisse donc de la quantité discontinue ou de la quantité continue, certaines propositions demeurent également vraies; des quantités de grandeurs différentes peuvent être cependant de même nature, de même espèce; elles sont toutes deux formées par la réunion de parties homogènes les unes

aux autres ; seulement, la plus grande des deux quantités contient un plus grand nombre de parties que la plus petite ; elle peut être engendrée, à partir de cette plus petite quantité, par l'addition de nouvelles parties absolument semblables à celles qui formaient cette plus petite quantité ; dans la quantité plus grande ainsi obtenue, la quantité plus petite demeure contenue ; l'opération par laquelle on l'a fait croître, simple juxtaposition de parties nouvelles, ne l'a ni détruite, ni modifiée.

La catégorie de la qualité est essentiellement distincte de la catégorie de la quantité ; rien de ce qui peut être dit de celle-ci ne saurait être témérairement étendu à celle-là.

Il peut arriver que deux qualités de même sorte n'aient pas même *intensité ;* un corps peut être plus chaud qu'un autre ; au premier corps, cette *forme* qualitative qu'est la chaleur est plus *intense (intenditur) ;* au second, elle est plus *atténuée (remittitur).* Gardons-nous bien de répéter au sujet de l'*intensio* et de la *remissio* de la chaleur ce que nous sommes en droit de dire de la *grandeur* et de la *petitesse* d'une quantité. Ni la chaleur intense ni la chaleur atténuée n'est une réunion de parties de chaleur qui soient toutes de même espèce, qui soient toutes homogènes à des chaleurs plus intenses qu'elles fourniraient en s'ajoutant les unes aux autres ; la chaleur plus intense ne saurait aucunement être engendrée en prenant, sans la détruire ni la modifier, la chaleur moins intense et en adjoignant à celle-ci de nouvelles parties de chaleur ; la chaleur moins intense n'existe pas, actuellement et réellement, en la chaleur plus intense de la même manière que le contenu plus petit existe, actuellement et réellement, à l'intérieur du contenant plus grand. Chaque chaleur d'une intensité donnée est une chaleur d'une espèce déterminée, et cette espèce est distincte de l'espèce à laquelle appartient toute chaleur d'une autre intensité ; une chaleur atténuée ne peut être regardée comme une partie d'une chaleur plus intense ; toute chaleur d'intensité donnée est quelque chose d'essentiellement indivisible.

Puisqu'une chaleur atténuée ne se transforme pas en chaleur intense par l'addition de nouvelles parties de chaleur, à la

façon d'une grandeur qui croît, comment donc se produit cette transformation ? Cette question pose le problème de l'exaltation d'intensité et de l'atténuation des formes qualitatives, *de intensione et remissione formarum*, qui a si longuement préoccupé la Scolastique médiévale. Elle se rattache par des liens fort étroits et fort apparents à certaines discussions de la Physique moderne; pouvons-nous, par exemple, définir ce qu'il convient d'entendre par le mot température sans analyser de nouveau, comme les analysaient les maîtres du Moyen-Age, les caractères qui distinguent la catégorie de la qualité de la catégorie de la quantité ?

Avides des précisions que marque la Logique comme des vérités que découvre la Science positive, les théologiens du Moyen-Age recherchaient volontiers, en l'étude du Dogme, l'occasion de montrer leur subtilité de dialecticiens ou leurs connaissances de physiciens; aussi la Science moderne a-t-elle, bien plus que l'Apologétique, tiré profit de mainte discussion dont les docteurs en Théologie ornaient ou surchargeaient leur enseignement.

Ainsi en a-t-il été du problème *de intensione et remissione formarum*. En son premier livre des *Sentences*, Pierre Lombard avait fait cette remarque[1] : « En l'homme, la charité augmente ou diminue et, à des époques diverses, elle y est plus ou moins intense. » Ce texte a fourni aux docteurs en Théologie un prétexte qui leur permît de développer leur manière de voir sur l'exaltation et l'atténuation des formes qualitatives; et ainsi, des théories destinées à éclairer l'étude des propriétés diverses que le physicien est appelé à considérer ont été exposées, tout d'abord, à propos de la charité.

Ces théories peuvent se classer en deux groupes; il en est qui, fidèles aux principes de la Logique péripatéticienne, établissent une extrême différence entre l'opération par laquelle s'exalte l'intensité d'une forme qualitative et l'addition par laquelle s'accroît une quantité; il en est, au contraire, qui supposent une grande analogie entre ces deux opérations

1. Petri Lombardi Episcopi Parisiensis *Sententiarum libri IV;* Lib. I, Dist. XVII : De missione Spiritus sancti qua invisibiliter mittitur.

et qui, par là, tendent à effacer la ligne de frontière entre la catégorie de la qualité et la catégorie de la quantité.

Saint Thomas d'Aquin se range nettement parmi les partisans de la distinction péripatéticienne; écoutons ce qu'il dit, en son *Commentaire sur les livres des Sentences*[1], de l'opération par laquelle la charité augmente d'intensité :

« Ceux qui soutiennent que la charité peut être accrue en son essence professent des opinions qui se peuvent réduire à deux. L'une d'elles prétend que cette vertu croît par addition d'une charité à une autre charité, l'autre opinion soutient que la charité croît en intensité parce qu'elle approche davantage de son terme, c'est-à-dire de la perfection de charité... Mais je ne puis comprendre la première supposition ; en toute addition, en effet, il faut entendre deux choses différentes dont l'une est ajoutée à l'autre. Soient donc deux charités différentes; elles se distinguent ou par différence spécifique ou seulement par différence numérique; mais elles ne peuvent différer d'espèce, car toutes les charités sont une vertu de même espèce; elles ne peuvent non plus être numériquement distinctes, car plusieurs formes accidentelles de même espèce ne peuvent coexister en un sujet numériquement un, alors surtout qu'il s'agit de formes absolues et non pas de formes relatives. Cette supposition donc provient d'une fausse imagination; certains conçoivent l'augmentation de la charité à la façon de l'accroissement d'un corps, opération en laquelle il y a addition d'une quantité à une autre quantité. Je dis donc que, lorsque la charité croît, il ne se produit, en ce changement, aucune addition; de même, au quatrième livre des *Physiques*, le Philosophe affirme qu'un corps devient plus blanc ou plus chaud sans aucune addition de blancheur ni de chaleur; mais la qualité préexistante devient plus intense parce qu'elle s'approche davantage de son terme. »

Les mêmes pensées sont reprises, en sa *Somme théologique*, par le Docteur Angélique[2].

1. Sancti Thomæ Aquinatis *Scriptum super primum librum Sententiarum;* Lib. I, Dist. XVII, pars II, quæst. II : Utrum charitas augeatur per additionem?

2. Santi Thomæ Aquinatis *Summa theologica,* IIa IIæ, quest. XXIV, art. 5.

Selon Saint Thomas, donc, il est de l'essence même de la charité, de la blancheur, de la chaleur d'être plus ou moins voisines de la charité parfaite, de la blancheur absolue, de l'extrême chaleur, et cette proximité plus ou moins grande au terme suprême constitue l'intensité, l'*intensio* plus ou moins forte ; pour une qualité, devenir plus intense, ce n'est pas s'accroître par addition ; c'est se perfectionner en sa propre essence.

Gilles de Rome ne croit pas plus que Saint Thomas à l'addition par laquelle une charité s'associerait à une autre charité pour donner une troisième charité plus intense que chacune des deux premières ; mais il se sépare du Docteur dominicain en ce qu'il place[1] en l'existence *(esse)* la raison d'être de l'intensité que Saint Thomas plaçait en l'essence *(essentia)*. Par essence, selon Gilles de Rome, la charité n'est pas plus ou moins intense, la blancheur n'est pas plus ou moins blanche ; il n'y a qu'un seul degré de charité, qu'un seul degré de blancheur ; mais cette charité unique, cette blancheur unique sont plus ou moins complètement réalisées dans le sujet où elles résident et, par là, ce sujet est charitable ou blanc à un degré plus ou moins élevé.

Le débat entre Gilles de Rome et Saint Thomas d'Aquin dépend ainsi de la distinction entre l'essence et l'existence, distinction subtile, mais qui joue un rôle d'une extrême importance en la Métaphysique du Docteur Angélique et de ses continuateurs.

En ce débat, Henri de Gand (1217-1293) se range nettement au parti de Saint Thomas d'Aquin : « L'*intensio* et la *remissio* des formes, » dit-il[2], « se doivent produire en leur essence et par leur nature même, car en leur essence même, elles possèdent une certaine latitude *(latitudo)*. Ce n'est donc pas en la nature du sujet, mais en la nature même de la forme, considérée en

1. Ægidii Romani *In quatuor libros Sententiarum quæstiones;* Lib. I, Dist. XVII. — Ægidii Romani *Quodlibeta;* Quodlib. V, quæst. XIV.

2. *Quodlibeta* Magistri Henrici Goethals a Gandavo *doctoris Solemnis : Socii Sorbonici : et archidiaconi Tornacensis. cum duplici tabella.* Venundantur ab Iodoco Badio Ascensio, sub gratia et privilegio ad finem explicandis. — Colophon : In chalcographia Iodoci Badii Ascensii... undecimo kalendas Septembris Anno domini MDXVIII. Quodlibetum V, quæst. XIX ; fol. cxcv, r° et v°.

soi, qu'il faut chercher la raison et la cause de l'augmentation dont cette forme est susceptible. »

En son essence même, cette forme est capable de plusieurs degrés; chaque degré inférieur est en puissance du degré plus élevé; la mise en acte de ce degré plus élevé constitue l'accroissement de la forme.

Henri de Gand ne s'interdit pas de dire que chaque degré est une certaine *quantité* de la forme, que le degré inférieur est une *partie* du degré supérieur; mais ces termes, il les entend assurément au sens métaphorique, au sens où l'on peut dire que l'existence en puissance est une partie de l'existence en acte, que cette existence-ci est plus grande que celle-là. Il se garde bien de croire que l'accroissement d'une forme se fasse comme l'augmentation d'une grandeur, qu'elle résulte de l'apposition de parties nouvelles à des parties préexistantes. « L'augmentation des formes, dit-il, ne se fait pas par une apposition de parties en leur substance ou en leur essence; c'est un accroissement de force (*in virtute*), grâce auquel la forme augmentée devient plus efficace en sa propre opération, ce que ne saurait produire l'addition du semblable à son semblable; une tiédeur ajoutée à une tiédeur égale ne fait pas une chaleur plus grande. » L'exemple dont le Docteur Solennel vient d'user pour mettre en évidence la distinction qui existe entre l'augmentation d'une grandeur et l'exaltation d'intensité d'une qualité va être d'un constant usage dans les discussions scolastiques.

L'essence même de la forme, selon la doctrine thomiste, comprend divers degrés dont chacun, plus parfait que les degrés inférieurs, possède en acte quelque chose qui était seulement en puissance dans les degrés inférieurs; imitant mieux la perfection divine que ne l'imitent les degrés inférieurs, le degré supérieur est plus grand d'une grandeur de perfection *(magnitudo perfectionis)* et non d'une grandeur de masse *(magnitudo molis)*[1].

Afin de faire comprendre les rapports qu'ont entre eux les degrés de plus en plus parfaits d'une même forme qualitative,

1. Henrici a Gandavo *Quodlibeta;* Quodlibetum V, quæst. III; éd. cit., fol. CLVI, v°.

Hervé de Nédellec († 1322) use d'une comparaison[1] qui met bien en évidence la pensée essentielle de la doctrine thomiste: « Le degré atténué, » dit le Docteur breton, « est contenu dans le degré plus intense, comme l'âme végétative est impliquée en l'âme sensitive et celle-ci en l'âme intellectuelle. »

Sous la plume d'Henri de Gand, nous avons rencontré, pour la première fois, ce terme nouveau : latitude d'une forme *(latitudo formæ);* ce terme désigne la propriété essentielle par laquelle cette forme est plus ou moins voisine de son terme suprême, plus ou moins parfaite, partant plus ou moins intense; ce mot nouveau, nous l'allons voir prendre une singulière vogue en la Scolastique du XIVe siècle.

L'expression *latitudo formæ* est nettement définie en une *Somme de Logique* que l'on rencontre parmi les *Opuscules* de Saint Thomas d'Aquin, mais qui fut sûrement rédigée longtemps après l'époque où vécut le Docteur Angélique[2]. Voici ce que nous lisons en cette *Somme*[3]:

« La substance a, en commun avec certains accidents, deux caractères : Elle n'admet rien qui lui soit contraire, et elle n'est susceptible ni de plus ni de moins. Pour comprendre ces propositions, il faut savoir que certaines formes sont douées de latitude et d'autres non; et c'est parce que certaines formes sont susceptibles de la susdite latitude qu'elles admettent un contraire, bien que cela ne soit pas vrai de toutes ces formes.

» Afin de savoir ce qu'est cette latitude, remarquez que, pour les choses spirituelles, on conçoit l'augmentation par extension de ce que l'on sait de la grandeur des choses corporelles; or, lorsqu'il s'agit de quantité corporelle, on dit d'une chose qu'elle est grande lorsqu'elle approche de la perfection

1. *Subtilissima* Hervei Natalis Britonis... *quodlibeta undecim cum octo ipsius profundissimis tractatibus... De beatitudine, De verbo, De eternitate mundi, De materia celi, De relatione, De pluralitate formarum, De virtutibus, De motu angeli.* — Venetiis, 1513. Quodlibetum VII, quæst. XVII.

2. Carl Prantl, *Geschichte der Logik im Abendlande*, Leipzig, 1867; Bd. III, pp. 250-257. — P. Duhem, *Le mouvement absolu et le mouvement relatif.* Note : *Sur une Somme de Logique attribuée à Saint Thomas d'Aquin* (*Revue de Philosophie,* 9e année, no 4, 1er avril 1909; p. 436). — P. Mandonnet O. P., *Des écrits authentiques de Saint Thomas d'Aquin;* Fribourg, 1910 (Extrait de la *Revue Thomiste,* 1909-1910).

3. Sancti Thomæ Aquinatis *Opuscula; Opusc.* XLVIII : *Totius logicæ Aristotelis summa;* tract. II : De prædicamentis; cap. IV.

qui convient à sa grandeur ; voilà pourquoi telle chose susceptible de quantité est dite grande en un homme qui ne serait point réputée grande en un éléphant. De même, lorsqu'il s'agit de formes, une chose est dite grande dans la mesure où elle est parfaite.

» Mais la perfection d'une forme peut être considérée à deux points de vue, selon que l'on considère la forme elle-même, ou bien la participation du sujet à cette forme. Dans le premier cas, la forme est dite grande ou petite ; on dira, par exemple, une petite blancheur. Dans le second cas, on emploie les mots plus ou moins ; on dit d'un corps qu'il est plus ou moins blanc. Lorsqu'une forme est douée par elle-même d'une indétermination telle qu'elle puisse être réalisée plus ou moins dans le sujet, c'est-à-dire d'une manière plus ou moins parfaite, on dit qu'elle est douée de latitude et qu'elle atteint tel ou tel degré d'intensité ou de rémission. »

Henri de Gand avait pris le mot *latitude* pour formuler la théorie thomiste de l'intensité des formes ; il faisait de la latitude une propriété qui résidait en l'*essence* même de la forme. C'est au sens égidien que l'auteur de la *Somme de Logique* prend cette même expression ; ce n'est pas par *essence*, mais par *existence* que la forme est douée de latitude ; indéterminée par elle-même, elle est déterminée à telle ou telle latitude, à tel ou tel degré d'intensité, selon qu'elle se trouve mise en acte, au sein du sujet, d'une manière plus ou moins parfaite.

L'*intensio* de la forme, qui marque son degré de perfection, se doit bien distinguer de l'*extensio*, qui marque la grandeur du sujet où cette forme est réalisée ; autre chose, pour un corps, est d'offrir aux yeux une blancheur plus ou moins intense, autre chose d'être un objet blanc d'étendue plus ou moins grande. Il est si naturel de faire cette distinction qu'on la trouve, plus ou moins nettement marquée, par tous les Scolastiques et, en particulier, par Saint Thomas d'Aquin. L'auteur de la *Somme de Logique* la signale à son tour ; il a soin d'opposer la *latitudo* à l'*extensio* :

« La perfection ou l'imperfection de la quantité dépend de l'extension plus ou moins grande ; c'est d'après cette extension

qu'un objet est dit plus grand ou plus petit. Mais une extension plus ou moins grande n'est pas toujours une cause suffisante pour que l'on dise d'une chose qu'elle est plus ou moins, car il se peut que l'on ne juge pas de son existence par l'extension... Certaines formes, on le voit, sont susceptibles de plus ou de moins et certaines autres non ; celles qui sont susceptibles de plus ou de moins, ce sont celles qui sont douées de ce que l'on a nommé latitude. »

C'est un égidien, nous l'avons fait remarquer, qui vient d'user du mot *latitudo formæ*, alors qu'Henri de Gand s'en était servi pour formuler la théorie thomiste. Ce mot, nous le retrouvons constamment sous la plume de Durand de Saint-Pourçain qui, en son *Commentaire sur les Sentences,* rédigé vers 1330, adopte la théorie thomiste de l'intensité des formes[1] et combat vivement la théorie égidienne. Durand émet, en effet, des assertions telles que celles-ci :

« Il nous faut affirmer que l'intensité et la rémission de la forme dépendent des degrés divers de l'essence de cette forme. Cela peut se prouver de la manière suivante : Ce que l'extension plus ou moins grande est pour la quantité, l'intensité plus ou moins grande l'est pour la qualité. Mais l'extension plus ou moins grande dépend de l'essence même de la quantité ; celle-ci, en effet, a, en son essence, une latitude capable de s'étendre plus ou moins. L'intensité plus ou moins grande dépend donc, elle aussi, de l'essence même de la qualité, en tant que cette qualité est douée, à cet effet, d'une latitude susceptible de degrés divers.

» En second lieu, cela se voit encore de la manière suivante : l'indivisibilité d'une forme est la raison pour laquelle cette forme n'est pas susceptible de plus ou de moins ; de même, la divisibilité en degrés est la raison qui rend la forme capable de plus ou de moins ; or l'indivisibilité d'une forme dépend de l'essence de cette forme ; il en doit donc être de même de la divisibilité. »

La divisibilité de la forme en degrés ne ressemble d'ailleurs

1. Durandi a Sancto Portiano *Super sententias Petri Lombardi commentarii;* Lib. I, Dist. XVII, quæst. V : Utrum charitas possit augeri ?

aucunement, en la pensée de Durand de Saint-Pourçain, à la divisibilité d'une quantité en parties ; les degrés successifs désignent une perfection de plus en plus grande de la forme ; chacun d'eux est virtuellement contenu dans le degré plus élevé ; mais il n'en saurait être détaché comme une partie le peut être d'un tout ; la division d'une forme en degrés doit être assimilée à la division d'un genre en espèces que l'on peut échelonner selon leur degré plus ou moins élevé de perfection.

De cette comparaison, il est bien aisé de glisser à une doctrine que Durand combat vivement[1], mais qui, avant comme après lui, eut de nombreux partisans.

Tous les auteurs dont nous avons, jusqu'ici, analysé les opinions attribuent à une forme qualitative une certaine indétermination, une certaine latitude ; par cette latitude, la forme peut, en un sujet, demeurer la même et, cependant, atteindre des intensités diverses, des degrés divers ; soit que son essence approche plus ou moins de la perfection dont elle est susceptible, soit que cette essence, sans devenir ni plus ni moins parfaite, se trouve plus ou moins complètement réalisée dans le sujet.

D'autres philosophes veulent, au contraire, qu'une forme ne soit affectée d'aucune indétermination ; pas d'indétermination en l'essence de cette forme, par laquelle cette essence puisse être dite plus ou moins parfaite ; pas d'indétermination en l'existence, par laquelle le sujet puisse participer à la forme d'une manière plus ou moins complète. Chaque forme est entièrement déterminée et dans son essence, et dans son existence ; elle n'est susceptible que d'une seule perfection et ne peut affecter que d'une seule manière le sujet en lequel elle est réalisée.

Chaque forme, donc, est incapable d'une plus ou moins grande intensité ; chacune d'elles possède un degré absolument invariable. Lorsque, par un langage vicieux, on parle des divers degrés d'une même forme, on veut, en réalité, désigner des

1. Durandi a Sancto Portiano *Op. laud.*; Lib. I, Dist. XVII, quæst. VII : Utrum eadem forma numero possit esse intensa et remissa ?

formes diverses, spécifiquement distinctes les unes des autres, et appartenant seulement à un même genre; en ce genre, on les peut ranger de telle sorte que chacune d'elles soit plus parfaite que celle qui la précède et moins parfaite que celle qui la suit; mais aucune d'elles ne peut, par *intensio*, se transformer en celle qui la suit ni, par *remissio,* se réduire à celle qui la précède.

Comment donc doit-on concevoir l'accroissement d'une qualité? Que sera, par exemple, un corps qui s'échauffe?

Que l'on admette la doctrine thomiste ou que l'on adopte la théorie égidienne, en ce corps qui s'échauffe la chaleur est numériquement une, elle est toujours la même forme; seulement, d'instant en instant, l'essence de cette chaleur devient de plus en plus parfaite ou bien encore son essence est de mieux en mieux réalisée dans le corps échauffé.

En ce corps qui s'échauffe, la théorie que nous exposons en ce moment voit non pas une seule et même chaleur qui acquiert successivement des degrés de plus en plus élevés, mais une infinité de chaleurs numériquement et spécifiquement distinctes les unes des autres. A chaque instant, une chaleur est détruite et, à sa place, une autre chaleur plus parfaite est engendrée; en la seconde chaleur, il ne subsiste rien de la première. L'échauffement n'est pas le mouvement par lequel l'essence d'une forme unique tend vers sa perfection; ce n'est pas non plus le mouvement par lequel une forme d'essence déterminée s'actualise de mieux en mieux en un certain sujet; c'est une continuelle succession de générations et de destructions par lesquelles une forme n'est produite que pour être tout aussitôt anéantie.

Que cette opinion comptât déjà des partisans au temps de Saint Thomas d'Aquin, nous n'en saurions douter; le Docteur Angélique écrit, en effet[1], en son *Commentaire sur les Sentences :* « Certains prétendent que la charité ne subit, par essence, aucune augmentation; que, lorsque advient une charité plus grande, la charité moindre qui existait auparavant se trouve

1. Sancti Thomæ Aquinatis *Scriptum in libros Sententiarum;* Lib. I, Dist. XVII, pars II, quæst. I : Utrum charitas augeatur?

détruite; ainsi dit-on que les jours s'allongent lorsque des jours plus longs succèdent à des jours plus courts. »

Cette doctrine est très certainement celle de l'auteur inconnu auquel on doit attribuer un traité *De la pluralité des formes* mis à tort[1] parmi les opuscules de Saint Thomas. Voici ce qu'on lit[2], en effet, en ce traité, au sujet de l'accroissement des quantités et de l'opération qui exalte l'intensité d'une forme; la netteté de ce passage est digne de remarque :

« De deux formes qui sont de même genre, il en est une, la plus parfaite, qui contient virtuellement l'autre, la moins parfaite; si une forme de moindre perfection était conjointe avec une forme plus parfaite, elle ne donnerait aucunement une forme encore plus parfaite; cette adjonction serait opération vaine. Or, dans la Nature, rien ne se fait en vain; il ne peut donc, entre espèces différentes, y avoir une addition telle qu'une forme préexistante demeure en même temps que la forme qui survient. Voici, dès lors, comment il faut comprendre l'analogie dont nous avons parlé : Lorsqu'une forme plus parfaite survient, la forme préexistante est détruite, de telle sorte qu'une seule forme demeure dans le composé; cette forme unique contient la forme moins parfaite et contient davantage encore; par conséquent, elle ajoute quelque chose à la forme moins parfaite; de même que le nombre plus grand contient en soi le nombre moindre qui existe aussi en dehors de lui, et qu'il y ajoute quelque chose; que, par exemple, le nombre quatre contient en soi, d'une manière virtuelle et quantitative, le nombre trois qui existe aussi à part, et qu'il y ajoute une unité; de même, la forme la plus parfaite ajoute une certaine perfection à la forme moins parfaite qu'elle contient virtuellement. Mais, en ce qui concerne les nombres, on peut, au plus petit nombre, au nombre trois par exemple, ajouter une unité nouvelle qui constitue, avec les trois unités précédentes, le nombre quatre qui est un nombre plus grand;

1. Sur la nature apocryphe de l'opuscule *De pluralitate formarum*, voir : P. Mandonnet O. P., *Des écrits authentiques de Saint Thomas d'Aquin*, Fribourg, 1910, p. 95 (Extrait de la *Revue Thomiste*, 1909-1910).

2. Sancti Thomæ Aquinatis *Opuscula; Opusc.* XLV : *De pluralitate formarum*, Cap. I.

au sujet des formes, une semblable opération n'est plus possible; une nouvelle forme ne peut survenir et s'adjoindre à une forme déjà existante en la matière pour constituer une forme plus parfaite.

» Et double est la raison de cette différence. L'addition du nombre au nombre se fait par parties entières et quantitatives qui représentent la grandeur de l'excès d'un nombre sur l'autre; et cet excès est d'une nature telle qu'il revient au même, pour obtenir le plus grand nombre, que nous prenions le plus petit nombre et que nous ajoutions quelque chose, ce qui fait du plus petit nombre une partie du plus grand, ou bien que nous formions le plus grand nombre d'une manière indépendante en réunissant toutes les unités dont il se compose; d'une manière comme de l'autre, le plus grand nombre surpasse le plus petit de la même quantité. Mais si une forme surpasse une autre forme de même genre, c'est en perfection [et non pas en quantité]; toute la perfection qui se trouve en la forme la moins parfaite est aussi, de soi, en la forme la plus parfaite; en cette dernière, donc, la perfection ne croîtrait aucunement si on lui adjoignait la forme moins parfaite. Toute forme est simple; aucune d'elles n'est composée de plusieurs formes; plus une forme est simple, plus elle est parfaite; or, en ce qui concerne les nombres, il en est tout au contraire, car un nombre est d'autant plus composé qu'il est plus grand; il ne saurait donc y avoir addition d'une forme à une forme préexistante comme il peut y avoir addition d'un nombre à un nombre préexistant.

» Voici la seconde raison de cette différence : Le nombre n'est pas quelque chose qui soit simplement un; c'est un agrégat d'unités; il est de sa nature d'avoir plusieurs parties dont chacune existe d'une manière actuelle; en sorte que, de quelque manière que l'on ajoute une partie à une autre partie, on obtient un nombre plus grand. Mais une substance matérielle est quelque chose qui est simplement un; il ne peut donc, en elle, se trouver plusieurs réalités en acte. Voilà pourquoi lorsqu'une forme substantielle survient, il faut que la forme substantielle préexistante lui cède la place... De même

en doit-il être de toute addition ou soustraction qui se fait en la substance des choses; lorsqu'une forme nouvelle advient, celle qui existait auparavant doit être anéantie. »

Godefroid de Fontaines est ordinairement tenu pour un partisan déterminé de l'opinion qui vient d'être exposée; cependant, sa conviction à cet égard a dû éprouver des fluctuations. Ceux de ses *Quodlibets* qui ont été publiés par MM. De Wulf et Pelzer contiennent une question[1] où l'auteur professe une opinion très opposée à celle de Saint Thomas, très voisine de celle qu'a tenue Gilles de Rome. L'essence spécifique de la charité ou d'une qualité analogue est essentiellement indivisible, essentiellement incapable de plus ou de moins; elle ne peut s'approcher ou s'éloigner de la perfection qu'en changeant d'espèce. Si donc une qualité est capable de présenter des degrés divers, si elle est susceptible de plus ou de moins, ce ne peut être par essence, mais seulement par accident, en tant que le sujet participe plus ou moins à cette forme. « Si la blancheur était séparée de tout sujet, et si l'on supposait qu'il pût y avoir plusieurs blancheurs séparées, toutes ces blancheurs seraient également parfaites... Si donc elles peuvent avoir certains degrés virtuels, tandis que les formes substantielles ne sont pas considérées comme douées de tels degrés et comme susceptibles de plus ou de moins, voici ce que l'on doit certainement entendre par là : Ces qualités ont une nature et une vertu telles que le sujet puisse participer d'elles à des degrés divers, soit plus, soit moins, ou encore que le sujet soit apte à recevoir d'elles une perfection plus ou moins grande. » C'est bien la doctrine égidienne que formulent ces lignes.

En un autre *Quodlibet* encore inédit[2], Godefroid de Fontaines entendait ainsi l'accroissement de la charité : La charité

1. Magistri Godefridi de Fontibus *Quodlibeta reportata;* Quodlibetum II, quæst. II : Utrum caritas sive quicumque habitus possit augeri per essentiam? (*Les philosophes belges; textes et études.* Tome II : *Les quatre premiers quodlibets de* Godefroid de Fontaines, par De Wulf et Pelzer; Louvain, 1904; pp. 139 seqq.)

2. Godefridi de Fontibus *Quodlibeta;* Quodlib. VII, quæst. VII. Nous tirons ce renseignement de l'ouvrage suivant : *Commentariorum in primum librum Sententiarum. Pars prima.* Auctore Petro Aureolo Verberio. Romæ. Ex typographia Vaticana. MDXCVI; p. 435, col. *a*.

moindre qui préexistait est anéantie; une autre charité est engendrée, qui contient virtuellement la première, mais qui la surpasse en perfection et qui, pour cette raison, est dite plus intense que la première.

Gérard d'Odon, de Châteauroux, qui fut, en 1329, élu supérieur général de l'ordre franciscain; qui devint, en 1342, évêque de Catane et, vers 1348, patriarche d'Antioche; qui mourut enfin à Catane en 1349, Gérard d'Odon, disons-nous, avait adopté, touchant l'accroissement des formes qualitatives, la théorie dont nous venons de donner l'exposé. C'est, du moins, ce qu'affirme Jean le Chanoine : « Il faut savoir, » dit-il[1], « que l'opinion de Gérard d'Odon est la suivante : lorsque quelque chose qui était blanc devient plus blanc ou moins blanc, la forme précédente est détruite en totalité et une forme nouvelle, qui est un individu nouveau, est engendrée. »

Mais aucun scolastique n'a, plus fermement que Walter Burley, adhéré à cette opinion; toutefois, comme Godefroid de Fontaines, notre auteur a, d'abord, admis la théorie égidienne.

Nous trouvons, en effet, un premier exposé des idées de Burley dans le *Commentaire aux Catégories d'Aristote* que ce maître a composé; voici cet exposé[2] :

« Je dis qu'aucune forme n'est susceptible de plus ou de moins, mais que la forme est plus ou moins reçue par le sujet, en sorte que ce sujet est plus parfait ou moins parfait. Aucune blancheur n'est susceptible de plus ou de moins, mais le corps blanc est susceptible de l'être plus ou moins parce qu'il prend une blancheur plus ou moins parfaite — *quia suscipit albedinem magis perfectam et minus perfectam.* »

Les derniers mots de ce passage glissent déjà de la théorie de Gilles de Rome vers la théorie que l'on attribue communément à Godefroid de Fontaines. Si aucune blancheur n'est

1. Joannis Canonici *Quæstiones super VIII libros Physicorum Aristotelis;* libri V quæst. III; quantum ad 4m articulum.

2. *Expositio* Burlei *super libro predicamentorum;* coll. *a* et *b* du fol. qui suit le fol. signé *e 4* en l'édition dont le titre est : *Preclarissimi viri* Gualterii Burlei *anglici sacre pagine professoris excellentissimi super artem veterem Porphyrii et Aristotelis expositio sive scriptum feliciter incipit.* Le colophon est le suivant : Explicit scriptum preclarissimi viri Gualterii Burlei Anglici sacre pagine professoris eximii. in artem veterem Porphyrii et Aristotelis. arte et diligentia Boneti de locatellis sumptibus vero D. Octaviani Scoti Impressum Venetiis Anno 1488. Octavo idus. Julii.

susceptible de changer d'intensité, ils impliquent l'existence de blancheurs multiples, inégalement parfaites, et ils supposent qu'en un corps qui devient plus ou moins blanc, ces blancheurs diverses se substituent les unes aux autres.

C'est cette doctrine que Burley a ensuite développée en un traité spécial qu'il a intitulé : *De intensione et remissione formarum*[1]. Ce traité a, plus que tout autre, contribué à faire connaître, parmi les Scolastiques, la théorie à laquelle nous venons de faire allusion.

Le système de Godefroid de Fontaines, de Gérard d'Odon, de Walter Burley est celui où se marque au plus haut point l'opposition péripatéticienne entre la qualité et la quantité. Tandis que certains Scolastiques s'attachaient à défendre un tel système, d'autres s'efforçaient de rapprocher autant que possible la catégorie de la qualité de la catégorie de la quantité.

Nous avons entendu Saint Thomas d'Aquin s'élever vivement, en son écrit sur les *Sentences* de Pierre Lombard, contre ceux qui, en l'accroissement de la charité, voient l'addition d'une charité nouvelle à une charité préexistante; il y avait donc, en son temps, des philosophes pour lesquels l'intensité d'une qualité s'exaltait par addition d'une partie à une autre partie, comme grandit une quantité.

Ces philosophes vont devenir nombreux à partir des dernières années du XIII[e] siècle, au moment de la réaction antipéripatéticienne qu'ont provoquée ou signalée les condamnations portées, en 1277, par l'évêque de Paris, Étienne Tempier, et par les théologiens de la Sorbonne.

L'un des promoteurs de la Scolastique affranchie du Péripatétisme fut le Franciscain Richard de Middleton, dont les *Commentaires aux Sentences de Pierre Lombard* furent probablement composés peu après l'année 1281.

Richard de Middleton n'hésite pas à voir, en l'accroissement d'une forme qualitative telle que la charité, le résultat d'une addition de parties les unes aux autres ; l'analogie qui en

1. Burleus *de intensione et remissione formarum.* — Jacobus de forlivio *de intensione et remissione formarum.* — *Tractatus proportionum* Alberti de Saxonia. — Colophon : Venetiis mandato et expensis nobilis viri domini Octaviani scoti civis Modoetiensis. 1496. quarto kal. decemb. per Bonetum locatellum bergomensem.

résulte entre l'intensité d'une qualité et la grandeur d'une quantité ne lui échappe nullement; bien loin de chercher à dissimuler cette analogie, il la déclare de la manière la plus formelle[1]; à côté de la quantité entendue au sens d'Aristote, et qu'il nomme *quantité de masse (quantitas molis)*, il place l'intensité de la qualité, qu'il nomme *quantité de force (quantitas virtutis)*.

« La charité peut augmenter, dit-il, parce que toute quantité qui est imparfaite peut augmenter. Or il y a deux sortes de quantités, savoir : la quantité de masse *(quantitas molis)* et la quantité de force *(quantitas virtutis)*; dès lors, il y a deux sortes d'augmentations, l'augmentation relative à la quantité de masse et l'augmentation relative à la quantité de force. La charité étant une quantité, elle peut augmenter en force tant qu'elle n'a pas atteint son terme. Et comme, par essence, la charité est force, de telle sorte que la charité et la force de la charité ne sont distinctes l'une de l'autre qu'en la seule raison, il faut admettre que la charité croît par essence.....

» La quantité de force ne se mesure pas seulement par le nombre des objets (soumis à l'action de cette force), ce qui en donne la mesure extensive, analogue à celle de la quantité discontinue; elle se mesure encore par l'intensité de l'acte produit en un même objet et, par là, elle ressemble davantage à la quantité continue. C'est de cette seconde manière que la charité augmente, non de la première. »

Que, d'ailleurs, cette augmentation de la charité résulte de l'addition d'une charité nouvelle à une charité préexistante, Richard de Middleton va l'affirmer[2] :

« L'âme devient plus charitable parce qu'à la charité qui préexiste en cette âme, la puissance divine ajoute un degré nouveau de cette essence qu'est la charité; de ce degré nouveau et du degré préexistant de charité, une essence de charité plus parfaite se trouve constituée; le premier degré, en effet, était en puissance de recevoir le degré ultérieur, de

1. *Clarissimi Theologi Magistri* Ricardi de Mediavilla *super quatuor libros Sententiarum Petri Lombardi quæstiones subtilissimæ*. Brixiæ, MDXCI. Lib. I, Dist. XVII, art. II, quæst. I : Utrum charitas possit augeri? Tom. I, p. 162.

2. Ricardi de Mediavilla *Op. laud.*; Lib. I, Dist. XVII, quæst. II : Utrum charitas augeatur per additionem novæ charitatis? T. I, pp. 162-164.

la même manière qu'une chose incomplète est en puissance du degré plus complet. »

« ... Si l'on oppose à cette opinion l'objection suivante : Une chose simple ajoutée à une chose simple ne donne rien de plus grand, je réponds en ces termes : Bien que la charité soit simple en ce sens qu'elle n'a pas de quantité de masse, elle possède cependant une quantité de force. Bien plus ! Elle est, à vrai dire, une certaine quantité de force *(quantitas virtualis)*. De même qu'une certaine quantité de masse *(quantum mole)*, ajoutée à une quantité semblable, donne quelque chose qui est plus grand en masse; de même un certain degré d'une quantité de force ajouté à un degré semblable produit quelque chose qui est plus grand en force. On peut dire également, selon l'opinion que le Philosophe expose au III[e] livre de la Métaphysique : Bien qu'un indivisible ajouté à un indivisible ne fasse pas quelque chose de plus grand, il donne néanmoins quelque chose de plus. En ce qui concerne la charité, bien que ce qui est ajouté soit simple et qu'il en soit de même de ce à quoi on l'ajoute, de cette addition résulte cependant quelque chose qui, en essence, est plus, partant, quelque chose qui est meilleur et, par conséquent, quelque chose qui est plus grand; car, selon Saint Augustin (VI *De Trinitate*, capp. VII et VIII) : Dans le domaine des choses qui ne sont pas grandes par la masse, être plus grand, c'est être meilleur. »

Le franciscain anglais Guillaume Vare ou Varon commentait assurément les *Sentences* vers la fin du XIII[e] siècle; il a été, en effet, le maître de Jean de Duns Scot. En ses *Questions* sur l'écrit de Pierre Lombard [1], il ne faut pas chercher la netteté et

1. Nous avons lu ces *Questions* dans le manuscrit n° 163 de la Bibliothèque municipale de Bordeaux. C'est un beau manuscrit du XIV[e] siècle, écrit sur parchemin, à deux colonnes, orné de capitales rouges et bleues; l'écriture est très lisible, malgré de nombreuses ligatures; malheureusement, le copiste, ignorant le latin aussi bien que le sujet traité, a semé son ouvrage d'une multitude de fautes; un lecteur du XIV[e] siècle en a corrigé un bon nombre par des annotations marginales. L'ouvrage ne porte pas de titre; il commence (fol. 1, col. a) en ces termes : *Queritur utrum finis per se et proprius theologie ut est habitus scientificus perficiens viatorem sit cognitio veri vel dilectio boni. Quod cognitio boni videtur quia Johannis 3° dicitur.....* La dernière phrase de l'ouvrage est : ... *Quod non obstante quod sit cognocitivus qualitatum tangibilium, tamen patitur qualitatibus tangibilibus.* Elle est suivie de ces mots : *Explicit liber quartus Varonis.* Vient ensuite une *Summa omnium questionum hujus libri* et une *Reduccio precedentium questionum per alfabetam.*

la vigueur de pensée qui se marque en celles de Richard de Middleton ; prolixe, confuse, peu ordonnée, la discussion de Guillaume Varon n'aboutit bien souvent qu'à des conclusions hésitantes, qui sont moins une synthèse des opinions émises par divers auteurs qu'une cote mal taillée entre ces opinions.

La charité croît-elle par addition de quelque partie positive? C'est une des questions que Guillaume Varon discute comme l'ont discutée ses prédécesseurs[1].

En faveur de la réponse affirmative, certains présentent cet argument : « L'augmentation des qualités se comporte par rapport à la qualité exactement comme l'augmentation des quantités se comporte par rapport à la quantité; l'augmentation des qualités se fait donc par addition. »

La réponse négative est, au contraire, commune à deux théories, que Varon décrit sans en nommer les auteurs, mais où nous reconnaissons sans peine la doctrine de Saint Thomas d'Aquin et la doctrine de Gilles de Rome.

Selon cette doctrine-là, « lorsque Dieu a créé la première charité qu'il a, tout d'abord, infusée à un homme, il a créé en puissance, en cette charité, tous les degrés qu'elle est susceptible de prendre en acte; lorsqu'il plaît à Dieu d'accroître cette charité, il tire à l'acte un de ces degrés de charité qui étaient en puissance et ainsi, l'habitude totale en devient plus intense. »

A cette doctrine-là, les partisans de l'autre doctrine ripostent que « la chaleur n'est pas, par elle-même, en puissance d'une plus grande chaleur; cette puissance à une chaleur plus grande, c'est dans le sujet même qu'elle se trouve; si le sujet ne possédait cette puissance au changement, il ne pourrait pas recevoir une chaleur plus grande; la chaleur plus grande se tire donc de la puissance du sujet, et non pas de la puissance de la chaleur. »

De l'une comme de l'autre doctrine, les tenants refusent de voir en l'accroissement de la charité ou de la chaleur l'addi-

1. Guillelmi Varonis *Quæstiones in libros Sententiarum;* quæst. 67ᵃ : Queritur utrum charitas augetur per additionem alicujus partis positivæ? (Circa Lib. I, Dist. XII; ms. cit., fol. 54, col. *a*, à fol. 56, col. *a*.)

tion d'une nouvelle charité ou d'une nouvelle chaleur à une charité ou à une chaleur préexistante. « Une telle addition d'une partie à une autre partie ne peut pas faire que la charité devienne plus grande. De même qu'une tiédeur ajoutée à une autre tiédeur ne fait pas une chaleur plus intense, de même, une partie de charité ou une charité tiède ajoutée à une autre charité tiède ne fera pas qu'elle devienne plus grande. »

A cette argumentation, Varon répond en ces termes : « Ce que l'on dit ici de la tiédeur ajoutée à la tiédeur est sans valeur; voici, en effet, la raison pour laquelle une tiédeur ajoutée à une autre tiédeur ne fait pas une chaleur plus intense : Lorsqu'on ajoute ainsi une tiédeur à une autre, on ajoute en même temps le sujet de l'une de ces tiédeurs, de l'eau par exemple, au sujet de l'autre tiédeur; ces sujets, ajoutés l'un à l'autre, empêchent la chaleur de devenir plus intense. Si d'un corps tiède, on prenait ce qui est précisément la chaleur, si l'on prenait de même ce qui est chaleur en un autre corps tiède et que l'on plaçât ces deux chaleurs en un même sujet, je dis que cela ferait une chaleur plus grande. »

Cette réponse vaut d'être notée; nous entendrons bientôt Jean de Bassols la reprendre avec plus de précision.

Entre les diverses opinions qui ont été émises touchant l'addition des qualités, la raison de Varon demeure singulièrement flottante. Il admet que l'essence d'une qualité ne comporte pas de *parties essentielles et formelles*, mais qu'elle admet des *parties matérielles et accidentelles ;* ce sont ces dernières parties qui, s'ajoutant les unes aux autres, rendent la qualité de plus en plus intense. D'autre part, il accorde à Gilles de Rome que le sujet, plus ou moins disposé à recevoir une qualité déterminée, contribue à l'intensité plus ou moins grande de cette qualité.

La *latitudo formæ,* selon Varon, ne se trouve pas en la forme en tant que cette forme est à son degré infime ou à son degré suprême; elle s'y trouve en raison des degrés intermédiaires entre le premier et le dernier; ce n'est ni une latitude potentielle ni une latitude actuelle, mais une *latitudo in consequenti;* par ces mots, il entend quelque attribut où se

rencontrent à la fois de la puissance et de l'acte. Lorsque la forme est à son degré suprême, sa latitude n'a plus rien de potentiel; elle est en entier réduite à l'acte. Ce sont là pensées qui nous ramènent de nouveau à la doctrine thomiste; c'est bien ainsi, selon cette doctrine, que se doit concevoir la latitude de la forme.

Plus ferme et plus cohérente que celle de son maître Guillaume Varon, l'opinion de Jean de Duns Scot semble s'être inspirée de la doctrine de Richard de Middleton dont elle n'égale cependant pas la netteté.

Jean de Duns admet formellement, tout d'abord[1], « que cette réalité positive qui existait en une charité moindre demeure réellement la même en une charité plus grande ». Par là, le Docteur Subtil rejette la théorie selon laquelle ce que l'on nomme augmentation d'une qualité serait une suite ininterrompue de destructions et de générations, une qualité étant, à chaque instant, anéantie et remplacée par une qualité plus intense.

Après avoir ainsi repoussé le système de Godefroid de Fontaines, Duns Scot argumente vivement contre celui qu'avait soutenu Gilles de Rome, et il conclut en ces termes :

« La réalité positive qui préexiste en une charité moindre n'est pas toute la réalité positive qui existe en une charité plus grande. Bien plus! Je dis que si cette charité plus grande et cette charité moindre étaient toutes deux séparées du sujet où elles se trouvent, la plus grande aurait, en elle, la réalité positive de la plus petite et, en outre, une autre réalité ajoutée à celle-là; et cela en supposant, par impossible, que toute relation avec le sujet fût supprimée. De même, si l'on supposait que la quantité de masse *(quantitas molis)* fût séparée de son sujet et, par impossible, qu'elle n'eût aucune inclination vers ce sujet, une quantité étendue continuerait à être plus grande qu'une autre; la plus grande contiendrait toute la réalité positive de la plus petite et, en outre, quelque chose qui serait ajouté à cette réalité. »

1. *Primus liber* Joannis Duns Scoti Doctoris Subtilis *super Sententias;* Dist. XVII, quæst. III.

Comme Richard de Middleton, Duns Scot admet que la forme qualitative « est douée de la simplicité qui s'oppose à la quantité de masse; lorsqu'on ajoute une telle forme à une forme semblable, on n'obtient rien qui soit plus grand en masse (*majus secundum molem*)... Qu'on accorde donc à la forme cette simplicité opposée à la quantité de masse; il n'y aura rien là qui contredise à l'intensité, car celle-ci se rapporte à la quantité de perfection et de force (*quantitas perfectionis et virtutis*) ».

La théorie dont Richard de Middleton et Jean de Duns Scot ont tracé l'esquisse, nous la voyons dessinée en contours très fermes par l'élève préféré de Duns Scot, Jean de Bassols.

Du premier coup[1], la discussion de Jean de Bassols pénètre au cœur même de la question; elle définit le sens étroit du terme quantité en la Logique d'Aristote et le sens infiniment plus large que lui ont attribué Richard de Middleton et Jean de Duns.

« Je dis, en premier lieu, qu'il y a deux sortes de quantités.

» Il y a, d'abord, la *quantité de masse (quantitas molis)* qui est un rapport d'étendue[2], ou la *quantité discontinue (quantitas discretionis)*; cette quantité-là est une catégorie; par le genre dans lequel elle se range, elle est une détermination de l'être.

» Il y a, d'autre part, une quantité transcendante; c'est *la quantité de perfection en l'essence ou la quantité de force en l'action (quantitas perfectionis in essendo vel virtutis in agendo)*; cette quantité-là n'est d'aucun genre déterminé. »

A l'appui de cette distinction, Jean de Bassols, comme l'avait fait Richard de Middleton, invoque ce texte de Saint Augustin : « *Dico quod in hiis quæ non sunt mole magna, illud est majus quod melius.* » Puis il poursuit en ces termes :

« De même qu'il y a deux sortes de quantités, il y a deux sortes de mouvements de quantité.

1. *Opera* Joannis de Bassolis *Doctoris Subtilis Scoti (sua tempestate) fidelis Discipuli, Philosophi, ac Theologi profundissimi, In Quatuor Sententiarum Libros (credite) Aurea...* Venundantur a Francisco Regnault : Et Joanne Frellon. Parisiis. In fine : Anno JESU Aeterni Regis sesquimillesimo decimoseptimo Nono Idus Septembres. Lib. I, Dist. XVII, quæst. II : Utrum charitas augeatur vel potest augeri? foll. CXIIII-CXVII.

2. Au lieu de : *extensionis*, le texte, très fautif, porte : *intensionis*.

» L'un de ces mouvements va d'une quantité de masse imparfaite à une quantité de masse parfaite ou inversement; c'est le mouvement que l'on nomme *augmentation* ou *diminution.*

» L'autre va d'un degré imparfait qu'atteignait une forme en son essence ou une forme en son action à un degré parfait, ou bien il va en sens contraire; il est proprement nommé *tension (intensio)* ou *détente (remissio);* mais on le désigne aussi par le même nom que le mouvement précédent, savoir *augmentation* ou *diminution.* »

Après avoir réfuté les diverses opinions émises, au sujet de la tension et de la détente des formes, par Gilles de Rome, d'une part, et par Godefroid de Fontaines, d'autre part, notre auteur formule sa propre opinion :

« La charité et, de même, toute forme susceptible de tension ou de détente augmente par l'apposition d'un nouveau degré réel, de même sorte que le degré préexistant; ce degré nouveau est ajouté au degré préexistant au sein du même sujet; ils forment alors un individu unique de la même forme, mais cet individu est plus parfait que celui qui existait auparavant. »

En effet, « en toute forme spécifique, en toute qualité naturelle susceptible de tension ou de détente, il est possible de marquer des degrés multiples qui en sont les parties matérielles, au sens où Aristote, au septième livre de la *Métaphysique,* prend le mot parties matérielles.....

» Par degré de charité ou d'une forme quelconque, j'entends un certain individu de cette forme; cette forme se trouve, en cet individu, limitée et définie quantitativement de la manière qui lui est propre, de la manière selon laquelle on peut dire que la forme, en cet individu, a telle ou telle quantité déterminée. Je donne donc le même sens, en la proposition qui m'occupe, aux mots : *degré de forme,* et aux mots : *individu limité de cette forme ;* il revient au même de comparer un sujet qui a un plus grand degré de cette forme à un autre sujet qui en a un moindre degré ou de dire que l'on a affaire à un individu plus parfait de cette forme et à un individu moins parfait.

» De là résulte aussitôt la conséquence suivante : De même

qu'un sujet unique ne possède en soi qu'un seul individu de la forme considérée, de même il ne possède cette forme, en un même temps, que sous un seul degré. Lors donc qu'en l'accroissement dont nous parlons, au degré de cette forme qui préexistait dans le sujet vient s'adjoindre un nouvel individu de la même forme, il est manifeste que du degré précédent et du degré nouveau se constitue un individu total unique, et l'on a la forme en un autre degré. »

Un exemple précisera pour nous la pensée de Jean de Bassols.

Considérons des corps échauffés. En chacun de ces sujets, la forme qualitative qu'est la chaleur a une certaine extension, qui dépend de la grandeur du corps échauffé, et une certaine intensité, qui fait dire que tel corps est plus chaud que tel autre sans que l'on tienne compte de leurs grandeurs respectives. Chacune de ces intensités est un individu de la même forme spécifique que nous nommons chaleur ; elle est aussi un *degré* de chaleur. Ces chaleurs individuelles sont, d'ailleurs, plus ou moins fortes, ces degrés de chaleur sont plus ou moins élevés, selon que les divers sujets où nous les voyons réalisés sont plus ou moins chauds. Mais en un même sujet, à un même instant, il y a une seule chaleur individuelle, un seul degré de chaleur.

Si nous prenons la chaleur individuelle ou le degré de chaleur qui était réalisé en un certain corps tiède ; si nous le supposons détaché du sujet où il se trouvait concrétisé pour le transporter en un autre corps tiède, il va se joindre à la chaleur individuelle, au degré de chaleur qui préexistait en ce dernier sujet, et de ces deux chaleurs individuelles se formera une chaleur individuelle unique plus parfaite, partant plus intense, que chacun des deux individus composants ; de ces deux degrés de chaleur se constituera un degré unique plus élevé que chacun des deux degrés préexistants ; en ajoutant une tiédeur à une tiédeur, on aura produit une chaleur.

Que l'on n'aille pas faire à notre auteur cette objection : De l'eau tiède ajoutée à de l'eau tiède ne donne pas de l'eau chaude ; Guillaume Varon lui a appris à ne pas redouter

cette objection; il répond, fort justement d'ailleurs, qu'après cette opération, les deux tiédeurs ne sont, pas plus qu'avant, au sein du même sujet :

« Les deux corps chauds que voici sont quelque chose de plus que chacun d'eux; cela résulte clairement de l'effet qu'ils produisent, car, réunis, ils engendrent en un troisième corps une chaleur plus intense que celle que chacun d'eux y engendrerait isolément; si donc on ajoutait la chaleur de l'un à la chaleur de l'autre, on produirait quelque chose de plus grand en intensité, de même que l'effet de ces deux chaleurs est plus intense que l'effet de chacune d'elles prise isolément. Cela se voit clairement en prenant exemple des poids; deux pierres ou deux graves pris ensemble pèsent plus que l'un d'entre eux, et cela d'une manière extensive; mais si l'on ajoutait la pesanteur ou gravité de l'un de ces corps à la pesanteur ou gravité de l'autre, et cela de manière à faire une seule pesanteur ou gravité par l'union des deux pesanteurs ou gravités, le résultat serait plus pesant en intensité que chacune des deux pesanteurs prise isolément; et cela est naturel, bien qu'aucune de ces deux pesanteurs, considérée séparément, ne soit plus parfaite que l'autre. »

Le choix de ce dernier exemple semble particulièrement propre à rendre la pensée de Jean de Bassols accessible à nos modernes intelligences; sous l'influence d'un texte de Saint Augustin, et à l'imitation de Richard de Middleton et de Duns Scot, Bassols a distingué deux sortes de quantités, la quantité de masse et la quantité de force; or, ici, il se trouve que l'extension, qui est une *quantitas molis*, correspond précisément à ce que nous nommons masse, et que la *quantitas virtutis* est ce que nous appelons force.

La netteté que nous venons d'admirer en la doctrine de Jean de Bassols ne se retrouve pas toujours dans les théories de ses contemporains et de ses successeurs; d'ailleurs, parmi ceux-ci, plus d'un, même parmi les Franciscains ou parmi les disciples de Duns Scot, tendaient à abandonner la doctrine inaugurée par Richard de Middleton pour revenir à des opinions plus voisines de celle de Saint Thomas.

Ainsi, Antonio d'Andrès, en son *Commentaire aux Sentences*[1], admet bien qu'en un corps qui blanchit, le degré préexistant de blancheur n'est pas détruit et que l'accroissement de blancheur est dû à l'addition d'une réalité nouvelle, d'un degré nouveau, qui s'unit au précédent pour composer une forme individuelle unique; mais son exposition est fort concise, fort peu explicite, en sorte qu'on la pourrait aussi bien solliciter dans le sens de l'enseignement thomiste que dans le sens de l'enseignement scotiste.

C'est vers le premier de ces enseignements que semble pencher Antonio d'Andrès lorsqu'il commente le *Livre des six principes* de Gilbert de la Porrée[2]. A cette question : « En l'essence d'une forme accidentelle, y a-t-il des degrés intrinsèques et essentiels par lesquels se produise l'accroissement ou la diminution de cette forme? » il répond en ces termes : « La forme accidentelle considérée possède de tels degrés. Et j'ajoute que la raison précise qui permet à la forme de croître ou de diminuer est la latitude de degrés *(latitudo graduum)* qui est en elle; cette latitude n'est pas autre chose qu'une absence de limitation en la forme qui est susceptible de plus ou de moins. » C'est, semble-t-il, l'opinion thomiste qui inspire ces lignes où le mot *latitudo* paraît employé au sens même que lui donnait Henri de Gand, que lui conservait Durand de Saint-Pourçain.

L'opinion qu'Antonio d'Andrès esquisse brièvement, le Franciscain Pierre Auriol la développe avec netteté en son *second* commentaire au premier livre des *Sentences*, commentaire qui fut composé en 1318 ou, au plus tard, en 1319[3].

1. Ant. Andreae *Conventualis Franciscani, ex Aragoniae provincia ac Ioannis Scoti Doctoris Subtilis discipuli celeberrimi In quatuor Sententiarum Libros opus longe absolutissimum*... Venetiis, Apud Damianum Zenarum. MDLXXVIII. In. I Lib. Distinct. XVII, quæst. III, foll. 36 v° et 37 r°.

2. *Questiones* Scoti *Super Universalia Porphy. necnon Aristotelis Predicamenta ac Periarmenias — Item super libros Elenchorum. — Et* Antonii Andree *super libro Sex principiorum — Item questiones* Joannis Angelici *super questiones universales eiusdem Scoti*. Colophon : Subtilissime questiones... feliciter expliciunt. Impresse Venetiis per. Philippum pincium Mantuanum. Anno Domini 1512. die 1 Decembris. — *Questiones clarissimi doctoris* Antonii Andree *super sex principiis Gilberti Porretani*. Quest. XVII : Utrum in essentia forme accidentalis sit dare gradus intrinsecos essentiales secundum quos possit suscipere magis et minus? fol. 61, coll. *c* et *d*.

3. Noël Valois, *Pierre Auriol, frère mineur (Histoire littéraire de la France*, t. XXXIII, 1906; p. 485 et p. 500).

Pierre Auriol admet, en premier lieu[1], avec Duns Scot, que toute forme dont l'intensité croît fait l'acquisition d'une certaine réalité nouvelle; il admet, en second lieu[2], à l'encontre de l'opinion soutenue par Godefroid de Fontaines, que cette acquisition d'une réalité nouvelle n'entraîne la destruction d'aucune réalité contenue en la forme préexistante. Mais il n'admet pas en sa plénitude la doctrine soutenue par Richard de Middleton, par Jean de Duns Scot, par Jean de Bassols. « Cette réalité, dit-il[3], par laquelle une charité moindre devient plus parfaite et plus intense n'est pas une charité entière, qui puisse être distinguée d'une manière précise; elle n'a pas reçu en partage la réalité, la raison spécifique que possède une charité individuelle; elle participe à la réalité, à la raison spécifique de la charité par l'effet d'une sorte de réduction ; elle est, pour ainsi dire, une *co-charité (concharitas)*. C'est une réalité qu'il est absolument impossible, soit d'une manière effective, soit par abstraction, de prendre séparément. La divine Puissance elle-même ne pourrait la produire d'une manière isolée; elle ne peut ni recevoir une existence distincte et déterminée, ni être conçue par l'intuition; elle n'est intelligible qu'autant qu'elle est conçue avec autre chose qui la termine. L'intelligence même d'un ange ne pourrait, par intuition, diviser en deux charités distinctes la charité qui a subi une augmentation. Lorsque la charité augmente, elle se comporte comme un être auquel on ajoute quelque chose qui n'est pas une charité, mais qui fait partie de la charité *(aliquid charitatis, non charitas)*. On doit comprendre de la même manière l'augmentation de la blancheur, de la chaleur et de toute autre forme. »

Le Carme anglais Jean Baconthorpe († 1346) emploie le mot *latitudo formæ* en le définissant comme l'ont défini Henri de Gand et Antonio d'Andrès : « La cause précise,

1. *Commentariorum in primum librum Sententiarum. Pars prima. Auctore* Petro Aureolo Verberio *Ordinis Minorum Archiepiscopo Aquensi S. R. E. Cardinali:* Ad Clementem VIII. Pont. Opt. Max. Romæ. Ex Typographia Vaticana. MDXCVI. Lib. I, Dist. XVII, pars tertia, artic. secundus, p. 435.

2. Petrus Aureoli, *loc. cit.*, p. 436.

3. Petrus Aureoli, *loc. cit.*, p. 441.

dit-il[1], pour laquelle une forme est susceptible de plus ou de moins, c'est la *latitude* que la forme possède, en son essence même, d'acquérir ou dé perdre des degrés. Si vous me demandez pourquoi la blancheur peut être, en un même sujet, tantôt plus intense et tantôt plus affaiblie, je dis que la cause précise en est la suivante : La blancheur peut tantôt affecter son sujet et tantôt le délaisser, de telle manière qu'elle y ait une existence plus intense ou moins intense. » De la théorie thomiste, l'auteur semble glisser, en ce passage, à la théorie égidienne.

Mais lorsqu'il s'agit de préciser de quelle manière se fait, en une forme qui croît, cette acquisition de degrés nouveaux, Baconthorpe admet pleinement la théorie de Pierre Auriol dont il invoque l'autorité[2] et dont il cite à peu près textuellement les paroles.

C'est contre cette opinion de Pierre Auriol, son confrère en l'ordre franciscain, que Guillaume d'Ockam argumente avec la netteté et la rudesse dont il est coutumier[3]; et lorsqu'il veut, avant de la réfuter, exposer cette opinion, ce sont les termes mêmes d'Auriol qu'il reproduit sans y rien changer.

« Cette réalité qui advient à la charité préexistante, » répond le *Venerabilis Inceptor*, « est une véritable charité, tout comme une partie d'eau est de l'eau véritable, comme une partie de blancheur, abstraction faite du lieu qu'elle occupe et du sujet qu'elle informe, est une véritable blancheur. »

Lorsqu'on ajoute l'une à l'autre deux réalités qui se trouvent en des sujets distincts, la somme a plus d'*extension*, mais non

1. *En Lector Doctoris resoluti* Ioannis Bacconis Anglici *Carmelitæ radiantissimum opus super quatuor sententiarum libris* — Colophon du premier livre : Theologi excellentissimi Joannis Bacconis Anglici Carmelitæ Questiones disputate in primum sententiarum. Explicite Mediolani. In officina libraria Leonardi Vegii anno MDX die XXIII Aprilis. Lib. I, Dist. XIV, quæst. I, art. V; fol. CVIII, col. *c*.

2. Joannis Bacconis *Op. laud.*, Lib. I, Dist. XVI, quæst. I, art. III; fol. CXVII, col. *b*.

3. *Tabula ad diversas hujus operis Magistri* Guilhelmi de Ockam *super quatuor libros sententiarum annotationes et ad centilogii theologici ejusdem conclusiones facile reperiendas apprime conducibiles.* Colophon (à la fin des *Questiones super quatuor sententiarum libros*): Impressum est autem hoc opus Lugduni per M. Johannem Trechsel Alemannum: virum hujus artis solertissimum. Anno domini nostri MCCCCXCV. Die vero decima mensis Novembris. Libri primi Dist. XVII; quæst. XVII: Item quæro utrum in augmentatione charitatis illud quod additur sit ejusdem speciei specialissime cum charitate præcedente separata ab ea?

plus d'*intensité* que les parties. « Mais lorsque deux réalités de même espèce peuvent exister en un même sujet, l'addition de l'une de ces réalités à l'autre ne fait pas qu'une même chose devienne plus grande en *extension*, mais seulement en *intensité ;* on dit non que cette chose est devenue *plus grande (majus tale)*, mais qu'elle est devenue *plus de telle manière (magis tale)*...

» Entre l'augmentation d'une quantité et l'accroissement d'une qualité, il y a une ressemblance et une différence. La différence consiste en ceci : En l'augmentation de la qualité, il y a une certaine réalité absolue et totalement nouvelle qui, avec la réalité précédente, forme une chose unique ; il n'en est pas de même en l'augmentation d'une quantité...

» Contre ce que nous venons de dire, un certain docteur argumente de la sorte : Le semblable ajouté à son semblable n'en est point accru. Cela est évident, car si l'on ajoute une tiédeur à une autre tiédeur, la chaleur n'est point augmentée. L'augmentation ne peut donc être l'effet d'une telle addition...

» A cet argument, je réponds ainsi : Lorsqu'on ajoute une tiédeur à une autre tiédeur, ces deux chaleurs atténuées demeurent en des sujets distincts, comme auparavant ; aussi la chaleur n'en est-elle pas augmentée ; mais elle serait accrue si l'addition des deux tiédeurs se faisait en un même sujet. »

Entre la pensée de Jean de Bassols et celle de Guillaume d'Ockam, l'accord est parfait.

Forte, à la fois, de l'autorité de Duns Scot et de celle de Guillaume d'Ockam, la théorie qui assimile l'accroissement d'une qualité à l'augmentation d'une quantité ne manqua pas de s'imposer aux maîtres les plus célèbres de l'École de Paris.

Jean le Chanoine nous apprend[1] qu'en l'opinion de certains docteurs, tout degré qui vient s'ajouter à une forme préexistante pour fortifier l'intensité de cette forme est plus parfait, plus riche d'existence actuelle que le degré précédent. Il combat cette opinion et, avec Guillaume d'Ockam, il soutient « qu'une forme douée d'intensité comprend plusieurs degrés de même espèce, tels que le degré précédent et le degré sui-

1. Joannis Canonici *Quæstiones super VIII libros Physicorum Aristotelis perutiles ;* In lib. V quæst. III ; tertium dubium.

vant; que le degré suivant, pris d'une manière précise qui le distingue du degré précédent, n'est ni plus parfait, ni moins parfait que celui-ci; que si, au contraire, on considère ce degré comme comprenant en lui le degré inférieur, comme pris en même temps que ce degré inférieur, il est plus parfait que ce degré plus faible considéré isolément. » Il admet que deux tiédeurs font, lorsqu'on les ajoute entre elles, une chaleur plus forte, pourvu que l'addition se fasse au sein du même sujet.

L'Augustin Grégoire de Rimini, en son célèbre commentaire sur les deux premiers livres des *Sentences*, qu'il acheva en 1344, tient également pour la doctrine commune à Duns Scot et à Ockam; il admet[1] « qu'en toute tension d'une forme, qu'elle se produise successivement ou qu'elle ait lieu subitement, le sujet qui devient davantage de telle sorte (*magis tale*) acquiert une certaine partie de forme qu'il ne possédait pas auparavant; de même, en toute détente, le sujet perd une partie de forme qu'il contenait antérieurement. » Grégoire emploie toutes les ressources de sa très subtile et très puissante dialectique à réfuter les opinions contraires à cette théorie, particulièrement celle de Gilles de Rome et celle de Walter Burley. Il termine son exposé par ces lignes, qui sont la contradiction formelle de ce que Saint Thomas avait dit de la question qui nous occupe : « Si l'on dit qu'une forme est d'autant plus imparfaite qu'elle est plus composée, je nie cette proposition; au sujet de la composition que j'admets, je prétends qu'une forme est d'autant plus parfaite qu'elle est plus composée. »

En la première moitié du XIVe siècle, donc, les plus célèbres des Scotistes et des Nominalistes ont conspiré à l'achèvement de l'œuvre que Richard de Middleton et Jean de Duns Scot avaient inaugurée; délaissant la doctrine péripatéticienne, effaçant la distinction si tranchée qu'elle marquait entre la catégorie de la quantité et la catégorie de la qualité, ils ont établi une étroite analogie entre l'augmentation d'une quantité et la tension d'une forme qualitative; l'accroissement d'une

1. Gregorius de Arimino *In primum Sententiarum;* Dist. XVII, quæst. IV

intensité, comme l'accroissement d'une grandeur, résulte de l'addition de parties à d'autres parties de même espèce.

Cette théorie entraîne tout aussitôt un corollaire d'une extrême importance: L'intensité d'une qualité est désormais susceptible de mesure, comme l'est la grandeur d'une quantité; de même qu'ils s'appliquent à de telles grandeurs, les raisonnements et les opérations de l'Arithmétique peuvent combiner entre elles les diverses intensités de formes de même espèce; il sera permis de considérer des *latitudes* multiples et sous-multiples les unes des autres.

Sans même prendre la peine de formuler explicitement ce principe que leur doctrine justifiait, les Scolastiques se sont hâtés d'en faire un constant usage.

Déjà, en 1344, Grégoire de Rimini considère[1] des *latitudes* qui sont doubles l'une de l'autre; déjà il parle de la vitesse avec laquelle se produit la tension d'une forme, distinguant le cas où ce changement est uniforme *(uniformis)* et se fait avec une vitesse constante du cas où cette vitesse change avec le temps ; le même langage arithmétique lui sert à traiter du mouvement d'altération et du mouvement local.

A la fin de son *Tractatus proportionum*, après avoir traité du mouvement local et du mouvement de dilatation, Albert de Saxe traite du mouvement d'altération. « Il faut savoir, dit-il, qu'en l'altération, on peut considérer deux sortes de successions, la succession en extension et la succession en intensité. » Il admet, d'ailleurs, que, « dans le mouvement d'altération, la vitesse croît comme la qualité acquise en tant de temps... Si, par exemple, des sujets inégaux acquièrent en une heure des qualités égales, ils sont altérés avec une égale vitesse; si les qualités acquises sont inégales, ces sujets ne sont pas altérés avec une égale vitesse. »

Le langage qui avait cours pour traiter du mouvement local ne tarde pas à s'étendre, afin qu'il soit possible de discourir des formes qualitatives. Walter Burley et Albert de Saxe nous ont appris qu'un mouvement devait être appelé uniforme *(uniformis)* lorsque la vitesse a même grandeur en

1. Gregorii de Arimino *Op. laud.*, Lib. I, Dist. XVII, quæst. V.

tout point du mobile ; s'il n'en est pas ainsi, le mouvement est difforme *(difformis)*. Ces qualificatifs : *uniformis*, *difformis*, nous les voyons bientôt servir à désigner une qualité selon qu'elle atteint ou qu'elle n'atteint pas même intensité en tous les points du sujet qu'elle affecte.

L'Arithmétique, d'ailleurs, ne manque pas de préciser l'allure de certaines qualités difformes. Imaginons que le sujet informé par une certaine qualité ait la figure d'une simple ligne droite ; si l'accroissement que subit l'intensité de la forme qualitative, lorsqu'on passe d'un point à l'autre de cette droite, est proportionnel à l'augmentation de la distance entre le point affecté et l'origine de la droite, la qualité est dite *uniformément difforme* (*uniformiter difformis*). Entre les *latitudes* uniformément difformes, on distingue celles qui commencent à zéro (*incipiens a non gradu*) et celles qui commencent à tel ou tel degré.

Ce langage va bientôt devenir courant dans les écoles. Les mots : chaleur uniforme, chaleur uniformément difforme *(calor uniformis, calor uniformiter difformis)* se rencontrent déjà en l'une des *questions* qui sont adjointes aux *Commentaires sur les Sentences* composés par Robert Holkot[1]. Or le Dominicain anglais Robert Holkot mourut en 1349, après avoir enseigné à Oxford et à Paris. A la vérité, il est permis de mettre en doute l'authenticité des *Determinatæ quæstiones* qui lui sont attribuées ; en les publiant, Josse Bade les fait précéder de l'avertissement que voici : « Beaucoup supposent que ces questions ont été réunies par les disciples d'Holkot ou que celui-ci, au cours de son enseignement, les a professées en un gymnase public. » En tout cas, que la question *Sur le maximum et le minimum* soit ou non d'Holkot, elle n'en témoigne pas moins que ces expressions : *qualitas uniformis, qualitas uniformiter difformis* étaient communément entendues, dans les écoles, vers le milieu du XIVe siècle ; et ces expressions supposent de la manière la plus évidente que les formes quali-

1. Magistri Roberti Holkot *Super quatuor libros sententiarum questiones. Quedam conferentie. De imputabilitate peccati questio longa. Determinationes quarundam aliarum questionum. Tabule duplices omnium predictorum.* Colophon : Hujus operis diligenter impressi Lugduni a magistro Johanne Trechsel alemanno. anno salutis nostre. MCCCCXCVII. ad nonas Aprilis. Determinatio questionis I : De maximo et minimo.

tatives puissent, comme les grandeurs, être soumises à la mesure et donner prise aux opérations de l'Arithmétique.

Les réflexions des physiciens modernes sur la définition de certaines propriétés, telles que la température, nous ont appris à suivre le détour logique par lequel il nous est possible de repérer l'intensité de telles propriétés à l'aide de degrés, partant d'en discourir en langage mathématique, sans les dépouiller de leur caractère qualitatif, sans en faire des quantités composées de parties et susceptibles d'addition et de mesure. Mais ce détour ne pouvait s'offrir, tout d'abord, à l'esprit des philosophes. Il est naturel que la faculté de soumettre les *latitudes* des formes qualitatives aux opérations arithmétiques ait été le prix de l'hypothèse qui assimilait les intensités de ces formes à des quantités. Ce que la Physique a gagné tout aussitôt par l'usage d'une telle faculté, nous l'allons connaître en étudiant l'œuvre de Nicole Oresme.

P. DUHEM.

(A suivre.)

INVENTAIRE DE LA COLLECTION ÉDOUARD FAVRE

(*Suite*[1].)

Vol. LIX.

Recueil de pièces diverses relatives à l'histoire de la France et de l'Espagne (*xv*e-*xvi*e *siècles*). — Copies du xvie siècle.

Fol. 1. Testament du roi René [Ier d'Anjou]; 22 juillet 1474.

Fol. 15. Testament du roi Charles [II d'Anjou]; 10 décembre 1481. — En latin.

Fol. 31. Acte d'alliance héréditaire conclue entre les cantons helvétiques et la maison d'Autriche, à Baden le 7 février 1511. — En français. (Voir le texte allemand de ce traité dans *Amtliche Sammlung der ältern eidgenössischen Abschiede*, Band 3, Abt. 2, Lucerne, 1869, in-4°, p. 1343-1347.)

Fol. 41. « Les ordonnances faictes [par l'empereur Maximilien] sur l'ostel de Monseigneur l'archiduc Charles d'Austrice, prince d'Espaigne » ; Malines, mars 1511. — En français.

Fol. 67. « Comme les ducz de Bourgoingne sont descenduz des Roys de France » ; s. l. n. d. Ce mémoire s'arrête au règne de Charles-Quint. — En français.

Fol. 77. « Mémoire sur l'estat de la Maison du duc Charles de Bourgouigne » ; [vers 1510]. — En français.

Fol. 119. « De l'ornement de l'église de Saint-Rambault de Malines et de la serviture de la chappelle royalle », à l'occasion des honneurs funèbres rendus à [Philippe le Beau]; mémoire adressé à Marguerite d'Autriche; [1506]. — En français.

Fol. 129. Traité conclu à Madrid entre Charles-Quint et François Ier, le 14 janvier 1526. — En français.

Fol. 159. Traité conclu à Cambrai entre Charles-Quint et François Ier, le 5 août 1529. — En français.

Fol. 189. Traité conclu en 1535 entre Charles-Quint et Mouley Alhacen, roi de Tunis. — En français.

1. Voir *Bull. hisp.*, t. XI, p. 295; XII, p. 49, 140, 317; XIII, p. 61.

Fol. 197. « Ordonnances et instructions faictes par l'empereur [Charles-Quint], en la ville de Bruxelles, le 28 jour d'août 1541, sur la conduicte de la Chambre des comptes en Brabant. » — En français.

Fol. 213. Copie incomplète du traité conclu à Soissons, entre Charles V et François Ier, le 18 septembre 1544. — En français.

Fol. 233. « Recueil fait en brief des gaiges, pensions et aussi des livrées ordinaires que preignent et lièvent de l'empereur les srs grand, second et autres chambellans, grand maistre et autres maistres d'hostelz, les gentilshommes de la chambre de la bouche de sa Maison, et autres seigneurs gentilshommes et officiers de la Maison de Sa Majesté... ; le dit recueil fait à Utrecht... au mois de janvier 1546. » — En français.

Fol. 254. Mémoire adressé de Vaucelles, au roi de France, le 4 janvier 1555. — En français.

Fol. 265. « La négociation de Vaucelles » ; 1555. — En français.

Fol. 291. « La capitulacion de la trefve d'entre l'empereur Charles-Quint, Philippe roy d'Angleterre, son fils, et Henry II, roy de France, à Vaucelles auprès de Cambray, le 5 février 1555. » — En français.

Fol. 299. « L'ordre que fut tenu à la pompe funèbre de l'empereur [Charles-Quint] laquelle se feit à Bruxelles le jeudi après Noël de l'an 1558. » — En français.

Fol. 303. « Sommaire du traicté de la paix entre le Roy de France et le roi d'Espaigne, à Cambresy au mois d'avril 1559. » — En français.

Fol. 305. « Mémoire de ce que fut fait à Madrid pour les obsèques du feu roy de France Charles IX.. les 18 et 19 juillet 1574. — En français.

Fol. 321. « Traicté de la paix faicte... entre les estatz de ce Pays-bas assemblés en la ville de Bruxelles et le prince d'Oranges, estatz de Hollande et Zelande avec leurs associez, et publiée le 8e jour de novembre 1576. » — En français.

Fol. 341. « Ce qu'il semble se devra observer pour l'encommencement du service de son Alteze [Charles] à la mode de Bourgouigne ; » s. d. — En français.

(362 feuillets ; 333 sur 241 millimètres.)

Vol. LX.

Recueil de pièces diverses relatives aux Pays-Bas, 1556-1628.

Fol. 1. Copie des pouvoirs donnés par le roi d'Espagne, Philippe II, à sa sœur, Marguerite de Parme, pour le gouvernement des Pays-Bas ; [Gand,] 8 août 1559. — En français.

Fol. 3. Copie des pouvoirs donnés par le même à la même pour le gouvernement du comté de Bourgogne; Gand, 8 août 1559. — En français.

Fol. 5. « Instruction particulière à... la duchesse de Parme, de Plaisance, etc., touchant la régence et gouvernement général ...de noz pays et subjectz de par-deça » [Pays-Bas]; Gand, 8 août 1559. — Copie en français.

Fol. 9. Titre de capitaine-général des armées des Pays-Bas, donné par Philippe II à D. Fernando Alvarez de Toledo, duc d'Albe; Madrid, 21 avril 1567. — Copie.

Fol. 11. « Tres copias sacadas del Registro de los placartes de la Villa de Anvers » (délais accordés aux marchands pour leurs payements); Bruxelles, 16 novembre 1556, 16 novembre 1563 et 19 juin 1572. — En flamand avec la traduction espagnole.

Fol. 23. « Relacion de las personas de los Estados Baxos a quien Su Mag^{d} hizo merced, y en que cosas y cantidades, en la consulta que firmo en el Escorial a quatro de junio del año de 1570, y de lo que el duque de Alva les dixo de parte de Su Mag^{d}, y ellos respondieron. »

Fol. 32. « Copia de carta que el duque de Alva scrivio a los soldados españoles amotinados en Harlem, por julio de 1573. »

Fol. 34. « Copia de poder de lugartheniente, governador, y capitan general de los stados de Flandes » pour D. Luís de Requesens y Çúñiga; Madrid, 19 octobre 1573.

Fol. 39. « Copia de carta que el comendador mayor [D. Luís de Requesens y Zúñiga] scrivio a Su Mag^{d}, en 30 de deciembre 1573. »

Fol. 43. Quatre lettres de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, à Julian Romero « maestre de camp et général de l'armée espagnolle estant par deça »; Delft, 7, 8, 9 et 10 novembre 1573. — Originaux, en français.

Fol. 51. Lettre de Philippe [de Sainte Aldegonde, sieur] de Noircarmes, au duc d'Albe; Utrecht, 10 décembre 1573. — Original, en français.

Fol. 55. Deux lettres de Philippe de Marnix au prince d'Orange; La Haye, 7 novembre et Utrecht, 4 décembre 1573. — Copies, en français.

Fol. 61. Copie d'une lettre du prince d'Orange à Philippe de Marnix; Delft, 28 novembre 1573.

Fol. 65. Deux lettres de Juan de Albornoz, sans adresse; Bruxelles, 24 décembre 1573 (original) et s. l. n. d. (copie).

Fol. 69. Déclaration de Philippe de Marnix sur les intentions du prince d'Orange; 21 novembre 1573. — En français.

Fol. 71. « Copia de una carta o patente del principe de Oranges a los Estados Baxos de Flandres, sacada de Aleman en latin »; s. d.

Fol. 73. « Unos medios que V. Ex^{a} mando poner por escrito de como muy presto podriamos socorrer à Midelburg con los bacheles

que se retiraron en Berghes; [signé :] Jehan van Halle»; [1574]. — Copies, en espagnol et en français.

Fol. 77. «Copias de las cartas que el principe de Oranges y Mons. de Mondragon se escrivieron, y de las propositiones, capitulaçiones y conclusion dellas sobre lo de Middelbourg»; [1574].

Fol. 93. Mandement de Philippe II à Francisco de Lixialde, trésorier de l'armée espagnole des Pays-Bas, pour payer à D. Luís de Requesens dix mille écus par an; Madrid, 1 octobre 1574.

Fol. 95. «Relaçion del dinero que se pago a los officiales y soldados del castillo de Enveres por la muestra que se les tomo.. en dos de mayo 1574.»

Fol. 103. Ordres de D. Luís de Requesens pour l'évacuation sur Gand, Valenciennes, Utrecht ou Anvers de 32 soldats estropiés appartenant aux régiments d'infanterie espagnole de Naples, de Sicile et de Lombardie en service aux Pays-Bas; Bruxelles, juin 1574.

Fol. 180. Fragment du procès d'un juif accusé d'avoir tué, au cours d'une rixe, un homme de la garnison de Mastricht; 1574. — En latin et en hollandais.

Fol. 206. «Remostrança de los stados de Bravante de los desordenes de los soldados que en el estan, que se presento en Bruselas, por jullio 1574.» — En français.

Fol. 212. Quatre lettres de Francisco de Valdés aux soldats qui servent sous ses ordres; novembre et décembre 1574. — Originaux.

Fol. 217. «Tres puntos principales y utiles para la buena direccion del estado de las cosas del Pais-Baxo»; s. d.

Fol. 222. «Relacion de lo succedido en la entrada que hizo la gente que el commendador mayor de Castilla, [D. Luís de Requesens,] embio a occupar las islas de Duvelant y Scooven (Beveland et Schorwen)»; s. d.

Fol. 228. «Memorial sin nombre de las contrataciones que se hazen en perjuizo de Su Mag^d»; 1574.

Fol. 230 «Discurso de Geronimo de Curiel» sobre cosas del Pais-Baxo; s. d.

Fol. 236. «Memoria y apuntamientos de la general quexa de los comunes destos estados»; s. d.

Fol. 240. «Discurso sobre cosas destos stados, especialmente sobre el armada de Olanda»; s. d.

Fol. 246. Supplique de Philippe II au pape Grégoire XIII pour lui demander le pardon des Pays-Bas; s. d. — Copie, en latin, avec un mémoire adressé à l'ambassadeur d'Espagne à Rome.

Fol. 251 *bis*. «Lo que el comendador mayor dixo a los estados generales antes que se le hiziese la proposicion, en frances»; [1576].

Fol. 252. «Propusicion que se ha de hazer a los stados que se han juntado en Brusselas»; [1576].

Fol. 256. « Apuntamientos dados al conde de La Rocha sobre lo que importa procurar de cobrar el plat pays de Waterlant y Noorderlant, y el provecho que el enemigo saca del » ; s. d.

Fol. 262. Autre mémoire sur le même sujet; Utrecht, 4 février.

Fol. 268. « Avisos particulares de la trafica y negociation de la mar, por donde se puede conocer de la manera que los reynos de Danemarca y Suebya han tractado los destos Estados Baxos... y de los grandes tributos que les hazen pagar » ; s. d.

Fol. 274. « Advertimientos del doctor Arias Montano sobre el remedio de las cosas de Flandes » ; s. d.

Fol. 280. « Recuerdo para el senor Juan Ossorio de Ulloa » ; Bruxelles, 17 avril 1575.

Fol. 281. « Discurso que Juan Ossorio de Ulloa ha hecho de lo que parece que deve hazer la armada de Su Mag[d] quando en buen ora aya llegado en la costa de Flandes » ; s. d.

Fol. 284. Copie d'une lettre de l'archiduc Matthias aux députés des États généraux réunis à Bruxelles ; 1[er] novembre 1577. — En italien.

Fol. 286. « El juramento que se pedio al consejo de Artues, en Arras, a 30 de junio 1578. » — Copie, en italien.

Fol. 288. « Relacion de lo que ha passado en los estados de Flandres, desde que el s[r] D. Juan de Austria entro en ellos, hasta los 18 de octubre 1577. »

Fol. 302. « Carta del capitan de los Franceses [Gérard Boutoit de Chamilly] que entraron en Borgoña, el año de 1578, para Mons[r] de Lullin » ; 28 septembre 1578. — Copie, en italien.

Fol. 304. Lettre de [Matthieu Moulart,] évêque d'Arras à [Louis de Berlaymont,] archevêque de Cambrai ; Namur, 28 septembre 1578. — Copie, en italien.

Fol. 306. « Copia de capitulos de carta que el principe de Parma, [Alexandre Farnèse,] escrivio al marques de Ayamonte [Antonio de Guzman y Zúñiga] de Namur, a 27 de noviembre 1578. »

Fol. 308. « Relacion del progresso que Su Alteza [D. Juan] hizo con el exerçito desde ultimo de jullio hasta tres de agosto 1578. »

Fol. 312. « Relacion de la persecuçion que an padecido los padres de la compaña de Jesus en Anverez » ; s. d.

Fol. 318. Décret relatif à l'exercice des deux cultes dans la ville de Gand ; 16 décembre 1578. — Copie, en latin.

Fol. 322. « Articulos propuestos a los de Gante sobre los desordenes de los Valones malcontentos » ; 1578. — Copie, en italien.

Fol. 326. « Traicté et accord faict et passé entre Monsieur le baron de Montigny (Emmanuel de Lalain) et Monsieur de La Motte » ; 6 avril 1579. — Copies, en français et en italien.

Fol. 330. Copie d'une lettre de l'archiduc Matthias aux États d'Artois ; Anvers, 16 janvier 1579. — En italien.

Fol. 332. « Traslado de una carta de Daniel Prinz escrita al s[r] [Adamo] Diatristain [Dietrichstein] » ; Anvers, 17 janvier 1579.

Fol. 334. Copie d'une lettre de l'archevêque de Cambrai [Louis de Berlaymont] au comte de Lalain et de la réponse de ce dernier ; 13 mai 1579. — En italien.

Fol. 336. Copie d'une lettre du même, à son archidiacre, à Rome ; 20 mai 1579. — En italien.

Fol. 338. Copie des articles présentés par les députés des États de Flandre aux commissaires de l'empereur, à Cologne, le 24 mai 1579. — En latin.

Fol. 342. « Articuli pacificationis Belgicae per ... commissarios Caesareos, Coloniae concepti et utrique parti, 18 julii 1579, communicati. » — Pièce imprimée, en latin, et traduction manuscrite en italien.

Fol. 350. Copie d'une lettre du chapitre de Cambrai à l'archevêque, Louis de Berlaymont et de la réponse de ce dernier ; 22 et 24 décembre 1579. — En italien.

Fol. 352. « Copia de carta del principe de Parma [Alexandre Farnèse] al duque de Terranova [Carlos de Aragon] » ; Mastricht, 17 mai 1579.

Fol. 356. « Exemplum eorum quae ab arciduce Mathia Ordinibus Antverpiae congregatis exposita sunt, die 22 julii 1580. »

Fol. 358. « Respuesta sobre una carta de los Estados de Holanda, de 7 de junio de 1602 escripta a los Estados de las provincias fieles del Pays Baxo. »

Fol. 373. « Cedula del almirantazgo de los comercios de los paises obedientes de Flandes con la provincia de Andaluçia y reino de Granada » ; 1624. — Copie.

Fol. 383. Interdiction aux sujets du roi d'Espagne d'entretenir des relations commerciales avec les rebelles et les ennemis de la couronne, notamment avec les Anglais et les hollandais, et énumération des marchandises prohibées ; 1628.

(388 feuillets ; 350 sur 250 millimètres.)

Vol. LXI.

Recueil de pièces diverses (copies de lettres, « avis », etc.) relatives surtout aux affaires de France et des Pays-Bas, 1569-1621.

Fol. 1. Copie de deux lettres de D. Frances de Alava contenant la relation des batailles de Dreux et de Saint-Denis ; Tours, 9 octobre 1569.

Fol. 3. « Respuesta que se dio à Diatristan [baron Adam de Dietrichstein] en lo que propuso de parte del emperador sobre la conservacion de la paz con Francia » ; Madrid, 1 septembre 1572. — Copie chiffrée et transcription.

Fol. 8. « Humilissime rimostranze della citta di Parigi et delli habitanti et cittadini di quella al re, lor supremo Signore » ; 15 décembre 1575. — En italien.

Fol. 17. « Peticion que dieron los reformados de Languedoc, al rey de Francia sobre el concierto de la paz » ; 1573 ou [1574]. — Copie.

Fol. 24. « Relacion hecha al duque Cassimiro, el año de 1578, por un ministro suyo que embio a ciertos tratos con los herejes de Francia. » — En italien.

Fol. 32. « Requesta dada en nombre del clero de Francia a los estados de los nobles, el año de 1578. » — Copie, en italien.

Fol. 36. Copies de deux lettres de Veroy, gouverneur de Bourgogne, au cardinal Granvelle, « con avisos de Flandes » ; 14 avril et 3 septembre 1578. — En italien.

Fol. 44. Copie de deux lettres de D. Juan, l'une à Juan Andrea Doria, l'autre à Pedro de Mendoça, ambassadeur d'Espagne à Gênes, interceptées toutes deux à Namur ; 16 septembre 1578.

Fol. 46. Trente-huit « Avisos » datés d'Anvers, Cologne, Tournay, Mastricht, etc.; 11 octobre 1578-20 septembre 1582. — En espagnol ou en italien.

Fol. 103. Douze « Avisos » datés de Rome, Bologne, Milan, Venise et Gênes ; 1580-1582. — En italien ou en espagnol.

Fol. 129. Six « Avisos » ou copies de lettres datées de Londres, 1580. — En italien ou en espagnol.

Fol. 138. « Avisos » du Piémont ; mars 1580. — En italien.

Fol. 140. Vingt « Avisos » datés de Paris ; 1578-1582. — En italien.

Fol. 180. Onze « Avisos » datés de Lyon ; 1578-1580. — En italien.

Fol. 199. « Avisos de Francia » ; 6 septembre 1580. — En italien.

Fol. 200. « Avisos » de Flandes y Francia » ; 12 décembre 1581. — En italien.

Fol. 202. « Avisos de España » ; 1582.

Fol. 205. « Aviso circa Ginevra e Bisançon » ; s. d. — En italien.

Fol. 207. « Peticion dada a Su Mag[d] christianissima por los stados de Borgoña. »

Fol. 209. « Relacion traduzida de frances, embiada de Lila a 27 de abril 1588. »

Fol. 211. « Copia de la sentencia que pronuncio el Parlamento de Paris a 11 de março 1589 contra los culpados en la muerte del cardinal y duque de Guisa. »

Fol. 213. Bulle du pape Sixte V par laquelle il enjoint au roi Henri III, sous peine d'excommunication, de mettre en liberté le cardinal de Bourbon et l'archevêque de Lyon ; Rome, 7 octobre 1589. — Copie, en latin.

Fol. 221. « Avisi di Francia, di 30 maggio 1595. » — En italien.

Fol. 224. Copie des propositions faites au pape par le cardinal

Borja, au nom du roi d'Espagne, en vue de résister au roi de Suède ; s. d.

Fol. 226. « Relatione delle cose appartenenti alla cognitione del' stato presente del regno di Suetia » [sous le règne du roi Jean III].

Fol. 258. Copie d'une lettre de Londres, du 17 juillet 1603, dans laquelle il est question, entre autres, de la conclusion de la paix.

Fol. 260. « Articulos de las treguas propuestas por los embajadores de los reyes de Francia y Grand Bretaña en la junta de los Estados generales ; » 1608.

Fol. 266. « Relacyon que hizo D. Alvaro de Losada de los sucesos del Palatynado desde que salyo a esta jornada el marques Espynola [Ambroise, marquis de Spinola] hasta que el señor D. Gonzalo de Cordova la acabo » ; [1620-1621].

(285 feuillets, 350 sur 230 millimètres.)

Vol. LXII.

Recueil de pièces diverses relatives à la Ligue contre les Turcs et aux affaires de Turquie, 1570-1623.

Fol. 1. « Las copias de las cartas de Su Mag^d [Philippe II] para Su S^d [Pie V] y para los ministros de Italia y otros potentados sobre la Liga » ; Séville, 16 mai 1570.

Fol. 9. Mémoire sur les dépenses qu'occasionne annuellement l'entretien de l'armée et de la flotte de la Ligue formée contre les Turcs ; Madrid, 15 juillet 1571.

Fol. 33. « Relacion de lo que monta el gasto de la gente de guerra, galeras, navios y otros gastos estraordinarios de la armada que Su Mag^d ha mandado juntar con la de la santa Liga deste año de 1571 ... desde primero de junio ... hasta los quinze de noviembre. »

Fol. 37. « Vilanço de las galeras, naos y infanteria que sirvieron el año passado 1571 por parte de Su Mag^d y de Veneçianos en la armada de la Liga. » — Trois pièces.

Fol. 54. « Relacion de lo que monta el gasto de tres naos y tres galeras que perdieron los Veneçianos en su golfo, y se presupone que fue a los veinte de agosto del año passado de 1571, y assi mismo el de otras onze galeras y tres galeaças que toparon al s^r D. Juan, por fin de octubre, a la salida de Corfu. »

Fol. 57. « Memoria de los recaudos que se han de embiar para las quentas que se tratan en Roma entre Su Mag^d catholica y la s^a de Veneçia de los gastos que se hizieron el año passado de 1571. »

Fol. 61. « La respuesta que se dio a los señores Veneçianos sobre las quentas del año de 1571. »

Fol. 67. « Lo que se ha de responder a Roma sobre la cuenta de Venecianos con Su Mag[d] » ; [1571].

Fol. 69. Deux pièces relatives au règlement de comptes entre l'Espagne et Venise à propos des frais occasionnés par l'armée de la Ligue ; [1571]. — En italien.

Fol. 72. Neuf pièces relatives à l'exportation des blés de Naples, Sicile et Malte de 1559 à 1570 ; 1570-1572.

Fol. 91. « Memoria sobre lo del trigo que Venecianos tomaron el año de 1570. » — En italien.

Fol. 93. Note adressée au cardinal Granvelle sur le même objet ; [1570 ou 1571]. — En italien.

Fol. 95. « Apuntamiento de la diferencia que hay de la nota de los granos que tomaron los señores Veneçianos, que se da por parte del raçional de la Sumaria, a la que dan los interessados. »

Fol. 97. Note des grains et des vivres qui furent transportés en 1570 à Barletta, et là embarqués sur les navires de Ph. Riccio pour Naples où ils furent pris par les Vénitiens.

Fol. 111. « Relacion que haze el secretario Juan de Soto al duque de Terranova del vizcocho que le paresce que ... a menester el armada de Veneçianos en cada mes » ; Palerme, 22 février 1572. — Copie.

Fol. 117. « Relacion del mismo al mismo ... cerca de lo que toca a la extraçion del trigo y vizcocho que pretenden sacar los señores Veneçianos de los reynos de Sicilia y Napoles ; » 12 février 1572.

Fol. 123. Quatre lettres de D. Carlos de Aragón, duc de Terranova, et une lettre de D. Juan de Zúñiga au cardinal Granvelle, relatives à l'entretien de l'armée de la Ligue ; 14-25 avril 1572. — Originaux, en italien ou en espagnol.

Fol. 137. Lettre du même à D. Juan de Zúñiga, ambassadeur d'Espagne à Rome ; Palerme, 14 avril 1572. — Copie, en italien.

Fol. 141. Quatorze pièces diverses relatives à l'entretien et au ravitaillement de l'armée de la Ligue ; 1570-1572. — En italien ou en espagnol.

Fol. 177. « Relacion de lo que sucedio a Juan de Contreras que yva por sobrecargo de Juan de Castrati » ; s. l. n. d.

Fol. 179. Pouvoirs donnés par Philippe II au cardinal [Francisco] Pacheco, à D. Luís de Requesens et à D. Juan de Zúñiga pour traiter, en son nom, avec les représentants du pape et ceux de la République de Venise, toutes les questions relatives à la Ligue et à l'expédition contre les Turcs ; Madrid, 11 janvier 1572. — Parchemin.

Fol. 180. Copie d'une lettre de D. Juan, général de l'armée de la Ligue, et de deux lettres de D. Luís de Requesens adressées à Diego de Guzman de Silva, ambassadeur d'Espagne à Venise ; janvier-février 1572.

Fol. 184. Copie de l'accord conclu entre les représentants de Grégoire XIII, de Philippe II et de la République de Venise en vue de l'expédition contre les Turcs pendant l'année 1573; Rome, 27 février 1573.

Fol. 195. Quatre pièces diverses relatives aux affaires de la Ligue; 1573. — Copies.

Fol. 201. « Relacion de las prevenciones que Su Mag[d] ha mandado hazer en sus reynos para la defensa dellos, en caso que la armada del Turco baxe este verano del año de 1577. » Chiffre et déchiffrement.

Fol. 204. Extraits de lettres de l'ambassadeur de l'empereur à Constantinople; avril-mai 1577.

Fol. 206. « Relacion de lo que se trato y concerto en Constantinopla, a 7 de hebrero 1578, entre Mohamed Baxa y Juan de Margliano. » Chiffre et déchiffrement.

Fol. 210. « Memoria de los que han de ser comprehendidos en la tregua con el Turco »; [1578]. Chiffre et déchiffrement.

Fol. 214. « Copia de la relacion de la armada del Turco que ha venido por via de Terranova »; 2 septembre 1581.

Fol. 216. Avis, copies ou extraits de lettres envoyés de Constantinople par Christoval Perez, Bartolome Pusterla, G.-A. Santa Croce, Livio Zelini, etc.; 1580-1582. — Quarante pièces, en espagnol ou en italien.

Fol. 268. « Apuntamientos que el duque de Sessa [D. Gonzalo Fernández de Córdova] dio al S[r] D. Juan »; s. l. n. d.

Fol. 270. Mémoire envoyé au roi d'Espagne [Philippe IV] par le duc d'Albe [D. Antonio Alvarez de Toledo] pour lui proposer d'entreprendre une expédition contre les Turcs; [1622 ou 1623].

Fol. 274. Mémoire d'un nonce adressé au grand commandeur de Castille pour empêcher le roi d'Espagne de suspendre les hostilités contre les Turcs. — Copie en italien.

(277 feuillets; 340 sur 250 millimètres.)

L. MICHELI.

(A suivre.)

REMARQUES SUR LE STYLE

DE

LA ESTAFETA ROMÁNTICA

M. Pérez Galdós semble affranchi, en matière de style, de toute influence étrangère. Il ne se donne pas, à vrai dire, pour un champion du casticisme. Toutes les nouveautés lui semblent bonnes, dès que l'usage les consacre, puisqu'elles servent à enrichir ses moyens d'expression. On relèverait dans son œuvre maint gallicisme de vocabulaire et de syntaxe[1]. Il ne s'est jamais efforcé néanmoins, comme Mme Pardo-Bazán et M. Blasco Ibáñez, d'introduire les procédés plastiques de Chateaubriand, de Flaubert et de Maupassant dans le castillan moderne. On ne peut même pas dire qu'il se soit créé, à la façon d'Anatole France et de Juan Valera, un style personnel et uniforme, toujours identique à travers les créations les plus diverses, car sa préoccupation dominante paraît être de se dissimuler, comme un dramaturge, derrière les personnages qu'il anime. Ajoutons que l'auteur des *Episodios Nacionales* a dû se plier aux nécessités du genre historique. Dans la *Estafeta Romántica* la convention du roman par lettres lui imposait un style objectif, adapté aux caractères et aux situations par un pastiche adroit. C'est ainsi qu'un lecteur averti reconnaîtra sans peine la bonhomie enjouée et sentencieuse de J.-M. de Navarridas, la dignité fière et la réserve de Demetria, la malice pétulante de Gracia, la rondeur de l'aumônier militaire Pedro Hillo, l'outrecuidance guindée de la marquise de Sariñán, les

1. *La Estafeta Romántica*, Madrid, Perlado Páez, 1907 : p. 37, una confianza *basada* en ñoñerías religiosas — 135, ¿ó *es que* sobre eso hay dudas todavía?

écarts de langage[1] et les oscillations sentimentales de la duchesse Pilar, incarnation vivante du romantisme, la camaraderie empressée et joviale du militaire Pedro Uhagón[2], l'insouciance spirituelle, l'immoralité souriante du vieux courtisan incorrigible D. Beltrán[3], celui qu'on pourrait appeler le « père prodigue », enfin, l'inquiétude ténébreuse du protagoniste Fernando de Calpena, troublé par le mystère de sa destinée, par la rancune d'un amour déçu et par l'émoi d'une passion qui commence[4]. Il n'est pas jusqu'aux crises passagères traversées par chacun des correspondants qui ne contribuent à modifier la structure même de la phrase : joie de revoir un ami qu'on croyait fusillé[5], indignation du fiancé trahi, réveil du patriotisme en présence des luttes intestines, etc.[6]. Comment ramener à une formule unique, à un système de procédés invariables, un style dont la qualité primordiale paraît être la souplesse? Une étude sur la langue de *La Estafeta Romántica* n'est pourtant pas impossible *a priori*. Tous les personnages, si l'on excepte Sabas, le domestique de Fernando, appartiennent au même monde, intermédiaire entre la noblesse de cour et la bourgeoisie. Le romancier ne s'applique pas à dater scrupuleusement les tournures qu'ils emploient. Presque toujours le ton de ces lettres nous rapproche de la conversation familière, de l'usage courant. L'exemple n'est donc pas mauvais pour expliquer par quels

1. 183, también soy *tostada*.... Me *achicharra* este hombre; 187, Manuel *Cortina*, ante quien descorrí ayer *la* que encubría mis secretos ; 130, abatiendo para siempre *los hocicos* de mi media hermana ; 194, me compensará de mis pasados berrinches el placer de *birlarle* la niña de Castro.

2. Calembours à la manière de Bretón et de Gerardo Lobo : 105, sin contar las heridas, de las cuales, en el reparto diario, me han tocado tres como tres *soles* que me han hecho ver las *estrellas* — rudesse militaire : 106, A Lacy Evans le *zurraron* en Ernani — Souvenirs littéraires : 107, digno de que *Marte* me prohije y *Belona* me quiera.

3. Parodie des événements politiques : 250, *Sale* la Infanta Carlota, mujer de *pesquis* : 258, por la Solemnidad del *Te Deum* que nos *endilgó* con desusada fiesta de pólvora.

4. Exemple d'emphase romantique : p. 29, *cuando* un hombre se equivoca en el grado de mis equivocaciones; *cuando* las propias iniciativas salen de tal modo frustradas, justo es que imponga á su torpe voluntad esta penitencia de la radical anulación.

5. P. 22, ¡ que no fuera este papel *ave ligerísima, que de un vuelo* llegase à las nobles manos de usted, y con ella mi alegría...

6. P. 242, El brazo derecho y el brazo izquierdo de la Nación, contra el pecho de ésta descargan à compás furibundos golpes.

moyens M. Pérez Galdós s'est efforcé d'atteindre le style naturel. On peut ramener les faits que nous avons observés à quatre tendances principales : l'abréviation, la simplification, le renforcement, la dissymétrie.

I. ABRÉVIATION.

La langue familière est d'abord une langue abrégée. On se dispense, quand on est sûr d'être compris à demi-mot, d'employer les constructions rigoureusement conformes aux règles que la grammaire impose dans le style soutenu.

Article. — C'est un fait d'observation courante que le castillan tend à supprimer l'article devant les mots fréquemment employés. Aux substantifs *casa, caza, misa, palacio, paseo*, qu'on cite d'ordinaire, il faudrait ajouter *mano, brazo, mes, día, hora, vida, clase, baños, Gobernación*, etc... (p. 182, no pasará el día de mañana sin que le escriba, pidiéndole *hora* para una consulta). Outre le cas prévu des oppositions (100, Ni *á desatención ni olvido*, sino á la indolencia que el estado de mi ánimo me imponía, debe atribuirse...), qui s'explique par la ressemblance avec les proverbes, la plupart des cas de suppression de l'article indéfini (203, no puedo ya pensar en *cosa ni persona*) ou de l'article défini (77, el poder afectivo que parecía desafiar *cielo y tierra*; 166, ya sé lo que es *calor de familia*) se ramènent à l'habitude qui consiste à traiter les mots comme faisant partie d'un groupe au lieu de les considérer isolément (*predicar en desierto, tiene costumbre* de, por *amor de Dios*). Or la langue de la conversation crée tous les jours de ces associations qui à la longue deviennent indissolubles.

Substantif. — La faculté qu'ont les Espagnols de forger un très grand nombre d'augmentatifs et de diminutifs leur permet d'exprimer avec un seul mot plusieurs idées accessoires. Quelques-uns de ces dérivés ont acquis une signification historique (231, *sargentada*, appliqué à la révolution de La Granja). Souvent le substantif tient la place d'une proposition entière. Rien de plus naturel quand il vient d'un ancien participe passé, d'abord

accompagné de l'article neutre *lo* (84, para este negocio de contar *lo sucedido*) et finalement substantivé (77, aquí estoy dispuesto á dar á los impostores *su merecido*). D'autre part, les noms et les adjectifs en *or*, que la langue fournit avec une abondance croissante, appellent généralement un complément et expriment la pensée en raccourci (46, aquella misma noche supe que la *muñidora* del precipitado casorio... 82, queriendo atravesar á la dama infiel, al segundo galán solapado, al primer barba, que es el padre, al segundo, que hace de sacerdote, y á la característica, *zurcidora* de aquel enredo). Enfin, le substantif conserve souvent la construction et le régime du verbe dont il dérive (70, á ratos se aparta Fernando conmigo y me cuenta su historia : el *conocimiento* de esa buena pieza *en* la casa de una diamantista; 68, practico al pie de la letra tus teorías acerca de la *sustitución* del cariño legítimo *por* el prestado; 191, con alma y vida le expresé la *abdicación* de mi voluntad *en* la suya[1]). De tous les cas que nous venons d'examiner, il résulte un effet de concision.

Adjectif. — L'emploi de qualificatifs doubles répond au même besoin (13, manirroto; 38, zanquilargo: 88, cejijunto; 223, alicaído). Et dans les tournures elliptiques formées avec le féminin pluriel ou singulier de l'adjectif, celui-ci absorbe l'acception du substantif sous-entendu (42, Hoy estoy *de malas;* 180, quiero decir *de peores;* 72, trabajan *á la desesperada;* 79, De Serrano no sé más sino que está *en las últimas;* 158, no hemos de estar los de acá siempre *á las agrias* y tú *á las maduras*[2].) Ces locutions sont d'ailleurs beaucoup plus fréquentes dans les romans contemporains et madrilènes où M. Pérez Galdós imite les tours du langage populaire. L'adjectif joue parfois le rôle d'une proposition complète (126, por ley de costumbre y no *insensible* á la obra del tiempo, he adquirido resignación). Il est plus facile de sous-entendre un infinitif qu'un verbe à un mode personnel (210, extremado en la cortesía *sin llegar*

1. La transition nous est fournie par l'infinitif précédé de l'article et, par suite, traité comme un simple substantif. Exemple: 35, el vivir un noble en sus propiedades rurales ha venido á ser rareza exótica.

2. A rapprocher les tournures formées de l'article féminin : 20, *la* emprendimos; 30, ha de pagarme *la* que me ha hecho; 41, no te quiero decir *la* que se armó aquí.

á empalagoso; 270, ¡vaya, que *preciarme de tan lista...*). Dans les tournures de ce genre l'adjectif est précédé généralement des prépositions *de* ou *á* (61, pero como *á terco y voluntarioso* no me gana nadie).

Pronom. — L'habitude qu'on a de répéter les pronoms d'une façon pléonastique, en employant dans la même phrase la forme accentuée et la forme atone, permet souvent, par une conséquence inattendue, de sous-entendre *usted* que représente suffisamment *le*, datif ou accusatif de la troisième personne.

Verbe. — Le même besoin de concision fait qu'on transforme parfois en verbes neutres des verbes réciproques (108, el mayor de los tres hermanos que *casó* hace poco con la chica de Busturia). Mais la tendance la plus caractéristique, qu'on ne retrouverait pas aussi accentuée chez d'autres romanciers contemporains, consiste à employer les formes simples du verbe là où la grammaire recommanderait les formes composées. Ex. : 45, « Emprendí mi *Via crucis* por calles jamás por mí pisadas, buscando al clérigo que debía darme la clave de aquel nuevo misterio de mi existencia. No *podría*[1] lanzarme en peor ocasión á la cacería de un sujeto desconocido » (« podría » au lieu de « hubiera podido »); 159, « De lo sucedido el otoño último, cuando fuimos á vistas, te *enteraría*[2] tu padre, de seguro pintando las cosas con exageración » (« enteraría » pour « habrá enterado »); 45, « Los cónyuges se habían ido, después de la boda, á un pueblo de la costa donde se *embarcarían*[3] para Francia » (« embarcarían » tient la place de l'infinitif « embarcar » et d'un auxiliaire); 47, « hízome ver la fuerza que al complot de los Negrettis *debió*[4] dar mi prolongada ausencia » (« debió » ne marque pas suffisamment l'antériorité). En espagnol comme en français on constate que l'imparfait tend à usurper la fonction des autres temps. Ex. : 90, « Corrí á dar un abrazo

1. De même *Fortunata y Jacinta,* I, 239, trataba á su mujer con un cariño tal que... se le *tomaría* por enamorado.

2. Cf. *F. y J.*, I, 252, Adán, echado del paraíso, no *miraría* de otro modo el bien que perdía.

3. Cf. *F. y J.*, I, 411, La comida estaba dispuesta para los niños porque los papás *cenarían* aquella noche en casa del tío Cayetano.

4. Cf. *F. y J.*, I, 305, Era una mujer mas envejecida que vieja y bien se conocía que nunca había sido hermosa. *Debió* de tener en otro tiempo buenas carnes.

á Zorrilla de quien soy amigo del alma... Juntos *estudiábamos*[1] en Valladolid la ciencia del derecho... por los textos de Víctor Hugo, Walter Scott y Byron » (le correspondant se représente comme assez proche une période qui néanmoins précède logiquement l'action marquée par « corrí »). Enfin l'indicatif du verbe *deber*, par une sorte de survivance de la syntaxe latine, remplace régulièrement l'irréel. Ex.: 117, « A los veintiocho años de casados, es triste, tristísimo que mi marido tenga que hacer méritos para conquistar sentimientos míos, que *debió* poseer desde el primer día[2]. » L'espagnol manifeste donc une répugnance visible à l'égard des temps compliqués. C'est pour une raison analogue que nous renonçons, en France, au passé antérieur et à l'imparfait du subjonctif[3]. M. R. J. Cuervo signale dans ses *Apuntaciones críticas*[4] l'abus que les écrivains récents font des subjonctifs en *ara* et *era*, employés dans le sens de parfaits et de plus-que parfaits de l'indicatif. Il faut y voir sans doute un résultat de la même tendance, bien que cet usage remonte au *Poema del Cid* et survive dans le portugais actuel.

Prépositions. — Certaines locutions s'abrègent grâce à l'ellipse de la préposition (188, reclamando una audiencia larga, de un par de horas *lo menos*). Il arrive aussi que la préposition, par suite de l'ellipse du verbe, se trouve directement en contact avec une conjonction qui commence un membre de phrase (206, sabrás que Felipe y yo andamos desde Julio en desacuerdo *por si* salimos ó no de Madrid ; 26, tratando ayer en la mesa de este punto grave, *de si* convenía ó no escribirle). La préposition *de*, soit dans le sens causal (84, que no apesten *de viejas;* 86, moría *de viejo*), soit avec la valeur d'un conditionnel (162, *De lo contrario,* tendría yo que imaginarlo, expo-

1. Cf. *F. y J.*, I, 435, Podía habértelo dicho; pero¿ y si lo *interpretabas* mal?

2. Cf. *F. y J.*, II, 98, *Debió* de haber seguido otra carrera. — Tite Live, V, 3 : Aut non suscipi bellum *oportuit*, aut geri pro dignitate populi romani et perfici quamprimum oportet.

3. Voir à ce propos la *Neufranzösische Syntax* de J. Haas, Halle, 1909, p. 377.

4. *Apuntaciones críticas sobre el lenguaje bogotano*, Paris, 1907, p. 186. En lo antiguo fué también indicativa, pero no en el sentido que arriba hemos censurado, sino en el de la actual forma compuesta *había buscado, había dicho*.... Algunos escritores modernos han resucitado este uso.

niéndome á errores), permet de former des locutions d'une extrême brièveté.

Conjonction. — Il n'est jamais nécessaire de répéter la conjonction au commencement d'une seconde ou d'une troisième proposition. On en arrive à la supprimer dans des cas où elle serait indispensable (64, y no sigo tratando de este delicado punto, *no sea* que la pluma se me corra de la sinceridad afectuosa á la oficiosidad impertinente).

Adverbe. — La forme savante de l'adverbe, caractérisée par la terminaison *mente*, n'est employée que pour obtenir un effet spécial que nous aurons l'occasion d'étudier. On se contente le plus souvent de l'adjectif, précédé ou non de la préposition. C'est ainsi que l'usage a consacré *largo, fuerte, pronto, recio, infinito*, etc. Dans certains cas l'adjectif reste variable, bien qu'il joue le rôle d'un adverbe. Il n'est donc pas impossible de saisir la transition (130, sólo este rasgo basta para que yo la ponga cien codos más *alta* que todas las de nuestro sexo). Voici quelques exemples de locutions formées au moyen d'une préposition et qui sont encore plus courtes, par suite plus employées, que l'adverbe correspondant (114, el horrendo trastorno de una ilusión arrancada *de cuajo*; 189, *de seguro* haría Felipe demostraciones imponentes; 188, tenía que hablarle de un asunto *en extremo* delicado).

Construction de la phrase. — L'espagnol admet de fortes ellipses consistant dans la suppression d'un mot ou d'un membre de phrase. Exemples : 16, « Nada te digo de la mantelería, pues ya sabes que ésta es mi pasión, y que gracias á Dios poseo y conservo piezas que *no tienen que envidiar* á las del palacio de un rey » (« nada » sous-entendu); 23, « bien sé que ustedes le adoran ¿*Cómo no*, si es tan bueno, aunque pródigo? » (on a jugé inutile de répéter le verbe); 30, « y no me hace maldita gracia volver sobre sucesos que más son *para olvidados* que *para referidos* » (il est de règle ici de supprimer l'infinitif); 78, « y algunos, *no sé si por chunga* ó por inocencia me daban la enhorabuena » (suppression du verbe dans la proposition subordonnée); 229, « *cierto que* mi salud exige descanso » (suppression du verbe dans la proposition princi-

pale). Dans le français moderne on constaterait des faits analogues, notamment l'emploi de la phrase substantive[1], dont *La Estafeta Romántica* nous fournit d'ailleurs plus d'un exemple (129, Por mi gusto, *cosa pensada*, *cosa realizada;* 18, *Las señoras*, *á sus quehaceres de casa*...; 116, *Benditas cacerías de la Encomienda* y benditos clavos de Segovia). D'autre part, beaucoup de phrases espagnoles remarquables par leur rapidité se ramènent, en dernière analyse, à l'ablatif absolu. Nous le trouvons d'abord à l'état pur : ce qui permet de le reconnaître, c'est que le participe, le gérondif ou l'adjectif est suivi de son sujet et que ce sujet n'est pas celui de la proposition (43, No es la primera vez que ocurren estas coacciones monstruosas, *confabulándose diversas personas* para someter el albedrío de un sér débil). Mais le gérondif s'étend à beaucoup d'autres emplois. Il remplace tour à tour des propositions relatives, conditionnelles, temporelles, causales, concessives, prenant parfois le sens inchoatif, causal ou celui d'une simple particule de coordination[2]. M. Pérez Galdós ne craint pas de lui donner même le sens français (19, La mayor parte representan hermosuras francesas ó españolas afrancesadas del tiempo del Imperio, con aquellos trajes ceñidos, *enseñando* las carnazas del cuello), bien que cette construction soit condamnée par les grammairiens. Dans la plupart des cas que nous venons d'énumérer, le gérondif peut être remplacé par l'infinitif. La parenté qui relie ces deux constructions est attestée par ce fait que le sujet, au lieu de précéder, doit

1. Cf. « Ce Paris qui traite les inconnus comme les petites filles font leurs poupées : elles les ouvrent d'un coup de ciseau après s'en être bien amusées, et *sitôt ouvertes, sitôt jetées*. — Allons, petit Jean, apporte-nous ce verre d'eau, et *vous tous, à bas les chapeaux*, et du recueillement, noble Dieu ! — *Drôle de caractère* pour un homme qui se pique d'être positif. » Exemples donnés par Haas : *Neufranzösische Syntax*, p. 10.

2. Tous ces emplois se retrouvent en français, soit dans la langue archaïque, soit au contraire dans la langue ultra moderne. Exemples : *Ablatif absolu :* Étant venue m'ouvrir, je lui demandai (Manon Lescaut). *Cause :* m'étant couché fort tard, il s'ensuit que j'ai la migraine (Balzac). *Sens inchoatif ou simultanéité :* Il est entré et m'a trouvée t'écrivant (Balzac). *Condition :* Halévy et Coppée, ayant présente à l'esprit cette considération, n'auraient voulu chagriner personne (Harduin, *Matin*). *Coordination :* Je suis revenu par le Simplon, ayant pour compagnon de voyage une amie de. M[me] Carraud (Balzac). *Concession :* Et je ne ferai jamais rien, même croyant avoir raison, pour les détruire (Balzac). *Temps :* Aussitôt Émilie partie, tout en s'habillant, René se laissa entraîner (Bourget). J'emprunte ces exemples à la *Neufranzösische Syntax* de M. Haas, p. 283-290.

suivre, comme dans le cas de l'ablatif absolu (97, Son espejos que, sin *quererlo yo,* reproducen mis ocultos esplendores). Or, nous relevons ici des propositions infinitives qui expriment la cause (13, Teníamos nuestras disidencias *por ser* mi carácter totalmente distinto del suyo), l'instrument (136, Le diré que sólo *con medir* la distancia entre su mérito altísimo por los cuatro costados y la bajeza de los que le han ofendido, ha de sentir gran consuelo), la condition[1] (94, alégrate conmigo de que te haya salido mal lo que, *de salir bien*, habría sido para tí la primera piedra de la pirámide de tus infortunios; 198, y de tal modo me prendaron su gracia y su nobleza, que *á no hallarme* imposibilitado por mis votos, de que son emblema las negras ropas que visto, entre el primer saludo que le dirigí y una respetuosa declaración de amor, habrían mediado pocos alientos). De la proposition infinitive on passe tout naturellement à la proposition participiale, puisque celle-ci suppose à l'origine l'ellipse de l'infinitif (86, En fin, querido Fernando, suspiramos fuerte y salimos *después de bien mirado y remirado* el rostro frío del gran Fígaro). Cette construction, introduite par *después de*, *al año de*, *una vez*, a généralement le sens temporel. Mais elle peut exprimer la cause et la condition[2]. De tout ce qui précède, il résulte que l'ablatif absolu, le gérondif[3], l'infinitif et la proposition participiale permettent d'éviter le retour fréquent des conjonctions et des relatifs qui alourdissent la phrase en lui donnant une allure solennelle. Quand

1. De même en français, l'infinitif peut se substituer au participe présent. Exemples : *Cause :* Pauvrette, de se voir si haut perchée, elle se croyait au moins aussi grande que le monde (Daudet). *Instrument :* A vieillir, tout change. *Condition :* Le mariage, à ne le considérer que comme une union civile, est un contrat *(Revue Bleue). Conséquence :* C'est ainsi que Mme de Corcieux lui était apparue, telle qu'elle l'avait rencontrée à l'époque de la rupture avec Casal, consternée de mélancolie et changée à ne pas la reconnaître (Bourget). Haas, p. 314 et ssq.

2. *Fortunata y Jacinta*, III, 119, « Por *sabido* se calla. » Mme Pardo Bazán, *Lit. franc. cont.*, *El Romanticismo*, 35 : « Mas de esto á que influyese en el romanticismo, de esto á que apareciese renovando la poesía francesa, va gran distancia, aun *consideradas* sus innovaciones rítmicas y reconocida en él más libertad de forma que en el mismo Lamartine. » — De même en français. Exemples : *Temps :* Et à peine tombée plutôt qu'assise sur le fauteuil, elle dit (Bourget). *Condition :* C'était une pièce à conviction qui pouvait perdre de sa valeur, touchée par une main maladroite (Maupassant). Haas, p. 286 et suiv.

3. Pour remédier à l'abus du gérondif, on multiplie les participes présents. Nous relevons dans *La E. R.* insignificante, desesperante, culminante, informante, pleiteante, denigrante, cargante, etc.

nous retrouvons en français des substitutions de ce genre, c'est principalement dans la poésie, où la concision est de règle, et chez les romanciers de la dernière heure parce qu'ils imitent la marche rapide et pour ainsi dire trépidante de la conversation parisienne.

II. SIMPLIFICATION

La langue familière se distingue du style soutenu par la recherche du terme usuel. Or l'usage ramène sans cesse les mêmes mots, dont le sens s'élargit peu à peu, et qui finissent, à la longue, par suffire à tous les besoins. Nous voyons tous les jours et nous verrons encore la mode imposer tel adjectif qui résume, pendant une saison, les nuances de l'éloge et du blâme. Pour qu'une expression se charge ainsi d'acceptions multiples, il faut, d'abord, qu'on puisse la prononcer facilement, et aussi qu'elle soit conforme aux procédés traditionnels de construction ou de dérivation.

Article. — Dans la langue populaire, l'article sert à introduire une phrase entière qui joue le rôle de substantif ou de complément du substantif. Au masculin et au féminin, dont on trouverait pourtant des exemples[1], on préfère la forme neutre *lo*, qui se plie aux besoins les plus variés. Elle tient, en effet, la place d'un démonstratif (*lo que* le tiene con el alma en un hilo[2]), d'un substantif (37, *lo endeble* de su salud), enfin d'un adverbe. Dans ce dernier cas, elle peut modifier un adjectif, un verbe[3], ou même figurer à titre de locution indépendante *(lo que)*, généralement emphatique et hyperbolique (93, gozaba *lo que* no puedes figurarte).

Substantif. — Nos écrivains, quand ils cherchent les effets pittoresques, emploient volontiers les substantifs abstraits terminés en *eur*. La forme correspondante (blancor, espesor) ne s'est pas encore généralisée en Espagne. Au contraire, les

1. *Fortunata y Jacinta*, I, 150, Y ahora viene *la* de me caso y á Roma por todo.
2. *Ibid.*, I, 260.
3. *Ibid.*, I, 228, Ya saben todos *lo avariento* que eres; I, 143, los pavos de la escalerilla no están todo *lo bien cebados* que debíamos suponer.

mots en *ion*, malgré la lourdeur qu'ils communiquent au style, sont tellement nombreux que les puristes ont dû réagir contre cette invasion[1]. Mais la langue usuelle préfère visiblement les substantifs en *e* (pase, toque), en *a* (renuncia, busca) et surtout en *o* (tropiezo, soplo, arreglo, arrimo). Un procédé curieux de formation et qui tend à se répandre, utilise comme préfixe la préposition *sin*[2] (256, el *sinnúmero* de clérigos; 106, un *sin fin* de enfermos).

Adjectif. — L'espagnol fait un grand usage de certains adjectifs envahissants qui offrent l'avantage d'exprimer, outre leur sens étymologique, des façons générales de sentir. Les plus connus sont *maldito, santo, puro, gordo*[3] (27, en que otro romántico de los más *gordos* pone el ejemplo del enamorado que se mata; 217, la idea de que entrase Felipe en mi cuarto á recriminarme, pronunciando el trueno *gordo*). *Gran*[4] joue un rôle analogue dans la langue familière, de même que *flojo*, qui revient plusieurs fois dans *La Estafeta Romántica* (183, no son *flojos* ríos de lágrimas los que he derramado sobre ellos; 239, no es *flojo* gusto, el que me da la carta). S'agit-il de former les comparatifs et les superlatifs, on préfère au radical tiré du latin le mot qu'on peut forger mécaniquement sur le positif (58, bonísimo).

Pronom. — Notons d'abord la prédilection du castillan pour les neutres *lo, eso, esto, ello, aquello,* dont le principal avantage est d'exprimer l'idée sous sa forme la plus vague et par suite la plus compréhensive (17, y vamos á *lo nuestro*; 26, en *esto del* daca y toma de cartas). N'abuse-t-on pas chez nous de *cela*, abrégé en *ça*? Quelques phrases de M. Pérez Galdós ont du reste un faux air de gallicismes (27, y *ello* es una historia muy

1. *El Estudiante, coleccion de composiciones serias y festivas*, Madrid, 1839, p. 25, He notado que aun en aquellos de más pura diccion y más corriente locucion, tienen tal predileccion por llenar cada oracion de nombres acabados en *on*, etc.

2. En réalité, c'est le retour à une habitude ancienne. On a dit *sinsabor, sinrazón* parce que le préfixe latin *in* n'était plus compris dans sa valeur négative.

3. Parfois *gordo* sert à renforcer l'idée de grand et tient la place d'un véritable comparatif. Ex. : premio *gordo*. Certains substantifs ont la même valeur emphatique et hyperbolique. Ex. : *La mar* de cosas.

4. *La de Bringas*, 55, Volvió con Milagros à tiendas al día siguiente con ánimo de no entrar en la de Sobrino donde la *gran* tentación estaba; 247, no : antes de humillarse tanto y perder tan en absoluto su dignidad, la Bringas prefería que su marido le diera el *gran* escándalo.

sentimental y triste; 194, *esto* no es suspicacia). Les règles imposées par l'Académie en ce qui regarde le datif et l'accusatif pluriel et singulier des pronoms de la 3me personne ne sont pas encore entrées dans l'usage courant. Beaucoup d'écrivains les négligent, et pour des raisons qui ne relèvent pas toujours de l'euphonie. L'origine de la confusion entre le datif et l'accusatif vient probablement de ce que la préposition *á* remplit tour à tour ces deux fonctions, sans qu'il soit facile de les distinguer dans la pratique. Nous trouvons dans la *Es. Rom.* la forme du datif pluriel employée avec le sens d'un accusatif (38, su raquitismo, malamente combatido con la vida del campo, con los continuos paseos, el estudio y el cuidado que en alimentar*les* se emplea; 43, *les* veo desarrollando su odiosa maquinación). La même hésitation subsiste chez nous dans les tournures *laisser*, *voir*, *entendre*, *faire*[1]. A la rigueur on pourrait considérer comme un régime indirect au datif la construction suivante (156, Desde que perdí á mi Angel, tiemblo cuando *les* oigo toser). Chacun sait, d'autre part, que l'espagnol aime à grouper les pronoms. Ils suivent l'infinitif et le gérondif (174, ya puedes figurár*telo*) ou précèdent le verbe quand il est à un mode personnel (185, no *se le* había encontrado papel ni prenda alguna). Mais un pronom isolé, s'il n'est pas renforcé par l'adjonction d'un autre, tend fatalement à devenir enclitique ou proclitique. Toutes les fois qu'il se présente après un repos sensible, point terminant la phrase (188, *Ayudábame* D. Manuel anticipándose con gran perspicacia á mis juicios), virgule marquant un arrêt dans le débit (189, cuatro largas horas duró la conferencia, pues en la segunda parte, cuando ya me había serenado y abordamos la cuestión legal, *hízome* una exposición clarísima de las diversas soluciones), changement d'intonation (213, los sentimientos y visiones que me turban *paréceme* que no son míos), le verbe l'attire et l'absorbe. Seul un groupe offre assez de résistance pour se maintenir au commencement d'une proposition. Afin

1. Pour qu'un père et une mère... puissent espérer de *la* voir suivre leurs avis (Balzac). S'il t'entendait, il serait trop payé! Mais laisse-*le* achever sa tâche (Augier). Cette admiration attendrie *la* faisait se dire à elle-même (Bourget). Le souvenir des beaux yeux *lui* faisait se répondre tout bas (Bourget). Cf. Haas, *N. S.*, p. 89.

d'obtenir ce redoublement indispensable du pronom, on crée des verbes réciproques, on utilise le datif explétif (159, ¡ Dichoso D. Beltrán ! Dios *me le* perdone). La combinaison du datif et du verbe réciproque permet souvent d'éviter l'adjectif possessif (155, el legítimo orgullo *se le* sale por los ojos en llamaradas), nouvelle application de la loi qui oblige à réunir les pronoms.

Verbes. — L'« écriture artiste », si l'on en croit M. Albalat, se distingue non seulement par la recherche du substantif rare, mais encore par la préoccupation d'éviter les auxiliaires. La conversation familière, en revanche, repousse les verbes à sens trop précis qui témoigneraient d'une intention artistique, déplacée dans un simple entretien. Il est facile, en général, de les remplacer par la tournure substantive (66, Déjeme *tomar resuello* para decirle que Higinio me escribe...; 15, He tenido que poner mesa para todos los señores dignidades, canónigos y racioneros que *han tenido la dignación* de asistir á las honras). Or, ce qui contribue le mieux à donner au style de M. Pérez Galdós un air d'aisance, — ou, suivant le point de vue des modernistes, de banalité, — c'est le retour périodique de *ser, estar, tener, ir, andar, continuar, venir, hacer, prestar,* etc... Certains verbes comme *dar* et *echar*, en vertu de la loi que nous énoncions à propos des adjectifs et qui consiste à ramener l'inconnu au connu, finissent par ajouter à leur sens propre une foule d'acceptions empruntées. *Dar*, par exemple, se prête à tous les usages et sert à former d'innombrables locutions. Tour à tour il exprime l'idée de *former, faire, livrer, rencontrer, se produire, pousser, mettre, penser, frapper, souffrir* [1], etc... On pourra de même constater qu'*echar* signifie, suivant les cas, *acquérir, prendre, fumer* [2], etc... Nous remarquons d'autre part

1. *Fortunata y Jacinta*, II, 120, las fotografías que *daban* guardia de honor al lienzo; 155, no mediando ningun pagaré, *daba* gusto tratar con aquella señora; 169, y casi triunfante en la descomunal batalla que estaba *dando* á su familia. *La de Bringas*, 18, el camino que habíamos de seguir para *dar* con la casa de nuestro amigo; 59, pero *daba* la maldita casualidad de que su administradora no le habia traído aún la recaudación de las casas; 139, *Daba* unos suspiros que partían el alma; 240, antes de *dar* fuego. *Fortunata y J.*, II, 98, al ver en el espejo su linda cara pálida *dióle* por emplear argumentos comparativos. *Nazarín*, 251, cuando *dió* de puñaladas á otra pública como ella. *F. y J.*, II, 134, Todo eso que te *da* no es más que debilidad del cerebro.

2. *F. y J.*, II, 39, ¡ qué carácter estoy *echando* ! *La de Bringas*, 98, Anteayer me los *eché* en el portamonedas. *F. y J.*, II, 130, como tenía tanta confianza, iba á *echar* un cigarro.

que les auxiliaires sont de plus en plus nombreux en castillan et que leur emploi s'étend tous les jours. *Traer*, *llevar*, *seguir*, *andar*, *aparecer*, *quedar*, *resultar*, *continuar* se construisent soit avec le gérondif (180, *ha estado trayéndome* y llevándome recaditos con las alas de mi ansiedad), soit avec le participe passé (117, Tu marido te *resultó ajustado* á tu sér intelectual), soit avec l'adjectif (129, tras de una idea se me ocurre otras y cuando quiero recordar, ya *tengo bien llenitos* de garabatos cuatro pliegos de papel), soit avec une locution qui joue le rôle de participe (26, y aunque todavía *sigue á su servicio*). Cette construction est si conforme au génie de la langue que la plupart des verbes à un mode personnel, se comportant comme auxiliaires, attirent le participe passé ou le gérondif (124, *corría disparado* tras multitud de mentiras; 152, y *se lanza decidida* en busca del hombre á quien había jurado fe). La même tendance à la simplification apparaît dans l'emploi des temps et des modes. C'est ainsi que l'indicatif présent usurpe le rôle du futur (58, allá te mandaré la birreta con el ordinario, y la *estrenas* en la primera corrida de toros á que asistas) et souvent du conditionnel. Cette dernière fonction lui est disputée par l'imparfait (211, si yo los tuviese, ahora mismo lo *arreglábamos*).

Préposition. — Il semble, *a priori*, que le domaine de chaque préposition soit nettement délimité. On notera cependant qu'en espagnol beaucoup de verbes se construisent avec différents régimes, lesquels ne correspondent pas toujours à des nuances bien tranchées. On discute encore pour savoir s'il faut dire *ocuparse en* ou *ocuparse de*. Il n'est donc pas impossible que les prépositions, quand elles sont très employées, exercent, au même titre que les verbes *dar* et *echar*, une sorte d'attraction. Un exemple suffira pour l'établir en montrant le caractère envahissant de la préposition *de* lorsqu'elle exprime le métier ou la fonction (127, *ejerciendo de* definidor y pontífice; 149, Da gracias à Dios *por tenerme á mí de* reguladora de tu carácter; 265, *poniéndole de* compinches al indispensable D. Pío Pita Pizarro; 103, como los que le *mandaron de* regalo las de Alava). On voit qu'elle peut s'associer à une foule de verbes qui étendront son emploi. D'autre part, les prépositions placées

devant un infinitif usurpent souvent la place des conjonctions. Ex. : *con* (malgré), *por* (parce que), *á* (si), *de* (si), *sobre* (outre).

Conjonctions. — De la proposition infinitive nous sommes tout naturellement conduits aux locutions *de que*, *á que*, *con que*, suivies d'un verbe à un mode personnel. Or, la conjonction *que* jouit d'une faveur sans bornes. Comme au temps de Cervantès elle tient la place de toutes les autres (21, sin duda le habrá valido su buen corazón, *que* en verdad lo tenía excelente). Parfois, quand elle joue le rôle d'une simple particule de liaison, elle se confond avec le relatif (120, ya me tienes fuera de mi centro natural y atada á otro centro *que* no sé lo que es; 162, todo ello no cuadra muy bien á un personaje *que* no se sabe de donde ha salido). Comme ce mot frappe souvent l'oreille, il tendrait, si l'influence des théoriciens n'y faisait obstacle, à supplanter les conjonctions composées. Pour se rapprocher de la langue parlée, M. Peréz Galdós tient à employer *más que* au lieu de *sino*.

Construction de la phrase. — La conversation banale se complaît dans l'imprécision. Elle aime ces formules stéréotypées dont les éléments, même s'ils sont associés d'aujourd'hui, paraissent indissolubles (131, Demetria es su *paz de toda la vida*). Or les modismes, si pittoresques aux yeux de l'étranger, fournissent à l'écrivain national un fonds inépuisable d'expressions consacrées, de clichés de sens ambigu. Mieux que personne M. Peréz Galdós a su les enchâsser dans son style en les rajeunissant. Tantôt il les abrège (26, No, no : bien se *está San Pedro*... en Villarcayo), tantôt il les déforme avec intention pour leur rendre la saveur qu'ils commencent à perdre (117, *Averígüelo* quien quiera, pues ni *Vargas* creo yo que domine tan difícil averiguación). Chez nous, l'emploi systématique de ces phrases toutes faites aurait quelque chose d'affecté. Ne reprochait-on pas à Cherbuliez d'exhumer intentionnellement certaines locutions bien françaises, mais vieillies, comme *sorti de page*, *trié sur le volet?* Il n'en est pas de même en Espagne où la conversation vit de ces formules commodes, remontant parfois à plusieurs siècles, et toujours susceptibles d'applications nouvelles.

III. RENFORCEMENT

Au laisser-aller de la conversation, gouvernée par la loi du moindre effort, il convient d'ajouter une autre tendance, en contradiction apparente avec la première, bien qu'elle n'en soit que la résultante. Beaucoup de mots s'usent. Il faut que la langue remédie, par une création continuelle, à cette consommation journalière. D'autre part, l'imagination du peuple, naturellement impressionnable et portée à l'exagération, réclame l'expression colorée, le mot intense. Or le renforcement nous apparaît sous le double aspect de l'allongement et de la transposition.

Article. — Si au lieu de précéder, comme d'ordinaire, un terme court, l'article annonce un groupe de mots ou une phrase véritable, l'attention se trouve réveillée par ce renversement brusque des habitudes. Deux procédés conduisent au même résultat. Le premier semble d'origine savante. Il consiste à intercaler plusieurs adjectifs modifiés par des adverbes entre l'article et le substantif (88, al descubrir el ataúd y ver las ya macilentas facciones del gran satírico). L'autre, vraiment populaire, se ramène à traiter comme substantif un groupe de mots qu'il est permis d'allonger indéfiniment (146, *el acabóse de lo bonito*). L'article indéfini, d'autre part, a souvent chez M. Peréz Galdós une valeur intensive (156, Toda la noche se la pasa en *un* sudor; 170, te aseguro que si no existiera mi madre y la cadena que á ella me une, para mí no habría *un* bien como la muerte). Le premier cas s'explique par une ellipse, le second par la tendance à considérer les groupes comme formant une unité indivisible.

Substantif. — Il est inutile d'insister sur le rôle trop connu des augmentatifs. Notons seulement que la faculté de créer des mots composés n'est pas le privilège exclusif des langues germaniques. *Vaivén*, *correvedile* suffiraient pour l'établir. Outre les locutions substantives accueillies par le dictionnaire, on a toujours le droit, pour marquer une intention de style, d'em-

ployer des groupements improvisés (47, El carácter de *Werther sin suicidio* no me convenía en modo alguno). Ici encore on peut recourir aux transpositions et changer un verbe à un mode personnel en nom commun (64, ya sabrá usted que aquel magnífico plan mío, que tuve el honor de comunicarle en la sacristía de mi iglesia, ha quedado en *veremos*).

Adjectif. — Pour les mêmes raisons, un substantif jouera parfaitement le rôle d'adjectif (8, pues no hay otro más *caballero* y delicado), et inversement un adjectif sera substantivé (13, y además el primer *manirroto* que se ha conocido desde Moncayo al Pirineo). Même quand le qualificatif existe, il peut céder le pas à une locution capable de recevoir les marques du comparatif et du superlatif (146, *Los Mártires*, que dice son cosa bonita y *muy de religión*).

Pronoms. — On ne saurait dire que le redoublement du pronom ait une valeur intensive puisqu'il rentre dans les habitudes consacrées. Un moyen non moins efficace de détacher *yo* et *tú*, c'est de les placer après le verbe, ou d'une façon plus générale à l'endroit sur lequel porte l'accent rythmique (163, pues siempre fuiste *tú* su amiga y confidente; 193, Sí, la mal intencionada soy *yo*). Un pronom placé après son régime est toujours plus accentué (118, En la noche *aquélla* de Zaragoza).

Verbe. — Le changement brusque de mode, de temps, de personne, ou plus exactement l'intervention d'une personne fictive contribue à donner un relief inattendu au verbe (54, Nos hemos metido en un coloquio de extremada dificultad, pues su sordera es desesperante, y *tienes* que valerte de signos y modulaciones labiales muy acentuadas para hacerte comprender; 126, ¡Si al menos hubiera yo podido lograr una separación decorosa! ¡que si *quieres!* ¡Para separaciones está el tiempo!). La transformation d'un verbe neutre en verbe réciproque est encore un phénomène d'intensification (128, que haya desafío, que *se peleen* dos caballeros por cualquier futesa de política). On en peut dire autant de la transformation d'un verbe neutre en verbe actif (79, se dedicó á besar peanas que antes había *escupido*). Enfin, le néologisme est une dernière ressource

pour attirer l'attention. Il suffit d'ajouter *ear* au substantif dont on veut tirer un effet plaisant (19, nada tiene que ver el muerto de allá con el *calabaceado* de Vizcaya).

Préposition. — On a connu de tout temps les combinaisons de deux prépositions (por entre, por debajo, para entre). Une habitude plus récente consiste à employer adverbialement *dentro, delante, encima*[1] qui, dans ce cas, modifient le verbe. Notons à ce propos que les formes normales *adentro, adelante* servent à former des locutions de plus en plus nombreuses (de mostrador adentro, por el callejón adelante). Par contre, certains substantifs comme *camino, esquina*, sont en train de se changer en prépositions.

Conjonction. — On l'emploie parfois comme un simple nom commun (63, He aquí, mi señor ilustre, el *por qué* de estos desaliñados renglones). D'autre part, l'antithèse permet de renforcer l'affirmation (42, que *no* te digo sean ejemplares, pero *sí* divertidísimos) et l'antiphrase est un bon moyen d'accentuer la négation (198, ¡Pues si yo fuera seglar y joven, *cualquiera me quitaba* á mí esa sin par hembra!...). *Que* placé au commencement d'une phrase donne du relief au verbe (17, En fin, *que* creo no hemos quedado mal con estos reverendos señores). *Inmediatamente que*, substitué à *luego que*, nous apparaît à la fois comme une création et comme un phénomène d'allongement (140, Plántenlos *inmediatamente que* llegan).

Adverbe. — La forme savante terminée en *mente* produit souvent un effet oratoire (18, *Enteramente* angelical es esa idea tuya de que D. Fernando nos va á dar el rasgo de ausentarse para siempre). Il est vrai qu'elle répond aussi à un besoin d'euphonie (50, se mantuvo á distancia de cuatro ó cinco pasos mirándome con la fijeza que á sus amargas bromas precedía *comunmente*). Pour insister davantage sur l'idée, on remplace quelquefois l'adverbe, dans la langue très familière, par un membre de phrase (6, las niñas están *que da gozo verlas*; 65, se fortifica de cuerpo y espíritu *que es un primor*).

1. *F. y J.*, II, 212, « rabiaba por echarle la vista *encima* al basilisco. » Il est vrai qu'on trouve déjà dans Quintana, *Vidas de Es. Cél.*, coll. Mérimée, p. 121, « exaltado con la perspectiva de gloria y de fortuna que se le presentaba *delante*. » — Comparez en français : « Bientôt il pourra jouer *avec* » (Renard, *Poil de Carotte*).

Construction de la phrase. — Deux procédés contribuent à modifier l'allure d'une phrase : l'inversion qui renverse l'ordre logique et grammatical, et l'emploi des diminutifs qui dénature l'idée en changeant la forme du participe ou de l'adjectif (61, lo dejo bien *guardadito* para otro día; 99, ¿Y está su cabeza tan *trastornadita* que no ha caído en mi gracioso enredo?). Il est vrai que l'inversion est parfois dictée par une simple raison d'euphonie. Par exemple, étant donné qu'une proposition ne peut pas finir sur un mot trop court, on place le sujet après le verbe lorsqu'il est accompagné d'une apposition ou d'une détermination quelconque (7, las tremendas calabazas que ha dado al sujeto *su novia, una tal Aurora, que dicen es mestiza de italiana é inglesa*). Tenons compte, au surplus, de la construction particulière à certains verbes comme *parecer* qui doit suivre et non précéder le sujet de la proposition subordonnée (119, pues el tiempo *parece* que se complace en desafinar más á Felipe siempre que se empeña en sonar junto á mí). On ne contestera pas cependant que le romancier veut produire un effet déterminé quand il fait un sort au complément direct (21, *libros* devotos de los mejores poseía también), à l'attribut (104, *riquísimo* lo hacía una monja de Medina de Pomar), au participe (30, *condenada* la tengo á desempeñar por ahora en mi vida un papel semejante al de los diputados). Mais il n'est pas toujours facile de distinguer si l'ordre logique est sacrifié au sens ou à la musique de la période.

IV. DISSYMÉTRIE

Ce terme, que nous empruntons au vocabulaire des sciences expérimentales, peut servir à désigner une catégorie de faits importants. Nous le définirons ainsi : la variété dans la symétrie ou le parallélisme dans la diversité. Le type de la construction dissymétrique nous est fourni par certaines locutions doubles (á roso y velloso, de tomo y lomo) qu'on rencontre fréquemment dans la langue populaire. Une phrase, pour échapper à la banalité de la conversation, doit être

harmonieuse. Mais il ne faut pas que le rythme soit trop sensible pour l'oreille. Nous verserions alors dans le genre oratoire; il y aurait désaccord entre le fond et la forme, entre le prosaïsme du sujet et les raffinements du style.

Article. — Quand l'article est supprimé devant le premier terme, on le rétablit devant le second et le troisième (39, daré hoy comienzo á mi tarea de armar bastidores y *el* tablado y *la* batería de luces). On obtient le même résultat avec l'article indéfini en faisant suivre d'un complément le dernier substantif d'une énumération (202, sólo encuentro vergüenza, cortedad, *una* infinita modestia ante criatura tan fuerte y grande; 120, Á tal extremo llega el fanatismo que si hubiera inquisición de esos dogmas él sería familiar primero de ella y *un* implacable quemador de herejes).

Substantif. — On peut considérer comme tel tout mot ou tout groupe précédé de l'article. Ce rôle peut être joué par l'adjectif précédé de *lo*, par le verbe à l'infinitif, par l'infinitif suivi d'un complément, par l'infinitif suivi d'un sujet et d'un complément. Or, ces différentes formes de la construction substantive alternent régulièrement dans une même phrase. Exemple : 50, « *Su boca* entreabierta dejaba ver *los dientes* ennegrecidos y *lo blanco* de sus ojos amarilleaba más de *lo habitual* » (substantif et adjectif); 88, « Pero todo *este observar* indiscreto, irreverente, fué ahogado por *la emoción* que nos embargó » (infinitif sujet, substantif complément); 193, « ¿La suma *suspicacia* no puede llegar á ser el sumo *adivinar*? » (substantif sujet, infinitif attribut); 49, « La dictadura me ha traído la paz, y aunque me entristece *el pisar mis iniciativas*, caídas de mí como coronas marchitas y deshojadas, me consuelo con *la conservación de mi existencia dentro* de una plácida esclavitud » (infinitif et substantif accompagnés de complément); 175, « Cree que celebraremos muy de veras *la reconciliación*, y *ver* terminadas vuestras desavenencias con un tierno abrazo » (substantif et infinitif jouant le rôle de complément direct); 93, « La cual debía de consistir *en alegres festines* y *en gozar* de cuanto Dios crió » (substantif et infinitif jouant le rôle de compléments indirects).

Adjectif. — Un premier adjectif est suivi assez souvent d'un substantif qui dépend d'une préposition (82, cosa también vulgarísima y *de clavo pasado;* 146, *Los Mártires* que dice son cosa bonita y *muy de religión*). Dans une série d'ablatifs absolus on voit de même l'adjectif alterner avec le gérondif (42, Todo lo tienes ya revuelto en la casa, suspendidos los trabajos de arquitectura teatral y de estudio de papeles, la vida de todos amargada y descompuesta, los pequeños recaídos en sus enfermedades, un trasiego *continuo* de medicinas de la botica á la casa, alteradas las horas de comida y cena y sobre esto el chaparrón de visitas de pésame).

Pronoms. — L'habitude de rapprocher les pronoms conduit naturellement au chiasme (191, pues para conocer*lo le* bastan las copias del pleito con Osuna; 58, como el primero de los humildes que miro debajo de mí ... eres *tú*, por *tí* empiezo el derroche de mercedes con que quiero manifestar mi alegría). Deux mots qui ont un sens différent et une forme identique peuvent contribuer au parallélisme de la phrase (94, No hay cosa más feliz que *el que* á uno le planten, con *lo que* se libra del enfadoso problema de plantar).

Verbe. — Rien de plus naturel que de faire alterner dans les propositions subordonnées les subjonctifs en *ara*, *ese* (47, aconsejóme que *diese* por terminado aquel asunto y la *enterrara* antes que *sobreviniese* la descomposición), quelquefois la dissymétrie s'obtient aux dépens de la correction (25, y si por desgracia *viniese* con veras lo que antes vino con engaño, *cumples* disponiendo un ceremonial decoroso y modestito). Ici l'indicatif remplace le conditionnel; ailleurs, c'est l'ordre des mots qu'on change arbitrairement (92, Despertar *yo* y *él* abrazarme sentado al borde del mullido lecho potronil, fué todo uno). L'inversion de *él* n'est motivée que par le chiasme. C'est au contraire le parallélisme qui justifie le déplacement du participe passé dans le cas suivant (86, después de bien mirado y remirado el rostro frío del gran Fígaro, de color y pasta de cera, no de la más blanca; la boca ligeramente *entreabierta*, el cabello en desorden).

Préposition et Adverbe. — L'adverbe est souvent contre-

balancé par une locution prépositive (82, llegaste *al fin*, pero llegaste tarde) ou par le gérondif (97, te escribo de prisa y *corriendo*).

Construction de la phrase. — Les exemples qui précèdent prouvent que M. Peréz Galdós a poussé à l'extrême le souci de la variété. Il y aurait donc quelque imprudence à ramener artificiellement ses phrases à un type uniforme. Nous raisonnerons néanmoins sur deux exemples, pour la commodité de l'exposition. La période espagnole, telle que nous la trouvons dans Quintana, est avant tout symétrique.

Pero *si* esta *ambición y este poder*, tan largo tiempo combatidos de una parte, y tan bien defendidos de la otra, se miden con el *objeto y uso* á que los dirigió el Condestable; *si* se pregunta *qué* engrandecimiento le debió el reino, qué mejoras las leyes, *qué* adelantamientos la *civilización y las costumbres*, en *qué disposición y estatutos* procuró afianzar para lo futuro la *quietud y prosperidad* del Estado, ya la respuesta sería más difícil y el fallo harto más severo. (Ed. de Mme Lucie Lary, Paris, 1897, p. 208.)

Nous reconnaissons dans cette phrase majestueuse de la *Vie d'Alvaro de Luna* l'application monotone de deux procédés qui sautent aux yeux: Tous les substantifs, tous les adjectifs, tous les participes sont redoublés. D'autre part, la symétrie est rendue sensible par la répétition emphatique de *si* et de *qué*. Voici, par contre, l'une des périodes les plus longues de *La Estafeta Romántica*:

Demostrándome, sin faltar á la cortesía, que mi vista le era enojosa, me notificó, como autoridad eclesiástica, que el día anterior, previa manifestación de la libérrima voluntad de la niña de Negretti, y comprobada por diferentes testimonios la noticia de mi fallecimiento, había casado á la expresada señorita con Zoilo Arratia (p. 45).

Ici le parallélisme est évident: *Demostrándome... que* fait équilibre à *me notificó... que; sin faltar* à *como autoridad; previa manifestación* à *comprobada la noticia*. Mais les membres ainsi opposés ne sont pas de même nature et ne remplissent pas la même fonction. D'abord saccadée, à cause des incidentes, la phrase s'élargit à la fin, mais sans devenir oratoire. Elle reste dissymétrique.

*
* *

On ne saurait juger le style de M. Peréz Galdós avant d'entreprendre une série de recherches préalables qui touchent aux différents problèmes de la linguistique. Certains romans fourniraient les éléments d'une phonétique madrilène, à laquelle il serait bon d'ajouter une synonymie, car la syntaxe d'un écrivain n'est pas d'ordinaire la partie la plus originale de son style. Un dictionnaire des métaphores nous montrerait comment l'auteur choisit, entre toutes les images, celles qui peuvent se présenter à l'esprit des personnages qu'il met en scène. Il serait particulièrement intéressant, au surplus, d'examiner l'adaptation du langage aux différents milieux sociaux. On n'arriverait enfin à découvrir les intentions réelles de l'auteur qu'en se reportant aux variantes des manuscrits. Ce n'est pas trop s'aventurer néanmoins que d'affirmer que M. Peréz Galdós est avant tout préoccupé de la vraisemblance et du naturel. Le dédain qu'il semble affecter pour certaines formes compliquées de l'« écriture artiste » pourrait bien venir d'une conception définie de l'art, des moyens d'expression qui conviennent au réalisme, des ressources du castillan et des effets qu'on est en droit de lui demander sans aller contre le génie même de la langue.

G. LE GENTIL.

VARIÉTÉS

« El Magances. »

Guillen de Castro, *Mocedades del Cid, Segunda Parte,* I, v. 652 (texte de 1621) :

> *A hijos, a Zamoranos*
> *Muera, muera el Magances,*
> *Ligeros tiene los pies,*
> *No se vaya de las manos.*

Il s'agit du traître Vellido Dolfos, qui, poursuivi par Arias Gonzalo et ses fils, s'enfuit de Zamora au camp du roi Don Sancho.

Inutile, pour expliquer *Magances* de songer au portugais *magão*, *magano* (= bribón, traidor, cazurro) ni à quelque dérivé du castillan *maganzón* (= holgazán), lequel, d'après Cuervo (*Apuntac. Bog.*, § 791) aurait laissé en Colombie *maganzas* et *maganza*. Le mot existe avec le sens de traître, dans plusieurs textes classiques. Dans l'un des romances de Reinaldos (*Antolog. de poet. lír. cast.*, t. IX, nº 189, p. 126) Roland dit aux accusateurs de Renaud :

> « *¡ Sus, de presto, Maganceses ! — ¡ afuera, afuera, priado !* »

et l'auteur ajoute, deux vers plus loin :

> « *Viérades á Galalon — con su Maganza ciscado.* »

Dans les *Mocedades de Reinaldos*, de Lope de Vega, Claricia, assiégée dans son château par Ganelon, s'adresse de la même façon à ce dernier :

> « *Mal hubiesse el caballero — de la casa de Maganza.*, etc. »

Le nom de Ganelon « *Ki la traïsun fist* », comme dit la *Chanson de Roland*, apparaît souvent dans la littérature espagnole (*Galalon, Gabaron, Galeran*, etc.). Dans le *Cuento del emperador Carlos Maynes e de la emperatris Sevilla* (*Nueva Bibl. de Aut. Esp., Libros de Cabal-*

lerías, I, p. 505), il est représenté comme l'ancêtre de toute la lignée des traîtres : « *Entonce estavan y los traidores del linage de Galalon*..., » et un grand nombre d'entre eux sont nommés, soit dans ce chapitre IV, soit, plus loin, au chapitre XXI. Ces listes reproduisent la plupart des noms qui se trouvent dans des passages correspondants de poèmes français[1]. Au chapitre XXI apparaît un Galalon de Belcaire. Dans la *Demanda del Santo Grial* (*Ibid.*, t. I, p. 326), il est fait allusion à la réputation bien établie de félonie de Ganelon : « *E quando Gabaron el traydor, que fizo tanto mal como ya algunas veces oystes dezir...* » Son histoire est racontée au 3e livre de la *Historia de Carlomagno y de los doce Pares* (1525) si souvent réimprimée par la suite.

Le nom de Ganelon, le traître par excellence, se présentait donc naturellement à l'esprit à propos de Vellido Dolfos : on empruntait volontiers à son histoire quelque particularité caractéristique. Le traître Tomillas, dans la *Historia de Enrique fi de Oliva*, qui se rattache à notre *Doon de la Roche*, est écartelé comme le Ganelon de la *Chanson de Roland*. Il est vrai que les romances de Montesinos (*Antolog.* IX, n° 175) le font simplement mourir de la main de Montesinos, et qu'il correspond dans ces romances au traître Macaire du roman d'*Aiol*, mais ce Macaire était lui même « *del linage de los traidores* », et dans le *Carlos Maynes* (*op. cit.*, p. 517) il meurt avec Galeran (Ganelon), son oncle, et du même supplice que lui[2].

M. Gaston Paris, en divers passages de son *Histoire poétique de Charlemagne*, a expliqué comment Ganelon se rattachait par son père, Griffon d'Hautefeuille, à Doon de Mayence, et comment peu à peu on rattacha toute la lignée des traîtres aux Mayençais. C'est dans la compilation des manuscrits de Venise qu'apparaît définitivement l'équation « Mayançais = traître ». « Le compilateur italien... a pris le Doon de Mayence (du *Beuve d'Hanstone*) pour celui qu'il connaissait simplement comme l'aïeul de Ganelon et autres ; il a vu dès lors dans tous les Mayençais une race de traîtres et a désigné par *Cil de Mayence* cette famille perfide que les poètes français appellent les *parents Ganelon*, le lignage Hardré, etc. » [*Hist. de Charlem.*, p. 168.] C'est pourquoi le Padouan auteur de l'*Entrée de Spagne* ou le Nicolas de Vérone de la *Prise de Pampelune* nomment couramment Ganelon le *Sire de Maganze* ou *Ganelon de Maiance*. Les compilateurs des *Reali* allèrent plus loin et inventèrent une Maganza, petite nièce de l'Empereur Constantin, et dont le nom aurait survécu dans celui du château patrimonial de cette famille. N'est-ce pas à cette *Maganza* que fait allusion le vers, cité plus haut, du romance de Reinaldos ?

1. Cf. Philippe Mousket, cité par G. Paris, *Hist. poét. de Charlemagne*, p. 76.
2. « *Entonçe mando echar a Macaire una cuerda a la garganta, et a Galeran ssu tio otrossy, e liarloş a dos caballos, e fizolos rrastrar por toda la ciutat, ca tal gualardon meresçen los traidores.* »

Quoi qu'il en soit, la forme *Magancés* semble bien procéder des *Maganzesi* italiens; quant au sens du mot « traître », il n'est pas douteux, et convient à merveille à Vellido.

E. M.

Une lettre de l'historien D. Carlos Coloma.

La carrière politique et militaire de D. Carlos Coloma a été racontée par D. Alejandro Llorente en 1874, dans son discours de réception à l'Académie de l'Histoire de Madrid, auquel répondit le marquis de Molins, qui compléta le récit du récipiendaire par quelques données généalogiques[1]. Ce qui fait le prix du travail de Llorente, c'est qu'il repose sur un ensemble considérable de documents originaux réunis par Coloma lui-même et qui remplissent plus de vingt volumes in-folio. Chose surprenante, ni Llorente ni le marquis de Molins n'ont eu connaissance de la généalogie des Coloma, par Azevedo Coutiño y Bernal, publiée en Belgique vers la fin du XVIIIe siècle, où la descendance surtout de D. Carlos est décrite avec plus de détails et d'exactitude qu'ailleurs[2]. Je ne prétends pas que la lettre qu'on va lire, et qui fut adressée, quelques mois avant sa mort, par Coloma au cardinal Guido Bentivoglio, ajoute rien de fort important à ce que nous savons déjà sur l'homme; cependant cette lettre mérite d'être publiée, parce qu'elle a surtout trait à Coloma auteur des *Guerres des Pays-Bas* et traducteur de Tacite, qu'il y est fait une curieuse allusion aux travaux littéraires de Philippe IV et qu'on y trouve enfin un renseignement sur deux fils de l'historien.

Annoncée dans le *Bulletin d'Autographes à prix marqués* de M. Noël Charavay (juillet 1910), sous le n° 67,710, la lettre en question couvre trois pages d'écriture de la main d'un secrétaire, sauf les huit dernières lignes qui sont autographes, ainsi que les civilités et la signature. En voici la teneur exacte :

Em^mo Señor,

A gran desdicha mia atribuyo la dilaçion que las cartas de V. Em^a y mias han tenido en llegar a nuestras manos, y assi esperando que esta correra mejor fortuna, la encamino deuajo de pliego del Señor Cardenal de La Cueua[3], acusando el rrecibo de la de 17 de Marzo que me la dieron a los

1. *Discursos leidos ante la Academia de la Historia en la recepcion pública del Excmo Sr. D. Alejandro Llorente el dia 21 de Junio de 1874.* Madrid, Imprenta de Miguel Ginesta, 1874, in-4° de 144 pages.

2. Cet ouvrage assez rare est périodiquement annoncé dans le Bulletin mensuel de la librairie Camille Vyt á Gand. Je dois la connaissance de la partie qui concerne D. Carlos Coloma à mon ami M. Pirenne.

3. D. Alonso de la Cueva, premier marquis de Bedmar, créé cardinal par Grégoire XV, le 2 septembre 1622, dans le même consistoire que Richelieu.

quatro del corriente y no antes. Digo pues, Señor, que no saure encarezer a V. Em la merced y fauor que rreciui con ella, y con el gusto que me caussò el ver la ingenuidad con que V. E. realza la cortedad de mis meritos en sus nobilissimos escritos; pero tambien esto es arte digna de valientes artifiçes, pues el engrandezer lo que de suyo lo esta qualquier mediano ingenio lo haze : con esto encarezco a mi parezer bastantemente ambas cossas. Lo que no sauria encarezer es el desseo con que he quedado de ver por aca la historia que V. Em[a] se sirue de decirme ha pocos dias que salio a luz, teniendo por sin duda que, por mas concisa que sea, la dara a todas las demas de nuestros tiempos y aun de los passados, de la manera que se dice de nuestro Tacito. Llamole nuestro, no menos por lo que simboliça con el la magestad del estilo de V. Em[a], que por hauerle yo traduçido en Castellano en uno de los interualos que la voluntad de la gloriosa memoria de Phelipe terzero me permitio el descanssar de los trauajos, aunque no de los cuydados de la guerra, teniendome occupado en el cargo de capitan general de Perpiñan, obseruando las acciones y viuaçidad de spiritu de Henrrique 4[to] mucha parte de los doçe años que durò la tregua. Esta traduçion pues, si sè que no ha llegado por alla, me atreuere a inuiar a V. Em., si quiera porque el Rey (Dios le guarde) la ha leydo con gusto a exclusion de las demas que ablan español, y es çiertissimo que le tiene bueno, como se vera presto, plaçiendo a Dios y permitiendo Su Mag[d] que algun dia se communiquen los trauajos de su ingenio, y el cuydado con que ha procurado y procura librarse de los peligrosos escollos de la oçiosidad. En lo que V. Em[a] con tanto affecto se sirue de deçirme tocante a la sangre Bentiboglia, tan generosamente derramada en seruicio desta corona, muestra bien V. Em. que, aunque le falta ocasion de emplear la suya por el mismo camino y por la misma caussa por hauer seguido tan diferente vocaçion, saura buscarlas, siempre que se offrezcan en ese sacro collegio, de augmentar a un mismo tiempo el bien de la iglesia catholica y el seruicio de un Rey amparo y defenssa della. Con esta confianza lo he representado assi algunas veçes a su Mag[d], tan seguro de que V. E. me sacara a su tiempo deste empeño, como V. Em. lo puede quedar de que vssare deste mismo lenguage en donde mas conuenga y sea neçessario acreditar el afecto de V. Em. para con esta Corona. V. Em. viua feliçissimos años para bien de la iglesia y augmento de Su Ill[ma] Cassa, como yo de todo mi corazon lo supplico a nuestro Señor. Madrid a 26 de Iunio de 1637.

beso las manos millones de veçes a V. Em[a] por el ofrecimiento que se sirue de hazerme en fauor de dos hijos que tengo que tratan de ser eclesiasticos ; lo que yo querria es que V. Em[a] pudiese acomodarlos sin que sea neçesario ynpetrarlo de nadie : al espiritu santo lo encomiendo para quando se ofrezca la ocasion.

Em[mo] S[r]

besa las manos a V. Em[a] su mas ver[ro] seruidor.

Don Carlos Coloma.

S[or] Card[l] Bentibollo.

Coloma commence donc par remercier le Cardinal du bon témoignage qu'il lui a rendu dans « ses très nobles écrits ». Il ne peut s'agir ici que de la *Guerra di Fiandra*, seul ouvrage de Bentivoglio où il soit question de Coloma et dont la seconde partie avait paru en 1636.

L'historien espagnol connaissait d'ouï-dire, ou par une communication du Cardinal lui-même, cette mention élogieuse; mais, comme sa lettre l'indique, il n'avait pas encore vu le livre. On y lit le passage suivant qui relate une escarmouche entre Espagnols et Français, en 1592, près de Caudebec, où D. Carlos Coloma, d'une part, et Annibal Bentivoglio, propre frère du Cardinal, de l'autre, jouèrent un rôle prépondérant. Ayant à citer Coloma comme officier, le Cardinal en profite pour louer l'historien, qui lui avait beaucoup servi[1] et envers lequel il avait contracté une dette de reconnaissance :

> Co 'l Prencipe [di Parma] si trouarono in particolare, & hebbero campo di segnalarsi due Capitani di lance; l'uno Spagnuolo, e fù Carlo Coloma; l'altro Italiano, e fù Annibale Bentiuoglio nostro fratello, giouane di venti anni, ch' in vna gamba all' vnirsi co 'l piede restò grauemente ferito nella fattione. Questo Carlo Coloma è l'Autore dell' Historia, ch' egli compose nella sua lingua, intorno a' successi militari di Fiandra, occorsi nel tempo, ch' egli vi dimorò. Historia grandemente stimata; e che tanto più hà poi fatto risplendere il merito dell' Autore, quanto più dopo è riuscito chiaro il nome di lui con quei maneggi sì nobili, non solo di guerra, ma di negotio, ne' quali continouamente il suo Rè l' hà impiegato[2].

La transition employée par Coloma dans sa lettre, et qui lui permettra de parler maintenant de sa traduction des *Annales* et des *Histoires* de Tacite, ne semble pas très heureuse, car la concision qu'il prête à Bentivoglio ne passe pas pour un des traits dominants du style de cet Italien; mais, en revanche, Coloma nous fournit sur le Tacite espagnol publié à Douai en 1629[3] deux renseignements intéressants. Il déclare d'abord qu'il exécuta ce travail étant capitaine général du Roussillon, c'est-à-dire entre les années 1600 et 1611[4], et nous apprend ensuite que sa version de l'historien latin eut la bonne fortune de plaire si fort à Philippe IV que ce souverain la préféra aux autres versions espagnoles, dues, on le sait, à Manuel Sueyro, à D. Baltasar Alamos de Barrientos et à Antonio de Herrera, qui furent publiées de 1613

1. Dans les *Guerras de los Estados baxos*, l'incident est raconté au livre V (p. 157 de l'édition d'Anvers 1625).

2 *Dell' Historia di Fiandra, descritta dal Cardinal Bentivoglio, parte seconda*, Colonia, 1636, p. 415.

3. *Obras de Caio Cornelio Tacito. En Duay, En casa de Marcos Wyon. Anno* 1629. Un gros volume in-4° de 6 ff. prél., 1008 pp. et 34 ff. pour la table chronologique des *Annales* et des *Histoires*. L'éditeur de ce livre, qui signe « Fray Leandro de S. Martin, difinidor de la Congregacion de S. Benito de Ingalatierra, y Professor del Rey en la lengua Hebræa, y universidad de Duay », s'excuse dans une dédicace à Coloma d'avoir, sans son autorisation, imprimé cette traduction. La même dédicace contient de curieux détails sur la piété de Coloma et sur la protection qu'il accorda, pendant son ambassade en Angleterre, aux catholiques anglais.

4. Coloma fut nommé capitaine général du Roussillon le 22 juin 1600 (*Discursos*, p. 95). Suivant le marquis de Molins, il aurait exercé cette charge jusqu'en 1611, où il fut nommé vice-roi de Majorque (*Ibid.*, p. 134).

à 1615. Coloma ajoute à ce propos — et c'est un des points qui méritent le plus d'être relevés dans sa lettre — que le bon goût de Philippe, dont il se porte garant, s'affirme, dans certains travaux littéraires auxquels ce roi s'adonne pour combattre les dangers de l'oisiveté, travaux qu'il consentira, on l'espère, à communiquer au public. Sans aucun doute Coloma vise la traduction de Guichardin, entreprise par Philippe IV, que connaissaient divers contemporains, Lope de Vega entre autres[1], et dont le manuscrit original, conservé aujourd'hui à la Nacional de Madrid, a été publié dans la *Biblioteca clásica*.

Après, je ne vois plus dans cette missive qu'un passage à noter; c'est celui où Coloma recommande au Cardinal deux de ses fils qui se proposent de suivre la carrière ecclésiastique. L'un doit être D. José Coloma, chanoine de Tolède, mort dans cette ville en janvier 1659, le seul ecclésiastique que mentionne la liste d'Azevedo ou celle du marquis de Molins[2]; de l'autre je ne saurais rien dire sinon qu'il faut peut-être l'identifier avec tel ou tel des fils de D. Carlos qui demeurèrent dans le monde.

A. M.-F.

1. Voyez les *espinelas* à D. Juan Infante de Olivares qui contiennent la description de la bibliothèque de Philippe IV (*Rimas de Burguillos*, éd. de 1634, fol. 139).

2. Cette dernière liste fort inexacte demande à être rectifiée d'après Azevedo. Je note encore que le nom de la femme de D. Carlos est Marguerite de Gavere, dite de Liedekercke, et non Marguerite de Siedereche ou Lunecherche, comme le dit Molins.

UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

Les langues méridionales à la Chambre des Députés.

Nous devons signaler ici les importantes déclarations sur l'enseignement des langues méridionales faites par M. Maurice Faure, ministre de l'Instruction publique, dans la première séance du 18 février de la Chambre des députés. En réponse à une question d'un député de la Gironde, M. de la Trémoïlle, sur l'organisation actuelle de cet enseignement au Lycée de Bordeaux, M. M. Faure, élargissant la question, s'est exprimé en ces termes :

« *Comme je l'ai dit, dans la discussion générale, et comme je me plais à le répéter, il est vivement désirable et même absolument nécessaire que notre enseignement public à tous ses degrés, primaire, secondaire et supérieur, soit adapté aux besoins des diverses régions françaises. Les observations présentées par l'honorable M. de la Trémoïlle s'inspirent de cette nécessité et me paraissent parfaitement fondées. Il est d'un haut intérêt, en effet, que dans le ressort des Universités voisines des pays avec lesquels nous avons de nombreuses relations commerciales, la langue de ces pays soit enseignée, non seulement dans les hautes classes des Lycées et Collèges, mais même dans les classes inférieures (Très bien! Très bien!). Il est d'une évidente utilité pratique d'organiser, comme on le demande, l'enseignement de la langue espagnole dans toutes les classes du Lycée de Bordeaux, voire même de celui de Toulouse et de celui de Montpellier, de même que l'enseignement de la langue italienne peut rendre de grands services dans les Lycées et Collèges situés dans le ressort des Académies de Grenoble, de Chambéry et d'Aix-en-Provence, où l'italien est encore insuffisamment cultivé, alors que sa connaissance approfondie contribuerait très heureusement à rendre encore plus faciles et plus cordiaux nos rapports avec l'Italie devenue la fidèle amie de la France (Très bien! Très bien!). On s'est peut-être trop exclusivement préoccupé, en ces dernières années, des langues du Nord et on a un peu trop oublié celles du Midi qui sont les sœurs de la nôtre.*

» *L'honorable M. de la Trémoïlle peut être assuré que, partageant ses sentiments, je me conformerai le plus possible à ses vues, et que non seulement dans toutes les classes du Lycée de Bordeaux, mais*

à un point de vue général, je ferai en sorte d'organiser peu à peu dans toutes les Universités de France l'enseignement des langues des pays limitrophes. » *(Applaudissements à gauche.)*

Comme on le voit, la déclaration du ministre reproduit les termes exacts de la formule que nous n'avons nous-mêmes jamais cessé de défendre : *que dans tous les établissements d'enseignement secondaire du Sud-Ouest (Académies de Bordeaux, de Toulouse et de Montpellier) la langue espagnole soit enseignée, concurremment avec l'anglais et l'allemand, depuis la sixième jusqu'à la première, de même que l'italien dans le Sud-Est.*

Il s'agit maintenant de faire passer cette formule dans la pratique, et, pour commencer, d'organiser sérieusement cet enseignement dans les grands Lycées de Bordeaux, de Toulouse, de Montpellier, et de créer, là où elles n'existent pas encore, les chaires nécessaires. Ces créations, qui s'imposent, nous avons eu souvent l'occasion de les énumérer; nous sommes prêts à le faire de nouveau. Nous connaissons les obstacles, mais nous espérons que les intentions si nettement exprimées par le ministre, M. Faure, ne seront pas désavouées par son successeur, et que les vœux non moins formels des représentants des régions intéressées seront partout entendus ; qu'ils rencontreront, en particulier auprès de MM. les inspecteurs généraux de langues vivantes, recteurs et chefs d'établissements, l'accueil qui leur est dû.

E. MÉRIMÉE.

Diplôme d'études supérieures.

Deux mémoires ont été présentés en décembre dernier à la Faculté des Lettres de Toulouse en vue de l'obtention du diplôme d'études supérieures : l'un, par M. Suran, sur l'influence anglaise dans la littérature espagnole à la fin du XVIII[e] siècle; l'autre, par M[lle] Auriac, sur Agustín de Rojas. Celui de M. Suran, malgré des lacunes, contient en germe une thèse de doctorat qui serait très intéressante, et a un assez bon chapitre sur Meléndez Valdés. Celui de M[lle] Auriac, s'attachant plus particulièrement au *Viage entretenido*, en fait res sortir le caractère picaresque, et établit une comparaison entre cette relation et le *Roman comique* de Scarron. De cette comparaison, il semblerait résulter qu'il n'y a pas eu imitation de la part de l'auteur français. Il est fâcheux que M[lle] Auriac (la première femme qui ait obtenu le diplôme pour l'espagnol) n'ait pas pu se faire ouvrir les portes de l'*Archivo* de la cathédrale de Zamora, où Rojas a passé plusieurs années, et où pourraient bien se trouver des pièces ou tout au moins des renseignements sur son compte.

G. C.

Institut Français en Espagne.
Union des Étudiants Français et Espagnols.
Cours de Pâques à Madrid.

A. Cours d'Espagnol. — Les cours de langue et de littérature espagnoles pour les candidats aux divers examens d'espagnol *(agrégation, licence, certificat)* et, en général, pour tous ceux qui désirent se perfectionner dans la pratique de l'idiome et la connaissance de la littérature, commenceront dès le *mardi 11 avril,* et dureront jusqu'au *samedi 20 mai.*

Les cours seront faits par des professeurs de l'Université espagnole; ils auront lieu au *Museo Pedagógico* (Calle Daoiz, 7). Tous les cours sont gratuits pour les Français.

Ils comprendront: l'explication de textes portés aux programmes pour 1911; des exercices pratiques *(Thèmes oraux improvisés; lectures commentées: expositions et leçons).*

Les personnes qui désirent s'inscrire à ces cours sont priées de s'adresser à M. E. Mérimée, professeur à l'Université de Toulouse, rue des Chalets, 54, ou à D. Angel Vegue, Ateneo, Madrid.

B. Cours de Langue et Littérature Françaises. — Cours d'Histoire de l'Art. — Ces cours commenceront le *mercredi 19 avril;* ils auront lieu à l'Université Centrale, et seront faits par:

MM. Gustave Lanson, professeur à l'Université de Paris;
Henry Guy, professeur à l'Université de Toulouse;
Henry Graillot, professeur à l'Université de Toulouse;
Ernest Mérimée, professeur à l'Université de Toulouse;

L'enseignement comprendra: *a)* des *cours publics* (4 ou 5 par semaine); *b)* des *conférences pratiques* (3 par semaine). — Les personnes désireuses de suivre ces conférences pratiques, également gratuites, sont priées de s'inscrire à l'Université Centrale *(portería).*

BIBLIOGRAPHIE

Crónica General de España por **Fray García de Eugui**, *obispo de Bayona. Transcripción hecha del manuscrito del Escorial,* por **G. Eyzaguirre Rouse** (Publicada en los *Anales de la Universidad de Chile*), sans date.

Des deux manuscrits connus de Pérez Bayer (*Bibliotheca hispana vetus*, t. II, p. 184) et d'Amador de los Ríos (*Hist. crit.*, t. V, p. 254, note 2), à savoir celui de l'Escorial et celui de la Biblioteca Nacional, c'est le premier que M. Eyzaguirre Rouse a choisi pour nous en donner une édition paléographique, l'autre, plus moderne (XVIe siècle, d'après Amador), lui paraissant n'en être qu'une copie.

Dormer nous apprend (*Progresos de la Historia en Aragon*, édition 1878, p. 305) que parmi les manuscrits possédés par Zurita figurait cet ouvrage, que possédait en 1680 le comte de San Clemente; et que lui-même en possédait un autre. D'autre part, Amador nous dit que l'exemplaire de la Biblioteca Nacional avait appartenu à Zurita. M. Eyzaguirre accepte cette affirmation, qu'il ne paraît pas avoir été à même de contrôler. Un manuscrit a été, de plus, signalé à la Bibliothèque Nationale de Paris; mais M. Eyzaguirre affirme n'avoir pu le découvrir[1].

Le manuscrit de Madrid ne présente d'ailleurs que d'assez rares variantes; mais on y trouve comblées, d'une autre écriture et d'une autre encre, les lacunes de celui de l'Escorial. De ce dernier, qui est du début du XVe siècle, selon Pérez Bayer, M. Eyzaguirre nous donne deux fac-similés.

Un index abondant permettra de se reconnaître plus facilement dans cette édition, très bien présentée et, semble-t-il, très soignée.

Dans une courte introduction, l'éditeur a rassemblé les renseignements qu'il a pu trouver sur l'auteur. C'est peu de chose; et une erreur sérieuse compromet la thèse d'après laquelle Eugui ne serait pas mort en 1408, comme on l'a dit (Ulysse Chevalier, *Bio-bibliographie;* Gams ne donne qu'une date problématique, 1390). M. Eyza-

1. Dans le tome I de *La Vasconie* (1898), M. de Jaurgain, après avoir dit : « Le manuscrit de García d'Eugui est conservé à la Bibliothèque de l'Escurial, » ajoute : « Oïhenart en avait une copie que j'ai vue » (p. 144, note), mais sans autre indication.

guirre oppose en effet à cela que l'ouvrage d'Eugui va jusqu'à 1425. Et c'est bien la date marquée à la fin du dernier chapitre, en même temps que la date la plus récente qui figure dans toute la Chronique. Mais M. Eyzaguirre n'a pas pris garde que non seulement on lit « en el ayno que andaba la *era* en mil CCCCXXV° », c'est-à-dire l'*Era* 1425, soit l'année 1387, mais que le roi de Navarre dont Eugui finit là l'histoire n'est autre que Charles le Mauvais, lequel est bien mort, en effet, en 1387. Le couronnement du même roi « Don Carlos de Nabarra fijo de la Reyna Johana » est daté par Eugui « en el aynno que andaba la era en mil CCCLXXXVIII », ce qui donne 1350, l'année d'après son avènement, qui est 1349 (Era 1387). Il ne peut y avoir de doute à ce sujet. Toutes les dates sont ainsi marquées en *Eras :* par exemple pour la mort de Philippe d'Évreux « en el aynno que andaba la era en mil CCCLXXXI », soit 1343 ; et pour l'avènement de Jeanne et de son mari « cinquo dias de março era de mil CCCLXVII », soit 1329. Ce qui a pu tromper l'éditeur, c'est que les dates 1387-1425 sont précisément celles du successeur de Charles le Mauvais, à savoir Charles le Noble. La coïncidence est bizarre et il faut s'en défier.

Cette méprise n'empêche pas que M. Eyzaguirre a rendu service en publiant un texte si peu abordable. Et je dois confesser moi-même que j'ai fauté pour m'en être rapporté (*Les Histoires générales d'Espagne,* p. 3) à Amador et avoir dit après lui que l'ouvrage d'Eugui s'arrêtait en 1389. Amador avait bien vu qu'il fallait faire la déduction de l'*Era* à l'année; mais ou il avait mal lu ou il avait mal fait la soustraction.

Eugui ne gagnera pas beaucoup à être mieux connu ; son éditeur admet sans peine qu'il n'a fait que compiler la Chronique Générale et l'Histoire des Goths de Rodrigue de Tolède. Quelques exemples auraient été à propos pour illustrer cette affirmation : ce sera aux gens curieux de s'en rendre compte par eux-mêmes. Quant aux autres sources, assez peu nombreuses, que cite l'évêque de Bayonne, j'ai bien peur qu'elles ne soient de seconde et troisième main ; et il y a un *Proligo*[1], où je me demande s'il faut reconnaître le *Ptolomaeus* de Rodrigue, le *Tolomeo* de son traducteur (t. CV de la *Colección de Doc. inéd.*) ou tout simplement le *Prologus* que devait mettre en vedette la rubrique initiale du manuscrit utilisé par Eugui ou son rédacteur (car Eugui a-t-il fait lui-même ou a-t-il fait faire cette histoire? c'est ce qui reste à savoir).

G. CIROT.

1. « Digamos delos godos onde vinieron, dize Proligo qui estruyo el mundo, que cuentra septentrion ay vna isla que le dizen Sitancia que de alli salian muchas gentes e que de alli sallieron los godos. E destos godos fue el primero rey asu sallida Cedultus et este diosse acaberia... » (p. 157). Cf. Rodrigue, *De rebus Hispaniae*, I, 8; *Cron. de Esp.* dans *Col. de Doc. inéd.*, t. CV, p. 19. Cette *Sitancia* doit être la *Scandia* de Rodrigue; et *Cedultus*, le *Rodulfus* du même.

Francisco de Hollanda, Portugais. *Quatre dialogues sur la peinture*, mis en français par **Léo Rouanet**, Champion, 1911; xxxiii-239 pages.

Il paraît superflu d'insister sur l'intérêt de ces dialogues, qui ne sont pas une œuvre d'imagination et de fantaisie, mais le résumé de conversations qui furent réellement tenues, en octobre 1538, dans l'Église de Saint-Silvestre de Monte Cavallo, à Rome. Si l'on songe que les deux principaux interlocuteurs sont Michel-Ange, alors dans tout l'éclat de son génie et Vittoria Colonna, que Francisco de Hollanda (1517 ou 18 + 1584), l'artiste portugais admis à ces entretiens, a dû les noter fidèlement chaque soir, quoiqu'il ne les rédigea que dix ans plus tard, on comprendra aisément l'importance de ce document. On peut dire cependant que jusqu'ici il a été peu connu. La traduction française qu'en donna, en 1845, M. Roquemont, est loin d'être très répandue. Le texte portugais lui-même n'a été publié que postérieurement à la traduction française, notamment en 1899, à Vienne, avec traduction allemande, par M. J. de Vasconcellos. M. Léo Rouanet a donc eu une heureuse pensée en nous rendant cet ouvrage plus accessible. Nous ne pouvons parler du mérite de la traduction, n'ayant point le texte original à notre disposition, mais nous serions bien étonné si celle-là ne reproduisait pas fidèlement non seulement, cela va de soi, le sens de l'original, mais même la tournure et la couleur du style. Une centaine de notes, en appendice, éclaircissent toutes les obscurités ou les allusions du texte, et un index complète cette utile et consciencieuse traduction.

Rapport sur une mission scientifique aux archives d'Autriche et d'Espagne par M. **G. Constant**, ancien membre de l'École française de Rome. *Étude et catalogue critique de documents sur le Concile de Trente.* (Extrait des *Nouvelles Archives des Missions scientifiques*, t. XVIII). Paris, Imprimerie Nationale, 1910, pp. 175-537, 8°.

Très intéressant catalogue de pièces diplomatiques des années 1560 à 1565, accompagné de notices bien documentées sur les ambassadeurs, ministres et agents subalternes qui ont pris part aux négociations du Concile de Trente. La correction des épreuves a sans doute été faite un peu vite: il y a dans les notes surtout un bon nombre de fautes d'impression. Pour l'orthographe espagnole, M. Constant a bien fait d'« éviter la multiplicité des accents sur les noms propres », mais il a commis sur des noms communs de vraies fautes *(hizó)*. — Quelques remarques. Le diaire de D. Pedro Gonzalez de Mendoza, évêque de Salamanque, déjà publié par Döllinger, a été

récemment republié par D. Manuel Serrano y Sanz dans le volume d'autobiographies de la *Nueva Biblioteca de autores españoles.* — Les notes 3 et 4 de la page 355 ont été interverties. — P. 358. A propos du manuscrit de Santa Cruz qui contient un catalogue des Espagnols ayant pris part au Concile, il aurait fallu citer un autre catalogue publié dans le tome IX, p. 5 à 80, des *Documentos inéditos.* — P. 359. Les archives de Sesa et d'Altamira (qui d'ailleurs ne font qu'un) ont été depuis longtemps dispersées; le British Museum en a recueilli une partie, une autre est à Genève, et le reste dans beaucoup de mains en Espagne. — P. 364 et 473. M. Constant a eu raison de vouloir distinguer les deux D. Juan de Figueroa, mais en fait il les a confondus et a commis à l'égard de l'un et de l'autre plusieurs inexactitudes. D. Juan de Figueroa, frère du quatrième comte d'Oropesa, gouverneur intérimaire du Milanais en 1557, puis ambassadeur à Rome et qui mourut à Gaëte en juillet 1559, n'a jamais été président du Conseil d'État, par la raison que ce Conseil, l'équivalent de notre Conseil des ministres, n'avait pas de président. L'autre, qu'il vaut mieux appeler D. Juan Rodríguez de Figueroa et qui n'avait aucun lien de parenté avec le premier, fut président du Conseil de Castille de 1563 à 1565 et mourut le 25 mars 1565: c'est lui que le parti du duc d'Albe voulut envoyer à Trente en 1561. — P. 399. Antonio Perez mourut à Paris le 3 novembre 1611. — P. 473, note 4: « il Mre Monteya di casa Borgia » doit être lu: « il M^re^ di Montesa (de l'ordre de Montesa) di casa Borgia ». — P. 514, note 3. L'éditeur des Commentaires de D. Luis de Avila n'est pas Auban (lire *Aribau*), mais Rosell.

Rien de tout cela n'a grande importance et les connaisseurs ne se laisseront pas égarer par ces quelques inexactitudes; ils sauront beaucoup de gré à M. Constant de l'abondance de ses renseignements bien contrôlés qui témoignent d'un long et intelligent labeur.

A. M.-F.

Adalbert Hämel, *Der Cid im Spanischen Drama des* XVI *und* XVII *Jahrhunderts. — Comedia de las haçañas del Cid, y su muerte, con la tomada de Valencia.* [*Zeitschrift f. rom. Philol.*, 25 Heft, 1910.]

Dans le travail dont le titre précède, M. Hämel analyse et étudie la plupart des pièces de théâtre, relatives au Cid, imprimées au XVIe et au XVIIe siècle. Quelques pages préliminaires (pp. 1-12) sont consacrées au Cid de l'histoire et à celui de la poésie. Les romances dont il est le sujet (et qui constituaient la source, sinon la plus abondante, du moins la plus accessible aux auteurs de l'âge classique) sont divisés en trois groupes: 1° ceux du règne de Fernando Ier (1063-65); 2° ceux du règne de Sancho II (1065-72); 3° ceux du règne d'Alfonso VI

(1072-1109); ils forment un total de 205 romances. Les drames sont de même rangés en trois séries correspondant respectivement aux trois divisions des romances. 1° Les drames de la jeunesse du Cid (Guillén de Castro, *Las Mocedades del Cid*, 1ª parte; — Diamante, *El honrador de su padre*). — 2° Les drames de Zamora et de Toro (Juan de la Cueva, *Muerte del Rey don Sancho, y reto de Zamora por don Diego Ordóñez*. — Guillén de Castro, *Las Mocedades del Cid*, 2ª parte; — Lope de Vega, *Las almenas de Toro*; — Matos Fragoso, *No está en matar el vencer*; — Diamante, *El cerco de Zamora*). — 3° Les drames se rapportant au Cid sous Alfonso VI (Anonyme de 1603, *Las hazañas del Cid, y su muerte, con la tomada de Valencia*; — Tirso de Molina (?), *La conquista de Valencia por el Cid* ou *El cobarde más valiente*; — Matos Fragoso, *El amor haze valientes*; — Zárate, *El noble siempre es valiente*; — Polo, *El honrador de sus hijos*). — On peut enfin grouper à part les parodies, telles que *Las Mocedades del Cid* de Cáncer, et *El hermano de su hermana* de Quirós.

Cette classification est purement biographique : elle est fondée sur l'ordre des événements dans la vie du Cid. Au point de vue littéraire, elle est moins intéressante que celle qui suivrait la chronologie des œuvres et qui seule permet de bien apprécier la transformation des types et la diversité des inspirations. Au surplus, il est facile de rétablir cet ordre chronologique.

La matière, même en laissant de côté, comme l'a fait M. Hämel, les pièces manuscrites ou celles postérieures au XVIIᵉ siècle, est des plus riches. Elle forme une imposante série d'œuvres, de valeur fort inégale, entre lesquelles le protagoniste établit une sorte d'unité. Quelques-unes, celles de Castro surtout, sont célèbres, ou du moins souvent citées; d'autres, plus ignorées (par exemple le drame de J. de la Cueva), offrent cependant un intérêt particulier pour étudier la formation du théâtre classique; beaucoup ne sont que des remaniements, des redites sans valeur propre. De toutes, il est certainement commode de trouver des analyses réunies en un travail d'ensemble. Sans paraître trop ambitieux, l'on pourrait tirer de cette comparaison des conclusions plus amples que celles contenues dans le trop modeste *Schlusswort* de M. Hämel (pp. 103-104) : sous leur forme schématique, elles ne soulèveront pas, du moins, d'objections sérieuses. Que Corneille, par exemple, soit le premier qui ait vraiment mis en valeur le conflit entre l'amour et l'honneur, c'est un lieu commun en France, parfois contesté en Allemagne (par Fr. v. Schack entre autres) ou en Espagne, mais que M. Hämel, pour sa part, admet de bonne grâce. Quant au conflit entre le loyalisme traditionnel et la conscience de la dignité personnelle *(Selbstbewusstein)*, il est vrai qu'aucun drame de cette époque ne l'a abordé directement, car la question ne se posait pas pour les contemporains des trois Philippe. Ceux-là mêmes qui

faisaient du Cid une sorte de féodal révolté contre l'autorité royale, obéissaient à des sentiments d'un autre ordre. Enfin, M. Hämel le remarque avec raison, c'est l'épopée primitive (peu accessible d'ailleurs au public de l'âge d'or), c'est le Romancero qui, au point de vue national (et ajoutons au point de vue littéraire) ont su tirer le meilleur parti de la légende du Cid. Quant au théâtre, si les deux drames de Castro se placent, par leur valeur intrinsèque, en tête des pièces analogues, il n'est pas douteux que ces dernières, considérées dans leur ensemble, permettent de suivre l'évolution des idées sociales ou religieuses en Espagne. Au XVIII[e] siècle la légende cesse d'être féconde; elle ne retrouve un regain de vie qu'à l'époque du romantisme, mais cette étude est restée en dehors du plan de M. Hämel.

La bibliographie des pièces, leur analyse, acte par acte, leurs caractères principaux au point de vue de la composition et des personnages, enfin, l'énumération des romances utilisés, tel est le contenu des courtes monographies consacrées à chacune des quatorze pièces étudiées. Nous ne pouvons songer à suivre l'auteur dans le détail de cette revue. Il suffira de dire qu'elle a été faite en présence des originaux et qu'elle révèle une documentation consciencieuse. Qu'il me soit permis, en passant, de faire une réserve à propos de la bibliographie de la *Primera parte* des *Mocedades*. « Der Text der Ausgabe vom Jahre 1621, dit M. Hämel (pp. 14-15), diente als Grundlage für die Ausgabe von Wendelin Foerster, während alle anderen auf Einzeldrucke *(sueltas)* des 18 Jahrhunderst zurückgehen. » Et, en note, est citée, entre autres réimpressions, celle que j'ai moi-même donnée, en 1890, dans la *Bibliothèque Méridionale*. Si M. Hämel avait bien voulu se reporter à la préface ou même à une page quelconque de mon édition, il se serait convaincu aisément que cette dernière avait été établie sur un exemplaire de 1621, et qu'elle contenait même un certain nombre de corrections au texte de W. Foerster, lequel, au surplus, déclarait (*Al lector*, p. VI) n'avoir pas vu lui-même la princeps, mais en avoir simplement reçu une copie (*...recibiendo por la cortesía del señor V. Horák... una copilación*)[1]. Et si je conserve ce titre de princeps à l'édition de 1621, c'est que personne, à ma connaissance, n'a pu utiliser celle de 1618 (certaine, mais désavouée par l'auteur) ni, à plus forte raison, celle qui, selon la conjecture de Stiefel (*Zts. f. r. Phil.*, XV, 217), a dû paraître avant la rédaction de la *Dama boba* (voir acte III, sc. 3), de Lope de Vega, c'est-à-dire avant 1612-13.

M. Hämel a eu, pour son compte personnel, la bonne fortune de consulter, à la Bibliothèque de Vienne, la *Primera Parte de las comedias i tragedias de Juan de la Cueva,* de Séville, 1583, où se trouve la

1. C'est à l'éditeur des *Mocedades* dans la *Biblioteca Románica* (t. 37-39) que mon observation devrait sans doute s'adresser, car c'est à lui que M. Hämel me paraît avoir emprunté (p. 12) ce renseignement erroné.

Comedia de la muerte del Rey don Sancho, que l'on ne connaissait jusqu'ici que par la 2e édition (Séville, 1588). Il annonce qu'il prépare une édition des drames qu'elle contient; il rendra, en le faisant, un réel service, car ces pièces sont rares et cinq d'entre elles, tout au moins, sont importantes pour l'histoire littéraire. Ce sont : *La muerte de D. Sancho, El saco de Roma, Los siete infantes de Lara, La libertad de Castilla por Bernardo del Carpio*, premiers modèles de la comédie nationale dans lesquels ait été utilisé systématiquement le *Romancero*, et enfin la comédie de l'*Infamador*, qui garderait son intérêt, alors même que l'on refuserait d'y voir l'une des premières ébauches du *Burlador de Sevilla*.

M. Hämel a rendu déjà un service très appréciable en publiant comme appendice à son étude (avec tirage à part de 100 exemplaires) la *Comedia de las haçañas del Cid, y su muerte, con la Tomada de Valencia*, d'après le texte des *Seis comedias de Lope de Vega*... de Madrid, 1603. Un exemplaire de cette compilation, extrêmement rare, est conservé à la Bibliothèque municipale de Hambourg. Cette comédie, en réalité, est anonyme. Elle n'est certainement pas de Lope, et rien jusqu'ici n'autorise à l'attribuer à Liñan, quoique ce dernier, d'après une lettre de Lope au duc de Sesa, ait écrit deux comédies sur le Cid. Quel qu'en soit l'auteur, cette pièce, que nous pouvons lire grâce à M. Hämel, nous a paru intéressante, moins par son mérite littéraire que par la riche matière poétique qu'elle met en œuvre. L'auteur, aussi indifférent à l'unité d'action qu'à celle de temps ou de lieu, s'est contenté de coudre entre elles quelques-unes des légendes de l'âge mûr et de la vieillesse du Cid, et d'y introduire une intrigue galante, dont l'idée même ne lui appartenait pas, de telle sorte que l'invention ou l'art de la disposition y sont à peu près nuls.

Le premier acte, presque en entier, est consacré aux aventures de l'Hercule asturien, Martín Peláez, bien connu par le *Romancero*. Peláez, comme le Sancho de Cervantes, craint naturellement les coups; il ne s'embarque jamais sans vivres *(el mayor gloton del mundo);* il pleure, comme lui, la perte de son « rucio ». Mais les reproches du Cid font de ce couard le plus vaillant des capitaines, « *el cobarde más valiente* », la terreur, « *el coco* » des ennemis. Ces traits, sobrement indiqués ici, seront complaisamment développés dans les nombreuses comédies dont Peláez allait devenir le héros. On en peut voir l'énumération dans le *Catálogo razonado del teatro de Molina*, par M. Cotarelo [*Comedias de Tirso de Molina,* tome II, p. XIII]. Dans *El cobarde más valiente*, attribué sans preuves à Gabriel Téllez, c'est le *gracioso* Botija, écuyer de Martín Peláez, à qui l'on a volé son âne. Ses lamentations (*¡ay, rocín del alma mía,* etc., III, 7) rappellent beaucoup celles de Sancho au 23e chapitre de la 1re partie du *Quijote* (*¡O hijo de mis entrañas!*...). L'auteur, évidemment, avait lu ce dernier.

Bientôt, d'ailleurs, le héros véritable du drame change ; la fin de cet acte nous montre un Cid qui ne manque pas de grandeur :

¡ Ah, Valencia, qué me cuestas,
en nueve meses y más,
digo de penas y afanes !
que sabe Dios si algún día
que te cerqué, no tenía
si atan solos quatro panes.
Si fago derecho en ella
déxemela gozar Dios,
y si tuerto, ruego á Dios
que cedo buelva á perdella, etc.

Il y a de même un écho de la noblesse épique du *Cantar* et des vieux romances dans le discours qu'adresse Rodrigo à Alvar Fáñez et à Martín Antolínez en les chargeant de ramener Chimène et ses filles de San Pedro de Cardeña, de remettre 30 marcs d'argent à l'abbé don Sancho, et de payer les « honrados judíos » Rachel et Judas, qui lui avaient prêté 600 marcs sur les deux coffres, où il n'y avait, avec du sable, que l'or de sa parole *(el oro de mi verdad).*

Non moins pittoresque, par sa couleur à la fois épique et orientale, est l'audience publique (au début du 2e acte) où Rodrigo en personne rend la justice aux Maures et leur adresse une harangue dont tous les éléments se trouvent déjà au chapitre 921 de la *Crónica general* (édit. Menéndez Pidal, pp. 591-592). Mais c'est directement aux romances *Partíos ende los Moros* et *Desterrado estaba el Cid*, qu'elle se rattache. L'audience est interrompue par l'arrivée de Chimène, de Sol et d'Elvira, précédées de Maures qui chantent et sèment des fleurs sur leur passage. La scène est belle, écrite avec simplicité et imprégnée des vieux souvenirs héroïques. Dans le cortège, remarquons un jongleur envoyé par le roi au Cid, et qui joue le « Conde Claros ».

Cantedes, el juglar, de buen romance
alguna troba nueba bien guisada,
de amor un chiste ó de lidiar un lance.

C'est un chant d'amour qu'il choisit, « ... que plugo trovar al infante Don Fernando » :

Al huerto es ido á caça
á los montes de Leone,
¡ rabia le maten los perros
águilas el su falcone !... etc[1].

1. En réalité les vers chantés par le jongleur n'appartiennent pas aux romances du Conde Claros, mais à celui de *Blanca Niña* (*Canc. de Rom.* de 1550, folio 288). M. Narciso Alonso A. Cortes en a donné quatre nouvelles versions populaires

Ces détails suffiraient déjà à montrer le genre d'intérêt que présente cette pièce. On y surprend sur le vif les procédés des compilateurs dramatiques de cette époque pour faire passer les romances au théâtre, procédés si bien expliqués par M. R. Menéndez Pidal au chapitre VI de son *Épopée castillane à travers la Littérature espagnole* (pp. 203-241). Ce sont les mêmes dont usait Guillén de Castro. L'un des plus usités consistait à découper un romance et à en mettre les fragments dans la bouche des divers personnages du drame. C'est ainsi que dans la scène où Chimène et ses filles assistent du haut de « *la torre mayor que algunas finestras tiene* », à une escarmouche entre Chrétiens et Maures, Elvira entonne le romance bien connu :

Helo, helo por do viene
El moro por la calçada...

Lorsqu'elle arrive au passage où ce dernier pleure la perte de Valence, c'est le chef des ennemis qui entre en scène et récite lui-même son monologue :

O Valencia, o Valencia
de mal fuego seas quemada...

Après quoi, le Cid en personne dit son couplet et engage Elvira (qui remplace la doña Urraca du romance) à amuser le Maure galant, tandis qu'il va lui-même revêtir son armure. Et en effet, au mépris de toute vraisemblance, Elvira et le Maure poursuivent leur duo, et, enfin, les infantes racontent, en les résumant, les diverses phases de l'aventure qui se déroule sous leurs yeux, la poursuite du Maure par le Cid, jusqu'à ce que ce dernier revienne en scène, marri pour la seconde fois (la première c'était au camp devant Zamora) de n'avoir pu, faute d'éperons, atteindre le fuyard :

¡Mal oviesse cavallero
que sin espuelas cavalga!...

C'est un nouvel exemple (on en trouve maints autres ailleurs et spécialement dans la *Ia Parte* des *Mocedades*) de la méthode d'appropriation des romances au théâtre. Méthode pleine de naïveté assurément et de maladresse, mais dont les résultats, malgré tout, furent assez heureux pour que nous puissions conclure sans crainte, avec M. Pidal, que « le théâtre reçut de cette poésie traditionnelle un éclat

castillanes, dans *Rom. popul. de Castilla*, 1906, p. 84-89. — Le Conde Claros que joue (*toca, tañe*) le jongleur n'est peut-être ici qu'un *timbre* pour le romance de l'Infant D. Fernando.

poétique qu'il n'avait pas eu jusque-là » (*op. l.*, p. 215), et que le drame national, au début du XVIIᵉ siècle, dut quelques-unes de ses meilleures qualités, moins à l'art des auteurs qu'aux éléments empruntés à la poésie épico-lyrique ou aux chroniques, dont il fut l'aboutissement.

La fin de l'acte II est remplie par les batailles livrées sous les murs de Valence et par les intrigues galantes de Martín Peláez et Martín Antolínez avec les mauresques Lizara et Dalifa. C'est ici peut-être que l'auteur a mis le plus d'invention personnelle.

L'action de l'acte III se place chronologiquement assez longtemps après celle du second *(Sale el Cid más viejo)*. Cependant, l'épisode des amours des deux chrétiens et des deux mauresques se poursuit; mais bientôt les emprunts au *Romancero* et aux chroniques deviennent de plus en plus abondants. L'ambassade du sultan de Perse au Cid (déjà contée en détail dans la *Crónica general,* au chapitre 947), l'apparition de saint Pierre qui annonce à Rodrigo sa mort prochaine, l'arrivée du roi Bucar qui veut reconquérir Valence, le testament du Cid, la dernière victoire gagnée par le cadavre du héros placé sur Babieca, la retraite de l'armée chrétienne et l'arrivée à Cardeña du cortège funèbre, enfin l'épisode du juif qui veut tirer la barbe au Campéador, forment une suite de tableaux juxtaposés comme les volets d'un triptyque, selon la juste expression de M. Pidal.

L'abondance des romances dans cette pièce (M. Hämel en compte vingt-deux et il y faut joindre celui utilisé dans des indications scéniques, et peut-être celui du Conde Claros) s'explique par ce fait que la pièce paraît avoir été composée au moment où la vogue du *romancero* avait atteint toute sa force, puisque ce fut précisément au début du XVIIᵉ siècle (1600-1602) que parurent les premières éditions du *Romancero general en que se contienen todos los romances impresos*. L'auteur a-t-il puisé à d'autres sources? A-t-il utilisé, en particulier, la Chronique générale ou la Chronique particulière du Cid? Dans quelle mesure et de quelle manière l'a-t-il fait? Ce sont des questions qu'il faut laisser à M. Hämel le soin d'élucider, s'il donne au public une édition plus accessible des *Haçanas*.

Celle qu'il nous offre aujourd'hui est purement « diplomatique ». En réalité, elle est à peu près illisible pour les non initiés. Elle reproduit, tel qu'il est, paraît-il, le texte de 1603. Ce texte est donc extraordinairement incorrect. Tous les genres de fautes imaginables y sont prodigués, réunion de plusieurs mots en un seul, mots coupés en deux, confusions fréquentes de lettres, omissions, additions, introduction dans le corps du vers des noms des interlocuteurs, et, bien entendu, une ponctuation des plus fantaisistes. Nous avions réuni de tous ces erratas une liste dont nous faisons grâce au lecteur. Il semble que le copiste ait reproduit un texte qu'il n'entendait point et que l'imprimeur, de son côté, ait joint à ces fausses lectures l'abondante

contribution de ses erreurs personnelles. La métrique, par contre, sauf les erreurs produites par les mauvaises lectures, est relativement correcte. Le mètre de beaucoup le plus employé est la *redondilla (abba)*. Puis viennent le romance, les tercets et les octaves. Souhaitons que M. Hämel nous présente bientôt un texte moins diplomatique.

E. MÉRIMÉE.

Baltasar Gracián, *El Héroe;* reimpresión de la edición de 1639 publicada con las variantes del códice inédito de Madrid y el retrato del autor por **Adolphe Coster**. Chartres, librairie Lester, 1911; IX-48 p. et 1 f. de table, in-8°.

On savait, grâce à M. A. Farinelli, que la Bibliothèque Nationale de Madrid possédait un manuscrit du *Héros* de Gracián, mais comme ce manuscrit ne portait pas de nom d'auteur, les employés de ce dépôt répondaient invariablement à qui les questionnait : *no existe*. M. Coster, guidé par l'index des manuscrits de la Nacional du tome II de l'*Ensayo* de Gallardo, a retrouvé dans le manuscrit 6646 (ancien S. 206), la première ébauche, corrigée et recorrigée, du célèbre petit livre. La comparaison de l'écriture de cet exemplaire avec des lettres autographes de l'auteur, conservées à la Nacional, l'a convaincu que le manuscrit 6646 est bien de la main même de Gracián.

M. Coster s'est donné la tâche de nous faire connaître le texte du manuscrit avec toutes ses variantes. Pour cela il a réimprimé l'édition du *Héros* de 1639, la plus ancienne que l'on connaisse et dont il a eu la bonne fortune de se procurer un exemplaire; puis il a publié en note les leçons du manuscrit. Cet arrangement présente certains inconvénients, auxquels il eût été possible d'obvier en imprimant sur deux colonnes le texte de 1639 et le premier jet du manuscrit, et en ne mettant en note que les corrections de celui-ci. Quoi qu'il en soit, avec un peu d'attention on arrive à s'initier assez bien au travail de style qui a abouti au résultat connu. L'éditeur a joint à son édition deux notes explicatives (pourquoi deux seulement?). L'une porte que le passage du chapitre VII, où il est question d'un *galante pintor*, désigne Velazquez : cette identification ayant été faite déjà, la note ne nous apprend rien de nouveau. L'autre note interprète fort heureusement un passage du chapitre XI, que moi du moins je n'avais pas compris (voy. *Bulletin hispanique* de 1910, p. 202) : « Cegó Belisario, para que abriessen otros los ojos, y eclipsóse la Luna de España para dar luz á muchos. » M. Coster montre que *Luna* équivaut au connétable D. Alvaro de Luna. De même que la cécité de Bélisaire a fait ouvrir les yeux à d'autres favoris, la décapitation du connétable a été un enseignement pour beaucoup de ses semblables.

Le portrait du P. Gracián, qui ornait autrefois le collège des

Jésuites de Calatayud et qui appartient maintenant à un habitant de cette localité, complète le travail très méritoire de M. Coster. On peut seulement regretter que ce portrait soit une déception pour quiconque aime à retrouver dans un visage les traits les plus marquants du penseur et de l'écrivain : cette figure candide et bonasse ne rappelle en rien l'auteur des petits livres de morale mondaine et du traité des pointes.

M. Coster a certainement droit aux remerciements des lecteurs de Gracián, et ce premier travail fait bien augurer de l'étude d'ensemble qu'il prépare sur le Jésuite aragonais. A. M.-F.

Calderons *ausgewählte Werke in zehn Bänden. Mit Einleitungen und Anmerkungen herausgegeben* von **Dr Wolfgang von Wurzbach**, Privatdocent an der Universität Wien. Leipzig, Hesse & Becker Verlag, s. d. ; 10 tomes en 4 vol. in-8° carré.

L'Allemagne fait encore une consommation de poésie calderonienne assez considérable pour permettre à des éditeurs de publier de temps à autre quelque nouveau choix de drames et de comédies en traduction allemande, accompagné d'éclaircissements et de commentaires plus ou moins réussis. Le choix que nous offre aujourd'hui M. Wolfgang von Wurzbach compte vingt-trois pièces, dont trois ont été traduites par lui, les autres nous sont données dans les versions de Gries, de A. W. von Schlegel, de Otto von der Malsburg et de Wilhelmine Schmidt. Une longue introduction traite de l'époque de Calderon, du théâtre espagnol, de la vie du poète, de ses œuvres et de leur fortune après sa mort. Chaque pièce, en outre, est précédée d'une étude spéciale à la fois bibliographique et littéraire. Il me semble que M. W. von Wurzbach a bien réalisé son programme qui était de renseigner le public allemand sur les travaux entrepris en Espagne et ailleurs depuis une trentaine d'années et qui ont, dans une certaine mesure, renouvelé le sujet. Ses lecteurs lui devront certainement beaucoup de reconnaissance pour la peine qu'il s'est donnée. Je ne lui adresserai qu'une critique de quelque importance, c'est d'avoir vicié — le mot ne paraît pas trop fort — sa vie de Calderon en empruntant plusieurs détails à un romance soi-disant autobiographique, qui a été depuis longtemps discrédité et qu'il n'est plus permis aujourd'hui de tenir pour authentique. M. W. von Wurzbach pourra voir dans la *Revue critique* du 24 juillet 1882 l'historique de l'affaire. Depuis la publication de cet article, aucun argument, que je sache, n'a été produit qui tende à en infirmer les conclusions. Il est donc grand temps qu'on cesse d'invoquer cette piètre supercherie et d'essayer de la mettre d'accord avec des témoignages probants et sûrs

A. M.-F.

Armando Palacio Valdés, *Papeles del Doctor Angélico.* Madrid, Suárez, 1911, 458 pages.

Sous ce titre, Palacio Valdés a réuni une collection d'essais, de notes, d'esquisses, de contes, de maximes philosophiques, morales, humoristiques, trouvée, assure-t-il, dans les papiers du docteur Angel Jiménez. C'est une lecture savoureuse et variée, qui, par une singulière coïncidence (est-elle vraiment si singulière que cela?), nous ouvre des jours curieux sur les idées, la philosophie et le talent si personnel de M. Palacio Valdés. On dirait (s'il ne déclinait toute responsabilité dans les opinions et théories de son ami) qu'il a enfermé dans ces notes toute sa propre philosophie très bien informée, très richement documentée (voyez, en particulier, l'*Intermedio del editor*, et l'*Ultimo paseo del Doctor Angélico*), et sa vision particulière du monde qui nous entoure. Je crois bien que lorsque l'on voudra tracer la *semblanza* définitive de ce laborieux artiste, qui suit si noblement sa voie, il faudra tenir grand compte de ces notes. C'est plaisir que de penser et de discuter avec le docteur Jiménez, qui a lu plus qu'on n'a l'habitude de lire autour de lui, et qui ne se laisse griser ni abuser par son érudition. Je ne sais pourquoi, en le lisant, je pensais souvent à Valera, quoique, à la réflexion, la différence saute aux yeux. L'aimable scepticisme et la fine ironie de l'auteur de *Doña Luz* ne se retrouvent guère ici. La doctrine est plus ferme et la pensée moins enveloppée de cette gaze flottante et brillante qui donne tant de charme à la pensée de Valera. Mais c'est le même goût pour l'interprétation philosophique des choses, la même aptitude à traduire pour les non-initiés les abstractions des divers systèmes, et à en déduire les conséquences morales. Seulement, tandis que le premier aboutit en somme à une sorte d'épicuréisme intelligent et aristocratique, le second, ou tout au moins son docteur Angélico, après avoir fait le tour de divers systèmes, en revient à la foi :

« Adieu, Jiménez. Demande à Dieu de me donner la foi que tu possèdes. »

Et comme il vit mon émotion, il répondit en souriant : « Je n'ai point besoin de la demander, tu l'as déjà. »

REVUE DES REVUES

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, comptes rendus 1909 : M. Besnier, Deux manuscrits épigraphiques de Nicolas Foucault [il s'agit de deux recueils qui furent en possession de l'intendant N. Foucault, et dont l'un, disparu, avait appartenu à un Pietro (Pedro?) d'Avila, et contenait des inscriptions d'Espagne; l'identification en est difficile].

Annales du Midi, avril 1909 : A. Jeanroy, c. r. de *Anthologie catalane*, par J. Anglade; — octobre : A. Puech, c. r. de *Priscillien et le Priscillianisme*, par Ch. Babut; — J. Salverda de Grave, c. r. du *Manual de fonética catalana* de B. Schaedel; — janvier 1910 : Ch. Lécrivain, c. r. de *Les Ibères*, par E. Philippon.

Anales de la Universidad de Chile, 1909 : Federico Hanssen, La seguidilla.

Boletín de la Real Sociedad geográfica de Madrid, 1908, p. 273-304 : Joaquin de Ciria y Vinent, Zamora.

Bulletin mensuel de l'Office desrenseignements agricoles, 1908, pp. 680-687, 834-845 : Agel, L'agriculture dans l'Andalousie orientale.

Bulletin de la Soc. d'études des prof. de langues méridionales, mai 1910 : C. Pitollet, c. r. de *Le poète M. Bretón de los Herreros,* par G. Le Gentil *(à suivre)*; — juillet : R. Thomas, c. r. du même ouvrage; — octobre : F. Morère, L'espagnol dans l'enseignement secondaire.

Etudes, 1908, 5 déc. : P. Lhande, Luis Coloma et ses « Babioles »; — 20 février, 5 mars, 5 juin, 20 août, 20 nov. 1909 : J. Burnichon, Le Brésil; — 20 mars : Fr. Gibert, Mgr D'Hulst et les Exercices de saint Ignace; — 5 et 25 mai : J. Tustes, Un peintre chrétien : Bartolomé Esteban Murillo.

La Géographie, 1908, p. 462-465 : E.-A. Martel, Les « Gargantas » du Haut Aragon.

Journal des Savants, janvier 1908 : J. Guiffrey, c. r. de *Monumentos arquitectónicos de España,* par R. Amador de los Ríos; — juin et juillet 1908 : Elie Berger, Jacques d'Aragon, le Saint-Siège et la France [à propos des *Acta Aragonensia,* publiés par Heinrich Finke].

Modern Language Notes, janvier 1911 : R. Schevill, compte rendu de *Contributions à l'étude de l'hispanisme de G. E. Lessing*, par C. Pitollet.

Le Musée social, août 1909 : H. Lorin, Dans les Asturies. L'Université d'Oviédo et l'enseignement populaire.

Revue bourguignonne, 1908, nos 3-4 : J. Calmette, Contribution à l'histoire des relations de la cour de Bourgogne avec la cour d'Aragon au xve siècle.

Revue des Études anciennes, janvier 1910 : C. Jullian, Stèles espagnoles (p. 89 et planches II et III).

Revue germanique, mai 1908 : C. Pitollet, Lettres inédites de Thomas Carlyle, John Murray et J.-D. Aitken à N. Julius avec une notice sur ce dernier; — mai 1909 : C. Pitollet, Une lettre inédite de Böhl de Faber à l'éditeur Friedrich Perthes à Hambourg relative à la *Floresta de rimas antiguas castellanas.*

La Revue hebdomadaire, 17 avril 1909 : P. Bain, L'Espagne et Napoléon (1804-1809); — 18 décembre 1909 : G. Hanotaux, France-Amérique.

Revue d'histoire diplomatique, avril 1909, avril et octobre 1910 : J. Martin, La préparation de l'Armada ; — janvier 1910 : A. Bourguet, Le duc de Choiseul et l'Alliance espagnole ; — oct. : E. Troplong, c. r. de *Napoléon et la Catalogne,* par P. Conard.

Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde, novembre 1909 : G. Cirot, Les Juifs de Bordeaux. Leur situation morale et sociale, de 1550 à la Révolution ; — juillet 1910 : G.-A. Brutails, San Millan de la Cogolla et Saint-Émilion.

Revue pédagogique, avril 1906 : H. Mérimée, L'enseignement primaire en Espagne; — mars 1910 : G. Cirot, La réforme de l'enseignement primaire en Espagne.

Revue des Pyrénées, 1909 : G. Desdevises du Dezert : La peinture catalane primitive d'après quelques livres récents [à propos de *Los cuatrocentistas catalanes* de S. Sampere y Miquel].

Romania, 1909, janvier : A. Morel-Fatio, c. r. de *El libro de los Gatos*, édité par G.-T. Northup; de *Cancionero y obras en prosa de Francisco de la Torre,* édité par A. Paz y Mélia.

Studi di Filologia moderna, 1908 : P. Savj Lopez, L'ultimo romanzo del Cervantes *(Persiles y Sigismunda)* ; — 1909 : E. Mele, Per la fortuna del Cervantes in Italia nel Seicento ; — A. Pellizzari, I manoscritti portoghesi della R. Biblioteca nazionale di Napoli.

Transactions of the Connecticut Academy of Arts and Sciences, XV july 1909 : H. R. Lang, Communications from Spanish cancioneros [voir *Bull. hisp.*, 1911, p. 94] ; — R. Schevill, Swift's hoax on Partridge, the astrologer, and similar jests in fiction [rapprochement avec *Los tres maridos burlados* de Tirso].

Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin, 1908 : O. Quelle (p. 294-316, 407-426), Beiträge zur Kenntnis der Spanischen Sierra Nevada ; — (p. 625-631), Zur Geologie und Geographie der Spanischen provinz Jaën.

CHRONIQUE

~~~ Notre éminent collaborateur et ami D. Enrique Piñeyro y Barry est décédé à Paris, le 11 avril dernier, à l'âge de soixante et onze ans. Une occasion se présentera pour nous, bientôt nous l'espérons, de dire quelle fut l'œuvre du défunt et ce que représente dans l'histoire littéraire espagnole la longue suite de ses beaux travaux; mais nous devons, dès aujourd'hui, nous acquitter envers sa mémoire d'une dette de reconnaissance en rappelant son active collaboration à notre *Bulletin*, qu'il a honoré en y publiant plusieurs articles aussi remarquables par la vigueur et la précision de la pensée que par la correction et l'élégance du style. Nos lecteurs n'ont pas oublié ses portraits de Larra, d'Espronceda, de la Avellaneda, d'Olmedo, de Heredia, de Cienfuegos, et tout dernièrement encore sa magistrale étude sur Blanco White. Nous adressons à la famille de notre si regretté ami l'expression de notre respectueuse condoléance.

~~~ Dans les *Mélanges littéraires publiés par la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand à l'occasion du centenaire de sa création* (Paris, Alcan, 1910), on ne sera pas étonné que, pour sa contribution, M. Desdevises du Dezert, qui est professeur d'histoire moderne et doyen de cette Faculté, ait tenu à publier quelques pages relatives à l'Espagne, à laquelle il a consacré bien des années de consciencieux et utile travail. Il nous fait connaître en effet un petit traité *Du moyen de discourir sur les péchés des Rois (El modo de discurrir acerca de peccados de Reyes)* qu'il a trouvé aux Archives du Vatican, et qui fut écrit en 1643, au moment de la chute d'Olivares, par Fray Juan de Santo Thomas, confesseur de Philippe IV. Le religieux commence par trouver fâcheux que ce roi, au lieu de faire connaître sans ambages la disgrâce de son favori, mette dans tous ses décrets «que el conde duque solo se fué á curar por sus achaques». Il se plaint ensuite que le cardinal Borja, après avoir longtemps manqué à la résidence, ait obtenu l'archevêché de Tolède. Il se demande si le roi a bien agi à l'égard des Grisons, des Catalans. Il blâme l'habitude qu'ont les rois de demander des dons gratuits et de créer tant de commissions en dehors des conseils. Il critique la baisse de la monnaie. La négligence dans les affaires et la prodigalité sont encore des thèmes de confession dont il se propose d'entretenir le roi. Ce petit *memento* n'est pas bien long, mais il jette un jour intéressant sur les griefs imputables à Philippe IV et sur ce que pouvait lui dire son confesseur. — Le texte est traduit en bas de page. G. C.

19 avril 1911.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS.
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Impr. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

Vol. XIII. Juillet-Septembre 1911 N° 3.

SUR L'ORIGINE
DE QUELQUES MOTIFS ORNEMENTAUX
DE LA CÉRAMIQUE PEINTE D'ARAGON

I

La tête et l'encolure du cheval, vues de profil.

Les fouilles de Numance ont livré aux explorateurs, et en particulier à M. Schulten, un certain nombre de dessins fortement ornemanisés, représentant incontestablement l'encolure d'un cheval et sa tête.

La vue de deux échantillons remarquables conservés au Musée archéologique de Madrid intéressa d'autant plus M. Breuil, dans une visite qu'il y fit ces mois derniers, que des recherches analogues sur des arts préhistoriques différents et plus anciens, l'ont à maintes reprises préoccupé. Avec l'aimable agrément des conservateurs et l'aide de M. Cabré, il prit le décalque des motifs reproduits (*fig. 1 et 2*, n° 2). Il put les rapprocher de certains autres déjà publiés par M. Mélida[1], dont l'un moins et l'autre plus stylisé (*fig. 2*, nos 1 et 3).

Dans tous ces dessins, l'encolure, très large, s'élève en un triangle isocèle dont un côté se renfle un peu tandis que l'autre se creuse, et dont l'extrémité s'incurve fortement et tend à s'enrouler en spire. Le côté convexe du triangle porte ordinairement un grand nombre de petits traits obliques figurant la crinière; les deux oreilles sont également figurées soit au point où la tête s'insère à l'extrémité effilée de l'encolure, soit sur la tête elle-même. Celle-ci a une forme très

1. *Excavaciones de Numancia*, in *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, 1908.

conventionnelle, composée d'une partie cranienne plus ou moins circulaire, avec l'œil ordinairement représenté au centre, et d'une partie faciale séparée de la première par un étranglement très accentué. Cette seconde partie a la forme d'un triangle isocèle dont le sommet se raccorderait à la partie cranienne, et la base, très évasée, lui serait opposée. Les côtés sont plus ou moins concaves. A l'intérieur, sur le

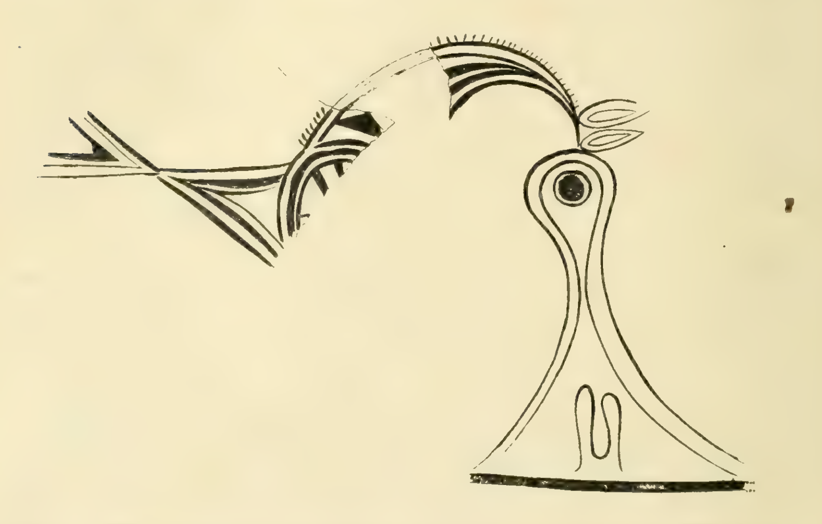


Fig. 1. — Tête et encolure de cheval sur un tesson de poterie de Numance.

grand tesson du Musée de Madrid (*fig. 1*), on distingue une sorte d'ω renversé qui figure assurément les naseaux.

Dans une figure (*fig. 2*, n° 3) de Numance, reproduite par M. Mélida, la tête est particulièrement réduite, la crinière est omise, l'enroulement du sommet de l'encolure très marqué.

Sur deux tessons, découverts par le marquis de Cerralbo dans ses fouilles de Santa Maria de Huerta, des fragments de spirales enroulées plusieurs fois sur elles-mêmes se terminent par une tête parfaitement perceptible quoique réduite à sa plus simple expression (*fig. 2*, nos 4 et 5).

Si l'on rapproche des têtes de chevaux ornemanisées de Numance un certain groupe d'éléments décoratifs de la céramique contemporaine découverte en plusieurs points de

l'Aragon et de la Murcie septentrionale, on ne peut nier que ceux-ci dérivent de celles-là.

L'encolure a conservé la même forme; elle porte encore très souvent, du côté convexe, les petites lignes hérissées de la crinière, mais la tête est profondément modifiée (*fig. 3*, n° 1) ou même entièrement supprimée (*fig. 3*, n° 3). L'extrémité enroulée sur elle-même du triangle prend la place de

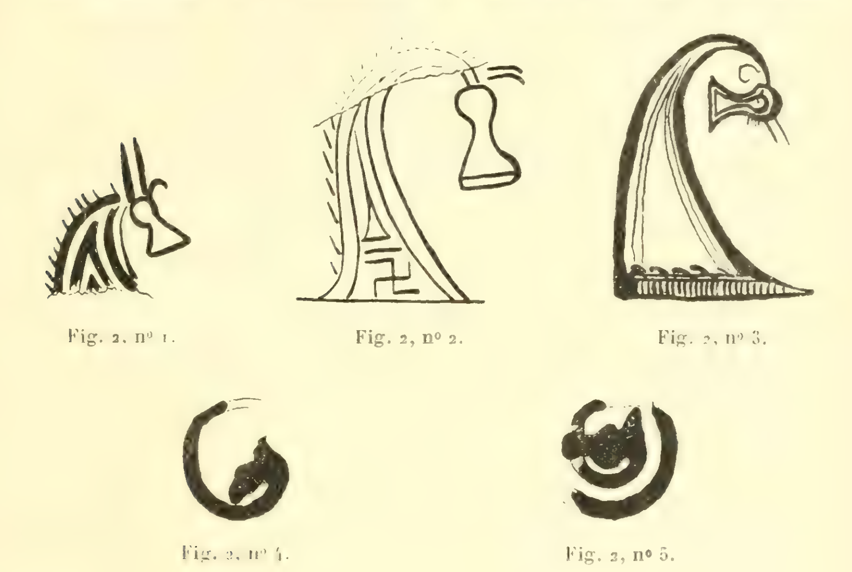


Fig. 2, n° 1. Fig. 2, n° 2. Fig. 2, n° 3.

Fig. 2, n° 4. Fig. 2, n° 5.

l'œil et des cercles qui lui étaient concentriques (*fig. 3*, nos 1 et 2). Par une sorte de gauchissement déjà sensible en *figure 2*, n° 1, le triangle facial en arrive à présenter sa base du côté interne, et à s'insérer par un côté à la spire, tandis que l'autre émet un long appendice simulant un bec d'échassier; parfois les oreilles subsistent sous forme d'une paire de lignes ondulées s'insérant de chaque côté de cette pointe (*fig. 3*, n° 1).

A des stades plus simplifiés encore, la crinière, les oreilles, le triangle facial disparaissent tour à tour, et il ne reste plus que des ornements en triangle à extrémité s'enroulant sur elle-même (*fig. 3*, nos 3, 4, 5).

Ce motif ornemental arrive à se simplifier encore. Sur le même tesson de Numance, au Musée archéologique de Madrid,

qui montre la plus belle tête de cheval de notre série, on peut voir aussi des lignes courbes en forme d'arcs de cercle à convexité supérieure, dont une extrémité porte latéralement,

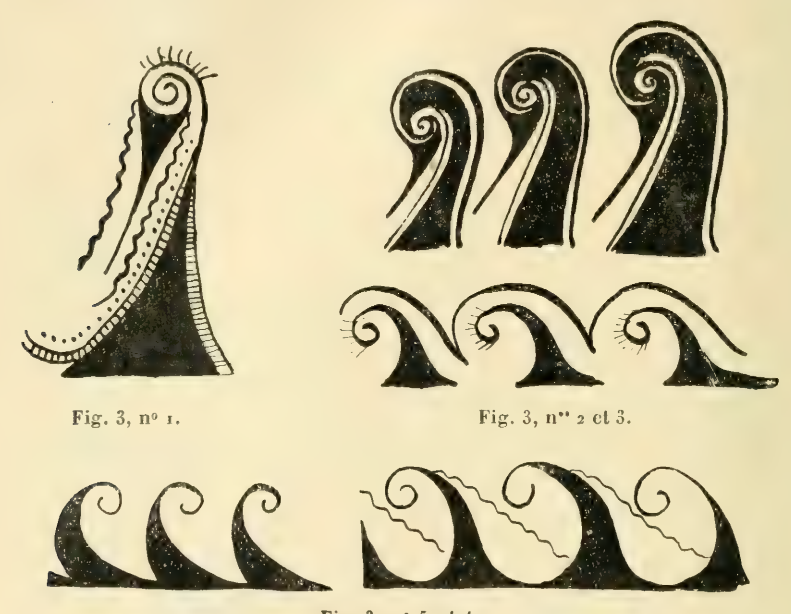


Fig. 3, n° 1.

Fig. 3, n°s 2 et 3.

Fig. 3, n° 5 et 4.

du côté interne, une ligne enroulée (*fig.* 4, n° 4). Le bout des deux arcs parallèles dépasse l'insertion de la spirale qui n'en est que la continuation, et peut figurer les deux oreilles de la

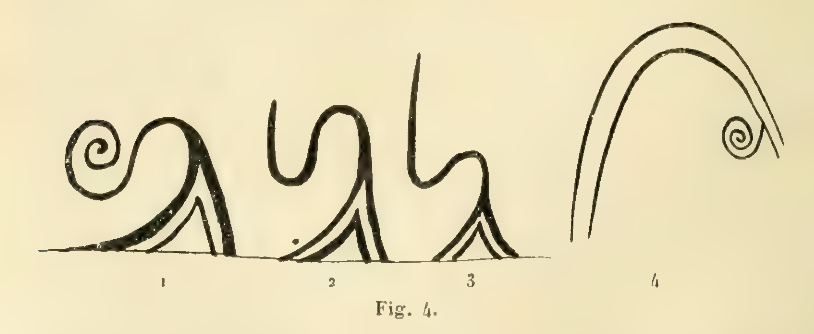


Fig. 4.

tête du cheval. L'arceau représente ce qui reste de l'encolure, et l'enroulement ce qui subsiste de la tête.

A côté de cette série, que nous empruntons à des tessons de

Numance et de Calaceite, nous devons placer *(fig. 4)* des ornements peints sur des fragments de céramique d'Amarejo (Albacete), publiés par M. Pierre Paris (*Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive,* t. II). Le n° 1 de la *figure 5* est à peine distinct de 1, *figure 3,* de Calaceite, mais la crinière et les oreilles ont disparu; en revanche, des petits traits



Fig. 5.

rayonnants, peut-être issus des poils de la crinière « *rentrés* », occupent l'intérieur de la spire. L'espèce de bec déjà signalé accentue sa tendance à s'incurver extérieurement. Dans 2 et 3, *figure 5,* cette partie prend un développement tout à fait énorme, et s'incurve à la manière d'une défense de mammouth. C'est le point de départ de l'enroulement spiralé externe des n°s 4 et 5, *figure 5,* où cette partie entre en régression. Elle est devenue rudimentaire en 6, *figure 5.*

Au contraire, sur plusieurs fragments de Numance (*fig. 4,* n°s 1, 2, 3), c'est l'enroulement interne, dérivé du crâne et de l'œil, qui s'atrophie; il n'en reste qu'un commencement d'enroulement interne d'une ligne qui s'enroule de suite en sens inverse, à moins qu'après avoir décrit une anse, elle monte simplement tout droit.



Fig. 6.

Un graphique plus compliqué d'Amarejo dérive également de la même origine. Si l'on part des n°s 1 et 2, *figure 3,* de Calaceite et Saragosse, on verra qu'il consiste simplement en la soudure de deux parties supérieures spiralées et prolongées en sorte de bec *(fig. 6).*

II

La tête de cheval (?) de face.

Parmi les encolures s'enroulant à l'extrémité supérieure publiées par M. Mélida, l'une (*fig.* 7, n° 1) porte une tête de face avec les oreilles bilatérales, les deux yeux également vus de face, et un front à ornement triangulaire. La bouche est vue de profil et est constituée, comme celles des dragons de

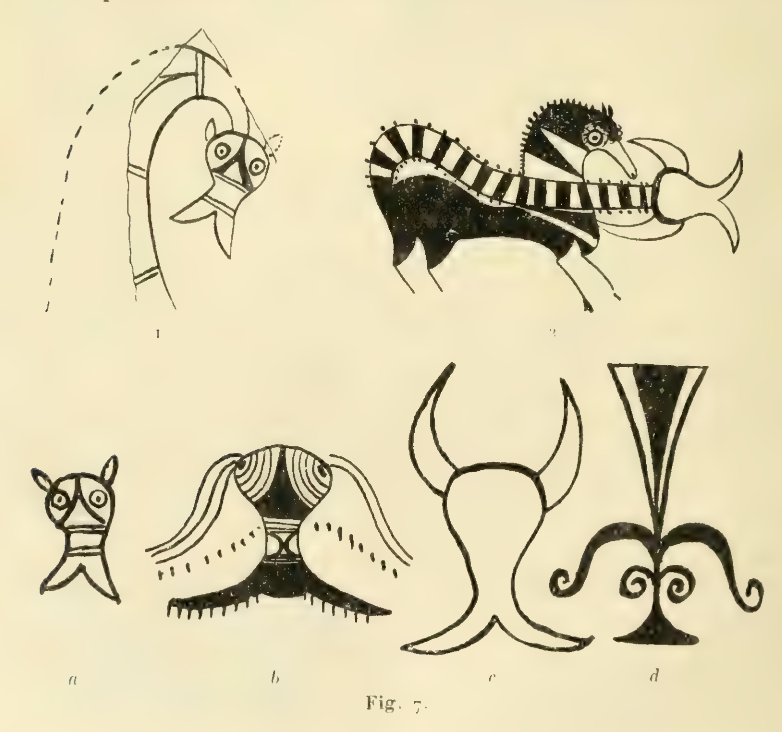


Fig. 7.

l'art barbare et scandinave, de deux mandibules très écartées, tendant un peu à s'enrouler sur eux-mêmes à l'extérieur.

La même tête, mais sans détail, avec de grandes oreilles semblables à des cornes, termine une sorte de serpent annelé servant de queue à une figure de cheval de Numance (*fig* 7, n° 2).

Sur un autre tesson de même origine, la même tête se retrouve isolément, avec les mandibules armées de dents, les oreilles pendantes et sinueuses, les yeux tangents au cordon externe et servant de centre à de nombreuses courbes emboîtées (*fig. 7*, 2ᵉ ligne, *b*).

En *figure 7*, nº *d*, nous présentons un motif ornemental d'un des vases de Saragosse ; les motifs latéraux sont originairement issus d'une autre source, mais leur symétrie paraît

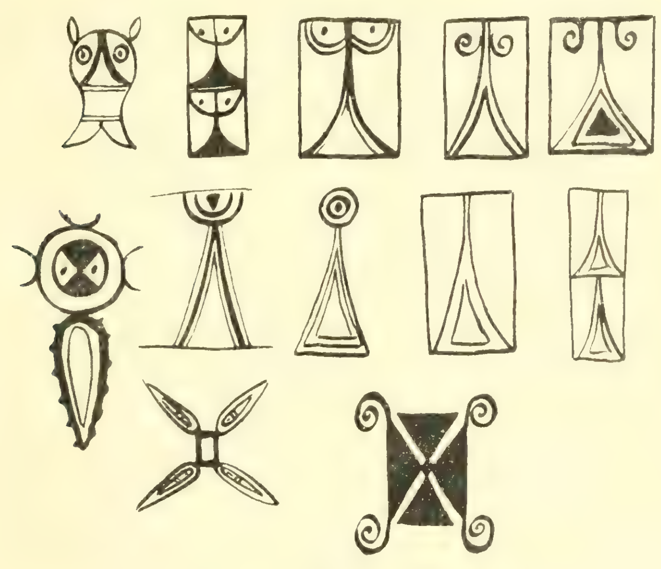


Fig. 8.

avoir fait naître la pensée d'une face analogue à *b* ; en ce cas, les deux petites spires figurant les yeux, les deux grandes, les oreilles ou les cornes, on y aurait ajouté un mufle en triangle surbaissé, transposition linéaire de celui de *b*, et une encolure triangulaire qui, dans l'original, est entre deux autres latérales (*fig. 14 b*).

Il est probable que le motif de la tête de face doit se développer davantage encore, mais nous ne pouvons présenter l'évolution que d'une portion de son graphique : les deux yeux, avec, entre eux, le triangle frontal à côtés concaves (*fig. 8*, nº 1). Ce motif est ordinairement encadré dans un rectangle

(*fig. 8*, nos 2, 3, 4, 5, 9, 10); le triangle frontal y subit des variations sans intérêt, mais il n'en est pas de même des yeux. Ceux-ci sont parfois formés d'un point enfermé par un double arc de cercle concentrique (*fig. 8*, n° 3) dans l'angle formé par le sommet du triangle frontal avec le côté supérieur du rectangle; d'autres fois, un arc de cercle unique les enserre tous deux dans la même région, partant des coins du rectangle, et le motif total se répète en zone continue (*fig. 8*, n° 2). En d'autres cas, chaque œil est fait d'une petite spire s'insérant, soit sur les côtés du triangle, au voisinage de son sommet, soit sur la ligne supérieure du rectangle (*fig. 8*, nos 4 et 5).

Il arrive que les deux yeux se fusionnent et viennent se placer à la pointe du triangle frontal (*fig. 8*, nos 7 et 8); si celui-ci est libre de son encadrement, l'œil unique se présente comme un cercle ocellé; si le cadre subsiste, le cercle ocellé est remplacé par un demi-cercle appliqué sur la ligne horizontale supérieure[1].

Dans les stades suivants, toute trace de l'œil a disparu et le triangle frontal demeure tout seul (*fig. 8*, nos 9 et 10), se multipliant, comme les précédents, en longues théories longitudinales ou transversales.

Peut-être y aurait-il lieu de rapprocher de la série précédente un motif rayonné simulant une fleur à quatre pétales (*fig. 8*, n° 6). Le cercle inscrit qui se trouve au centre présente une division en quatre quartiers opposés deux par deux : une paire est remplie par la peinture, l'autre présente deux ponctuations dont l'agencement, par rapport aux triangles des quartiers voisins, rappelle la disposition des yeux et du triangle frontal de la tête qui est au début de cette série. Si ce rapprochement vient à être confirmé par d'autres données, on pourrait s'attendre à constater que les quatre pétales ne sont autre chose que des oreilles dépouillées de leur signification originaire.

Dans un autre motif, très voisin du précédent, le centre est

1. On peut alors rapprocher le graphique total de la tête de cheval de profil (*fig. 1 et 2*).

réduit à un petit rectangle sans attributs, mais les yeux ont émigré du centre dans les « pétales » que nous supposons pouvoir être des oreilles individualisées et devenues purement ornementales. On peut encore joindre aux figures régulières précédentes l'espèce de croix de Malte (*fig.* 8, n° 12) aux coins de laquelle de singulières spires rappellent un peu celles qui accompagnent les triangles des numéros 4 et 5.

III

Petits chevaux en théorie.

L'évolution de la tête et de l'encolure du cheval sur la céramique de Numance et d'Aragon, en même temps que l'importance numérique des figures de cet animal dans les images peintes sur ces vases, donnait quelque vraisemblance à l'idée que d'autres ornements encore du même ensemble ornemental devaient dériver du cheval.

C'est avec cette présomption que nous avons examiné la décoration des beaux vases du Musée de Saragosse publiés récemment par M. Pierre Paris[1].

L'étude des divers motifs qui s'y rencontrent dénote leur très étroite solidarité ; l'analyse comparée de leurs éléments, en apparence complexes et divers, permet de les ramener à un seul schéma fondamental dont les parties seules varient un peu[2].

Malgré l'apparence végétale de ces ornements, qui simulent une tige ondulée ornée de feuilles, de bractées et de vrilles capricieuses, nous croyons *extrêmement probable*[3] que le point de départ de tous sans exception est la figure de petits

1. Pierre Paris, *Vases Ibériques du Musée de Saragosse*, in *Monuments et Mémoires* publiés par l'Académie des Inscriptions (1er fasc., t. XVII).

2. Mis à part le motif déjà identifié dans le premier paragraphe.

3. Nous n'osons dire absolument certain. D'autre part, nous considérons comme absolument évidente l'influence de motifs végétaux auxquels sont empruntés certains motifs accessoires. Voir à ce sujet Pijoan, *La Ceramica iberica a l'Arago* (*Annuaire de l'Institut d'Études catalanes*, 1908).

chevaux se suivant en deux théories linéaires se juxtaposant d'une manière alterne.

Il est rare que les deux séries soient séparées par une ligne droite; cela a lieu en *a* (*fig. 9*), où la division linéaire est marquée par une bande continue à très petites ondulations, le long de laquelle se groupent les deux théories alternes de chevaux. Un seul est assez clairement figuré; il se divise en trois parties (*fig. 13*, n° 1): le corps, formé par une tache en croissant dont les pointes, tournées en bas figurent les pattes de l'animal; sur ce croissant s'insère la queue, enroulée sur elle-même en spirale, et la tête, supportée par une encolure formée d'un faisceau de traits longitudinaux; la tête est une tache opaque à plusieurs appendices représentant le museau et les oreilles.

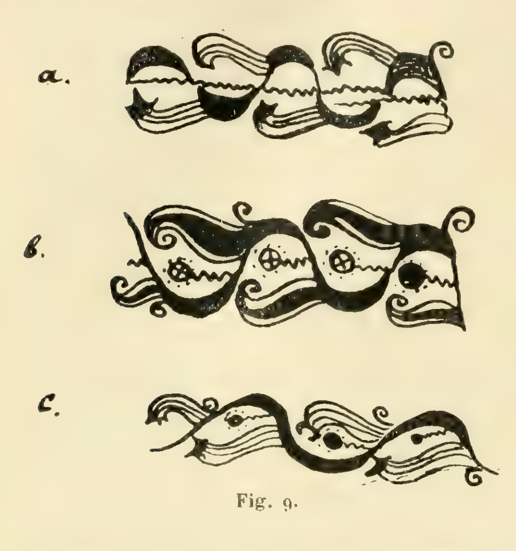


Fig. 9.

Dans l'agencement alterne des petits chevaux (*fig. 9, 10, 11*),


Fig. 10.

la patte antérieure de l'un se continue avec la patte postérieure du suivant de la série alterne, et en se soudant ainsi, les corps arrivent à former une chaîne ondulée qui se substitue, comme axe du dessin, à la ligne droite primitive: celle-

ci, sectionnée, est terminée par des cercles opaques ou croisillonnés simulant des fleurs et qui peuvent faire songer à la roue solaire des monnaies gauloises, qui, logée sous le ventre du cheval, est le résidu ultime des roues du char triomphal des monnaies grecques.

Les corps de chevaux en série alterne forment tout d'abord d'importants renflements de la pseudo-tige végétale, mais ces renflements tendent à s'effacer et la ligne méandrique à acquérir un calibre plus uniforme, où les pleins et les déliés se



Fig. 11.

confondent. Mais en même temps ses sinuosités subissent des variations extrêmes (*fig. 11*), par exemple en devenant si importantes et si resserrées que ce qui reste des chevaux, encolure et queue, est obligé de se redresser, transversalement au sens général de la bande décorative en prenant leur point d'attache, non plus à mi-côte de la convexité des anses qui étaient originairement leur corps, mais au fond des concavités de l'anse suivante, procédant du corps du cheval suivant de la bande opposée.

En d'autres cas, l'axe ondulé, originaire de la chaîne des corps, est à son tour supprimé, soit que les éléments subsistants (queue et tête) soient groupés sur une simple ligne droite (*fig. 12*, n° 9), soit qu'une autre dispersion préside à leur groupement (*fig. 12*). Il semble en effet étrange, à première vue, que les divers dessins dont nous avons donné les variations principales puissent être de simples adaptations du même thème fondamental. Nous avons groupé dans le tableau analytique (*fig. 13*), la succession des variantes qui s'éche-

lonnent à partir de la figure du cheval encore intelligible jusqu'à des décorations en apparence fort simples. On y verra les transformations, synchroniques aux adaptations diverses du groupement d'ensemble, qui portent sur l'élément fondamental qui le compose. Nous avons disposé son évolution en deux colonnes étroitement parallèles, quoique d'un effet décoratif sensiblement différent.

Nous avions dit plus haut que la figure du cheval se composait ici de trois éléments : tête avec l'encolure, et queue, toutes deux insérées latéralement au centre de la convexité d'un croissant représentant le corps et les pattes (*fig. 13*, nos 1). Or, la queue, souvent omise, remonte graduellement le long de l'échine et s'en vient rejoindre l'encolure, à la base de laquelle elle semble une bractée à l'aisselle d'une feuille (*fig. 13*, nos 3 à 7); il lui arrive parfois de s'insérer sur un point quelconque des environs, si la place vient à manquer (*fig. 12*), ou encore son enroulement vient à s'inverser de manière à constituer avec l'encolure une double spirale complète (*fig. 13*, no 4').

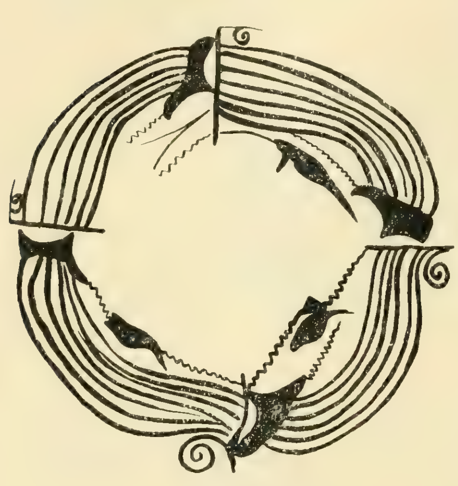


Fig. 12.

L'encolure se modifie aussi : tantôt la tête demeure, simulant l'épanouissement foliacé terminant une large bractée membraneuse à nervures longitudinales (série droite de la figure 13), tantôt elle disparaît et sa place est prise, exactement comme dans l'évolution de l'encolure séparée, par l'enroulement sur elle-même de la terminaison de l'encolure (*fig 13*, série gauche et no 9).

La figure du cheval, à ce stade déjà lointain, est réduite à deux spirales inverses partant du même point, l'une longue et

portée sur un rinceau, résidu de l'encolure et de la tête, l'autre courte et sessile, dernier vestige de la queue, qui disparaît souvent à son tour (nos 8 et 9).

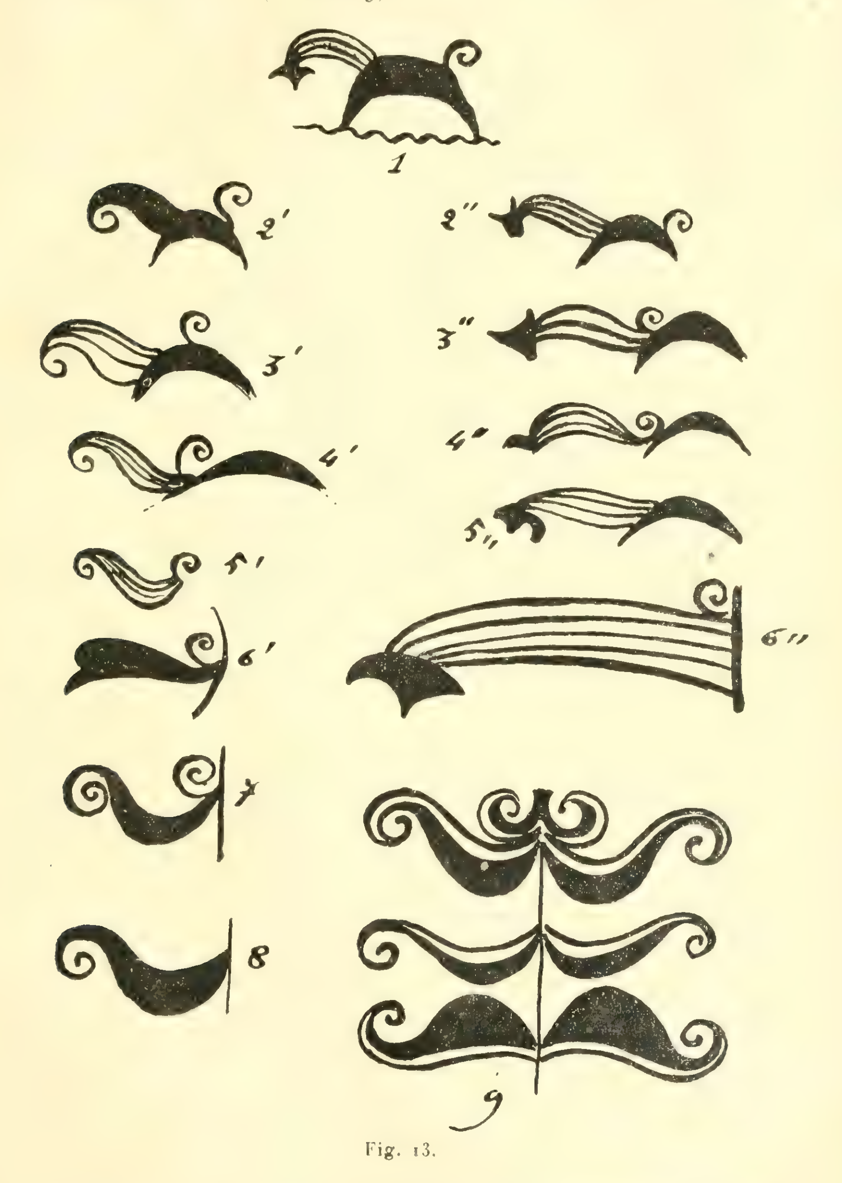


Fig. 13.

Disloquée de ses voisines, elle devient un simple motif ornemental susceptible d'amener des groupements singuliers et

originaux comme ceux de plusieurs des vases de Saragosse (*fig. 14*), et où l'on peut, semble-t-il, trouver un écho des ornemanisations spiralées qui prévalent (*fig. 16 et 17*), à la même époque, dans l'art de la Tène du nord de la Gaule et de l'Europe occidentale[1].

Là aussi, dans ce district déjà lointain, on trouve des peintures rouges sur des vases à pâte rosée; trop souvent elles sont effacées, mais le musée de Saint-Germain en possède plusieurs où des rinceaux largement tracés et s'enroulant en spirales d'un haut effet décoratif ne sont pas sans rappeler plusieurs des motifs rencontrés sur les vases de Saragosse. Et justement, les plus beaux de cette série champenoise, découverts par M. Bosteau-Paris, laissent admirer sur leur panse une série de grandes figures de chevaux stylisées, admirablement transformées en ornements qui donnent une grande idée du goût de leur auteur (*fig. 16* et *17*).



Fig. 14.
Motifs peints sur des vases de Saragosse rappelant particulièrement l'art de la Tène (spécialement les ancres *a, a, a* rejoignant deux spirales).

Si l'on se souvient que nos cimetières champenois ont livré aussi des vases grecs à figure blanche, comme ceux dont les tessons s'associent souvent, quand ce ne sont pas des débris plus récents, à ceux de la céramique dite ibérique, notre rapprochement semblera moins arbitraire.

Il est difficile, alors, de voir autre chose dans la peinture ibérique sur les vases en Aragon, tout particulièrement, que

1. L'ornementation d'un des vases de Saragosse, auquel sont empruntés d'ailleurs quelques éléments de cette étude, mais vue du côté de la photographie publiée par M. Pijoan, est du *plus pur style* de la Tène et absolument démonstrative (*fig. 14*). Il en est de même du fragment de chapiteau d'Elche, publié par M. Pierre Paris (*fig. 37* et planche III), de son *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, t. I.

l'épanouissement de l'art de la Tène dans la peinture céramique, avec une note particulière à cette région.

N'y a-t-il pas lieu de distinguer dans l'ensemble des tessons ornés que l'on commence à connaître, des phases, ou des provinces? De plus compétents que nous nous l'apprendront sans doute ; mais il n'est pas possible, lorsqu'on rapproche les figures si riches, si variées, si animées des vases peints d'Elche,



Fig. 15. — Vase de Saragosse a décoration peint du style de la Tène (d'après Pijoan, *loc. cit.*).

des vases peints d'Aragon, de n'être pas frappés de l'énorme chute artistique qu'il y a des premiers aux seconds. Sans doute, la situation continentale de Numance et de Saragosse ne laissait filtrer que peu de chose du sentiment artistique et du goût de la nation que, sur le littoral méditerranéen, la fréquentation de l'art hellénique ne pouvait manquer d'inspirer.

Rien n'est plus suggestif de cette influence, que l'admirable fragment découvert à Ampurias et appartenant à M. Cazurro[1], et un autre fragment dont nous avons vu la photographie inédite chez M. Vivès, et où s'aperçoivent des cavaliers et des

1. *Annuaire de l'Institut d'Études catalanes,* chronique de la Section archéologique, 1908. Ce vase a été publié par M. Cazurro dans le *Bulletin hispanique*, cette année même, pl. I.

piétons luttant et chassant un animal (sanglier?), qui n'ont pu être tracés que par un pinceau formé à l'école des Grecs.

Et si certains rapprochements ont semblé spécieux avec le monde mycénien, qu'on se souvienne que l'art gothique flamboyant est une résurrection, à près de vingt siècles de distance, des principes décoratifs de l'art de la Tène, déjà naissants dans le néolithique des Balkans; qu'il n'est aucun art décoratif plus étroitement semblable à celui-ci que l'art des Maori de Nouvelle-





Fig. 16.



Fig. 17.

Zélande, qui ne lui devait pourtant rien et dont le point de départ, le tatouage de la face, est absolument différent. Qu'on se souvienne que certaines stylisations de la céramique peinte de Suse, et même certains ensembles décoratifs[1], avaient pu faire songer à l'Égypte néolithique, si éloignée dans l'espace, à la décadence mycénienne, plus récente de plusieurs mille ans.

Mais chacun des arts décoratifs, même quand il a reçu du dehors des influences, doit, au point de vue de son évolution ornementale, être étudié à l'intérieur de ce qui lui appartient certainement, et cette étude ne peut être tentée que sur des

1. Je n'ai rien pu trouver de plus *identique* aux décorations susiennes issues du torse et des bras humains, que certains motifs gravés sur bambou des îles de la Sonde et certains tatouages tunisiens : on ne peut en conclure qu'un phénomène convergeant de déterminisme psychologique.

ensembles assez nombreux pour donner des éléments susceptibles d'établir des filières.

Agir autrement expose à de graves erreurs d'interprétation, comme celles qui avaient fait rapprocher à M. Gautier (à côté d'interprétations excellentes) des têtes de bœufs dégénérées, peintes sur céramique de Susiane, des figures de danseuses de Négadah, et fait prendre à M. Siret des têtes de face néolitiques stylisées pour un palmier ou un poulpe.

Chaque art a sa manière à lui de créer les mêmes motifs d'ornementation que le voisin a obtenus par un tout autre chemin, et le même art en a suivi souvent simultanément plusieurs pour arriver à un seul et même élément décoratif. Aussi est-il loin de notre pensée de croire que nous avons expliqué toutes les ornementations spiralées qui peuvent se rencontrer dans l'art ibérique : nous avons établi certaines filières, certains enchaînements, chose d'autant plus facile qu'il semble que ces divers fragments, issus d'une région très circonscrite, aient été ornés par la même « équipe » de décorateurs.

Abbé H. BREUIL.

Juan CABRÉ AGUILO.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

DES "CANTIGAS" D'ALPHONSE LE SAVANT

(D'APRÈS LES *CODICES* DE L'ESCURIAL)

L'édition des *Cantigas* d'Alphonse X par l'Académie espagnole[1] rend inutiles toutes les recherches d'ordre purement bibliographique. On n'en saurait dire autant du commentaire que le marquis de Valmar a pu donner des *Cantigas* elles-mêmes. Ni l'authenticité de ces curieux poèmes, ni leurs formes métriques, ni leurs espèces diverses quant à leur origine, ne pouvaient être déterminées par le seul examen littéraire. Un autre facteur, complètement négligé par les érudits, avait cependant, ici, une importance capitale : c'est la musique, qui forme avec la poésie des *Cantigas* un tout indivisible. En séparant ces deux éléments, on s'est en effet, comme nous le verrons, laissé entraîner à de graves erreurs ; et notre objet sera atteint si, en restituant à la musique sa part légitime, nous indiquons, à propos des *Cantigas,* une méthode d'analyse plus scientifique.

Nous croyons devoir commencer notre travail en appliquant cette méthode à quelques *Cantigas* choisies parmi les plus caractéristiques. Ce n'est en effet qu'après un examen détaillé, minutieux, de ces petits « poèmes lyriques », que nous pourrons tenter de déterminer les rôles respectifs du poète et du musicien, et conclure de ces observations à une unité d'inspiration ou à une collaboration. Alphonse X sera-t-il le seul auteur des *Cantigas,* ou verrons-nous en celles-ci le résultat

1. *Cantigas de Santa Maria, de Don Alfonso el Sabio.* Las publica la Real Academia Española. 2 vol. Est. tip. de Don Luis Aguado, Madrid, 1889.

varié d'un effort collectif? Et ces œuvres elles-mêmes seront-elles populaires ou érudites? Distinguerons-nous en elles une influence étrangère? Déterminerons-nous, au contraire, le caractère nettement espagnol de leur conception? Dans telle *Cantiga,* la composition musicale aura-t-elle précédé ou suivi la composition poétique? Ce sont là autant de points de vue que, seules, les recherches musicales pouvaient éclairer.

C'est donc faute d'avoir étudié simultanément la poésie et la musique dans ces véritables « poèmes lyriques », que les commentateurs des *Cantigas* n'ont pu donner à leurs jugements qu'une valeur par trop subjective. Les trouvères, en qui Pierre Aubry voyait les précurseurs de Wagner[1], étaient comme lui des *Tondichter,* c'est-à-dire des musiciens-poètes unissant sous le sceptre du drame la nature féminine ou musicale, et la nature créatrice ou poétique. C'est là ce qui rend incomplet le beau monument élevé à l'œuvre alphonsine par l'Académie espagnole : c'est là aussi l'origine des erreurs qui se perpétuèrent de Soriano Fuertes[2] à M. Paz y Mélia[3]. Comment, en effet, détruire ce dualisme sans en stériliser les éléments? Quelle valeur possède en soi la poésie des *Cantigas* et quelle est la forme plastique de la composition musicale? L'on se heurte à une métrique irrégulière et à une mélopée rompue. Mais en embrassant d'une seule vue le poème et la musique, l'un s'éclaire par l'autre, et toute difficulté d'analyse ou d'interprétation disparaît.

*
* *

Les deux manuscrits j. b. 2 et T. j. I de la bibliothèque de l'Escurial, que nous avons pris pour textes de notre étude, ont été décrits avec soin par M. Paz y Mélia dans l'édition de l'Aca-

1. P. Aubry, *Trouvères et Troubadours* (2e édit.). Collect. Les « Maîtres de la Musique ». Paris, Alcan.
2. Soriano Fuertes M., *Historia de la música española desde la venida de los Fenicios hasta el año de 1850.* Madrid, 1855, 4 vol. in-8°; cf. t. I.
3. Paz y Melia, Ed. de l'Acad. esp. cit., t. I, p. 37 sq.

démie espagnole[1], et nous y renvoyons nos lecteurs. Mais, à la première page, nous trouvons cette phrase énigmatique : « Tiene (el códice principe j. b. 2) la música de todas ellas (cantigas) en notación rabínica. » Cette expression de *notación rabínica* est une erreur léguée aux érudits par M. Soriano Fuertes dont l'ouvrage principal[2] ne saurait faire autorité après les travaux sérieux de M. Felip Pedrell.

Nous sommes en présence d'une fort belle écriture neumatique carrée, dont P. Aubry a pu déterminer facilement les principales formules rythmiques[3]. Nous ne serons cependant pas d'accord avec lui, lorsqu'il prétend, au même endroit, que dans ces monuments des *Cantigas,* la « notion de la modalité grégorienne s'obscurcit, la tonalité moderne est en germe », car nous pourrons toujours déterminer la tonalité des *Cantigas;* et, s'il est vrai que « deux modes sont surtout restés en faveur : le *protos* (finale *ré* ou transposée sur *la*) et le *tetrardos* (finale *sol*) », s'il est vrai que ce même *tetrardos* « est parfois écrit avec *si* bémol, ce qui en fait un mode de *ré* avec la même altération », du moins devrons-nous reconnaître que le sens de ce premier mode, dont le choix peut s'expliquer par des raisons ethniques et une tradition savante, est encore plein de force, et que son intégrité, comme nous le verrons, est scrupuleusement observée.

P. Aubry ne fait pas allusion au caractère espagnol de la tonalité et de la notation des *Cantigas*. Nous signalerons, au cours de notre étude, les particularités modales ; quant à la notation, nous remarquerons dès maintenant ces *climaci* libres, seuls pratiqués en Espagne, et qui ont reçu le nom pittoresque d'*alfados*. Par ainsi, nous pouvons affirmer déjà que le maître-copiste à qui nous devons ces beaux monuments de l'Escurial, était un Espagnol[4].

1. *Loc. cit.*
2. *Op. cit.*
3. P. Aubry, *Iter Hispanicum, III*, p. 39 sq. *Sammelbande der I. M. G.* Jahrgang IX, Heft I, Okt.-Dez., 1907. Leipzig., Breitkopf et Hartel.
4. Les miniatures du Codex j. b. 2, où l'on peut reconnaître des instruments espagnols (*castañuelas, gaita zamorana, flauta transversal, albogue),* suffiraient d'ailleurs à le prouver (cf. Serrano y Fatigati, *Disc. leidos ante la Real Academia de Bellas Artes de San Fernando*, 20 de Oct. de 1901).

Nous croyons logique et commode à la fois d'étudier chaque *cantiga* sous ses trois aspects : thématique, mélodique et rythmique. Le « thème », qui nous révèle la provenance de la *cantiga*, sera comme la clef du « plan mélodique », ou description particulièrement musicale ; et la « conduite rythmique » nous fera toucher du doigt cette union intime du mètre et du mélos.

Deux observations préalables sont nécessaires pour bien saisir le mécanisme de la *Cantiga* : d'abord, dans la musique médiévale espagnole, qui obéit au régime de ces antiques tonalités connues et pratiquées en Europe jusqu'au triomphe du chromatisme « renaissant », l'on remarque la confusion des modes authentiques et plagaux ; et c'est ainsi que le mixolydien et l'hypomixolydien (7e et 8e modes) ont pour tonique *sol* et pour dominante *ré*. Ensuite, la musique des *cantigas* oblige l'analyste à considérer tout vers décomposable en ses deux hémistiches, ce qui explique assez bien les assonances internes et certaines libertés apparentes de la structure générale. Ces deux remarques importantes nous guideront dans notre examen.

*
* *

I. Cantiga Xe

(Ms. j. b. 2. — Cf. pl. n° VIII.)

Esta é de loor de Santa Maria. Com é fremosa et bõa et á gran poder.

A. Thème [1]. — Le thème : *Rosa das Rosas* est une formule générale de plain-chant (1er mode « gravis »), constituée par une broderie inférieure de tonique, une montée diatonique à la sous-dominante et un groupe égal et descendant de notes de passage (*virga + punctum + virga + scandicus + climacus*).

B. Plan mélodique. — Nous avons dit que la pièce entière appartient au 1er mode dorien ou *gravis*. Le refrain (*estribillo*),

1. Il est indispensable, pour comprendre les analyses qui vont suivre, de se reporter aux planches ci-jointes. A chaque *Cantiga* correspond une planche, sauf pour la *Cantiga IV*, qui en a deux (XI et XII).

après l'exposé du thème, monte de la tonique à la dominante, et en redescend par une double progression diatonique et rythmique-accentuelle. Puis la strophe *(estrofa)*, sur les mots : *Rosa de beldad é de parecer,* en un saut caractéristique de septième, part de la dominante, transforme et répète le groupe primitif, et, grâce à une transition de « récitation », retombe sur la tonique, en décrivant une demi-cadence finale[1].

C. Conduite rythmique. — Au point de vue de la rime, la dixième *cantiga* (loor) suit l'ordre :

AA BBB A *AA*

Le dernier vers de l'*estribillo* et des strophes est un hendécasyllabe. Et, chose remarquable, c'est la musique qui régit cette irrégularité dans le sens d'une *coda* expressive par laquelle s'arrondit la phrase chantée au moment du repos final.

Quant à la déclamation générale de la *cantiga*, si nous en jugeons par le premier refrain et la première strophe, modèles et types de tous les autres, elle nous apparaît comme bien peu régulière. Celle du refrain serait presque exacte, comme quantité syllabique, sans l'accent *esdrújulo* de *sēnores (virga + punctum + strophicus)*. Mais la strophe est plus indisciplinée :

Rosa de bĕldăd = strophicus + punctum (prolongation dans le vide).
e de parĕcĕr = strophicus + virga.
et de prăzĕr = strophicus + virga.
sennor en tŏllĕr = strophicus + punctum.
coitas et dŏores = virga + punctum + strophicus.

Il semble donc, en raison de la torture infligée à la poésie par la musique, que la composition de celle-ci ait devancé la création de celle-là, comme en maintes complaintes actuelles de *ciegos*.

1. Le P. Villalba, notre collaborateur, qui a harmonisé plusieurs « cantigas », traite de façon originale cette « dixième » qui nous occupe : Il passe, dans la strophe, au 6ᵉ mode, pour regagner plus clairement et facilement le 1ᵉʳ mode. Combien différente nous apparaît la pseudo-harmonisation d'Eslava en sa « dramatique » et « pastorale » fantaisie, et sa cadence en *sol* mineur avec *fa* dièze ! — (H. C.)

II. Cantiga XLe.

(Ms. j. b. 2. — Cf. pl. n° IX.)

Esta é de loor de Santa María, das marauillas que Deus faz por ela.

A. Thème. — Le thème : *Deus te salue groriosa Reÿa María,* populaire, dans un premier ton, est plutôt un rythme analogue à celui du *zortzico* basque[1].

B. Plan mélodique. — L'*estribillo,* sur le rythme d'un romance octosyllabique, présente deux périodes de deux membres. La première commence à la tierce, monte par syncopes à la dominante, et retourne à la tonique; un ton plus bas, l'on entend la répétition de ce premier membre, que reproduit la deuxième période. Le pied *quebrado* de *Reÿa María* introduit irrégulièrement le deuxième membre de la première période ; et le refrain se termine par une *coda* hors du ton. La strophe n'est pas, ici, à analyser, car sa structure est identique à celle de la première *Cantiga* étudiée : *Rosa das rosas.*

C. Conduite rythmique. — La forme poétique de la XLe *Cantiga* est celle de deux quatrains, l'un de pied *quebrado* pour les vers impairs, et de rime A *b* dans l'*estribillo;* l'autre, dans la strophe, suivant le schème : C D C D C D C *b*. Cette irrégularité de l'introduction d'un *b* dans la conduite générale de la strophe s'explique par la *coda* musicale correspondante.

III. Cantiga CXXXIXe.

(Ms. j. b. 2. — Cf. pl. n° X.)

Como Santa María fez que falasse o Fillo que tijnna nos braços
ao da bóa moller que lle disse « papa ».

A. Thème. — Le thème, dans le septième mode *(angelicus)* : *Marauellosos et piadosos,* est de forme populaire espagnole ainsi que le prouve la variation de la strophe. Il se décompose en

1. Rythme de $\frac{5}{8}$ dont le 1er et le 4e temps sont pointés, irrégulièrement, d'après les phases de la danse.

une broderie supérieure de la tonique à la tierce, puis en trois *puncta* ascendants, suivis d'une *virga* descendante, et d'un *punctum* descendant et final de tonique.

B. Plan mélodique. — Sur un rythme binaire masculin, fleuri de combinaisons intérieures ternaires, le refrain introduit deux périodes de forme populaire espagnole. Ces deux périodes disposent respectivement leurs deux membres en une progression descendante suivie d'une progression irrégulièrement ascendante, et chacune d'elles se termine par une cadence de renversement thématique. La strophe est une variation du thème à laquelle s'ajoute, au second hémistiche, une modulation fournie par un *grupetto (climaci libres)*, descendant vers la sous-tonique. Elle contient deux phrases qui se divisent chacune en deux périodes de quatre vers, et que termine une répétition du refrain.

C. Conduite rythmique. — Nous sommes en présence d'hendécasyllabes dont voici l'ordre des rimes :

Refrain : AAA B CCC B *(octavilla)*.

Strophe : Un quatrain croisé (ou de « serventais ») de dix syllabes, suivi d'une *octavilla* comme dans le refrain.

La déclamation de cette *cantiga* est d'un rythme parfait, masculin en musique et *llano* en poésie. L'unité en est remarquable, et le caractère espagnol s'y maintient naïvement populaire.

IV. Cantiga CCLXXe.

(Ms. j. b. 2. — Cf. pl. nos XI et XII.)

Esta é de loor de Santa María.

A. Thème. — Le thème : *Todos con alegría cantand' e en bon son,* est encore une formule populaire espagnole, déterminée par la coupe rythmique des *climaci* et aussi par la notation, puisque l'on y trouve ces étranges *climaci* libres, ou *alfados* espagnols. Le thème qui nous occupe, écrit dans le huitième mode *(perfectus)*, commence à la tierce *(punctum)*, s'appuie sur

la dominante *(virga)*, monte à la sixte, et, par un *alfado*, prépare le *climacus* qui retourne à la dominante ornée d'une broderie inférieure.

B. PLAN MÉLODIQUE. — Toujours sous une forme espagnole populaire, et dans un rythme ternaire masculin, donnant l'impression d'une forme d'art volontaire, l'*estribillo* conduit successivement ses quatre périodes vers la dominante, la tierce et la tonique. Et de ces quatre périodes, la strophe répète les deux dernières en une phrase commencée à la tierce, et les deux premières en une seconde phrase terminale.

C. CONDUITE RYTHMIQUE. — La poésie tout entière, dans le refrain comme dans la strophe, suit la forme d'un quatrain (*cuarteta*), dont les vers pairs riment, et les impairs sont libres. Les vers, de sept syllabes, sont ordinairement bien accentués, sauf en un *todos (punctum + virga)* ou un *pero (id.)*, etc.

La *Cantiga* CCLXX[e] est un bon exemple de l'art d'Alphonse X, de fond populaire et de forme érudite.

V. Cantiga CCCXL[e]

(Ms. j. b. 2. — Cf. pl. n° XIII.)

Esta é de loor de Santa María.

A. THÈME. — Le thème : *Uirgen madre groriosa,* peut être ainsi décrit : un saut vulgaire de la tonique du premier mode *(gravis)* à la dominante, et trois compartiments, déterminés successivement par une broderie supérieure de dominante, une broderie inférieure de sous-dominante et une broderie supérieure de dominante. Par une singulière coïncidence, ce motif principal d'une *cantiga* entre toutes délicate à analyser, rappelle la formule, également dans le premier mode, du Kyrie double *cunctipotens Genitor Deus.*

B. PLAN MÉLODIQUE. — L'œuvre est-elle populaire? On pourrait le croire, d'après la liberté des *climaci,* de la modulation, et l'irrespect marqué envers le code rigoureux des tonalités. Mais, d'autre part, la parenté de la mélodie avec celle d'une prose ecclésiastique nous inclinerait à penser que la musique

de cette *cantiga* se rapporte au système *eugeniano* ou mélodique. De toutes façons, une influence populaire se fait sentir dans la conduite générale.

La structure de l'œuvre est fort originale : L'*estribillo* présente d'abord, par deux fois, le thème, auquel fait suite une marche de deux progressions descendantes à la sous-tonique. Un renversement thématique vers la tonique, amène un saut de septième pour préparer la cadence finale parfaite dans le huitième ton, avec des ornements mélodiques. Notons encore que c'est le pied *quebrado*, final du refrain, qui introduit cette modulation vraiment exceptionnelle. — La strophe expose la première de ses quatre périodes en ce huitième mode imprévu. Le fragment mélodique qui lui correspond revient à la sous-tonique du premier mode, pour entrer directement dans cette tonalité fondamentale, et parcourir, en une seconde période, une quinte de déclamation, dont la clausule s'abaisse à la tonique. La troisième période est une sorte d'imitation de la première, terminée à la sous-tonique du premier mode dans lequel la quatrième période, qui rime avec la seconde, exécute une grande variation, très fleurie, vers la dominante. Nous remarquerons, en passant, que le pied *quebrado* introduit, avec la modulation qui en est la conséquence, un rythme exceptionnel. C'est une *coda* qui laisse une impression d'incertitude.

C. Conduite rythmique. — D'une façon générale, nous nous trouvons en présence d'un quatrain *(cuarteta)* avec pied *quebrado*. L'ordre des rimes dans l'*estribillo* est AAA *bb*, et dans la strophe *b* CC D. Les strophes paires sont construites sur le rythme musical du refrain, et les impaires sur celui de la première strophe. Les unes et les autres s'enlacent par un savant « emboîtement » de mots, de rimes et modulations, dont le noyau est le mot *alva*. Mais nous devons corriger le schème proposé par Milá y Fontanals [1] :

AAA B*b*/B CCD *(alva)*
AAA B*b* B CCD *(alva)* etc.

1. *De los Trovadores en Esp.*, t. II des *Ob. compl.*, Barcelona, 1889, p. 516 sq.

au moyen de celui-ci, où nous tenons compte de l'élément musical, négligé par cet érudit :

A A A B*b*/B C C D
X X X B*b* — B C C D

Les trois X représentent un élément nouveau et libre, nous donnant l'explication de la variété musicale qui, dans cette *Cantiga*, apparaît si remarquable. Par ailleurs, la déclamation est exacte, sauf en ce vers, où toutes les voyelles sont longues *(virgas)*

¿ queen te loar sabería,

ainsi que dans le troisième élément de tous les refrains.

VI. Cantiga.

(Ms. T. j. I, fol. 56 v°. — Cf. pl. XIV.)

Esta é como Santa María fez a sua omágen que tendeu o braço et tomou o de seu Fillo que quería caer da pedrada que lle dera o tafur, de que sayú sangue.

A. Thème. — Le thème : *Pois que deus quis da uirgé*, dans un premier ton, est une gamme diatonique qui s'élève de la tierce à la quinte sur un rythme de *rueda*[1], et se termine par une cadence parfaite à la sous-tonique.

B. Plan mélodique. — La forme générale du développement thématique est donc populaire, et nous dirons plus : castillane. Dans l'*estribillo*, la phrase mélodique se divise en quatre périodes dont les trois premières sont semblables (à l'exception du saut de tierce de la seconde), et la dernière sert de *coda* ou de formule finale, reposant sur la tonique.

La strophe commence à la septième supérieure, suivant la coutume caractéristique de nombreuses *cantigas* du premier ton. Elle paraît être une suite de la *coda* du refrain. Deux phrases s'y distinguent, ayant chacune deux périodes. La pre-

1. La *rueda* castillane ne diffère du *zortzico* étudié plus haut, qu'en ce que le premier et le quatrième temps du rythme à 5/8 sont accentués au lieu d'être pointés.

mière — suite de l'*estribillo* — forme une progression (descendante à la seconde) de deux groupes mélodiques très originaux par suite de leur rythme de *rueda* orné, au second membre, de broderies inférieures et supérieures de la tierce. La deuxième phrase est une reprise, par deux fois, du thème de l'*estribillo,* et se termine sur la tonique.

C. Conduite rythmique. — Nous remarquons des décasyllabes *acaballados,* ainsi que dans les hymnes ecclésiastiques. L'ordre des rimes de l'*estribillo* est : A B A B. — Le rythme en est irrégulier :

9 syllabes *llanas*
11 » *agudas* (10 + 1)
9 » *llanas*
11 » *agudas*

La strophe présente les rimes :

C D C D C D C B,

dont le B s'explique par la *coda* musicale du refrain, et les rythmes :

10 (décas.) 14 (alex.) 10. 14.

La déclamation générale est parfaite, et la *cantiga* entière est d'une forme précise qui annonce celle des prochains *villancicos*.

VII. Cantiga.

(Ms. T. j. 1, fol. 144 v°. Cf. pl. n° XV.)

Esta é de loor de Santa Maria.

A. Thème. — Dans un premier ton, le thème : *Santa María, Estrela do día,* commence à la dominante sur un rythme binaire féminin, puis descend à la seconde *(longa)* avec triolet *(terceto),* et opère une inversion avec chute à la tonique, et cadence brodée inférieurement.

B. Plan mélodique. — La forme générale serait-elle française? La souplesse du rythme et sa qualité nous le feraient croire : Le refrain énonce le thème binaire, par deux fois, puis la cadence ternaire précitée. La strophe décrit trois phrases ayant chacune deux périodes ternaires. La première phrase n'est autre que le thème varié (renversé) qui commence à la quarte et s'achève sur la dominante. La seconde commence à la tierce supérieure de la première, soit à la sixte de la tonique, et sa seconde période aboutit à la quarte. La troisième phrase est la répétition du refrain.

C. Conduite rythmique. — Nous remarquons des quatrains monorimes revêtant la forme suivante dans l'*estribillo* :

5 — 5 — 5 — 8 (4 + 4) A A A A

et dans la strophe :

a) octosyllabes — B B B B
b) 5 — 5 — 5 — 8 — A A A A

La déclamation musicale de la *cantiga* est sans défauts.

VIII. Cantiga.

(Ms. T. j. 1, fol. 168 v°. Cf. pl. n° XVI.)

Esta é como Santa María tolleu un joijz aos diabos que o leuauan e tornó-o a ssa cassa, e disse-lle que se maenfestasse, ca outro día auia de morrer.

A. Thème. — Le thème : *Como somos per consseïo,* est du premier ton, d'un rythme binaire masculin, peut-être français, et composé de quatre temps, alternativement points et virgules : I. Ī. — Il commence sur la tierce, se dirige sur la tonique dans le « temps lourd », et monte, au « temps fort » suivant, à la dominante (points et virgules).

B. Plan mélodique. — La forme générale subit nettement l'influence française. Le refrain présente deux périodes, qui permettent au même thème d'aboutir d'abord à la sous-

tonique, puis à la tonique. La strophe offre l'aspect d'une « ronde » populaire française, et le rythme y apparaît binaire et féminin. Deux phrases la composent : la première, originale, commence à la dominante, et, avec une régularité absolue de rythme (binaire féminin, virgules et points), descend, sur le second temps de la première période, à la sous-dominante ; monte, sur le troisième temps, à cette septième caractéristique des strophes du premier ton, au moyen d'un saut de tierce. Elle parcourt ensuite, avec le même rythme, une octave complète, terminée par une cadence à la tierce *(fa)*. La seconde période retombe à la tonique, et sa deuxième phrase répète le refrain pour s'achever aussi sur la tonique.

C. Conduite rythmique. — L'on y peut reconnaître le rythme des *gozos*. Le refrain, monorime, et la strophe (BBBA) sont constitués par des alexandrins. La déclamation *llana* est irréprochable.

IX. Cantiga.

(Ms. T. j. 1, fol. 174 v°. — Cf. pl. n° XVII.)

Esta é como Santa María guardou un ome que apedraron que non morresse ata que maenfestasse, porque iaũaua as uigias das sas festas.

A. Thème. — Le thème : *O que pola uirgen leixa,* du septième mode (sans bémol au refrain, mais avec bémol en la strophe), est un renversement de l'accord de septième de dominante arpégé. L'ordre des notes d'appui du rythme est le suivant : *sol, fa, do, si, ré ;* et le rythme se subdivise en rythmes binaires féminins.

B. Plan mélodique. — Le sujet de la *cantiga* est d'origine étrangère, et la musique y adapte des formes adéquates, où dominent les rythmes binaires féminins (virgules et points). Le refrain, en une première période, expose le thème et, dans une seconde période, le renverse vers la tonique. La strophe, avec *si* bémol, sur le même rythme, commence sa première phrase sur la sixte, monte à l'octave, descend à la septième,

puis à la quinte, où elle décrit deux broderies vers la quarte, ensuite vers la tierce bémolisée ; et elle finit avec un *clivis* sur la tonique. Une deuxième période est la simple répétition de ce qui précède, et nous conduit à la seconde phrase, qui redit l'*estribillo*.

C. Conduite rythmique. — Dans le refrain, nous trouvons un *romancillo* octosyllabique avec syllabe *aguda* en A. La strophe est constituée par un « romance » dont les vers impairs sont libres, et les pairs assonancés :

XB XB XB
XA *(estribillo)*

La déclamation, *llana*, est impeccable.

X. Cantiga.

(Ms. T. j. 1, fol. 234 v°. — Cf. pl. n° XVIII.)

Esta é do Catiuo de Mayorgas que sacou Santa Maria quand era de mouros.

A. Thème. — Pour traiter ce sujet espagnol, le thème : *soltar pode muit agÿra*, est une longue mélopée de ce premier ton *gravis* que les Espagnols aiment à employer ; très fleuri *(climaci)*, il a des points d'appui sur la tonique, la tierce *(escandicus)*, la quinte *(climacus)*, la tierce, la quinte *(epiphonus)*, la quinte, la septième *(climacus)*, la quarte, la quinte *(porrectus)*, la quinte, la tierce, la tonique, la tierce *(climacus)* et la tonique finale. Le rythme est binaire masculin « espagnol ».

B. Plan mélodique. — De forme générale espagnole, le refrain expose deux fois le thème, et la strophe amplifie en trois périodes cette mélopée également fleurie *(escandicus, porrectus, climacus)*, qui aboutit à la tonique.

C. Conduite rythmique. — Cette *cantiga* est un *romance* aux vers pairs rimés, de déclamation très libre, toujours fleurie, aux accents irréguliers et qui suit l'ordre des rimes suivant :

Estribillo : XA XA
Strophe : XB XB XB XA.

Le tour mélodique espagnol donne à l'œuvre entière un caractère particulièrement expressif, qui traduit fort bien le sujet poétique.

XI. Cantiga.

(Ms. T. j. 1, fol. 243 v°. — Cf. pl. n° XIX.)

Esta é como Santa Maria guardou ũa moller do fogo, que a querían queimar.

A. Thème. — Le thème : *Quen na uirgen sc̃a muito fiará*, est du premier ton, d'un rythme binaire féminin, et se pare d'une jolie broderie supérieure de dominante en valeurs égales.

B. Plan mélodique. — Le refrain, dans une première phrase, nous montre le thème se terminant d'abord à la sous-dominante, ensuite à la tierce. Dans une seconde phrase, le thème est coupé par deux cadences à la tonique. La strophe est identique au refrain, mais intervertit l'ordre des phrases.

C. Conduite rythmique. — Nous sommes en présence d'un *romancillo* très court, de six syllabes, assonancées, avec rime imparfaite des vers impairs libres (sueltos). Le refrain peut s'analyser ainsi :

X A (*aguda*) + X A + X A
et la strophe : X 13 + X B + X B + X A.

Donc, le refrain musical et l'*A* de la strophe sont inséparables.

La déclamation de la *cantiga* est incompréhensible. Si l'on prend le rythme musical comme *masculin*, ce qui est très acceptable, la déclamation devient continuellement fautive, et analogue à celle des *romances* actuels. Si, au contraire, on le considère comme *féminin*, les strophes qui suivent la première ne s'adaptent plus à la musique. Les pauses, surtout, sont inconcevables dans les deux cas. Devrons-nous admettre une déclamation absolument libre, avec des variations de rythmes à l'intérieur de chaque strophe? Le problème est ici insoluble.

Quoi qu'il en soit, le rythme général, au point de vue de la pure musique, fait songer à celui d'une « valse lente », d'un archaïsme charmant.

XII. Cantiga.

(Ms. T. j. 1, fol. 248 v°. — Cf. pl. n° XX.)

Esta é como un ome que ýa a Santa María de Salas e achou un dragon na carreira e mató-o, et él ficou gafo do poçon et pois sáou-o Santa María.

A. Thème. — Le thème : *Ben pode Santa María guarir de toda poçon,* est du septième ton avec bémol, et semble le motif d'une complainte, d'un *romance de ciego.*

Il est constitué par un saut de la tonique à la dominante (avec *strophicis*) et un rythme mi-binaire, mi-ternaire, masculin, apparenté au *zortzico* basque.

B. Plan mélodique. — La forme générale serait donc espagnole ; et la « récitation » se fait, monotone et continue, sur la dominante, comme dans les *romances* actuels de *ciegos.*

Le refrain présente deux fois le thème avec une cadence à la sous-tonique, puis à la tonique.

La strophe est la répétition du thème, qui se développe jusqu'à la septième (avec *strophicis* à la dominante et des cadences intermédiaires ornées de *clivis* à la tierce ou à la dominante. La clausule finale aboutit à la tonique : le tour en est encore très semblable aux cadences des complaintes populaires.

C. Conduite rythmique. — Cette *cantiga,* répéterons-nous seulement, offre un type achevé des *romances de ciegos.*

*
* *

Quelles réflexions a pu nous suggérer l'examen détaillé de ces douze *cantigas* choisies parmi les plus significatives?

Dès l'abord, au point de vue de leur structure, une constatation s'impose : nous ne pouvons pas admettre le cadre inva-

riable, le schème musical dont traite Pierre Aubry[1], et qui tendrait à établir qu'une telle régularité de plan témoigne d'une unité créatrice; qu'un seul poète-musicien, Alphonse X, put enfanter une œuvre aussi normalement charpentée. Pierre Aubry se demande ici : « Cette structure mélodique est-elle originale dans l'œuvre d'Alphonse le Sage? » et il incline à « l'imitation consciente par Alphonse X d'une forme usuelle dans la musique française, mais développée dans les *Cantigas* et devenue en quelque sorte partie intégrante de la lyrique gallicienne »[2].

Cette hypothèse est, à notre sens, hasardeuse, car elle n'explique que l'importance du refrain, commun aux *rondelli* de l'Antiphonaire de Pierre de Médicis, de Florence, au *volumen discantuum* français, découvert par P. Aubry lui-même en la cathédrale de Tolède, et aux recueils arabes contemporains[3], en même temps qu'aux *Cantigas*.

Mais, outre que le refrain ou *estribillo* est très populaire en Espagne et se retrouve dans les *coplas de ciegos*, l'usage qu'en fait l'auteur des *Cantigas* est tout différent de celui que l'on observe, par exemple, chez les compositeurs du *volumen discantuum* ou de l'Antiphonaire. Nous insisterons tout à l'heure sur l'emploi thématique du refrain dans les *Cantigas*, alors que celui-ci n'est nullement varié dans les manuscrits français, et envahit la strophe qui n'en est d'ailleurs que la continuation.

Plutôt que dans la structure, l'influence française se remarque dans le *mélos* de quelques *Cantigas*. Et c'est ce que ne signale pas P. Aubry. Nous voulons, au contraire, essayer de déduire de nos analyses mélodiques des *Cantigas* l'exactitude ou l'erreur de leur attribution au Roi Savant.

Mais auparavant il convient de dire quelques mots sur l'état de la cour de Castille et l'entourage d'Alphonse X en cette époque de trouble et de transformation morale et intellectuelle[4].

Les *Cantigas* naissent au XIII[e] siècle, au moment où l'Eglise

1. *Op. cit.*, p. 41.
2. *Ibid.*, p. 42.
3. Ce rapprochement, encore insuffisamment étudié, nous a été signalé par M. Menéndez Pidal.
4. Cf. Ed. de l'Acad., ch. V, p. 123 sq.

et l'Etat collaborent avec enthousisme au grand œuvre de la civilisation médiévale[1]. L'Europe entière a les yeux fixés sur la cour brillante du Roi Savant, qui accueille auprès de lui les étrangers illustres. Les Troubadours provençaux accourent en foule, fuyant les contrées dévastées par les guerres farouches des Albigeois. La *gaya scienza* devient courtisane en Castille, comme en Sicile où règne magnifiquement Frédéric II. Alphonse X, avec une largeur d'idées qui ne doit pas étonner chez un Espagnol du XIIIe siècle, donne asile à tous, qu'ils soient païens ou hérétiques, arabes, juifs ou perses. Et les poètes provençaux chantent la gloire de ce prince qui — notons ce fait important — n'est pas reconnu lui-même comme un poète à la mode de Provence[2].

Aux Provençaux se joignent bientôt leurs imitateurs portugais : en marge de la *cantiga* CCXXIII du Codex j. b. 2 de l'Escurial, on peut lire le nom d'Arias Nunez, connu par le chansonnier portugais de la Vaticane. Ces poètes unis aux Provençaux forment un centre de culture très intense où dominent Pero da Ponte, Ansur Monis, Joham Rodríguis, et où la licence des Troubadours se joue effrénée. Trente *cantigas* profanes d'Alphonse X[3] appartiennent à ce genre grossier, devant lequel l'idée que nous nous faisons du grave auteur des *Siete Partidas* s'évanouit.

Alphonse X, qui s'entoure de poètes provençaux sans s'exercer à leur art, et accueillant les frivoles Portugais qui pourraient signer les *Cantigas* du Chansonnier de la Vaticane, est-il vraiment l'auteur de toutes les *Cantigas* ?

Le résumé de notre étude des manuscrits de l'Escurial nous donnera peut-être la solution.

1. Cf. Biographie d'Alphonse X par Gil de Zamora, publiée par le P. Fita, *Bol. de la R. Acad. de la Hist.*, t. V, p. 308 sq. — D. Juan Manuel, *Sumario de la Crónica de España*.

2. Outre le Moine des Iles d'Or, Hugo de Sainct Cézari, Giovan Mario Crescimbeni qui traduit Nostradamus, cf. : Millot (C-F-X) = *Hist. litt. des Troub.*, Paris, 1774. — Diez = *Leben und Werke des Troubadours*, Zwickau, 1829. — *Las Vidas dels Trovadors*, Magradoux, lib. Rom., 1866. — Mahn = *Ged. der Troub. in Provenzalische Sprache. Lyrische Abtheilung*. 4 vol. 1846-1881, Berlin ; *Die Biographien der Troubadours in. Prov. Sprache*, 2e éd., 1878. — J. Rutherford = *The Troubadours*, London, 1873. — Balaguer. V. = *Los Trovadores*, Madrid, Tello, 4 vol., 1882. — J. Anglade = *Les Troubadours*, Paris, A. Colin, 1908. — Milà et P. Aubry = *Op. cit.*

3. Codex du Vat. C. 64, 76 et *passim*.

La tonalité des *Cantigas,* ainsi que nous l'avons vu, est en général ce premier mode dorien, « grave, » préféré à tout autre par Platon, et qui joue un si grand rôle dans la musique espagnole du Moyen-Age. Les *Cantigas* III, IX et XII de notre sélection appartiennent au septième mode mixolydien ou « angélique », et cet emploi est normal, puisqu'il ne représente qu'une distance de quinte ou de récitation.

Le « mélos » est infiniment varié : formules soit de plain-chant (I); soit populaire espagnole (II, III, IV, VI), avec des types parfaits de *romance de ciegos* (XII); soit de chant *eugeniano* (V, X); soit érudite française (VII et peut-être IX) avec des aspects de ronde provençale dans la VIIIe; enfin de rythme spécial castillan (la *rueda* VIe) ou basque[1] (les *zortzicos* II et XII).

Nous pourrions donc déjà affirmer la présence de plusieurs compositeurs par le seul rappel des diversités mélodiques. Mais, ce qui est plus important, la structure même diffère avec chaque *Cantiga :* qu'elle soit de type arabe, provençal, français ou espagnol, il est impossible de déterminer, comme le fit trop légèrement P. Aubry, le plan commun de ces petites œuvres, et il en est certaines, comme l'anarchique V^e^, que nous avons étudiée, qui défient tout essai de classification.

L'emploi de l'*estribillo,* emploi « thématique » au contraire des procédés connus par les chansonniers étrangers, est la seule et principale nouveauté de l'œuvre alphonsine. Mais, ici encore, nous avons pu varier — sauf dans la IIe *Cantiga* analysée — nos descriptions musicales quant au rôle thématique, formel, du refrain.

Dans quelle mesure cette musique si diverse exerce-t-elle une influence sur la poésie? Celle-ci nous apparaît ou torturée (Ire) ou d'une adaptation parfaite qui va même jusqu'à annoncer la forme des *villancicos* (VIe). Dans le premier cas, la musique précède le poème, et celui-ci est introduit de force

1. Nous disons « basque » pour simplifier, mais il est hors de doute que la forme du *zortzico* a été populaire en Espagne, dans la Vieille Castille (Sierra Morena). Le P. Villalba, notre collaborateur, étudie en ce moment cette question délicate, et tend à admettre que la forme rythmique du *zortzico* provient du *romance* octosyllabique. — (H. C.)

dans le moule assez impérieux du rythme sonore. La musique commande ainsi la structure poétique des *Cantigas* analysées I, II, V, VI, X, et entraîne l'irrégularité de déclamation des *Cantigas* I, V, X. — Dans le second cas, peut-être plus fréquent, la musique et la poésie forment un tout indivisible. La musique étant reconnue de provenance diverse, il nous est difficile d'admettre que le Roi Savant ait eu tantôt le sens exact des rythmes poétiques, comme le prouvent les *Cantigas* III, IV, VII, VIII, IX, XII, et tantôt leur méconnaissance; qu'il ait souvent pénétré les secrets de la « déclamation », et parfois les ait aussi manifestement ignorés, comme le démontrent les *Cantigas* I, V, X. Enfin, la *Cantiga* XI[e] est un modèle achevé de la confusion des genres, et ses rythmes incertains nous révèlent un poète-musicien bien différent de celui qui créa, par exemple, la III[e] des *Cantigas* examinées.

Il faudrait un livre entier pour déterminer, pas à pas, grâce à l'étude comparée du poème et de la musique, l'origine de toutes les *Cantigas* qui composent les manuscrits de l'Escurial. Nous prétendons seulement, par quelques analyses choisies, avoir indiqué la voie que l'on devra suivre à l'avenir, si l'on désire approfondir les délicates questions relatives à l'œuvre alphonsine. A notre avis, motivé par ces études nouvelles de musicologie médiévale, le grand nom du Roi Savant s'applique aux recueils des *Cantigas* comme celui d'Homère aux poèmes homériques. Qu'Alphonse X ait composé de nombreuses *Cantigas*, cela est hors de doute, surtout parmi les cent premières qui forment la partie sérieuse des chansonniers, et si toutefois nous faisons les réserves nécessaires au point de vue de la musique. Mais qu'il en ait été l'unique auteur, cela nous semble aussi difficile à admettre, qu'il le serait de lui attribuer la composition de musiques tour à tour érudites et populaires, romaines et visigothiques, provençales et castillanes.

Nous reconnaissons ainsi le caractère anti-individuel des œuvres que nous légua le Moyen-Age : la personnalité des auteurs s'efface devant l'œuvre que protégera un nom illustre. Dans les recueils qui nous occupent, nous craignons qu'il ne

soit bien difficile de la retrouver et de la dégager de la collectivité des musiciens et des poètes, dont l'écriture si nette du copiste de l'Escurial réunit et égalise, aux armes d'Alphonse X, les efforts divers.

Henri COLLET,
Membre de l'École Française d'Espagne;

et Luis VILLALBA,
Directeur de la *Ciudad de Dios*.

L'Escurial, juin 1910.

DOMINIQUE SOTO

ET LA

SCOLASTIQUE PARISIENNE

(*Suite*[1].)

XIII

NICOLE ORESME

Dès 1348, nous voyons[2] Maître Nicole Oresme, du diocèse de Bayeux, étudier en Théologie à Paris. En 1356, il est grand maître du Collège de Navarre. En 1362, déjà pourvu du grade de maître en Théologie, il est nommé chanoine de Rouen. Le 18 mars 1364, il est élevé au rang de doyen du chapitre. Le 3 août 1377, il devient évêque de Lisieux. Il meurt à Lisieux le 11 juillet 1382.

A Maître Nicole Oresme, on doit un très grand nombre d'ouvrages, les uns écrits en latin, les uns composés en un français clair, concis et savoureux[3]. De ces ouvrages, bon nombre ont été imprimés au temps de la Renaissance. D'autres, et non des moins importants, sont demeurés inédits; ainsi en est il, en particulier, de l'important écrit sur les latitudes des

1. Voir *Bull. hisp.*, t. XII, p. 275, 357; t. XIII, p. 157.

2. Denifle et Chatelain, *Chartularium Universitatis Parisiensis*, tomus II, pars prior (1300-1350); pp. 638 et 641, en note.

3. Voir, au sujet des écrits d'Oresme : Francis Meunier, *Essai sur la vie et les ouvrages de Nicole Oresme*; thèse de Paris, 1857. — *Traictie de la première invention des monnoies de* Nicole Oresme, *textes français et latin d'après les manuscrits de la Bibliothèque impériale, et Traité de la monnoie de* Copernic, *texte latin et traduction françaisc* publiés et annotés par M. L. Wolowski; Paris, Guillaumin, 1864. — Charles Jourdain, *Mémoire sur les commencements de l'Économie politique dans les Écoles du Moyen-Age.* (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,* t. XXVIII, 2e partie, 1874.) — Moritz Cantor, *Vorlesungen über die Geschichte der Mathematik,* 2te Aufl., Leipzig, 1900; IIter Bd., pp. 128-137.

formes qualitatives qui va nous occuper aux deux prochains paragraphes.

Mais avant d'aborder l'analyse de cet ouvrage, il convient d'examiner jusqu'à quel point les pensées d'Oresme suivaient les tendances qui, de son temps, sollicitaient l'École de Paris. Un peu plus jeune que Jean Buridan, contemporain d'Albert de Saxe, Oresme partageait-il, sur les divers problèmes de la Physique, les opinions de ces deux maîtres? Nous serons fort exactement renseignés à cet égard par la lecture de deux des ouvrages que notre auteur a composés en français : Le *Traité de la Sphère* et le *Commentaire aux livres du Ciel et du Monde d'Aristote.*

Le *Traité du Ciel et du Monde,* dont la Bibliothèque Nationale possède plusieurs textes manuscrits contemporains d'Oresme[1], débute en ces termes[2] :

« Ou nom de Dieu, cy commence le livre d'Aristote appellé du Ciel et du Monde, lequel, du commendement de très souverein et très exellent prince Charles le quint de cest nom par la grace de Dieu Roy de France, désirant et amant toutes nobles sciences,

» Je, Nicole Oresme, doyen de l'église de Rouen, propose translater et exposer en françois. »

La fin du traité est la suivante[3] :

« Et ainsi, à laude de Dieu, J'ay accompli le livre du Ciel et du Monde au commandement de très excellent prince Charles quint de ce nom par la grâce de Dieu roy de France, lequel, en ce faisant, m'a fait évesque de Lisieux.

» Et pour animer, exciter et esmouvoir les cuers des joenes hommes qui ont subtilz et nobles engins et désir de science, affin que il estudient à dire encontre et à moy reprendre pour amour et affection de vérité, Je ose dire et me fais fort qu'il n'est homme mortel qui onques veist plus bel ne meilleur

1. L'un de ces textes (fonds français, n° 565), orné de miniatures, porte la signature du duc de Berry, frère de Charles V, auquel il a appartenu; c'est sur un autre texte, de la même époque, et fort correct (fonds français, n° 1083) que, grâce à l'obligeance de M. Omont, conservateur du département des manuscrits à la Bibliothèque nationale, nous avons pu étudier cet ouvrage.

2. Bibl. Nat., fonds français, ms. n° 1083, fol. 1, col. *a*.

3. Ms. cit., fol. 122, coll. *a* et *b*.

livre de philosophie naturelle que est cestuy, ne en hébreu, ne en grec, ne en arabic, ne en latin, ne en françoys.

« *Ecce librum celi Karolo pro rege peregi.*
Regi celesti gloria, laus et honor,
Nam naturalis liber unquam philosophie
Pulchrior aut potior nullus in orbe fuit. »

Cette fin nous fait connaître la date à laquelle fut écrit le *Traité du Ciel et du Monde;* Oresme le composait lorsqu'il fut nommé évêque de Lisieux, c'est-à-dire en 1377 ; ce fut, sans doute, sa dernière œuvre philosophique; elle n'a jamais été imprimée.

Le *Traité de la Sphère* est plus ancien que le commentaire aux livres du Ciel et du Monde d'Aristote; en ce dernier ouvrage, en effet, Oresme cite, à plusieurs reprises[1], le premier; c'est ainsi qu'après avoir commenté le second livre d'Aristote, il écrit[2] :

« Et ainsi, à l'honneur de Dieu et par sa grâce, J'ay accompliz le premier et le secunt livres De celo et mundo, pour lesquelx mieulx entendre est expédiant le traictié de l'espère en françois dont j'ay faicte mention. Et seroit bien que il feust mis en un volume ouvecquez ces II livres, et me semble que sera un livre de naturelle philosophie noble et très excellent. »

Ce vœu de Nicole Oresme se trouve, d'ailleurs, exaucé dans le manuscrit où nous avons étudié le *Traité du Ciel et du Monde,* car le copiste a fait suivre cet ouvrage du *Traité de la Sphère*[3].

En ce manuscrit, le *Traité de la Sphère* est suivi d'une série de traités astrologiques « translatés de latin en françois », série qui débute par ce préambule :

« *Ci commence le livre des jugemens d'Astrologie selon Aristote. Le prologue du derrenier translateur.*

» Aristote fist un livre des jugemens d'astrologie qui commence : Signorum alia sunt masculini generis alia femini etc.

» Mais en le translatent de latin en françois pour très noble

1. Ms. cit., fol. 95, col. *c.* : « Et ce ai ge autrefois déclairé ou XXXIX chapitre du traictié en françois que je fis de l'espère. »
2. Ms. cit., fol. 95, col. *d.*
3. Ms. cit., fol. 126, col. *a,* à fol. 145, col. *b.*

et puissant prince Charles, aizné fils du Roy de France, duc de Normandie et delphin de Vienne, l'avons autrement ordrené. »

Ce recueil de traités astrologiques, traduits en français pour le dauphin qui devait être Charles VI[1], est-il l'ouvrage de Nicole Oresme? Le style en lequel il est écrit, la place qu'il occupe, après le *Traité du Ciel et du Monde* et le *Traité de la Sphère,* en un même manuscrit contemporain d'Oresme, tout semble favoriser cette conclusion. Si elle était exacte, elle nous révélerait une œuvre d'Oresme que les érudits ne lui ont pas attribuée jusqu'ici.

Mais revenons au *Traité de la Sphère*. Plus heureux que le *Traité du Ciel et du Monde,* il a été deux fois imprimé à Paris, par Simon du Bois; la première édition ne porte aucune date[2]; la seconde est datée de 1508.

L'intention qu'Oresme se proposait de suivre en écrivant ce traité est définie dans la préface :

« La figure et la disposicion du monde, le nombre et ordre dez élémens et les mouvemens des corps du ciel appartiennent à savoir à tout home qui est de france condicion et de noble engin; et est bele chose et délectable, profitable et honeste; et avecques ce est nécessaire pour savoir philozophie et par espécial pour astrologie. Mais afin que engin humain peust plus légièrement tele chose comprendre, les sages anciens composèrent entre lez autres un instrument qui est appellé espère matériel ou artificiel, lequel on peut regarder tout entour, mouvoir et tourner, et y considérer en partie la description et le mouvement du monde et du ciel aussi comme en un exemplaire duquel je veul dire en françois généralment et plainement ce qui est convenable pour savoir à tout home, sans moi profunder ès démonstracions et ès subtilités qui appartiennent aus astrologiens. »

1. Les *Pronosticacions d'Aristote en françois* se trouvaient, en effet, en la Bibliothèque de Charles VI (*Inventaire de la Bibliothèque du Roi Charles VI fait au Louvre en 1423 par ordre du régent;* Paris, 1867; n° 620, p. 161).

2. *Le traicte de la sphere : translate de latin en françois par maistre* Nicole Oresme, *tres docte, et renomme philosophe.* On le vent à Paris, en la rue Judas, chez maistre Simon du Bois, imprimeur : *In fine :* Imprime a Paris par maistre Simon du Bois. — C'est de cette édition que nous avons fait usage.

Oresme demandait que l'on réunît son *Traité de la Sphère* à son *Traité du Ciel et du Monde;* « et me semble, » ajoutait-il, « que ce sera un livre de naturelle philosophie noble et très excellent. » Si l'on songe que le *Traité du Ciel et du Monde* soutenait la possibilité d'admettre le mouvement diurne de la Terre[1], qu'il prouvait cette possibilité par des arguments dont la clarté et la précision surpassent de beaucoup ce que Copernic a écrit sur le même sujet, on pensera qu'Oresme ne prisait pas trop haut la valeur de son œuvre.

XIV

La Dynamique d'Oresme et la Dynamique de Buridan.

C'est ce traité français de Philosophie naturelle que nous allons lire, afin de rechercher les traits de parenté que les doctrines d'Oresme offraient avec celles de Buridan et d'Albert de Saxe.

D'ailleurs, nous ne porterons pas notre attention sur toutes les questions au sujet desquelles il était de mode de disputer dans les écoles de Paris; nous en choisirons seulement deux dont l'importance a été particulièrement déclarée en nos précédentes études; l'une concerne l'explication du mouvement des projectiles et de la chute accélérée des graves; l'autre a trait au lieu naturel de la terre.

A quel parti Oresme se rangeait au sujet de la première question, nous le saurons par la lecture du *Traité du Ciel et du Monde*[2]; cette lecture nous apprendra, en même temps, qu'Oresme tenait le même parti en un commentaire, aujourd'hui perdu, qu'il avait composé sur les *Physiques* d'Aristote.

Oresme se propose de commenter un texte du Stagirite, texte qu'il traduit de la manière suivante :

« Si l'isnelté[3] estoit infinie, il conviendroit que la pesanteur

1. Pierre Duhem, *Un précurseur français de Copernic. Nicole Oresme (1377)* (*Revue générale des Sciences pures et appliquées,* 15 nov. 1909).
2. Nicole Oresme, *Traité du Ciel et du Monde,* livre I, ch. XVIII; ms. cit., fol. 16, col. *d.*
3. Isnelté = vitesse; isnel = rapide; isnelment = vivement.

fust infinie, et ainsi de la légièreté; car tant plus descent la chose pesante, tant est l'isnelté plus grande, et de tant est la pesanteur plus grande et l'isnelté est plus grande. Et doncques se l'addicion de la pesanteur est infinie, l'addicion de l'isnelté sera infinie. »

A ce texte, voici la « glouse » qu'adjoint le Doyen du Chapitre de Rouen[1] :

« De ce qu'il dit que la pesanteur est plus grande de tant comme l'isnelté est plus grande, ce n'est pas à entendre de la pesanteur à prendre là pour qualité naturelle qui encline en bas.

» Car se une pierre d'une livre descendoit d'une lieue de hault et que le mouvement fust grandement plus isnel en la fin que au commencement, nientmoins la pierre ne auroit de pesanteur naturele plus à une fois que à autre.

» Mes l'en doit entendre par ceste pesanteur qui croist en descendant, une qualité accidentele, laquelle est causée par l'enforcement et l'accessement de l'isnelté, sicomme Je ay autres fois desclaré ou VIIe de Phisique, et ceste qualité peut estre appelé impétuosité.

» Et n'est pas proprement pesanteur; car se un pertuis estoit decy iusques au centre de la terre et encor oultre, et une chose pesante descendoit par cest pertuis ou treu, quant elle vendroit au centre, elle passeroit oultre et monteroit par ceste qualité accidentele et aquise, et puis redescendroit et iroit et vendroit plusieurs fois en la manière que nous voions d'une chose pesante qui pent par une longue corde, et doncques n'est ce pas proprement pesanteur puis qu'elle fait monter en hault.

» Et telle qualité est en tout mouvement et naturel et violent toutteffois que l'isnelté va en croissant, fors ou mouvement du ciel.

» Et tele qualité est cause des choses jettées quant elles sont hors de la main ou de l'instrument sicomme J'ay monstré autreffois sus le VIIe de Phisiques. »

Nous retrouvons, en ce passage, tous les principes de Dyna-

1. Nicole Oresme, *loc. cit.*, fol. 17, col. *a*.

mique que professent et défendent les écrits de Buridan et d'Albert de Saxe; nous y trouvons même des considérations sur les oscillations d'une pierre qu'on laisse tomber en un trou qui perce la terre de part en part; ces considérations, fort analogues à une remarque faite par Albert de Saxe[1], devinrent sans doute classiques à l'Université de Paris, où elles piquaient vivement la curiosité des étudiants; Didier Érasme, qui les avait apprises à Montaigu, les a reproduites en ses *Colloques,* et Maurolycus les a empruntées aux *Colloques* d'Érasme.

Elles plaisaient singulièrement, d'ailleurs, à Maître Nicole Oresme, car il les a développées une seconde fois d'une manière un peu plus détaillée.

« Je pose », dit il[2], « que la terre fust percée et que l'en veist par un grand treu tout de oultre en oultre sicques de l'autre part où seroient les antipodes si la terre estoit partout habitée. Je di premièrement si l'en lessoit cheoir une pierre par ce treu, elle descendroit et passeroit oultre ce centre en montant tout droit vers l'autre partie sicques à un terme, et puis retourneroit sicques oultre le centre par deçà, et après redescendroit arière et passeroit le centre moins que devant, et iroit et vendroit pluseurs foiz en appetiçant telles réflexions, sicques à tant finablement qu'elle reposeroit au centre.

» Et la cause est pour l'impétuosité et embruissement qu'elle a acquis par la cressance de l'isnelté de son movement jouxt ce que fut dit plus à plain ou XIIIe chapitre.

» Et ce peut-l-en entendre légièrement par une chose que nous veions sensiblement; car si une chose pesante est pendue à une longue corde, si l'en la boute avant, elle branle et vient et fait plusieurs réflexions tant que finablement elle repose au plus droit et au plus près du centre qu'elle peut. »

Nous n'examinerons pas si ces considérations ont exercé quelque influence même sur Galilée et sur ses contempo-

1. *Léonard de Vinci et la pluralité des Mondes*, VIII : Commentaire aux réflexions sur la pluralité des Mondes données par Léonard de Vinci (*Étude sur Léonard de Vinci, ceux qu'il a lus et ceux qui l'ont lu*, X ; seconde série, p. 95).

2. Nicole Oresme, *Op. laud.*, livre II, chap. XXXI ; ms. cit., fol. 95, coll. *b* et *c*.

rains[1]; nous avons reconnu, en tout cas, que Dominique Soto ne s'était pas soustrait à cette influence[2].

Nicole Oresme ne demande pas seulement à la Dynamique de Buridan des réflexions sur le mouvement oscillatoire du pendule ; il lui emprunte encore une profonde pensée sur le mouvement des orbes célestes.

Buridan avait osé avancer que les mouvements des sphères célestes ne requéraient aucunement les intelligences motrices auxquelles Aristote avait attribué ces circulations; Dieu, créant les cieux, leur avait pu communiquer un *impetus* initial, semblable à celui que l'on met en la pierre qu'on lance; et cet *impetus*, indestructible parce qu'en la nature des cieux il ne trouve rien qui lui soit contraire, entraîne chaque astre en un cours indéfini[3]. Nous avons vu cette pensée accueillie par Albert de Saxe[4] et transmise par l'enseignement de Paris à Nicolas de Cues[5] et à Képler[6].

Cette pensée, Nicole Oresme l'adopte, mais avec une nuance.

L'*impetus* imprimé dans un projectile pesant est violent, parce qu'il est contrarié par la gravité naturelle du projectile. Albert de Saxe le dit formellement[7], et Marsile d'Inghen n'hésite pas à déclarer[8] qu'en un corps grave un *impetus* dirigé vers le bas est naturel. C'est en vertu de cette doctrine que Soto regarde[9] la pesanteur comme un *impetus*

1. A quel degré les doctrines mécaniques de Buridan et de l'École de Paris étaient apparentées aux théories admises en l'École de Galilée, on le voit d'une manière particulièrement manifeste lorsqu'on lit la leçon de Torricelli *Sur la force de percussion (Lezioni Accademiche* d'Evangelista Torricelli, *Mattematico, e Filosofo del Sereniss. Ferdinando II. Gran Duca di Toscana, Lettore delle Mattematiche nello Studio di Firenze e Accademico della Crusca.* In Firenze MDCCXV, Nella Stamp. di S. A. R. Per Jacopo Guiducci, e Santi Franchi. — Della Forza della Percossa, Lezione terza, pp. 13-17 et pp. 19-21).

2. Voir § VI : La Dynamique de Jean Buridan et la Dynamique de Soto.

3. *Jean I Buridan (de Béthune) et Léonard de Vinci,* IV : La Dynamique de Jean Buridan ; p. 42, p. 52 et p. 53.

4. *Nicolas de Cues et Léonard de Vinci,* IX : La Dynamique de Nicolas de Cues et les sources dont elle découle. *(Études sur Léonard de Vinci, ceux qu'il a lus et ceux qui l'ont lu;* seconde série, p. 199).

5. *Ibid.*, p. 187.

6. *Nicolas de Cues et Léonard de Vinci,* X : La Dynamique de Nicolas de Cues et la Dynamique de Képler (*Op. laud.*, p. 208).

7. *Nicolas de Cues et Léonard de Vinci,* IX : La Dynamique de Nicolas de Cues et les sources dont elle découle (*Op. laud.*, p. 194).

8. *Ibid.*, p. 195.

9. Voir § VI : La Dynamique de Jean Buridan et la Dynamique de Soto, p. 285.

naturel communiqué au corps grave par la cause qui l'a engendré.

En la nature d'un orbe céleste, rien ne contrarie l'*impetus* que Dieu a donné à cet orbe au moment où il l'a créé ; cet *impetus* est donc une vertu motrice naturelle ; c'est le nom que lui donne, en effet, Nicole Oresme dans le passage que nous allons citer[1].

Le chanoine de Rouen vient d'examiner quelques difficultés relatives aux intelligences célestes dont la Physique péripatéticienne admettait l'existence ; il a raisonné « posé que les cielz soient meus par intelligences. Car, » poursuit Oresme, « par aventure quand Dieu les créa, il mist en eulz qualitez et vertus mottives auxi comme il mist pesanteur es chouses terrestres, et mist en eulz résistences contre ces vertus mottives.

» Et sont ces vertus et ces résistences d'autre nature et d'autre matière que quelconque chouse sensible ou qualité qui sont icy bas.

» Et sont ces vertus contre ces résistences tellement modérées, atrempées et accordées que les mouvemens sont faiz sans violence.

» Et excepté la violence, c'est aucunement semblable quant un homme a fait une horloge, et le lesse aller et estre meu par soy ; auxi lessa Dieu les cielz estre meus continuellement selon les proporcions que les vertus motives ont aux résistences et selon l'ordrenance establie.

» Et pource, quant le Prophète eut dit de Dieu : *Laudate eum cæli cælorum*, il dist après : *Statuit ea in æternum, et in sæculum sæculi præceptum posuit, et non præteribit.* »

Simple Maître-ès-Arts, Jean Buridan avait humblement soumis son hypothèse au jugement de « Messieurs les Théologiens ». Par la bouche de Nicole Oresme, les Théologiens[2] déclarent cette hypothèse recevable.

1. Nicole Oresme, *Traité du Ciel et du Monde*, livre II, chapitre II ; ms. cit., fol. 40, col. c.

2. Oresme avait, à Paris, enseigné la Théologie et commenté les *Sentences* de Pierre Lombard. En effet, au chapitre même que nous venons de citer, il écrit : « Si comme J'ay monstré pieta sur *Sentences*... » (Nicole Oresme, *Traité du Ciel et du Monde*, livre II, chapitre II ; ms. cit., fol. 41, col. d.)

L'hypothèse de l'*impetus* est mise, en l'École de Paris, à la base de la théorie du mouvement des projectiles. Nous savons comment cette théorie a été développée par Jean Buridan[1], dont Albert de Saxe semble avoir été, sur ce point, le très fidèle disciple; Oresme s'écarte davantage, en quelques problèmes, de la tradition du philosophe de Béthune; rapportons d'abord le texte[2] qui nous fait connaître son opinion; nous indiquerons ensuite les remarques qu'il suggère :

« Pour ce proprement entendre, l'an doit savoir que des mouvemens localz qui ont commencement ou fin sont quatre manières.

» Les uns sont purement naturelz, si comme quant la chouse pesante descent de hault en bas.

» Les autres purement viollens, si comme quant chouse pesante monte en hault.

» Les autres sont viollens et non pas purement, si comme quant une chose est gettée ou traicte en travers, si comme seroit une saecte[3].

» Les autres sont par vertu de beste ou de homme, si comme aller, voller, noer.

» Les premiers ou le premier qui est pur naturel va toziours en efforcent et en cressence de isnelleté, si les autres chouses sont pareilles, si comme quant une pierre descent tout droit par l'aer.

» Le secunt, si comme quant d'une saecte traicte droit en haut, va au commencement en efforcent et vers la fin en affebliant et retardant.

» Et le tiers auxi, fors que il va plus longuement en efforsant, et est sa grant vertu ou force plus loing du commencement que en celuy qui est pur viollent.

» Et le quart est plus fors vers le milieu.

» Et pour entendre les causes de ces chouses, je di premièrement que tout mouvement de chose pesante ou légière

1. *Jean I Buridan (de Béthune) et Léonard de Vinci*, IV: La Dynamique de Jean Buridan.

2. Nicole Oresme, *Traité du Ciel et du Monde*, livre II, chapitre XIII; ms. cit., fol. 66, coll. c et d, fol. 67, coll. a, b et c.

3. Saecte = flèche *(sagitta)*.

quelconques, il soit commencé en efforsant tellement que quelconque degré de isnelleté soit en luy, il convient que il eust devant mendre isnelleté, et mendre oultre toute proportion, et est ce que l'an seul appeler : Commencer *a non gradu*.

» Et la cause est en général, car les excès de la vertu motive sur la résistence ou l'aplicacion d'elle à la résistence ne peuvent estre faictes soudainement, mes convient que telles chouses soient faictes partie après autre, et chascune partie auxi, et rien n'en peus estre fait soudainement.

» Et se aucun obiçoit de ce que si aucune pesante meulle descendoit et trouvast en sa voie une feuve ou une petite pierre reposante soubs soy, cette meule commenceroit à mouvoir cette pierre par certain et grant degré de isnelleté, et non pas *a non gradu*.

» Je respon et di que par aventure seroit elle meue plus tardifvement que la meulle vers ce commencement, et commenceroit *a non gradu* avant que la meulle la touchast.

» Et pousé que elle commençast à certain degré, ce ne seroit pas contre ce que dit est, car ceste pierrette conioincte à la meulle fait un corps mobille ouvecques elle, et un meisme mouvement est du tout et de sa partie, et cest mouvement commença tout *a non gradu* pour les causes dessus dictes.

» *Item*, par l'acroissement de ceste isnelleté est acquise et causée en la chouse mue une qualité motive novelle, laquelle nous povons nommer force ou rèdeur ; et ceste qualité ou rèdeur fait aide en mouvement naturel, et meut la chouse meue viollentement quant elle est séparée du premier moteur ou mottif.

» *Item*, la génération de ceste qualité ou rèdeur croist et enforce toziours tant comme l'acressement de l'isnelleté croist et efforce; et quant l'acroissement de l'isnelté afaiblist, non obstant que tel acressement dure auxi, appetice l'acroissement de ceste qualité, non obstant qu'elle cresse[1].

» Et pour ce, mouvement viollent a trois estaz ou trois parties.

1. Ce passage doit se comprendre ainsi : Non seulement l'*impetus* croît en même temps que la vitesse du mobile, mais la vitesse avec laquelle croît l'*impetus* augmente ou diminue en même temps que l'accélération du mobile augmente ou diminue.

» Une est quant la chouse meue est conioincte ouvecques l'instrument qui fait la viollence, et lors le isnelleté va en cressant, et la génération ou cressement de isnelleté[1] va aussi en cressant, se il n'y a empeschement par accident; et par ce que dit est, s'ensuit que l'acressement de ceste quallité ou rèdeur va auxi en cressant.

» Secondement, quant la chouse meue viollentement est séparée de tel instrument ou premier motif, encor va isnelté en cressant; mes la géneracion ou forcement ou cressence de ceste isnelleté vient en appetissant et finablement cesse; et lors le isnellté ne croist plus, ne celle qualité ou rèdeur[2].

» Et commence le tiers estat; et lors, la qualité naturelle de la chouse meue, si comme est pesanteur, fait appeticer ceste qualité ou rèdeur qui enclinoit contre le movement naturel de la chouse, et va le mouvement en retardant et la viollence en appetissant, et finablement cesse.

» Et par ceste manière, et non par autre quelconque, l'an peut rendre cause de toutez les apparences et de toutez les expériences que l'an voit en mouvemens viollens, soit droit en haut ou droit en bas ou en travers ou circulaires, quant à leur isnelleté ou tardifveté, et réflexion et retour, et quant à telles toutez chouses desquelles l'en ne peut assigner autre cause suffisante, si comme J'ay autrefoiz déclairé plus à plain.

» *Item*, par ce appert que le coup d'une chouse gettée ou traicte est plus grant non pas ou commencement du mouvement ne en la fin, et pourquoy aucunes foiz près du commencement, si comme de ce qui est traict droit en haut, et aucunez foiz plus loing du commencement et plus vers le milieu, si comme de ce qui est traict en travers; car le coup est plus fort là où l'isnelleté est plus grande.

» *Item*, et pourquoy une chouse qui est compacte et plus pesante, si comme pierre ou fer ou plum, donne plus fort coup et plus fort ject que une moins compacte, si comme seroit drap ou laine, car la cause est pour ce que telle chouse compacte

1. C'est-à-dire l'accélération.

2. Traduite en langage moderne, cette phrase devient : « la vitesse et l'*impetus* atteignent, chacun, leur valeur maximum lorsque l'accélération s'annule. »

reçoit plus l'impression de ceste qualité nouvelle qui fait la cressence de l'isnelleté, comme dit, que ne fait autre chose.

» *Item*, et pourquoy la chouse qui peut estre jectée par une vertu mieux que quelconque autre chouse est de certain pois, tellement que la vertu ne porroit si bien gecter plus pesante ne moins pesante; et auxi pourquoy plus grande vertu requiert chouse plus pesante quant au mieulx getter, et mendre vertu, moins pesante.

» Et la cause est : car si la chose est trop petite ou trop légière, elle ne peut tant recevoir de celle impression ou qualité nouvelle que j'ay devant nommée rèdeur.

» Et si la chouse gettée est trop pesante, la vertu ne peut faire grant violence à si grant pesanteur, et pour ce, qui veult tres bien gecter une chouse, il convient que la vertu qui giecte et la chouse soient deuement proporcionnées une avec l'autre.

» *Item*, en mouvement naturel, si comme quant une pierre descent, ceste qualité est toziours conioincte ouvecques la pesanteur naturelle, et c'est la cause pourquoy la géneracion de l'isnelté et de ceste qualité viennent toziours en cressant, car la pesanteur et la nouelle qualité tendent à un terme.

» *Item*, et pour ce dit Aristote, ou XVIII[e] chapitre, que si une chouse pesante descendoit toziours sans fin, l'isnelleté d'elle croistroit toziours sans fin, et auxi la pesanteur de elle. Et par ceste pesanteur doit estre entendue ceste qualité nouelle, car elle est comme pesanteur accidentelle, pource que, en ce cas, elle encline à descendre, combien que, en autre cas, elle enclinast en haut ou en travers ou autrement.

» Or avons doncques que nul mouvement de chouse pesante ou légière ne peut estre régullier du tout, car il est moins isnel au commencement que après; combien que il soit possible, au moins selon ymagination, que la vertu mottive et la résistance soient tellement proporcionnées et modérées que aucune partie de tel mouvement seroit régulière, non obstant celle qualité dessus dicte. »

Comparée à la doctrine de Buridan, la doctrine d'Oresme, telle que ce texte la présente, offre avec celle-là de nombreuses analogies; mais elle offre aussi une différence qui met au

compte d'Oresme la reprise d'une grave erreur abandonnée par ses prédécesseurs.

Aristote croyait que la vitesse d'un projectile continue de croître pendant un certain temps après que ce corps a quitté la main ou l'instrument qui l'a lancé. Albert le Grand et Saint Thomas d'Aquin n'avaient pas hésité à recevoir cette opinion erronée du Stagirite[1].

Buridan et Albert de Saxe avaient eu la prudence de passer sous silence cette prétendue accélération initiale du mouvement des projectiles; on peut penser qu'ils n'y croyaient pas.

Oresme y croyait si bien qu'il ne s'est pas contenté d'en affirmer la réalité dans le passage que nous venons de rapporter; ailleurs, après avoir cité ce texte d'Aristote[2] : « Une chose pesante ne seroit pas meue plus isnelment en la fin du mouvement que au commencement se elle estoit meue par violence et par trusion, car toutes choses meues par violence sont meues plus tardivement quand elles sont plus loing, » il ajoute ceci : « C'est assavoir vers la fin du mouvement; car vers le commencement, leur isnelté va en croissant, si comme d'un dart ou d'un vireton, comme il est meu par violence, et est une distance certaine où l'isnelté est la plus grande, et illuec seroit le plus grant coup; et après, l'isnelté va en appetissant. »

En accordant à ce phénomène imaginaire sa confiance très autorisée, Oresme l'a, semble-t-il, accrédité en l'enseignement parisien; aussitôt après lui, nous voyons[3] Marsile d'Inghen s'efforcer d'expliquer comment l'*impetus*, en se distribuant de meilleure manière au sein du mobile, commence par accélérer la marche de ce corps.

Ce fut, il faut bien le reconnaître, un fâcheux service qu'Oresme rendit par là au progrès de la Dynamique.

1. *Bernardino Baldi, Roberval et Descartes,* I: Une opinion de Bernardino Baldi touchant les mouvements accélérés (*Études sur Léonard de Vinci, ceux qu'il a lus et ceux qui l'ont lu,* IV; première série, pp. 127-139).

2. Nicole Oresme, *Traité du Ciel et du Monde,* livre I, chapitre XVIII; ms. cit., fol. 19, coll. b et c.

3. *Jean I Buridan (de Béthune) et Léonard de Vinci,* V : Que la Dynamique de Léonard de Vinci procède, par l'intermédiaire d'Albert de Saxe, de celle de Jean Buridan. — En quel point elle s'en écarte et pourquoi. — Les diverses explications de la chute accélérée des graves qui ont été proposées avant Léonard.

Convaincus que la vitesse d'un mobile continuait à croître après l'instant de la projection et, d'autre part, mécontents de la théorie visiblement insuffisante de Marsile d'Inghen, les mécaniciens cherchèrent quelque autre explication de ce phénomène, dont la réalité leur semblait hors de doute; ils furent ainsi conduits à mettre sur le compte de l'ébranlement de l'air cette prétendue accélération initiale du projectile; puis, tout naturellement, ils furent tentés d'attribuer à la même cause l'accélération qui se produit très réellement en la chute d'un corps grave; ils en vinrent de la sorte à méconnaître l'heureuse et féconde explication de cette accélération que l'on pouvait la lire dans les écrits de Jean Buridan, d'Albert de Saxe et de Nicole Oresme lui-même. Nous avons vu comment cette tendance malheureuse, à laquelle le Doyen de Rouen avait communiqué un regain de puissance, a pu entraîner d'abord Léonard de Vinci[1], puis Tartaglia, Cardan[2] et Dominique Soto[3].

P. DUHEM.

(A suivre.)

1. *Jean I Buridan (de Béthune) et Léonard de Vinci*, V.
2. *La tradition de Buridan et la Science italienne au XVIe siècle*, V : Comment, au XVIe siècle, la Dynamique de Jean Buridan s'est répandue en Italie.
3. Voir § VI : La Dynamique de Jean Buridan et la Dynamique de Soto.

NUEVOS DATOS

ACERCA DEL HISTRIONISMO ESPAÑOL

EN LOS SIGLOS XVI Y XVII

(*Segunda serie*[1])

Siglo XVII

(*Suite.*)

1636

279. — Auto mandando que no salgan de Madrid Antonio de Prado y Tomás Fernández de Cabredo, autores de comedias, ni María Román, María de San Pedro y María de Cevallos, ni otros de las compañías de dichos autores, que son :

Tomás Fernández, autor.	Antonio de Prado, autor.
Jaime Salvador	Domingo Ochoa
Pedro de Ayala	Juan de Escorigüela y Ariño
Juan Rivas	Agustín Díaz
Cosme Pérez	Frutos Bravo
Iñigo de Loaysa	Lorenzo de el Prado
María de Jesús, su muger	Maximiliano de Morales
Jusepa Román	Vicente Camino
Francisco de Velasco	Juan de Linares
Ana Fajardo, su muger.	Isabel de Góngora
Juan de León	Luisa de la Cruz
Francisco de S. Miguel	Jusepe Antonio
Pedro de la Rosa y Catalina de la Rosa, su mujer.	Jusepe Aron
	María de Montes.

Madrid, 30 En°. 1636.

(Arch. municipal, cl. 16-3-470, 23.)

280. — Conciertos de Antonio Granados, autor de comedias, con los representantes que han de trabajar en su compañía hasta Carnestolendas de 1637.

1. Voir le *Bull. hispan.*, 1906, p. 71, 148, 363; 1907, p. 360; 1908, p. 243; 1910, p. 303; 1911, p. 47.

Juan Pérez hará los *papeles de graciosidad* y ganará la parte que se le señalare.

Francisco de Rojas hará los segundos papeles.

Roque Castaño, para danzar y bailar.

Pedro Martínez Bienpica y su mujer Catalina de Castro, para representar.

Mateo de Cuevas, para representar y cantar, y Catalina de la Cruz, su mujer, para hacer los segundos ó terceros papeles.

Pedro de la Cruz, para representar lo que se le ordene. Madrid, 16 Febrero 1636.

(Juan García de Albertos, 1636, p, 173.)

281. — Obligación y concierto de Lorenzo Escudero, representante, y Juana de Cisneros, su mujer, de asistir en la compañía de Antonio de Prado, autor de comedias, hasta Carnestolendas de 1637, haciendo Juana las segundas damas, ganando ambos 11 reales de ración, 17 por cada representación, caballería para sus personas y llevado su hato. Madrid, 13 Febrero 1636.

(Juan García de Albertos, 1636, fº 143.)

282. — Obligación de Pedro Martínez de Bienpica y Catalina de Castro, su mujer, de asistir en la compañía de Tomás Fernández de Cabredo, autor de comedias, hasta Carnestolendas de 1637, ganando el salario que se les señalare. Madrid, 23 Febrero 1636.

(Juan García de Albertos, 1636, fº 214.)

283. — Obligación de Miguel de Aguirre, representante, de asistir en la compañía de Juan de Peñalosa, autor de comedias, hasta Carnestolendas de 1637 para representar, cantar y bailar, ganando por la fiesta del Corpus 330 reales, por las de Agosto y Septiembre á 4 ducados y cada ordinaria á 3 ducados. Madrid, 27 Febrero 1636.

(Juan García de Albertos, 1636, fº 247.)

284. — Obligación de Fernán Sánchez de Vargas, autor de comedias, de los nombrados por S. M. de assistir y ayudar con sus hijas Dª Francisca y Dª María de Vargas à las fiestas del Corpus que ha de hacer Juan de Peñalosa, autor de comedias, en este año, ganando 1,500 reales para los tres. Madrid, 27 Febrero 1636.

(Juan García de Albertos, 1636, fº 250.)

285. — Conciertos de Pedro de Valdés, autor de comedias, con Pedro García de Vergara sobre asistir en su compañía hasta Carnestolendas de 1637 para cantar y representar, ganando 4 reales de ración. 5 de cada representación, 100 par la fiesta del Corpus, y llevado su hato, y 200 prestados. Madrid, 27 Febrero 1636.

(Juan García de Albertos, 1636.)

286. — Escritura para formar una compañía de portes bajo la dirección de Juan Antonio de Santa Ursula, la cual durará hasta Carnestolendas de 1637.

Juan Antonio de Santa Ursula, autor.
Vicente de Latras, y su mujer Catalina de Paredes.
Bartolomé de Robles y su mujer Alfonsa de Haro.
Juan de Bustamante.
Juan de Lara.
Juan de Ortega.
Antonio Sierra.
Diego Munilla.
Agustín Martínez.
Francisco Luis de Carvajal
Miguel de Ribadeneyra
Blas de la Cruz. Madrid, 5 Marzo 1636.
(Juan García de Albertos, 1636, f° 308.)

287. — Obligación de Juan Antonio de Santa Ursula y Jacinta de Espinosa, su muger, de pagar à Sebastián de Avellaneda, residente en Madrid, 140 reales que le debe Vicente Latras, representante, del tiempo que estuvo en su compañía. Madrid, 6 Marzo 1636.

(Diego de Cepeda, 1629 à 36, f° 280.)

288. — Obligación de Juan Antonio de Santa Ursula, autor de comedias, de pagar á Pedro de Urbina, tesorero de la cofradía de Nª Sª de la Novena, 60 reales que le ha prestado. Madrid, 6 Marzo 1636.

(Diego de Cepeda, 1623 à 1636, f° 203.)

289. — Obligación de Salvador Palomo, autor de comedias, de estar el día del Corpus en Torejón de Ardoz y « hacer para la fiesta por la tarde, volteando su hija y los malachines y arliquines y el monstruo que trae nuevo, que no se ha visto en esta corte, y andar en la maroma y volar y todo lo demas que acostumbra y ha hecho en esta, por lo qual se le han de dar ochocientes reales » y un carro para llevar la gente. Madrid, 7 Marzo 1636.

(Diego de Cepeda, 1629 à 36, f° 200.)

290. — Escritura para la formación de una compañía de partes que, dirigida por Antonio Granados, autor de comedias de los nombrados por S. M., ha de durar hasta Carnestolendas del año 1637.

Antonio Granados, autor, tendrá por titulo, comedias y representar, 3 reales de parte.

Sebastián de Avellaneda, Catalina de Briviesca, su mujer, primera dama,	llevarán 12 reales de parte.
Juan de Santa María, primeros papeles y su mujer que hace cuartos papeles	llevarán 12 reales.

Francisco de Rojas, segundos papeles, tendrá 7 reales.
Juan de Arévalo, gracioso, 7 reales.
Luis Navarro, terceros papeles, 5 1/2 reales.
Jerónimo de Montoya, barba, 7 reales.

Mateo de Cuevas, para representar, Catalina de la Cruz, su mujer, segundas damas, } tendrán 13 reales.

Roque Castaño, 5 1/2 reales.

Juan de Castro, 5 1/2 reales.

Josefa Pomar, terceros papeles, 6 reales.

Se señalan 8 reales de parte à la caja, y al hato 4 por cada representación.

Los viajes se han de pagar *del monton*. Madrid, 7 Marzo 1636.

(Juan García de Albertos, 1636, f° 307.)

291. — Obligación de Antonio de Prado y Pedro de la Rosa, autores de comedias, de hacer à la Villa cada uno con su compañía, dos Autos de los que se hayan de representar en las fiestas del Corpus de este año por precio de 800 ducados, en que entran los 200 de ayuda de costa, y además se les darán los 100 ducados de la joya. Madrid, 13 Marzo 1636.

(Arch. municipal, 2, 57, 51.)

292. — Carta de pago de Pedro de la Rosa, autor de comedias, por 400 ducados que le entregó la Villa de la primera paga de los dos Autos que ha de hacer este año en los fiestas del Corpus. Madrid, 17 Marzo 1636.

(Arch. municipal, clase 16, 2, 196, 42.)

293. — Carta de pago de Francisco Mudarra, autor de comedias, en favor de D. Pedro del Castillo por 2910 reales que le da á cuenta de los fiestas que ha de hacer en Salamanca, según escritura ante Gabriel Jiménez. Madrid, 12 Abril 1636.

(Juan García de Albertos, 1636, f° 517.)

294. — Testamento de Luisa de Reynoso, viuda de Domingo de Valdés.

Declara que tiene en su poder varios bienes muebles, propios de Damián Arias, autor de comedias, y que se detallan al por menor.

Manda à dicho Damián Arias, por el mucho amor que le tiene, 4 colchones con su lana.

Dice que durante su matrimonio adquirieron la casa que tiene en la calle de Hortaleza.

Testamentarios : Damián Arias, Pedro de Urbina, cobrador de los corrales de comedias, Pedro Mexía, barbero y su hija Rafaela de Valdés.

Herederos : Rafaela de Valdés y Luisa de Reynoso, sus hijas ; y Damiana y Luisa de Peñafiel, sus nietas, hijas de Damian Arias y Gabriela de Valdés, hija también de la otorgante.

Declara que debe à Damián Arias, su yerno, 100 ducados.

Vivía en casa de Damián y había criado á sus nietas. Madrid, 31 Mayo 1636.

(Juan García de Albertos, 1636, f° 664.)

295. — Obligación de Juan de Samaniego y María de la O, su mujer, representantes, de asistir en la compañía de Juan de Peñalosa, autor de comedias, desde hoy hasta fin de Octubre del presente año ganando 7 ducados por cada fiesta ordinaria y 11 por cada una de las de Agosto ó Septiembre. Madrid, 18 Junio 1636.

(Juan García de Albertos, 1636, f° 744.)

296. — Poder de Juan Mazana y Dorotea de Sierra, su mujer, à Juan Núñez de Prado para recibir de María de Escobar, vecina de Sevilla, dos arcas de vestidos y ropa de representación que en ella se empeñaron por 1000 reales que les dió y que ha de entregarle Juan Núñez. Madrid, 18 Julio 1636.

(Juan García de Albertos, 1636, f° 38.)

297. — Obligación de Lorenzo Escudero y Juana de Cisneros, su mujer, representantes de la compañía de Antonio de Prado, de pagar á D. Baltasar de Cañizares para el martes de Carnestolendas de 1637, mil reales que les ha prestado. Madrid, 23 Julio 1636.

(Juan García de Albertos, 1636, f° 91.)

298. — Obligación de Juan de Escorigüela Ariño, representante de la compañía de Antonio de Prado, de pagar á Andrés Gutiérrez de Guevara, representante de la compañía de Tomás Fernández de Cabredo, autor de comedias, 100 reales que le ha prestado. Madrid, 31 Julio 1636.

(Juan García de Albertos, 1636, f° 103.)

299. — Auto de los comisarios de las fiestas del Corpus en la villa de Madrid mandando que los 100 ducados de joya se repartan entre Pedro de la Rosa y Antonio de Prado, autores de comedias, que hicieron los Autos del Santísimo Sacramento de este presente año. Madrid, 19 Noviembre 1636.

(Arch. municipal, clase 16, 2, 196, 42.)

300. — Carta de pago de Toribio Ordóñez de Valdés, vecino de Granada, en favor de Diego de Valdés Toral, representante de la compañía de Alonso de Olmedo, por 330 reales, á cuenta de una suma de mayor cuantía que debía al otorgante según carta de obligación que otorgó en su favor en la ciudad de Granada ante Alvaro Cubillo, escribano de Su Magestad. Madríd, 1° Diciembre 1636.

(Juan García de Albertos, 1636, f° 494.)

301. — Testamento de Mariana Velasco (muger de Luis Candau), natural de Ubeda, moradora en la calle del Infante en casas propias.

Manda ser enterrada en la capilla de los Terceros del convento de S. F^co^. de Madrid ; que « acompañe mi cuerpo la cofradia de Nuestra Señora de la Novena que es de los representantes de adonde yo soy cofrade y se haga conmigo como con los demas cofrades para lo qual les mando veinte ducados. »

« Que se entregue á los mayordomos del Ilmo de S. Sebastian nueve

varas de felpa para el forro de la muceta corta, que su hija Maria Candau dejó para dicha cofradia, y que la otorgante entregó, hará un mes, al Lic. Corvalan, teniente de dicha parroquia. »

« Item declaro que mi hija Maria Candau murió y pasó desta presente vida por Agosto deste presente año, por cuya muerte el dicho mi marido y yo heredamos sus bienes y quedamos á pagar sus deudas, así en la ciudad de Granada, donde murió, como en esta corte y otras partes del tiempo que fueron autores Cristobal de Avendaño y Salvador de Lara, sus maridos, que son : la deuda de Nª Sª de la Novena de la limosna que se sacaba en la compañia de los compañeros, cuya quenta tiene ajustada el dicho mi marido con Pedro de Urbina. »

Otra cuenta de María Candau con Françisco Garro de Alegría arrendador de los corrales de comedias de Madrid.

Que se pague otra cuenta de 2,700 reales que se deben al arrendador de las comedias de Granada.

Deja unas casas en la calle del Infante, y muchos vestidos ricos para representar, que eran de María Candau.

A su criada, la ropa suya que deja y 50 ducados para tomar estado.

Deja dos hijos : Barnabé Candau, que pasó á Indias hace 9 años y no sabe de él, y Antonia Candau, para la cual se han de reservar los vestidos arriba declarados y se le entregarán cuando tome estado. Mejora á la misma en el 3° y 5°.

Que se conserve la parte que tocare á Barnabé por si vuelve de Indias.

Manda un Crucifijo que tiene, á la cofradía de la Novena.

Albaceas : su marido y Francisco Garro de Alegría.

Herederos : sus dos hijos. Madrid, 29 Diciembre 1636.

(Diego de Cepeda, 1629 à 1636, fº 275.)

302. — Poder de Francisco Pinelo y Inés de Híta, su mujer, autores de comedias, á Baltasar Lechuga, representante de su compañía, para concertar fiestas y representantes. Murcia, 31 Diciembre 1636.

(Juan García de Albertos, 1637, fº 140.)

1637

303. — Petición de Alonso de Olmedo Tofiño, autor de comedias, pidiendo licencia para ausentarse de Madrid y buscar parte y compañía donde trabajar para dar de comer á sus seis hijos, pues hoy no puede porque « la compañia que tenia se me ha deshecho y idose los compañeros con los autores que han tenido cantidad para poderles pagar por estar yo imposibilitado de poder lo hacer, pues Bezon se fue con Tomas Fernandez y Bernarda, que hacia las damas, con Bovadilla, y Mariana, la *Carbonera*, se ha quitado de la comedia, y la música, que tenia, está con Tomas Fernandez. »

(Arch. municipal, secretaría, 4, 17, 2.)

304. — Conciertos de Segundo de Morales con los representantes que han de estar en la compañía que pretende formar.

Josefa María, viuda de Juan Francés, asistirá hasta Carnestolendas de 1638 para hacer los terceros papeles, y aun los segundos y primeros, ganando 1,050 reales por la fiesta del Corpus, 7 ducados por cada fiesta ordinaria y 11 por cada una de las de Nª Sª de Agosto ó Septiembre.

. Luis Candau, Antonia María Candau, su hija, y Juliana de Zurita, ganarán 1000 reales por la fiesta del Corpus, 200 por las de Agosto ó Septiembre y 100 por una ordinaria.

Antonio Piñero, músico, ganará 750 reales por las fiestas del Corpus, 11 ducados por cada una de las de Agosto ó Septiembre y 80 reales por las ordinarias.

Antonio de Carrion ganará 360 reales por la fiesta del Corpus, 60 por las de Agosto ó Septiembre y 50 por cada una de las ordinarias.

Juan de Samaniego ganará 220 reales por el Corpus, 30 por las ordinarias y 50 por cada una de las de Agosto ó Septiembre.

José García de Reinoso ganará 6 reales de ración y 36 reales por cada fiesta que hiciere la dicha compañía. Madrid, 5 Enero 1637.

(Juan García de Albertos, 1637, fol. 4 y siguientes.)

305. — Conciertos de Francisco Pinelo é Ines de Hita, autores de comedias, para la compañía de representantes que han de formar.

Agustín Romero, apuntador, y Ana de Sandoval, su mujer, tercera dama, ganarán lo acostumbrado y reciben adelantados 400 reales.

Jerónimo de Morales hará los primeros papeles y tendrá el maximum de parte entre los demás de la compañía, y se le darán 2 caballerías para los viajes y 1,300 reales prestados. Madrid, 21 Febrero 1637.

(Juan García de Albertos, 1637, fº 139.)

306. — Conciertos de Tomás Fernández con los representantes de su compañía.

Luis Antonio cantará y representará ganando 5 reales de ración, 6 de cada representación, 125 por el Corpus y 400 prestados.

Tomás de Nájera, para cantar y representar, ganando 5 reales de ración, 6 de cada representación, 100 por el Corpus, mas una caballería y llevado su hato.

Juan Bezón hará la parte de *graciosidad*, ganando 10 reales de ración, 20 de cada representación, para el Corpus 500 reales, *tres caballerías iguales* y *llevado su hato en dos arcas,* se le pagarán las raciones de Cuaresma y 1000 reales de préstamo.

Alonso de Osuna hará los *primeros papeles en las comedias,* ganando 10 reales de ración, 13 por representación, 500 para el Corpus y 1000 prestados.

Gaspar de Segovia ganará 5 reales de ración, 8 por representación, 170 por el Corpus y de préstamo 150 reales, más un vestido de damasco y un ferreruelo de bayeta.

Iñigo de Loaisa y María de Jesús, su mujer, ganarán 12 reales de ración, 21 de cada representación, 500 por el Corpus y 1000 prestados.

Antonio de Mendoza, músico, ganará 4 reales de ración, 5 de cada representación, 66 por el Corpus, y 200 de préstamo. Madrid, 27 Febrero 1637.

(Juan García de Albertos, 1637, fº 156.)

307. — Poder de Tomás Fernández á dos procuradores de esta corte para que « se querellen civil y criminalmente de las personas que resultaren culpados en las heridas que le dieron y siga y prosiga, fenezca y acabe en todas instancias el pleito y causa que en razon dello se ha hecho por los señores del dicho Consejo contra Don Juan Pacheco, caballero de la orden de Calatrava por culpado en las dichas heridas. » Madrid, 3 Marzo 1637.

(Juan Carrillo, 1637, fº 602.)

308. — Asiento de Maximiliano Eustaquio de Morales para representar los *primeros* y *segundos* papeles en la compañía de Luis Bernardo de Bovadilla, repartiendo dichos papeles entre ambos, ganando 8 reales de ración, 12 de cada representación, 350 por el Corpus y 500 de préstamo. Madrid, 7 Marzo 1637.

(Juan García de Albertos, 1637, fº 192.)

309. — Carta de pago de Luis Candau, como heredero de María Candau, su hija, en favor de Diego de Valdés Toral y Bernarda de Castro, su mujer, de 1,300 reales que debían á dicha su hija « por escritura de obligacion en su favor otorgada ante Alvaro Cubillo de Aragon, escribano de Su Magestad, vecino de Granada, su fecha en ella á tres dias del mes de Junio de mil y seiscientos y treinta y seis años por razon y de compra de ciertos vestidos. » Madrid, 12 Marzo 1637.

(Juan García de Albertos, 1637, fº 216.)

310. — Obligación de Francisco Galindo de entregar á Pedro Ortiz de Urbina la limosna que cada día sacare de las representaciones que desde el día de Pascua de Resurrección de este año hiciere la compañía de Gabriel Cintor (2 reales de cado representación, como lo hacen las demás compañías). Madrid, 13 Marzo 1637.

(Diego de Cepeda, 1637 á 42.)

311. — Asiento de Antonia Manuela, mujer de Bartolomé Romero, de asistir en la compañía de Andrés de la Vega durante la octava del Corpus de este año ganando 150 ducados, más 10 reales de ración, y la mitad de los ganancias habidas después de pagar á toda la compañía. Madrid, 24 Marzo 1637.

(Juan García de Albertos, 1637, fº 244.)

312. — Concierto de Andrés de la Vega con los representantes de su compañía.

María Fontana, representará hasta Carnestolendas de 1638, ganando

por la fiesta del Corpus 600 reales y por las demás lo mismo que le dió el año pasado de 1636.

María de Tavares ganará 1000 reales, más comida, cama y posada en todas las fiestas. Madrid, 26 Marzo 1637.

(Juan García de Albertos, 1637, f° 251.)

313. — Poder de Juan Antonio de Santa Ursula á Pedro Ortiz de Urbina, para cobrar de Vicente Latras, representante, 286 reales que le debe y que él por otra parte debe á la cofradía de N^a^ S^a^ de la Novena de la limosna que ha juntado para dicha cofradía.

Item, para cobrar de Juan de Ortega, representante, 50 reales que le debe. Ambas cantidades debe el otorgante á la dicha cofradía. Madrid, 30 Marzo 1637.

(Diego de Cepeda, 1637 á 42.)

314. — Obligación de Tomas Fernández de Cabredo, autor de comedias, de ir à la ciudad de Córdoba y hacer 25 à 30 representaciones desde 1° de septiembre de este año, si le pagan los arrendadores 40 reales de cada representación y si además no consiente, que desde la fiesta del Corpus hasta que él llegue, no haya otro autor que represente en dicha ciudad. Madrid, 31 Marzo 1637.

(Juan García de Albertos, 1637, f° 276.)

315. — Carta de pago de Pedro de la Rosa y Alonso de Olmedo, autores de comedias, de 1000 reales, 500 á cada uno, « por el trabajo que tuvieron con sus compañias en servir en los carros triunfales que se hicieron en la máscara que hube por las fiestas » que se han hecho por las años del príncipe, buenos sucesos de las armas de S. M. y venida de la Princesa de Carignan. Madrid, 1° Abril 1637.

(Manuel de Robles, 1637, f° 311.)

316. — Obligación de Juan de Nieva, autor de comedias, de pagar para el día de la Trinidad de esta año 355 reales, que son de la limosna que su compañía sacó en el año de 1636 hasta Carnestolendas de 1637 conforme à las ordenanzas de la cofradía de N^a^ S^a^ de la Novena. Madrid, 1° Abril 1637.

(Diego de Cepeda, 1637 á 42.)

317. — Obligación de Tomás Fernández de Cabredo, autor de comedias, de ir á la ciudad de Sevilla con su compañía y hacer 80 representaciones en el corral de la Montería desde 15 de Octubre en adelante, cobrando 155 reales de ayuda de costa por cada representación y de gratificación 500 ducados. Madrid, 18 Mayo 1637.

(Juan García de Albertos, 1637, f° 334.)

318. — Carta de pago de Bartolomé Romero en favor del receptor del consejo de Aragón por 100 ducados que se libraron à su mujer Antonia Manuela « por el papel que hace en lugar de Catalina de la Rosa[1] en

1. Por estar Catalina de la Rosa próxima á dar á luz, entró en su lugar Antonia Manuela para los Autos del Corpus con la compañía de Tomás Fernández de Cabredo.

la comedia que se hace á Su Magestad el día de Santa Isabel deste año. Madrid, 30 Junio 1637.

(Juan García de Albertos, 1637, f° 519.)

319. — Poder de Pedro Ortiz de Urbina, tesorero de Nª Sª de la Novena, á Juan Ambrosio para cobrar de Juan de Nieva, autor de comedias, que está en Toledo, lo que por escritura le debe. Madrid, 25 Julio 1637.

(Diego de Cepeda, 1637 á 42.)

320. — Obligación de Pedro de Ascanio, y en su nombre Juan Núñez, de venir á Madrid para el 17 de Agosto de este año y representar en los corrales de la corte hasta el 24 de Octubre, que ha de venir Antonio de Prado.

Los arrendadores de los corrales Francisco Garro de Alegría y Juan Martínez entregan 5000 reales, 1000 dados y 4000 prestados, dando prendas suficientes Pedro de Ascanio inmediatamente que llegue á Madrid. Madrid, 3 Agosto 1637.

(Juan García de Albertos, 1637, f° 282.)

321. — Poder de Tomás Fernández de Cabredo, autor de comedias, á su mujer Juana de Espinosa para que « en mi nombre pueda proseguir y hacer y acabar el pleito criminal que trato contra D. Juan Pacheco, que ha pendido y pende ante los Señores del Real Consejo de las Ordenes en razon de la herida y agravios que tengo expresados en el dicho Real Consejo y pida se lleven á pura y debida execucion los sentencias que en mi favor estan dadas». Madrid, 7 septiembre 1637.

(Juan García de Albertos, 1637, f° 703.)

322. — Obligación de Pedro de la Rosa, autor de comedias y de su mujer Catalina de Nicolás, de pagar à Pedro Ortiz de Urbina 1,400 reales que les ha prestado. Madrid, 17 septiembre 1637.

(Diego de Cepeda, 1637 à 42.)

323. — Carta de pago de Juan Rodríguez de Antriago, autor de comedias, de 1,500 reales que se le adelantan por las 10 representaciones que ha de hacer en Guadalajara en la casa y hospital de la orden de S. Juan de Dios. Madrid, 26 septiembre 1637.

(Juan García de Albertos, 1637, f° 748.)

CRISTÓBAL PÉREZ PASTOR.

(Continuará.)

NOTES SUR L'ORÁCULO MANUAL

DE BALTHASAR GRACIÁN

Comme modeste appendice aux leçons de M. Morel-Fatio sur Balthasar Gracián, nous apportons ici quelques notes sur l'*Oráculo Manual*, considéré au point de vue des sources littéraires qui l'ont alimenté, et réciproquement, à celui des emprunts qui lui ont été faits par les moralistes venus plus tard.

I. Sources de l'Oráculo.

Au début de ses *Aphorismes pour la sagesse dans la vie*, Schopenhauer constate que « d'une manière générale, les sages de tous les temps ont toujours dit la même chose ». En effet, les inclinations de la nature humaine ne changent pas ; ce qui change plus ou moins, ce n'est que leur manifestation. Aussi les principales règles empiriques de l'art de vivre ont-elles été formulées de bonne heure : se connaître soi-même et connaître les autres hommes ; gouverner ses propres inclinations et se garantir contre celles d'autrui, etc. Là-dessus, les sages de la Grèce, les poètes gnomiques, les livres sacrés disent déjà l'essentiel.

Voici, par exemple, deux sentences de Théognis (vers l'an 540 avant notre ère). « Les gens honnêtes et sûrs sont rares dans le monde ; la prudence et la défiance dans le commerce avec les hommes sont d'autant plus à recommander qu'il est plus difficile de sonder leurs sentiments. » — « La fidélité, la moralité, la véracité, la crainte des Dieux ont abandonné la terre. » (Cité d'après Edouard Zeller : *Die Ph^ie der Griechen.*)

Venu vingt-deux siècles plus tard, Gracián (1601-1658) était donc réduit, en traitant de la sagesse pratique, à se livrer à des variations sur des thèmes anciens, empruntés aux moralistes sacrés et profanes. Dans ce travail de virtuosité, d'invention secondaire, il a néanmoins trouvé carrière à son originalité de pensée et de style, à son expérience personnelle de la Cour et de la Ville. Et si nous recherchons les éléments livresques dont il s'est servi, ce n'est pas pour le rabaisser, mais simplement pour le commenter.

G. lui-même, à l'occasion, reconnaissait hautement ses dettes. Témoin son Avis au Lecteur, pour la première partie du *Criticón*. J'y ai cherché, dit-il, à imiter « *las alegorias de Homero, las ficciones de Esopo, lo doctrinal de Seneca, lo juizioso de Luciano, las descripciones de Apuleyo, las moralidades de Plutarco, los empeños de Eliodoro, las suspensiones del Ariosto, las Crisis del Boccalini y las mordacidades de Barcalayo* ».

De même, dans l'Avis qui précède le *Heroe*, il indique Esope, Homère, Aristote, Sénèque, Tacite, Castiglione, comme lui ayant fourni les principaux traits de son personnage idéal.

Si G. avait écrit pour l'*Oráculo* un avant-propos analogue, il aurait sans doute mentionné l'Ecclésiaste, Salomon, les Sept Sages, Sénèque, Tacite et d'autres encore.

« L'étude des sources de G. présente d'infinies difficultés, » dit M. Farinelli dans son Étude sur G. Nous ne doutons pas que cela ne soit exact pour le *Criticón*, rempli d'allusions aux hommes et aux choses du temps. Mais, pour l'*Oráculo*, c'est exagéré; ou, du moins, de telles difficultés ne se rencontreraient que s'il s'agissait de vérifier jusqu'à la moindre pierre de l'édifice, et de toujours déterminer, non seulement son terrain d'origine, mais aussi le dernier chantier d'où elle provient. Pour tenter de réaliser ce programme, — sans chance, d'ailleurs, d'obtenir un résultat complet, — il ne faudrait rien moins que rechercher et dépouiller tous les livres dont G. a pu faire usage. Et comme il a enseigné les belles-lettres, la philosophie et la théologie, comme il aimait passionnément les livres et avait de riches bibliothèques à sa disposition (notamment celle de Lastanosa, son ami et Mécène), le champ

de ses lectures latines, espagnoles et italiennes a été des plus vastes.

Du reste, une enquête aussi compliquée et minutieuse n'aboutirait qu'à démontrer surabondamment ce que l'on sait d'avance : dans l'*Oráculo,* comme dans tous les recueils de ce genre, il n'y a guère que de vieux matériaux, mais leur mise en œuvre est nouvelle et constitue une légitime appropriation.

Outre cette considération, il en est d'autres encore qui nous font renoncer à entrer ici dans le menu détail des imitations ou réminiscences que contient l'*Oráculo.* D'abord, le seul moyen pratique de publier tous nos rapprochements, si incomplets qu'ils soient, ce serait de réimprimer l'*Or.*, avec des notes à la suite de la plupart des maximes. Puis, nous serions obligés de faire, de temps en temps, double emploi avec Amelot de la Houssaye, qui, dans les notes de sa traduction de l'*Or.*, fournit un certain nombre de citations et de renvois utiles. Soit dit en passant, Amelot, également traducteur de Tacite, a la manie de le voir partout, le plus souvent sans raison valable. Par contre, il ne cite que très rarement Sénèque, qui pourtant aurait le droit d'être évoqué presque à chaque page.

Nous nous bornerons, en conséquence, à donner ci-après quelques indications relatives aux thèmes principaux de G. et à certains cas particuliers.

La défiance (*Milicia es la vida del hombre contra la malicia del hombre. — Usase mucho el engaño, multipliquese el recelo.* Etc., *Or.*, 13, 45, 219, etc.). οἱ πλεῖστοι ἄνθρωποι κακοί (Bias). Lieu commun chez Sén. : « *Non alia quam in ludo gladiatorio vita est* » (*De Irâ,* II, 8). « *Ab homine homini quotidianum periculum* » (*Ep.,* 104).

S'accommoder aux temps, au monde, a la coutume (*Sentir con los menos y hablar con los más.* Etc., *Or.,* 43, 120, 77, 133, 137). C'est la théorie stoïcienne de l'*économie* ou *dispensatio :* le sage méprise l'opinion commune, mais dans la pratique de la vie il lui obéit. « *Intus omnia dissimilia sint ; frons nostra*

populo conveniat » (Sén., *Ép.*, V). Quant au : « *hacerse á todos... gran arte de ganar á todos* » (77), c'est la devise d'Ignace de Loyola : « se faire tout à tous pour gagner tous les cœurs » (citée par Boehmer, trad. Monod, *Les Jésuites*, p. 106).

PERVERSITÉ DU SIÈCLE; VERTUS DES SIÈCLES PASSÉS (*Or.*, 29, 120, 219, 280). Le thème est des plus anciens. « *Ne dicas, quid putas causa est cur priora tempora fuere meliora quam nunc* » (*Eccl.*, VII). — « O temps! ô mœurs, s'écrie Héraclite, ô malheureux siècle! » (La Br., *Des Jugements.*)

IL N'Y A NI BONNE NI MAUVAISE FORTUNE, MAIS PRUDENCE OU IMPRUDENCE (*Or.*, 21, 31, 64, 193, 285). « La fortune favorise tous ceux qui ont du bon sens et de la prudence (πᾶσι γὰρ εὐφρονοῦσι συμμαχεῖ τύχη. *Fragm. vet. poët.*, cité par Addison. *Spect.*, 49[e] *Disc.*). « *Frustra mala omnia ad crimen Fortunae relegamus; nemo nisi suà culpà diu dolet.* » (Quintil., lib. VI, *procem.*) « *Nullum numen abest si sit prudentia* ». (Juv., II.)

REGARDER AU DEDANS DES HOMMES ET DES CHOSES (*Or.*, 99, 130, 146, 150, 157). Lieu commun de Marc-Aurèle (liv. VI, § 3; livre III, § 11, etc.).

BIEN SE CONNAITRE (« *Conocer su realce rey. — Conocer su defecto rey.* » *Or.*, 34, 89, 161, 225, 238). Le γνῶθι σεαυτόν est un lieu commun sacré aussi bien que profane : « Saint Augustin a eu raison de dire (*De Trinit.*, lib. IV, n° 1) qu'il vaut mieux savoir ses défauts que de pénétrer tous les secrets des États et des Empires, et de savoir démêler toutes les énigmes de la nature. » (Bossuet, *Serm. sur la Char. frat.*)

AIMEZ POUR ÊTRE AIMÉS (G. l'entend au point de vue de la popularité. *Or.*, 40, 111, 112, 113, 119, 147). « *Hecaton ait : Si vis amari, ama!* » (Sén., *Ép.*, IX.)

SAVOIR ÊTRE A SOI; BIEN RÉPARTIR SA VIE (*Or.*, 33, 229, 249). Voir Sénèque, *passim : De brev. vitae,* et *Épîtres à Lucilius.*

NE JAMAIS PRENDRE LES CHOSES A REBROUSSE-POIL (*á repelo. Or.* 224). « Toute chose a deux anses; par l'une on peut la porter, par l'autre on ne le peut pas. » (Manuel d'Epictète, 49.)

QUE LE SAGE SE SUFFISE A LUI-MÊME! (*Or.* 137). « *Se contentus est sapiens.* » (Sén., *Ep.*, IX.)

NO HACE EL NÚMEN EL QUE LO DORA, SINO EL QUE LO ADORA (*Or.*, 5).

Qui fingit sacros auro vel marmore vultus,
Non facit ille Deos : qui rogat ille facit.

(MARTIAL, lib. VIII, 24.)

Nous indiquerons plus loin les sources de plusieurs autres maximes de G., dans nos rapprochements entre l'*Or.* et les moralistes français.

Ajoutons que G. nous semble avoir lu Bacon, dont les éditions latines ont paru de 1617 à 1638, selon les ouvrages. Les rencontres entre eux ne sont pas rares. Ainsi Bacon *(Essai sur l'ambition)* recommande au prince d'avoir un bouc émissaire, tout comme G. dans l'*Or.* (149 et 187). Ainsi encore Bacon *(De dignit. et augm., lib. VIII, chap. 2)* fait allusion à Momus réclamant une petite fenêtre au cœur de l'homme, apologue souvent mentionné par G. *(Or.* 223 et *passim* dans l'*Agudeza*, le *Discreto*, le *Criticón).* Il est vrai que, dans ces deux exemples, G. peut très bien avoir puisé à des sources directes : Pline le Jeune ou le Jésuite Strada (comme l'indique Amelot) pour le précepte du bouc émissaire, Lucien pour l'apologue de Momus. Mais ce qui frappe surtout, c'est la fréquence des échos Baconiens chez G., à défaut de la précision absolue de tel ou tel d'entre eux en particulier. Pour constater cette fréquence, il suffit de lire le livre VIII du *De dignitate et augmentis,* où Bacon traite de la science des occasions éparses et de l'art de s'avancer dans le monde.

Il est à remarquer, au surplus, que par le *Discreto* et l'*Oráculo*, G. a satisfait à un desideratum de Bacon : « Quant à la prudence dans les affaires, partie sur laquelle roule toute la

vie humaine, nous n'avons pas un seul livre sur ce sujet, à moins qu'on ne donne ce nom à quelque avis sur la manière de se conduire; ce qui forme tout au plus un ou deux petits recueils, qui ne répondent en aucune manière à l'étendue du sujet. » (*De dign. et augm.*, VIII, 2, trad. Riaux.)

II. Emprunts faits à l'Oráculo.

La trace de Gracián se rencontre tout d'abord dans les *Maximes* de La Rochefoucauld, dont la 1re édition a été publiée en 1665, soit dix-huit ans après l'apparition de l'*Oráculo*, et dix-neuf ans avant la traduction d'Amelot.

Il est bien douteux que La Roch. ait pris directement contact avec l'*Or.* Il « n'avait pas étudié » (*Segraisiana*), et il n'entendait pas très bien le latin, avoue-t-il dans une de ses lettres (n° 116). En admettant même qu'il connût l'espagnol, ce n'était probablement pas au point de lire avec agrément et profit un auteur tel que G.

Mais on sait que la marquise de Sablé a été la confidente, et même, selon le mot de Sainte-Beuve, la conseillère de La Roch. dans l'élaboration des *Maximes.* Ainsi La Roch. lui écrivait : « Je vous supplie très humblement de me renvoyer les quatre Maximes que nous fîmes dernièrement... — Je vous envoie ce que j'ai pris chez vous en partie. Je vous supplie humblement de me montrer si je ne l'ai point gâté... — Vous ne pouvez les désapprouver toutes, car il y en a beaucoup de vous. » (Lettres 65, 68 et 72.)

Or, Mme de Sablé savait très bien les langues espagnole et italienne, dit l'abbé d'Ailly, familier de son salon, et éditeur posthume de ses Maximes. Elle avait lu et étudié G., puisque sur les quatre-vingt-une maximes que d'Ailly a publiées d'elle, seize sont empruntées à l'*Oráculo;* on y trouve tantôt la traduction, assez heureuse, tantôt la paraphrase ou l'arrangement du texte de G.

Mme de Sablé doit-elle être inculpée de plagiat? Non. La publication de ses Maximes n'a eu lieu qu'en 1678, quelques

mois après sa mort. L'abbé d'Ailly est seul coupable : dans les manuscrits laissés par la marquise, il n'aura pas toujours su reconnaître que de simples traductions ou imitations étaient mélangées avec des pages originales. Rappelons que le *jeu des maximes* faisait l'occupation favorite du salon de Mme de Sablé. « Le plus souvent, on donnait un sujet de sentence, une sorte de canevas, sur lequel on s'ingéniait à broder d'abord en commun, de manière que La Roch. emportait la maxime plus ou moins finie. » (Gourdault, dans son éd. de La Roch., tome III, 1re partie.) Selon toute vraisemblance, Mme de Sablé n'avait destiné ses extraits de G. qu'au jeu de son cénacle. Quant à d'Ailly, ce qui excuse sa méprise, c'est qu'elle a été partagée par tous les écrivains qui se sont occupés de Mme de Sablé : Cousin, Sainte-Beuve, et d'autres moindres.

En ce qui concerne les commentateurs ou annotateurs de La Roch., nous n'en connaissons qu'un seul, Amelot de la Houssaye, qui ait signalé quelque peu ses imitations de l'*Or.* Amelot, dans les dernières années de sa vie, avait composé un recueil de *Réflexions, Sentences et Maximes, mises en nouvel ordre, avec des notes politiques et historiques.* Il y avait rangé sous des rubriques alphabétiques (amour-propre, bienséance, etc.) les Maximes de La Roch., en y mêlant quelques maximes de Mme de Sablé, de d'Ailly, et diverses réflexions de son propre cru. Ce recueil ne fut publié qu'en 1714, huit ans après la mort du vieux polygraphe, qui n'avait sans doute pas eu le temps de le parachever. Sinon il aurait pu faire mieux que personne le petit travail de rapprochements auquel nous allons nous livrer. En l'état, les notes du dit recueil, bien qu'assez fécondes en citations espagnoles, tirées surtout d'Antonio Perez, sont aussi incomplètes que défectueuses à l'égard de G. Il n'est cité que quatre fois, dont trois anonymement. Et sur ces quatre citations, il y en a trois à négliger comme trop peu pertinentes.

D'un autre côté, les publications sur G. n'ont jusqu'ici traité la question de ses apports aux moralistes français que d'une manière imprécise ou sommaire, inconsidérée parfois. Ainsi M. Borinski *(Balt. Gr. und die Hoflitteratur in Deutschland)*

nous dit : « Un rapprochement des Maximes de La Roch. avec G. leur laisse peu de chose d'original. » M. Farinelli fait justice de cette assertion en la qualifiant de « *muy atrevida, y, á mi parecer, completamente falsa.* » Il ajoute (et nous n'y contredirons guère) que les ressemblances entre les grands moralistes français et G. proviennent presque toujours de ce qu'ils ont puisé à des sources communes, chez Sénèque notamment.

Abstraction faite des analogies vagues ou douteuses, voici la liste des rapprochements qui s'imposent entre l'*Or.*, et d'autre part, les Maximes de Mme de Sablé et celles de La Roch.

La realidad y el modo. No basta la sustancia, requierese tambien la circunstancia. Todo lo gasta un mal modo, hasta la justicia, y razon; el bueno todo lo suple, dora el no, endulça la verdad, y afeita la misma vejéz; tiene gran parte en las cosas el como... (*Orac. Man.* 14).	Les dehors et les circonstances donnent souvent plus d'estime que le fond et la réalité. Une méchante manière gâte tout, même la justice et la raison. Le *comment* fait la meilleure partie des choses, et l'air qu'on leur donne dore, accommode et adoucit les plus fâcheuses. Cela vient de la faiblesse et de la prévention de l'esprit humain. (Maximes de Mme de Sablé, n° 47, édit. Jouaust, 1870.)
Cultura y aliño..... Otros ay, al contrario, tan groseros, que todas sus cosas, y tal vez eminencias, las desluzieron con un intolerable barbaro desaseo (87).	Il y a des gens dégoûtants avec du mérite, et d'autres qui plaisent avec des défauts. (La Roch. 155. Éd. Gilbert et Gourdault.) Avec de la vertu, de la capacité et une bonne conduite, l'on peut être insupportable ; les manières que l'on néglige comme de petites choses sont souvent ce qui fait que les hommes décident de vous en bien ou en mal. (La Bruyère, *De la Soc. et de la Conversat.*)

Hombre en su siglo... hasta las eminencias son al uso, pero lleva una ventaja lo sabio, que es eterno, y si este no es su siglo, muchos otros lo serán (20).

Le vrai mérite ne dépend point du temps ni de la mode. Ceux qui n'ont point d'autre avantage que l'air de la Cour le perdent quand ils s'en éloignent, mais le bon sens, le savoir et la sagesse rendent habile et aimable en tout temps et en tous lieux.

(Mme de S., 2.)

Conocer las cosas en su punto, en su sazon, y saberlas lograr. Las obras de la naturaleza todas llegan al complemento de su perfeccion... Las del arte, raras son las que llegan al no poderse mejorar... Hasta en los frutos del entendimiento ay este punto de madurez... (39).

Le mérite des hommes a sa saison aussi bien que les fruits.

(La Roch., 291.)

Il y a dans l'art un point de perfection comme de bonté ou de maturité dans la nature.

(La Br., *Des Ouvr. de l'esprit.*)

Del natural imperio. Es una secreta fuerça de superioridad...(42).

Señorio en el dezir y en el hazer. Hazese mucho lugar en todas partes y gana de antemano el respeto. En todo influye; en el conversar, en el orar, hasta en el caminar, y áun en el mirar, en el querer. Es gran victoria coger los coraçones; no nace de una necia intrepidez, ni del enfadoso entretenimiento; si en una decente autoridad, nacida del genio superior y ayudada de los méritos (122).

Il y a un certain empire dans la manière de parler et dans les actions, qui se fait faire place partout, et qui gagne par avance la considération et le respect. Il sert en toutes choses, et même pour obtenir ce qu'on demande.

(Mme de S., 26.)

Cet empire qui sert en toutes choses n'est qu'une autorité bienséante qui vient de la supériorité d'esprit.

(Mme de S., 27.)

Huir los empeños... Estima por mas valor el no empeñarse que el vencer... (47).

Le sage trouve mieux son compte à ne point s'engager qu'à vaincre.

(La Roch., 540.)

Hombre de buena eleccion. Lo mas se vive de ella, supone el buen gusto y el rectísimo dictamen... (51).

Le bon goût vient plus du jugement que de l'esprit.

(La Roch., 258.)

Saberse atemperar... No se han de emplear mas fuerças de las que son menester; no aya desperdicios, ni de saber, ni de valer,..
(58. Cf. aussi 170.)

Ce n'est pas assez d'avoir de grandes qualités ; il en faut avoir l'économie.
(La Roch., 159.)

Saber negar. No todo se ha de conceder, ni á todos; tanto importa como el saber conceder... Mas se estima el no de algunos que el si de otros, porque un no dorado satisface mas que un si á secas. Ay muchos que siempre tienen en la boca el no, con que todo lo desazonan. El no es siempre primero en ellos, y aunque despues todo lo vienen á conceder, no se les estima, porque precedió aquella primera desazon... Llene la cortesia el vacio del favor, y suplan las buenas palabras la falta de las obras... (70).

On ne doit pas accorder toutes choses, ni à tous. Il est aussi louable de refuser avec raison que de donner à propos. C'est en ceci que le *non* de quelques-uns plaît davantage que le *oui* des autres. Le refus accompagné de douceur et de civilité satisfait davantage un bon cœur qu'une grâce qu'on accorde sèchement.
(Mme de S., 55.)

Il y a beaucoup de gens qui sont tellement nés à dire *non,* que le *non* va toujours au-devant de tout ce qu'on leur dit. Il les rend si désagréables, encore bien qu'ils accordent enfin ce qu'on leur demande, ou qu'ils consentent enfin à ce qu'on leur dit, qu'ils perdent toujours l'agrément qu'ils pourraient recevoir s'ils n'avaient point si mal commencé.
(Mme de S., 54.)

C'est une louable adresse de faire recevoir doucement un refus par des paroles civiles, qui réparent le défaut de bien qu'on ne peut accorder.
(Mme de S., 53.)

C'est rusticité que de donner de mauvaise grâce... Il s'est trouvé des hommes qui refusaient plus honnêtement que d'autres ne savaient donner.
(La Br., *De la Cour.*)

No cansar... La brevedad es lisonjera, y mas negociante; gana por lo cortés lo que pierde por lo corto. Lo bueno, si breve, dos vezes bueno... (105).

Le trop parler est un si grand défaut, qu'en matière d'affaires et de conversation, si ce qui est bon est court, il est doublement bon; et l'on gagne par la brièveté ce que l'on perd souvent par l'excès des paroles. (Mme de S., 36.)

No afectar la fortuna. Mas ofende el ostentar la dignidad que la persona... y todos los que hazen del hazendado en el empleo dan indicio de que no le merecian... Si se hubiere de valer, sea antes de lo eminente de sus prendas que de lo adventicio; que hasta un Rey se ha de venerar mas por la persona que por la extrínseca soberanía (106).

On est bien plus choqué de l'ostentation que l'on fait de la dignité que de celle de la personne. C'est une marque qu'on ne mérite pas les emplois quand on se fait de feste; si l'on se fait valoir, ce ne doit être que par l'éminence et la vertu. Les grands sont plus en vénération par les qualités de leur âme que par celles de leur fortune. (Mme de S., 60.)

No mostrar satisfaccion de sí. Viva, ni descontento, que es poquedad, ni satisfecho, que es necedad... (107).

Être trop mécontent de soi est une faiblesse. Être trop content de soi est une sottise. (Mme de S., 6.)

Antes loco con todos que cuerdo á solas, dizen politicos... (133).

C'est une grande folie de vouloir être sage tout seul. (La Roch., 231 [1].)

Topar luego con lo bueno en cada cosa. Es dicha del buen gusto... Es, pues, tan desgraciado el genio de algunos, que entre mil perfecciones toparán con solo un defecto que hubiere... que es mas castigo de su mal delecto que empleo de su sutileza; pasan mala vida, pues siempre se ceban de amarguras... (140).

Il n'y a rien qui n'ait quelque perfection. C'est le bonheur du bon goût de la trouver en chaque chose : mais la malignité naturelle fait souvent découvrir un vice entre plusieurs vertus, pour le relever et le publier, ce qui est plutôt une marque de mauvais naturel qu'un avantage du discernement; et c'est bien mal passer sa vie que de se nourrir toujours des imperfections d'autrui. (Mme de S., 61.)

1. Dans son recueil de « Réflexions, etc. », Amelot donne en note le *Antes loco*, etc., mais sans nom d'auteur. L'édition Gilbert, en reproduisant d'après Amelot la citation espagnole, commet l'erreur de l'attribuer à Antonio Perez.

No escucharse. Poco aprovecha agradarse á sí, si no contenta á los demas, y de ordinario castiga el desprecio comun la satisfaccion particular... Querer hablar y oirse no sale bien; y si hablarse á solas es locura, escucharse delante de otros será doblada... (141).

Il y a peu d'avantage à se plaire à soi-même quand on ne plaît à personne : car souvent le trop grand amour que l'on a pour soi est châtié par le mépris d'autrui.
(Mme de S., 63.)

Il y a une certaine manière de s'écouter en parlant qui rend toujours désagréable; car c'est une aussi grande folie de s'écouter soi-même quand on s'entretient avec les autres que de parler tout seul.
(Mme de S., 62.)

Entrar con la agena, para salir con la suya[1]... (144).

Atencion al que entra con la agena por salir con la suya... (93).

Savoir bien découvrir l'intérêt d'autrui, et cacher le sien, est une grande marque de supériorité d'esprit.
(Mme de S., 35.)

Amigos de eleccion... y con ser el mas importante acierto del vivir, es menos asistido del cuidado... (156).

Un véritable ami est le plus grand de tous les biens, et celui de tous qu'on songe le moins à acquérir.
(La Roch., 544.)

... Tanto es menester tener estudiados los sugetos como los libros (157).

Il est plus nécessaire d'étudier les hommes que les livres.
(La Roch., 550.)

Saber sufrir necios... (159).

Il faut s'accoutumer aux sottises d'autrui.
(Mme de S., 33.)

Conocer los defectos dulces. El hombre mas perfecto no se escapa de algunos, y se casa y amanceba con ellos... no porque no los conozca el mismo sugeto, sino porque los ama... (161).

Comparer Sénèque : « Scire itaque oportet, quid in te imbecillum sit, ut id maxime protegas. »
(*De Irâ*, III, 11.)

Nous essayons de nous faire honneur des défauts que nous ne voulons pas corriger.
(La Roch., 442.)

1. Bacon avait dit : « Il est des personnes à qui, en général, les affaires d'autrui servent de moyens pour faire leurs propres affaires. »
(*Essais*, 48. *Des solliciteurs et des postulants.*)

Saber ó escuchar á quien sabe... no disminuye la grandeza ni contradize la capacidad el aconséjarse, antes el aconsejarse bien la acredita... (176).

Il y a de l'esprit à savoir choisir un bon conseil, aussi bien qu'à agir de soi-même...
(Mme de S., 56.)

Il n'y a pas quelquefois moins d'habileté à savoir profiter d'un bon conseil qu'à se bien conseiller soi-même. (La Roch., 283.)

No aprender fuertemente. Todo necio es persuadido, y todo persuadido necio, y cuanto mas erróneo su dictámen, es mayor su tenacidad... (183).

La petitesse de l'esprit, l'ignorance et la sottise font l'opiniâtreté parce que les opiniâtres ne veulent croire que ce qu'ils conçoivent, et qu'ils ne conçoivent que fort peu de chose.
(Mme de S., 41.)

Librarse de las necedades comunes es cordura bien especial. Están muy validas por lo introducido... Vulgaridad es no estar contento ninguno con su suerte, aunque la mayor, ni descontento de su ingenio, aunque el peor... (209).

Il y a des folies qui se prennent comme des maladies contagieuses. (La Roch., 300.)

C'est un défaut bien commun de n'être jamais content de sa fortune, ni mécontent de son esprit. (Mme de S., 67.)

No ser tenido por hombre de artificio... El mayor artificio sea encubrir lo que se tiene por engaño... (219).

C'est une grande habileté que de savoir cacher son habileté.
(La Roch. 245.)

Saber hazer el bien, poco y muchas vezes... no se ha de apurar el agradecimiento, que en viendose imposibilitada quebrará la correspondencia. No es menester mas para perder á muchos, que obligar los con demasia; por no pagar se retiran, y dan en enemigos de obligados... (255).

Amelot renvoie à Tac. (*Ann.* IV) et à Sén. (*Ep.*, 81).

Presque tout le monde prend plaisir à s'acquitter des petites obligations; beaucoup de gens ont de la reconnaissance pour les médiocres; mais il n'y a quasi personne qui n'ait de l'ingratitude pour les grandes.
(La Roch., 229.)

Il n'est pas si dangereux de faire du mal à la plupart des hommes que de leur faire trop de bien.
(La Roch., 228.)

No ser malo de puro bueno; es lo el que nunca se enoja; tienen poco de personas los insensibles; no nace siempre de indolencia, sino de incapacidad..... (266).

... Para quien ninguno es malo, ninguno será bueno (250).

Nul ne mérite d'être loué de bonté s'il n'a pas la force d'être méchant. Toute autre bonté n'est le plus souvent qu'une paresse ou une impuissance de la volonté.

(La Roch., 237.)

G. et La Roch. n'ont fait, d'ailleurs, que reprendre un lieu commun : « *Non potest, inquit Theophrastus, fieri ut bonus vir non irascatur malis.* » (Sen., *De Irâ,* I, 14.) « *La pitié pour les méchants est cruauté.* » (Prov. de Sal., commenté par Bacon, *De dign. et augm.*, VIII, 2.) — « *Perdonando troppo a chi falla, si fa ingiuria a chi non falla.* » (*Cortegiano*, lib. I.) — « *D'eux on dit, et est cette » louange injurieuse : « Il est bon puisqu'il est bon même aux » méchants,» et cette accusation vraie* : « *Comment serait-il bon puisqu'il n'est pas mauvais aux méchants?* » (Charron, II, 3.)

Hombre de ostentacion. Es el lucimiento de las prendas... Ay sugetos bizarros, en quienes lo poco luce mucho... (277).

« Il faut savoir se produire, se faire valoir... Tacite, parlant de Mucien, s'exprime ainsi à son sujet : « Il avait un certain art pour faire valoir tout ce qu'il avait dit ou fait. » (Bacon, *De dign. et augm.*, VIII, 2.)

L'art de savoir bien mettre en œuvre de médiocres qualités dérobe l'estime et donne souvent plus de réputation que le véritable mérite.

(La Roch., 162.)

Obrar siempre como á vista... (297).

Précepte favori de Sén., qui l'attribue à Épicure : « Sic vivere tanquam sub alicujus boni viri, ac semper præsentis, oculis. » (*Ép.* 25. Voir aussi *Ép.* 43 et *Ép. ad Luc.*)

C'est être véritablement honnête homme que de vouloir être toujours exposé à la vue des honnêtes gens.

(La Roch., 206.)

En définitive (*nunca exagerar!* prescrit l'*Or.*), l'influence de G. sur La Roch. consiste à lui avoir fourni, par l'inter-

médiaire de M[me] de Sablé, l'idée et quelquefois les termes d'une quinzaine de maximes. Et aucune d'elles ne compte parmi les maximes fondamentales de La Roch.

La Bruyère, que nous avons déjà cité chemin faisant, ne connaissait-il l'*Or.* que par la traduction d'Amelot, parue en 1684, c'est-à-dire quatre ans avant les *Caractères?* Ou bien, avait-il lu l'original? Dans les passages où il a songé à G., il ne le reproduit pas d'assez près pour fournir un éclaircissement de la question. D'un autre côté, on manque de renseignements sur l'éducation de La Br., et même sur sa vie jusqu'à l'âge de quarante ans. Avait-il appris l'espagnol? C'est fort possible : « L'on ne peut guère charger l'enfance de la connaissance de trop de langues, » dit-il dans son chapitre *De quelques usages.*

Quoi qu'il en soit, La Bruyère n'ignorait pas l'*Or.* Dès le début des *Caractères*, il y fait des allusions évidentes : « Ce ne sont point, au reste, des maximes que j'ai voulu écrire; elles sont comme des lois dans la morale, et j'avoue que je n'ai ni assez d'autorité ni assez de génie pour faire le législateur; je sais même que j'aurais péché contre l'usage des maximes qui veut qu'à la manière des oracles elles soient courtes et concises. » *(Av.-propos.)*

« Un tissu d'énigmes leur serait une lecture divertissante. » *(Des ouvr. de l'esprit.)*

Pour achever la démonstration, complétons le relevé des passages où La Bruyère a imité G., — d'une manière libre et originale :

Tener ingenios auxiliares. Felicidad de poderosos acompañarse de valientes de entendimiento... Singular grandeza servirse de sabios... (*Or.* 15).

Cp. avec *D. Quij.* (II, 31): « Una de las ventajas mayores que llevan los principes á los demás hombres es que se sirven de criados tan buenos como ellos. »

L'avantage des grands sur les autres hommes est immense par un endroit... Je leur envie le bonheur d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur et par l'esprit, et qui les passent quelquefois.

(Des Grands.)

... Esta sola es la ventaja del mandar, poder hazer mas bien que todos... (*Or.*, 32).

... Nacieron unos mas dichosos que otros, aquellos para hazer bien, y estos para recibirle...

... No tiene otra comodidad el mando, sino el poder hazer mas bien... (286).

Si un grand a quelque degré de bonheur sur les autres hommes, je ne devine pas lequel, si ce n'est peut-être de se trouver souvent dans le pouvoir et dans l'occasion de faire plaisir...

(*Des Grands.*)

Quelle heureuse place que celle qui fournit dans tous les instants l'occasion à un homme de faire du bien à tant de milliers d'hommes !

(*Du Souverain.*)

... Ay sugetos de sola fachada... no ay en estos donde parar ó todo para, porque acabada la primera salutacion, acabó la conversacion. Entran por las primeras cortesias, como caballos sicilianos, luego paran en silenciarios... Engañan estos facilmente á otros, que tienen tambien la vista superficial, pero no á la astucia, que como mira por dentro, los halla vaciados... (48).

La Cour n'est jamais dénuée d'un certain nombre de gens en qui l'usage du monde, la politesse ou la fortune tiennent lieu de mérite. Ils savent entrer et sortir, ils se tirent de la conversation en ne s'y mêlant point; ils plaisent à force de se taire, et se rendent importants par un silence longtemps soutenu, ou tout au plus par quelques monosyllabes; ils payent de mine, d'une inflexion de voix, d'un geste et d'un sourire; ils n'ont pas, si j'ose le dire, deux pouces de profondeur; si vous les enfoncez, vous rencontrez le tuf.

(*De la Cour.*)

Conocer su estrella... Tienen unos cabida con principes y poderosos, sin saber como ni porqué, sino que su misma suerte les facilitó el favor... (196).

Qui peut dire pourquoi quelques-uns ont le gros lot, ou quelques autres la faveur des grands?

(*Des Grands.*)

Citons enfin deux allusions critiques de La Bruyère à la morale de G. : « Vivre avec ses ennemis comme s'ils devaient un jour être nos amis, et vivre avec nos amis comme s'ils pouvaient devenir nos ennemis, n'est ni selon la nature de la

haine, ni selon les règles de l'amitié. Ce n'est point une maxime morale, mais politique. » *(Du Cœur.)* « Il faut faire comme les autres; maxime suspecte, qui signifie presque toujours : il faut mal faire, dès qu'on l'étend au delà de ces choses purement extérieures, qui n'ont point de suite, qui dépendent de l'usage, de la mode ou des bienséances. » *(Des Jugements.)*

La première de ces allusions vise la maxime 217 de l'*Or.* : « *No se ha de querer ni de aborrecer para siempre. Confiar de los amigos hoy como enemigos mañana, y los peores, y pues pasa en la realidad, pase en la prevencion; no se han de dar armas á los transfugas de la amistad....; al contrario, con los enemigos siempre puerta abierta à la reconciliacion, y sea de la galanteria.* »

Des deux préceptes contenus dans la maxime de G., le second n'a pas besoin d'être défendu au point de vue de la morale; aussi La Bruyère ne lui objecte-t-il, en somme, que de n'être pas facile à observer par le commun des hommes. Le premier précepte paraît plus discutable. Mais il ne fait, comme le second d'ailleurs, que reproduire un très vieux thème. On lit dans Bacon : « Le septième précepte (de l'art de s'avancer dans monde) est cette antique maxime de Bias, pourvu toutefois qu'on n'y voie point une raison qui encourage à la perfidie, mais seulement une raison pour être circonspect et pour modérer ses passions : « Aime ton ami, » dit-il, « comme pouvant devenir ton ennemi, et hais ton ennemi comme pouvant devenir ton ami. » (*De dign. et augm.*, VIII, 2.) Et le thème de Bias se retrouve maintes fois dans l'antiquité : « Je sais depuis peu que nous devons haïr notre ennemi comme s'il devait nous aimer un jour, et servir notre ami comme si plus tard il devait cesser de l'être. » (Soph., *Ajax,* v. 747 et s.) : « *Ita amicum habeas, posse inimicum fieri ut putes.* » (Publius Syrus.)

En recueillant cet antique prétexte, G. ne saurait avoir mérité le reproche de méconnaître les règles de l'amitié, lui qui a entretenu un commerce d'amitié fidèle avec plusieurs des hommes éminents de son temps, lui qui a si souvent fait un éloge ému de l'amitié. Prenons, par exemple, sa

maxime 111 : « *Tener amigos. Es el segundo ser. Todo amigo es bueno y sabio para el amigo ; entre ellos todo sale bien...* » Il n'y a pas contradiction réelle entre cette dernière maxime et la maxime 217. G. n'a voulu parler, dans celle-ci, que des amis politiques, et non des véritables amis, ceux qu'il appelle autre part « *amigos de eleccion* ».

Au fond, il n'existe entre le moraliste espagnol et le moraliste français aucune divergence sur les règles de l'amitié proprement dite ; et la maxime suivante, si elle n'était de La Bruyère, pourrait très bien être attribuée à G. : « On ne doit pas se faire des ennemis de ceux qui, mieux connus, pourraient avoir rang entre nos amis ; on doit faire choix d'amis si sûrs et d'une si exacte probité, que venant à cesser de l'être, ils ne veuillent pas abuser de notre confiance, ni se faire craindre comme ennemis. » *(Du Cœur.)*

Quant à la deuxième allusion : « Il faut faire comme les autres, maxime suspecte..., » elle semble avoir trait à diverses maximes de l'*Or.*, où G., après Sénèque et avant Molière, déclare que « toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder », qu'il faut suivre le courant plutôt que de lutter vainement contre lui (43, 120, 133, 137). Mais si vraiment La Bruyère a visé G., c'est à tort; il n'a pas pris garde au correctif essentiel que renferme la maxime 120 : « *Vivir á lo platico... solo en la bondad no vale esta regla del vivir, que siempre se ha de platicar la virtud.* » En réalité, sur ce point encore, il n'y a aucune divergence entre les deux moralistes. L'un et l'autre nous disent, ou à peu près : Il faut, selon l'adage, casser son œuf par le gros bout, mais en matière de mode et non de morale.

Si Saint-Évremond était l'auteur des « Conseils au comte de Saint-Alban », qui figurent dans certaines de ses éditions (notamment dans ses *Œuvres mêlées*, t. IV, Paris, 1697), il mériterait d'être qualifié de plagiaire de G. Mais cet opuscule n'est pas de Saint-Évremond, nous déclare des Maizeaux, le familier de ses dernières années et son éditeur autorisé. Ces « Conseils » sur la manière « d'entrer avec avantage dans le monde et de s'y soutenir avec honneur » ne sont que la para-

phrase de quelques maximes de l'*Or.*, émanées du *Heroe.* Le style en est terne, lourd, et suffirait par lui-même pour démentir l'attribution à Saint-Évremond, trop facilement admise par Courbeville dans les préfaces de ses traductions du *Heroe* et de l'*Oráculo.*

En revanche, le chevalier de Méré (1610-1685) — que Sainte-Beuve, dans un de ses *Derniers portraits littéraires,* a préservé de l'oubli complet — doit être inscrit, pour sa petite part, sur la liste des débiteurs de G. En négligeant quelques réminiscences moins marquées, nous relevons quatre de ses « maximes, sentences et réflexions morales et politiques » (1687), comme empruntées presque textuellement à l'*Or.*, par l'intermédiaire manifeste de la traduction d'Amelot.

« Il faut penser à loisir et exécuter promptement. » (*Or.*, 53.)

« La contradiction passe pour une offense, parce que c'est condamner le jugement d'autrui; pour bien faire, il faut éviter autant de contredire que d'être contredit. » (*Or.*, 43.)

« Il y a des gens si étranges que pour se distinguer ils condamnent tout ce que les autres approuvent; le singulier leur paraît toujours le plus beau; il est vrai que par là ils se font connaître, mais c'est plutôt pour être moqués que pour être estimés. » (*Or.*, 30.)

« L'esprit a ses jours, comme chaque chose a son étoile; lorsqu'on est de jour on n'en doit perdre aucun moment; ceux qui n'en profitent pas ne le doivent imputer qu'à eux-mêmes. » (*Or.*, 139.)

Il convient de noter, à la décharge de Méré, que ses Maximes sont, comme celles de M[me] de Sablé, une publication posthume.

Faut-il compter Chamfort parmi les moralistes qui ont fait un brin de cueillette chez G.? Très probablement. Les maximes ou pensées suivantes ne sont-elles pas foncièrement *gracianesques?*

Je ne conçois pas de sagesse sans défiance. L'Écriture a dit que le commencement de la sagesse était la crainte de Dieu; moi, je crois que c'est la crainte des hommes.

L'éducation doit porter sur deux bases : la morale et la prudence; la morale, pour appuyer la vertu; la prudence, pour vous défendre contre les vices d'autrui.

L'honnête homme, détrompé de toutes les illusions, est l'homme par excellence. (Comp. avec *Or.*, 100: *Varon desengañado.*)

Une vérité cruelle, mais dont il faut convenir, c'est que dans le monde, et surtout dans un monde choisi, tout est art, science, calcul, même l'apparence de la simplicité, de la facilité la plus aimable... Il paraît impossible que, dans l'état actuel de la société (je parle de la société du grand monde), il y ait un seul homme qui puisse montrer le fond de son âme et les détails de son caractère, et surtout de ses faiblesses, à son meilleur ami. Mais, encore une fois, il faut porter (dans ce monde-là) le raffinement si loin, qu'il ne puisse pas même y être suspect.

A. — Il faut vivre avec les vivants. B. — Cela n'est pas vrai : il faut vivre avec les morts. (Comp. avec *Or.*, 229.)

L'ordre chronologique nous amène à Schopenhauer, qui est, du reste, à considérer comme un bienfaiteur plutôt que comme un débiteur de G. Mais nous renonçons à traiter ici la question Schopenhauer-Gracián. D'abord, parce que M. Morel-Fatio n'a rien laissé à dire sur le point le plus important, à savoir sur la traduction de l'*Or.* par Sch., à laquelle G. doit la renaissance de sa réputation. Puis, même en nous limitant aux points accessoires qui étaient en dehors du programme de M. Morel-Fatio, il nous faudrait de trop nombreuses pages : pour relever ce qu'il y a de plus intéressant dans les menus emprunts que Sch., au cours de ses propres ouvrages, a faits expressément ou tacitement à son « excellent Gracián » ; pour rechercher les quelques affinités d'esprit et de caractère qui peuvent exister entre tous deux ; enfin, pour marquer la différence entre le pessimisme chrétien, empirique, relatif, du jésuite Gracián, et le pessimisme philosophique, raisonné, absolu, de celui qui a été célébré (par Édouard Grisebach) comme le Bouddha de notre temps.

Terminons par un rapprochement qui peut-être semblera paradoxal au premier abord. Dans Nietzsche ne rencontre-t-on pas, de loin en loin, comme un écho de G.? Nietzsche était trop familier avec l'œuvre de Sch. pour ignorer la traduction de l'*Or.* Toutefois, il n'a jamais cité G. et ne lui a fait aucun emprunt proprement dit; c'est dans le style surtout que nous voyons une parenté lointaine, mais parfois frappante, entre les deux écrivains. On lit dans Nietzsche : « S'obscurcir (*Sich verdunkeln*). Il faut savoir s'obscurcir pour

se débarrasser de cette nuée de moucherons, les admirateurs trop importuns. » (*Opinions et Sentences mêlées*, 368.) G. n'aurait-il pas été heureux de signer cet aphorisme, d'une parfaite orthodoxie conceptiste? N'a-t-il pas proclamé, lui aussi, qu'il ne faut pas s'exprimer trop simplement (*no allanarse sobrado en el concepto... tal vez conviene la obscuridad para no ser vulgar. Or.*, 253 et 216), et que l'on doit fuir avec dégoût les applaudissements du vulgaire? Citons encore une fois Nietzsche : « Éloge de la sentence. Une bonne sentence est trop dure pour la dent du temps, et des milliers d'années ne l'épuisent pas, bien qu'elle serve de nourriture à chaque génération; elle est ainsi le grand paradoxe dans la littérature, l'impérissable au milieu du changement, l'aliment qui demeure toujours estimé, comme le sel, et qui jamais ne perd, comme lui, sa saveur (d° 168). La même idée se trouve exprimée dans G., avec plus de concision et de somptuosité : « *Perecieron grandes tesoros de monarcas, mas conservanse sus sentencias en el guarda-joyas de la fama.* » (*Heroe*, III.)

Il serait aisé, croyons-nous, de multiplier les exemples, et de montrer que le conceptisme peut réclamer Nietzsche comme son héritier le plus illustre.

V. BOUILLIER.

INVENTAIRE DE LA COLLECTION ÉDOUARD FAVRE

(Suite[1].)

Vol. LXIII.

Recueil de lettres et de pièces diverses relatives au Milanais (1572-1580), au royaume de Naples (1568-1657) et à la Sicile (1577-1580).

Fol. 1. Douze extraits des livres de la trésorerie de l'État de Milan; 2 juin 1572-19 août 1573. — En italien.

Fol. 57. « Relacion de los ministros de justicia que avia en el stado de Milan »; septembre 1573.

Fol. 63. « Una breve relacion de como se administra la justicia en el estado de Milan, y de la orden que en los tribunales principales del ay, y assimismo la que se tiene en la hazienda de la camara ducal, y de como se podrian remediar muchos inconvenientes, que en lo uno y en lo otro ay, sin multiplicar de ministros, » envoyée à Philippe II par D. Luís de Requesens le 21 octobre 1573. — Copie.

Fol. 91. Mémoire sur le gouvernement du Milanais, envoyé par D. Luís de Requesens au marquis d'Ayamonte [D. Antonio de Guzman y Zúñiga], gouverneur du Milanais; Besançon, 27 octobre 1573. — Copie.

Fol. 104. « Cierto escrito que el cardinal Borrumeo hizo ymprimir con ocasion de la carta que escrivio Su Mag^d al marques de Ayamonte sobre la muerte del principe [D. Ferdinando], su hijo »; Milan, 13 décembre 1578. — Pièce imprimée, en italien.

Fol. 105. « Relacion de las novedades intentadas por los ministros del s^r cardinal Borromeo sobre la visita del hospital mayor de la ciudad de Milan, y escomunion de Pedro Antonio Lunato »; 1580.

Fol. 108. « Alegacion del doctor Camilo Troto sobre la nulidad de la escomunion de Pedro Antonio Lunato »; [1580]. — En latin.

Fol. 114. Copie de la sentence rendue dans le procès de la ville d'Asculi contre les habitants de Civitella, le 6 novembre 1568. — En latin.

1. Voir *Bull. hisp.*, t. XI, p. 295; XII, p. 49, 140, 317; XIII, p. 61 et 194.

Fol. 116. — Lettre de Philippe II au marquis de Mondejar [D. Iñigo Lopez Hurtado de Mendoza], vice-roi de Naples, pour lui ordonner d'avoir un représentant à Rome, auprès du pape, chargé de suivre toutes les affaires relatives au royaume de Naples; Madrid, 17 juillet 1579. — Copie.

Fol. 118. « Los tribunales que exercitan juridicion en Napoles » ; s. d.

Fol. 122. Mémoire sur la mauvaise marche des tribunaux de Naples ; s. d. — En italien.

Fol. 124. « Recuerdo para la buena administracion de algunas cosas deste reyno de Napoles » ; s. d.

Fol. 128. Mémoire sur l'administration du royaume de Naples ; s. d.

Fol. 143. Consulte sur différents points concernant l'administration du royaume de Naples et la conduite du vice-roi [1579 ou 1580].

Fol. 145. Recommandation de divers personnages au vice-roi de Naples ; s. d.

Fol. 147. Requête de Francisco Laynez en vue d'obtenir la confirmation de sa charge de capitaine de frégate ; s. d.

Fol. 148. Requête adressée à Philippe II par J.-B. Loffredo, de Naples, en vue d'obtenir le titre de marquis de Montfort; s. d. — Copie, en latin.

Fol. 152. Requête de Dionisio Machavelli Corberan en vue d'obtenir la confirmation de son titre de capitaine des provinces des Abruzes ; s. d.

Fol. 153. Recommandation du comte de Briatico en faveur de Mario Pignatello ; s. d. — En italien.

Fol. 155. Note sur les services rendus à la Couronne par Prospero Parisio de Cosenza ; s. d. — Copie, en italien.

Fol. 157. Minute des pouvoirs donnés à D. Juan de Zúñiga par la marquise de Los Velez [Dª Mencia Fajardo] pour le recouvrement des taxes qu'elle perçoit à Naples ; 1580. — En latin.

Fol. 161. Avertissement pour le gouvernement de Naples ; s. d. — En italien.

Fol. 163. Requête adressée au vice-roi de Naples [D. Juan de Zúñiga] en faveur de l'hôpital de N.-D. de la Victoire ; s. d. — Copie.

Fol. 167. Requête adressée au pape en faveur de l'hôpital des incurables de la ville de Naples ; s. d. — Copie, en italien.

Fol. 171. « Nota de fratelli de la compagnia de Bianchi, in la citta de Napoli, in l'hospedal dell incurabili » ; s. d. — En italien.

Fol. 176. « Indulgentie per la confrateria deli Bianchi di Napoli, sotto titulo di Sta Maria » ; s. d. — En italien.

Fol. 178. Cinq rapports ou mémoires sur divers sujets adressés au vice-roi de Naples [D. Juan de Zúñiga] ; s. d.

Fol. 191. « Las cosas que ofrece Geronimo de Emilii en beneficio deste reyno de Napoles » ; s. d. — En italien.

Fol. 193. Copie de la décision prise par les habitants de la ville de Naples d'envoyer un don de 150,000 ducats à Philippe II ; 16 novembre 1579. — En italien.

Fol. 195. « Tetrastichon in discessu proregis D. Joannis Zúñiga a regno Neapolis » ; [1582]. — En italien.

Fol. 197. « Relacion de las xarcias que se an de traer del reyno de Napoles para servicio del armada de Su Mag[d] » ; s. d.

Fol. 199. « Copia de un memorial del conde Pedro Antonio Lunato a D. Sancho de Padilla y de otros papeles tocantes a la tenencia general de gente de armas » ; [1580].

Fol. 202. « Copia de un memorial del conde Pedro Antonio Lunato a D. Sancho de Padilla y de otros papeles tocantes a la distribucion de los potros » ; 1580.

Fol. 205. « Copia de una relacion dada al señor D. Sancho Padilla sobre el camino de las diez compañas que han de ir a Napoles » ; 1580.

Fol. 208. Lettre de D. Sancho Guevara y Padilla à D. Pedro Antonio Lunato ; s. l. n. d. — Original.

Fol. 211. Copie des instructions de Juan Andrea Doria relatives à la nomination du capitaine Bernardo Riquerio comme chef des galères envoyées à Naples et en Sicile ; 1580.

Fol. 213. « Las galeras que paresce que se podran juntar, el año que viene en la armada en Italia » ; s. d. — Chiffre et déchiffrement.

Fol. 215. Deux ordonnances de D. Pedro Fernandez de Castro, comte de Lemos et de Andrada, vice-roi de Naples, relatives l'une au recouvrement des impôts, l'autre à l'administration de la justice dans le royaume de Naples ; 27 février et 11 mai 1611. — Deux pièces imprimées.

Fol. 221. Lettres originales adressées à [D. Luis de Torres] archevêque de Monreale par : D. Francisco Pisano, 6 lettres en italien, 1577-1580 ; — Martin Gaztelu, 1577 ; — Pietro Mugnos, 1 lettre en italien, 1578 ; — Carlo Siragosa, 2 lettres en italien, 1578 ; — Andres Carrillo, 1578 ; — D. Antonio Cardona, 1 lettre en italien, 1580.

Fol. 245. Minutes ou copies de lettres de [D. Luis de Torres] archevêque de Monreale à : D. Juan [de Zúñiga], 2 lettres, 1578 ; — D[a] Blanca de Luna, 1578 ; — Martin Gaztelu, 1578, et 2 lettres sans adresse.

Fol. 258. Lettre d'Alexandro Torgheto (?) à Francisco Pisano ; Licodie, 22 mai 1578. — Original, en italien.

Fol. 260. Procuration donnée par D. Luis de Torres, archevêque de Monreale, à D. Juan de Zúñiga, Martin Gaztelu et D. Alfonso de Torres ; Monreale, 4 avril 1578. — Original, en italien.

Fol. 262. « Relatione della somma ch' alli cleri di ciascheduna

diocesi del regno de Sicilia tocchera pagare negli anni (de septembre 1579 à août 1582) per conto di donativi pertinenti alla r[ia] corte. »

Fol. 263. « Memorial de Guillen de San Clemente para lo de su pretencion en Sicilia » ; s. d.

Fol. 268. « Copias de cartas de Sicilia, de Symon de San Clemente (16 novembre 1577), Juan de Rojas (11 novembre 1577), conde de Gallano (30 novembre 1577), D. Miguel d'Alentorn (18 août 1578). »

Fol. 271. Copie d'une supplique du prince de Butera au roi ; 28 octobre 1579.

Fol. 272. Trois lettres du prince de Butera (1579-1580) et une lettre de D. Juan Osorio (6 janvier 1580) à Marc Antoine Colonna, vice-roi de Sicile. — Originaux, en italien ou en espagnol.

Fol. 282. « Copia del memorial que el cardinal Alexandrino dio a Su Mag[d] sobre el particular de Marco Antonio Colonna » ; s. d. — En italien.

Fol. 286. Mémoire sur l'exportation des grains de Sicile ; s. d. — En italien.

Fol. 290. « Memorial del principe de Sulmona a Su M[d] » s. d. Copie.

Fol. 291. Copie de trois pièces relatives à l'épidémie qui sévit en Italie au mois d'août 1580.

Fol. 299. Mémoire sur la visite du royaume de Sicile ; 6 décembre 1659.

(300 feuillets ; 340 sur 250 millimètres.)

Vol. LXIV.

Recueil de pièces diverses relatives à la République de Gênes, aux places de Final, Montferrat et Brême, XVI[e]-XVIII[e] *siècles.*

Fol. 1. Décret du gouverneur de Gênes par lequel il charge les représentants du pape (cardinal Morono), de l'empereur (Petrus Fannus de Costaciario et V. Dorimberg) et du roi d'Espagne (duc de Gandia et Juan Idiaquez) de reviser les lois et statuts de la République de Gênes ; Gênes, 20 septembre 1575. — Copie, en italien.

Fol. 3. « Copia de un capitulo de carta de D. Juan a los embaxadores en Genova sobre lo del dinero de Su S[d] » ; Namur, 6 septembre 1577.

Fol. 4. Confirmation par l'empereur Mathias du privilège accordé à la République de Gênes pour le transport du sel de Monteargentario à Marseille ; Vienne, 21 janvier 1613. — Copie, en latin.

Fol. 17. « Relazion que el marques de Castañeda haze de todo lo suzedido en la Republica de Genova durante su embaxada » ; Madrid, 25 avril 1632. — Copie.

Fol. 41. Mémoire adressé à la République de Gênes par l'ambassadeur d'Espagne pour l'engager à ne pas tolérer, à Gênes, la présence de Zabran ou de tout autre agent français; [163?]. — Deux copies et un résumé.

Fol. 70. « Papel contra la conserbacion de la Republica [de Genova] de Agavito Centurion »; 24 décembre 1636. — Copie, en italien.

Fol. 74. Mémoire adressé par Agavito Centurion [à l'ambassadeur d'Espagne près la République de Gênes]; Gênes, 1er août 1638. — Original, en italien.

Fol. 79. Mémoires de Rafael Torre « sobre los honores que se deben à la Reppublica de Genova » (s. d., en italien); « sobre el dominio del mar de la Reppublica de Genova » (s. d., en italien); « sobre la juridicion del mar de la Reppublica de Genova » (s. d., en latin).

Fol. 93. Mémoire sur les affaires de la République de Gênes, sans nom d'auteur et sans date.

Fol. 119. « Advertencias del procidimiento y fines con que camina la Reppublica de Genova », sans nom d'auteur et sans date.

Fol. 126. Trois pièces relatives aux émoluments de l'ambassadeur d'Espagne près la République de Gênes; s. d.

Fol. 135. Mémoire sur la situation de la République de Gênes, envoyé au roi d'Espagne à l'occasion du rappel de [D. Antonio Pedro Gomez Dávila, Alvarez, Osorio y Toledo], marquis de San Roman, ambassadeur d'Espagne à Gênes; [1649]. — Copie.

Fol. 141. Lettre de Diego de Laura à Pedro Coloma pour se plaindre des procédés de la République de Gênes; Gênes, 22 février 1650. — Copie.

Fol. 144. « Forma en que se hablo a los colegios de Genova despues de la nobedad que hizieron de que a los senadores se les diesse « Excellencia » no teniendo antes mas que « senoria illustrissima »; s. d.

Fol. 145. « Papel contra los colegios sobre el sindicado de los supremos acerca de la sentencia de los pasos »; s. d. — En italien.

Fol. 150. « Respuesta de los colegios de Genova »; s. d. — En italien.

Fol. 153. Pièce relative à la restitution du marquisat de Final à la République de Gênes [vers 1713]. — En latin.

Fol. 155. « Discurso sobre el Final y sus fortificaciones »; s. d.

Fol. 175. « Discurso del derecho que tiene Su Magd para fabricar puerto en el Final, y de la necessidad de su fabrica y conveniençias que se siguiran, dirigido al cardenal Infante, governador de Milan »; s. d.

Fol. 223. Description et plans du château et de la ville de Montferrat; s. d. — Trois pièces, en italien.

Fol. 229. « Copia de papel en que el sr condestable de Castilla pide pareçer sobre la demolicion de Breme »; Milan, 8 mars 1646.

Fol. 231. « Pareçeres de D. Vincente Gonzaga (12 mars 1646) y de Dionisio de Guzman (8 mars 1646) sobre la demolicion de Brema. » — Copies.

Fol. 238. « Voto fiscal sobre las nullidades de la venta de Pontremol en cumplimiento del orden de S. M. que pide el informe, y parezer del magistrado extraordinario, del senador D. Nicolas Fernandez de Castro » ; 24 juillet 1649. — Pièce imprimée.

(249 feuillets ; 320 sur 233 millimètres.)

Vol. LXV.

Recueil de pièces diverses (mémoires, instructions, relations, ordres, lettres, etc.) relatives à la situation, au gouvernement et à la défense de la place de Malaga, 1621-1643.

Ces pièces se rapportent, pour la plupart, à l'année 1640 et émanent de D. Antonio Fernandez de Rojas Córdova, Cardona y Aragon, comte de Cabra, marquis de Poza, chargé par Philippe IV de pourvoir à la fortification et à la défense de la ville et du territoire de Malaga.

(376 feuillets ; 310 sur 240 millimètres.)

Vol. LXVI.

Recueil de pièces diverses relatives à la ville de Perpignan XIIe-XIVe *siècle et au Portugal* XVIe-XVIIIe *siècle.*

Fol. 1. Vingt documents divers (privilèges, requêtes, etc.) concernant la ville de Perpignan, XIIe-XIVe siècles. — Copies du XVIe siècle en latin, en français ou en catalan.

Fol. 90. « Dos cartas de Su Mag^d^ [Felipe II] al duque [Juan] y duquesa [Catalina] de Bergança y su respuesta » ; mars 1580. — Copie.

Fol. 96. « Copia de una carta que el nuncio que reside en Lisboa escrive al cardenal de [le nom est en blanc], 30 de mayo 1580. » — En italien.

Fol. 98. « Relacion de la muestra de la gente del exercito que se hiço ante Su Mag^d^ en tres de junio 1580 a el sitio... de Cantillana. »

Fol. 100. « Relacion venida de 16 de junio 1580 de las cosas de la guerra con Portugal. »

Fol. 104. Sept avis datés de Badajoz, de Lisbonne et de Madrid, relatifs à la campagne de Portugal ; 25 juin-9 juillet 1580. — En espagnol ou en italien.

Fol. 116. « Decreto dos guovernadores de Portugal sobre a sucessaon do reino » ; 17 juillet 1580. — Pièce imprimée, en portugais.

Fol. 120. Dix avis ou extraits de lettres datés de Badajoz, relatifs à la

campagne de Portugal; 18 juillet-16 septembre 1580. — En espagnol ou en italien.

Fol. 137. « Puntos de consideracion en que a algunos le pareçe que avria de venir Su Mag[d] para gozar de Portugal libre y pacificamente »; s. d. — En italien.

Fol. 139. « Relaçion sumaria de un pronostico de Andres de Narbaiz sobre las cosas de Portugal »; [1580].

Fol. 141. « Lo que reffiere de Portugal Pietro Riccardo que ha venido a Florencia ; » 1580. — En italien.

Fol. 143. Avis de la prise de Lisbonne; 1580. — En italien.

Fol. 144. « Las razones que hay para que Su S[d] anulle y casse la elecion en rey [de Portugal] de D. Antonio »; s. d. — En italien.

Fol. 146. Relation de la victoire remportée sur les Portugais par Sancho d'Avila le 22 octobre 1580.

Fol. 148. Déclarations faites par le comte de Vimioso, deux heures avant sa mort, sur la guerre de Portugal; 27 juillet 1582. — Copie.

Fol. 149. Onze avis ou copies de lettres relatifs à la guerre de Portugal, 1662-1663.

Fol. 188. Huit pièces diverses relatives au siège et à la prise d'Almeida en 1762.

Fol. 202. Quatorze pièces diverses relatives à l'expédition de 1776 contre les Portugais d'Amérique du Sud.

(245 feuillets; 315 sur 225 millimètres.)

Vol. LXVII.

Recueil de lettres et de pièces diverses relatives à l'ordre de Saint-Jean de Malte, à l'ordre de Calatrava, à l'ordre de Santiago, à l'organisation des hôpitaux et des asiles destinés aux pauvres de Madrid et à diverses affaires religieuses ou ecclésiastiques, 1570-1597.

Fol. 1. Provision d'une des deux commanderies « del passo de Villaarta » (prieuré de Léon) en faveur de Jean de Carvajal ; Malte, 30 octobre 1576. — Deux copies, en latin.

Fol. 5. Lettre de [Philippe II] à [Jean Lévesque de la Cassière,] grand maître de l'ordre de Malte, pour l'engager à pourvoir à la défense de l'île contre une attaque possible des Turcs; Madrid, 25 janvier 1577. — Copie.

Fol. 6. Copie de l'acte par lequel Martin Roxas, évêque de Malte, résigne son évêché entre les mains du pape, ne conservant pour lui que la rente qu'il tire du royaume de Sicile; 10 janvier 1577.

Fol. 8. Lettres de Jean Lévesque de la Cassière à Jacques Viriu de Puppetières, représentant de l'ordre de Malte à Rome, et au pape

[Grégoire XIII] relatives à la résignation de l'évêché de Malte [par Martin Roxas]; Malte, 23 mars 1577. — Originaux, en italien.

Fol. 12. Accord pour un règlement de comptes intervenu entre D. Cristobal Brizeño de Valderravano, chevalier de l'ordre de Malte, agissant au nom de D. Hernando de Toledo, prieur de Saint-Jean, d'une part, et Pedro Cassador et Pau Puginet, agissant au nom de D. Francisco Cassador et Damian Puginet, d'autre part ; Madrid, 24 avril 1577. — Copie.

Fol. 22. « Acuerdo de la merced que Diego de Salas ha de hazer al vice canciller F. Thomas Gargallo » ; 4 mai 1577. — Copie.

Fol. 24. Lettre de Jean Lévesque de la Cassière à Philippe II « sobre el negocio de Alemaña » ; Malte, 4 juin 1577. — Copie.

Fol. 26. Vingt et une pièces relatives à la réception de l'archiduc Wenceslas dans l'ordre de Malte et à l'expectative du prieuré de Castille et de Léon accordée au dit Wenceslas; 1573-1578. — Originaux ou copies.

Fol. 58. Lettre du prieur D. Antonio à Jean Lévesque de la Cassière, par laquelle il demande, pour son neveu, l'expectative de Viso; Madrid, 30 janvier 1578. — Copie.

Fol. 60. Lettre de Thomas Gargallo à Diego de Salas; Malte, 3 mars 1578. — Original.

Fol. 62. Deux lettres de Miguel de Lantorn [Alentorn] au même; Malte, 4 et 8 mars 1578. — Originaux.

Fol. 68. Lettre de Philippe II à Jean Lévesque de la Cassière; 4 juillet 1578. — Copie.

Fol. 69. Extrait d'une lettre de Pedro Gonçales de Mendoça au même; Naples, 12 novembre 1578.

Fol. 70. — Lettre de Jean Lévesque de la Cassière à Philippe II « acerca de las expectativas de los priorados de Castilla y Leon, y encomienda del Viso » ; Malte, 20 juin 1579. — Copie.

Fol. 72. Extrait d'une lettre de Philippe II relative à la tenue du chapitre général de l'ordre de Malte à Paris, 1579.

Fol. 74. Quatre pièces relatives au différend survenu entre l'évêque de Malte, [Thomas Gargallo], et le grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Malte, 1579. — Originaux ou copies.

Fol. 80. Lettres de Pompée Colonna et de Alonso de Samartin à Marc Antoine Colonna, vice-roi de Sicile, relatives aux affaires de l'ordre de Saint-Jean de Malte ; 10 août et 26 septembre 1581. — Copies.

Fol. 85. « Copia de una relacion de Pompeo Colonna y Cifontes de Heredia sobre las cosas de Malta » ; Messine, 30 octobre 1581.

Fol. 89. Lettre du pape Grégoire XIII à Philippe II autorisant ce dernier à recevoir Jérôme de Ayança dans l'ordre de Calatrava nonobstant l'illégitimité de son grand-père maternel; Rome, 9 décembre 1579. — Copie, en latin.

Fol. 91. Six pièces relatives à la concession de la « Claveria de Calatrava » à Jacobo Boncompaño, duc de Sora ; 1582.

Fol. 102. « Memoria de los señores, comendadores y cavalleros de la orden de Calatrava, segun el libro de las comuniones de la dicha orden. »

Fol. 104. Instructions de Philippe II à D. Juan de Zúñiga, D. Alvaro de Borja, marquis de Alcañizas, Francisco de Vera y Aragon « para que se aya informaçion sobre el habito de la orden de Santiago que pide el conde Francisco Scoto » ; Madrid, 5 mai 1579. — Original.

Fol. 106. Lettre de Philippe II à D. Francisco de Vargas, chevalier de l'ordre de Santiago, « para que se aya informacion... sobre una aclamacion... por el fiscal de la dicha orden contra el marques de Casan, cavallero de la orden de Santiago » ; Madrid, 25 juin 1582. — Copie.

Fol. 108. Consulte signée par des hommes de loi et des membres du Saint Office sur la validité d'une action intentée à un chevalier par un juge désigné par le roi et son Conseil ; s. l. n. d. — Pièce imprimée.

Fol. 116. « Instrucion que a de guardar el cavallerizo con toda atençion. »

Fol. 118. Règlement pour l'hôpital des pauvres de Madrid ; Madrid, 19 janvier 1581. — Pièce imprimée.

Fol. 122. « Advertimientos del canonigo Giginta cerca del acogimiento de los pobres que trata, y sus hospitales generales » ; s. l. n. d.

Fol. 124. Extrait d'une bulle du pape Sixte V « sobre el recogimiento de los pobres mendigos » ; 28 mai 1587.

Fol. 128. « Edicto del recogimiento de los mendicantes, mandado por Su S[d] » ; 1587. — En italien.

Fol. 130. « Copia de una carta del reyno a las ciudades y villas de voto en cortes sobre las hospedarias de los mendigos » ; mai 1587.

Fol. 132. « Relacion de los quatro cavalleros comisarios del negocio de los pobres » ; s. l. n. d.

Fol. 134. « Algunas de las obligaciones que las abadias tienen a los pobres » ; s. l. n. d.

Fol. 136. Onze pièces relatives au procès de Bartholome Carranza, archevêque de Tolède, 1570-1578 : cinq lettres de Philippe II au pape Pie V, 1570-1571 (originaux ou copies) ; — une lettre sans signature au même, s. d. (copie) ; — une lettre sans signature ni adresse, 1571 (copie) ; — « Memoria de los deudos y familia del arçobispo que al presente estan aqui, en Roma, y relacion particular de cada uno dellos » ; s. d. ; — Copie de la sentence prononcée contre l'archevêque de Tolède en 1576 ; — « Relacion de lo que se ha cobrado y pagado de la venta del arçobispado de Toledo hasta 18 de julio 1578, tocante al

arçobispo passado » [B. Carranza]; — « Relacion de los frutos del arçobispado de Toledo que corrieron hasta la muerte del arçobispo, Fr. Bartholome de Miranda, fuera de los que antes se avian prestado a Su Mag[d] y tiene gastado »; Madrid, 18 juillet 1578.

Fol. 162. Autorisation accordée par le Saint-Siège au monastère de Notre-Dame de Parraces (diocèse de Ségovie) pour la célébration du culte dans les églises de Barceal, Muño Pedro, Cobos, S. Garcia et Hetreros; 1533. — Copie, en latin.

Fol. 164. Extrait d'une lettre de Philippe II relative à la nomination de Gaspard de Quiroga au siège épiscopal de Cuenca; 1571. — Copie.

Fol. 166. « Difficolta nate sopra l'intelligenza del breve nuovamente concesso che le persone ecclesiastice contribuiscano al donativo fatto nell' anno passato »; s. d. — En italien.

Fol. 168. « Las indulgencias concedidas del papa Adriano Sexto a las quentas que bendixo ... en ... 1523, y confirmadas... por Gregorio XIII a los 26 de mayo de 1576. »

Fol. 170. « Copia de una carta que los canonigos y cabildo de la yglesia colegial de la ciudad de Tudela scrivieron a Su Mag[d] sobre la residencia de su dean »; 1577.

Fol. 172. Copie d'une lettre relative à l'affaire de l'évêque de Pampelune [Ant. Manrique y Valencia]; Rome, mars 1577.

Fol. 175. « Memoria de la reformacion que se avria de hazer de algunas cossas de la orden de S. Francisco »; février 1578.

Fol. 181. Lettre du chanoine Juan Vidal à D. Alonso de Revenga; Grenade, 24 avril 1578. — Original.

Fol. 183. Trois lettres par lesquelles D. Juan Manuel, évêque de Siguenza, annonce à Philippe II son désir de résigner son évêché; avril-juillet 1578. — Originaux.

Fol. 189. Copie d'un bref de Grégoire XIII au Chapitre de Besançon contenant la sentence d'excommunication portée contre Jean Favier, avec la réponse du Chapitre de Besançon; août-octobre 1578.

Fol. 195. Relation de l'incident provoqué dans le Chapitre de l'Église de Cuenca par Hernando de Escobar; 5 avril 1579.

Fol. 197. Relation très sommaire du procès de D. Juan de Zúñiga, comte de Miranda, contre le Chapitre de Séville; 1580.

Fol. 199. « Titulo de Santa Cruz en Jerusalem al cardenal archiduque » [Albert d'Autriche]; Rome, 12 février 1580. — Copie, en latin.

Fol. 200. « Cedula convocatoria pro concilio ad agendum de residentia dominorum prelatorum comprovincialium et ad tractandum de collegiis seminariis faciendis »; septembre 1582. — Copie, en latin.

Fol. 201. Mémoire de l'évêque de Cefalù sur le tribunal de la monarchie; s. l. n. d.

Fol. 207. « Informacion cerca de la venta de los lugares y bienes de las yglesias hecha por Hernando del Castillo » ; s. l. n. d.

Fol. 219. Consulte adressée au roi sur l'illégalité de la vente des biens d'Église, même lorsque le produit de la vente aurait été affecté à la guerre contre les Turcs ; s. d.

Fol. 223. Requête adressée à Philippe II par Diego Lopez de Montoya en faveur du cardinal Gambara ; s. l. n. d.

Fol. 224. « Relacion del negocio de Michael Bey y Johannes de Lovayno, y de lo que conviene para el remedio » ; s. l. n. d.

Fol. 226. « Informacio pro reformanda indebita taxacione tam composicionis quam bullarum et annate super expedicione coadjutorie de Grunbergen Cameracencis diocesis nuper expedite pro filio Audienciarii » ; s. l. n. d. — En latin.

Fol. 227. « Copia de la carta que se escrivio por via de la deputacion de el reyno a los perlados de el sobre el pagamiento de los clerigos » ; s. l. n. d.

Fol. 229. Lettres des Carmélites du couvent de Notre-Dame de la Conception, du Congo, dans laquelle ils donnent une relation de leur voyage au Congo ; 12 décembre 1584.

Fol. 239. Quatre lettres ou relations relatives au procès de Géronimo Llor, familier du Saint-Office ; 1592.

Fol. 247. « Copia de carta cerca del cuerpo de S. Frutuoso » ; 7 mars 1592.

Fol. 249. Mémoire du jurisconsulte César Lambertinus sur le procès pendant entre Justinien Bove et Serge Bove, son fils, d'une part, et Jacques Antoine Bove, d'autre part, au sujet du droit de patronage de l'Église de Notre-Dame de Piété ; s. l. n. d. — En latin.

Fol. 260. Déclaration de D. Fernando Suarez de Figueroa, évêque des Canaries, sur la valeur des livres découverts à Grenade ; Grenade, 3 mars 1597.

Fol. 262. Copie d'une lettre de Gabriel de Robossec où il est question de l'Église et du Chapitre de Pampelune ; s. l. n. d.

Fol. 264. Requête du lic[do] Pedro de Corrilla aux fins d'obtenir une place d'inquisiteur dans le royaume d'Espagne.

Fol. 266. Copies de diverses oraisons à prononcer par l'officiant avant et après la messe.

Fol. 268. Témoignage sous serment de Pedro de Carranca, recueilli par Alfonso de Salazar ; Naples, 21 décembre 1573.

(269 feuillets ; 340 sur 240 millimètres.)

L. MICHELI.

(A suivre.)

VARIÉTÉS

Gutierre de Cetina traduttore d'un dialogo di Pandolfo Collenuccio.

Nel dar conto dell' edizione delle *Obras de Gutierre de Cetina* curata da D. Joaquín Hazañas y la Rua[1], a proposito del *Diálogo entre la cabeza y la gorra*, una delle due prose del poeta sivigliano, il Morel-Fatio osservava: « Du dialogue — en réalité une satire contre l'abus des salutations exagérées, des « bonnetades » et dont le sujet rappelle le *capitolo* de Mattia Francesi « contro le sberrettate »[2] — je remarquerai qu'il doit être, sinon la traduction, au moins l'imitation d'un dialogue italien dont parle Juan de Mal Lara dans sa *Filosofia vulgar*, centurie X, n. 81 : « Si hablasse el bonete con la cabeça, *como en un dialogo italiano haze*, muy afrentado se hallaria... »[3]. Quale sarà mai questo dialogo in cui parlano tra loro la Berretta con la Testa? Subito abbiamo pensato a quello di Pandolfo Collenuccio che s'intitola *Philotimo* — stampato per la prima volta a Venezia nel 1517[4] —; e quando l'abbiamo confrontato col dialogo spagnuolo, abbiamo constatato che la supposizione fatta dal dotto ispanofilo francese non era infondata: Gutierre de Cetina non fece che tradurre quasi parola per parola dalla prosa del nostro umanista pesarese del Quattrocento. Ci restringeremo a dare qualche saggio, mettendo i due testi a riscontro[5] :

Ber. — Prima che andiamo più oltra, vediamo che non entriamo nelli termini. Che cosa è belleza?	Gorra. — Antes que pasemos más adelante, por que no nos erremos en los términos, díme qué cosa es hermosura?

1. *Obras de* Gutierre de Cetina, *con introducción y notas de* D. Joaquín Hazañas y la Rua. Sevilla, 1895.

2. Contro l'abuso delle sberrettate, il Lasca scrisse una madrigalessa e alcune stanze, che sono la miglior cosa uscita dalla sua penna (*Rime*, ediz. Verzone, Firenze, Sansoni, 1884, p. 319 sgg e p. 436 sgg).

3. *Revue critique d'hist. et litt.*, vol. 42 (1896), p. 136.

4. A. Saviotti, *Pandolfo Collenuccio umanista pesarese del sec. XV*, in *Annali della R. Scuola normale super. di Pisa*, vol. IX (1888), p. 212.

5. In appendice all' *Anfitrione*, nella *Biblioteca rara* del Daelli. Milano, 1864 pp. 168-170; *Obras* cit., vol. II, pp. 167-69.

Tes. — Io tel dirò bene e presto: bellezza è lo aver una bella zazzara, con la berretta in foggia sopra uno ciglio, la calza tirata, la scarpa stretta, con lo andar vago de la persona.

Ber. — Nui non ce accorderemo, che io el vedo ora cominci a dimostrare che in cotesto capo non è cervello; più pazza diffinizione di questa non viddi mai io.

Tes. — A me pare così, perch'io te so dir che tutti quelli che sono tenuti politi, così diffiniscono ancora la bellezza; pur dillo tu, se tu senti altramente.

Ber. — Io non voglio contender, per esser breve; e pero senza altra confutazione della tua descrizione, io la diffinirò in poche parole. Bellezza è una atta e iusta proporzione de tutte le membra insieme con grande aspetto.

Tes. — Or io intendo mo; così volea dir io.

Ber. — Dí' più oltra, che cosa è terribilità?

Tes. — Io spero di questa meglio satisfarti. Terribilità è la spada cinta, la voce grossa, la berretta su li occhi, col sguardo traverso e la cappa armacollo.

Ber. — Tu mi fai venir voglia de dire in una parola la biastema del cancaro, che tu sei una bestia; ma mi voglio portare onestamente: questo tuo capo insuma è un nido di parpaglioni.

Tes. — Perchè? non è così come io te dico? Io vedo pure questi del palazzo regale, chiamar questa la terribilità: voria vedere come la descriveresti tu?

Ber. — E ancor questo te dirò, per non stare in parole Io voglio che tu sappi che la terribilità è una opinione concetta nella mente delli uomini della vera gagliardia, animo-

Cabeza. — ¡Oh! ¡oh! eso yo te lo diré en dos palabras: hermosura en un hombre es una barba bien puesta, un andar grave, un mirar piadoso, un traer una calza tirada, un zapato justo, una gorra á un lado, baja, ó sobre las cejas.

G. — No nos concertaremos: ya comienzas á dar señal de tu vanidad. Desde que nací no he oido más loca definición.

C. — Á mí así me parece, y sé decirte que los que andan como yo te digo son tenidos por hermosos; pero si tú lo entiendes de otra manera, dí lo que quieras.

G. — No querría perder tanto tiempo contigo en palabras. Todavía yo te haré definición buena y cierta de la hermosura. Hermosura es una justa y conforme proporción de todos los miembros juntos, con graciosa representación.

C. — ¡Oh! ¡oh! es como quería decir yo, sino que no acerté.

G. — Bien está. Dime más adelante qué cosa es valentía?

C.— Veslo aquí: valentía es andar armado, la voz gruesa y espantosa, la gorra sobre los ojos, el mirar bravo y de través, la espada caída á un lado, y andar siempre sobre el aviso, apercebido.

G. — ¡Ha, ha, ha! Hasme hecho reir lo que no pensaba. ¡Oh dioses! si yo había de andar sobre una bestia, ¿por qué no me hicistes nacer albarda, que no gorra de hombre?

C. — ¿Por qué?... ¿No es ansí como yo digo? Ya ves que todos estos soldados y hombres bravos que el mundo tiene por valientes, que andan como yo digo. Pero veamos cómo describes tu la valentía.

G. — Quiero decírtelo, puesto que aprovechará poco. Sábete que valentía ó terribilidad, que casi es todo uno, es una cierta opinión concebida en la memoria de los hombres de la

sità, potenzia e severità de colui che è tanto terribile.

TES. — Or su, posto che sia così, per non contendere, che voi tu dire per questo?

BER. — Io voglio dire che tu sei pazza, se tu credi che io possa, in foggia alcuna, fare parere bello colui che non ha quella debita proporzione de li membri, nè la grazia de lo aspetto; e terribile colui che non è per animoso, nè per forte, nè potente cognosciuto; e più supina ignoranzia è la tua ancora a credere che io possa far teologo o iurisconsulto, per essere posta in capo ad uno che sia stato in studio, ancora che in la cima mia vi conzano un fioco divisato di seta; che se tu sapessi quanta ignoranzia io qualche volta copre, tu diresti, come io, ch' el saria meglio che io fussi calcetto che berretta, perchè lo esser stato in studio non è quello che faccia dotto e savio, ma è lo aver studiato, e bene assai; e però sì come io non posso far dotto lo ignorante, così nè el brutto bello, nè el pusillanimo terribile fare posso.

verdadera gallardía, ánimo, severidad, fuerza y esfuerzo de aquel que es tenido por valiente.

C. — Bien está, puesto que sea así como dices. ¿Qué quieres decir por esto?

G. — Quiero decir que eres loca si piensas que yo puedo en ninguna manera hacer parecer hermoso á aquel que no tiene aquella proporción justa de miembros, ni agradable aspecto que antes dije; ni valiente aquel que ni por animoso ni por esforzado es cognocido; y aún es más suprema locura la tuya, creer que pueda yo hacer teólogo ó jurisconsulto á uno que no haya estado en el estudio, por ponerme sobre su cabeza con las insignias de doctor; y si supieses cuanta ignorancia cubro algunas veces debajo de aquel bonete y de aquella borla de seda, dirás, como yo, que sería menos mala ser mantilla de servicial que gorra. No es el haber andado muchos años en el estudio lo que hace doctor, y sabios los hombres, sino el haber estudiado mucho y bien; y por esto, asi como no puedo hacer docto al ignorante, tampoco puedo hacer hermoso al feo, ni valiente al pusilánime.

Rare volte, come nel passo seguente, il Cetina apportò modificazioni o aggiunte al testo che aveva dinanzi; sempre per altro lo rese più agile, più semplice e più spigliato nella forma [1]:

BER. — A chi non scappasse la pazienza, vedendo in te tanta inconstanzia, che mai in un garbo o in un abito me poi tenere! e ora in guisa di capitello me porti, ora in guisa di piramide, quando in forma de un lavezo, quando de una zangola roversa, un tempo a figura di mezzo melone, uno altro tempo a costola, quando a pazza e quando a veneresca, or con mezzo or con tutta piega, e or con binde o cordelle, de

G. — ¿ Que tendrás paciencia, habiendo en tí tanta liviandad, que tres días siquiera no me dejarás andar á mi modo, sino mudándome el nombre y el talle en más formas que se muda el viento? Cuándo soy redonda; cuándo prolongada; cuándo triangular; cuándo honda; cuándo baja; ahora alta; ahora piramidal; ahora como pastel; ahora soy gorra; ahora bonete; cuándo caperuza; cuándo montera; cuándo chapeo; cuándo

1. Ediz. cit., pp. 167-168; *Obras* cit., vol. cit. p. 166.

uno e de più colori mi leghi : chi potria mai tante mutazioni, e sí diverse, tolerare?

sombrero; ahora grande; ahora chica; ahora suelta; ahora atada, ahora libre; ahora con fiador; y, lo que peor es, encadenándome como á loca, llena toda de botoncillos, puntas, medallas, plumas, velos, cintas, flores, empresas y otras mil liviandades, hecha siempre caja de mercero. ¿Quién podría, pues, sufrir tantas y tantas diversas mudanzas y maneras?

Che il Cetina traducesse dal Collenuccio non è da maravigliare; in Ispagna, nel Cinquecento, tradurre dagl' italiani si riteneva press' a poco lo stesso che far di proprio; e il poeta spagnuolo, nelle sue rime, non solo s'ispirò ai poeti nostri, ma, come i suoi fratelli d'arte, si appropriò moltissime poesie del Petrarca e dei nostri cinquecentisti[1] — il Tansillo, l'Ariosto, il Dolce, il Mozzarello[2] e altri.

Com' è risaputo, il *Compendio della storia di Napoli* del Collenuccio fu tradotto due volte in ispagnuolo nella seconda metà del Cinquecento[3]; nessuno, ch' io sappia, aveva notato che l'arguto dialogo *Philotimo* trovò un elegante traduttore in Gutierre de Cetina. Certo, se ne avesse avuto contezza l'Hazañas y la Rua, si sarebbe guardato bene dall' asserire ch' esso « ofrece algunos datos para la biografía de su autor, tales como la cita de países por él visitados y la descripción de costumbres palaciegas, hecha con gran sencillez y revelando perfecto conocimiento de la corte »[4], — non gli avrebbe cioè attribuito quel *carácter autobiográfico* che, come traduzione, non può avere — ; nè avrebbe messo in rilievo e lodato la festività lucianesca cosparsa nel dialogo —, lode che ricade interamente sull' umanista pesarese.

EUGENIO MELE.

1. Cf. l'introduz. e le note dell' HAZAÑAS alle *Obras* cit.; l'opuscolo di P. SAVJ-LOPEZ, *Un petrarchista spagnuolo (Gutierre de Cetina)*. Trani, 1898; la nostra recens. in *Rev. crit. de hist. y litt. esp.*, I (1896), p. 265 sgg. ; e per un' imitazione dal Bembo, il nostro articoletto *Di alcune imitazioni e traduzioni bembiane di poeti spagnuoli*, in *Fanf. d. Dom.* del 20 maggio 1904.

2. Il MOREL-FATIO, nella recens. cit., p. 132, notò che il son. *Mientra con gran terror* (non *temor*) *por cada parte* del Cetina (*Obras* cit., I, p. 120) deriva da un son. di Giovanni Mozzarello (*I fiori delle rime de' poeti illustri*, *nuovamente raccolti e ordinati dal* RUSCELLI. Venezia, 1558, p. 357), liberamente tradotto anche dal Desportes nel suo *Durant qu'un feu cruel dedans Rome saccage* (ediz. Michiels, p. 144).

3. P. COLLENUCCIO, *Compendio del Regno de Nápoles trad. por* NIC. SPINOSA. Valenza, 1563; — P. COLLENUCCIO DA PESARO, *Historia de Nápoles trad. por* JUAN VÁSQUEZ DEL MÁRMOL. Sevilla, 1584; col supplemento di MAMBRINEO ROSEO (ANTONIO, *Bibl. hisp. nova*, I, p. 607).

4. Introd. cit., p. LXXXVIII.

Alvaro Alonso Barba.

Cuando los pueblos en su desarrollo histórico alcanzan el grado de poderío que los coloca en punto preeminente, muéstranse grandes en todas las manifestaciones de la actividad humana. Los capitanes invencibles y los políticos sagaces siempre van acompañados de sabios y artistas que preparan y completan su obra victoriosa, imponiéndose á los espíritus por la superioridad de sus creaciones. La savia del organismo social afluye entonces vigorosa á todos sus miembros, y sean cualesquiera los trabajos que efectúen, en ellos va impreso el poder de la fuerza generadora, la cual, extendiéndose más allá de la sustitución de lo envejecido, crea nuevos órganos si nuevas necesidades lo exigen, surgiendo los héroes á medida que las empresas se suceden, á semejanza de los momentos genesiacos de las transformaciones geológicas en que la vida revistió las formas correspondientes á las circunstancias del medio en que debía seguir desenvolviéndose.

Esta proposición tiene tantas pruebas como casos registrados por la Historia, y hasta por la propia experiencia de la vida de aquellas naciones que en algún período fueron ó son preponderantes; y el glorioso pasado de nuestra Patria entra de lleno en la ley general, disipándose las supuestas excepciones al restaurar en su totalidad el cuadro de la civilización española.

Al rendir por las armas á los que intentaban quebrantar nuestra gloria, el planeta nos entregaba tierras hasta entonces celosamente recluidas en las obscuridades del Mar tenebroso, y la Naturaleza algunos de sus secretos, encaminándonos á descubrimientos científicos, tan valiosos por su transcendencia teórica, como por sus servicios en el fomento del progreso material.

Entre estos inventos sugeridos á nuestros compatriotas en el siglo XVI por el espíritu de investigación, que tan propicio se les mostró entonces, descuellan los metalúrgicos transformadores del antiquísimo sistema de beneficio de los minerales de plata, el cual siendo dificilmente practicable en las regiones mineras del Nuevo Mundo por la necesidad de portear el combustible desde largas distancias, y además en exceso defectuoso por las cantidades que del rico metal se perdían, y por lo costoso que era acendrar la proporción del que en último término se aprovechaba, hubo de ser sustituido por otro sistema que llenaba estas exigencias. En aquel luminoso período el genio científico de España acertó á vencer los expresados inconvenientes, beneficiando la plata en frío con el intermedio del azogue puesto en condiciones, que ayudado por otras substancias, previamente añadidas, rebuscase

solícito el tesoro que desfigurado y esparcido se escondía en las moléculas del mineral argentífero [1].

El genio nacional imprimió en este invento tan profunda huella que aun hoy, despues de transcurridos más de tres siglos, subsiste revelando su primitivo carácter en todos los tratados de metalurgia, sea cualquiera el idioma en que se escriban. La persistencia de esta obra científica parece haberla vislumbrado por intuición artística nuestro gran Velázquez, al eternizar en el lienzo la leyenda de las *Fraguas de Vulcano*, con aquel realismo que convierte sus cuadros en fidelísimos documentos históricos legados á la posteridad. Apolo, representación simbólica de los antecedentes intelectuales de España fecundados por la poderosa inventiva de nuestros metalurgos, enseña á los rudos y enérgicos obreros, nuevos modos de beneficiar los metales soterrados, que por el esfuerzo de sus membrudos brazos han de ser extraídos de las entrañas de los montes, para lucir después en todo su valor acendrados por el arte. El cuadro de Velázquez puede considerarse como trasunto de las escenas que en su tiempo tenían por teatro los socavones de las minas del Nuevo Mundo.

Careciendo de tradición en nuestra patria el orden de conocimientos basado en el estudio de los fenómenos naturales, por habernos aislado desde el siglo XVII de las nuevas direcciones que siguieron las investigaciones científicas en Europa, sería muy provechoso, á falta de otros antecedentes más próximos, recoger los de aquella época, estudiar el espíritu que los animó y la especial nomenclatura en que fueron expuestos, con el propósito de anudar lo castizo y lo moderno en cuanto sea posible, en la seguridad de que esta labor de rehabilitación de lo pasado sería fecundísima, porque todo progreso social teniendo raíces en el terreno en que ha de desarrollarse será viable; pero si se prescinde de las condiciones que impone la herencia, el fracaso burlará lo que intente fundarse en el aire, dejando como único rastro el doloroso recuerdo de las fatigas de un cultivo estéril.

Los conocimientos metalúrgicos aparecen en nuestro pasado período de esplendor recorriendo las fases de su desarrollo conforme al tipo normal del progreso humano. Aunque en el orden lógico antes son los principios científicos que sus aplicaciones, en el cronológico el espíritu amaestrado por la necesidad, antes encuentra procedimientos empíricos que en lo sucesivo se van razonando parcialmente hasta que por último constituyen la doctrina sistemática que condensa en principios fundamentales aquellas reglas prácticas que primero sorprendre el espíritu de invención, y más tarde disciplina el pensamiento al ascender del hecho á la idea.

1. Puede verse la descripción de este procedimiento en la *Historia natural y moral de las Indias* del P. José de Acosta, lib. IV, cap. XII, y en la *Historia del Nuevo Mundo* del P. Bernabé Cobo, lib. III, caps. XXXIX y XL.

Esta escala de progreso aparece perfecta en el desarrollo de la metalurgia en el Nuevo Mundo. Empieza con el asombroso invento de Bartolomé de Medina[1], producto de la intuición que se apodera de los resultados sin tocar en los antecedentes y termina con el *Arte de los metales de Alvaro Alonso Barba*, tratado doctrinal que presenta reducido á sistema los hechos antes inconexos. Para que no falte uno solo de los caracteres peculiares á estos dos extremos, cuanto se refiere á Bartolomé de Medina está envuelto en gran obscuridad como los momentos iniciales de todo proceso, mientras que la obra de Alonso Barba es conocida hasta en su génesis como producción reflexiva del pensamiento cimentada sobre muy vasta experiencia.

Antes de examinar el valor científico del *Arte de los metales*, sepamos quien fué Alonso Barba y en que medio social educó su espíritu hasta ganar el puesto de honor que unánimemente le otorgan los historiadores de la metalurgia.

Torres Amat lo incluye en su *Diccionario de escritores catalanes;* pero grande debía ser la inseguridad en que estaba aquel escritor respecto á la región natal del metalurgo cuando á tan eminente figura el biógrafo sólo dos líneas le dedica. No comprendo como el autor del Diccionario pudo sospechar que el del *Arte de los metales* fuese catalán, cuando éste en la portada de su libro se dice «natural de la villa de Lepe en la Andalucia». Esta noticia, aunque bastantemente auténtica, la han confirmado además los Sres. Maffei y Rua Figueroa, en su *Bibliografía mineral hispano-americana*, transcribiendo la partida de bautismo en la cual consta, que en la iglesia de Santo Domingo de la villa de Lepe fué bautizado el 15 de Noviembre de 1569 Alvaro, hijo póstumo de Alvaro Alonso y de Teresa Barba, su legítima mujer. Nació pues, en tierra de la actual provincia de Huelva el primer metalurgo del siglo XVII, y quizá el espectáculo de las riquísimas minas de su país natal influyó en su espíritu arrastrándolo á los estudios é investigaciones en que halló procedimientos é ideas científicas cuya originalidad admiró á sus contemporáneos, y aun admira á cuantos contemplan al través de la Historia los precedentes de la civilización de nuestros días.

Es probable que la escasez de recursos luchando con el afán de instruirse haya decidido al hijo póstumo de Alvaro Alonso á seguir la carrera eclesiástica; pero siendo ya clérigo sus naturales aptitudes

1. Para lo relativo à los orígenes de este invento pueden consultarse: *Bibliografía mineral hispano-americana* por Maffei y Rua Figueroa, Madrid, 1871, tomo, I, p. 90 (nota) y p. 458; *Manuscritos de Muñoz*, Bibliot. de la Acad. de la Historia de Madrid, tomo LXXXVII, fol. 139; *Informacion* del Licenciado D. Luis Berrio de Montalvo, publicada en México en 1643 (libro raro, existe en la misma Bibliot. de la Acad. de la Historia); *Noticia de las minas de Guadalcanal* por D. Tomás González, 1831, p. 79, 416 y 437.

debieron solicitarlo con tal vehemencia que se embarcó para el Perú soñando con engolfarse en el movimiento industrial de sus extensas y riquísimas minas; y deseoso de encontrar procedimientos nuevos para el beneficio de los minerales, residió siempre en aquellas comarcas en que juzgaba tener más elementos para lograr el fin de sus investigaciones. Por este motivo lo vemos primero ejerciendo funciones de su ministerio sacerdotal y dedicándose á la par á estudios metalúrgicos en las minas de los Lipes; trasladarse después á Tarabuco en 1609 y escrudiñar los yacimientos metálicos de la provincia de los Charcas, hasta 1615 en que fué de cura á Tiaguanaco, y en 1617 pasar con igual cargo á Yotola, volviendo por esta translación á la provincia de los Lipes donde había hecho sus primeros ensayos y experiencias. En este último curato permaneció dirigiendo empresas mineras con gran provecho de sus afanes de ciencia y riqueza hasta 1624, en que Don Juan de Lizarazu, Presidente de la Audiencia de la Plata, le trasladó al de San Bernardo de Potosí « para poder comunicar con él sobre el beneficio de los metales, escargándole con repetidas instancias sacase á luz un libro con este objeto ».

Es muy frecuente en los escritores extranjeros que intentan retratar el carácter español, pintarlo como desdeñoso de los bienes materiales y consumido por el ansia de alcanzar las grandezas súbitamente, menospreciando las pequeñeces que, acumuladas con perseverancia son las únicas que conducen al triunfo, y hasta explicar nuestra decadencia por falta de sentido práctico. Si esto es exacto, el cura de San Bernardo de Potosí resulta un modelo perfectamente castizo cuando se le contempla, no en el aspecto parcial de su educación científica, sino en el conjunto de su vida y sobre todo en las empresas de lucro.

Entregábase con ardor á los estudios de investigación, anhelando perfeccionar los métodos de beneficiar las minas; pero al conseguirlo pronto mermaba los rendimientos alcanzados por su ingenio y laboriosidad, lanzándose á nuevas investigaciones movido por insaciable ansia de progreso. Siempre el buscador de minas y el consagrado á su explotación fueron tenidos por codiciosos, y hasta parece lógico que deben serlo; pero Alonso Barba desmiente este concepto general no considerando fin las risquezas, sino medio para subir más alto en la escala del saber. Con la generosidad de un caballero andante de las ideas científicas, sólo escudriñaba los tesoros escondidos en los minerales para utilizarlos como instrumento que le facilitase penetrar en las obscuridades de las operaciones metalúrgicas y sorprender nuevos secretos, contentándose á veces con la satisfacción moral de sacarlos á la luz de la publicidad sin oponerse á que otros se aprovecharan de sus inventos.

Arrastrado por la magnanimidad de su alma, hubo de realizar actos

de abnegación que puede muy bien llamarse evangélica, á pesar de no referirse á sus funciones sacerdotales.

Estar autorizado por la Audiencia de la Plata para el beneficio exclusivo de un método de amalgamación y permitir á todos su uso sin estipendio alguno; poner sus vastos conocimientos á disposición de cuantos le pedían consejo sin ocultar los resultados de sus más provechosas investigaciones, y por último, después de haber ganado no pocos millares de pesos dirigiendo varios establecimientos metalúrgicos y explotando escorias de desecho compradas á bajo precio por ignorar el método de beneficiarlas, morir pobre habiendo consumido su hacienda en incesantes tentativas de nuevos modelos de beneficio y en toda empresa que ofreciese algo original; ¿ no son rasgos de hermoso y sublime desprendimiento que reflejan igualmente el espíritu cristiano y científico en aquellos grados superiores en que se despoja de la codicia de todo lo mundano y terrenal?

Quien vivía antes consagrado al provecho público que al particular, bien pudo decir, sin pecar de presunción, al enviar al mencionado Don Juan de Lizarazu el manuscrito de el *Arte de los metales,* estas palabras : « Después que por la noticia que á V. S. le dieron muchas personas de mi aplicación á este ejercicio, tuvo gusto de que dejando puestos de más comodidades y provecho residiese yo en este Potosí, como en plaza de armas ó Universidad la más famosa del mundo, y donde más se necesita de la conferencia de nuestros semejantes ».

En las frases transcritas se desliza un asomo de queja; pero debe consignarse que si dejó « puestos de más comodidad y provecho » su desprendimiento tuvo el premio de la estimación de sus contemporaneos, premio no siempre otorgado á quienes lo merecen. Muestrase el respeto con que era atendido, en la *Aprobacion de los diputados de la villa de Potosí del Gremio de los Azogueros,* que antecede al texto de la obra, en la cual dicen : « Reconocemos en el modo de discurrir en estas materias los muchos años de atenta experiencia que tiene dellas, y de los daños que hemos experimentado en las pérdidas de azogue y en no aver sacado toda la ley á los metales vemos las causas y sus remedios. » Es fuerza conceder á este elogio el valor máximo siendo de personas en cuyos negocios intervendría más de una vez tratando delicadísimas cuestiones de intereses materiales y habiéndose dictado en los últimos años de la vida del autor, período en el que los resentimientos no se ocultan, por lo poco que hay que esperar y temer de una vida que toca á su término.

En este caso el honor nacional brilla sin atenuaciones, porque si mucho merecía el sabio y desinteresado maestro, la sociedad que recibió los beneficios de sus enseñanzas no fué avara del prestigio con que debía recompensarlas. También es justo reconocer que si el desprecio de las menudencias de la vida y de los intereses materiales

arruinó á España, como hizo morir en la pobreza al clérigo minero, esta nobleza y gallardía de sentimientos subsistirán en la historia, recibiendo constantemente el homenaje del entusiasmo sin caer en la indiferencia y en el silencio con que se observan las acciones inspiradas por el egoísmo.

Queda indicado que Alonso Barba escribió su famoso libro cediendo á las repetidas instancias de Don Juan de Lizarazu, quien deseaba con muy buen sentido, que los mineros ilustrasen con algunas nociones teóricas el empirismo de sus manipulaciones, y las instancias en efecto debieron ser repetidas, porque según se colige de ciertos antecedentes, y aun del texto del *Arte de los metales*, éste fué de larga gestación. Al ser trasladado su autor al curato de San Bernardo de Potosí en 1617 ya se menciona el encargo del libro, y la comunicación remitiendo el manuscrito al Consejo tiene la fecha de 1° de Marzo de 1637. En este lapso de veinte años el cura minero, según confesión propia, hubo de modificar el plan de la obra primeramente proyectada, extendiéndola desde el especial asunto de los modos de beneficio por amalgamación, único que había de constituirla, hasta un tratado de metalurgia tan general que comienza explicando como se engendran los metales y las cosas que los acompañan, y termina con el modo de refinarlos y apartar unos de otros. Y aun después de pensado este plan definitivo debió desarrollarlo con gran lentitud, porque dice en uno de los capítulos « hace cien años menos trece que Jorge Agrícola publicó su libro *De re Metalica* » y teniendo éste la fecha de 1546, Alonso Barba escribía en el momento de la cita en el año 1633, cuatro antes de remitir el manuscrito al Consejo.

La licencia para la publicación del *Arte de los metales* fué dada en San Lorenzo el Real á 27 de Octubre de 1639, y se imprimió en Madrid en la Imprenta del Reino, año MDCXXXX (en 4°, 120 folios). Esta primera edición, que es bastante rara, y las posteriores, ya adicionadas con el tratado de las antiguas minas de España, de Don Alonso Carrillo y Laso, existen en la Biblioteca del Palacio real de Madrid.

Divídese la obra producto del ingenio y la experiencia de nuestro insigne compatriota en cinco libros. En el primero, subdividido en XXXIV capítulos, trátase del modo con que se engendran los metales y cosas que los acompañan ; en el segundo, en XXIV capítulos, que enseña el modo común de beneficiar los de plata con azogue, con nuevas advertencias para ello ; en el tercero, en XVI capítulos con 13 figuras, se trata del beneficio de los de oro, plata y cobre por cocimiento ; en el cuarto, en XXII capítulos y 48 figuras, del beneficio de todos por fundición, y en el quinto en XIV capítulos con 13 figuras, que enseña el modo de refinarlos y apartarlos unos de otros.

Para dar idea de la alta estimación en que fué tenido en Europa

este original *Tratado de Metalurgia,* basta consignar que lo tradujo al inglés el Conde Sandwich en 1674, que vertido al alemán fué impreso en 1676 y reimpreso en Francfort en 1726 y en 1739 y en Viena en 1749[1]. Traducido al italiano se publicó el libro primero en 1675. Se hicieron dos versiones al francés, ambas publicadas en París, en 1733 la una y en 1751 la otra, además de ser copiado á trozos en libros en que no se le nombraba. La elocuencia de estos hechos ablandó la dureza con que Hoefer trata á España en su *Historia de la Química,* haciéndole confesar que en el siglo XVII, tratándose de los estudios metalúrgicos, « el solo digno de especial mención es un español, A. Barba, antiguo cura en Potosí.[2] »

La doctrina científica de este único metalurgo de la centuria XVII, sin duda parecerá vulgar é influida por resabios escolásticos á quien la examine con el criterio que se aplica á las obras contemporáneas ; pero si se traslada como es justo, á la época en que se expuso, descubrirá en el fondo de su pintoresco lenguaje ideas muy de actualidad, y presentimientos del sistema de reacciones químicas estatuido por la Química moderna.

Para demostrar esta afirmación, prescindo del capítulo en que trata de la antipatía y simpatía de los metales, suponiendo entre los diferentes cuerpos amores y odios, porque con sencillez suma podría patentizar que en las mismas ideas se funda el concepto de la afinidad química que explica las combinaciones por una serie de idilios y dramas moleculares; pero renuncio á esta ventaja para colocarme en otro punto que á primera vista parece indefendible.

Trátase en el capítulo XVIII del libro 1.°, *De la generacion de los metales;* y nuestro metalurgo habla de este asunto en los términos siguientes : « Muchos con el vulgo por ahorrar dificultosos discursos dicen que desde el principio del mundo crió Dios los metales de la manera que están oy y se hallan en sus vetas. Agravio hazen á la naturaleza negándole sin fundamento en esto la virtud productiva que tiene en las demás cosas sublunares. »

No dudo que muchos sonreirán desdeñosamente burlándose de tamaña simpleza. ¿ Como suponer que las substancias minerales se reproducen y crecen á la manera de los seres vivos, cuando está probado hasta la evidencia que la materia no se crea ni se destruye por mútiples que sean sus cambios ? ¿ Y como admitir que en el seno de la tierra se engendren metales si la experiencia desautoriza en absoluto la posibilidad de transformar unos en otros los elementos químicos ? Pues esta objeción, que desde los tiempos de Lavoisier se presentó

1. La traducción alemana tiene por título : *Bergbüchlein darinnen von der Metallen und der Mineraliengeneration und deren Ursprung.*

2. *Histoire de la Chimie depuis les temps les plus reculés jusqu'à notre époque,* par le Dr Ferd. Hoefer, Paris, 1843, t. II, p. 313.

incontestable y avasalladora, recientemente se ha quebrantado no poco con las poderosas razones de los que extienden el proceso evolutivo á la formación de los elementos químicos, rechazando el concepto de su immutable persistencia *ab initio*. En este novísimo supuesto, que considera á los metales como escala de productos correspondientes á las sucesivas fases de la evolución de nuestro planeta, resulta la antigualla sostenida por el defensor de la constante virtud productiva de la naturaleza, un genial presentimiento de la doctrina de la evolución, vislumbrada para mayor maravilla en el último aspecto en que cree sorprenderla el espíritu científico de nuestros días.

La crítica severa quizá trate de artificiosa la anterior interpretación y suponga el texto á que se refiere dictado exclusivamente por una pueril ignorancia, alegando como prueba de contumacia en lo erróneo de la alquimia, aquel propósito que en el capítulo I del libro 8.° revela su autor en estas cándidas palabras: « puse entre ellos (minerales varios) metal de plata molido sutilmente, pareciéndome que las reliquias de semilla y virtud mineral que en estas piedras había, con el calor y humedad del cocimiento, podrían ser de importancia para mi pretensión, » que era la de transformar en plata otras substancias metálicas ; pero este cargo á los pocos renglones pierde todo su valor, porque fundándose en la experiencia declara que sólo obtuvo la plata que había puesto.

Dedúcese de estos antecedentes que el autor, en vista de los hechos, no cree en la transformación de los metales por artificio; pero partiendo de principios generales sostiene que puede efectuarse en la Naturaleza por la serie de sus procesos. Pues lo mismo ha dicho W. Crookes en el discurso leido en la Asociación británica el 2 de Septiembre de 1886, al esbozar el cuadro de la Química evolucionista. Al transportar Alonso Barba las ideas de los antiguos filósofos á la Metalurgia, aparece con caracter más positivo que sus maestros, como precursor de W. Crookes, de N. Lockyer y de cuantos con ellos, que hoy constituyen legión, sostienen la tesis de la *Evolución de la Materia*. Ha sido necesario el advenimiento de la Química del siglo XX para comprender el alcance de la doctrina científica de nuestro metalurgo del siglo XVII.

Colocándose en el punto de vista de las comparaciones, hay quien rebaja el mérito del *Arte de los metales*, á pesar de su reputación universal, por considerarlo inferior al tratado de *De re metalica*, habiéndose publicado éste con casi un siglo de anterioridad á aquél. No juzgo fácil la comparación de los dos libros, porque si el de Jorge Agrícola excede al de Alonso Barba en su valor doctrinal y en su atildado clasicismo, nada dice del beneficio de la plata por amalgamación, y éste en cambio, es asunto muy principal desarrollado con gran riqueza de conocimientos en el del metalurgo español.

La obra del alemán es más científica en el concepto académico de la palabra, y la de nuestro compatriota en este sentido es más descuidada, pero en cambio palpita en todas sus páginas aquella vida espléndida de la minería hispano-americana, producto de nuestro genio nacional, asombro del mundo por la novedad y riqueza de los procedimientos. En el *Arte de los metales* no sólo es castizo el estilo, son castizas tambien las ideas, naturales y lógicas consecuencias de aquel trabajo industrial é intelectual en que la actividad española no dió paz á la mano ni al ingenio excitados por el afán de arrancar los tesoros escondidos en las entrañas del cerro de Potosí. Si en el período de apogeo todo cedía al empuje de nuestro esfuerzo, venciendo siempre con los recursos propios y sin influencias exóticas, en las batallas científicas, que también libró entonces gallardamente el espíritu nacional, Alvaro Alonso Barba es un glorioso conquistador que en la lucha con la Naturaleza obtuvo victorias por la patria y para la patria, que aun son respetadas á pesar de nuestro largo apartamiento de la labor cientifica.

El *Arte de los metales* será siempre, para todos un libro magistral, y para España un trozo de los más auténticos de la historia de su pensamiento, por estar escrito, como muchas de nuestras obras literarias, sobre el campo de operaciones, con el espíritu empapado en los hechos que son asunto del relato.

José R. CARRACIDO.

Problèmes de l'Espagne contemporaine.

Posada (Adolfo), *Evolución legislativa del régimen local en España.* 1812-1909. Madrid, Victoriano Suarez, 1910; 512 pages.

Sela (Aniceto), *La educación nacional. Hechos é ideas.* Victoriano Suarez, 1910; 456 pages.

I

Un livre sur l'administration locale et un livre sur l'éducation nationale, voilà deux œuvres qui au premier abord doivent paraître bien étrangères l'une à l'autre. Cependant nous n'avons pu résister au désir de les rapprocher et de les comprendre dans une même analyse. Les auteurs n'ont pas été seulement collègues et collaborateurs dans cette université d'Oviedo qui a tant fait pour la régénération intellectuelle de l'Espagne. Ils appartiennent à une même école de philosophie sociale qui a su poser avec éclat et impartialité devant la conscience de l'Espagne le problème de l'éducation de l'opinion. L'un de ces

livres est le complément de l'autre[1]. Nous y voyons deux manifestations d'un même effort destiné à amener l'Espagne à se connaître, à prendre conscience de ses besoins urgents, à réveiller en elle la volonté de vivre. Rien de ce qui intéresse l'Espagne ne peut être étranger à la France, car de l'avenir de l'Espagne dépend celui des peuples latins. L'Espagne est la souche des peuples sud-américains qui depuis un siècle ont vibré à chaque souffle de l'âme française, mais qui collaboreraient bien plus étroitement avec le latinisme européen si l'Espagne elle-même s'européanisait. Or c'est de cette orientation nouvelle de la culture espagnole que traitent les deux auteurs qui ont écrit comme les deux volumes d'un livre unique.

II

On peut distinguer trois parties dans l'œuvre de Posada : une introduction où le problème de la décentralisation est rattaché au problème plus général de la régénération politique de l'Espagne, — un historique du régime local espagnol de la constitution de 1812 à l'époque actuelle[2], — une analyse des projets de réforme présentés par M. Maura et des débats auxquels ils ont donné lieu[3]. L'historique et l'introduction nous retiendront seuls.

L'année 1812 est dans l'histoire de l'Espagne à peu près ce que l'année 1789 est dans la nôtre. Les législateurs de Cadix (parmi lesquels figuraient des représentants de la haute culture et de l'orientation européenne), l'esprit hanté par les problèmes de l'Europe, sentent la nécessité d'une transformation profonde sinon totale de l'État (p. 12). Représentants de l'aspiration à l'indépendance nationale, ils se transforment tout naturellement en représentants d'une résurrection plus ou moins apparente de la conscience politique qu'ils interprètent en disciples des doctrines de la Révolution. Enthousiastes et ingénus, ils tentent de réformer la loi fondamentale de la nation. L'esprit optimiste du temps les porte à se croire assez forts pour transformer la société espagnole et créer délibérément, avec les ressources de l'art législatif, tout l'appareil politique d'un nouvel État (p. 13). Comment auraient-ils pu négliger le gouvernement local et l'adaptation de la double doctrine de la souveraineté nationale et de la liberté politique à la vie des communes *(pueblos)*? Les législateurs de Cadix se rendaient compte d'ailleurs de la profonde décadence éprouvée par

1. M. Sela dédie son livre à Giner de los Ríos en qui les idéalistes espagnols (ou krausistes) saluent leur maître et le successeur de Sanz del Río. M. Posada a traité à diverses reprises le même sujet que son collègue, notamment dans *Ideas y Ideales* et *Política y Enseñanza* (Madrid, Jorro, 1904).

2. Première et Deuxième partie, pp. 1 à 311.

3. Troisième partie, pp. 311 à 504.

le régime municipal sous la monarchie absolue et ils prétendaient en restaurer l'antique esprit, mais en subordonnant la vie régionale à l'unité supérieure de l'État (pp. 14-25).

L'œuvre des Cortès de Cadix, leur effort en vue de reconstituer le régime local, retient donc longtemps notre auteur (pp. 11-77). Il y voit « le début d'un processus qui doit se poursuivre en suivant la même orientation et qui fait la transition de l'ancien régime au régime nouveau. L'histoire du régime local pendant la période constitutionnelle, avec ses oscillations, est donc comme préfigurée dans l'œuvre de cette assemblée. » (p. 66). Les caractères distinctifs du régime qu'elle inaugure vont s'incorporer au système politique de la nation espagnole. Ce sont: 1° la consécration légale de l'existence de noyaux locaux *(pueblos)* que l'on soumet à une réglementation uniforme; 2° la formation de provinces dépendantes de l'État, à l'imitation des départements français; 3° l'institution d'une base élective pour la constitution des corporations locales, c'est-à-dire des conseils municipaux *(ayuntamientos)* et des députations provinciales; 4° l'engrenage *(el engrano)* de toutes les institutions locales dans une hiérarchie mécanique, un système de subordination, germe d'une future structure administrative centralisée et pénétrée d'esprit bureaucratique (pp. 70-71).

Abolie en 1813 après le retour de Ferdinand VII, restaurée par le pronunciamiento de Riego en 1820 pour disparaître une fois encore devant le retour offensif de l'absolutisme appuyé par l'armée française en 1823, la constitution administrative de 1812 renaît sans grande modification en 1833. Alors s'ouvre une période confuse qui dure jusqu'à la Révolution de 1868. Les constitutions de 1837 et de 1845 règlent l'une et l'autre les rapports du gouvernement central avec l'administration municipale et provinciale. Elles posent des principes de nature à favoriser jusqu'à un certain point la décentralisation. Mais toujours l'esprit centralisateur prévaut dans la pratique, notamment dans l'organisation de la province. Nous ne saurions suivre l'auteur à travers ce dédale de lois. Contentons-nous de cette réflexion générale: « L'influence d'une considération *réaliste* du problème reste étrangère à l'œuvre des différentes assemblées constituantes. Elle procède d'un raisonnement logique et d'une adaptation de doctrines plutôt que d'une connaissance définie, directe et historique de la structure nationale. De la réforme tentée en 1856 on peut dire qu'elle résume le processus même auquel s'était adapté jusque-là le régime local: elle le traite comme une partie de l'organisme administratif national. Cette réforme n'entraîne aucune réaction favorable aux principes purs du self-government. Elle représente tout au plus la tendance à rectifier le régime de la centralisation, en restant fidèle au vieil esprit d'uniformité et de hiérarchie » (pp. 200-202).

La révolution de septembre 1868 est un événement décisif dans

l'histoire de l'Espagne moderne; elle y introduit la démocratie et substitue le principe de la souveraineté nationale à celui de la souveraineté royale. Il en résulte une tendance à transformer le régime local en un sens favorable à l'élection populaire. Le choix des alcaldes notamment va passer du chef de l'État aux élus de la population. La constitution de 1869 pose des principes que les lois de 1870 font entrer dans l'application. « Trois siècles de despotisme, » dit le rapporteur de la commission, « ont détruit les traditions municipales en notre pays. Le régime libéral, introduit laborieusement en Espagne, a donné plus d'importance aux corporations locales sans réussir jamais à déterminer d'une manière claire et précise la place que leur essence et leur objet doivent leur faire accorder dans l'économie générale de la nation. Le système créé par la constitution de 1812 et la loi de 1823 n'a jamais pu fonctionner dans des conditions normales. La révolution de septembre, symbolisée par la constitution de 1869, exige, comme son vrai complément, la détermination organique des corporations populaires. Asseoir sur des bases solides l'existence des corporations municipales et provinciales, garantir leur indépendance et leurs droits naturels, désigner les fins qu'elles doivent remplir et les moyens nécessaires à leur réalisation, de telle manière que dans leur action elles ne soient jamais un danger pour la vie politique de l'État ni pour la liberté de l'individu, c'est, à proprement parler, faire la seconde constitution de l'État, sa constitution administrative » (p. 249). La loi municipale et la loi provinciale de 1870 expriment donc « la reconstitution la plus systématique et la plus définie du régime local dans notre histoire politique. Ce sont des lois compréhensives, scientifiques, c'est-à-dire raisonnées, logiques, effectuant une opération très intéressante de différenciation des organes locaux et d'intégration des organismes qui les contiennent. Les bases en sont presque exclusivement théoriques. Le législateur paraît chercher à résumer en une construction juridique la vie locale qu'il se représente concrétée dans les municipes et les provinces et qu'il croit apte à se mouler sur un système légal » (p. 256).

La restauration de 1875 n'apporte que de légères modifications au régime local institué en 1870. La constitution de 1876, encore en vigueur, porte (au titre X, articles 82 à 84) qu'il y aura en chaque province une députation provinciale, élue dans les conditions définies par la loi, qu'il y aura dans les communes *(pueblos)* des *alcaldes* et des conseils *(ayuntamientos)* nommés par les habitants à qui la loi confiera ce droit. Enfin, dans l'article 84, elle pose les principes fondamentaux des lois destinées à régler les attributions des députations provinciales et des conseils communaux. Ces principes confirment l'autorité supérieure du roi et des Cortès en matière administrative et fiscale. La loi municipale de 1877 et la loi pro-

vinciale de 1882 n'ont fait qu'appliquer ces dispositions constitutionnelles.

Si intéressantes que puissent être les parties historiques et juridiques du livre, elles le cèdent cependant à l'Introduction où l'auteur fait œuvre, non d'homme de parti, mais de philosophe impartial et de patriote éclairé, soucieux de donner à ses lecteurs et par eux à son pays la conscience claire des problèmes vitaux qui se posent à lui. La réforme municipale et provinciale est l'œuvre propre du parti conservateur. M. Maura en a reçu l'héritage de M. Silvela. Même avant la dure leçon de 1898, les conservateurs sont devenus autonomistes et régionalistes par patriotisme. Ils ont été effrayés de la facilité avec laquelle ils pouvaient pétrir le suffrage espagnol par l'intermédiaire des caciques. Ils ont senti, selon les propres paroles de Maura, le besoin d'assainir la vie publique et la pratique du suffrage universel. Le mouvement catalaniste a achevé de décider leur conversion. Ils se sont promis de libérer les énergies populaires comprimées et amorties par une bureaucratie niveleuse et uniforme que l'Espagne a empruntée à l'étranger pour son malheur et contre son propre génie. Ils ont donc proposé d'instituer dans les communes rurales la démocratie directe en restaurant l'ancien conseil ouvert *(concejo abierto)* et d'organiser plus fortement la grande municipalité urbaine en confiant à des commissions municipales les attributions dont étaient investis jusqu'ici les seuls *ayuntamientos*, en instituant à la fois la représentation des groupes professionnels et le *referendum* populaire. Quant au régime provincial, sans aller jusqu'à la restauration de la *región*, ils sont d'avis d'accorder aux provinces la faculté de former des fédérations *(mancomunidades)* pour administrer leurs intérêts communs et reconstituer leur personnalité historique.

Telle est l'inspiration féconde à laquelle Posada n'hésite pas à donner son entière approbation. Mais le parti conservateur n'était-il pas la victime d'une illusion quand il croyait la réforme du gouvernement local suffisante à assainir la vie publique de l'Espagne? Le fléau politique de l'Espagne, c'est celui qu'a dénoncé Joachim Costa, c'est le *caciquisme*[1]. Les conservateurs y voient l'effet de la bureaucratie

1. Qu'est-ce exactement que le caciquisme? Les sociologues espagnols renvoient d'ordinaire l'étranger curieux de le savoir au livre de Costá, *Oligarquía y caciquismo*. Ne l'ayant pas sous la main, nous avons recouru à une publication de Raphael Salillas : *El delincuente español. Hampa* (Victoriano Suarez, Madrid, 1898). Nous y avons trouvé cette définition : « Cacique est un terme caribe qui désigne le seigneur de vassaux ou le chef d'une province ou d'un village d'Indiens. En espagnol, c'est, d'après le terme du Dictionnaire, « toute personne notable d'une commune qui exerce une *influence excessive* dans les matières politiques ou administratives » (p. 372). Aux yeux de Salillas « le cacicat est la vraie constitution politique de l'Espagne. C'est une hypertrophie de l'ancien régime d'autorité généralisé par les exigences du système constitutionnel. Ses modes d'action sont identiques à celles qui se manifestent dans les grandes associations de malfaiteurs, telles que la *Hampa* »

centralisatrice; ils croient que l'énergie réveillée des masses populaires suffira à en avoir raison. En cela ils font preuve d'un optimisme excessif et retombent dans la même erreur formaliste que les hommes de la Révolution, la foi en l'aptitude d'un texte de loi à faire naître de rien un mouvement social. Le caciquisme est le fruit de l'état d'inculture des masses espagnoles. Il naît et croît spontanément au milieu de populations aveugles et illettrées que rien ne rattache à la vie moderne.

Si l'on a vu une aspiration décentralisatrice se faire jour en Catalogne, c'est que cette région vit de la vie européenne sous l'action du foyer qui l'éclaire et la réchauffe, la ville de Barcelone. L'illusion conservatrice est de croire que les libertés municipales et provinciales suffiront à rappeler à une vie publique aussi intense les autres populations espagnoles aussi longtemps que l'on restera indifférent à leur instruction et rebelle à l'exemple des autres peuples européens, voire de peuples asiatiques tels que les Japonais.

III

Le livre de Sela est de ceux qu'un étranger ne peut analyser fidèlement sans courir le risque de manquer aux obligations de la courtoisie diplomatique qui se plaît aux congratulations internationales. En effet l'auteur est un de ces paysans du Danube qui appellent les choses par leur nom. Il invite son pays à se reconnaître non dans un portrait flatté, mais dans une photographie aussi sincère et impitoyable qu'un miroir. De telles œuvres sont rarement bien accueillies, surtout en pays latin où l'on est volontiers optimiste, jusques et y compris l'heure des crises fatales. M. Sela représente le patriotisme sévère et bienfaisant, l'extrême opposé de la complaisance pour la vanité nationale et

(*ibid.*, p. 374). En d'autres termes, c'est l'abrégé de tout un système de parasitisme social. — Ce jugement m'avait paru empreint d'une excessive sévérité. Comment la constitution politique d'un grand peuple pourrait-elle reposer sur un tel fondement? J'étais néanmoins curieux de savoir en quoi consiste cette « excesiva influencia en los asuntos politicos o administrativos » signalée par le Dictionnaire de l'Académie espagnole. J'en parlais tout récemment à un rédacteur d'un grand journal parisien qui revenait d'un long voyage d'études en Espagne. « Le caciquisme? me dit-il! Je vous le définirai par des faits. En toute commune espagnole, il y a un homme capable de faire exempter lui et ses amis du paiement des impôts et d'en faire retomber le poids sur la masse des pauvres et des impuissants, un homme capable de gagner ses procès devant toutes les juridictions civiles et de les faire gagner à ses amis et à ses clients, un homme capable de faire incarcérer et retenir en prison quiconque lui porte ombrage. Cet homme est le cacique. » Mon interlocuteur ajoutait que les privilèges fiscaux du caciquisme expliquent en grande partie ce mouvement d'émigration dont M. Desdevizes du Dézert a fait dans la *Revue Bleue* l'effrayant tableau. Toujours accablé d'impôts, le paysan espagnol ne peut échapper à l'expropriation. Cette définition du journaliste parisien diffère-t-elle de celle du criminaliste espagnol?

pour les traditions mortes ou mortelles. Aussi ses études pédagogiques s'élèvent-elles jusqu'à la plus haute éloquence politique. On croirait entendre Fichte, Channing ou Horace Mann. « Quand l'ignorance et les mauvaises passions, non contenues par le frein de l'éducation, déchaînent les haines sociales et obligent à résoudre les questions au hasard, quand la mutinerie et le scandale se substituent aux ressorts du gouvernement, on voit d'ordinaire les gens s'emporter, pénétrés d'horreur, se prendre la tête entre les mains et s'écrier: « Quel pays! Quels ouvriers! Tout est désorganisé! C'est la dissolution sociale! » Peut-être, en de telles occasions, se trouvera-t-il quelqu'un pour répondre. « Il est vrai! le monde est perdu. Mais qu'avez-vous fait pour remédier à cette situation? Quels avantages, quels raffinements, quelle somme d'argent avez-vous sacrifiés pour tirer les masses de leur prostration? Combien de millions avez-vous dépensés dans l'entreprise de l'éducation pour éviter d'en perdre beaucoup plus, fondus dans le brasier des luttes sociales? Contemplez le problème en face. Reconnaissez-vous coupables, plus coupables que personne ne le fut, car ayant tous les moyens entre les mains vous n'avez su ni voulu les employer. Vous avez laissé le peuple faire lui-même son éducation et il l'a faite partiale et égoïste, en suivant votre exemple et en le retournant contre vous! » (p. 322).

Le réquisitoire de Sela sait allier l'humour à l'éloquence. C'est ainsi qu'il définit l'organisation de l'instruction publique en Espagne « un civet sans lièvre » (p. 66). Il y manque, non les ministres, les hauts fonctionnaires et leurs bureaux, non les décrets, les circulaires et les programmes, mais les maîtres, les écoles, le matériel scolaire, les inspecteurs et avant tout l'argent. Le formalisme et l'instabilité ou pour mieux dire l'instabilité dans le formalisme, telle est la caractéristique du système. Pendant la régence, dix-sept ministres se succèdent en seize ans à la tête des bureaux de l'instruction publique. Chacun d'eux s'attache avant tout à détruire l'œuvre de son prédécesseur. Ce ne sont que tentatives avortées et dans tous les domaines. La persévérance dans l'exécution d'une réforme ne dure jamais plus de cinq ans et d'ordinaire, au bout de deux ans, l'énergie réformatrice est épuisée. On se fie aux textes, aux ordonnances comme s'ils avaient la vertu magique de faire naître quelque chose de rien (pp. 42-52).

C'est surtout l'enseignement populaire qui souffre de cet état de choses. Il a pour charte une loi de 1857 qui a institué l'école primaire obligatoire. En fait, près de 70 o/o des Espagnols sont illettrés (p. 52). « La situation du maître d'école est déplorable à tous les points de vue. Insuffisamment préparé à l'exercice de sa profession, arrêté dans ses initiatives, quand il en a, par les alcaldes, les inspecteurs, les caciques, jouissant d'une position sociale bien inférieure à la dignité et à l'importance de sa charge, rétribué si sordidement que jamais son

traitement n'égale le salaire du plus modeste ouvrier manuel, confiné dans des locaux malsains, réduit par le nombre et l'hétérogénéité de ses élèves au rôle de simple répétiteur de leçons apprises par cœur dans de mauvais livres, il suffit de l'observer pour concevoir les défauts de l'œuvre dont il est le principal artisan » (p. 80). Il n'y a qu'une école normale par province ; elle est loin de suffire à recruter le nombre des maîtres indispensables et ceux qui y passent n'en sortent pas avec les qualités nécessaires pour être placés à la tête des écoles (p. 81). Le matériel est encore inférieur en qualité au personnel. On peut répartir les édifices scolaires entre quatre groupes : 1° maisons luxueuses mais mauvaises, où les conditions hygiéniques et pédagogiques ont été sacrifiées à la beauté de la façade (Palencia, Bilbao, Oviedo, etc.); 2° écoles installées dans des maisons de rapport, parfois au troisième étage, dans des rues étroites, obscures ou mal famées, où les loyers sont au plus bas prix. Elles étaient nombreuses jusqu'à une date récente même dans les grandes capitales comme Madrid et Valence; 3° écoles établies dans des maisonnettes construites à cette fin, mais sans autre préoccupation que l'économie, avec le seul souci d'enclore un espace insuffisant entre quatre murs et un toit, en oubliant parfois les fenêtres par où peuvent pénétrer l'air et la lumière; 4° dans beaucoup de communes rurales on se contente pour les enfants et les maîtres des porches des églises, tantôt en les murant de cloisons en briques non blanchies, tantôt en les laissant ouverts à tous les courants atmosphériques » (p. 94). Encore ces bâtiments scolaires sont-ils en nombre insuffisant. La statistique scolaire publiée en 1909 révèle l'existence de 24,861 écoles primaires. L'application de la loi de 1857 en exigerait au minimum 34,366. Le déficit est donc de 9,505 (p. 94, note 2). Le mobilier et le matériel servant à l'enseignement ne peuvent valoir mieux que les bâtiments (pp. 102-108).

L'inspection est-elle instituée de façon à stimuler le progrès en dépit de l'imperfection du personnel et du matériel? Ce fut jusqu'ici « une institution purement bureaucratique », étrangère aux aspects vraiment importants de l'œuvre éducative, incapable d'exercer sur le maître une action quelque peu efficace. Mais serait-elle excellente que le résultat en serait nul pour cette simple raison que les inspecteurs ne peuvent inspecter. En beaucoup de provinces, l'école ne reçoit la visite de l'inspecteur que de sept en sept ans ; en d'autres, tous les six ans; les plus fortunées tous les deux ans. L'intérêt de l'uniformité exige que chaque province ait une école normale, que celle-ci reçoive ou non des élèves; il exige aussi qu'il y ait un seul inspecteur par province, quoique certaines d'entre elles comptent dix fois plus d'écoles que d'autres (p. 82).

Chez toutes les nations européennes, une rétribution honorable du magistère passe pour un besoin de l'Etat, car on n'a de bons maîtres

que si on les rémunère. C'est ce qu'avaient compris les auteurs de la loi espagnole de 1857. Mais quarante-six ans après sa promulgation on compte encore 14,828 maîtres qui ne touchent pas plus de 1,100 pesetas annuellement. Ce sont les plus favorisés, car 787 ne dépassent pas 125 pesetas; 1,784 se contentent de 250; 3,598 de 625; 1,784 de 825, etc. (p. 84). Encore ces traitements de famine ne sont-ils pas versés avec régularité. L'Espagne a une dette scolaire qui, le 30 juin 1900 montait à 8,379,706 pesetas. Le 1er janvier 1902, elle dépassait encore huit millions [1]. Il n'est pas de fonction qui ne soit mieux rétribuée. Les instituteurs espagnols peuvent porter envie aux gardiens des musées qui touchent 1,500 pesetas, aux jardiniers de l'Alhambra qui en reçoivent 1,000 et surtout aux portiers du ministère auxquels on donne de 1,500 à 3,500 pesetas (p. 85).

Il semblerait que l'opinion dût s'émouvoir de cette situation faite à l'enseignement populaire, car elle ne lui est pas inconnue. Sela passe en revue tous les groupes qui pourraient se faire les interprètes des besoins sociaux urgents, maîtres, pères de famille, hommes politiques, rédacteurs des grands journaux. Il a la douleur de les trouver tous ou indifférents ou trop peu émus. « Si ni les professeurs, ni les pères de famille, ni les étudiants, ni les politiques, ni les grands périodiques ne se montrent disposés à créer l'agitation nécessaire pour que ces questions soient posées, étudiées, résolues avec la rapidité indispensable, à qui recourir? » (p. 74). Après avoir posé cette question douloureuse, l'auteur conclut vaillamment à la nécessité de frapper à toutes les portes, avec l'espoir qu'enfin quelqu'un entendra et que l'on verra s'éveiller l'opinion publique qui, si on sait la solliciter sans relâche, finit toujours par répondre à un grand idéal de culture et de progrès (p. 74).

En effet, Sela peut donner aux Espagnols et aux amis de l'Espagne autre chose que des raisons de désespérer. Il nous montre la liberté de la science reconnue, à peu d'exceptions près, aux professeurs; il nous montre des ministres s'essayant comme Garcia Allix à consacrer le principe de l'autonomie des universités, quoique peut-être d'une façon gauche et sous une forme incomplète. Il nous décrit surtout de libres initiatives suscitant, tantôt à l'*Ecole commerciale* de Valence et à l'*Institution pour l'enseignement de la femme de la même ville*, une nouvelle éducation physique et intellectuelle des futures mères espagnoles (pp. 229-267), tantôt un centre actif de culture générale et élémentaire à l'Université populaire d'Oviedo (pp. 267-456). En somme il laisse le lecteur sous une impression réconfortante due à ce qu'il a rompu avec les deux traditions mortelles de son pays, une contem-

1. Depuis, la situation s'est améliorée. Sur la proposition du comte de Romanones, l'État a pris la dette scolaire à sa charge.

plation stérile des gloires passées allant jusqu'à faire oublier le présent, une confiance exclusive en l'autorité, inspirant trop souvent le plus complet mépris de la conscience individuelle.

IV

L'unité de ces deux livres est sans doute évidente pour le lecteur espagnol familier avec les doctrines de l'école idéaliste qu'a fondée il y a un demi-siècle Sanz del Rio. Mais n'est-elle pas manifeste aussi à tout lecteur français habitué à méditer sur l'enchaînement des problèmes sociaux? Il nous est aisé de retrouver chez Posada et Sela l'écho de préoccupations qui nous ont obsédés jadis et qui n'ont pu nous devenir étrangères. La date de 1898 retentit dans la conscience espagnole comme la date de 1870 dans la nôtre. L'élite espagnole se prit alors à réfléchir sur les causes de la catastrophe nationale. Elle chercha les remèdes; elle en découvrit deux : l'autonomie locale et la régénération de l'éducation publique. C'étaient ceux que l'expérience nous avait révélés aux lendemains des épreuves de 1870, ceux qu'elle avait révélés aux Italiens au lendemain du *Risorgimento*.

Mais ces deux remèdes peuvent-ils être appliqués en même temps? La décentralisation ne fait-elle pas échec aux vraies conditions de l'éducation nationale? Une législation inflexible, appliquée à la prussienne, n'est-elle pas indispensable là où l'on veut contraindre des masses incultes à prendre l'habitude du devoir scolaire? Ce devoir n'est-il pas à l'avance privé de toute sanction si on en confie le contrôle à des autorités locales choisies par les masses incultes? D'autre part, la liberté politique n'a-t-elle pas, elle aussi, son instruction primaire qui est la pratique des libertés communales? L'excès de centralisation n'est-il pas l'obstacle le plus redoutable que puisse rencontrer la formation d'une opinion publique libre et éclairée? N'est-ce pas par le *self-government* qu'un peuple s'initie à la gestion de ses propres affaires?

Posada s'est trouvé en présence de cette difficulté. Il ne pouvait refuser son approbation implicite au programme de décentralisation proposé par Maura et les régionalistes. La tradition de l'école krausienne de Sanz del Rio, l'enseignement du vigoureux penseur Giner de los Ríos, ses propres œuvres de philosophie politique, l'esprit qui anime son *Traité de droit administratif*, tout l'y forçait. Pour cette école qui a su emprunter à l'idéalisme germanique ce qu'il a de meilleur, l'État n'est pas à lui seul toute la communauté humaine. Ce n'est pas de sa volonté arbitraire, c'est des lois supérieures de la vie que les personnes morales tiennent leur existence[1]. Posada était

1. Nous avons exposé l'essentiel de la doctrine krausienne dans un article consacré en partie à Giner de los Ríos et publié par la *Revue philosophique* (24e année, n° 12).

donc acquis d'avance à l'idée qu'une commune, une province, une région, tout comme une corporation, existe par elle-même, indépendamment de la volonté du législateur. Mais Posada n'est pas un krausien étroit, asservi à des formules d'école. Il puise ses convictions scientifiques dans l'observation directe de la vie. L'étude approfondie qu'il a faite des constitutions sud-américaines lui a montré quelle réalité misérable peut se cacher derrière les plus fastueuses déclarations de droits et même sous les plus sages constitutions politiques[1]. Il ne pouvait donc manquer de mettre l'opinion espagnole en garde contre l'illusion qui inspire en partie le projet des conservateurs régionalistes, l'espoir que l'abolition de la centralisation suscitera, du fond même des masses incultes, des forces vives restées latentes jusqu'ici.

C'est le problème des masses incultes que pose à son tour Sela. Il en examine les divers aspects. Il en cherche la solution. Va-t-il la demander à la notion d'un État infaillible et omnipotent? Nous l'avons vu faire sans faiblesse le procès de l'État espagnol et placer sa confiance dans l'autonomie, non pas dans l'autonomie administrative pure et simple, mais dans l'action combinée d'universités autonomes et de libres sociétés de culture. Au delà de cette autonomie, il en discerne une plus profonde qui peut seule soutenir les autres, celle de la pensée, de la conscience et du caractère. Les deux anciens collègues tiennent donc un même langage, exposent un commun problème, proposent une même solution. L'opposition des tempéraments littéraires, le contraste entre la sérénité philosophique de Posada et l'ardeur polémique de Sela ne sert qu'à rendre cette unité de vues plus frappante.

Gaston RICHARD,
Professeur de science sociale
à la Faculté des Lettres de Bordeaux.

1. *Instituciones políticas de los pueblos hispano-americanos* (Madrid, Reus et fils, 1900).

UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

L'Intercambio.

Le succès obtenu par les professeurs d'Oviedo dans les conférences qu'ils sont venus faire à Bordeaux en février 1909 et en mai 1910 s'est continué en mai 1911. Cette fois, les professeurs qui venaient soutenir la réputation de la vaillante université asturienne étaient MM. Mur, doyen de la Faculté des Sciences, et Benito de la Llave, professeur de droit pénal.

C'est M. Mur qui a donné la première conférence. Professeur de géométrie analytique, il avait pris pour sujet : « Les anciens mathématiciens et les modernes géomètres espagnols », et c'est dans un des amphithéâtres de la Faculté des sciences, devant un public d'élite, surtout composé de professeurs et d'étudiants, qu'il a développé rapidement son vaste sujet, rappelant le rôle et l'influence des mathématiciens espagnols, la place que certains d'entre eux ont tenue dans l'enseignement parisien au Moyen-Age. Arrivant à notre époque, il a mis en lumière la méthode des trois principaux maîtres contemporains. C'est d'abord M. José Echegaray, le grand dramaturge, qui sait, paraît-il, rendre facile et attrayant l'enseignement des mathématiques ; puis M. Torroja, qui est de l'école allemande et ne craint pas d'effrayer les plus enthousiastes par l'aridité de son exposé ; enfin, M. Vegas, dont l'œuvre est une systématisation de la géométrie analytique, et sur la méthode duquel M. Mur s'est particulièrement étendu, donnant au tableau noir des démonstrations à l'appui. Cette conférence a été applaudie comme elle le méritait. On a particulièrement goûté certains développements très personnels sur la pédagogie des mathématiques et la façon dont ils étaient exposés.

M. Enrique de Benito de la Llave avait choisi comme thème le « Développement historique de la science pénale et pénitentiaire en Espagne ». Sa parole, sympathique, éloquente et vivante, laissera le meilleur souvenir dans l'esprit des auditeurs. Malgré l'aridité apparente du sujet, il a su captiver ceux-ci par le caractère philosophique de mainte considération, et aussi par des détails curieux sur l'œuvre des plus célèbres criminalistes espagnols, tels que Alfonso de Castro (sur lequel on connaît le travail de M. Bullón), Bernardino Sandoval,

Tomás Cerdán de Tallada, Manuel de Lardizabal, Concepción Arenal (dont l'an dernier M. Sela nous exposait les idées sur le droit de la guerre), etc. Il a montré ce qu'étaient les Toribios de Séville et comment le bon colonel Montesinos menait ses prisonniers. Le tout a été écouté avec autant de plaisir que de profit.

Les professeurs d'Oviedo ont noblement conquis le droit de cité à Bordeaux. En remerciant MM. Mur et Benito de la Llave, invités à un banquet confraternel, M. le recteur Thamin les a chargés de le redire à leurs collègues; et, rappelant le souvenir de tous ceux qui sont venus déjà, de Madrid comme d'Oviedo, il a bu à l'amitié de la France et de l'Espagne, amitié qui préside, a-t-il dit, à ces manifestations d'entente universitaire.

G. C.

Société d'études des Professeurs de langues méridionales.

Le *Bulletin de la Société d'études des Professeurs de langues méridionales*, qui en est à son numéro 20, avait été fondé en principe pour être l'organe d'une association des professeurs d'espagnol et d'italien. En fait, ce sont surtout les professeurs d'espagnol qui y collaborent. Ce n'est pas nous qui nous en plaindrons. Nous leur souhaitons de faire avancer la cause à laquelle nous travaillons nous-mêmes, l'attribution définitive à l'espagnol de l'importance et de la place qu'il doit légitimement occuper dans l'enseignement supérieur, secondaire et primaire. L'abonnement à ce Bulletin est de 6 francs par an (Toulouse, Privat).

BIBLIOGRAPHIE

Gabriel Maura Gamazo, *Rincones de la historia, Apuntes para la historia social de España.* Tomo I. Siglo VIII al XIII. Madrid, Fr. Beltrán, 1910; 378 pages.

On trouvera dans les douze chapitres réunis en ce volume de nombreux et intéressants détails sur la vie et les mœurs des Espagnols du VIIIe au XIIIe siècle inclus. L'auteur a eu l'excellente idée et le mérite de ne pas considérer l'Espagne isolément, et de faire souvent des rapprochements suggestifs avec les autres pays aux mêmes époques. Le tout est écrit d'une façon agréable, quelquefois même sans façon, et tout y trouve place, y compris les choses scabreuses, ce qui d'ailleurs est bien naturel quand on parle de ces temps-là.

En ce qui concerne l'Espagne, M. Maura a surtout puisé dans le Poème du Cid et la Chronique générale. Je lui reprocherai d'avoir trop négligé les chroniques latines. On dirait qu'il les évite systématiquement. S'il cite Rodrigue de Tolède et Luc de Tuy, c'est d'après la Chronique générale. Quant aux chroniques antérieures, il affecte de n'en pas étaler la connaissance. Il me semble en tout cas que sa documentation s'en ressent. Que la muse populaire (dans les romances qu'on trouve aux pages 5 et 6 du tome I de la collection de M. Menéndez Pelayo) nous montre la Cava passant la main dans les cheveux de Rodrigue, pour le débarrasser des menus hôtes qui s'y promènent, *sacando está aradores*, cela ne prouve pas qu'au temps du dernier roi wisigoth ni des rois asturiens on se piquât de dédaigner les ablutions (p. 37). D'après ce que dit M. Maura, c'est au Xe siècle que les Espagnols auraient commencé, ou recommencé à se baigner, et cela à l'imitation des Arabes (p. 41) : auparavant le bain constituait une toilette réservée aux morts. Pourtant, M. Maura aurait trouvé, dans la Chronique attribuée à Sebastian ou à Alphonse III, une indication assez explicite à ce sujet. C'est au n° 24 de l'édition de Flórez, où on lit : « Multa non longe a supradicta ecclesia (Santa María de Naranco) condidit palatia, et *balnea* pulchra atque decora » ; et cela est dit de Ramiro Ier, qui mourut en 850.

De même, en admettant que le Poème du Cid ait été rédigé en 1140, est-il bien sûr d'en tirer des renseignements sur la cour d'Alphonse VI et ses habitudes protocolaires ? Le poète a bien pu imaginer,

embellir ou tout au moins appliquer à ce temps-là ce qui était vrai du sien.

Je dois dire du reste que l'époque sur laquelle la documentation de l'auteur me paraît un peu insuffisante ne comprend que les trois premiers chapitres.

G. CIROT.

Eduardo Ibarra y Rodríguez, catedrático de historia en la Universidad de Zaragoza. — *Documentos Aragoneses en los archivos de Italia.* (Anales de la Junta para ampliación de estudios é investigaciones científicas, tomo III, Memoria 2ª). Madrid, Fortanet, 1911; 106 pages.

Ce mémoire indique les bibliothèques, archives et collections visitées par M. Ibarra, chargé d'une mission en Italie pour dresser le catalogue des documents relatifs à l'histoire de l'Aragon jusqu'à la mort de Ferdinand le Catholique (1516). Il sera suivi d'un volume distinct (actuellement sous presse), qui contiendra les notices copiées au cours de cette mission.

M. Ibarra a inspecté six établissements à Gênes, dix à Pise, l'Archive du Vatican à Rome. Il n'a pu étudier que superficiellement les fonds d'Archives de Naples, de Florence, de Bologne et de Milan. Il a joint à ses catalogues des détails intéressants sur les diverses fondations, instituts ou collèges des différents États à Rome et à Florence. On lira avec intérêt, par exemple, ce qu'il dit de l'*Institut historique Prussien* (p. 103-106), d'après le modèle duquel il souhaite que, sur la proposition de la *Junta de ampliación de Estudios*, récemment créée, l'on fonde à Rome, d'où il rayonnerait sur toute l'Italie, un *Institut historique Espagnol.*

Fr. Bartolomé de las Casas, *Apologética historia de las Indias,* nouvelle édition par **D. M. Serrano y Sanz**. Madrid, Bailly-Baillière, 1909; VII-704 pages [*Nueva Biblioteca de Autores Españoles*, t. XIII; *Historiadores de Indias*, t. I].

Le complément des *Historiens des Indes* de la Bibliothèque Rivadeneyra débute dans la *Nouvelle Bibliothèque* par l'*Histoire apologétique des Indes* de Las Casas, dont le texte, en dépit des longues digressions érudites de l'auteur, est si riche de détails précis sur l'Amérique au temps de la conquête, et animé d'ailleurs d'un si louable (et si rare) sentiment d'humanité. La *Historia* et la *Destruición de las Indias*, viendront ensuite, ainsi que d'autres œuvres, incomplètement ou inexactement publiées. La présente *Apologética* est imprimée par M. Serrano y Sanz d'après le manuscrit olographe de l'Académie de

l'Histoire. Nul n'était mieux désigné pour publier et analyser cette apologie que l'auteur de la solide étude sur les *Doctrines psychologiques de Las Casas*, parue dans la *Revista de Archivos* en 1907.

J. Leite de Vasconcellos, *O doutor Storck e a litteratura portuguesa, estudo historico-bibliographico*. Lisboa, typographia da Real Academia das Sciencias, 1910, 338 pages in-8°.

Le dernier livre de M. Leite de Vasconcellos est une contribution importante à l'étude de Camões en même temps qu'un hommage rendu à la mémoire de son biographe et de son traducteur.

On sait que Wilhelm Storck a consacré cinquante-quatre années de sa vie à la littérature portugaise. Né en 1829 et mort en 1905, il appartenait à cette génération formée sous l'influence du romantisme qui sut allier à la connaissance approfondie des langues modernes et anciennes un sens poétique très élevé. Disciple de Schlüter, de Diez, de Delius, il avait appris en philologue le hollandais, l'anglais, le français, l'italien, l'espagnol, le provençal, le latin, le grec, l'hébreu, le sanscrit, etc. Mais bien qu'on l'eût chargé d'enseigner le gothique à l'Université de Münster, il s'était voué, dès 1851, à une autre mission : il rêvait d'associer son nom à celui du chantre des *Lusiades*. Dix-huit ans plus tard, vers la quarantaine, il débuta par des traductions partielles (1869, *Éylogues;* 1874, *Canções;* 1877, *Sonnets;* 1877, *Glosas* et *Voltas*). Ces travaux préliminaires allaient se fondre, ainsi qu'un volumineux article sur Camões en Allemagne, dans l'édition définitive des *Sämmtliche Gedichte*, laquelle ne devait comprendre à l'origine que les poésies lyriques, mais que l'auteur enrichit, sur les instances de ses amis et à cause du succès des premiers tomes, d'une version nouvelle de l'épopée elle-même, suivie bientôt des œuvres dramatiques. La publication s'échelonna sur une période de cinq années (1880, *Buch der Lieder und Briefe;* 1880, *B. der Sonette;* 1881, *B. der Elegieen, Sestinen, Oden und Octaven:* 1882, *B. der Canzonen und Idyllen;* 1883, *Die Lusiaden;* 1885, *Dramatische Dichtungen*). La biographie du poète *(Luis' de Camões Leben)* ne parut qu'en 1890. Si l'on voulait donner un aperçu des quinze volumes qui représentent l'activité intellectuelle de Storck, il faudrait mentionner de très nombreuses traductions de poésies portugaises et brésiliennes s'espaçant depuis 1250 jusqu'à nos jours. On voit que son admiration pour le XVI[e] siècle ne le détournait pas de l'actualité. Et c'est un mérite appréciable que d'avoir fait goûter en Allemagne les sonnets philosophiques d'Anthero de Quental dont les seuls lecteurs du *Mercure* peuvent soupçonner chez nous l'existence.

Wilhelm Storck a rendu à la littérature portugaise des services de tout genre. D'abord il a dû se préoccuper d'établir le texte qu'il voulait

traduire. Dans un commentaire abondant et solide, placé à la fin de chaque volume, il a discuté l'authenticité des pièces qu'il transposait. Souvent il en indique les sources et multiplie ainsi les rapprochements avec la poésie provençale, italienne, catalane, espagnole. Enfin ses traductions sont à la fois des modèles d'exactitude et des adaptations harmonieuses, parfois relevées d'une pointe d'archaïsme où l'on reconnaît l'érudit : « Le professeur Storck, » affirme Mme C. Michaëlis de Vasconcellos, « est arrivé à mettre en face de chaque pièce portugaise une pièce allemande qui vaut à peu près autant et qui en est la reproduction fidèle. » On ne saurait trop vanter la conscience d'un interprète qui s'astreint, suivant une méthode chère à ses compatriotes, à conserver non seulement l'idée mais la mesure des vers, les combinaisons de rimes et jusqu'aux allitérations. Car il n'hésitait jamais, soucieux d'approcher d'une perfection inaccessible, à remanier ses premiers essais : M. Leite de Vasconcellos a constaté un progrès constant depuis les tentatives partielles jusqu'à la publication des *Sämmtliche Gedichte,* couronnement d'une carrière bien remplie. Ajoutons que les œuvres dramatiques, *Os Amphitryões, El-Rei Seleuco, Filodemo,* n'avaient jamais été commentées dans aucune langue, en sorte que pour l'interprétation des *autos* le philologue de Münster a joué le rôle de précurseur. Par contre, on ne peut se servir qu'avec une extrême défiance de son étude biographique. Malgré les conseils répétés et toujours judicieux de Delius, il ne savait pas se résoudre à ignorer. Trop souvent il a versé dans la critique conjecturale. Beaucoup de ses assertions ont été discutées par M. Theophilo Braga lorsqu'il a repris le sujet en 1907[1]. D'autre part, les notes que Mme Carolina Michaëlis ajoute à sa traduction du livre de Storck fournissent un bon moyen de le contrôler. Il est donc préférable d'utiliser l'édition portugaise (*Vida e obras de Luiz de Camões, 1ª parte,* Lisboa, 1897). Mais on aura toujours profit à consulter le commentaire qui accompagne les *Sämmtliche Gedichte* parce qu'il offre l'immense avantage de résumer les travaux antérieurs.

Bien que M. Leite de Vasconcellos ne craigne jamais de se perdre dans les détails minutieux, la figure de Wilhelm Storck, le traducteur infatigable, se détache en plein relief. Il nous apparaît comme un travailleur modeste et silencieux, absorbé par une sorte de rêve intérieur, poursuivant au milieu de la placidité d'une petite ville allemande sa longue tâche qui ne pouvait lui rapporter que de l'honneur sans profit, toujours soutenu par la flamme intérieure de l'admiration et fasciné par ce monde oriental où son héros vécut les heures les plus dramatiques d'une existence orageuse. Il n'a même pas eu la consolation, avant de mourir, de contempler une fois au

1. Theophilo Braga, *Camões, Epoca e vida.* Porto, 1907.

moins les bords poétiques du Mondego, tant de fois célébrés dans les pastorales du temps de Camões. Car ce grand lusitanophile n'a jamais vu le Portugal et ce n'est que bien rarement qu'il eut le bonheur d'entendre chanter une langue qu'il aimait comme la sienne propre. La correspondance de Storck nous fait vivre dans l'intimité des plus célèbres savants de son époque. Avec lui nous pénétrons dans cette Allemagne austère et sentimentale des Universités, si souvent et si naïvement admirée chez nous avant la désillusion de 1870. A vrai dire, il faut s'incliner devant le groupe touchant de l'apprenti romaniste et de son vieux maître Schlüter qui, devenu aveugle, se faisait lire en italien la *Divine Comédie* et récompensait le disciple préféré en lui enseignant les premières notions de portugais. D'autres figures, également imposantes, traversent cette galerie des souvenirs, l'angliciste Ten Brink, le poète Vincke, le voyageur Burton, puis ceux qui ont exercé sur la vocation de Storck une influence décisive, Diez, dont on consultera toujours l'ouvrage capital *Ueber die erste portugiesische Kunst und Hofpoesie,* et surtout Delius, le conseiller loyal et courageux de tous les instants. Le texte le plus utile peut-être qu'on doive mentionner dans ce recueil, c'est une belle lettre autobiographique d'Anthero de Quental qui nous renseigne sur le germanisme de l'école de Coïmbre et qui nous montre comment Hartmann, Lange, Du Bois-Raymond ont indirectement contribué à une rénovation de la poésie portugaise pendant la seconde moitié du XIXe siècle.

Cette monographie nous donne une idée assez complète de l'activité de M. Leite de Vasconcellos. On s'aperçoit qu'il est poète en lisant les impressions qu'il a rapportées de son double voyage à Münster. D'autre part, des notices bibliographiques rédigées avec un soin très minutieux, de savantes remarques de linguistique, de curieux rapprochements avec les contes et les chansons populaires nous rappellent que le conservateur en chef de la Bibliothèque nationale de Lisbonne s'est fait connaître en Europe et particulièrement en France par des études sur la dialectologie portugaise et qu'il a conquis, aux côtés de MM. Silvio Romero, Adolpho Coelho, Consiglieri Pedroso, Theophilo Braga, un rang distingué parmi les folkloristes. Dans ce domaine particulier de la philologie et de l'ethnologie où ses compatriotes excellent depuis les essais vite dépassés du romantique Almeida Garrett, M. Leite apporte une préparation technique très solide et un goût de la précision qui va jusqu'à l'austérité. Nulle part ses qualités ne se montrent mieux que dans le chapitre consacré aux *Lusiades,* véritable modèle de critique scientifique. Un périodique portugais, *As Noticias,* en avait donné la primeur en 1908. L'*Almanaque Brazileiro* de Garnier le reproduisait en 1910. On ne pourrait dire en moins de mots tout ce qu'il importe de savoir sur l'intérêt historique, géographique et littéraire de l'épopée camonienne.

Dans sa reconnaissance, le Portugal associe au nom de Storck ceux de Wolf, de Diez, de Lang, de Barnhagen, de Reinhardstöttner. « Tant que la culture littéraire a été soumise à l'influence latine, écrivait le regretté Joaquim Nabuco, ambassadeur du Brésil aux États-Unis, les *Lusiades* pouvaient, en toute sécurité, conserver la place que revendique pour elles la race portugaise. Maintenant que la culture prend une orientation anglo-allemande, beaucoup de symptômes indiquent que dans les pays anglo-saxons, aussi bien que chez les nations germaniques, la renommée du poète survivra intacte. » S'il y avait quelque utilité à le redire en 1908 aux étudiants de l'Université de Yale, il ne serait pas moins opportun de le répéter chez nous.

G. LE GENTIL.

Oscar Rochelt. *El Alcalde de Tangora*, 2ª Edic. Bilbao, 1910; 541 pages.

Étude très fouillée et richement documentée des mœurs d'une petite ville de la côte basque, qu'il ne serait pas bien difficile d'identifier. Trueba, Sabino de Goicoechea *(Argos)* et d'autres nous ont laissé des peintures fidèles du peuple de Bilbao. C'est d'eux que s'inspire M. Rochelt, mais plus encore que la leur c'est l'influence du grand peintre de mœurs J. M. de Pereda, qui est sensible chez lui. C'est d'ailleurs aux encouragements de ce dernier que le présent roman doit d'être publié. « C'est un modèle de vérité, de grâce et de composition, » disait Pereda après avoir lu un chapitre du livre. L'auteur a reproduit, telle qu'elle est, la langue de ses personnages, mêlée de mots et de phrases basques (un vocabulaire a été nécessaire à la fin du livre). Même lorsqu'ils parlent espagnol, les « *construcciones y concordancias vizcainas* » abondent, le vocabulaire local est richement mis à contribution ; la prononciation elle-même fidèlement respectée. En dehors donc de l'intérêt romanesque, la nouvelle offre un texte autorisé pour étudier le castillan de la Vizcaye et il serait intéressant de savoir ce qu'en pensent des bilbaïniens comme Unamuno ou Pedro de Múgica.

Rafael M. de Labra, *La orientación internacional de España.* Madrid, Alfredo Alonso, 1910; 320 pages.

Trois discours prononcés au Sénat espagnol en 1901, 1903 et 1908, avec un appendice documentaire, constituent ce livre, qui répond aux préoccupations de ces dernières années en Espagne touchant la politique étrangère. Depuis le premier de ces discours, mis sous le titre de *Orientación europea de España*, la situation en Europe a quelque peu changé, et quand l'orateur se demande vers laquelle des deux alliances l'Espagne, sollicitée par la France et par l'Angleterre, doit se tourner, l'intérêt pour nous est surtout rétrospectif; c'est déjà de

l'histoire, de l'histoire lointaine. Mais dans ces deux autres discours, réunis sous le titre de *Orientación americana de España*, et où est préconisée une union plus intime avec l'Amérique latine, l'intérêt est encore actuel. Les manifestations auxquelles donnèrent lieu les fêtes du tricentenaire de l'Université d'Oviedo et que l'on rappelle ici, le voyage triomphal de M. Altamira à travers l'Amérique du Sud, sont des symptômes favorables à l'avenir qu'entrevoit comme possible l'homme autorisé et écouté qu'est le recteur de l'*Institución libre de Enseñanza* de Madrid ; ils sont plus significatifs peut-être que les démonstrations officielles. G. C.

Manuel Ugarte, *El porvenir de la América latina.* Valencia, Sempere, s. d. (1911); 321 pages.

« El porvenir no es ilusión, sino vida inexpresada que espera el instante de surgir y que nosotros podemos traer á la superficie con una flexión de los músculos. » Cette flexion des muscles, cet acte de volonté et de bonne volonté, M. Ugarte demande à ses compatriotes de l'Amérique latine de l'accomplir en mettant au-dessus des intérêts et des susceptibilités de chacune des nations auxquelles ils appartiennent, l'intérêt suprême et commun de la race hispano-américaine, dont le tempérament, le caractère, les aspirations présentent, malgré toutes les démarcations réelles ou imaginaires, une conformité, une unité indéniable.

Les événements qui se précipitent depuis plusieurs années, que l'Europe suit de loin sans y attacher toute l'importance qu'il faudrait, et dont surtout elle ne voit pas toujours les véritables causes, donnent à l'appel éloquent et simple autant que motivé de M. Ugarte la signification et l'opportunité d'un cri d'alarme au moment où l'ennemi entre dans la place. G. C.

M. Monmarché, *Espagne et Portugal.* Paris, Hachette et Cie, 1911 : 1 vol. in-16 de 51-LXXVI-387 pages, avec 10 cartes et 52 plans.

La nouvelle édition du Guide Joanne pour la Péninsule ibérique (juin 1911) marque un progrès sensible sur la précédente. Tout en restant fidèle au type condensé qui a prévalu, le directeur de la collection, M. Monmarché, a su l'enrichir des adjonctions indispensables. Il y a là un heureux compromis entre deux *desiderata* contraires : le besoin d'être renseigné et la peur de véhiculer une bibliothèque. L'auteur de la refonte a tenu compte des indications données jadis ici-même (*Bull. hisp.*, 1906, p. 325). C'est également une amélioration utile que l'aperçu historique sur les arts en Espagne, de M. Émile Berteaux. Au demeurant, volume clair et maniable, qui sera le bien venu. G. R.

CHRONIQUE

~~~ M. Edgard Prestage a publié dans le tome VII (1909) de l'*Archivo historico portuguez,* sous le titre: *D. Francisco Manuel de Mello, Documentos biographicos*, une suite à la publication commencée par lui dans le même *Archivo* (nos 73 et 74) à propos du célèbre historien, sur lequel il prépare un ouvrage d'ensemble.

~~~ Les *Notes on the syntax of the Latin inscriptions found in Spain,* par Henry Martin (thèse de doctorat de l'Université Johns Hopkins, de Baltimore ; Baltimore, 1909, 49 pages), contiennent, sous des rubriques commodes, des observations, appuyées d'exemples, sur la syntaxe des inscriptions latines d'Espagne. Elles complètent l'ouvrage de Carnoy sur le *Latin d'Espagne d'après les inscriptions.*

~~~ Extrait de l'*Annuaire de la Fondation Thiers* pour 1911 (rapport de M. Boutroux, directeur) : « M. de Lacoste s'est occupé principalement de revoir, compléter et rédiger définitivement la thèse sur les « *Mejoras* » *ou Avantages légitimaires dans le droit espagnol ancien et moderne,* dont il avait soumis au Conseil une analyse sommaire en se portant candidat à la Fondation Thiers. Le manuscrit est en ce moment (1er octobre 1910) entre les mains de l'éditeur. M. de Lacoste présente, dans cet ouvrage, des vues personnelles sur le droit des Wisigoths, conquérants de l'Espagne, lequel, selon lui, n'admettait que le régime de succession forcée, et sur la curieuse combinaison de ce droit triomphant avec le principe romain du droit absolu de tester, qui s'est manifesté dans les « mejoras ». Il a, de plus en plus, approfondi son sujet et étudié avec détails l'histoire de la formation de l'unité juridique de l'Espagne, et le rôle qu'y a joué le roi Alphonse X le Savant, contemporain de saint Louis... M. de Lacoste étudie *La colonisation de l'Espagne à l'époque moderne et contemporaine,* sujet de sa seconde thèse. »

---

10 juillet 1911.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS.
G. CIROT, *secrétaire ;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Impr. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.
~~~

Vol. XIII. Octobre-Décembre 1911 N° 4.

LA CHRONIQUE LÉONAISE*

(Mss. A 189 et G 1 de la R. Academia de la Historia)

1. (Fol. 24ro)[a] ... Post hunc. Cindasuindus[1] accepit regnum in die. IIII. fr̄a. que fuit. XV. K'. maias. In pampilica. ꞇ regnauit sol'. an̄n. VI. m̄ses. VIII. dies. XX[1]. era DC. LXXX VII[2]. Item[b] cum filio suo recesuindo rege . reg' an̄n. IIII. m̄ses. VIII. dies. XI. Obiit oct'. era. DC. LXXX. VIII.

2. (Sebastian, § 2)[c] *Recesuindus*[1] *gotoꝝ rex: ab urbe toleto egrediens in uillam propriam uenit. cui nom̄ era gerticos que n̄c* <a uulgo uocatur bamba que> *in monte cauriensi eē dinoscitur. ibiq; proprio morbo* <k' sept'. die. IIII. fr̄a> *discessit*[2]. *cumque rex uitam finisset et in eodem loco sepultus fuisset: ab omnibus* in cōmune *electus est uuamba*[3] *in regno. eodem die.* **Era . DCC. X.**

3. *Sed ille renuens . ꝣ adipisci* ualens[d] *: t̄n accepit inuitus*[e] *qd'* poposcebat *exercitus .Statimque* < . s. XIII. k'. oct'. > *toleto aduectus in eccl'ia sc̄e maRie est in regno perunctus. Ea hora p̄sentibus cunctis. uisa est apis* ex *capite eius exilire: et ad* (fol. 25) *celos uolitare. Et hoc signum fc̄m est a dn̄o ut futuras uictorias nuntiaret: qd' postea probauit*[f] *euentus. Astores.*

a) Fol. 22vo dans G. 1. — *b)* G. 1 : *iter.* — *c)* En note, main moderne : « asi empieza el cronicon de Sebastian pero difiere completamente de el ». — *d)* Id. G. 1 ; Sebastian : *uolens.* — *e)* G. 1 : *XIIII.* — *f)* G. 1 : *p°uabit.*

* Voir *Bull. hisp.*, t. XIII, p. 133. Corriger p. 136 (milieu), *13 mars* en *13 avril*; p. 137 (milieu), *planche I* en *planche V*; p. 153, l. 22, *au-dessous* en *au-dessus*; l. 17, ajouter « ainsi que celui de *Et* en forme de *V* au début des phrases » (voir pl. XXI, l. 19); p. 154, 1re ligne, ajouter *t. XI* après *Bull. hispan.*

C'est le texte de A 189 que je reproduis, et je mets en bas de page soit les corrections à y apporter, soit les variantes de G. 1 (la plupart mauvaises), soit les variantes des autres textes apparentés. — Dans les deux manuscrits, mais plus régulièrement et plus clairement dans G. 1 que dans A. 189 (où il y a à peine de blancs), le texte est divisé en paragraphes qui comprennent généralement un règne. Pour plus de commodité, j'ai établi un plus grand nombre d'alinéas. Je fais abstraction des mauvaises coupures de mots.

1. 1. Chindasvinto (639-650). Ce passage, par lequel débute, dans notre chronique, la continuation à l'Histoire des Goths d'Isidore, est reproduit dans Mommsen, *Mon. Germ.*, *Auct. antiquiss.*, t. XI, p. 260.

1. 2. Il y a un X de trop.

2. 1. Recesvinto (650-672). J'indique les dates qui ressortent de notre texte.

2. 2. La Chronique d'Albelda, dans le manuscrit 1358 (ancien F. 86 = *Complutensis* décrit par Risco au tome XXXVIII de l'*España sagrada*, p. 110), comporte une addition qui manque dans le texte de Flórez (§ 42) et qu'il est bon de rapprocher de ce passage : « .. In villa gerticos territorio salamanticensi obiit Kl' septb' sub imp' Constantino nono ». De même dans le manuscrit 2805 (= anc. I. 323).

2. 3. Wamba (672-681).

ʒ uascones crebro rebellantes. per plures uices *edomuit. ʒ suo imperio subiugauit.* < Paulus quidam. dux prouintie gallie directus: statim rebellauit ɛ omnem patriam illam conturbauit. Agminibus francorum adiuuatus: contra uuanbanem regem ad prelium est preparatus. Qd' p̄dc̄o regi uasconie per nuntium est delatum. Statim[a] illis in partibus premouit exercitum. Paulum uero de ciuitate in ciuitatem fugientem persequitur rex: quo usque nemausum ciuitatem ingressus est. Ibique eum obsidione uallauit. Tercio quoque die: eos omnes cepit: cum eo iudicialiter intendit. ɛ ei oculos euellere precepit. Multa q°; agmina francoꝝ ibi interemit. Prouinciam q°; illam ordine suo correxit. ɛ ad urbem toletanam cum t'umpho reu'tit˜[1]. >

4. Seb., § 3). In *illi' namq; tēpore ducente. LXX. naues sarracenorum yspanie litus sunt adgresse: ibiq; oms* parit' *s̄ delete et ignibus concremate.*

5. < Hic rex synoda toleto. sepi' agere ordinauit[b]. sic̄ ɛ in canonica sentencia plenissime declarauit. Iste celebrauit concilium apd' toletum. ɛ erat tunc tp̄ris contentio int' ep̄os. ɛ archiep̄os sup oms terminos diocesos[c] eoꝝ. Et nulla conuenientia erat inter illos. Et congregati sunt oms ppl'i yspani ep̄i. ɛ archiep̄i. ɛ celebrauer̄t concilium in toleto. ɛ inuitauer̄t regē bambanem ad concilium. ut diuideret eos terminos ep̄ales. Rex bamba ut uidit contentionem[d] eoꝝ: miscd'ia motus uenit ad concilium. ɛ diuisit sic terminos inter eos.... >[1]

6. (Fol. 27). < Hec fecit rex bamba in concilio toletano u[i] fuert congregati oms hyspani archiep̄i et ep̄i tam eccl'iasticus ordo qm̄ scl'aris. Et eiecer̄t contentionem[e] a se ɛ landauer̄t regem. bambane: in hunc sermonem. Et acceperunt consilium[f] ab inuicem ɛ dixerunt ad regem. Dn̄e si uis faciamus stabilitatem inter nos et ligationem firmissimam. ut n̄ sit soluta usq; in finem scl'i. ɛ cui ep̄o aut archiep̄o creuerit uana cupiditas. ɛ dederit munera ad aplicū[g]. ɛ tulerit honorem alterū. sit sub anathemate[h] dum iuxta uiuerit quisq's hoc (fol. 27 v.) fec'it. Et quisq's dedit[i] munera ad regem pro honore eccl'iastico. ɛ q[i] accepit ul' ded'it: anathemate sit. Quia dn̄s

a) G. 1 : *statinqȝ.* — *b)* G. 1 : *ordinabit.* — *c)* le dernier *o* refait en *e*. G. 1 : *diocesos.* — *d)* G. 1 : *contencionem.* — *e)* G. 1 : *contemptionem.* — *f)* G. 1 : *concilium.* — *g) apostolicum.* G. 1 : *apl'ica.* — *h)* G. 1 : *anathema.* — *i)* G. 1 : *ded'it.*

3. 1. On trouve un résumé assez analogue de la guerre contre Paul dans la Chronique de Silos (§ 5), qui renvoie au « *libro Beati Isidori*, quem inter alios quatuordecim a se editos de Vandalorum, et Suevorum Gothorumque gestis diligenter composuit ». Elle ne peut guère vouloir désigner là, comme le remarque Flórez, que l'Histoire de Julien, où a dû s'inspirer aussi l'auteur de notre texte. — Cf. Chronique d'Albelda, § 43.

5. 1. Suit la division des diocèses par Wamba (voir *Bull. hisp.*, t. XII, p. 147). On en trouvera le texte publié par M. Blázquez dans la *Revista de Archivos*, t. XVI, p. 101-106, d'après plusieurs manuscrits, dont le nôtre. Le début est très voisin de notre paragraphe 5, et la fin est identique à nos paragraphes 6-7, mais présente un texte moins correct. Bien que je n'aie pas voulu publier cette partie de la Chronique léonaise, on trouvera aux planches XXI-XXVI les fac-similés des folios 25-27 v° qui la contiennent. J'ai pensé qu'il y avait à cela un intérêt documentaire.

ih'c xp̄c. eiecit de templo uendentes ⁊ em̄tes[a]. Tunc rex bamba pro amore d'i ⁊ bona fide qm̄ ipse habebat et om̄ib; ibi adastantib;[b]. una uoce dixerunt. Fiat. fiat. Amen. Et rogauert regem ut scriberentur om̄ia que facta ⁊ confirmata s̄: in p̄dc̄o consilio. Et dixit rex ad archiep̄m toletanum: cui nomen erat quiricus. Facite scribere cito. Et archiep̄s fec̄ scribere ad petrum de sc̄a leocadia[1] scripsit hec: ⁊ legert in concilio ⁊ placuit ill' omnibus. Et abssoluto concilio: abierunt unusquisque in suam prouintiam.

7. Post h' bamba regnauit annos. V. ⁊ mortuus est. ⁊ sepultus est in castella in valle monio[c] [1]: in eccl'ia sc̄i[d] pet[i] >.

8. (Seb., § 3.) *Tempore namq; cinduasindi*[e] *regis: ex grecia* uir aduenit noīe ar*dabasti:* qui p̄fat'[f] uir *ab imperatore* a patria sua ē *expulsus:* mareque transiectus .y*spania* est aduectus. *Quem* iam suprafactus[g] [1] *cinduasindus* rex magnifice *suscepit.* ⁊ *ei in coniugio consobrinam suam* dedit. *ex qua* coniunctione: *natus ē* filius noīe *eruigius* . *Cum*que p̄fatus *eruigius palatio esset nutritus* .ƺ *honore comitis sublimatus:* superbia *elatus.* ƺ *callide adu'sꝰ regem excogitans: herbam cui nom̄ est spart' illi*[h] dedit *pot*andam: *statim*que ei *memoria ē ablata. Cum*que *ep̄s ciuitatis seu* ƺ *obtimates palatii qui regis*[i] *fidel'es*[j] *erant. q°s penitus cā potioīs latebat: uidissent regem iacentem.* ƺ *memoriam* nll'am habentem: *causa pietatis cōmoti. ne rex* sine honore *migraret: statim ei ordinem confessionis sue.* ƺ *penitentie dederunt. Cumque rex a potione* surrexit ⁊ ratum persensit: ad *monast'ium* perrexit. *Ibique qn̄diu uixit: in religionē permansit.* Fuit in *regno annis* .*IX* .⁊ m̄sib; .*I. Et in monasterio uixit annis. VII*[2]. m̄ses .*III. morte propria decessit.* **Era. DCC. XIX.**

9. (Seb., § 4.) *Post uuanbanē eruigi'*[1] *regnum* (fol. 28) *obtinuit qd' tirannide* sumpsit < Multa sinoda[k] egit[2] > *legesque* a predecessore suo editas ex parte *corripuit.* ƺ *alias ex nomie suo* adnotare precepit. Et *ut ferunt* pius *modestus erga subditos fuit. Filiam* q°; *suam* noīe *cissilonem*: magno *uiro egicano*[l]. *consobrino uuanbani* regis: *in coniugio dedit. Fine proprio defunctus est toleto.* Regnauit annis. VI. m̄ses. IIII. **Era. DCCXXV**[m].

a) *ementes.* G. 1 : *mentes.* — b) G. 1 : *astantibus.* — c) G. 1 : *valdemonio.* — d) G. 1 : *beati.* e) *Sic.* — f) G. 1 : *prefactus.* — g) *suprafatus.* — h) G. 1 om. — i) refait sur *reges.* — j) *Sic.* — k) Postérieurement corrigé en *multas sinodas.* — l) G. 1 : *egitano.* — m) G. 1 : *DCCXIX.*

6. 1. Notre chronique n'est pas seule à nommer ce Petrus de Sancta Leocadia, auquel fut confiée la rédaction des Actes. On le trouve aussi nommé dans le second texte publié par Loaysa (cf. Flórez, *Esp. sagr.*, t. IV, p. 248); mais non dans le premier (cf. *ib.*, p. 240) ni dans Luc. Il devient *Pretorium* dans l'édition de M. Blázquez.

7. 1. Blázquez : *in valle de Monnia.* Je n'ai pu identifier ce lieu, dont il n'est pas question dans d'autres chroniques.

8. 1. La graphie *ct* pour *t*, assez rare dans A. 189 mais très fréquente dans G. 1 semblerait indiquer que le prototype était en écriture wisigothique, où le *t* ressemble quelque peu à *ct*.

8. 2. Luc : *duodecim* (un X pour un V). Même histoire dans Rodrigue, qui ajoute : « in villa quæ Pannis plica (Pampliega) dicitur ». — On voit que notre chroniqueur a contaminé assez maladroitement deux sources touchant les dernières années de Wamba : le paragraphe 7 ne laisse en rien supposer ce qui est dit au paragraphe 8.

9. 1. Ervigio (681-687).

9. 2. Cf. Albelda (§ 44) « Iste synodos multas Toleto cum episcopis egit ».

10. (SEB., § 5.) Huic in regno gener illius *egica*[1] successit: iste quidem *sapiens. ʒ paciens fuit. sinoda* gen'alia eḡ[a]. *Gentes* ml'tas *infra regna tum̄tes*[b] *perdomuit*: cum *francis prelium ter* gessit. *S; t'umphum nll'm cepit*· < Cumque regnum conscendit[c]: auuncl's eius uuanba rex ei precepit. ut coniugem dimitteret eo qd' pater eius eruigius callide eum a regno expulisset. que ille iussa compleuit: ⁊ quadam occasione eam dimisit[2]. S; an̄ uxoris dimissionem: habebat ex ea > *filium* adolescentem noīe *vitizanem* q̄m rex in uita sua *regni* participem *fec̄*. ⁊ eum *intundensē*[d][3] *ciuitatē habitare precepit vt pater teneret regnum*[e]: *ʒ filius sueuorum*[4] qui *ante filii electionem: regnauit annis. X. ⁊ cum filio annis. V. fine proprio. toleto decessit.* **Era. DCC. XXXIX.**

11. (SEB., § 6) *Post egicanis discessum: uitiza*[1] *ad* regni *solium reuertitur toleto. Iste quidem probrosus ʒ moribus flagitiosus fuit.* (SAN MILLAN)[2] *Iste intundensem*[f] *urbe galletie residens ducem faffilanem. pelagii patrem. quem egica rex illuc direxerat: quadam occasione uxoris. fuste in capite percussit. unde p'*[g] *: ad mortem* deuenit. *ʒ dum idem uitiza*[h] *regnum patris accepit: pelagium filium faffilanis*[i] *qⁱ post ea sarracenis cum asturianis rebellauit:* ⁊ in regem est elevatus: *ob cām pdcām pat's ab urbe regia expulit.* (SEB., § 6) *Concilia dissoluit canones* sigillaū. *Vxores. ʒ concubinas plurimas* accepit. Et *ne aduersus eum* concilium fieret: *epis pb'ris* seu *diachonibus uxores habere precepit*[3]. *Istud*[j] namque *yspanie cā pereundi*[k] *fuit.* < Sic̄ scriptum est. Quia habundauit iniquitas: refrigescit ca(fol. 28v) ritas[l]. Et alia scriptura dicit. Si peccat ppl's: orat sacerdos. Si peccat sacerdos: plaga in

a) G. 1 : *fec̄.* — *b)* G. 1 : *timentes.* — *c)* G. 1 : *conscendē.* — *d)* G. 1 : *in tudēsem.* — *e) Sic* G. 1 : Suppléer *Gothorum* que donne Sebastian. — *f)* G. 1 : *in tudensem.* — *g) post.* — *h)* G. 1 : *betiza.* — *i)* G. 1 : *fafilās.* — *j)* G. 1 : *Iste.* — *k)* G. 1 : *pheundi.* — *l)* G. 1 : *charitas multorum.*

10. 1. Egica (687-701).

10. 2. Cf. *Bulletin hispanique*, t. XIII, p. 150.

10. 3. « In Tudensem ciuitatem », à Tuy. De même plus loin, § 11.

10. 4. Le P. Tailhan (p. 132 note 7) explique le passage correspondant de l'*Anonyme de Cordoue*

Egika in consortio regni Witizanem filium
Sibi haeredem faciens, Gothorum regnum
Retemptat (v. 714-716).

(où Mommsen lit *retemtant*) en le rapprochant du vers 752, et il veut que le sens soit qu'Egica ait gardé tout le pouvoir. Mais la chronique dite de Sebastian, dont un mot essentiel, *Gothorum*, est supprimé dans la nôtre, donne peut-être, quoi qu'en dise le P. Tailhan, le véritable sens : Egica associe au trône son fils Witiza, en lui donnant à gouverner les Suèves, mais garde le royaume des Goths pour lui.

11. 1. Witiza (701-711).

11. 2. Le passage qui suit se retrouve à peu près identiquement dans le texte de la chronique dite d'Albelda tel qu'il est dans le *Codex Æmilianensis*, dont Paz s'est servi pour son édition (cf. *Esp. sagr.*, t. XIII, p. 450 et p. 418 ; cf. aussi Mommsen, *Mon. Germ.*, *Auct. antiquiss.*, t. XI, p. 374).

11. 3. Il y a entre ce passage (commun à la chronique dite de Sebastian et à la nôtre) et le § 14 de Silos une affinité évidente, qui va jusqu'à la littéralité : « Synodalia *Concilia dissolv*untur, sancti *canones sigill*antur ... *uxores... habere precepit*». Cf. la Chronique de Moissac : « Witicha... Iste deditus in feminis, exemplo suo Sacerdotes ac populum luxuriose vivere docuit, irritans furorem Domini » (dans Bouquet, *Recueil des historiens des Gaules*, éd. L. Delisle, t. II, p. 654). Le P. Tailhan n'a jamais voulu croire à tant d'horreurs (*Nouveaux Mélanges*, p. 338, notes, et *Anonyme de Cordoue*, *passim*).

ppl'o. Et q2 recesserunt a dño ut ñ ambularent in uiis p̄ceptoꝝ eius. ⁊ ñ obseruantes custodirent. qualiter dñs prohibet sacerdotes inique agere dum dicat ad moysen in exodo. Sacerdotes qui accedunt ad dñm d'm scificet[a] ne forte derelinquat illos dñs. Et it'm. Cum accedunt ministrare ad altare scm : ñ adducant in se delictum ne forte moriantur.> *Et q2 reges et sacerdotes dñm dereliq̄runt:* ideo cuncta *agmina* yspanie *pierī. Interea uitiza regnauit annis. X. morte propria toleto* migrauit. **Era DCC. X˘. VIIII.**

12 (SEB., § 7) Quo *uitizane defuncto : rudericus*[1] *a gotis eligitur in regno.* <Nos u* antea prosapiam gen'is nuntiabimus qm̄ regni eius exordia disponamus. Qui iam fatus rud'ic'[b] ex patre teudefredo est genitus. Teodefredus u* filius cinduasindi regis fuit. quem mater[c] in etate puerili reliq'd. Cumq; tempus transisset. ⁊ ad etatem perfectam uenisset uidens eum egica rex elegantem[d]. recogitans in corde ne cum gotis coniurationem faceret: et eum a paterno regno expulerent. teodefredo ocl'os p̄cepit[e 2]. Q' a regia urbe expulsus : cordobam adiit. habitaturus. Ibique sortitus est ex magño genere uxorem : noīe rizilonem ⁊ ex eis natus est filius : iam dictus rudericus. Qui rudericus iam supra fatus creuit : ⁊ ad etatem perfectam uenit. Vir bellator fuit[3]. anteq̄m regnum adipisc'et : cordoba in ciuitate palatium est fabricat' qd' ñc a caldeis balaath rud'ici ē uocitatum[4]. Jam ñc reuertamur ad ordinem regni.

13. Postquam uitiza fuit defunctus : rudericus in regno est punctus. Cuius in tp̄re adhuc in peiore nequitia creuit yspania>. (SILOS, § 15) Nam *is ubi culmen regale adeptus est : iniuriam patris ulcisci festinans IIos filios uit'ce*[f] *ab yspaniis remouit. ac sūmo cum*[g] *dedecore eosdem prīo*[h] *regno pepl'it. S; ꝫ isti ad tingitanam prouintiam transfretantes. iuliano comiti*[1] *quem uitiza rex in suis fidelibus familiarissimum habuerat adheserunt*[i] *ibiq; de illatis contumeliis* (fol. 29) *ingemiscentes mauros introducendo ꝫ sibi ꝫ tocius yspanie regno pdit'*[j] *iri disposuerī. Preterea furor uiolate filie ad hoc facinus peragendum iulianum incitabat . qm̄ rudericus rex non pro uxore . s; eo qd' s' pulcra pro concubina uidebatur : eid' callide subripuerat.* Anno regni illius

a) sanctificetur. — *b)* G. 1 : *rod'icus.* — *c) Id.* G. 1 (pater). — *d)* G. 1 : *elagante* . — *e)* omis *euellere* ; de même G. 1. — *f)* G. 1 : *uitrice.* — *g)* G. 1 om. — *h)* Silos : *patrio.* — *i)* G. 1 : *adhesserunt.* — *j) Sic* G. 1 ; Silos : *perditum.*

12. 1. Rodrigo (711-714).

12. 2. Cf. la Chronique de Silos (§ 15), d'après laquelle c'est Witiza, et non Egica, qui aurait fait crever les yeux à Theudefredus. Il n'est question ni d'un tel supplice ni de ce Theodefredus, ni dans Sebastian ni dans Albelda. La Chronique de Silos a donc puisé à la même source que la nôtre, si sa source n'est pas précisément cette partie de notre texte, que le moine de Silos aurait délayé dans sa prose ronflante et imprécise.

12. 3. Cf. Silos, § 15 : « Vir belliger, et durus ».

12. 4. Tous ces détails sur Teodefredus, fils de Cindasvinthe, et son fils Rodrigue se retrouvent presque littéralement dans Luc, p. 69, l. 45-52. Rodrigue (éd. de 1579) fait de Teodefredus (Theodofredus) le fils de Recesuindus.

13. 1. Cf. Fr. Codera, *Estudios crít. de hist árabe esp.* (Zaragoza, 1903), p. 45.

.III°. ob cām fraudis (SILOS, § 16) *Taric strabonē.*[a] *filio℞ uitizani* ⁝ *ʒ comitis iuliani*[2] ⁝ sarraceni ingressi s̄ yspaniam.

14. (SEB., § 7) *Cumque* rex *ingressum eorum cognouisset* statim *cum* exercitu egressus est eis ad bellum. S; *suorum peccō℞* classe *oppssi* . ꝛ *filiorum uitizani fraude detecti . goti in fugam s̄ uersi.* < Quo exercitus fugatus ⁝ usque ad internitionem pene est deletus et q2 dereliq̄rt̄ dn̄m ne seruirent ei in i'usticia ꝛ u'ritate . derelicti[b] s̄ a dn̄o ne habitarent tr̄am desid'abilem[1]. >

15. (SEB., § 7) *de ruderico u*° *rege* . cuius iam m̄tionē fecimus non certam *cognouim'*[c] *cām interitus eius. Rudis namque nr̄is temporibus cum ciuitas uiseo . ʒ sub urb*ia *eius* iussu nostro *ēent ppl'ata* ⁝ *in quadam* ibi *basilica monumentum inuent'*[d] *est. ubi de super epithaphion* hui' m°i *ē* conscri*ptum. hic req*ᶦ*escit rud'icus* ultim' *rex gothorum*[1].

16. < Set reddeamus ad tempus quo sarraceni yspaniam s̄ ad gressi . III°. nouenb'. Era . DCC. LII. > (SEB., § 8) *Arabes* tn̄ regione *siml'* ꝛ *regno oppresso* ⁝ *plures* < tn̄ int'fecert̄ . Reliquos u° pacis fed'e blandiendo sᶦ pace subiugauert̄. Vrbis[e] quoque toletana gentium uictᶦx ⁝ ysmaeliticis triumphis uita[f] subcubuit. >

Explicit lib'. I'. Incipit lib'. II'.

1. (Fol. 29)[g] < Mortuo vero roderico rege gotorum uacauit tr̄a regn̄ gotorum. IIII. annis. Per omnes prouintias yspanie prefectos posuerunt > ꝛ (SEBASTIAN, § 8) *pluribus annis babilonico regi tributa persoluerunt. Quo usque ibi*[h] *regem elegerunt.* ꝛ *cordobam urbem patriciam regnum sibi firmauerunt.* Ubi primum regnauit (ALBELDA, § 80) *Juzeph ann̄. XI.* Post quem. *Abderraman ib'maia. regn̄. ann̄. XXX.III.* Post quem. *Eiscam. reḡ. ann̄. VII. m̄ses. VI.* Post quem. *Alhaccam reḡ. ann̄. XXVI. m̄ses VI.* Post

a) Sic G. 1. — *b)* G. 1 : *declicti.* — *c)* G. 1 : *cognouissim'.* — *d)* Corrigé en *inuentm.* — *e) Vrbs.* G. 1 : *Vrb'.* — *f) Id.* G. 1 (*uicta*). — *g)* Folio 26vo dans G. 1. — *h)* Sebastian : *sibi.*

13. 2. A moins de corriger *strabonē* en *strabonis* (Taric le louche), cette phrase n'est pas susceptible d'analyse. Voir le passage correspondant de la Chronique de Silos, où il y a un sens complet et clair. Sur le comte Julien, voir Fr. Codera, *Estudios críticos de historia árabe* (1903), p. 45; J. Menéndez Pidal, *Leyendas del último rey godo,* dans *Rev. de Archivos,* 1901-1902.

14. 1. On voit qu'il n'est pas question de Muza, comme dans la *Continuatio hispana* (Mommsen, *Mon. Germ. Auct. antiquiss.*, t. XI, p. 352 = *Anonyme de Cordoue*, p. 25); encore moins d'une bataille livrée contre lui par Rodrigue, comme dans Silos (§ 17) et Luc (p. 70), qui dépend de Silos. — Il n'est pas question non plus du *Guadalete.* Voir à ce sujet *La Batalla del Barbate*, par Miguel Mancheño (Arcos de la Frontera, 1899), plaquette qui n'est pas sans intérêt, malgré qu'on y voie sous le nom d'Albelda et de Luc les traductions de textes qui n'ont rien de commun avec ces chroniques : l'auteur a dû brouiller et confondre ses extraits. Il est vrai que, comme il l'explique, l'érudition n'est pas facile sur les bords du Guadalete. — Voir au surplus Dozy, *Recherches,* 3e éd., t. I, p. 305.

15. 1. Cf. *Chron. Iriense* (§ 3) : « cujus corpus sepultum est in Ecclesia in Visense Civitate, ubi scriptum est ejus Epitaphion : Hic requiescit Rudericus ultimus Rex Gothorum ». — Voir à ce sujet Ramón Menéndez Pidal, *La penitencia del rey Rodrigo,* dans la *Revista crítica de historia y literatura,* 1897, p. 31.

quem. *Abderrahamam. reḡ. anñ. XXXII. mses. VI. Isto regnante: Ordonius rex x'ano2̄ in yspania uictorias multas egit.* (Fol. 29[v]) Post abderr̄. reḡ *mahomath.*

2. (Seb., § 11[1]) *Per idem* fere *temp' in regioē asturiensiū prefectus erat in ciuitate ieione .noīe munnuza*: < cōpar de tharech[a]. Ipso q°; prefecturam agente: pelagius[2] quidam spatarius uitizani[3]. ʑ ruderici regum: ditione ysmahelita2̄ opp̄s'[b] cum propria sorore: asturias ē ingressus. Qui supra nominatus munnuza: prefatum pelagium.ob occasione habende sororis eius[4]: legationis cā cordobam misit. S; anteqm̄ rediret: per qd'dam ingenium sororem illius s' sociauit qd' ille dum reuertitur: nullatenus consentit. S; qd' iam cogitauerat. de saluatione eccl'ie cum om̄i animositate agere festinauit. Tunc nefandus tharech ad prefatum munnuzam milites direxit. qui pelagium comprehenderent: ʑ cordobam usq; ferro uinctum p̄duc'ent. Qui dum asturias peruenissent: uolentes eum fraudulenter comprehendere. in uico cui nomen est brece[c] [5]: per quedā amico[d] pelagio manifestum est consilium caldeo2̄. S; quia sarraceni plures erant: uidens se non posse resistuere[e]. de inter illos paulatim exiens: cursum arripuit. ʑ ad rippam fluuii pianonie[6] peruenit. S; natandi aminicl'o super equum quo sedebat.ad aliam ripam se transtulit. ʑ montem ascendit[7]. Quem sarraceni persequi cessauerunt. Ille quidem montana petens: quantoscūq; ad concilium properantes inuenit. secum adiunxit. Atq; montem magnum cui nomen est asseba[8] ascendit. ʑ in latere montis in at'um[f] quod sciebat tutissimum: se contulit. ex qua spelunca: magn' fluui' egreditur nomine enna[g] [9]. Quo ōes Astures mandatū

a) G. 1 : *coprar detraheret.* — b) *oppressus.* — c) ou *brete* (G. 1 et Luc, p. 71, l. 39). — d) *Sic* G. 1. — e) *u* pointé. G. 1 : *resistere.* — f) *Id.* G. 1 (*antrum*). — g) G. 1 : *adgreditur nyē.*

2. 1. Cf. le texte de Silos (§ 25), qui se rapproche beaucoup aussi du nôtre dans les deux lignes qui suivent.

2. 2. Pelayo (718-737).

2. 3. Ceci n'est guère d'accord avec ce qui est dit au paragraphe I, 11.

2. 4. Avec ce qui est rapporté de Witiza, au paragraphe I, 11, et l'histoire de la Cava, cela fait trois histoires de rapt ou de viol. — Les paragraphes 2 et 3 se retrouvent quant au fond, et souvent quant à la lettre dans Luc, p. 71; et seulement quant au sens dans Rodrigue, III, 1. Tous deux reproduisent l'histoire de la sœur de Pélage, dont il n'y a pas un mot dans Sebastian ni Silos. C'est donc probablement à notre chronique ou à une source commune qu'ils l'ont empruntée.

2. 5. Rodrigue : *Vrete* (IV, 1). *Brez*, près de Potes, au pied des Peñas de Europa?

2. 6. Luc et Rodrigue : *Pioniae*. Morales identifie cette rivière Pionia avec le Bueña, aujourd'hui Güeña (*Coronica*, XIII, II, 2, l: VII, p. 8 de Cano).

2. 7. Luc (p. 71, l. 42) ajoute : « Est enim vallis cui nomen est Cangas. »

2. 8. Luc : *Asseua*. Sebastian et Rodrigue : *Auseua*. Silos : *Ascuna* (§§ 20 et 24). Madoz le nomme *Auseba*, et c'est bien le nom qu'on lui donne aujourd'hui.

2. 9. « ... la santa cueva llamada en este tiempo, como en aquel, Covadonga, teniendo el rio Diva... su nacimiento en un hueco dentro en ella... Yo le llamo Diva, aunque nuestros Historiadores le nombran Eña, porque ví como los de la tierra asi le llaman, aunque confunden los nombres deste rio y de otro con quien poco mas abaxo se junta, llamado Eña. » (Morales, *Coronica*, XIII, II, 2.) Madoz dit, en effet, que c'est le *río Deva* ou *Diva* qui sorte de la grotte. Voir la description très minu-

dirigente: in unum concilium collecti sunt. ⁊ si pelagium p'ncipē elegerunt. Era. DCC. L. VI. voccau'at[a] enim. p. IIII. annos: regñ goto℞ ab era. s. DCC. LII.

3. Quo audito: milites qui eum comprehendere uenerant cordoba[b] reuersi suo[c] omīa retulerunt. Pelagium de quo munnuza suggessionem fecerat manifestum esse rebellem. Quod ut rex audiuit: uesanie ira commotus: hostem innumerabilem ex om̄i yspania exire precepit. ⁊ alchamanē si sociū super exercitum posuit. Opan[d] quodam[e] toletane > (fol. 30) (SEB., § 8) *sedis* epm. *filium uitizane regis*[1]. *ob cuius fraudem goti perierunt* < cum alchamane in exercitu asturias adire precepit. Qui alchaman: a consorte suo consilium acceperat. ut si ep̄o pelagius consentire nollet: fortitudine p̄lii captus cordubam duceretur. venientesque cum omni exercitu. C. LXXX. VII. fere milia armatorum asturias sunt ingressi.

4. Pelagius uero in montē erat asseuba cum sociis suis. Exercitus uero ad eum ꝑrexit ⁊ an̄ hostium[f] spelunce innumera fixerunt tentoria. Predictus uero oppa ep̄s in tumulo ascendens[g]: an̄ couam dn̄icā[1] pelagium sic alloquitur dicens. Pelagi pelagi ubi es. Qi ex fenestra respondens ait. Adsum. Cui ep̄c >. (SEB., § 9) Puto *te non latere* confr̄[h]. ⁊ fili. *qualiter omnis* yspania cum *uno* ordine *sub regimine goto℞* esset ordinata: pre ceteris terris doctrina atque scientia rutilaret. *Et cum* ut supra dixit[i] *omnis exercitus* goto℞ *esset congregatus: ysmaelita℞ sustinere non ualuit impetum. quanto magis tu in isto* montis cacu*mine* tu[j] *defendere poteris*? qd' mi difficile uidetur. *Immo audi consilium m̄m ⁊ ab hac uoluntate animum reuoca. ut* et *ml'tis utaris: ⁊* consortio caldeo℞ *fruaris. Ad* h' *pelagius* respondit. Non legisti in scripturis diuinis. quia eccl'ia dn̄i ad (SILOS, § 22) *granum sinapis*[2] deuenit. ⁊ inde rursus per dn̄i misericordiam in magna erigitur? Ep̄s respond'. vere scriptum est. Pelagius idem. (SEB., § 9) Spes nr̄a xp̄c ē. *qd'* per *istum modicum monticulum quem conspicis:* sit *yspanie salus. ⁊ goto℞ gentis exercitus reparatus.* Confido enim qd' promissio dn̄i im*pleatur in nob'* .⁊ qd' dictum est per dd'[k]. *Uisitabo in uirga iniquitates eorum. ⁊ in flagellis pecc̄ā eorum. Misc̄d'iam autem meam non auferam ab eis.* Et n̄c g° fidens in miscd'ia ih'u xp̄i: *hanc ml'titudinem* despitio .⁊ *minime pertimesco.*

a) Sic (uacauerat); G. 1 : *vocau'at.* — *b) Sic*! — *c)* Manque *domino* à la place duquel le copiste aura lu *omnia,* qui est de trop. *Sic* G. 1. — *d)* Une lettre finale grattée. — *e) quondam.* — *f) ostium.* — *g)* G. 1 om. *uero... ascendens.* — *h) confrater.* — *i) dixi.* — *j) Id.* G. 1 *(te).* — *k) Dauid.*

tieuse que Morales donne de ces lieux dans ce passage de sa Chronique et dans son *Viage* (tit. XXIII, t. X, p. 79 de Cano). Luc dit aussi *Enna* (p. 71, l. 44) : c'est sans doute à lui que Morales fait allusion quand il parle des *historiadores.*

3. 1. Sebastian et Rodrigue le font évêque de Séville; Luc (p. 71, l. 55 et 59), de Tolède. Rodrigue seul (IV, 1) le fait fils d'Egica, tout en déclarant que quelques-uns en font le fils de Witiza, et d'autres, le fils de Julien (IV, 2). Cela du reste ne l'empêche pas de le faire interpeller par Pélage en ces termes : « pater tuus Witiza » *(ibid.).*

4. 1. Transcription latine de *Covadonga.*

4. 2. Cette comparaison ne se retrouve pas dans Luc, qui, en revanche (p. 72, l. 14), en emprunte à Sebastian une autre qui n'est pas ici, celle de l'Église avec la lune, qui décroît pour recroître de nouveau.

De prelio g° qd' tu minaris nob': (SILOS, § 22) *habemus aduocatum apd' patrem dn̄m ih'm xp̄m* q[i] ab istis paganis potens est liberare nos. (SEB., § 10)[3] Et *conuersus ep̄s ad exercitum: dixit. Properate: ⁊ pugnate.* vos enim audistis qualiter m[i] respondit. Et ut uoluntatem eius prouideo: *n[i] per gladii uin-* (fol. 30[v])*dictam. non habebitis cum eo pacis federa.*

5. Jam n̄c u° prefatus alchaman: iubet *comiti [a] p̄lium.* arma adsumunt: *eriguntur fundibali [b]. aptantur funde. micant enses. crispantur haste. ac incessanter emittuntur sagitte. Si[c] in hoc non defuere dn̄i magnalia. Nam cum lapides* egressi essent a *fundibal' ⁊ ad domum sc̄e marie uirginis peruenissent:* qui int' est in coua: *super mittentes reuertebantur et caldeos fortit'[d] trucidabant. Et quia dn̄s non dinumerat astas .⁊ cui uult porrigit palmam[e]. Egressis* xp̄ianis *de coua ad pugnam: caldei[f]* conuersi s̄ *in fugam. ⁊ in duas diuisi s̄ turmas. Ibiq; statim oppa ep̄c comp̄hensus est: alchaman interfectus. In eodem namque loco .C. XX. IIII. milia* ex *caldeis interfecti s̄. Sexaginta uero ⁊ tria milia qui remansert̄: in uertice montis asebue ascendert̄: atque per* locum *amossa*[1]: *ad libanam descendert̄. s; nec ipsi: dn̄i euaserunt uindictam. Cumque per uerticem montis* pergerent. *qui est super ripam fluminis.* cui nomen en*deua*[2] *iuxta* uillam que *d'r causegaudia*[3]: *sic iuditio dn̄i actum est. ū[g] mons ipse a fundamento se reuoluens. LX. III. milia* uiro℞ *in flumine[h] proiecit.* ⁊ ibi *om̄s* eos mons ip̄e *oppressit*[4]. *Vbi n̄c ipse fluuius dū* limites suos requirit; (SILOS, § 24) *ex eis multa signa* (SEB., § 10) *euidenter ostendit. Non istud inane aū[i] fabulosum putetis: s; recordamini. quia qui rubri maris* fluenta. ad transitum filiorum isrl' aperuit: *ipse hos arabes: persequentes eccl'iam dn̄i: inm̄sa montis mole oppressit.*

6. Prefatus[j] munnuza (SEB, § 11[1]) *dum* factum *comperit*: ex ciuitate idest[k] ieione[2] maritima exilium .⁊ *fugam arripuit.* (SILOS, § 25) *In uico quodam olaliense*[3] comprehensus *cum suis* omnibus *est interfectus.* audiens at'[l] *rex maurorum* hulit. omnium suorum *quos ad* interficiendum *pelagium miserat.* necem: ⁊ se sua *spe frustratum* uidens. *iulianum comitem .⁊ filios uitice. fec̄ decapitari.* putans eos *huius rei dolose conscios* fuisse. ⁊ consiliarios. (SEB., § 11) Tunc d'i gr̄a *populatur patria restaurantur eccl'ie. ⁊ o's in cōmu* (fol. 31)

a) committi. — *b)* G. 1 : *fundabili.* — *c) Id.* G. 1 : pour *s; (sed).* — *d) fortiter.* — *e)* G. 1 : *pamā.* — *f)* G. 1 : *caldim.* — *g) ut.* — *h)* G. 1 : *flamine.* — *i) aut.* — *j)* G. 1 : *prefactus.* — *k)* G. 1 : *idem.* — *l) autem.*

4. 3. Dans ce qui suit, la Chronique de Silos (§§ 22 et 24) présente aussi beaucoup d'analogie avec notre texte, mais s'en écarte littéralement beaucoup plus que la chronique dite de Sebastian.

5. 1. Sebastian : « per præruptum montis, qui vulgo appellatur Amosa ».

5. 2. Sebastian : « fluminis Devae » (§ 10); Silos : « flumen Deva » (§ 24); Luc : « flumen deuia » (p. 72, l. 47), mais *dena* dans les manuscrits Hh 98 de la Bibl. nac. et 2-c-5 de la Bibl. real.

5. 3. Sebastian : *Casegadia.*

5. 4. « Tunc etiam qui remanserunt, gladio de ipsa hoste Sarracenorum in Libamina monte ruente judicio Dei opprimuntur » (*Chr. Albeldense*, § 50).

6. 1. Cf. le texte de Silos (§ 25), qui s'écarte du nôtre ici encore plus que celui de Sebastian. L'inverse a lieu ci-après, et l'on revient à Sebastian un peu plus loin.

6. 2. Gijon (cf. Rodrigue, qui donne expressément l'identification, IV, 4). Mais la Chronique d'Albelda dit *Legione* (§ 50), et c'est peut-être ce qui a amené Rodrigue à affirmer que les chrétiens envahirent Léon du temps de Pélage.

6. 3. Silos (§ 25) et Luc (p. 72, l. 6) : *Olalies.* Sur le fait lui-même, cf. Dozy, *Hist. des Musulmans d'Esp.*, t. III, p. 23.

ne gras referunt deo *dicentes. Sit nom dni benedictum qui confortat in se credentes*: ꝛ destruit *inprobas gentes*[4].

7. Infra pauci uero tpris spatium. (Silos, § 26) *Aldefonsus filius petri cantabrorum ducis.* ex regum prosapia: asturias adueuit. *filiam pelagii noïe armesendam*[1] *in coniugium accepit.* < Ex qua genuit froilan. Wimeranem[2]. ꝛ adosindam. ꝛ ex concubina aurelium. ꝛ maurecatum ex serua. Qui cum socero. ꝛ postea: uictorias ml'tas peregit. Jam deniq; t'c: reddita est pax terris. ꝛ quantum crescebat xpi nominis dignitas: tm tabescebat caldeoꝝ ludibriosa[a] calalamitas[b]. Vixit[3] quoq; in regnum annis .XVIIII. morte propria canicas uitam finiuit. Era. DCC. LXXV. Ex quo regnare ceperunt in yspania goti: sunt anni. CCC[i]. L[a]. II[o]. mses· III. dies .V. Reges .XXXVI. > **Era. DCC. LXXV.**

8. < Post Pelagium era .DCC. LXXV. defunctum: > (Seb., § 12) *fafila*[1] *filius eius successit in regn*um. Basilicam in honore. *sce crucis* miro opere *construxit.* Iste *leuitatis*[2] *occasione ab urso interfectus est. Era DCC. LXXVII.* regnauit ann. III'.

9. <Quo mortuo: **Era.DCC**[c]. **LXXXII.** Aldefonsus[1] petri cantabriensis ducis filius. supradicti pelagii gener: ab uniuerso populo electus > (Seb., § 13) *gra diuina regni suscepit sceptra.* Ab isto inimicorum *audatia* semper *fuit compressa.* Iste *cum fratre suo froylano* (Silos, § 26) *sepius exercitum mouens* multas *ciuitates bello cepit.* (Seb., § 13) *Luccu. Tude. Portugalem.* Anegiam[d]. *Braccaram. metropolim. Viseum. Flauias. Letesmam. Salamanticam* <Numantiam. que m[o] > *zamora*[e] d'r[2]. *Cluniam.*<de qua Orosius ad augustinum scribit in cronica[3]. > *Abulam. Astoricam.*

a) Les deux i avec point en haut. — *b)* *l a* pointés. — *c)* Un C gratté. — *d)* G. 1 omet *Anegiom.* — *e)* G. 1 : *cemora.*

6. 4. Pour le contenu des paragraphes 4-6, Luc suit à peu près le Silense, mais supprime les considérations qu'on trouve au paragraphe 23 de ce dernier.

7. 1. Cf. Albelda, § 52 : *Bermisindam.*

7. 2. Luc (p. 73, l. 34, et p. 74, l. 22) et Rodrigue (IV, 6) font de ce Wimara le père de Bermudo le Diacre, à qui Sebastian donne comme père Froila, frère d'Alphonse I (§ 20), de même que Silos (§ 32) et notre chronique (§ 16). — Cf. § 11.

7. 3. Le sujet est Pélage; cf. Sebastian, § 11.

8. 1. Favila (737-739). Il n'est pas question de lui dans Silos.

8. 2. Le mot est dans Albelda, § 51 (*leuitate ductus;* cf. aussi *ibid.*, § 71). Luc (p. 73, l. 12) et Rodrigue (IV, 5) le reproduisent, et celui-ci l'explique en disant que Fafila était trop adonné à la chasse.

9. 1. Alfonso I (739-757). L'ère marquée ici est évidemment fautive, puisqu'il est dit plus loin qu'Alphonse régna dix-huit ans et mourut en l'*era* 795 (§ 10). Ce paragraphe 9 correspond au paragraphe 26 de Silos, où ne figurent pas les noms des villes conquises, mais dont un bout de phrase (*exercitum cum Froila saepius movens*) est passé ici et dans Luc (p. 73, l. 18), très voisin d'ailleurs de notre texte. — A noter que les mots « ex semine Leuvegildi, et Reccaredi Regum progenitus. Tempore regum Egicani, et Witizani Princeps militiae fuit » sont simplement représentés ici par « ex regum prosapia ». Silos dit « Petrus ex Recharedi... progenie ortus », et Luc de même (p. 73, l. 25), ainsi que Rodrigue.

9. 2. Même identification dans Luc (p. 73, l. 20), mais non dans Sebastian.

9. 3. Cette addition n'est pas dans Luc. Orose parle bien de Numance à plusieurs reprises, mais non de *Clunia.* Il est probable que les mots « de qua orosius... in cronica » proviennent d'une addition marginale se rapportant à *Numantiam* et a été insérée dans le texte au hasard.

Legionem. Septēmancas. Saldaniam. Amaiam. Seccouiam. Oxomam. Setpublicam. Argantiam. Maue. Aucam. Mirandam. Reuendegam. Carbonariam. Albaydam. *Cinisariam. Alasanco.* cum *castris cum uillis.* cum *uicl'is suis* [4]. *ōs arabes* quos in supradictis urbibus inuenit: gladio *interfec̄. xp̄ianos* aut' *secum patriam dux̄.* (SEB., § 14) *Eo t̄pore ppl'at*˜ asturias. *liuana.* p'morias *t̄nsmera. supporta.* (fol. 31v) *carranza.* bardulias. *que nunc* uocitatur *castella.* ⁊ *pars maritima galletie* [5]. *Alauam. namq; bizcayam ayeone.* ⁊ *urduniam*: *a suis reperitur semper esse possessas. Sic̄ pampilona* deorsum atque *berrotia* [6].

10. Hic uir magnus (ALBELDA, § 52) *d's* [a] ⁊ *hominibus amabil' excitet* [b]. (SEB., § 14) *basilicas plurimas* fecit [1]. uixit in *regno annis .X.* ⁊ *octo* mortē propria discessit. Era. DCC. LX˜V. (SEB., § 15 [2]) *Nec hoc miracl'm* silebo: qd' uerius factum esse cognosco. *Cum sp̄m emisisset*: *intempeste noctis silentio* cum offitium. officiales ul' seruitiales palatii. i .palatīn [c] *corpus* custodiss;: *subito in aera auditur a cunctis.* uox *angl'oꝝ psallentium. Ecce quom° tollitur iustus .z. erit in pace sepultura eius. Hoc uerum esse cognoscite* ⁊ *nec fabulosum putetis. Alioquin tacere mag'*: *quam falsa promere maluissem* [d]. ***Era. DCC. LXXXX. V.***

11. (SEB., § 16) *Post aldefonsi discessum. froyla* [1] *filius eius successit in regnum. Hic uir acerrimus fuit. uictorias* fec̄ cum *hoste cordubensi in locum pontu*bium [2]. *prouintia galletie preli*um gessit. ibique *quinquaginta .IIII°. milia caldeorum interfecit. Ducem* quoque eorum *noīe. haumar.* uiuum apprehendi [e] et *in eodem loco* capite truncauit [3]. Uxorem s' *muniza* noīe exinde adduxit unde ⁊ *filium aldefonsum* genuit. *Galletie populos contra se rebellantes* superabit [f] omnemque prouintiam fortiter depredauit. (SILOS, § 27) Iste *sceleri*bus quibus de t̄pre *uitizani sacerdotes* uxores habere consueuerant *finem imposuit.* < Etiam ml'tis in scelere permanentibus flagella inferens: monasterio religauit. > Sicq; ex tc̄ uetitum est sacerdotibus *coniugia sortire* [4]. < Vn̄ [g] canonicam obseruantibus ill' [h] sententiam

a) Id. G. 1 ; Albelda : *deo.* — *b)* G. 1 : *existens;* Albelda : *extitit.* — *c)* G. 1 : *palantinum.* — *d)* G. 1 : *uoluissem.* — *e)* G. 1 : *aprehendit.* — *f) Id.* G. 1 (*superauit*). — *g) Unde.* — *h) illis.*

9. 4. Leçon évidemment préférable à celles de Berganza, Ferreras et Flórez (*exceptis* etc.). Les noms de villes cités ci-dessus se retrouvent tous dans Sebastian (l'ordre diffère quelque peu) sauf *Anegia* et *Albayda*. Ce dernier cite en plus *Agatam, Velegiam, Alabensem, Abeicam, Brunes.* Luc énumère dans le même ordre qu'ici, sauf que *Cluniam* vient après *Arganzam*, et qu'à la place d'*Albaydam* il met *Aluegidam.*

9. 5. *Asturias* manque dans Sebastian, qui a en plus *Burgi.* Quant à Luc, il présente ici et dans ce qui suit un texte fort différent, bien qu'il cite à peu près les mêmes noms (p. 73, l. 23-29). Rodrigue (IV, 5) diffère également de son côté.

9. 6. Voir Campión, *Ensayo*, p. 281, où le texte de Sebastian d'après Sandoval est rapproché de celui qu'a publié Pellicer. Au lieu de *deorsum atque,* Sandoval donne *dictum est;* Pellicer, *Degius est;* Flórez, *Degius atque.*

10. 1. Luc et Rodrigue empruntent au *Silense* un fait qui est omis ici, l'offrande de trésors et de livres sacrés aux églises.

10. 2. Cf. le texte de Silos, qui se rapproche moins du nôtre quant à la lettre.

11. 1. Froila I (757-768).

11. 2. Puentedeúme, près de la Corogne (cf. E. Saavedra, *Abderramen I,* dans *Revista de archivos,* juillet 1910, p. 37).

11. 3. Manque ici une phrase qui est dans Sebastian, et dont l'omission rend la suite incompréhensible : « Vascones rebellantes superavit, atque edomuit. Muniam... ex Vasconum... » Cf. Silos, § 27.

11. 4. Le P. Tailhan (*Nouveaux Mélanges,* p. 340, note 1), a remarqué que ce décret de Froila n'est pas mentionné dans la chronique dite de Sebastian.

magna iam creuit eccl'ia. Istius nāq; tp̄re. usq; flumen mineum populata est galletia. > (Albelda, § 53) Hic uir *asper moribus*. (Seb, § 16) *fratrem suum noīe uumararem* [a] (Albelda, § 53) propter *regni inuidiam* (Seb., § 16) *propriis manibus interfecit. Qui non post multo tp̄re*: uicem fraternam ei dn̄o reddente: *a suis interfectus est* 5. *Regnauit an̄n. XI. m̄ses. III. Era. DCCC. VI* [b] 6.

12. (Seb., § 17) *Post* cuius *interitum* conf̄r *eius aurelius* [1] *successit in regnum cuius tp̄re*: seruilis origo (fol. 32) *contra proprios dn̄s* [c] in *tirannidem surrexerunt. S*; per regis *industriam superati*: *in seruitutem pristinam om̄s s̄ redacti* [2]. *Prelia nll'a* gessit. *cum* caldeis *pacem habuit .VI. annis regnauit. Septimo namq*; morbo proprio uitam finiuit.

13. < Cuius anno regni .III°. Era .DCCC. XV [d] > (Silos, § 18-19) *quidam maurus noīe hybinna*la *rabbi* [e] [1]. *quem regno cesaraugusto* [f]. *Rex maurorum maximus abderrahaman prefecerat.* regi suo rebellis: ad karolum regem francorum qui cum saxonibus .a. XXX. tribus annis. bello assiduo et grauissimo contendebat: uenit auxilium petiturus. promittens *se et omnem* regnum ei subiec*turum*. Alia ꝫ castella et ciuitates. si ueniat cum ipso adepturus. Qua spe motus primo pampiloniam ueniens. a x'anis grauissime p̲ paganis [g] uexatis. cum gaudio et honore suscipitur. Inde *cesaraugustam* [h] ueniens: *auro correptus* [2] rediit. S; qd'dam castrum in reditu. suis q[i] ultimi ueniebant expugnare molientibus ml'tis < in roscidis uallibus > corruerunt. *egiardi*[u]*s* [i]. s. m̄se *caroli regit* [j] p̄positus. *Anselmus* [k] *sui palatii comes*.

a) *Id.* G. 1 (*Vimaranem*). — b) G. 1 omet l'*Era*. — c) G. 1 : *deos*. — d) G. 1 : *DCCC. V*. — e) Silos : *Hibinnaxalabi*. — f) Silos : *Cesaraugustano*. — g) *Sic*; G. 1 : *paganos*. — h) G. 1 : *cesamugustam*. — i) G. 1 : *egiardius*. — j) *regis*. — k) G. 1 : *Alselmus*.

11. 5. On voit qu'il n'est pas plus question ici que dans Sebastian, Silos, Albelda, d'une vengeance de maris trompés, à laquelle il est fait allusion, nous dit Morales (XIII, xix, 1, t. VII, p. 95 de Cano) « en unos anales escritos en Toledo mas ha de trecientos años, y en las genealogias del Conde Don Pedro de Portugal ».

11. 6. Luc semble avoir contaminé Sebastian et Silos pour l'histoire de Froila. Rodrigue de même. Tous deux ajoutent que Froila fit d'Oviedo un évêché et adopta *Veremundus*, fils de Wimara.

12. 1. Aurelio (768-774). Sebastian : « consobrinus ejus in primo gradu... filius Froilani fratris Adefonsi » (§ 17). Le *Silense* omet Aurelio. Luc : « Aurelius patruus ejus (Froylani) » (p. 74, l. 1). D'après notre chronique, c'était le fils d'Alphonse I « ex concubina » (§ 7). Il est difficile de concilier ces textes. En tout cas, Rodrigue, tout en omettant de mentionner Aurelio parmi les enfants d'Alphonse I (IV, 5), en fait le frère de Froila, fils du même Alphonse (IV, 7).

12. 2. Cf. Albelda, § 54 : « ... servi, dominis suis contradicentes, ejus industria capti in pristina sunt servitute reducti. »

13. 1. Même forme dans les annales citées par Traggia (p. 68) d'après Duchesne (t. II, p. 11). Le gouverneur de Saragosse s'appelait Husein el Ansari, et il eut pour complice dans cette trahison Suleïman el Arabi (cf. E. Saavedra, *loc. cit.*, p. 34). C'est ce Suleïman qui alla faire les offres en question à Charlemagne, et c'est lui, sans doute, qui est ici appelé Hybinnala rabbi (= Ibn al Arabi ?). La date marquée pour ce fait par M. Saavedra est bien celle que donne notre Chronique : 777 = Era 815.

13. 2. Silos : « more Francorum, auro correptus » ; suit une réflexion sur les thermes que Charlemagne s'était fait construire, et que n'a pas de peine à rétorquer la verve érudite du P. Tailhan (*Nouveaux Mélanges*, p. 249, n. 5). Sur cette expédition de Charlemagne, je me bornerai à renvoyer à l'article de M. Saavedra, déjà cité (p. 35) et à Dozy, *Hist. des Mus. d'Esp.*, t. I, p. 375. Aucune autre chronique espagnole ancienne, sauf celle de Silos et la nôtre, ne parle de ces événements.

rotolanus[a] *britannicus* comes. ꝛ alii quos longum est numerare. <Sequenti uero anno. Rex carolus romanum imperium uendicauit. Anno dñi. DCC°. LXX°. VIII°. Regnauit autem .XL. VII. anñ. **Era. DCCC. XII**[3]. >

14. (Seb., § 18) *Post* cuius obitum. *silo*[1] propter *aldefonsi filiam* noie *adosindam* quam in *coniugio* acceperat: adeptus est *regnum*[2]. *Cum ysmahelite's*[b] *pacem habuit. galletiam* sibi *rebellantem*: inito certamine *in monte cupio superauit.* ꝛ *suo imperio subiugaū.* <Qui dum iste regnaret aldefonsus froylani filius nep' aldefonsi maioris palatium gubernauit. quia sylo ex coniuge adosinda: filium non genuit[3]. hic post regni anñ. VIII. propria morte migrauit a scl'o. > ***Era .DCCC. XXI.***

15. (Seb., § 19) *Silone defuncto*: oms̄ magnatis[c] *palatii* cum *regina adosinda in solio paterno aldefonsum constituerunt* in regno. *S*: *lius* eius *maurecatus*[1] ex principe *aldefonso maiore. de serua tñ natus*[2]. superbia elatus intumuit .ꝛ regem aldefonsum de regno expulit. Q[i] aldefonsus fugiens *alauam* petiit. *propinquisque matris sue* se contulit. Maurecatus *regnauit*[d] qd' *tirannide in*[e] (fol. 32v) *inuasit* .v. annis uendicauit. *morte propria discessit.* ***Era .DCCC. XXX .VI.***

16. (Seb., § 20) *Maurecato* mortuo: *ueremundus*[1] *froylani filius* cuius prius in cronica[f] aldefonsi maioris. m̄tionem fecimus[2] .quia fr' eius fuit: *in regno eligitur.* Hic *ueremundus magnanimis fuit .III. annis regnaū. Sponte regnum dimisit.* Era .DCCC. XXVIIII. ob causam quia *diachonus* fuit. *suprinum*que[3] *suum aldefonsum .quem maurecatus a regno expulerat*: s[i] *in*

a) ou *rodolanus* (que donne G. 1). — *b)* *i* au-dessus de *e*. — *c)* *Sic*. — *d)* *regnum*. — *e)* *ui*. — *f)* G. 1 : *c̄tronita*.

13. 3. Dans le manuscrit, cette Era vient en rouge après les mots « Post cuius... filiam ». C'est que, suivant son habitude, n'ayant pas de place à la dernière ligne du paragraphe, le copiste a empiété sur la suivante, en écrivant cette Era vers la droite. Seulement, il faut encore remarquer qu'entre le paragraphe consacré à Aurelius et la date de la mort, un paragraphe consacré à Charlemagne s'est trouvé intercalé, passant probablement de la marge dans le texte. — De ce paragraphe 13 il n'y a rien dans Luc et Rodrigue. Luc ajoute seulement au contenu du paragraphe 12 que ce roi permit à certaines chrétiennes nobles d'épouser des Sarrasins (p. 74, l. 4).

14. 1. Silo (774-783). Manque dans Silos.

14. 2. Cette sorte de vice-royauté exercée par Alphonse est également attestée par Luc et Rodrigue.

14. 3. Cf. Albelda, § 54 et 55.

15. 1. Mauregato (783-788). Manque dans Silos.

15. 2. Luc : « de ancilla quadam de Caso pulchra nimis post mortem Hermesendæ Reginæ » (p. 73, l. 36). — Il attribue, avec Rodrigue, cinq ans de règne à ce prince, comme notre chronique; Sebastian, six. Enfin Luc ajoute que Mauregatus donna beaucoup de jeunes filles, nobles ou non, en mariage aux Sarrasins, et que c'est avec l'aide des Arabes qu'il chassa Alphonse; Rodrigue fait de même.

16. 1. Bermudo I (788-791). Cf. Silos, § 32. Voir Dozy, *Recherches*, t. I, p. 128.

16. 2. C'est-à-dire au § 9 : « cum fratre suo Froylano ». Cf. § 7, note 2. Luc et Rodrigue font de Bermudo le fils de Wimara, et le fils adoptif de Froila, fils d'Alphonse I. Je ne sais où ils ont pris cela. En tout cas, Sebastian est conforme à notre chronique : « Veremundus, subrinus Adefonsi majoris videlicet Froilani fratris sui ».

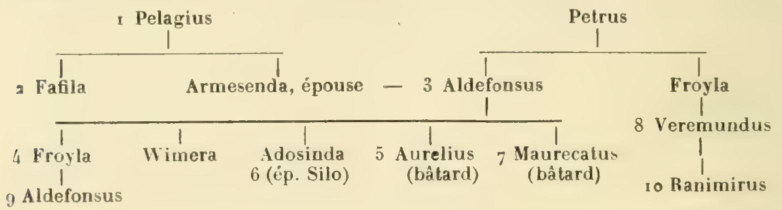
16. 3. D'après ce qui vient d'être dit, c'était donc son neveu à la mode de Bretagne (le fils de son cousin Froyla). Voici, pour plus de clarté, le tableau

regno successorem instituit. ɀ *cum eo pl'*imis *annis kme uixit*: morte propria scl'o migrauit. **Era DCCC. XXIX.**

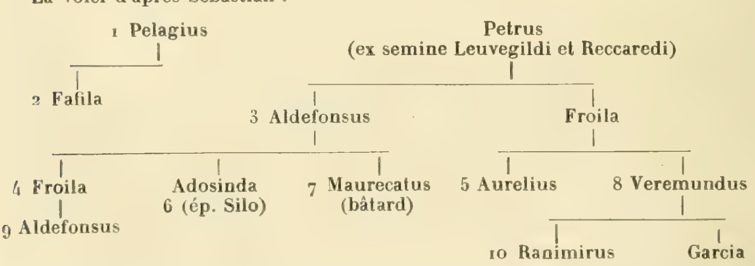
17. Vnctus in regno est p̄dc̄s rex magnus aldefonsus [1]. X°. VIII°. K. octob'. era qua supra. (SEB., § 21 [2]) *Anno regni* eius. *III°. arabum exercitus ingressus est asturias cum duce quodam noīe* mugait. *qui in loco qui* d'r *lutosa* [3]. *A rege preuenti*: *cum* eodem *duce* suo. *ferro atque ceno* sexaginta *fere milia* s̄ *interfecti.* (ALBELDA, § 58) *Iste.* XI° [a] *regni* sui *anno per tyrannidem a beliane* [b] *regno expulsus* .ɀ in monasterio *retrusus.* postea *a teudane et aliis fidelibus reductus*: regno *est restitutus* [4]. (SEB., § 21) ɀ exinde [c] *solium* suum *oueto firmauit. Basilicam quoque in* honore *dn̄i* .ɀ *salua*[to]*ris nr̄i ih'u xp̄i.* cum *bisseno numero apl'o*ꝝ *principali altari adiungens. siue eccl'iam* ad *honorem* beate *maRie semper uirginis* cum singulis hinc atque inde [d] *titulis* [5] miro

a) Albelda : II. — *b)* Albelda : *Monasterio Abelaniae.* — *c)* G. 1 : *in.* — *d)* G. 1 : *in.*

généalogique de ces princes d'après notre texte (les chiffres indiquent l'ordre de succession) :



La voici d'après Sebastian :



D'après la Chronique de Silos (§ 32), Froyla, frère d'Alphonse I, aurait régné douze ans; son fils Veremundus, après trois ans de règne, aurait abdiqué en faveur d'Alphonse le Chaste, « nepotem suum ».

17. 1. Alfonso II (791-843). Cf. Dozy, *Recherches*, t. I, app. V.

17. 2. Cf. Silos, § 28, qui s'éloigne davantage de notre texte quant à la lettre. De même, encore plus loin *(solium... firmauit)*.

17. 3. Sebastian, Silos et Luc (p. 75, l. 12): *Lutos;* Albelda, *Lutis* (§ 58). Cf. Dozy, I, p. 130.

17. 4. Rien de cela dans Sebastian, ni dans Silos, ni dans Luc. *A beliane* est-il hors de sa place et doit-il venir après *monasterio*, dont il serait le nom? C'est ce que donneraient à penser les textes d'Albelda et de Rodrigue. Rodrigue : « a suis per tyrannidem regno expulsus in Abeliensi monasterio se recepit ».

17. 5. Notre texte s'écarte ici à la fois de Silos et de Sebastian quant à la lettre, mais leur reste analogue pour le sens. La Chronique de Silos est seule à citer l'église de sainte Léocadie, et, comme notre texte, nomme sainte Basilisse, ce que ne fait pas celle de Sebastian. En revanche, celle-ci est seule à signaler les autels de saint Etienne et de saint Julien dans l'église de la Vierge. Cf. *Esp. sagr.*, t. XXXVII, p. 139.

opere atque forti instructione fabricauit. Et ꝫ aliam eccl'iam beatissimi *tirsi* mr̄is prope domum sc̄i saluatoris fundauit. Necnon satis procul a palatio edificauit eccl'iam in honore sc̄oꝝ iuliani .ꝛ basilisse. cum binis altaribus magnopere et mirabili compositione locauit. *Nam et regia palatia* promptuaria atque uniuersa stipendia formau̅. et instruere precepit 6.

18. (SEB., § 22) *Anno regni* eius XXX° II° [1] *exercitus* maurorum *galletiam* sunt ingressi .ꝛ super eos duo fr̄s *Alchorescis.* nominibus *alahabaz* [a] et *melich* [b] erant prefecti. S: quia *audacter ingressi* s̄: *audatius et deleta* s̄. *Uno namque* t̄pre *unus in loco* q[i] d'r *naron. alius in flumine aneceo* [2] : uno t̄pre usq: ad int'nitionem s̄ deleti.

19. (SILOS, § 30 [1]) In illi' t̄prib; uir *q[i]dā noīe mahamut ciues em'itensis* [2] <natione molliti' [c]> *regi suo abderrhamam* rebellauit. eique prelia multa intulit. *exercitus* fugauit. (fol. 33) *Cumque* iam *patriam* illam *habitare* non ualuit: ad *aldefonsum* regem attendit. ꝛ rex eum honorifice suscepit. Ille uero per .VII. annos cum omni collegio suo in prouintia *gallecie* habitator extitit. Ibique fastu superbie elatus: *contra regem* uel patriam est inaniter meditatus socios agglomerat hostem adunauit. pat[i]am depredauit. Qd' rex ut fc̄m compit. ex'citum congregauit ꝛ *galleciam* properauit. S; p̄dic̄s mahamut dum aduentum regis audiuit: (SEB., § 22) *in quodam castello qd' uocatur sc̄a* .*c̄pina* 3 fortissimo cum sociis suis *se contulit.* Quem rex persequitur .ꝛ in castro ab exercitu circundatur. Q[i]d multa? Eodem die p̄lium committunt et p̄fatum mahamuth occidunt: *cap̄tq;* [d] eius in *regis presentiam* afferunt. Qui statim acies disrumpunt castrum ingrediuntur. ꝛ plus quam *q[i]nquaginta milia sarracenorum.* qui ad eum ex prouintia yspanie aduenerant: interficiunt. Rex uero cum magno t[i]umpho *reuersus est ouetum.*

a) G. 1 : *alahabat.* — *b)* G. 1 : *melchi.* — *c)* G. 1 : *molitis.* — *d) caputque.* G. 1 : *capd'q*

17. 6. Sebastian parle de *balnea* construits à Oviedo par ce roi (§ 21) et par son successeur (§ 24). C'est donc à tort que M. G. Maura, dans *Rincones de la historia*, t. I, p. 41, déclare que « por entonces (á mediados del siglo x) comienzan á bañarse las personas vivas, refinamiento imitado de los árabes ».

Pas plus ici que dans Sebastian on ne voit trace du miracle de la croix des anges rapporté au paragraphe 29 de Silos; ni du reliquaire amené de Jérusalem par mer à Séville, transporté à Tolède, puis par mer « ad portum Asturiae, cujus nomen sub salas vocatur », et enfin placé par Alphonse le Chaste dans l'église de Sainte-Léocadie. La première de ces histoires est seule passée dans Luc (p. 74-75); mais toutes deux sont dans Rodrigue (IV, 8 et 9), d'après qui le reliquaire fut apporté par Pélage et l'évêque Urbain.

18. 1. Sebastian : « Hujus regni anno XXX *geminus* ». Les chiffres XXX°II°, quoique réunis dans le manuscrit doivent être coupés en XXX° (*anno*) et II° (*exercitus*). Cette expédition mentionnée en quelques mots dans Albelda (§ 58), ne l'est pas dans Silos, qui place en cette même année les faits rapportés au paragraphe 19. Elle ne l'est pas non plus dans Luc. Cf. Rodrigue, IV, 12. Voir Dozy, *Recherches*, t. I, p. 137.

18. 2. *Anceo* dans Albelda et Sebastian.

19. 1. Cf. Sebastian, § 22, dont notre texte s'éloigne encore plus ici que de celui de Silos. Voir Dozy, *Recherches*, t. I, p. 139.

19. 2. Sebastian : « civis quondam emeritensis » (§ 22). Le texte de Luc « quidam *mauritensis* » (p. 75, l. 55) doit être corrigé en « quidam *maurus emeritensis* », que donnent les manuscrits ci-dessus mentionnés. Pour le reste de ce paragraphe, Luc semblerait, comme notre chronique, avoir contaminé Sebastian et Silos. Pour *mollitis*, cf. pgt. *mollita* « renégat » (Eguilaz y Yanguas, *Glosario*, s. v. *moslemita*). Arabe *millaton* (religieux, apostat), ou *mowallad* (adopté, cf. Dozy, *Hist. des Mus. d'Esp.*, t. II, p. 50)?

19. 3. De même Albelda, Luc (p. 76, l. 5) et Rodrigue (IV, 12).

20. (Silos, § 30) *Qui* prefatus[a] *aldefonsus* rex: absq; uxore[1] per multa spatia temporum: gloriosam. *castam. pudicam. sobriam.* atque inmaculatam[2]: *duxit uitam.* < habuit tn̄ in galliis sponsam noīe bertinaldam. ex genere regali orta. quam uidit "unquam.[3] > (Silos, § 30) Atque in *senucte*[b] *bona* post qⁱnquagīta duos annos regni sui: *sc̄ssimū sp̄m* pmisit ad celum. Et qui in hoc secl'o sc̄am uitam egit: oueto ipse tumulo in pace quieuit[4]. *Era. DCCC. LXXX .I.*

21. (Seb., § 23[1]) *Post aldefonsi discessum ranimirus*[2] *filius ueremundi principis eligitur in regnum.* Eo t̄pre *absens erat* a propria sede et *in barduliensem prouintiam* fuerat aduectus: *ad accipiendam uxorem.* Dum idem profatus[c] princeps *aldefonsus migraret* e *scl'o: nepotianus palatii comes regnum tirannide* est adeptus. *Ranimirus* princeps ut fc̄m audiuit: *galletie* in partibus se contulit .ꝛ in ciuitatem *lucensem exercitum* coaduuauit. *Post paucum uero t̄pris* spatium: *in astures inruptione fec̄.* S; *nepotianus* ut eius aduentum audiuit *ad pontem fluuii* cui nom̄ ē[d] *narcie*: cum exercitu[3] obuius fuit. Inito uero certamine. *a suis* omnibus est *destitutus*: ꝛ sine *mora fugatus*. In prouintia uero promor*iensi*[4] *a duobus comitibus sciphione*. ꝛ *somnane* est comprehensus ꝛ *ocl'is* excecatus. Quem ranimirus in monasterio (fol. 33ᵛ) religare precepit: et in *monastico* habitu uitam finiuit[5].

22. (Silos, § 33[1]) Per *idem tempus* lordomano*ꝝ* *gens antea* nob' in*cognita* gens pagana .ꝛ nimis *crudelissima* nauali exercitu per septⁱonalē[e] occeanum. n̄ras peruenerunt in partes[2]. *Ranimirus iam fc̄s rex*: ad eorum aduentum magnum congregauit exercitum .ꝛ in locum cui nom̄[f] est *faꝝ brecantinu*: eis intulit bellum. (Seb., § 23[3]) Ibique multa agmina *eorum interfecit*: ꝛ *naues igni consumpsit.* Alia *uero* pars que *ex eis remanserat*: mari se recipūt. et prouintiam bethicam puen'unt. ꝛ *ciuitatem yspalim* s̄ ingressi. Ibique

a) G. 1 : *prefactus.* — *b)* G. 1 : *senectute.* — *c)* G. 1 : *p̄fatus.* — *d)* G. 1 : *omne.* — *e) Sic;* G. 1 : *septem t'ronalem.* — *f)* G. 1 : *omne.*

20. 1. Albelda, § 58 : « absque uxore castissimam vitam duxit ».

20. 2. Cf. Sebastian, § 22 : « ... caste, sobrie, immaculate, pie ac gloriose... »

20. 3. Rien de cela dans Albelda, Sebastian ni Silos. Luc : « Duxerat uxorem nomine Bertam sororem Caroli Regis Francorum ; quam quia nunquam vidit et abstinuit a luxuria Rex castus vocatus est » (p. 76, l. 10). Rodrigue dit seulement : « licet uxorem habuit, ab eius contactu semper extitit alienus » (IV, 12). — Il n'est question ni ici ni dans Albelda, Sebastian et Silos, de Bernard et des rapports de Charlemagne avec Alphonse le Chaste, sur lesquels Luc et Rodrigue s'étendent (ce dernier avec de fortes réserves). Quant au désastre de Roncevaux, que Luc et Rodrigue placent sous ce règne, c'est sous le règne d'Aurelio (§ 13) que notre chronique le met (era 815), et les circonstances sont différentes.

20. 4. Albelda, § 58 : « qui cuncta pace egit, in pace quievit. »

21. 1. Cf. Silos, § 33.

21. 2. Ramiro I (843-850).

21. 3. Cette armée, selon Sebastian et Rodrigue, était composée d'Asturiens et de Vascons. C'était donc en somme une tentative de scission vis-à-vis de la Galice.

21. 4. Sebastian : « in territorio Praviensi ». Mariana et Pérez lisaient : « Pramoriensi ». Rodrigue : « Pramaria ». Silos et Luc : « apud Pianoniam. »

21. 5. Cf. Abelda, § 59 : « Prius Nepotianum ad pontem Narcie superavit... Postea idem Nepotiano pariter cum Aldoitro tyranno, oculos ab eorum frontibus ejecit. »

22. 1. Cf. Sebastian, § 23, très voisin quant au sens. Cf. Dozy, *Rech.*, t. II, p. 252.

22. 2. Sebastian : « ad littus Gegionis ». Corriger dans Luc (p. 77, l. 22) *Legionis* en *iegionis*, que donnent les manuscrits déjà cités.

22. 3. Cf. Silos, § 34.

magna agmina caldeoꝝ. ptim *gladio*: partim *igni* s̄ deleta. < Post anni u° c'culum .ꝛ. ciuitatis yspaliensis inruptiōe. reuersi s̄ ad propriam regionem[4].

23. S; redeamus ad c̄am[a]. > (Seb., § 24) *Ranimirus princeps* iam sepe nat'[b]: *bell' ciuilib;* seuissime *est impulsatus*. Duo magnates. unus procer. alius comes palatii: *aduersus regem* in superbia s̄ eleuati S; rex aldret'[c] [1] cum eorum consilia cognouit: (Silos, § 34) *uni eoꝝ cui nomen erat Aluitus*[2] *ocl'os* euellere *precepit. Alium nōe piniolum*: *cum .VII. filiis suis* gladio interfecit[3]. Postquam a bellis ciuilibus quieuit: multa edificia *ex marice* ꝛ *marmore* sine linguis[d] *opere forniceo* in latere montis naurantii *duobus tm̄*[e] *miliariis* procul *ab oueto* edificauit[4]. (Seb., § 24) Cum *sarracenis bis prelium* gessit s; opitulante deo *uictor* semper *extitit*[5]. Postea .*VII. regni anno* morbo proprio discessit. ꝛ *oueto*[f] in tumulo *quieuit* Kl' febR. *Era. DCCC. LXXXVIII.* Era **DCCC. LX. XX. VIII**[g].

24. (Seb., § 25) *Ranimiro defuncto*: *ordonius*[1] *filius eius in regnum* (Silos, § 35) *successor extitit*. < ann̄. XVI. > (Seb., § 25) *Q*[i] *magne patientie atque modestie. fu'*. < vxorē quē[h] noīe Munnia dōna habuit ex qua genuit .VI. filios. ald'. veremund'. Nunnium. Odarium. froylanum. ꝛ agaront̄.[2] > (Silos, § 35) *Vir iste in omnibus negotiis discretis*[i] .ꝛ *paciens fuit* ꝛ *ciuitates antiq'it' destructas* (Seb., § 25) *ex quibus alf' maior caldeos eiecerat reppl'auit. id est* (Silos, § 36) *in maritimis partibus gallecie tudē. in finibus legionensis regni. astoricam*: *ipsam legionem.* < Era .DCCCC. XC. IIII[j] [3]. > *et amayam.* (Ann. Compost.) *Era .DCCC.XC. VIII. ppl'auit. Rod'ricus comes amayam*[4] (fol. 34)) *mandato ordonii regis* < et obiit. era. DCCC. XI. III°. nonas octob' > (Silos, § 35) *pat'ciam muris circundedit portasque earundem turribus c'cumq̄mq; munientibus altius* currere *fecit*. (Seb., § 25) *Aduersus caldeos sepissime preliatus est* ꝛ *triumphauit*. (Albelda, § 60) *Talamancam*[k] *ciuitatem prelio cepit. regemque eius moze*[r]*or*[l] *ibi captum uoluntarie cum*

a) causam. — *b) Id.* G. 1 : pour *dictus !* — *c) Id.* G. 1. — *d)* Corrigé en *liquuis* (?). Silos : *ligno*. G. 1 : *linguis* également. — *e) tantum.* — *f)* G. 1 : *ouerto.* — *g) Sic.* — *h) uxoremque.* — *i) discretus.* — *j) Sic.* — *k)* G. 1 : *Salamancam.* — *l) r* ajouté après coup. G. 1 : *mozeror.*

22. 4. La Chronique de Silos et Luc ne parlent pas de cette invasion de la Bétique; Rodrigue en parle presque dans les mêmes termes que notre texte.

23. 1. Ce mot doit provenir d'une correction marginale au nom *aluitus* placé une ligne plus bas. Cf. dans Albelda, cité note 21,4 : *Aldoitro*, d'après quoi on aura voulu corriger *aluitus* en *aldretus*.

23. 2. Sebastian : *Aldoroitus*.

23. 3. Cf. Albelda, § 59 : « Superbumque Puniolum victor interfecit. »

23. 4. Notre texte semble ici résumer et confondre les détails que l'on trouve dans Sebastian et Silos.

23. 5. Ni ici, ni dans Sebastian, ni dans Silos, il n'est question de la bataille de Clavijo et du vœu de saint Jacques, sur lesquels Luc s'étend longuement, et que Rodrigue (§ 13) mentionne plus succinctement. Luc seul parle des mille jeunes filles réclamées par les Sarrasins. — Rien du reste dans Silos sur les luttes de Ramiro contre ces derniers, et Sebastian se contente de ce qu'on retrouve ici.

24. 1. Ordoño I (850-866).

24. 2. De même Luc (p. 77, l. 40) et Rodrigue (IV, 14), mais avec des variantes pour le nom de la reine. Au § 30, Alphonse III est dit fils unique. Cf. § 42.

24. 3. Lire *DCCCXCIIII*; cf. Risco, *Hist. de Leon*, p. 10, et Dozy, *Rech.*, t. I, p. 141.

24. 4. Cela se retrouve encore au § II, 69.

uxore sua balcayz [a] *in petra sacra liberos abire permisit.* (Seb., § 26) *bellatores eorum* occidit. *Reliquum uero uulgus cum uxoribus z filiis sub corona vendidit.* (Albelda, § 60) *Tanta* quidem illi *fuit animi benignitatis .z miscd'ie utilitas. z tantum omnibus pius extitit· ut pater gentium uocaretur.*

25. (Silos, § 35) *Porro in exordio regni·* idest in anno[b]· *cum perfida uasconum prouintia ei rebellare* niteretur. *z ipse arreptis annis. ipsi's transgressioni finem imponere properaret· ecce ex alia parte ut credo consilio fedifrago9 uasconum. multitudo maurorum armata· in necem ordonii reg occurrit. Cet'm strenuissimus rex et barbaros multis prostratis fugauit ·z* [1] *proprio dn'o*[c] *mancipauit* [2].

26. (Silos, § 36). *Siquidem eo tp̄re. fuerat uir quidam magnus nimis*[d]. *natione gotus· s; ut uariis demonum erroribus non nll'i illaqueantur· mahometica supersticiosa secta cum omni domo z* gente *sua. ab abderra*haman *deceptus muza per impositionem uocatus est.* (Seb. § 25) *S; nec illud silebo qd' uerum factum cognosco. Muza quidem noīe* natione getulus[e]. (Silos, § 36) *Amittens quidem xp̄i sectam. s; orige'nis*[f] *magnanimitatem non deserens. Erat H9 inter o's barbaros z cognatione excellentior· et militaribus armis omnibus fortior.* (Silos, § 37) *Talibus g'*[h] *fultus· aduersus abderra*haman *arma sumens. ei mediam regni sui partem abstulit. Primo cesaraugustam ciuitatem cum omnibus castellis et ciuitatibus s' adiacentibus. deinde* tutelam z oscam[i]. Postrema uero *toleto cum omni regno* suo *sibimet subacto· partim gladio. partim fraude inuasit. Sed toletano regno lupum filium proponens·* reuersus inde *nouam s' forti opere constructam·* fidē [j] *fabricauit. Cui et albaida*[k] *pompaticum nomen imponens· totum cesarau* (fol. 34v) *gustanum regnum ei mancipauit. Denique in francos arma conuertens· magnum captiuorum. z spoliorum ex eis conglomerauit domi numerum. Inter quos duos caroli regis magnos duces. Sc̄m uidelicet z ada*blum. (Seb., § 25) *epulionē* in *fraude cepit* [1]. (Silos, § 37) z eos *ferro uinctos· in carcerem trudit. Quem n' carolus qui iam s*eruo[l] *conficiebatur. z postea ludouicus filius eius necnon z lutarius eius nepos postulatu et mune*ribus[m] *blandiri festinarent· totam citeriorem yspaniam ad usque rodanum flumen ferro z igne devastare intendebat.* (Seb., § 25) *Ex caldeis quidem duos tirannos unum ex genere. Alcorexi noīe ibe*mcamza. *Alium* mollitē[n] *noīe alpoiz*[o] *cum filio suo azet partim pater muza. partim filius lupus preliando ceperunt.*

a) G. 1 : *balcayt.* — *b) Id.* G. 1 : Faut-il lire *in anno* (le chiffre serait oublié)? ou *III° anno*? Mais Luc et Rodrigue disent « In primo anno regni sui ». — *c) dominio.* G. 1 : *dn̄o.* — *d)* Silos : *magnanimus.* — *e)* Sebastian : *Gothus* ou *Getulus*, suivant les manuscrits. — *f) e* pointé et *i* au-dessus. G. 1 : *originis*, le second i refait en *e* — *g) enim.* — *h) igitur.* — *i)* De même Sebastian. — *j) Id.* G. 1. Silos : *sedem.* — *k)* Silos : *Albailda.* — *l)* G. 1 : *senio* (*id.* Silos). — *m)* Silos : *postulata eius et munera* (texte fautif). — *n)* Sebastian : *militem* (cf. § 19). — *o)* Ou *alporz* ; G. 1 : *alpois.*

25. 1. Silos : « et Vascones proprio ».

25. 2. Pour le contenu de ce paragraphe 25 et des suivants, Luc suit la lettre de Sebastian (§ 25) avec quelques variantes, mais il intercale la phrase « ex chaldeis... », qui manque dans Silos, après « Igitur ob tantae victoricae... appellari praecepit » (= § 27 de notre texte). Après quoi, il suit Silos (§§ 37-38), tout en revenant à Sebastian vers la fin de l'histoire de Muza : « cum omnibus suis se subjecit ; & dum vixit subditus illi fuit... », etc. jusqu'à la fin de la chronique de Sebastian. Corriger dans Luc *Hienchaza* en *ihemkamza* (ms. Hh 98 et 2-c-5); *Alporū* en *Alphoz* (2-c-5); *Mozem* en *Mozeror* (2-c-5). Rodrigue suit Sebastian quant au fond.

26. 1. Cela fait trois. Sebastian ne nomme que Sancio et Epulio ; Silos, que Sanctius et Adblus. Notre chronique encore ici a pris à l'un et à l'autre texte. Luc : « Sanctionem... Oculionem » (p. 77, l. 53).

27. (SILOS, § 37 [1]). *Igitur ob tante uictorie prosperos euentus: muza tercium se yspanorum regem a suis appellari iussit. Ad cuius uesaniam ꝛ rem nouam comprimendam. ordonius rex cum s[i] festinandum iudicaret: strenuissimum quemque [a] suorum militum secum ducens in albaydam mod'na ciuitatem raptim proficiscitur. positisque undique castris consedit. Quo nuntio muza cōmotus. adunat' [b] maurorum ualidissimis copiis. sine dilatione ad pugnam properat.* (SEB., § 26) ꝛ *in monte laturcio temptoria fixit.* (SILOS, § 38) *Porro ordonius rex hoc facillimum factu considerans. omnem exercitum in duas turbas [c] diuisit. alteram que ciuitatem circumsederet: alteram u° ne suis auxilio foret que adu's' barbarum dimicaret. Initoque certamine tanta barbari cede prostrati s̄ : qd' exceptis aggregariis equitibus. quorum sanguinis effusio innumerosa fuit : decem milia magnatorum. pariter cum genero barbari. nom e garsia [2] : interempta sunt. Cet'm muza:* (ALBELDA, § 60) *in monte* la [d] *latturzo* [3] *in insidiis inuentus.* (SILOS, § 38) *ter gladio confossus: cursu equi* < quem ei quidam ex nostris. eius amicus dederat [4] > *manus hostium semiuiuus euasit. S; ad ciuitatem ordonius rex exercitum animosus applicans post. VII. dies eam bello aggressus est. captam*que *usque ad fundamentum destruxit. Omnes q°; barbaros bellatores gladio extinguēs magnam puerorum ꝛ matrum turbam in captiuitatem redegit.*

28. (Fol. 35) *In quo bello muza omnem armorum et equorum* fortitudinem *simulque spolia ex diuersis uictoriis congesta nec non et insignia munera que carolus ei direxerat: amisit. Ita dum taxat qd' ulterius effectum uictorie nusquam habūit* [1]. *Qd' audiens lupus. quem muza pater toleto prefecerat: dum ordonius rex uictor ad propria reuerteretur. turpi trepidatione perterritus: ei obuius occurrit. ꝛ se inherm̄ et toletanum regnum suis legibus subdidit. hoc fedus barbarus insolubiliter seruans. ꝛ regi dum uixit tributarius fuit. ꝛ cum eo abuersus caldeos multa prelia gessit. Ordonius uero peractis regni sui. XVI. annis : mensibus tribus. die uno ex corpore migrauit ad celum.* < Era DCCCC.IIII. > *cuius ortus* [e] *oueti tuml's egit* [f]. < sub die. VI. k' iulii. >

29. (SILOS, § 39). *Cuius rei nuntiū* [1] (SEB., § 26). *Multas ciuitates iam sepe dc̄s ordonius rex: preliando cepit. 1. ciuitatem Ka[v]riensem* [g]. *cum rege suo noīe zeit.*

a) G. 1 : *quēquire.* — b) G. 1 : *adunatus.* — c) *Id.* G. 1 ; Silos : *turmas.* — d) fin de ligne. G. 1 : *la latt˜zo.* — e) Silos : *arctus* (lire *artus*). — f) *Id.* G. 1 ; Silos : *tegit.* — g) *u* est fait avec une encre différente. G. 1 : *cariēsem.*

27. 1. Ce qui suit se retrouve aussi dans Sebastian, au moins quant au fond (§§ 25-26).

27. 2. On voit que notre texte ne renferme pas l'interpolation que Pellicer prétendait trouver dans son manuscrit de la Chronique de Sebastian, et d'après laquelle Garsias, gendre de Mousā, aurait été roi des Navarrais (cf. Barrau-Dihigo, *Les orig. du roy. de Nav.*, p. 148).

27. 3. Sur la date de cette bataille, voir Jaurgain, *La Vasconie*, t. I, p. 152.

27. 4. Albelda : « ab amico quondam e nostris verum cognoscitur esse salvatum. »

28. 1. De même dans Sebastian, presque dans les mêmes termes. Omis dans Luc.

29. 1. Ce sont les trois premiers mots du § 39 de Silos. Après quoi on revient à Sebastian (fin du § 26). Il est à remarquer que le § 39 de Silos, qui reprend plus loin, est précédé, dans notre texte, d'un début de phrase tiré de Sampiro et incompréhensible. On y lit le mot *manus*, qui ne paraît pas être une faute pour *magnus*. On peut supposer que l'auteur du brouillon original renvoyait par ce mot à une main dessinée en regard des mots *Cuius rei nuntium*, ou *vice versa*. Il y a un grand nombre de ces mains dessinées sur les marges de notre manuscrit. Mais aucune du reste à cet endroit.

Aliam u° consimilem eius ciuitatem. s. Talamancam prelio cepit et *c.* [a] [2] *morbo podag'co correptus: oueto est defunctus. ꝛ in basilica sce marie* sepultus. (ALBELDA, § 60) *Huius tempore lordomanni uenientes in galletie maritima: a petro comite interfecti sunt*[3]. *Mauri* quoque *in nauibus uenientes* it'm [b]: *in freto gallicano* interfecti *sunt.*

30. (SAMPIRO, § 1) *Aldefonsus*[1] *filius domn' ordoni'* [c]. s. [d] *in regnum* man' [e], (SILOS, § 39) *qui casu obeunte patre a palatio aberat: postquam accepit. sūma cum festinatione ouetum uenit. Erat enim aldefonsus unicus domni ordonii regis filius. quem pat'ci' pater ad omē regendi regni utilitatem studiose educauerat. Quo* audito. *eum tocius regni magnatorum cetus. sūmo cum consensu ac fauore patri successorem fecerunt*[2]. *Igitur. XIII. etatis sue anno unctus in regem. cōmissam suscepti regni administrationem. disponere strenue inchoauit. Ceterum ab infantia sua magnus puer aldefonsus timere d'm et amare didicerat. ꝛ quicquid in domo patris super se habebat: propter nomen dni. tutoribus qui pueritiam eiusdem usque ad p̄finitū: tempus a patre. obseruabant ignorantibus: pauperibus deuote erogare consueuerat. Tantam itaque d's in eo deuotionem respiciens non aliter mathatie olim iuda ꝛ frs* (fol. 35v) eius ad ulciscendam [f] *de inimicis isrl'ticā plebem. quam huic ad corroborandum regnum gotorum.* ꝛ dep'm*das barbaras gentes : sobolem multiplicauit*[3].

31. (SILOS, § 40) *Sed inter regni negotia que ab eo legitime gesta per maxima sunt: ꝛ inter frequentia bella. que a primo tirocinii sui anno strenue exercuit: mauros qui ex toletano regno aduentantes secus dorium flumen fines suos uastabant: felici pugna propulsauit. Siquidem eos ut strenuus miles* d'o [g] *quasi dubius tyro inuadens. CCCC. XVI.*[1] *ex eis primo* impetu *prostrauit. Verum fugientium terga inse*quu*tus: tanta cede eos per totum diem* con*fodit* [h]. *ut de innumerabili eorum multitudine: per pauci euasisse dicantur. hui'm°i uictoria perpetrata*ti [i] *in legionem rex aldefonsus* reuertitur. *Cumque eodem anno barbari castellam ferro et igne deppl'are niterentur: rex aldefonsus adunatis fortissimorum militum copiis. ad locum ubi congregati erant: sine cunctatione profectus est. congressusque cum eis: prospero euentu dimicauit. Namque cōmisso equestri prelio. t'a milia. D. LXXV. caldeorum interfecit.*

a) cetera. G. 1 : *cum.* — *b) iterum.* — *c) Sic*; G. 1 : *dōpnus ordonius.* — *d) successit ?* — *e) Id.* G. 1 : cf. § 29, note 2. — *f)* L'absence de ces mots dans le *Silense* en rend le texte incompréhensible. — *g) Id.* G. 1 : faute évidente ; Silos : *non.* — *h)* Refait sur *fudit,* que donne G. 1. — *i) Sic* ; G. 1 : *perpetrata.*

29. 2. L'auteur s'est aperçu qu'il avait déjà dit cela plus haut (§ 24).

29. 3. Cf. Sebastian, § 26 ; Dozy, *Recherches,* t. II, p. 279.

30. 1. Alfonso III (866-909). Cf. § 24, n. 2.

30. 2. Il n'est pas question ici de Froyla, sur lequel cf. § 39.

30. 3. Luc (p. 78-79) fond et résume tant bien que mal le contenu des paragraphes 30-32, 39-40, 42-46 et 59 ; il ajoute les exploits de Bernard, qu'il mêle au contenu du paragraphe 45, la visite de Charles-Martel en Espagne, la participation de la reine Xemena au complot de Garsias (cf. § 46, n. 1). En ce qui concerne ce dernier fait, il est curieux de voir une phrase du paragraphe 41, 2 (empruntée à Sampiro, § 2), appliquée à cette reine : « Fabricauit castra in confinio Legionis, scilicet Albam, Gordonem, Arbolium, Lunam et tradidit filio suo Garseano occulte suggerens, etc. » (p. 80, l. 22). — Rodrigue, comme toujours, plus indépendant quant à la lettre, dit à peu près les mêmes choses que Luc. Il ajoute l'étymologie de Zamora (IV, 16), il emprunte à Sampiro (§§ 6-10) les deux lettres papales à Alphonse (17), les noms des évêques qui assistèrent à la consécration de l'église de Santiago, enfin le concile d'Oviedo (18). Il semble négliger nos paragraphes 30-31.

31. 1. De même Silos. Luc. « quadringentos quadraginta ».

spoliisque direptis: captiuorum quoq: *magnus adductus est numerus. Inde uictor in campos gotorum reuersus: duxit uxorem ex regali gotice gentis natione. nomine xemenam anno etatis sue. XX°I°. Ex qua. VI. filios. z. III. filias genuit*[2].

32. (Silos, § 41) *Porro aldefonsus magnus cum in āministrando regno esset seuerus. z in exercitio bellorum prouidus: in desiderio placendi summo opifici. deo ualde erat perspicuus. Fecit namque super corpus b'ti iacobi copostelle*[a] *eccl'iam magnis honoribus z sacris aureis sericisque indumtis ditatam que postea a barbaris destructa est. Nichilominus super athletas xpi facundum. scilicet z primitiuum basilicam sūma cum deuotione ceie construxit. hanc ꝗ mauri eo tp'r quo iacobensem hostiliter inuaserunt: destruxerunt. Sed ne ullus religiosus locus. suis donis immunis uideretur: ad defensionem* eccl'ie *sci saluatoris ouetensis oppidum gauzon miro z forti opere in maritimis partibus asturie fabricauit* (fol. 36). *Timebat enim: qd' nauigio locum scm hostes attingerent.* h*edificauit* q°;[b] *in honore sci saluatoris eccl'iam: preciosis marmoribus decoratam. quam a tribus epis* sex[n]*ando*[c] *iacobensi. nausto*[d] *conimbriensi. recaredo lucensi consecrari honorifice fecit. Inter cetera* etiam[e] *aurea ornamta que ouetensi eccl'ie deuote contulit: ex obrizo auro uariisque preciosis gemmis eximiam crucem uenerabili loco obtulit*[1]. Valida *febre apd' semuram correptus .VII. die sacra comunione percepta: XIII°. K'. ianuarii. Era DCCCC. XVIII*[2]. *media nocte* decessit. *Cuius corpus primo astorice sepultum:* deinde *ouetum trans*latum est.

33. (Silos, § 42) Aldefons' *defunctus*: *filius eius garsias*[1] *ei successit.* Q[i] *post triennium* obiit. <Era. DCCCC. LI.>

Quo mortuo: regnauit ordo[i'][f] fr eius[2]. *Quem aldefonsus pater*[g] *uiuens galle*tie *prefecerat.* Qui appueritia[h] *paterna facta secutus. prostratis tocius* yspanie *publico bello barbaris: oms ciuitates eorum* s[i] *tributarias fecit. Erat namque in omi bello prouidus. in ciuibus iustus. miseris et pauperibus misericors. in uniuersa gubernandi regni honestate preclarus. Pat*re namque *uiuente* c[ū]*exercitu*[i]: *bethicam petiit. Deind*e *uast*itatis c[i]*cumqm*[j] *agris .z uillis incensis primo impetu regel ciuitatem que inter occidentales barbarorum urbes. forcior opulentiorque uidebatur: pugnando cepit. Omnesque bellatores caldeos gladio consumens: cum maximo captiuorum spoliorumque numero. ad uisensem* uictor *reuersus est urbem*[3].

a) G. 1 : *compostelle.* — *b)* Silos ajoute *intus.* — *c) n* ajouté après coup, même encre. G. 1 : *sexnando.* Silos : *sisnando.* — *d)* G. 1 : *naustro.* — *e)* G. 1 : z. — *f) i'* d'une autre encre. G. 1 : *ordoni'.* — *g)* G. 1 : ajoute *eius.* — *h) Sic;* G. 1 : *apmcia.* — *i) cū,* d'une autre encre, manque dans G. 1. — *j) m* corrigé en *q;*.

31. 2. Cf. § 40.

32. 1. Luc ajoute à cette énumération : « In ciuitate etiam Zamoræ, quam ipse fecerat populari, ad honorem sancti Saluatoris pulchram construxit, quam etiam gloriose dotauit » (p. 80, l. 17).

32. 2. Faute évidente pour *DCCCCX˘ VIII* (= DCCCCXLVIII), soit 910, mais il s'agit du 13 des Kalendes de janvier 910 (= 20 décembre 909). Même erreur dans Silos.

33. 1. García (909-913). Cf. § 60.

33. 2. Ordoño II (913-921 d'après le § 38 ; 913-924 d'après le § 63).

33. 3. Luc est conforme, à peu de chose près, aux paragraphes 33-38 pour le règne d'Ordoño II. Il continue par les paragraphes 62-63, avec quelques changements. Ainsi les premiers mots du paragraphe 62 sont remplacés par « Post haec Abderamam dolens de tanta suorum clade, venit per se cum magno exercitu ad locum qui dicitur

34. (SILOS, § 43) *Defuncto uero patrē .ꝛ. garsia fratre eius succedente⁝ ordonius belliger exercitum rursus mouens in ebborā* [a] *ciuitatem toletani regni que nunc talauera uocatur profectus. Ad quam ubi accessit. posit' super eam in giro castris⁝ consedit. Cui neque robur murorum neque pugnatorum ualida manus profuit⁝ quin statim uictorie ordonii fortissimi militis subiaceret. Nempe irruptione breui facta non solum cepit ciuitatem ymmo uniuersos qui ad pugnam processerant. cum duce suo* [b] *interfecit. direptisque omnium oppidanorum spoliis⁝ cum magna* (fol. 36ᵛ) *captiuorum turba ad propria alacer reducitur.*

35. (SILOS, § 44) *Ceterum garsias rex postquam ultimam presentis uite clausit horam⁝ ad ordonium xp̄i belligerum successio regni diuino nutu peruenit. Om̄s siquidem yspanie magnati* [c]*. ep̄i. abbates. comites. primores* [d]*. facto sollēpniter generali conuentu⁝ eum adclamando sⁱ regem constituunt* [e]*. Impositoque ei diademate. a XII. pontificibus⁝ in solium regni legione perunctus* [f] *est. Igitur anno regni sui quarto. ab expugnatione maurorum quiescere non sustinens⁝ paratis compendiis ultra emeritensem urbem hostiliter profiscitur. S; ꝛ castrametatus. cum totam prouintiam horrifero impetu uastaret⁝ castrum colubri. qd' nunc a caldeis alhanz* [1] *nominatur inuasit. Interfectisque quos in ibi inuenit barbaris⁝ om̄s eorum mulieres ꝛ paruulos cum inmenso auri et argenti sericorumque ornamentorum pondere⁝ in patriam rapuit. Cui om̄s emeritentes* [g] *cum rege. de badalioz ciuitatē obuiam exeuntes⁝ curui pronique pacem obnoxi'* [h] *postulando⁝ ei innumerabilia munera obtulerunt. Ipse uero uictor et preda honustus⁝ ꝛ in capestrem* [i] *gotorum prouintiam reuertitur.*

36. (SILOS, § 45) *At ubi legione uentum fuerat⁝ pro tantis uictoris* [j] *inm̄sis deo grates referens⁝ eius genitrici b'tissime marie uirginis ex proprio palatio eccl'iam fieri iussit. Cathedram ep̄alem in ea statuens. que prius extra murum ciuitatis p parua diocesi cop̄ta* [k]*⁝ in honore scī petri apl'oꝝ principis ambiebatur. hanc g° profecto pontificalem sedem in noīs ueneratione b'te marie nouiter sancitam⁝ ampliori diocesi magnisque honoribus regali auctoritate catholice locupletauit.*

37. (SILOS, § 46) *Rex aut' ordonius labori nescius cedere ne quasi per ocium tp̄re* [l] *seu temp' distrahere pugne uideretur. arrepto itm̄ cōmmeatu⁝ ad remanentes tn̄sacti* [m] *belli ebbore ciuitatis reliquias deuastandas accendens* [n]*⁝ omīa eiusdem urb' suburbana igne combusta depredatus est. Ammirantem q°; cordubensem quendam ducem⁝ sinistˢ fatiˢ* [o] *pro suorum defensione. armatum sⁱ bellum cominantem capiens⁝ ferro uinctum legione perduxit. Conturbati gⁱ tocius mauritanie barbari. lugubri preconio uociferantes. necessario ad corduben* (fol. 37)*sem regem legationem mittunt. dicentes⁝ impetum xp̄ianoꝝ se ulterius sustinere non posse. Ad quorum uociferationem barbarus animum flectens⁝ uniuersis maurorum regibus cum omnibus copiis ad bella procedere imperat.*

a) G. 1 : *elboram.* — b) *Id.* G. 1 et Luc ; Silos : *Zuit.* — c) *ti* corrigé en *tes.* — d) *primores*, que donne Silos ainsi que G. 1, a été corrigé ici d'une autre encre en *primates.* — e) Silos : *sibi constituit* (texte fautif). — f) G. 1 omet *in solium... peruncius.* — g) *Sic.* — h) *Id.* G. 1 ; Silos : *obnixius.* — i) G. 1 : *caprestre.* Silos : *Campestrem.* — j) *Id.* G. 1.; Silos : *uictoriis.* — k) Silos : *compta.* — l) G. 1 : *tēpor* : Silos : *torpere.* — m) Silos : *terras acti* (texte dépourvu de sens). — n) G. 1 : *acredes.* — o) G. 1 et Silos : *factis* (texte peu défendable).

Mitonia » (p. 81-82). *Britonia* que donne Schott est une faute d'impression ; les manuscrits ont *Mitonia*). — Rodrigue (IV, 21-22) est conforme pour le fond, mais donne plus de détails sur les constructions d'Ordoño.

35, 1. Corriger *Alhanza* dans Luc (p. 81, l. 17) en *Alhanz*, que donnent les manuscrits.

ea conditione .s. ut siquis imperata tñsgred'etur : regem offenderet. Ad hoc pro expellendo tanto hoste thingitanorum presidia maurus rogans. inmsum moabitarum coadunauit numerum. Compatis gi ex tota mauritania quam ualidissimis copiis .z a maximo barbaro rege comeatibus omnibus datis : ad expugnandos[a] *xpianoꝝ fines. innumera* hysmaelitarum *ml'titudo dirigitur. Cui expiditioni*[b] *rex cordubensis : duos magnanimes duces prefecerat. Nomen unius* hulit hahulabat[c] *z nñ*[d]*. alterius uenizuz*[1]*. Verum barbari pro ut res postulabat : arrepto itinere. ad littoriis*[e] *dorii fluminis accesserunt. Fixisque innumerabilibus tentoriis apd' scm stph'm de gormaz : toti xpianoꝝ regno uelut ruina*[f] *cominabantur.*

38.[1] (Silos, § 47) *Porro ordonius* rex *xpi clipeo cui famulabatur protectus. structo milite eis occurrit. Non aliter miserum pecudum gregem libicus leo : quam mauortius rex turbam maurorum inuadit. Tantam* namque *ex eis stragem fecisse fertur : qd' siquis astrorum inuestigator tot milia mortuorum computare conaretur : profecto p multitudine cadauerum modum numerus excederet. Siquidem ab ipso dorii littore quo barbari castrametati sunt usque ad castrum* anthenza[g] *et paracollos : o's montes et colles siluas z agros exanimes amorreorum artus tegebant adeo ut p pauci persequentium manus euaderent : qui nuntium cordubensi regi ferrent. vbi inter alios quam plurimos* ysmaelitarum *reges : duo nobiles ceciderunt. quorum noĩa abulmut*harras. *z* ybenmanthel *erant. Nec ñ et* hulit habulabaz *in eodem loco occubuit Cuius caput eum*[h] *apri capite. pro signo celebris nominis : ordonius uictorissimus*[i] *rex super menia ciuitatis. quam expugnare* malo homine[j] *uenerat : suspendere iussit. Denique post multas hui'm*oi *preclaras uictorias*[1]*. termino mortis appropinquante : ordonius*[k] *pius. z gloriosus rex debitum carnis persoluit anno. VIII. regni sui. mensibus duobus. Cuius* (fol. 37v) *menbrorum cineres sepulchrum circumclaudit.* — < **era. DCCC. XIIII**[2]. >

39. (Silos, § 48 [1]) *Post eius obitum : Aldefonsus filius* domni *ordonii successit in regnum. Hic fuit bellicosus undique partibus satis exercitatus. in ingressione regni annos gerens etatis .XIIII. Filius quidem*[l] *perditionis froyla* léémundi[m].

a) G. 1 : *pugnandos.* — *b)* G. 1 : *expeditioni.* — *c)* G. 1 : *habulabat.* — *d) nomen.* — *e) i* biffé, *s* pointé ; G. 1 : *lictorii.* — *f)* Silos : *ruinam.* — *g)* Silos : *Atenza.* — *h) Id.* G. 1 ; Silos : *cum.* — *i) Id.* G. 1. — *j) Id.* G. 1 : *malo omine,* leçon préférable à celle de Silos *(mahometico nomine).* — *k)* G 1 omet *mortis... ordonius.* — *l)* Sampiro : *quidam.* — *m)* G. 1 : *loemundi.* Silos : *Lemundi*, Sampiro : *Veremundi.*

37. 1. De même dans Luc, d'après les manuscrits. *Veiuezuz* (p. 81, l. 44) est une faute. Ce nom ne reparaît pas dans le paragraphe 61 où l'on trouve un autre récit, plus résumé, des faits exposés ici et au paragraphe suivant.

38. 1. On voit que dans cette première Vie d'Ordoño II, il n'est pas question de la défaite de Val de Junquera, racontée au paragraphe 62. On n'y parle que des victoires. Du reste les paragraphes 62 et 63 n'ont rien d'équivalent ici.

38. 2. Sans doute pour DCCCCIIII (866), date de l'avènement d'Alphonse III, à qui l'on revient dans le paragraphe suivant. Cette date est mal placée, finissant le paragraphe consacré à Ordoño II.

39. 1. Nous revenons à présent à Alphonse III. Cf. Sampiro, § 1 et suivants, où notre texte se retrouve également. On remarquera que certaines phrases qui manquent dans Silos sont à la fois ici et dans Sampiro. Je les mets entre guillemets, avec l'indication du paragraphe de celui-ci, sans autre indication. Elles ressortiront d'autant mieux que seules les parties communes à Silos et à notre texte sont mises en italiques. Bien que celui-ci présente aux §§ 39-46 et 59-76 les additions du Sampiro de Pélage, il se rapproche davantage du *Silense* (copiant Sampiro non interpolé) pour le détail littéral.

ex partibus galletie uenit: *ad inquirendum regnum s' n̄ debitum. Rex uero aldefonsus h' audiens*: *secessit*[a] *in partibus alauensium. Ipse uero nefandus froyla*: *a senatu ouetensi interfectus est. Hec audiens rex ad propria remeauit* .ꝛ. *gratifice susceptus est*[2]: *Ex inde legionem uenit*[b]. ac *ppl'auit sublantium qd' nunc a ppl'is sublantia*[c] *d'r*: ꝛ etiam[d] *ciuitatem mirificam. Ipse*[e] *uero istis satagente*[f] *opib*; *nunti' ex alauensib*: *uenit*[g] *eo qd' intumuerant corda illorum contra regem. Rex u° h' audiens*: *illuc ire disposuit. terrore aduentus eius compulsi sunt* .ꝛ *subito iura debita cognoscentes*: *supplices colla ei submiserunt pollicentes se*: *regno* ꝛ *ditioni eius fideles existere* ꝛ *qd' imperaretur efficere sicque alauam obtentam*: *proprio imperio subiugauit. Eilonem*[h] *uero qui comes illorum uidebatur*: *ferro uinctum ouetum secum attraxit*

40 (Silos, § 49) *Interea ipis diebus*: *ysmahelitica*[i] *hostis. urbem legionensem attēptaū cum duobus ducibus* ꝛ *mundar*[j] ꝛ *alchatenatel*[k]. *Ibique*[l] *multis milibus amissis*: *alius exercitus fugiens euasit*[1]. *Non ml'to post*: *uniuersam galliam simul cum pampilonia*: *causa cognationis secum adsociat. uxorem ex illorum prosapia*[2] *accipiens*: *noīe xemenam*[m] « (§ 1) ex qua hos. IIII[or]. subscriptos filios g'.[n] Garseanum. Ordonium. Froylanum. *x̄ρ°* ꝛ gundissaluum qui archid' ecclesie ouetensis fuit. » *Studio quippe exercitus concordante. fauore uictoriarum multos inimicorum terminos sortitus est. Lenzam*[p] *urbem*

a) G. 1 : *successit.* — *b)* Silos : *veniens* ; Sampiro *venit.* — *c)* G. 1 : omet *sublantium... sublantia.* — *d)* Silos et Sampiro : *ceyam.* G. 1 : *ecce.* — *e)* Sampiro : *ipso.* — *f)* *Id.* Sampiro; Silos : *satagens.* — *g)* *Id.* Sampiro ; Silos : *aduenit.* — *h)* Sampiro : *Eylonem* ; Silos : *Gilonem.* — *i)* Sampiro . *Ismaelitica* ; Silos : *Ismaelita.* — *j)* Sampiro : *Immundar* ; Silos *Imundar.* — *k)* G. 1 : *alchatenate.* Sampiro : *Alcanatel.* — *l)* *Id.* Sampiro ; Silos : *ubique.* — *m)* Silos ajoute *consubrinam Caroli regis.* — *n)* *genuit.* — *o)* om. G. 1. — *p)* G. 1 : *Lezam.* Sampiro : *Dezam.*

39. 2. Cf. Albelda, § 61 : « Iste in primo flore adulescentiæ, primoque regni anno, & suæ nativitatis XVIII (ms. 1358 : XIIII). ab apostata Froilane, Galliciæ comite, per tyrannidem regno privatur : Ipseque Rex Castellam se contulit : & non post multo tempore, ipso Froilano tyranno & infansto Rege a fidelibus nostri Principis Oveto interfecto, idem gloriosus puer ex Castella revertitur, & in patrio solio regnans feliciter conlætatur. »

Cf. *Chron. Lusitanum, Aera 904* : « ...*Iste primo Regni* sui *anno*, & *nativitatis* decimo quarto *ab Apostata Fruvilano Galleciæ Comite per tyrannidem regno privatur* ; sed *ipse Rex castellam se contulit*, & *non multo post* eodem *Fruvilano* Rege *tyranno*, & *infausto à fidelibus* Regis Adefonsi *Ovieto interfecto, idem gloriosus puer ex Castella revertitur*, & *in patris solio feliciter collocatur* ». — Je mets en italique ce qui se retrouve dans la chronique d'Albelda.

40. 1. Cf. Albelda, § 61 : « Illius tempore praeterito jamque multo, Ismahelitica hostis ad Legionem venit, duce Abulmundar (ms. 1358 : *almundar*), filio Abderrahman Regis, fratre Mahomat Cordobensis Regis. Sed dum venit, sibi impediit : nam ibi multis millibus amissis ceterus exercitus fugiens evasit. »

Cf. *Chron. lusit.*, *Aera 904* : « ...*Illius tempore* innumerabilis *Ismaelit*arum exercitus *ad Legionem venit Duce* Almundarim *filio Abderrahamen Rege fratre de Mahometh Rege Cordubensi, sed* minus sibi nocuit ; quia ubi *venit*, jam multa millia erant occisa, *ceterus* vero *exercitus fugiendo evasit.*

40. 2. Sampiro ajoute *generis.* Luc résume et déforme ainsi : « At multo post universam *Galleciam secum associauit* ad debellandos sarracenos ; & cepit Atentiam (2-c-5 : Atenzam) & multas clades ferro, flamma & fame intulit Sarracenis » (p. 78, l. 50-52). On retrouve là des mots qui sont dans Silos (§ 49), Sampiro (§ 1) et ici ; mais *Galliam* est devenu *Galleciam.* Luc du reste revient à Sampiro et à notre texte en disant : « Duxit vero Rex uxorem ex Francorum regali genere nomine *Amulinam*, quae postra se fecit vocare Xemenam magni Regis Caroli consubrinam » etc. (p. 79, l. 20). Je ne sais où il a pris le premier nom de cette reine. Rodrigue l'appelle *Amelina* (IV, 15).

iste cep̄. atque ciues illius captis. plurimis igne ex turre consumptis[a]: *antezā pace adquisiuit*[3].

41. «(§ 2) Tunc Galletiam in compestella» <.i. b'n conpoīa>[1] « super[b] corpus b'ti iacobi apl'i. Eccl'ia[c] quam construxit rex domnus alfonsus magnus ex lapidibus et luto ope parua[d] rex ipse precipitauit eam. ⁊ ex calce quadratisque lapidibus marmoreisque colūpnis siue basis[e] construxit eam ualde pulcherrimam. Era. DCCC. XC. (fol. 38) fecit etiam castella plurima et eccl'ias plurimas[f] sic̄ hic scriptum est. In territorio leg'. lunam. gordonem. al...uam[g]. In asturiis. Tutelam et gauzōē» <et palatia que s̄ in trasoona[h]>. «Intra oueti[i] castellum .⁊ palatium quē[j] iuxta eum. ⁊ palatia que sunt in ualle[k] boidis. In gegione in cultrocis. eccl'ia sc̄e marie et palatia. In uelio: sc̄i michael' archangl'i. »

42. (Silos, § 49) *In his diebus fr' regis noı̄e froylanus*[1], *ut fer'*[l] *necem regis detractans: aufugit ad castellam. Rex quidem domn' alfonsus. adiutus a dn̄o: cepit eum et pro tali causa orbauit*[2]. *Hos simul. froylanum. Nunium*[m]. ꝁ *uermudum. ⁊ odoarium*[n]. *Ipse u'mud' orbatus: fraudulenter ex oueto exiuit*[o] *⁊ astoricam uenit. ⁊ p. VII. annos tyrannidem gessit. arabes secum habens: una cum ipsis getul' exercitum graliare direxit. Rex uero aldefonsus h' audiens. obuiam ill' processit: ⁊ eos usque ad internitionem deleuit. Cecus aut' ad sarracenos fugiit.*

43. (Silos, § 50) *Tunc edomuit rex astoricam siml' ⁊ uentosam*[p]. *conimbriā q°; ab inimicis obsessam defendit suoq; imperio subiugauit. Cesserunt* ꝁ *armis illius: pl'rime yspanie urbes. eius q°; tp̄re: eccl'ia ampliata est. Vrbes namque portugalensis. bracarensis. uesensis. flauensis. aucensis.* a *xp̄ianis populantur*[1]

a) G. 1 : *exture*. Sampiro : *turres consumpsit*. — b) *Sic*; Sampiro : *tunc in gallecia compostellae super*. G. 1 : ⁊ *bn compoita* (bene componita) *sr*. — c) G. 1 et Sampiro : *Ecclesiam*. — d) Sampiro : *parvam*. — e) Sampiro : *basibus*. G. 1 : *sūbassis*. — f) Sampiro : *multas*. — g) Un *a* effacé; G. 1 et Sampiro : *aluam*. — h) *Id*. G. 1. — i) Sampiro : *Ouetum*. — j) G. 1 : *palacia que sunt*. Sampiro : *palatium quod est*. — k) G. 1 : *ualde*. — l) *ferunt*. — m) Sampiro, § 3 : *Nunnum* ; omis dans Silos. — n) G. 1 : *adoarium*. — o) G. 1 : *exium*. — p) G. 1 : *uentesam*.

40. 3. Cf. Albelda, § 61 : « ...Qui ab initio Regni super inimicos favorem victoriarum habet semper... multosque inimicorum terminos est sortitus. Dezam Castrum iste accepit. Antezam pace adquisivit... »

Cf. *Chr. lusit.*, *Aera 904* : « *...Qui ab initio* sui *Regni super inimicos victoriarum favorem semper habuit... Multosque* etiam *inimicorum terminos* acquisivit Rex iste : cepit namque Castrum, quod dicitur Naz*an*. *Anteneam* vero *pace acquisiuit*. »

41. 1. C'est-à-dire : « id est bene componita », étymologie du nom de Compostelle dans le genre de celle qu'on trouve dans le *Chronicon Iriense*, § 4.

42. 1. Le P. Tailhan a relevé l'inconséquence du *Silense* qui a dit au § 39 qu'Alphonse était fils unique d'Ordoño (*Nouveaux Mélanges*, p. 311, n° 5). Mais il a compris que le chroniqueur parlait de plusieurs frères : à tort, ce me semble; le texte n'indique point que les personnages dont lés noms suivent soient présentés comme étant frères d'Alphonse. Cf. § 24 et 30.

42. 2. Sampiro (§ 3) : « orbauit oculis ».

43. 1. Cf. Albelda, § 61-62 : « Conimbriam (ms. 1358 : *Conimbriam*), ab inimicis possessam, eremavit, & Gallaecis postea populavit : multaque alia castra sibi subjecit. Ejus tempore Ecclesia crescit, & Regnum ampliatur. Urbes quoque

Cf. *Chron. Lusit.*, *Aera 904* : « *Conimbriam ab inimicis possessam eremitavit, & ex Gallicis postea populavit; multa quoque alia castra ibi subjecit. Ejus tempore Ecclesia crevit, Regnumque ampliavit. Urbes quoque* istae *a Christianis populantur*.

et secd'm sententiam canonicam epi ordinantur. z usque ad flum tagum ppl'ando producitur. < Era .DCCCCXV >.

44. (Silos, § 50) ¶ *Sub cuius imperio: dux quidam yspanie .z proconsul noie abofalir*[1]: *bello comprehensus. regis obtutibus est presentatus. qui se precio redimens .c. milia solidorum in redeptioem suam dedit.* < Era DCCCC. XVI.[2] >

45. (Silos, § 50) ¶ *Per idem fere tempus: cordubensis exercitus.* (Albelda, § 63) *s. almudar. filius mahomete regis* cordubensis. *cum duce ybenganim*[1] (Silos, § 50) *exercitus uen ad ciuitatem legionensem atque astoricensem urbem et exercitum toletane urbis. atque alium ex aliis ciuitatibus yspanie: post eum uenientem in unum se tc*[a] aggregari[b] *uoluit ad destruendam d'i eccl'iam. S; prudentissimus rex per exploratores oia noscens: magno consilio d'i iuuante: instat adiutus. Nam cordubense augm post tergum relinquens: sequenti exercitui obuiam properauit. Illi quidem p multitudine armatorum nil metuentes poluorariam tendentes uenerunt* (fol. 38v) (Silos, § 51) *S; gloriosissimus rex ex latt'e*[c] *silue progressus: irruit super eos. in pdcm locum poluorarie. iuxta flumen cui nom est urbicum: ubi int'epti ad XIIcim milia corruerunt. Illa quidem alia azeija*[2] *cordubensis: ualle de mora uenit fugiendo. Rege uero persequente: oms ibidem gladio interempti s. Nullus inde euasit preter .X. inuolutos sanguine inter cadauera mortuorum. Post h' arabes*[3] *ad regem aldefonsum. legatos miserunt pro pace. S; rex per triennium ill' pacem accomodans: fregit audatiam inimicorum.* Et ex[d] *hinc magna exultauit gloria*[4]. *Ac t'ennio peracto: sub era. DCCCC.* XIX[e]. *urbes desertas ab antiquitus populari iussit. Hec s. Cemora. Septimancas .z donnas*[f] *ul' oms campi gotorum. Taurum namque dedit ad populandum filio suo garceano. Interea sub era. DCCCC. XXXIX. congregato*[5] *exercitu magno. arabes cemoram properarunt. Hec audiens serenissimus rex. congregato exercitu. inter se*[g] *confligentes: cooperante diuina clementia. deleuit eos usque internitionem. z alfaman qui proph'a dicebatur: ibidem corruit. z quieuit terra.* < eRa .DCCCC. XXX.vIIII. >

a) Sampiro, § 5 : *secum.* — *b) Id.* Sampiro ; Silos : *congregari.* — *c) latere.* — *d)* Silos : *Rex.* — *e)* Silos : *DCCCCXXXVII* ; Sampiro, § 14 : *DCCCCXLVIII.* — *f)* Sampiro : *Domnas* ; Silos : *Donias.* — *g)* G. 1 omet *inter se.*

Bracharensis, Portucalensis, Aucensis, Eminensis, Vesensis atque Lamecensis a Christianis populantur. » Sampiro a *Auriensis* au lieu de *Aucensis* (§ 4). scilicet, *Bracharensis, Portugalensis, Aucensis, Visensis, Eminiensis.* » — Voir, au sujet de cette conquête, une note du P. Tailhan dans *Nouveaux Mélanges,* p. 247, n. 3.

44. 1. Silos : *Abophapht;* Sampiro : *Abohalit.*

44. 2. Cf. Albelda : « Parvoque procedente tempore, Era DCCCCXV. Consule (ms. 1358 : *consul*) Spaniæ & Mahomat Regis consiliarius Abuhalit bello in fines Gallæciae capitur, Regique nostro in Oveto perducitur. Qui dum se postea redemit, duos fratres suos, filium atque subrinum obsides dedit, quousque centum millia auri solidos Regi persolvit. »

45. 1. L'interpolation de ce passage nous montre bien comment le rédacteur de cette partie de notre chronique a procédé. Il a complété à l'aide de la Chronique d'Albelda le texte que nous donne la Chronique de Silos pour cette Vie d'Alphonse III.

45. 2. Sampiro : « Ille quidem alius exercitus ».

45. 3. Sampiro : *Agareni* (§ 6).

45. 4. C'est ici que figure, dans le texte de Sampiro, le passage que Flórez a imprimé en italique et considère comme une interpolation de Pélage (§ 6-13). Il contient l'ambassade envoyée par Alphonse III au pape, deux lettres de celui-ci, le Concile d'Oviedo et la dotation de l'église de cette ville.

45. 5. C'est ici que renvoient les mots « z cetera ut supra » qui sont au § 59 (note 1).

46. (Silos, § 52). *In ill' diebus q̄no solent ad bella procedere; rex congregato exercitu toletum perrexit. ⁊ ibidem a toletanis copiosa*[a] *accepit Exinde reuersus: cepit gladio castellum qd' d'r Quinitiabubel*[b]. *partem gladio truncauit. partem secum adduxit. atque carrionem uenit. et ibidem seruum suum addamnū*[c] *a*[d] *filiis suis trucidare iussit; eo qd' cogitauerat* in *necem regis. Et ueniens cemoram; filium suum Garsianum comprehendit et ferro uinctum ad gozonem direxit. Socer quidem eius* munio ferrandiz[e] ; *tyrannidem gessit. ac rebellium parauit* contra regem. S; *enim om̄s filii regis inter se coniuratione facta*[1] ; *patrem suum expulerunt. bortes*[f] *uillula consedentem*[g]. *Et enī causa orationis ad scm̄ iacobū rex perrexit*[2].

47. (Ann. Compost.) *Era DCCCCXII populauit burgis didacus comes mandoto*[h] *aldefons' regis* < et interfectus est in cornuta. Era. DCCCC.XIII. II k' feb'. In eodem anno et in eadem era monasterium caradigne[1] et castellum de grannos populantur. Multa alia prelia fecit que non sunt in libro scripta. ⁊ cum in amministrando regno esset seuerus ⁊ in exercitio (fol. 39) bellorum prouidus; in desid'io etc̄.[2] >

48. (Albelda, § 64[1]) *Era DCCCCXIX* p̄dc̄s rex aldefonsus sarracenos impugnaturus *exercitum mouit et yspaniam intrauit ⁊ sic p prouintiam lusitanie castra de nepta*[i] dep̄dando *perrexit. ⁊ tagum fluuium* pertransiens: *ad fines emerite est progressus ⁊ decimo miliario ab emerita*[j] *pergens: ana fluuium transcendit*[k]. *⁊ ad oxiferrium montem peruenit quod nullus ante eum princi*pum facere at*temptauit. Sed ⁊ hic quidem glorioso ex inimicis triumphauit euentu. Nam in eodem monte. XV. milia*[l] hominum et eo *amplius* de mauris sunt *interfecta. ⁊ inde* rex *cum* magna *uictorie* gloria ad *sedem regiam* eius[m] *reuer*sus. (Albelda, § 65-66) Exinde a predicto rege *omnes* ecclesie *domini restaurantur. ⁊ ciuitas oue*tensis *cum regia aula edificatur*[n].

a) *Id.* Silos; ajouter *munera*? — b) *Id.* G. 1; Silos : *Quincia lubel*; Sampiro : *Quinitia bubel*. — c) Ou *addaninum* (Silos). — d) Sampiro, § 15 : *cum*. — e) Sampiro, § 15 : *Munio Fredinandi*; Silos : *Nunio*. — f) *Id.* Silos; Sampiro : *Boides*; Luc; *Boytes* (p. 80, l. 30). — g) Sampiro : *concedentes*. — h) G. 1 : *mandato*. — i) Albelda : *Nepza*. — j) Albelda : *ad Emeritam*. — k) G. 1 : *trāscende*. — l) Albelda : *XV capita*. — m) G. 1 : *est*. — n) Albelda continue : *statque scientia clarus*. &c.

46. 1. Je ne sais où le P. Tailhan a vu que Sampiro faisait participer Chimène, femme d'Alphonse, à cette conjuration (*Nouveaux Mélanges*, p. 342, note 2). Cela n'apparaît que dans Luc (p. 80, l. 40) et Rodrigue (IV, 19).

46. 2. Le texte de Silos est ici interrompu jusqu'au § 59.

47. 1. « Era DCCCCXXXVII. Fuit Cardeña populata » *(Ann. Compost.)*. « Era de DCCCCXXXVII. Fue poblado el Monesterio de Cardeña por el Rey D. Alfons de Leon » (*Chron. de Cardeña*, I). Cf. Dozy, *Recherches*, t. I, p. 156; Tailhan, *Nouveaux Mélanges*, n. 6 de la p. 277 et p. 346. — Ainsi, d'après notre texte, c'est en 875 et non en 899 que ce monastère aurait été peuplé ou repeuplé. Dozy veut que le massacre des moines ait eu lieu en 934, et que *populata* veuille dire « peuplée, fondée ». Tailhan suppose que ce fut en 873, et sa conjecture s'accorderait assez avec notre texte, dans lequel *populantur* aurait le sens de « repeuplé ». (L'année 872 donnée par l'inscription de Cardeña est inadmissible pour la raison indiquée par Dozy.)

47. 2. Renvoi au paragraphe 32 (début), c'est-à-dire au paragraphe 41 de Silos. Comment s'expliquer ces reprises et ces renvois? Sans doute par le fait que notre chronique n'est qu'une ébauche qu'un copiste aura trouvée sous forme d'extraits destinés à servir à une rédaction postérieure. Il aura tout copié à la suite, en insérant tant bien que mal les additions marginales empruntées à diverses chroniques.

48. 1. Le long passage de la Chronique d'Albelda inséré ici nous montre encore notre chroniqueur complétant à l'aide de celle-ci le texte silésien.

49. Deinde sub *era nongentesima*[a] *uicesima supradicto regnante principe. almundar. mahometi regis* cordouensis *filius. a patre suo directus*[b]. *cum duce abohalith et exercitu yspanie. LXXX. milibus a cardona*[c] *progressus ad cesaragustā* peruenit *ubi zimahel iben muza stabat cordouen*sibus[d] *infestus*. Quam per. XXII. *dies* expugnans acriter: *nichil uictorie gessit. Inde castrum tutele quod fort*itino[e] *iben muza tenebat* expugnans: *nich ibid' fecit.*

50. (Albelda, § 67) *Tunc ababdella ipse qui* et *mahomat iben lupi qui semper* aldefonsi regis[f] *amicus fuerat sicut ꝛ pat' eius* per *inuidiam* tiorum *suorum* quibus *rex* aldefonsus *filium suum ordonium* nut'endum[1] *dederat: cum cordubensibus pacem fecit ꝛ forciā* suam *hosti* cordouensi adiunxit. *Sicque hostis caldeorum in terminos regni nrī intrantes: primum ad celloricum castrum pugnauerunt ꝛ nichil* fecerunt *sed multos* de suis *ibidem perdiderunt.*

51. (Albelda, § 68) N*igila*[g] *xemeniz*[h]: *erat tunc comes in alaua. Hostis* aut̄ *in extremit*atē *castelle ueniens: ad castrum* qui *pons curs'*[i] uocatur *tribus diebus pugnauit.*

52. (Abelda, § 69) *Didach' filius roderici erat* tunc *comes in castella. Munnio filio' nunnii* qui *castrum sigerici*[j] tenebat: *q2 non* bene *munitum erat. heremum dimisit.*

53. (Albelda, § 70) *Rex uero.* A'. *in leg'i urbe ipsam hostem sperabat strenue munitus agmine militari. ut cū eis ad ciuitatis suburbium dimicaret. sed ipsa hostis dum comperit quod rex* aldefonsus. *illam cotidie alacriter desideraret* (Fol. 39v°) ad*propinquare: castigante abohalit*[k]. *qui iam uiros regos aspexerat trans flumen esto*lam[l] [1] *perrexit. ꝛ castella munita succendit. ꝛ* abohalit *de campo alco*be[m] *ad fluuium urbicum* nuntios *regi* . A. *direxit rogans ut filium suum albucacen*[n] *quem rex adhuc tenebat reciperet* et *sic filiam zimahel ibenmuze qm̄*[o] *de corduba patri suo causa pacis adduxerant: pariter fortun*[p] *iben alazela quem in tutela arte ceperat regi* .A. *direxit et sic* per[q] p̄dictos[r] *ꝛ per munera. filium suum* recipit[s] *et per* filium[t] *urbicum usque in* ceiam[u] *uiam fe*cerunt *ꝛ mense septembrio* cordobam. *unde marcio. exierant* redierunt. *Sed postea rex.* A'. *ipsos de benicaz*in *pro filio* abhohalit *amicis suis sine precio* gratis *dedit.*

54. (Albelda, § 71) *Supradict*is *ababdella filius* lupi[v] pro *amicicia* quam cum *cordubensi*bus habebat: *in odium uertitur t*iorum *suorum* unde *inter* eum et illos *orta* est pugna grauis. ꝛ pro *contumatia ababdelle* ipsa *hyeme tius* eius ci*mahel* iben muza ꝛ *congermanus* eius ci*mahel* iber[x] fortun[y]. *mouerunt*

a) G. 1 : *nonagentesima.* — *b)* G. 1 : *direptus.* — *c) Sic* G. 1 ; Albelda : *Cordoba.* — *d)* Albelda : *aduersus Cordobenses.* — *e)* Le second *t* et le second *i* pointés, avec *n* au-dessus. G. 1 et Albelda : *fortunio.* — *f)* Albelda : *noster,* au lieu de *Aldefonsi regis.* — *g)* G. 1 : *Rigila*; Albelda : *Vigila.* — *h)* G. 1 : *zemenis.* — *i)* Albelda : *Ponte curbum.* — *j)* G. 1 : *seg'ci.* — *k)* G. 1 : *abohaliz.* — *l)* Albelda : *Viros aspexerat Regios longe a Civitate XV millibus ipsa hostis trans flumen Estoræ.* — *m)* Albelda : *Alcopæ.* — *n)* G. 1 : *Albucanen* ; Albelda : *Abulkazem.* — *o)* Albelda : *filium...quem.* — *p)* Albelda *Furtum.* — *q)* G. 1 om. — *r)* G. 1 : *perdictos.* — *s)* G. 1 : *recepit.* — *t) Sic* G. 1 ; Albelda : *super fluuium.* — *u)* Albelda : *Zelam.* — *v)* Albelda : *Iub.* — *x) Sic* G. 1. — *y)* Abelda : *Iben Furtum.*

50. 1. C'est ce que se refuse à admettre le P. Tailhan (*Nouveaux Mélanges*, p. 285, n. 2). Il y a *creandum* dans Albelda (esp. *criar*), et notre variante ne change rien au sens. Il est possible qu'il y ait là une interpolation ; le P. Tailhan le veut parce qu'il n'y retrouve pas ses rimes. Mais la question est de savoir si le fait affirmé par l'interpolateur est faux. Notons que le manuscrit d'Albelda fut copié cinquante-deux ans seulement après la mort d'Ordoño II.

53. 1. Cf. § 74, n. 3.

53. 2. La leçon de G. 1, *per dictos*, est la bonne : « par la persuasion ».

exercitum circiter. VII. *milia contra* illum qui *eos in fragosa loca expectabat. Sic ambo cimaheles leuitate ducti: in fragosum montem ubi eum esse cognouerunt: cum paucis ascenderunt. Ababdella* uero *precipiti cursu ad eos irruente*: *fugam arripuerunt. Ibique* cimahel *iben fortun. ex quo*[a] corruens. *statim captus est. Multisque ex ydoneis benicazi ibidem captis* alius *exercitus plana consistens: fugiendo euasit.*

55. (Albelda, § 72) *Ababdella uero acta uictoria*: oms *quos cepit* ad *suum castrum becaria*[b]: *ferro uinctos transmisit. Progressus inde: cesaragustam uenit. eamque sub nomine*[c] *pacis sine* armis captam. *suo iuri subiecit. ꝛ statim nuntios cordobam misit. quasi* pro *regis grā hec fecisset. ꝛ* illi *fideles*[d] *in omnibus* extitisset[e]. *Sed cum a rege cordubense ipsa ciuitas. ꝛ ipsi quos ceperat peterentur. ꝛ h' ababdella* prorsus *renueret: mox cordobenses in iram commoti: et isti in* ^con^*cordiam sunt* conuersi. *Tunc ababdella tium dimisit et* pro *inde castrum ualterre ab* eo *accepit. Congermanum dimittens similiter. tutelam*[f]. *ꝛ castrum scī stephani ab eo accepit: ꝛ cesaraugustam* quam (fol. 40) *ceperant.* nll'i dedit.

56. (Albelda, § 73) *Ipsisque diebus multas persecutiones. ꝛ pugnas a comitibus castelle ꝛ alaue. Didaco. ꝛ uigila* perpessus. de[g] *se ualde opprimi ab* illis *uidit. legatos pro pace regi.* a°. *sepius dirigens*: non eam *firmam* habere potuit quamuis ipse in amicitiam perseueraret[1].

57. (Albelda, § 74) Rursus *in era. DCCCC. XXI.* pre*fatus almundar. mahomat regis filius. cum* prefato *duce abhalit*[h]. *ꝛ cum omnis excercitu* hyspanie *a patre suo directus*[i]: dum *ad cesaraugustam* peruenit. *ababdellam intus inuenit.* duobusque *tantum diebus ibi*dem *pugnauit. Labores ꝛ arbusta diripuit. non* tm̄ in *cesaragusta. sed ꝯ in omni terra de benickaci similiter* fecit. *Degium ex parte*[j] *intrauit et predauit. sed* de *castris* et *ciuitatibus nullam cepit.* Inde *terminos regni* nrī *intrauit. Primumque ad castrum celloricum pugnauit.* ubi de *suis ml'tis* perdidit *interfectos. Vigila comes muniebat ipsum castrum.*

58. (Albelda, § 75) Deinde *ad pontem curruū uenit. ibique* non[k] *sua uoluntate pugnare cepit. sed tercia die ualde uictus: inde recessit. Castrum sigerici*[l] *munitum* ^in^*ueniens*: *nichil* ibidem fecit. *Augusto mense ad legioñ terminos accessit. Sed dum regem. Ald'. in eadem urbe eē aiudiuit*[m]. *ꝛ quia in sublantio castro cum eisdem preliari iam definitum eē comperit: de fluuio* ceya *nocte p̄mouit. ꝛ lucescente die: ad ipsum peruenit. añquam exercitus* legioñ *illuc perrexisset sed nichil in eo* n^i^ *uacuas domos inuenit. Rex* autem. A'. *cum alacritate ad urbem alio die* cum eis *pugnaturus sperabat. Sed ipsa hostis non tm̄ ad legionem non uenit: sed ꝛ uiam pterriti*[n] *anni nullatenus arripuit. nec estolam*[o] *fluuium* transiit. *sed per*[p] *castrum coyancam ad ceya iterum* est *reuersa. domumque scō ꝯ facundi ꝛ primitiui. fun*ditus subuerterunt[q]. *Sicque retro* gradientes: *per portum*[r] *qui balat coma* rtti[s] *dicitur: in yspaniā sunt* reuersi. *Ipse* quoque

a) Sic G. 1 ; Albelda : *ex equo.* — *b)* G. 1 : *betaria.* — *c)* G. 1 : *mje (misericordie).* — *d)* G. 1 : *fidelis.* — *e)* G. 1 : *stetisset.* — *f)* G. 1 : *tellam.* — *g)* *Id.* G. 1 ; Albelda : *dum.* — *h)* Albelda : *Abohalit.* — *i)* G. 1 : *direptus.* — *j)* G. 1 : *patre.* — *k)* Albelda omet *non.* — *l)* G. 1 : *seg'ici.* — *m)* *Sic*; G. 1 : *audiuit.* — *n)* Albelda : *praeteriti.* — *o)* G. 1 : *stollam.* — *p)* G. 1 om. — *q)* G. 1 : *subuerterium.* — *r)* G. 1 : *procum.* — *s)* G. 1 *balat coma un* (?); Albelda : *Balatcomalti.*

56. 1. **Albelda :** « sed adhuc hucusque a Principe nullatenus pacem accipit firmam. Ille tamen in nostra amicitate persistit & persistere velet : sed Rex noster ei adhuc non consentit ».

abhoalit quamdiu *in terminis legioñ fuit*: cūm rege. A'. *pacem habere* postulans: < non potuit obtinere. Ababdella quoque in amicitiam antiquam uolens admitti: spretus est et repulsus[1].

59. Interea sub era. DCCCC.XXX VIIII. congregato ɀ cet'a ut supra atque >[1]

(Silos, § 52) *inde reuersus: astoricam uenit. atq; a filio suo garsiano petiuit. ut adhuc ul' semel sarracenos persequeretur. Et* (fol. 40ᵛᵒ)[2] multo[a] *agmine ɔgregato. prexit ml'tasq; strages fec̄. ɀ cū magna uictoria regress' est. Atq; cemorā ueniens: proprio morbo* decessit. « § 15 ɀ astoricam simul cū uxore sua » regina « domna xemena sepultus fuit. » deinde « tn̄slatus » *oueto in pace quiescit. sub aula sc̄e marie d'i genit'cis.* ℞. *ann̄. XLIX. Era. DCCCC. X. VIII*[3].

60. (Silos, 53) *Aldefonso defuncto: garsias fili' ei'*[1] *successit in regnum. Primo anno regni sui maximū augm̄*[b] *aggregauit. ɀ ad pseq̄ndum arabes properauit. dedit illi dn̄s uictoriā predauit. ustulauit. ɀ ml'ta mancipia secum adtraxit. insup et regē aiolas gladio cepit. ɀ dum uenit in locū qui d'r altremulo. negligentia custodū aufugit. Rex u° reḡ. annos. III. m̄se. I. morbo proprio cemorā decessit. Era. DCCCC. LI*[2].

61. (Silos, § 54) *Garciano mortuo:* Era. **DCCCC**. **L**. **I**. *fr' ei' ordoni' ex parte galletie ueniens adeptus est regnū. Magnū int'im.* < Era DCCCC. LIII. > *augm̄ cordubense una cū alcaide noı̄e abulabaz*[c]*: ad castellū ripe dorii qd' d'r scı̄ steph'i uenit*[1]. *Rex u° ordoni' h' audiens. ut erat uir bellicos' magno ex'citu agg'gato. illuc festin' prexit. Et confligentib; ad inuicē: dedit dn̄s t'umphum catholico regi. ɀ deleuit eos usq; mingentē ad parietē*[d] *Ip̄m quidē augm̄. cū supradc̄o alcayde corruit ei' capite truncato. Etiam alium regē crassū int'fecit. abulmutarat et reu'sus est rex cum magno t'umpho ad sedē suā legionensē*[2]. < Era DCCCC. LVII. >

a) Id. Sampiro, § 15. — *b) Sic* G. 1 *(agmen)*. — *c)* G. 1 : *abulabat*. — *d)* G. 1 : *pariente*.

58. 1. Cette phrase est substituée à ce que la Chr. d'Albelda dit de l'ambassade du prêtre tolédan Dulcidius à Cordoue « unde adhucusque non est reuersus Novembrio discurrente ».

59. 1. Renvoi au § 45.

59. 2. Le folio 40ᵛᵒ (A. 189) est reproduit avec les abréviations sans exception, sauf pour celle de *pro*.

59. 3. Dans ce § 59, on retrouve la deuxième moitié du § 15 de Sampiro, avec un mot *(multo)* qui n'est pas dans Silos, et un mot *(perrexit)* qui est dans Silos et non dans Sampiro. Il y manque, après « sepultus fuit », les mots « pro quo exorandus... mereatur » (Sampiro), qui ne sont d'ailleurs qu'une sorte de prière.

60. 1. Nous revenons à García, puis (§ 61) à Ordoño II (cf. § 33).

60. 2. Sampiro, § 16, est identique, sauf : 1° qu'on y trouve, après *decessit*, ces mots mis en italiques par Flórez : « & Oveti cum aliis Regibus sepultus fuit » ; 2° que l'*Era* marquée est DCCCCLII. De même Luc (p. 80, l. 40-48), qui suit de plus près que Rodrigue (IV, 20).

61. 1. Cette guerre a déjà été exposée d'une autre façon aux § 37 et 38.

61. 2. Même texte dans Sampiro, § 17, sauf les ères, qui n'y sont pas, non plus que dans Silos, *dimicantibus* au lieu de *confligentibus*, *interfecit* omis ici avant *delevit*. Les noms des chefs maures sont écrits *Ablapaz* et *Almotarrap*. Après « sedem Legionensem » vient dans Sampiro un long passage mis entre crochets par Flórez et omis dans Silos comme ici.

62. (Silos, § 55)[1] *Deinde alia azeifa*[2] *uenit. ad locū quē uocitant mitonia*[a]. *z int' se conflictantes. ac plium mouentes*[b]: *corruerī ex ambab' partib;*[3] *ut ait dd. uarii s. euent' belli. Ex hinc in anno t'cio.* < Era. DCCCC. LVIII. > *t'cia uenit azeifa ad locum quē dicunt mois* « § 18 Quo audito pampil'[c] garsea rex. regis sanctii fili'. » *Rex u° sancti'. garsia*[d] *fili'*[4]: *misit ad regē dominū ordoniu. ut adiuuaret eū cont aciēs agarenoℛ. Rex u° prexit cū magno psidio. z obuiauer't s' in ualle*[e] *que d'r iuncaria. Et ut ad solet pecco impediente: ml'ti corruerī. ex nr'is. Etiam duo epi* (fol. 41) *dultius*[f] « salamanticensis. » *z ermogius* « tudensis » *ibidem sunt comp'hensi. z corduba s̄ adducti. Pro isto ermogio epo. ingressus fuit sobrinus scs pelagius carcerem*[5] *qui postea peruenit ad martirium.* < Era DCCCC. LXIIII. > *Quos epos pfatus rex adhuc uiuentes adduxit. At uero rex ipse ordonius cogitans quatinus ista*[g] *uindicaret congregato magno exercitu iussit arma componi. z in eorum terra que dicitur sintilia: strages multas fec. terram deppl'auit z*[h] *castella multa in ore gladii cepit. hec s̄ farmalon. eliph*[i]. *palmatio z castellion. z magnantia depdauit.* (Silos, § 56) *Si q'dem z alia multa qd' longum est pnotare. intm*[j] *ut unius diei spatio: non peruenit ad cordubam. Exinde remeans cū magno t'umpho cemorā: inuenit reginam.* « dnam mūnia » *domnā geluirā*[6] *defunctam.* « ex qua genuit aldefons'. z Ramir'. » *Et quantum habuit gaudium triumpho. tantū gestauit tristiciā de*[k] *regine*[l]. *Aliam q°; dux uxorē ex partibus gallecie noīe* agaruntū *que postea fuit ab eo spreta q2 n̄ placebat ei z postea tenuit inde ɔfess'*[7]. *dignam. Et quidem rex ordonius ut erat prouidus z pfectus: misit tc temporis burgis pro comitibus. Nuno fredinandez. Abolmondar. albo. z filio eius didaco. z fredenando assurez.* qui tc castellam regebant[8]. Qui *uenerunt ad iunctam regis in riuo carrione. loco dicto tebulare*[9].

a) Sampiro : *mundonia*. — *b)* G. 1 om. — *c)* G. 1 : *pampilis*. — *d)* G. 1 *garsiā*. — *e)* G. 1 : *ualde*. — *f)* Silos et Sampiro : *Dulcidius*. — *g)* Silos : *ista contrairet primo uindicaret*. Sampiro : *ista contrairet*. — *h)* G. 1 : z. — *i)* G. 1 : *epph*. — *j)* *in tantum*. — *k)* G. 1 om. *de*. — *l)* Sampiro et Silos : *de reginæ letho*.

62. 1. Sampiro, § 18, de même, moins les trois premiers mots et quelques variantes notables.

62. 2. Sur le sens de ce mot et une curieuse méprise à laquelle il a donné l'occasion dans une inscription de Cardeña, voir Dozy, *Recherches*, t. I, p. 153. Même méprise dans la Chronique de Cardeña (*Esp. sagr.*, t. XXIII, p. 371).

62. 3. Sampiro : « corruerunt ibi multi ex nostris ». Cette différence significative entre le texte de Sampiro dans Pélage d'une part, et le texte de Silos et de notre Chronique d'autre part, est à retenir.

62. 4. Comment expliquer qu'ici notre texte reproduise à la fois celui de Sampiro et celui de Silos, lesquels sont contradictoires? La date donnée, *Era* DCCCCLVIII (920), désigne bien le *Sanctius garsiez maior cognomento auarca* (905-924) des *Généalogies* (voir plus loin) et non son fils *Garsias cognomento tremulosus* (924-970). C'est donc le *Silense* qui est d'accord avec les *Généalogies*.

62. 5. Sampiro : « ...Pelagius Cordubam. Deinde posuerunt eum in carcere... »

62. 6. Encore une contamination bizarre des deux textes de Sampiro et de Silos. Cf. Rodrigue, IV, 22.

62. 7. *Confessus:* le sens est évidemment qu'il reconnut ensuite qu'elle ne s'était pas rendue indigne. Est-il plus satisfaisant que celui que donne la phrase du *Silense:* « tenuit inde *confessionem* dignam »?

62. 8. Sampiro, § 19, et Silos : « qui tunc eamdem terram regere videbantur ». Sampiro ajoute : « et erant ei rebelles ».

62. 9. Sampiro « ad palacium Regis... tejiare ». Cf. Dozy, *Hist. des Musulmans d'Esp.*, t. III, p. 64, n. 2. Silos continue : « & ut ait agiographa, cor Regis, & cursus aquarum in manu Domini; nullo sciente... » De même Sampiro.

Et nll'o n[i] *consiliariis* regis *sciente:* capti. *uincti. cathenati. ad sedē regiā legionensē* ŝ *adducti.* ꝛ *carcere trusi* atque necare ꝑcepit.

63. (Silos, § 57) *Interea rex garceanus* ad regem ordonium *nuntios* misit *ut pgeret ad pfidorum urbes naieram.* ꝛ *begueram debellandas.* Qui *magno exercitu* ueniens: expugnauit. *oppressit. cepit supradcām naieram que ab antiquo trictio uocabatur. Tūc* accepit *filiam* eius *in uxorem nomine sanctiam conuenientem.* ꝛ placentem *sibi.* ꝛ *cum magna uictoria ad sedem suam uenit. Regnauit annos. VIIII. mses. VI. Progrediens de cemora: morbo proprio decessit.* ꝛ *quiescit. in aula scē marie uirginis sedis legionensis.* **Era DCCCC. LX. II.**

64. (Silos, § 58) *Ordonio defuncto. Froilanus fr̄ eius*[1] *successit in regno* « § 20 et dux̄ (Fol. 41[vo]) uxorem nomine mūnia domna ex qua gen̄ aldef'. Ordonium. ꝛ ramirum. ꝛ gen̄ acenare sed non ex legitimo coniugio. » Et *propter paucitatem dierum: nullam uictoriam fec̄. nullos* hostis[a] *exercuit. nisi quod ut autumant filios olmundi*[b]. nobil' *sine culpa* trucidare[2] *iussit.* ꝛ *ut dicunt. i'to* diei[c] *iuditio festinus regno caruit*[d]. *q2 ep̄m* « legionensē » *nomine frunimium*[e]: *post occasionem fr'm*[f] *ab'q; culpa in exilium misit.* ꝛ *ob hoc ad breuiatum est regnum* « ꝛ plen' lepre. » *ac breuiter uitam finiuit.* ꝛ *morbo proprio decessit*[3]. *Regnauit an̄n. I. m̄sib;. II.*

65. (Chr. Iriense, § 8). Huius tempore *mortuo gundesindo ep̄o in sede b'ti iacobi apl' i ermigild'. VI. consecratur ep̄c. Qui ut fertur lumbos non habuit ꝑcinctos.* ꝛ[g] *lucernam ardentem p̄ manibus habuit d's nouit*[h]. *Cuius economus a quadam uidua. VIII. filios habentē uacc̄ tulit.* ꝛ *quoquine* occidendam *dedit. Que cum lacrimis ad pedes pontificis se proiecit sed nullam misericordiam consecuta est. De cuius carne* pro in cesu [i] *accepto transgulatus miserabiliter obiit*[1]. < **Era. DCCCC. LXIII** >.

66. (Silos, § 59) *Mortuo froyla: aldefonsus*[1] *filius domni ordonii: adeptus est sceptra patria*[j]. « § 21 ꝛ dux̄ uxorem ex qua gen̄ ordonium[k]. nomine » < onecam[2]. filiā reg' pampil' sanctii auarca. > *huic consistenti in regno: uoluntas euenit. arripiendi uiam confessionis. Et in talibus operibus satagens: nuntios misit pro fratre suo ramiro. in partes uisei*[3]. *dicens qual'r uellet a regno discedere.* ꝛ *fr̄ suo tribuere. Venit quidem raymirus*[l] *in cemoram. cum omni exercitu magnatum suorum.* ꝛ *suscepit regnum. Fratre quidem eius properante ad monasterium in locum qui d'r domnis scīs crepudinem*[m] *aluei ceie*[4]. *Qui ranimirus* deinde *exercitum mouit ad persequendum*

a) G. 1 : *hostil'.* — *b) Id.* Sampiro; Silos : *Olimundi.* — *c)* G. 1 : *d'i (iusto dei).* — *d)* G. 1 : *claruit.* — *e)* G. 1 : *frunimin̄ē.* — *f)* G. 1 : *fun̄.* — *g)* Chr. Iriense : ꝛ *si lucernam.* — *h)* G. 1 : *uenit.* — *i)* G. 1 : *cessu.* Chr. Iriense : *primo morsu.* — *j)* G. 1 : *paterna.* — *k)* G. 1 et Sampiro ajoutent *malum.* — *l)* G. 1 : *ramirus.* — *m)* Sampiro et Silos : *super crepudinem.*

64. 1. Froila II (924-925).

64. 2. De même Sampiro : « ...nobilis sine culpa trucidare... »

64. 3. Encore ici on retrouve quelques mots de Sampiro (§ 20) qui ne sont pas dans Silos : *legionensem* et *plenus lepra;* mais il manque ces deux additions mises entre crochets par Flórez : « non rememoravit Domitianum... nolite malignari »; « et sepultus est juxta fratrem suum Legione ».

65. 1. Même histoire dans l'*Hist. Compost.*, § 5. L'ère qui suit est évidemment celle de la mort de Froyla.

66. 1. Alfonso IV (925-930).

66. 2. Sampiro : *Xemenam.* Cf. *Généalogies*, § 12.

66. 3. Sampiro, § 21 : *Virci* (vulgo Vierzo, note Flórez). Il faut *Visei* (Dozy, *Rech.*, t. I, p. 150).

66. 4. Sahagun (Flórez). Sampiro ajoute : « Monachus fit ». Cf. Dozy, t. I, p. 151.

arabes. Zemoramque ingressum: *nuntius illi uenit. q*[a] *f'r aldefonsus ex monasterio progressus*: *legionis regnum ēēt it'm*[b] *adeptus. hoc audiens rex*: *ira comotus. iussit intonare bucinis uibrare hastas. it'm legionem remeans festinus: obsedit eum die ac nocte usq°; illum cepit. z conp̄hensum iubet ergastulo retrudi. arte quidem facta. oms magnates asturiensium nuntios* (folio 42) *miserunt*: *pro supradc̄o principe ranimiro. Ille u° asturias ingressus. cepid* om̄s *filios froylani* « f̄ris domni ordonii ». *Aldefonsum qui sceptra patria*[c] *regredere uidebatur*[6]. *z ordonium. z ranimirum: secum adduxit. pariterque cum fratre suo suprafato aldefonso qui ergastulo tenebatur coniunxit. z om̄s simł' in uno die orbare*[d] *p̄cepit. Regnauerat quidem aldefonsus annos. VII. z m̄ses. VII. Era DCCCC. LXVIIII.*

67. (Silos. § 60) *Ranimirus*[e] [1] *securus regnans: consilium iniit cum omnibus magnatibus sui regni qual'r caldeoꝝ ingrederetur terram. z coadunato exercitu. pgens ad ciuitatem que d'r magerita: confregit muros eius. z maximas fecit strages*: *dn̄ica* die *clem̄tia* d'i *adiuuante*[f]. *reūersus ē in domū suam cum uictoria in pace. Legione uero consedenti*: < in eRa. DCCCC. L. XX. I. > *nuntius uenit a frenando gundisalui*[g] *ex azeifa grandi que*[2] *properabat ad castellam. Quo audito exercitum. mouit rex. z obuiam ill' exiuit in loco qui d'r oxoma. ac nom̄ dn̄i inuocando*: *acies ordinare iussit et om̄s uiros ad bellūm p̄parare p̄cepit. dedit illi dn̄s uictoriam magnam partim ex eis occidit*[h]. *partim multa milia captiuorum secum adduxit. z reuersus* est *ad propriam sedem cum uictoria magna. Post hec ranimirus congregato exercitu cesaragustam prex̄. Rex namque sarracenorum abhohaia regi magno ranimiro colla submisit. z om̄e terram ditioni regis nostri subiugauit. abderramam regi suo* cordubensi *mentitus est. z regi catholico cum omnibus suis. se tradidit.*

68. (Silos, § 61) *Rex ipse noster ut erat fortis et potens*: *omnia castella abohaya que habebat. infesta*: *edomuit*: *illi tradidit. Et reuersus est legionem cum magna uictoria. Abohayha iterum regem ranimirum fefellit. z* ad *abderraamam pro pace misit.* « § 22 Et it'm uenerunt sarraceni cordobensis: [1] » *cum magno exercitu septimancas properauit.* « Tunc ostendit d's signum magnum in celo et reuersus est sol in tenebras in uniuerso mundo p unam horam » < diei. > *Rex nr̄ catholicus h' audiens*: *illuc ire disposuit. cum magno exercitu .z ibidē confligentibus*[2] *ad inuicem*: *dedit dn̄s* (fol. 42 v°) *uictoriam regi catholico.* f'r .IIII.[i] *imminente festo scoꝝ iusti et pastoris* < eRa. DCCCC. LXXI.[j] > *deleta s̄ ex eis .LXXX. milia* maurorum[3]. *Etiam ipse abohaya rex agarenorum ibid' a nris comprehensus* est *z legionem aduectus.*

a) G. 1 : *qui.* — b) *iterum* — c) G. 1 : *paterna.* — d) Silos : *oculis orbare*; Sampiro : *orbare oculis.* — e) G. 1 : *Remiro.* — f) *Id.* Sampiro ; Silos : *dominica clementia adiuuante.* — g) G. 1 : *guldisalui.* — h) G. 1 : *occide.* — i) *feria IIII.* Silos : *secunda feria*; Sampiro : *qualiter die II. feria.* — j) G. 1 : *DCCCC.LXXXI* (le 3e *X* gratté). Lire *DCCCC.LXXVII*?

66. 6. « Qui... uidebatur » manque dans Sampiro. L'Alphonse dont il est question ici serait le fils aîné de Froyla (cf. II, § 64 et 71). La Chronique générale (§ 685) est conforme et ajoute que Ramiro fonda un monastère près de Léon en l'honneur de saint Julien et qu'il y mit son frère et ses neveux pour qu'ils y vécussent avec tout le confort possible.

67. 1. Ramiro II (930-950).

67. 2. Sampiro (§ 22) : « ...Gundizalvo exercitus grandis qui... ».

68. 1. Sampiro (§ 22) ajoute « et fregerunt Soutus Covas ».

68. 2. Sampiro : *dimicantibus* (cf. II, 61, note 2).

68. 3. *Id.* Sampiro. Sur cette bataille, cf. Dozy, *Recherches*, t. I, p. 156.

z ergastulo trusus. z q2 mentitus est dño ranimiro: comprehensus ē recto iuditio d'i .Illi u° qui remanserant. itinere arrepto: in fugam uersi sunt. Rege uero illos psequente. z dum ipi pueuerī ad urbem que d'r alhandega: a nostris ibidem comprehensi. z extincti s̄. Ipse uero rex abderachmam: semiuiuus euasit. Vñ nri multa attulert spolia. aurum uidelicet et argentum: et uestes pciosas, Rex q'dē iam securus prexit ad domum suam: cum uictoria magna in pace. < deinde post multos dies [4]. >

69. (Silos, § 62) *Postea scd'o m̄se* azeypham. « § 23. I. ex'citus » *ad ripam turmi ire disposuit*[a] *.z ciuitates desertas ibidem ppul'auit. He sunt*[b] *salamantica sedes antique castrorum. Letesma. Rippas. Balneos. Alhandega. Penna. z alia plurima castella: qd' longum est pnotare.* « Tunc tp̄ris populauit Rod'icus comes amayam et p̄dauit[c] asturias et partes[d] sc̄e iuliane. Popl'auit z didacus comes burgis[e]. z °uirnam p iussionē regis. Popl'aurt autem comes munius[f] munioni raudam. z gundissaluo fernandez. azcam. cluniam. z sc̄m steph'm[g] z gundissaluu telliz[h] ozomā .z ferrandus gonzaluiz[i] ciuitatem que d'r septēpublica[1]. » *his pactis:* fre*denand' gundissalui z didacus munionis. contra regem domnū*[j] *raynimirum tyrannidem gessert: nec non z bellum parauerunt. Ille u° rex ut erat prudens et fortis comp̄hendit eos .z unum. in legionē. alt'm* in *gordone: ferre*[k] *uinctos carc'e trusit. Multo quidem tp̄re transacto. iuramto regi dato* « z omnia que habebant. » *exiert de ergastulo. Tunc ordonius filius regis* ranimiri *sortitus est. filiam* fre*denandi* « gundissalui » *in coniugio noīe urracā. Et ranimirus qui erat rex mittissimus.* « ex tarasia cognomento florentina gen̄ sanctium et geloiram[l]. (§ 24) Prefatus namque rex » *filiam suam geluiram*

a) G. 1 : *desposuit.* — b) G. 1 om. — c) Sampiro : *populauit.* — d) Sampiro : *in partibus.* — e) Sampiro : *burgos.* — f) Sampiro : *munnius.* — g) Sampiro : *& Gundisaluus Ferdinandi Aucam, Cluniam & Sanctum Stephanum.* — h) G. 1 : *tellit.* — i) G. 1 : *goncaluit.* — j) G. 1 : *dōpnum* (fréquent). — k) Silos et Sampiro et G. 1 : *ferro.* — l) *Id.* G. 1, mais *Geluiram* ; Sampiro : *Ordonium, Sanctium & Geloiram.*

68. 4. Ces mots semblent empruntés au paragraphe suivant (23) de Sampiro, qui commence : « Deinde post duos menses ».

69. 1. Cf. *Annales Compostel.* : « Era DCCCXCVIII. Populavit Rodericus comes Amajam mandato Ordoni Regis. Era DCCCCXXII. Populavit Didacus omes Burgos mandato Aldephonsi Regis ». Cf. plus haut II, § 47. — *An. Toled. I* : « Pobló el Conde D. Diago à Burgos, è Ovierna, Era DCCCC... Pobló el Conde Rodrigo Amaya Era DCCCCXX. Pobló Nuño Nuñez à Roda, è Gonzalo Tellez Osma, è Cozia, è Clunia, e Sant Esteban cerca de Duero, Era DCCCCLXXVI... Pobló el conde D. Fernand Gonzalez a Sepolvieja, Era DCCCCLXXIX. — *Chronicon de Cardeña* : « Era de DCCCLXIV. años fue poblada Amaya, è poblóla el Conde D. Rodrigo por mandado del Rey Di Ordoño... Era de DCCCCXX. fue poblada Amaya por el conde D. Rodrigo : è otrosi pobló el Conde D. Diego à Ovirna. Era de DCCCCXXVIII. pobló el Conde Fernan Gonzalez à Sepulvega ...Era de DCCCCL. pobló Muño Nuñez à Roda, è Gonzalo Telliz à Osma, è Gonzalo Ferrandez à Aza, è Clunia, è à Sant Esteban. » — Risco (*Historia de la ciudad y corte de Leon*, p. 196) rapproche de ce passage de Sampiro, évidemment interpolé, un fragment de chronique écrit en tête d'un manuscrit wisigothique de San Isidro de Leon (de 1058, cf. *id.*, *Iglesia de Leon*, p. 156; aujourd'hui à la Bibl. nacional de Madrid, Réserve 4-1). Cf. mon introduction p. 142. C'est bien, semble-t-il, de ce fragment qu'a été tirée l'interpolation ci-dessus, évidemment mal placée, puisque, comme dit Risco, sauf le repeuplement de Sepulvega, qui, d'après le fragment en question, eut lieu en 946, tous les autres faits signalés ici ont eu lieu, toujours d'après le même fragment et aussi d'après les autres Chroniques, avant l'avènement de Ramiro II. — A la fin de cette addition, Sampiro ajoute : « cum Dei auxilio ». — « Populavit Rodericus comes Amayam » se retrouve déjà au § II, 24.

deo dicauit. ⁊ sub noīe[a] *eiusdem monasterium intra urbem legionensem mire* (fol. 43) *magnitudinis construxit: in honore sc̄i saluatoris: iuxta palatium regis. Alia quidem monasteria in nomine sc̄i Andréé* apl'i *.⁊ sc̄i xp̄ofori hedificauit : sub ripam fluminis ceye. ali' sup ripam dorii. in noīe sc̄e marie hedificauit. Aliud .⁊, monasterium in sua hereditate propria in noie sc̄e*[b] *michael arcangeli super fluuium nomine ormam*[2]. *Anno* autem *regni sui .XIX. consilio inito.exercitu aggregato: prexit euoluere*[3] *ciuitatem agarenorum. que n̄c a populis talauera uocitatur. Et bello inito occidit .ibidem .XII. milia. ⁊ asportauit .VII. milia captiuorum .⁊ reuersus est ad propria cum uictoria. Et tunc ouetum ire disposuit .⁊ illic grauiter egrotaū. Ad legionem reuersus accepit confessionem ab ep̄is. ⁊ abb'ib;. ualde eos exortatus*[4]*: ⁊ uespe apparitionis dn̄i ipē se ex proprio regno abstulit .⁊ dixit. Nudus egressus sum de utero matris méé. nudus reuertar illuc. dn̄s adiutor m̄s n̄ timebo quid faciat m*ⁱ *homo*[5]. *Propᵗo morbo decessit .⁊ quiescit in sarchofago iuxta eccl' iam sc̄i saluatoris ad cimit'ium qd' construx̄ filie sue domne geluire. Regnauit annos XIX. m̄ses II. dies. XXV.* ***Era DCCCC. LXXXVIII***[6]. < Ranimirus iste duas habuit uxores. prima galleca fuit .ex qua gen̄ regem ordonium. Scd'a uº nauarra fuit que uocabatur urraca et ex ista genuit. Sanctium ranimiri. ⁊ dn̄am eluiram deo deuotam.[7] >

70. (Silos, § 63) *Ranimiro defuncto: filius eius ordonius*[1] *sceptra paterna est adeptus. Uir satis prudens .⁊ in exercendis disponendisque exercitibus nimis sapiens.* < Iste huit' uxorem sanctiam. filiam regis pampil'. Sancii auarca. que ab illo relicta : nupsit comiti alauensium albaro. deinde comiti. deinde comiti[d] cast' Fernando gondissalui[2]. > *Fr̄ quidem eius noīe sanctius consilio inito*[e] *una cum auuncl'o suo noīe garsiano rege pampilonensium : nec n̄ fredenandus gundissalui burgensium comes. unusquisque cum exercitu suo legionem accessert. qualiter ordonium a regno expellerent: et sanctium fr̄em eius in regno confirmarent. Quo audito* (fol. 43ᵛ) *rex ordonius satis exercitatus stetit suasque ciuitales defensauit et regni sceptra uindicauit.* « § 25 Vxorem[f] propriam nomine urracam filiam iam dicti comitis fredenandi reliquit[3]. » *His supradictis remeantibus ad propriam:* « aliam duxit

a) G. 1 : n̄n̄. — b) *Sancti.* — c) *habuit* (G. 1 : *h'uie*). — d) *Sic*, mais non G. 1. — e) *Id.* Sampiro : Silos : *iniquo.* — f) G. 1 : *Vxoriam.*

69. 2. Sampiro ajoute : « cujus nomen est Destriana ».

69. 3. *Id.* Silos. Sampiro : *Elboram* (la bonne leçon évidemment).

69. 4. Sampiro : « reversus ab omnibus Episcopis, Abbatibus valde exhortatus, confessionem accepit ».

69. 5. Sampiro ajoute : « Regnum obtinuit feliciter in terra, & ut erat amator hominum, Regnum obtinet in cælo, [ut] amator Angelorum. »

69. 6. Sur cette date, voir Dozy, *Recherches*, t. I, p. 170.

69. 7. Morales (*Coronica* XVI, x, 4 ; XII, 2 ; XVII, 2) et Flórez (*Memorias de las Reynas catholicas*, t. I, p. 99) ont essayé de résoudre chacun à sa manière la question des femmes de Ramiro. Risco (*Hist. de la ciudad de Leon*, p. 200) se contente d'approuver Flórez, et M. de Béthencourt (p. 262) ne décide rien. Urraca apparaît dans les diplômes de 934 à 946 ; Teresa « la Florentina », seulement dans l'interpolation de Sampiro (passée dans notre Chronique, Luc et Rodrigue). D'autres documents cités par Sandoval (*Cinco obispos*, p. 271) nomment une Gimena.

70. 1. Ordoño III (950-955).

70. 2. Cf. § 71 et les *Généalogies*, § 12.

70. 3. Cf. § 69 : « Tunc Ordonius... sortitus est filiam fredenandi gundissalui... » Il est facile de voir que les copistes de A. 189 et de G. 1, ou plutôt celui de leur proto-

uxorem noie geluiram ex qua genuit vermund' regē qui podagricus fuit. » *Ipse quidem rex ordonius magno exercitu aggregato: galletiam[a]. Olixibonam depdauit .z multa spolia simul cum captiuis secum adduxit .z adduxit[b] .z ad sedem regiam cū pace et uictoria rediit. Fredenandus u° supradictus. quia socer eius erat: uolens nolens. cum magno metu: ad eiusdem seruitium properauit. Rex g° regnauit annos .V. mses. VII. propria morte urbe cemora[c] decessit .z legione quiescit*[4]. *iuxta aulam sci saluatoris. iuxta sarchofagum patris sui ranimiri regis. ERa. DCCCC.XC.III*[5].

71. (Silos, § 64) *Ordonio defuncto: fr eius santius*[1] *ranimiri filius. pacifice apicem regni sui suscepit. Annoque idem*[2] *regni sui expleto: quadam arte. exercitus conjuratione ex legione egressus: pampiloniam puenit* « iuss'. » ac *missis*[3] *nuntiis*[d]*: una cum consensu auuncl'i garsiani regis. ad regem cordubensem abderrachmā ire iuss' est. Oms u° magnantes*[e] *regni eius consilio inito. una cum fredenando burgensium comite. regem ordonium malum elegeřt in regnum aldefonsi regis filium. Qui* scilicet aldefonsus *orbatus fuerat cum fr'ib; suis*[4]. *Fredenandus quidem comes. dedit ei filiam suam uxorem. relictam ab ordonio ranimiro.*[f] < huius ordonii regis. anno regni[g] .V. era .DCCCC. XC[h]. VIII. Predictus comes .f. gonzaluet[i] fuit capt' et filii ei' in cironia. in eccl'ia sci andree apl'i. a pdco rege pampilon. G. sanctii .z transmissus pampil' inde clauillum inde tubiam. Vnde cum sanctia eiusdem regis .G. sorore que prius ordonii regis legion. postea comitis albari harrameliz[j] de alaua extiterat uxor. hns nesciente fre colloquium: (fol. 44) liberatus est dato prius eidem sacramento .qd' si eum inde educeret: eam duceret in uxorem. Qd' et fec.[5] > *Sanctius quidem rex cum esset*

a) Sampiro et Silos : *gallecíam edomuit olixiponam* (Sampiro : *Olisbonam*) *depraedauit*. — b) *Sic* (*Id.* G. 1). — c) G. 1 : *camora*. — d) G. 1 : *nuncius*. — e) G. 1 : *magnates*. — f) Sampiro et Silos : *ab Ordonio Ranimiri* (Silos : *Ramiri*) *filio*. — g) G. 1 : *regnauit*. — h) G. 1 : LX. — i) G. 1 : *Goncaluz*. — j) G. 1 : *harramaliz*.

type (cf. *Bull. hisp.*, t. XIII, p. 145) a maladroitement incorporé au texte silésien des additions marginales.

70. 4. Sampiro : *sepultus fuit*.

70. 5. Sur cette date, cf. Dozy, *Hist. des Musulmans d'Esp.*, t. III, p. 78, n. 1.

71. 1. Sancho I (955-966).

71. 2. Fausse lecture pour I. Sampiro (§ 26) : *uno*.

71. 3. Sampiro : « iussus a suis amicis, ac missis... » Cf. Dozy, *loc. cit.*, p. 84.

71. 4. Cette phrase fait d'Ordoño el Malo le fils, non du roi Alphonse IV, mais de son cousin Alphonse (fils de Froila II), auquel le titre de roi *(Aldephonsi regis)* peut avoir été donné en vertu de ce qui est dit au paragraphe 66 : « Aldephonsum qui sceptra patria regredere videbatur », et qui avait donc, semble-t-il, fait au moins acte de prétendant. Mais il est bien possible qu'il y ait eu là une confusion, sur laquelle voir Dozy, *Recherches*, t. I, 151, n. 3. Cf. Chronique générale, § 185.

71. 5. Cf. II § 70, III § 1 et les Généalogies, § 12. Pas un mot de ce roman dans Luc, pour qui d'ailleurs Fernán González est loin d'être un personnage intéressant. Pour lui, c'est l'ennemi, « cuius erat studium regnum omnimode perturbare » (p. 85, l. 1). Pas davantage dans Rodrigue, qui pourtant parle de lui avec plus de sympathie et d'abondance. Il est remarquable que le *Poema del conde Fernán González*, où ce même roman est longuement raconté (str. 575-683), avec des épisodes qui ne sont pas indiqués ici (le rôle de la reine de Léon, l'intervention du comte lombard, la vilaine équipée de l'archiprêtre), de l'itinéraire du comte prisonnier ne nomme que deux lieux, *Gurbena* (texte de Janer, erreur pour *Ciruenna* que donne la Chronique générale) où il fut pris en trahison, et *Castro viejo*, où il fut enfermé. De même pour la Chronique générale, §§ 709-712. Il y a ici un rapport assez étroit entre notre texte e

crassus nimis. agareni attulerunt herbam: z crassitudinem abstulerit a uentre eius. Et ad pristinam leuitatis astuciam reductus est: *consilium iniit cum sarracenis: qualiter ad regnum sibi ablatum pueniret . ex quo eiectus fuerat. egressus cum innumerabili exercitu. perrexit legionem.*

72. (Silos, § 65) *At ubi terram sui regni intrauit. z ordonio auditum fuit ex legione p noctem fugiit. z asturias intrauit. et regno caruit. Ille caruit: sanctius suscepit. Ingressus legionem: edomuit ome regnum patrum suorum. Supradictus quippe Ordonius. ab asturiis proiectus* est: *burg*[a] *peruenit. Ipm* z ordonium. *burgenses muliere ablata. cum duobus filiis: a castella expulerunt. z ad terram sarracenorum direxerunt. Ipsa quidem remanens urraca noie. alio se sociauit uiro.* < scilicet ueremundo. > *Ordonius adhuc uiuens inter sarrracenos mansit. z eiulando*[b] *penas psoluit* [1]. « § 26 Tunc pfatus rex uxorem noie tarasiam dux. ex qua filium genuit qm raimirum uocauit [1] .» < qua defuncta: accepit aliam noie godo. [2] > *Rex uero sanctius. salubre iniit consilium una cum sorore* « sua » *geluira. ut uuntios mitteret cordubam. et peteret corpus sci pelagii mris. qui mrium acceperat in diebus ordonii principis. sub rege arabum abderrachma. ERa. DCCCC. LXIIII* 3. *z dum legatos* « § 27 una cum uelascone legionensi epo [4] » *illuc pro pace. z ipsius sci corpore misert. Egressus rex sanctius legione: uenit galletiam. z domuit eam: usque ad flumen dorii. Quo audito gundissaluus* < comes prouintie portugalen. > *qui dux erat ultra flum illud. congregato magno exercitu: uenit usque ripam ipsius fluminis. Deinde missis nuntiis. z coniuratione facta* ut [5] *exsolueret tributum ex ipsa terra qm tenebat. callide aduersus regem cogitans* (Chr. Iriense, § 10) *inter cet'a diuersarum epularum fercl'a* (Silos, § 65) *ueneni* potionem[c] *illi in piro* direxit[d]. *Qd' dum* (fol. 44v) *gustaret: sensit cor suum immutatum. z silenter musitans festinus cepit remeare legionem.* In *ipso*

a) G. 1 : *burgis.* — b) *Id.* Sampiro ; Silos : *exulando.* — c) Sampiro et Silos : *pocula.* — d) Silos : *in pomo duxit.* Sampiro : *in pomo direxit.*

les *Annales Compost.*, qui disent ceci : « Era DCCCCXCVIII. Fuit captus comes F. Gonzalvi et *filii* ejus in *Aconia* a Rege Garcia & transmisit illos in *Pampillis.* » Les fils de Fernán González n'apparaissent point en l'occurrence dans le Poème ni dans la Chronique générale.

72, 1. Sampiro ajoute : « quia noluit benedictionem, invenit maledictionem a Domino. Tunc... » etc. Voir des réflexions du même genre qui ne se trouvent que dans Sampiro (celui de Pélage, bien entendu), II, § 59, note 2 ; § 64, note 3 ; § 69, note 5. Quant à Urraca, fille de Fernán González, elle aurait donc épousé d'abord Ordoño Ramírez, puis Ordoño el Malo, enfin Bermudo (II ?). De son côté Sancha, fille de Sancho Abarca, aurait épousé d'abord le même Ordoño Ramírez, puis Alvar Harrameliz, puis Fernán González (voir plus loin). De sorte que Fernán González devint le mari de la femme de son gendre. C'est assez compliqué.

72, 2. Voir plus loin l'histoire où cette Godo joue un rôle. Notre Chronique a confondu Sanche Ier de Léon et Sanche roi de Galice, dont la femme s'appelait effectivement *Goto.* Voir Flórez, qui signale des documents de 926 à 964 où le nom de cette reine paraît (*Reynas*, t. I, p. 95), et qui place le règne de ce Sancho de 926 à 929 (*Esp. sagr.*, t. XIX, p. 126-135), c'est-à-dire une trentaine d'années avant celui de Sanche de Léon. Mais la même confusion se retrouve, en tout cas, dans le *Chronicon Iriense ;* seulement Sanche de Léon n'y a qu'une femme, *Gudo.* L'auteur de notre Chronique lui en donnait une différente, *Terasia.* Il s'est tiré d'affaire en faisant de *Goto* la seconde femme de ce roi. Sanche de Galice, fils d'Ordoño II, avait du reste régné quelque temps à Léon. Cf. Dozy, *Recherches,* t. I, p. 142.

72, 3. Sampiro : *DCCCCLXIII.* Cf. § 62.

72, 4. Cf. *Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 277.

72, 5. Sampiro : *ne.*

itinere. die tercio unam[a] *finiuit*[6]. (Chr. Iriense, § 10) Quem *uxor sua Regina godo in monasterio de castello*[b] qd' est super *ripam minei honorifice sepeliuit. Ibique cum aliis deo* deuota *effecta*: *cum quadam die sabbati* psalmodiam recitans *d'm assidue depcaretur. añ altare stans*: *ecce rex sanctius uir suus psentatur ei. duabus cathenis uinctus. ɛ a duabus*[c] *diab'lis* diabl'is[d] *tentus. Qui dic̄ ei. Bene facis .ɛ perseuera .sic fec̄ ipsa p.* xl. *dies in ieiunio et fletu helemosinas largiendo*. Transactis. xl. *diebus cum ipsa alio sabb'o*[e] *stans añ altare* oraret: *iterum uir suus* rex sanctius *añ eam* astitit. *indutus albis uestibus. ɛ pelle qm̄ ipsa pro eius anima cui*[f] *dederat sacerdoti. Cepitque gl'ari q2 iam* de *potestate erat diabolica liberatus. multa de paradiso* asserens *et inferno S; cum ipsa* ipsum inter colloq2 iam ire parantem uellet *amplexari. ñ ualuit*. S; retinuit[g] *partem pellis. Qua delata ad monasterium sc̄i steph'i de ripa sili. tantum inuentum ē minus de pelle sacerdotis.* q̄ntum ipsa detulit ad monasterium *uidente abb'e et cunctis monast'ii f'rib;* Qd' fc̄m ubique est diuulgatum (Silos, § 65). *Regnauit annos XII.* < ɛ obiit. **Era M. IIII**[7]. >

73. (Silos, § 66) *Santio defuncto*: *filius eius Raimirus*[1] *habens a natiuitate annos .V. suscepit regnum patris sui*: *continens se cum consilio amite*[h] *sue domne geluire. deo deuote ac prudentissime. habuit pacem cum sarracenis .ɛ corpus sc̄i pelagii ex eis recepit.* < ERa M. V. > *ɛ cum religiosis ep̄is in ciuitate legioñ tumulauit. Anno. II°. regni sui .C. classes normannorum cum rege noīe*[i] *gunderendo*[j] *ingresse s̄ urbes galletie. ɛ strages ml'tas facientes in giro sci iacobi*: *ep̄m loci illius gladio pemer̄t. noīe sismandum*[k]. *ɛ totam galletiam depdauer̄t*: *usq°; puener̄t ad pireneos*[2] *montes ezebrarii. Tercio u° anno. remeantib; ill' ad propria*: *d's quē occl'ta non latent*: *retribuit ultionem Sīc enim*[l] *illi plebem xp̄ianā in captiuitatem miser̄t*: *et multos gladio interfecer̄t*: *ita ɛ illi priusqm a finib; galletie exirent* (fol. 45) *multa mala ppessi sunt.*[3] *Comes namque*[m] [4] wllem'[n] *santionis*: *in noīe dn̄i .ɛ honore scī iacobi* apl'i. *cuius*

a) *Sic.* Silos : *uitam* (*Id.* Sampiro et G. 1). — b) Chr. Iriense : *castrello.* — c) *Sic.* — d) Le second *diabl'is* est biffé dans A 189 et n'est pas dans G. 1. — e) G. 1 : *alio tp̄r sabbato.* — f) *Sic* (*cuidam?*). — g) G. 1 : *tenuit.* — h) G. 1 : *amice.* — i) G. 1 : *mje.* — j) Le second *n* pointé; G. 1 : *gunderedo.* — k) *Sic* G. 1 (ou *sisinandum ?*). — l) G. 1 om. — m) G. 1 : *autem.* — n) G. 1 : *guillem'*.

72. 6. Ici, dans Sampiro, une addition mise par Flórez entre crochets : « et Legione secus patrem suum in Ecclesia Sancti Salvatoris sepultus fuit ». Pour celle que nous avons ici en place, voir plus haut, note 2.

72. 7. Sampiro et Silos : *M V.*

73. 1. Ramiro III (966-982).

73. 2. Sampiro (§ 28) : *ad Alpes.* Sur cette invasion, cf. Dozy, *Recherches*, t. II, p. 294.

73. 3. Ici, dans Sampiro, une addition (entre crochets) qui, dans notre chronique, se trouve plus loin, à la fin du § 74.

73. 4. Silos : *Gundisalvus* dans Flórez, *Guillermus* dans Berganza. Dozy (*Recherches*, t. I, p. 181, 3ᵉ éd.) n'admet pas que le nom de Guillaume ait été employé en Espagne à cette époque et corrige dans Luc (p. 87, l. 32) le nom du défenseur de Léon contre Almanzor (*Comes Guillelmus Gundisalui Gallecus*) en *Gundisaluus Gundisalui.* Or il est à remarquer : 1° que les manuscrits Hh 98 de la Bibl. nacional et 2-C-5 de la Bibl. real donnent, celui-ci *Guillelmus*, celui-là *uilielmus*, sans *g*; 2° que le défenseur de Léon était galicien; 3° que celui du vainqueur des Normands devait être galicien aussi; 4° on ne voit pas pourquoi un copiste ayant sous les yeux l'initiale G aurait eu l'idée d'écrire *uilielmus* ou *wllem'*. Il en résulte qu'il faut bien, de part et d'autre, admettre ce nom de Guillaume. Il est vrai que notre *Guillelmus* ou *Willelmus Sancionis* devient précisément *Gundisaluus* (ms. Hh 98 *Gudisaluus*) *sanctionis* dans Luc (p. 86, l. 8); de même que dans Sampiro (*Gundisalvus Sancionis*, § 28), et Rodrigue (*Gundisaluus Sancii* V, 11); mais la transformation de *Guillelmus* en *Gundisaluus* se comprend mieux

terram deuastauerant÷ exiuit cū ex'citum [a] *magno obuiam illis. ⁊ cepit p'liari cum ill'. Dedit illis d's uictoriam. ⁊ omē gentē ipsam simul cum rege suo gladio interfec̄. Classes eorum igne cremauit÷ diuina clementia adiu*uante.

74. (Silos, § 58) Huius regni anno[b]. *Rex* sarracenonum *qui s' falsum nomen almazor* [c] [1] *imposueral. inito cum* transmarinis *sarracenis consilio÷ cum* infinita *ysmashelitarum* multitudine tr̄as *xp̄ianorum intrauit. ⁊* (Silos, § 70) *fluuium dorium qui tc̄ tp̄ris inter xp̄ianos et* mauros *pro limite habebatur÷ uado* tn̄*siecit*. Qui adeo largus erat et munificus. ⁊ in dando iuditio strenuus÷ quod si *qua seditio* ul' rixa inter xp̄ianum et maurum *oriebatur÷ potius de* mauro *quam de xp̄iano supplicium sumebat~* [2]. vnde tum propter *cens' largita*tem tum propter *iusticiam*÷ multos *milites s' illexerat xp̄ianos*[.] *quicq'd g° intra* xp̄ianos[d] fines inter iacet÷ *ferro et igne* deppl'ans *animosus super ripam* bestole [e] [3] *fluminis ad* debellan*dum urbem legionensem÷ castra fixit.* existimans÷ quod *si* ipsam urbem *regiam* posset habere. *nil* in ceteris *contrarium* inueuiret. Quo *ranimirus audito÷ cum quibusdam comitibus÷ armatus hostibus occurrit. ⁊ commisso p̄lio : usque ad tentoria eos ingenti cede prostrauit*. Almazor [f] autem suos uidens fugere÷ indignatus de *solio prosiliu̅* [g] et corona[h] deposita÷ cum *calupnia* [i] [4] t'stissimus humi sedit. *Quem* cum mauri *decaluatum* humique residentem prospicerent÷ uires resumpser̄t. ⁊ se ad uicem [j] *cohartantes*÷ x'anos *magno* undique *fremitu circūueniunt. ⁊ eos uersa* inte [k] fugantes; *p medias ciuitatis portas int'mixa irruer̄et n'*

a) G. 1 : *exercitu.* — b) *Sic* G. 1. — c) G. 1 : *Almozor.* — d) G. 1 : *xp̄iano2ꝝ.* — e) *hestole* (G. 1 : *hestollo*). Silos : *estulae* — f) G. 1 : *Almozor.* — g) G. 1 : *prosiliuit.* — h) G. 1 : *carona.* — i) G. 1 : *calumpnia* (*caluptra, calyptra ?* sorte de diadème, cf. Ducange). — j) G. 1 : *inuicem.* — k) *uice* (G. 1 : *inde*).

que la transformation inverse, et Rodrigue met en revanche *Guillelmus Consalvi* (V, 15). En tout cas ce personnage et le *Gundisalvus comes provintie portugalensis* dont il question au § 72 et qui empoisonna Sanche I peuvent ne faire qu'un. — A noter qu'il y a ici *Guillemus* dans G. 1.

74. 1. Le même récit se retrouve souvent littéralement dans Luc (p. 87, l. 1-21) et quant au fond dans Rodrigue (V, 14); mais tous deux disent que le vrai nom(!) d'Almanzor était Alhagib (Rodrigue ajoute une interprétation de ces deux noms), nomment parmi les chrétiens qui le servaient Vela (Luc) ou Vigila (Rodrigue), lui adjoignent Abdelmelic et remplacent Ranimirus par Veremundus. Cf. Dozy, t. I, p. 180.

74. 2. Rodrigue (V, 14) dit quelque chose d'analogue.

74. 3. *Estolæ* dans Luc (p. 87, l. 11, 12); *Estolam* dans Rodrigue (V, 14). Forme intermédiaire entre le nom latin *(Astura)* et le nom actuel de l'*Esla*, qui passe à trois lieues de Léon. Le même nom reparaît sous la forme *hestula* (§ 88) dans un passage emprunté au *De Legione* de Pélage, qui explique que l'ancienne ville *Sublantium* était placée entre ce fleuve et le *Porma* et qu'après sa destruction les légions romaines bâtirent la ville de Léon entre le *Turio* et le *Vernisca*. *Estolam* se retrouve encore au § 53, tandis que la Chr. d'Albelda porte *Estorae*.

74. 4. Le *Silense* (§ 71) a essayé d'interpréter *calupnia*, qu'il aura lu *calūpnia, calumpnia,* en arrangeant le passage ainsi : « indignatus suo solio prosiliit. Fertur enim Almanzor hoc signum *calumnie,* dum male pugnavissent, suis militibus ostendere quod deposito aureo galero, quo assidue caput tegebat, humi cum *calumnia* resideret ». Il entend évidemment par *calumnia* « imprécations » ou quelque chose de semblable; il me paraît assez indiqué de dire *caluptra*. Rodrigue semble bien du reste avoir lu et compris ainsi : « a proprio solio deposito aureo pileo quem pro corona gestabat humi resedit iuxta morem principum gentis suae » (V, 15). Luc copie Silos (p. 87, l. 15). Je crois que notre texte nous donne le récit original : celui de Silos a tout l'air d'un *rifacimento* en beau style, ajouté après coup à son premier exposé du règne de Ramiro III.

maxima pluuia *cum* grandi *turbine litem diremiss;*, Almazor[a] autem ipso *anno* propter *imminentem hyemem infecto negotio*: *in patriam se recepit.* « § 28 Int'im rex ranimirus duxit uxorem noīe urracā: illam que sepulta est oueto ».

75. (Silos, § 67). S; *rex R'. cum ess; puer* plus sensu qm̄ etate elatus et uanilocus[1] (fol. 45v) *cepit comites* legionis et *gallecie* .ɛ castelle .*u'bis* dehones*tare* factis male tractare. < quibusdam eorum mortem patris sui regis .s. toxicatam improperare. ɛ multos eorum deiecit. Vnde tanta inter ipsos comites ɛ regem. orta est dissensio. aliis partes regis fouentibus. aliis cum castellis et munitionibus. cupiditate sine iugo dn̄andi. rebellantibus aliis regni detrim̄to condolentibus aliis ip̄m regnum impugnantibus: qd' contempto[b] rege. R°. nullus fere obediebat: immo in tm̄ ab eo recesser̄t: > qd' *regē super* se *alium ueremundum noīe*. ordonii regis filium leuauer̄t. Qd' *audiens*. *R'. ex legionē ad galletiam properat* pugnaturus[c]. Cui *ueremundus* cum suis *obuiat in portella de arena* (Chr. Iriense, § 12) *iuxta montem rosum*. (Silos, § 67) Ubi *acriter* p̄*li*antibus: cum *nll's eorum* posset uincere *separati sunt ab inuicē. Ranimirus u° reuersus legionem. ibique proprio morbo decedens*: XV.[d] *regni sui anno. uitam finiuit.* « § 29 ɛ destriana sepultus fuit. » **Era M. XX**[2].

76. « Interim rex alcorexi cum multis agarenorum milibus portugalensi regionē intrauit. galletiam ɛ compostellam uenit: ɛ totam terram p̄dauit. Ad eccl'iam g°[e] siue ad sepulcrum bt̄i iacobi apl'i destruendum[f] uenire disposuit: s; deo annuente territus rediit ɛ confessus[g]. Rex enī n̄r celestis ppl'i x'ani miseratus labores. tanta uent's infirmitate gentem ipsam perfidorum attriuit: qd' nemo ex ipsis remansit uiuus. qui ad pat'am unde uenerat: repedaret[h] [1]. »

77. [i] <Mortuo itaque ranimiro: statim ut ueremundus[1] obitum eius audiuit: regnum integre uoluit possidere. S; comitibus qui ex parte. R'. regis fuerant obsistentibus ad almazor[j] magnum regem hysmaelitarum profectus est petens ab ipso iuuam̄ quo regnum integrum

a) G. 1 : *Almor.* — b) G. 1 : *contento.* — c) G. 1 : *pugnatus.* — d) Silos : *XVI.* — e) G. 1 : *uero.* — f) G. 1 : *destruende.* — g) G. 1 : *confuss'* — h) G. 1 : *depredaret.* — i) En marge, main moderne : « Aqui concluye el Cronicon de Sampiro y empieza el de D. Pelayo ». — j) G. 1 : *almozor* et de même ensuite.

75. 1. Sampiro : « cum esset *elatus*, & falsiloquus, & in modica scientia positus » (§ 29); Silos : « quum esset in pueritia, & modica scientia ». Notre texte tient des deux, sans les suivre littéralement ni l'un ni l'autre dans ce paragraphe.

75. 2. Voir sur ces événements Dozy, *Recherches*, t. I, p. 174. Ils se retrouvent, avec plus de détails, et presque littéralement vers la fin, dans le *Chron. Iriense* (§ 12), moins « destriana sepultus fuit ».

76. 1. Sampiro, § 29, a la même addition, mais les termes diffèrent, surtout vers la fin. Cette histoire de dysenterie se trouve aussi dans l'*Historia Compostellana*, p. 14. Cf. Dozy, *Recherches*, t. I, p. 200. Elle est passée dans Luc (p. 88, l. 1) et Rodrigue (V, 16).

77. 1. Bermudo II (982-999). Il est curieux que pour le règne de Bermudo notre Chronique abandonne (sauf aux §§ 84 et 86) le texte silésien pour emprunter à Pelayo. Elle revient pourtant à la Chronique de Silos pour le règne d'Alphonse V (§ 90-91), puis de Ferdinand (III, § 3 et suivants).

posset habere .ꝫ se de ill' comitibus uindicare[a]. Accepta itaque ab almazor. tam maurorum q̄m xp̄anorum exiliatorum innumera multitudine: legionem ingressus. regnum pacifice esf adeptus[2]. Coronatus autem in sede b'ti iacobi ap'li. id' octob'. Era. M. XX.

78. Rex iste ueremundus > (Pelayo, § 1) *indiscretus ꝫ tirannus fuit per omnia* <in regnum n̄ p hostium[b] s; aliunde intrans. multa scelera commisit.> (Pelayo, § 2) *Duas* enim *sorores nobiles habuit. Ex una genuit infantem domnū*[c] *ordonium. ex alia gen̄. infantissam dominā geloyram*[d]. *Ip̄am*[e] *infans* domn' *ordonius ex infantissa* affronilda *pelagii genuit plures filios. Aldefonsum ordonii. Pelagium ordonii*[1]. *Santium ordonii. Xemenam ordonii*[2]. *Predc's ꝫ* rex veremundus *habuit. duas legitimas uxores. unam noīe velasquitam*[3]. *Aliam noīe geloyram. ex qua genuit duos filios.* A*ldefonsum et tyrasiam*[4]. Fecit *ꝫ aliud nefas.* (Pelayo, § 1) *Domnum gudesteum ouetensem ep̄m.* <q2 uitiis ei non consentiebat: > *Sine c̄a* innocentem capi[f] *p̄cepit* et *in castro qd' d'r* pinna *regine in finibus galletie p* multos *annos tenuit uincl'*atum[5]. (Pelayo, § 4) Vnde *pro tantis sceleribus que gessit: pcussit eum dn̄s podagrica infirmitate. ita* qd' *deinceps nll'm uehicl'm ascendere potuit* quoad[g] uixit. *S; in humeris* suorum nobilium[6] *de loco ad locum gestabatur.*

79. (Pelayo, § 1) *Mortuo* itaque *raimiro: ueremundus*[1] *ordonii filius. ingressus est legionem et accepit regnum pacifice. Prefatus rex indiscretus* fuit .ꝫ *tirannus fuit per omnia sine*[h] *causa domnū gudesteum ouetensem ep̄m cepit ꝫ in castro qd' d'r* pinna *regine in finibus galletie p* aliq°t[i] *annos in uinculis tenuit.*

80. (Pelayo, § 2) *Aliud nefans nefandissimus ille princeps egit. Hūt duas nobiles sorores ex una genuit infantem domnū ordonium. ex alia genuit* infan*tissam dn̄am geluiram. Ipse infans* domnus *ordonius. ex infantissa. fronilla pelagii. genuit pl'es filios. q°ꝝ noīa s̄ hec. Aldefonsus ordonii. Pelagius ordonii*[1].

a) G. 1 : omet ꝫ *se... uindicare.* — b) *ostium.* — c) G. 1 : *dopnum.* — d) G. 1 : *geluiram.* — e) Corrigé en *ipse*; G. 1 : *ipse.* — f) G. 1 : *campi.* — g) G. 1 : *quoad usque.* — h) G. 1 : *sum.* — i) G. 1 : *aliquos.*

77. 2. « Veremudus vero profectus est antea ad Almazor Regem magnum Ismaelitarum, & cum Rex audisset obitum Ramiri, vocavit Veremudum, & petivit ei, ut si suo adjutorio posset recuperare regnum suum, quod daret ei aliquod servitium & concessa *innumera paganorum multitudine* restituit eum in regno suo » (*Chron. Iriense*, § 12). L'auteur de notre Chronique ajoute donc que l'opposition à Bermudo venait des comtes anciens partisans de Ramiro, et que, dans l'armée mise par Almanzor à la disposition de Bermudo, il y avait des chrétiens comme des Maures.

78. 1. Pelayo ajoute : « Veremundus Ordonii ».

78. 2. Pelayo parle ici de Xemena Ordonii et d'une autre concubine de Veremundus, Velasquita, ainsi que de sa descendance.

78. 3. Pelayo : « quam viventem dimisit ». Il semble la distinguer de l'autre Velasquita. Cf. § 80.

78. 4. Pelayo place ici, et dans les mêmes termes, le fait dont il est question plus loin, § 80.

78. 5. Ici la Chronique de Pelayo contient, dans le manuscrit 1513 de la Bibl. nacional (fol. 64), un long passage (sur Ataulfo) qui ne se rencontre pas dans le manuscrit 1358 (fol. 48), et sur lequel voyez A. Blázquez, articles et *Discurso* cités dans mon introduction (notamment *Rev. archivos*, mars 1908, p. 201).

78. 6. Pelayo : « in humeris *humilium* hominum ». Luc : « humeris hominum baiulatus » (p. 88, l. 12). Rodrigue : « gestatus humeris baiulorum » (V, 16).

79. 1. Toujours Bermudo II.

80. 1. Voir plus haut, § 78, n. 1.

Sanctius ordonii[a]. *Xemena ordonii. Predictus ℞ princeps huīt duas legitimas uxores unam noīe uelasquitam. quam uiuentem dimisit*[2]. *Aliā noīe geluirā dux̄ uxorem ex qua gen̄ duos filios* (fol. 46°) *Aldefonsum et tarasiam*[b]. *Ip̄am uero tarasiam p't mortem pat's sui. dedit* eam *fr' eius aldefonsi*[c] *in coniugio ipsa nolente cuidam pagano regi toletano pro pace. Ipsa autem ut erat* pagana dc[d] *regi pagano. Noli me tangere q2 paganus es. Si uero me tetigeris angl's dn̄i interficiet te. Tunc rex derisit eam .ʒ concubuit cum ea semel .ʒ statim sic̄ illa p̄dixerat. percussus est ab angl'o dn̄i. Ille autem ut sensit mortem propinquam ad eē si. uocauit cubicularios*[e] *ʒ consiliarios suos .ʒ p̄cepit illis* honerare *camelos auro ʒ argento gemmis ʒ vestibus p̄ciosis .ʒ ad ducere illam ad legionem cum totis ill' muneribus. Quo loco illa in monacali habitu diu permansit et postea in oueto obiit. ʒ in monasterio sc̄i pelagii sepulta fuit*[3].

81. (Pelayo, § 3) *Igitur prop̄t pcc̄a memorati principis ueremundi .ʒ ppl'i. Rex agarenus cui nom̄ erat almazor una cum filio suo abdalmech .ʒ cum xp̄ianis comitibus exiliatis. disposuer̄t uenire et destruere et deppl'ari legionem. Cum u° audissent ʒ cognouissent leḡ et astoricenses ciues. illam plagam uenturam sup eos ceperunt ossa regum que erant sepulta in legione et astorica. una cum corpore sc̄i pelagii mr̄is. intrauerunt asturias. ʒ in oueto eccl'ia sc̄e marie* semper uirginis. *sepelier̄t eos. Corpus autem sc̄i pelagii posuer̄t sup altare sc̄i ioh'is bb'e. Quidam āt ex ciuibus legionis: leuauerunt corpus sc̄i froylani ep̄i infra pireneos montes in ualle cesari et posuer̄t eū sup altare sci ioh'is bb'e*[f][1]. *Predictus itaque rex sarracenorum. sic̄ disposuerat uenit cum exercitu magno .ʒ destrux̄ legionem ʒ astoricam. ·ʒ coiancam. et circūs*tantes *regiōes deuastauit*[2]. *Castellā quedam .s.*[3] *aluam. et gordonem capere non potuer̄t*[4]. <Era M. XXXV.>

82. (Pelayo, § 4) *S; celestis solita pietate memorans miscd'ie sue ultionem fec̄ de inimicis suis. Mortem* quidem *ʒ enim subitanea ʒ gladio ipsa gens agarenorum cep̄ assidue interire et ad nichilum deuenire*[1]. *Prefatū ℞ ueremundum regem pro tantis sceleribus que gessit: percussit eum dn̄s podagrica infirmitate ita* qd' *deinceps nll'm uehicl'm ascendere potuisset* (fol. 47) *s; in humeris* nobilium *hominum*[2] *de loco ad locum gestabatur dum uixit et berizo uitam finiuit. ʒ in*[g] *uilla bona sepultus fuit. Et post aliqn̄tos annos translatum est legione. Regnauit annos. XVII.*

83. (Pelayo, § 5) *Quo defuncto aldef'*[1] *fili' ei' hn̄s a natiuitate sua ann̄. V.*

a) G. 1 omet *Aldefonsus ord. Pelagius ord. Sanctius ord.* — b) G. 1 : *terasiam.* — c) *Sic* G. 1. — d) *Id.* G. 1; Pelayo : *christiana dixit.* — e) G. 1 : *cubicularios.* — f) G. 1 omet la phrase *Quidam... bb'e.* — g) G. 1 omet *in.*

80. 2. Voir § 78, n. 3.

80. 3. La même histoire est reproduite à peu près littéralement au § 90. Voir Dozy, *Recherches*, t. I, p. 184.

81. 1. L'omission de cette phrase dans G. 1 peut s'expliquer par ce fait qu'elle se termine comme la précédente. En tout cas, ici comme dans Pélage, les mots *Quidam... cesari* sont probablement une addition au texte primitif et les mots *super... bb'e* ont été répétés par erreur.

81. 2. Pelayo ajoute : « et Asturias, Gallaeciam, et Berizum non intravit ».

81. 3. Pelayo ajoute : « Lunam ».

81. 4. Pelayo indique ici l'emplacement de chacune des sépultures royales.

82. 1. A peu près la même phrase dans Silos : « Rex caelestis memorans misericordiae suae... et ad nichilum pervenire » (§ 68). Pelayo a *etenim quadam*, que préfère avec raison Dozy (*Recherches*, t. I, p. 201).

82. 2. Cf. § 78, n. 6.

83. 1. Alfonso V (999-1027).

adeptus est regnum. Era M. XXXVII. et nutritus est a mendo gundissalui. ⁊ eius uxore comitissa domna maiore in galletia .⁊ dedeřt ei filiam suam in coniugio noīe eluiram. ex qua genuit duos filios ueremundum. ⁊ santiam. In his diebus[2] ferrandus filius santii regis nauarre duxit uxorem santiam noīe filiam p̄dci regis aldef'. Tunc p̄fatus rex aldef'. rex legionensis celebrauit concilium ibi cum omnibus ep̄is comitibus siue ⁊ potestatibus suis. ⁊ reppl'auit legionem ciuitatem. que fu'at deppl'ata a p̄dc̄o rege agarenorum almazor. Et dedit legioni p̄cepta ⁊ leges que s̄ obseruande. usqꝫ mundus iste finiatur.

84. (Pelayo, § 3)[1] Igitur propter peccā memorati principis ueremundi. ⁊ populi: supradictus rex maurorum almazor. una cum filio suo abdalmech. ⁊ cum xp̄ianis comitibus exiliatis. coadunata maiori. ⁊ fortiori quam prima uice maurorum infinita multitudine: terram xp̄ianorum disposuit intrare. disperdere. deuastare. Aduentu itaque ei' fama precone perterriti ciues legionenses et astoricenses[a]. ceperunt ossa regum que in legione ⁊ in astorica sepulta erant. una cum corpore sc̄i pelagii mr̄is <et cum corpore sc̄i froylani ep̄i.> ⁊ intrantes asturias: sepelierunt corpora regum oueto in ecclia sce marie. Corpus uero sc̄i pelagii. sup altare sc̄i joh'nis bb'e posuerunt. Corpus sc̄i froylani. infra pireneos montes. in valle[b] cesaris super altare sc̄i joh'nis bb'e locauerunt. Predictus itaque almazor sicut disposuerat. terras xp̄ianorum intrauit. deuastauit ciuitates legionem. ostoricam. coyancam. ⁊ circūiacentes ciuitates. Regiones. castella omnia. p̄t' albam ⁊ gordonem cepit. destruxit. (Silos, § 68) depopulauit. quousque peruenit ad maritimas partes occidental' hyspanie. Compostellam ciuitatem. ⁊ eccl'iam sc̄i jacobi. ⁊ alias eccl'ias monasteria. palatia. destruxit. fregit. (Fol. 47v°) cremauit. < thesauros et ornamenta eccl'iarum transportauit. Signa ꝫ sc̄i iacobi apl'i. in dedecus xp̄i. ⁊ eius apl'i iacobi: mecam direxit. ⁊ ea ante dei sui simulacrum pro lampadibus iussit haberi[2]. > (Silos, § 68) Ad sepulcrum uero beati iacobi apostoli frangendum[c] uolens accedere territus rediit[3]. < Peragratis ergo et destructis ad solum portugalensis. ⁊ gallecensis[d]. ⁊ legioñ terre partibus: ita ut non esset locus ultra: ad partes castelle se conuertens: > (Silos, § 71) eccl'iā scōꝝ mr̄m facundi ⁊ primitiui. et multas alias quas longum est enarrare. polluit. predauit subuertit. ⁊ ad solum redegit.

85. < Interea ad comitissam. comitis garsiez ferrandez[e]. uxorem: p nuntium uerba amoris dolose dirigit. ⁊ an comitissa ēe. an in reginam uelit prouehi: callide[f] sciscitatur. Quibus uerbis[g] illecta: et uiro interfecto. reginā se fore arbitrans: quomodo uirum interfici faciat. querit sollicita. vnde. quo[h] uiri per noctes singulas. ordeum subtra-

a) G. 1 : *asturicenses*. — b) G. 1 : *ualde*. — c) G. 1 : *frangendo*. — d) G. 1 : *galliciensis*. — e) G. 1 : *fernandez*. — f) G. 1 : *callidus*. — g) G. 1 om. — h) Id. G. 1 (*equo*).

83. 2. Cette affirmation de Pélage, d'après laquelle Ferdinand, fils de Sanche de Navarre et futur roi de Castille et de Léon, aurait épousé Sancha, fille d'Alphonse V, du vivant de celui-ci, est en contradiction avec tout ce qui est raconté aux § II, 92 et III, 2.

84. 1. Répétition du paragraphe 81 (= § 3 de Pelayo) avec des modifications de forme; puis des passages tirés de Silos et d'autres additions.

84. 2. Cf. Rodrigue, V, 16 : « ...campanas minores in signum victoriæ secum tulit, & in Mezquita Cordubensi pro lampadibus collocauit quæ longo tempore ibi fuerunt ». Même fait dans Luc, p. 88, l. 4.

84. 3. Cf. *Hist. Compost.*, p. 14 (l. 1, c. II, § 8).

bens: saluatum. ut hora deficeret necessaria ministrabat. Quid plura? Instante dm̄ce natiuitatis festo: uirum ammonuit et induxit. ut ad tante festiuitatis gaudia cum suis uxoribus ⁊ filiis habenda: suos milites ad loca propria ire permitteret. ⁊ mandaret. Profectis ergo ad sua loca militibus: statim ad almazor que fecerat nuntiauit. Qui mox[a] ipsa natiuitatis dominice die. electam militum copiam misit ad prediandam[b] terram. in qua comes. G. ferr. festum deuotissim' celebrabat. Quibus ille cum paucis qui secum remanserant audacter obuians. deficiente sibi equo[1]. > (Ann. compost.) *captus ⁊ lanceatus a sarracenis in rippa dorii inter alcozar ⁊ langa: quinta die* expirauit. Era. M.XXX.III. quarto *Kl's ianuar'*. Quibus *ductus cordobam: sepultus* est. *in sc̄os tres. deinde* translatus ē *caradignam*[2]. <Tunc rex alm̄. omnem fere xp̄ianoꝝ terram sibi subiciens: fecit tributariā. tunc in hyspania omnis diuinus cultus omnis xp̄ianoꝝ gloria. om̄s eccl'iaꝝ thesauri funditus perierunt.

Interea almazor[c] partes castelle deuastante: prefatus rex (fol. 48) ueremundus. ab asturiis egressus. > (Silos, § 68) *adiutus a dn̄o: cepit locum sc̄i iacobi. in melius restaurare.* < gente xp̄ianorum paulatim uires resumente. > *⁊ secundo anno post aceyfam.* in *terra* (Pelayo, § 4) de *berizo uitam finiuit* anno regni sui. XVII. (Silos, § 68) *morbo proprio* < ERa M.XXXVI > (Pelayo, § 4).. *⁊ in uilla bona sepultus fuit*[3]. *⁊ post aliquantos annos translatus est legionem.*

a) G. 1 om. — b) G. 1 : *p̄damdam.* — c) *Sic* G. 1.

85. 1. Cf. *Chronique générale*, § 763, où c'est bien en effet aux mauvais soins de la comtesse pour le cheval de son mari que la mort de celui-ci est attribuée; mais il n'est pas ici parlé d'intentions criminelles ni du congé accordé aux soldats par le comte. Pas un mot de cela dans Luc (p. 89, l. 24) et Rodrigue (V, 18-19), qui disent seulement que le comte fut tué en combattant les Maures envahisseurs (sans même indiquer l'endroit) et qu'il fut vengé par son fils; mais l'un et l'autre ont commencé par expliquer que celui-ci s'était révolté contre son père : ce dont ne parle pas notre chronique; enfin Rodrigue (mais non Luc) mentionne le transfert du corps de Garsias à Cardeña. Il est aussi question de la rébellion de Sancho dans les *Anales Toledanos I* : « Rebeló Sancho Garcia con la tierra a su padre el conde Garci Fernandez. Era MXXXII. » Cf. Dozy, *Hist. des Mus. d'Esp.*, t. III, p. 213.

85. 2. « In era MXXXIII. Preserunt Mauri Conde Garci Fernandez, et fuit obitus ejus die II. feria, IV. Kal. Augusti » *(Ann. Complut.)*. « Era MXXXIII. Noto die VIII. Kalend. Januarii captus, & lanceatus Comes Garsea Ferdinandi in ripa de Dorio, & V. die mortuus fuit, & ductus fuit ad Cordobam, & inde adductus ad Caradignam » *(Chron. Burgense)*. « Prisieron Moros al Conde Garci Fernandez, è murió en II Feria, IV. Kal. Aug. Era MXXXVIII » (*Ann. Toled. I*). « Era MXXXVII. VIII. Kalendas Januarii captus, & lanceatus fuit Comes Garsias Ferdinandi a Sarracenis inter Alcocer, & Langa, in Ripa de Dorio : & quinta die mortuus fuit, & ductus Cordobam, & sepultus in Sanctos tres, & inde ductus fuit ad Caradignam » *(Ann. Compostel.)*. On voit que notre texte, sauf le millésime et le quantième, se rapproche surtout de celui des *Annales compostellani*.

85. 3. Lire MXXXVII. Risco, dans *Iglesia de Leon y monasterios de la misma ciudad*, donne, p. 148, l'épitaphe de ce roi, telle qu'il l'a relevée « con mayor diligencia que otros » dans le Panthéon royal de San Isidro de Léon : « H. R. Veremud. Ordonii. Iste in fine vitae suæ dignam Deo pœnitentiam obtulit, & in pace quievit MXXXVII. » Morales (*Coronica*, XVII, 26, t. VIII, p. 421 de Cano) avait déjà publié cette inscription, et c'est d'après lui que la reproduit M. Fernández de Béthencourt, p. 296. La date donnée par notre Chronique est donc erronée.

86. (Pelayo, § 5, et Silos, § 69) Veremundo *defuncto: adefonsus*[1] *filius eius. habens a natiuitate sua annos* tres[a]. (Pelayo, § 5) *successit* in *regnum. nutritus est a comite Menendo Gundissaluez. ⁊ eius uxore comitissa. dna maiore in Galletia.* < Supradictus autem almazor. uirga furoris dn̄i super xp̄ianos. nequaqua a perditione ⁊ persecutione xp̄iana desistens. s; ⁊ totam fere castellam depredando. castellam munitiones diruendo. perambulans in tantum eam afflixit: quod eius terrore percussus comes santius garsie cum comitissa matre sua et sorore. ⁊ cum omnibus suis. in plantaronem se mittere est coactus. s; cū nec ·τ̄ ibi assiduas incursiones et assultus undique graues posset sustinere: cā pacis cum eo habende. sororem suam. habendam illi dicitur tradidisse. Mater autem ei[b] comitissa spe nubendi cum almazor[c]. non contenta quod patrem occidi fecerat: ut inanis gl'ie cupiditatem saciaret. ⁊ sue libidini liberius deseruiret: filium ex quo solo salus tocius pendebat hyspanie: necare potionibus attemptauit. Sed dn̄s qui consilia hominum dissipat impiorum: contra que non est consilium: qui omnia scit: antequam fiant: malignantis matris malignum consilium dissipauit. Aduentanti eni de quodam assultu comiti. quedam sarracenula. facti non ignara deo disponente obuia: morte potu paratā. ⁊ ut a tali scipho omnino abstineret: rem per ordinem propalauit. Ingressus itaque palatium: de equo descendit[d] scanno resedit militum sedente corona: ꝑ nimia lassitudine potum ex more quesiuit. Quem statim sibi vase porrectum argenteo: matri quasi causa honoris ipse exhibuit. ⁊ ipsam ut prior biberet inuitauit. Cumque diutina[e] ⁊ mutua inuitatione contenderent (fol. 48 v°) tandem ip̄sa complusa in primo haustu. inuicem exalauit[f] animam exalauit. cadens in laqueum quem tetendit[2].

a) Pelayo : V ; Silos : *tres*. — b) G. 1 : *Matri eius āt.* — c) *Sic* G. 1. — d) G. 1 : *descende.* — e) G. 1 : *diuinita.* — f) *Inuicem exalauit*, biffés ; manquent dans G. 1.

86. 1. Encore Alphonse V (cf. § 83).

86. 2. Cf. même histoire dans la Chronique générale, § 764, avec quelques variantes et avec ceci en plus, que par repentir pour le meurtre de sa mère, le comte Sanche construisit le monastère d'Oña. Quoi qu'en dise M. F. de Béthencourt (p. 455), Morales (XVII, 37, n°s 2-4) ne repousse pas cette histoire. Ce qu'il repousse, ou se refuse à reproduire, c'est ce que dit Garibay de la raison qui rendit la comtesse amoureuse d'Almanzor, à savoir « por entender que era muy potente en los actos de venus » (t. I, p. 545). Et le bon Morales, choqué de cette explication « harto deshonesta », se demande où Garibay l'a prise. Garibay ne faisait probablement là qu'une supposition suggérée par la psychologie. — Morales rappelle que l'origine des Monteros de Espinosa remonterait à ces événements. — Dans *Rincones de la historia*, t. I, p. 25, M. G. Maura, rappelant la fondation du monastère d'Oña telle que l'expose la Chronique générale, nous dit : « Esta delicada atención para con la víctima que no guardó D. Ramiro (vis-à-vis de son frère et de ses neveux) muestra el progreso de la suavidad en las costumbres, durante el siglo x, en la España cristiana. » Sans doute l'attention était délicate, d'une certaine manière ; mais il faudrait savoir, en tout cas, si le fait est authentique : or, notre chronique ne le mentionne pas. Rodrigue, à qui la Chronique générale l'a sans doute emprunté, explique en outre que le monastère d'Oña fut ainsi appelé par le comte Sanche « eo quod matrem viuentem *Mioniam* more hispanico appellabat » (V, 3). Cela rappelle son étymologie de Zamora *(Ce, mora)*. A

Tandem diuina miserante pietate. ⁊ tam diram calamitatem a ceruicibus xp̄ianoꝝ auferre dignante: ipse[a] almazor quamuis ꝑmittente deo peccatis xp̄ianorum exigentibus. ꝑ duodecim continuos annos. terram deuastasset: XIII. regni sui anno. post multas ⁊ horriferas xp̄ianorum strages. cum predicto comite santio[3] confligens: ⁊ fugam arripiens ꝑ medium crepuit. > (PELAYO, DE LEGIONE[4]) ⁊ *mortuus est in uilla que dicitur graliare. ⁊ sepultus est* apud *medina celeme*[b]. < Era. M.XL[5]. Vnde postea furtim sublatus: translatus ē. >

87. (PELAYO, *ibid.*). *Post hec* abdelmelech[c] *filius eius* rex *cum agarenis et xp̄anis exiliatis* denuo *ueniens: legionem: ⁊ astoricam obsedit ⁊ cepit. oīs turres astorice destruxit aliquantulum. Turres uero legionis precipitañ.* et *portas eius a fundamento destruxit. Post hec cum captiuis et spoliis inauditis:* nullo impediente. *cordobam est reuersus. Vrbs* uero *legioñ: fere quinque annis depopulata* remansit. < De qua quia se occasio prebuit. licet digressionem facere uideamur: de uocabulo illius nos aliquid tractare breuiter nulli sit honerosum. >

88. (PELAYO, *ibid.*) *Nerua* siquidem *imperator* romanus. *XIIII. legiones militum in yspaniam misit. ut ciuitates que in altum erant posite: destruerent.* ⁊ in *terre planitie ponerent.* ne unquam *romano* possent *imperio rebell*are. Quarum *legionum due ad ciuitatem uenerunt: que inter duo flumina hestula*[1]. *⁊ porma in altum posita*[d] *sublantium* uocabatur. Quam destruentes a solo: *ex lapidibus* eius. *ciuitatem inter duo flumina turio ⁊ uernisca pulcram ⁊ fortem edificantes: legionem* ab ipsis duabus legionibus *uocauerunt. ⁊* in *quatuor port*is eius *orientali. sempt͡onali. occidentali. meridiana marmoreos lapides. in quibus nomina* illorum *qui legionibus preerant. scripta erant romanis litteris.*

a) G. 1 om. *ipse.* — *b)* Le dernier *e* biffé; manque dans G. 1. — *c)* Pelayo : *Adanelchi.* G. 1 : *adelmelech.* — *d)* G. 1 : *pōita.*

noter que, chez lui, 1° Almanzor n'est pas désigné comme le prince aimé de la comtesse : celle-ci est représentée comme « optans commercium *cuiusdam* principis sarraceni » *(ibid.)*; 2° le comte Sanche est Sancius *Fernandi* et non Sansius *Garsie* : son père y est pourtant *Garsias Fernandi* (V, 2, c'est-à-dire fils de Fernán González comme dans notre Chronique). — D'autre part, Rodrigue semble ignorer au l. V, ch. 2, la trahison dont fut victime de la part de sa femme ce Garsias Fernandi : d'après lui, en effet, à cet endroit, le comte « obiit morte propria »; ce qui ne l'empêcha pas de raconter plus loin (V, 18) qu'il fut tué par les Sarrasins (cf. § 85, note). Rodrigue a dû commettre un quiproquo dans la généalogie des comtes de Castille.

86. 3. D'après Luc (p. 88, l. 20) et Rodrigue (V, 16), ce n'est pas le comte Sanche, mais son père, *Garsias Fernandi,* qui vainquit Almanzor; et le lieu de la bataille, qui n'est pas désigné ici, serait *Canatanazor* (Rodrigue : *Calacanazor*, latine autem dicitur *Vulturum altitudo*). De plûs, Luc relate que le jour où Almanzor succomba, un pêcheur du Guadalquivir chanta, tantôt en arabe, tantôt en espagnol : « in Canatanazor perdio Almanzor el tambor », et il parut ainsi chantant en divers lieux sans que personne pût l'approcher. Cf. Dozy, *Recherches*, t. I, p. 193.

86. 4. Dans l'*Esp. sagr.* (Risco), t. XXXVIII, apéndice LX, p. 374. Cf. les manuscrits de la Bibl. nacional de Madrid 1358 (f. 6) et 1346 (f. 102); *Esp. sagr.*, t. IV, p. 208.

86. 5. « Era MXL. Mortuus est Almanzor & sepultus est in inferno » *(Chron. Burgense)*. Cf. Silos, § 71 : « ...a Dœmonio, quod eum viventem possederat, interceptus, apud Metinam-Cœlim maximam ciuitatem, in inferno sepultus est ». On notera le jeu de mots entre *coelim* et *in inferno*.

88. 1. Cf. § 74, note 3.

posuerunt. anno *a mundi exordio. quinquies. M°. CC°. LX°. IIII°.* Que *in statu* felici *annis.* DC.VI.[a] *permanens.* primo in tempore *roderici* ultimi *regis gotorum* qn̄o[b] *tota* fere periit *yspania: deinde* (fol. 49) *tempore veremundi regis*[c] *podagrici. ab almazor* et eius filio abdelmelich: funditus est destructa.

89. (Pelayo, De Legione et Chronicon, § 5)[1]. *Sed postquam* aldefonsus rex supradicti *veremundi regis* filius *duxit uxorem nomine geloiram.* filiam menendi comitis. ⁊ comitisse[d] dn̄e maioris: p̄fatam urbem leg' *reedificauit* et mutatis antiquis romanorum nominibus alia noua que habet hodie. illi dedit. ⁊ leges et foꝝ et jura ciuilia quibus uiuerent statuit et firmauit. (Pelayo, § 5) ⁊ *cum omnibus* regni sui *epīs. comitibus.* nobilibus. clero et populo: generale ibidem *concilium celebrauit.* <ERa. M.LVIII. Kl's augusti.

90. Iste aldefonsus rex pater pauperum. ⁊ orfanorum ecclesiaꝝ patronus fuit. > (Silos, § 73) *Misericordie uisceribus affluens.* maurorum. ⁊ *ciuitatum eoꝝ strenuissimus expugnator.* < Quos cum ex omni parte urgere non posset sororem suam > (Pelayo, § 2) *terasiam*[e]. *regi* maurorum *toletano pro pace* cum ipso habenda: tradidit in uxorem. Ad quem cum inuita duxta[f] fuisset: *dixit. Noli me tangere quia* ego xp̄iana. ⁊ tu *paganus es.* Quod *si me tetigeris: angelus domini te* disperdet. *Tunc rex derisit.* ⁊ habuit eam *semel.* ⁊ *statim sicut* ipsa *predixerat. ab angelo domini est percussus.* ⁊ *mortem propinquam sibi adesse sentiens: uocatis consiliariis et cubiculariis suis:* iussit *honerare camelos auro et argento gemmis et uestibus preciosis.* ⁊ *cum totis* his *muneribus.* honorifice *illam adducere legionem. Quo loco illa diu in monachali habitu permansit.* ⁊ *postea oueto obiit* ⁊ *in sci pelagii monasterio* est *sepulta*[1].

91. (Silos, § 73) Rex uero aldefonsus transactis regni sui annis. XXVII. cum *apud uisense castrū quosdam mauros ferro. fame. inclusos tenet.* p̄ *nimia estate sola lintea interula indutus: a quodam insigni balistario sagitta de turre* emissa *percussus:* relictis ue'mundo et santia filiis paruulis. diē clausit extremum (Pelayo, § 5) *sepultusque cum iam dicta uxore sua geluira in legione.* < era .M. LXIII.[1] >

92. (Pelayo, § 6) *Quo mortuo: veremundo*'[g][1] *filius eius suscepit* [in]*regnum.* <Qui quamuis puer esset. accepto tamen a maioribus regni sui consilio (fol. 49v°) sororem suam infantissam dnām santiam. infanti garsie santii comitis castelle filio desponsauit. Qui cum ad ipsam traducendam. legionem uenisset patrin' eius comes vela legionen̄. ⁊ filii eius ducti inuidia. Rege Veremundo. ⁊ cuncta fere cohorte legionensium ⁊ castel-

a) Pelayo : *D. C. X.* — b) *quando.* — c) G. 1 : *regnauit.* — d) G. 1 : *cometisse.* — e) G. 1 : *tarasia.* — f) G. 1 : *ducta.* — g) G. 1 : *u'emundus.*

89. 1. Le passage qui suit a des points communs à la fois avec le *De Legione* (où manque le nom *Aldefonsus*) et avec le *Chronicon* (§ 5) de Pelayo.

90. 1. Répétition, avec quelques variantes, de l'histoire racontée au paragraphe 80 (= § 2 de Pelayo).

91. 1. Épitaphe dans Morales, *Coronica* (XVII, 42, t. VIII, p. 466 de Cano), et dans Béthencourt (p. 310, d'après Morales); mieux sans doute dans Risco (cf. § 85, n. 3), *Iglesia de Leon y monasterios,* p. 148 : « H jacet Rex Adefonsus, qui populavit Legionem post destructionem Almanzor, & dedit ei bonos foros, & fecit Ecclesiam hanc de luto, & latere. Habuit prælia cum Sarracenis, & interfectus est sagitta apud Viseum in Portugal. Fuit filius Regis Vermudi Ordonii. Obiit Era MLXV. III. N̄AS̄. M. » La date est erronée dans notre Chronique, où il faut lire MLXV (1027).

92. 1. Bermudo III (1027-1037).

lanoꝝ in hastiludio se[de][a] ducentibus: urbem ingresi: cesis[b] quoscumque intra urbem inuenire potuerunt castellanis: ad palatium ubi infans garsias cum S[c] infantissa erat. accesserunt: ⁊ ipsum innocuum occiderunt. Era. M.LXVI[2]. Occiso infante garsia: predicta infantissa dña santia nupsit. Ferra[d] comiti filio santii regis[e] cantabꝛ[f] qd' ut ignorantibus clarius innotescat: de eoꝝ genealogia[g]. quamuis alibi[3] plenius disseratur: lib; tamen[h] hic aliquid quantum ad presens pertinet. succinte ⁊ breuiter enarrare.

Explicit lib'. II'. incipit lib'. III'[i].

1. In primis g° sciendum. quod Semeno genuit garsia xemenit. ⁊ ennerū[j] xemenit. Garsias xemenit genuit santium garciet. qui cognominatus est auarca. Santius garciet. ex dnā tota regina bisnepta de enneco aristra[k] genuit regem garsiam qui cognominatus est tremulosus[1]. Iste. Ḡ. cepit comitem castelle. Ferdinandum gondissaluez[l] in cyronia ⁊ filios eius[2]. ⁊ genuit regem santium qui strenuitate militie quat'manus uocabatur qui duxit uxorem vrracam reginam filiam comitis santii castellani ex qua genuit garsiam. ⁊ supradictum fredinandum[3]. Item[m] sciendum quod nunno belchediz genuit Nunnium

a) G. 1 : *sese.* — *b)* G. 1 : *cessis.* — *c)* *Santia.* — *d)* G. 1 : *ferrando.* — *e)* G. 1 : *regnauit.* — *f)* G. 1 : *cantabix.* — *g)* G. 1 : *ganeologia.* — *h)* G. 1 : *cum.* — *i)* Folio 45 dans G. 1. — *j)* *Sic.* G. 1 : *enne2+.* — *k)* *Id.* G. 1. — *l)* G. 1 : *gundisaluet.* — *m)* G. 1 : *Iste.*

92. 2. Ces faits sont relatés plus en détail par Luc, p. 90, et par Rodrigue (V, 25). Cf. *Chron. burg.* : « Era MLVI. Fuit occisus Infans Garsea in Legione »; *An. Toled. I:* « Mataron al Infant D. Garcia en Leon, Era MLVII ».

Risco, dans *Iglesia de Leon y monasterios*, p. 149, donne l'épitaphe de ce Garsias, relevée, comme les autres, dans le Panthéon royal de San Isidro de Leon : « H. R. Infans Dom̄ns Garsia, qui venit in Legionem, ut acciperet Regnum, & interfectus est a filiis Velae Comitis ». Morales (*Coronica*, XVII, 45, t. VIII, p. 479 de Cano) la donne également (et, d'après lui, Béthencourt, p. 325); mais il pense que le sépulcre à côté duquel elle se trouve est un cénotaphe, et que l'infant fut enterré à Oña. Il déclare d'ailleurs que la sépulture à Oña ne porte pas d'inscription (p. 481); pourtant, d'après Béthencourt (p. 465), il y en avait deux, dont l'une disait : « Hic filius fuit Sancii Comitis, qui interfectus est proditione a Gundisalvo Munione, et a Munione Gustios, et a Munione Rodriz, et a multis aliis apud Legionem civitatem. Era MDXLVI. » Morales (*ibid.*) trouvait en tout cas la même date « en las memorias antiguas de la casa » (de Oña), avec le quantième et le jour, mardi 13 mai. Les *Annales Compost.* sont d'accord pour l'année : « Era MLXVI Infans Garsias interfectus in Legione »; mais non les *Ann. Complut.* : « In Era MLXIV. Obiit comes Garsia », ni les *An. Toled.* I (MLXXII), ni les Ann. du *Fuero de Sobrarbe*, qui, remarque Morales, donnent l'année 1029. D'autre part, Morales fait observer que le 13 mai, en 1028, tombe un lundi et non un mardi.

92. 3. Serait-ce dans le *Liber regum* publié par Flórez (*Reynas catholicas*, t. I, p. 503) ou dans un original latin perdu?

1. 1. « Este Rey Sanch Abarca casó con la Reyna Dona Toda. è ovo della un fillo, et quatro fillas; el fillo ovo nombre el Rey Don Garcia, el tembloso... » (*Liber Regum*, p. 498).

1. 2. Cf. II, § 71.

1. 3. Cf. plus loin, § 1, n. 9, et les *Généalogies*, § 14.

rasoꝛ. nunnius ra. genuit gundissaluum nuniz. Gund'. nuniz g'[a] comitem ferdinandum[b] gonz' qui castellanos de subiugo legionen dn̄ationis dicitur extrasisse[4]. Comes ferr.[c] gonz'. g' comitem garsiam ferrandiz quem rex almazor occidit[d]. Comes garsias fer̄r. g' comitem santium qui regem[e] interfec̄ et cordobam destruxit[5].ꝛ inde corpus patris sui comitis g^{a}. fer̄r.[f] transtulit caradignam[6]. ꝛ sc̄m steph'n̄i ꝛ gormaz. cluniam (fol. 50) osmam. castrabo. Metoniam. Berlangam. ꝛ multas alias abstulit sarracenis[7]. Comes santius. cognomento bonus. pro eo quod bona fora dedit[8]: cui om̄s castellani. octingenti uidelicet milites ex legitimo et nobili ex omni parte matrimonio procreati. sponte propria hominū[g] fecerunt. ꝛ sacramentum dederunt. ut semper propinquiori[h] generis eius cuius cumque esset sexus quasi dn̄o seruirent. genuit urracam reginam uxorem. Regis[i] santii cantab'[9]. ꝛ relicto altero filio. VIII. annorum[10]

a) Genuit. — *b)* G. 1 : *fredinande.* — *c)* G. 1 : *fred'.* — *d)* G. 1 : *occide.* — *e)* G. 1 : *regem Almancor.* — *f) Garsiae Ferrandiz.* — *g)* G. 1 : *hoīmuȝ (hominaticum).* — *h)* G. 1 : *propinquieres.* — *i) regnauit.*

l. 4. Cf. les Généalogies tirées par Flórez du *Liber regum* (*Reynas catholicas*, t. I, p. 494) : « Nuño Belchidez ovo fillo à Nuño Rasuera. Nuño Rasuera ovo fillo à Gonzaluo Nuñez. Gonzalo Nuñez ovo fillo al conde Ferrand Gonzaluez. El conde Ferrand Gonzaluez ovo fillo al conde Garcia Fernandez. El conde Garcia Fernandez ovo fillo al conde D. Sancho, el que dió los buenos fueros. El conde Don Sancho ovo fillo al Infant D. Garcia, el que mataron en Leon, è una filla, que ovo nombre Doña Alvira. E esta Doña Alvira fue casada con el Rey D. Sancho el mayor, que fue rey de Navarra, et de Aragon, et fue señor hata Portugal ».

Tailhan, *Nouveaux Mélanges*, p. 342, note 3, renvoie aux *Fueros* de Brañosera (*Monumenta Portugalia*, p. 17), « qui nous donnent la généalogie authentique de Ferrand Gonzalez, à partir des premières années du IXe siècle ».

l. 5. Cf. Luc (p. 86, l. 29-31) : « Tunc comes Sancius... ita ut vsque Cordubam hostiliter pergeret & multas caedes Sarracenis inferret » ; et Rodrigue (V, 19) : « Nec ab his stragibus fuit regnum Cordubæ alienum... ». Ni l'un ni l'autre ne présente Cordoue comme ayant été détruite, encore moins Almanzor comme tué par le comte Sanche. La leçon de G. 1 paraît pourtant bonne *(regem Almancor)* ; on ne voit pas à quel autre roi il pourrait être fait allusion ici. Je ne discute pas le fait en lui-même.

l. 6. « Era MXXXVII... Comes Garsias Ferdinandi... unde ductus fuit ad Caradignam » *(Ann. Compost.)*. Cf. II, § 85, n. 2.

l. 7. « In Era MLVII. Dederunt Sarraceni Kalifa ad Sancium Comitem suas casas, id est, Gormaz, Osma, & S. Stephanum, & alias casas in Extremadura » *(Ann. Complut.)* « Era MLXI. Dederunt comiti (Sancio) sanctum Stephanum, & Cluniam, & Osmam, & Gormaz, & Dederunt ei quinquaginta obsides pro Castrabo, & Meconia, & Berlanga » *(Chron. Burgense)*. « En el mes de Agosto arrancada sobre los Christianos en Clunia, e dieron los Moros Falifa al Conde Sancho Garcia sus casas fascas, è Gormaz, è Osma, è Sant Esteban, è otras casas en Estremadura, Era MLIX » *(Ann. Toled. I)*. « Era MXLIX. Dederunt comiti Sanctio San Stephanum, & Cluniam, & Osmam, & Gormaz, & dederunt ei L. obsides pro Castrobon, & Meronim, & Berlanga » *(Ann. Compost.)*.

l. 8. « Murió el Conde D. Sancho, el que dió los buenos fueros. Era MLV » *(Ann. Toled. I)*.

l. 9. Luc ne nomme pas la fille du comte Sanche de Castille, épouse de Sanche de Navarre (p. 90, l. 21). Rodrigue hésite entre deux noms : « Maior uel Geloira » ; la Chronique générale la nomme Eluira (§ 786) ; la Chronique de San Juan de la Peña (ch. XIV) et Eugui (édition Eyzaguirre, p. 289), comme Rodrigue.

l. 10. La date de la naissance de l'Infant Garsias est donnée par les *Annales Complut.* : « In Era MLI. Mense novembri natus est Infans eius filius nomine Garsia Sanchez ». Pas question ici d'une autre fille, *Sancha* (cf. Dozy, *Rech.*, t. I, p. 203).

infante scilicet garcia: obiit. ERa. M.LV[a] [1]. sepultus apud onie monasterium quod fecerat.

2. His ita breuiter p̄libatis: nunc ad propositum redeamus. Predictus itaque rex santius. audita morte infantis. g'[b]. uehementissime contristatus. nullumque ad castelle regim̄ uidens superstitem: castellam sibi subicere attemptauit. Cui e contrario castellani sagaciter respondentes dixerunt. quandiu dn̄am nostram uxorem uestram reginam dn̄am urracam. dn̄i nr̄i santii comitis filiam. in honorē reginam decenti tenueritis: cā ip̄i' ⁊ non aliter. uos in dnm̄ recipimus. ⁊ uobis quasi dn̄o. ⁊ dn̄e nr̄e marito libentissime seruiemus[1]. Sicque castella cā uxoris potius quam armis obtenta: coadunatis. aragonensium. nauarrarum[c]. castellanorum. exercitibus partes legion̄. aggrediens ⁊ deuastans: > (Silos, § 74) regnum suum usque in pisorcam. ⁊ usque in ceya fluuios dilatauit. ⁊ uiam publicam quam caminum sc̄i *jacobi* uocamus quamque *peregrini. timore* maurorum per *deuia alaue* euntes declinabant: per locum quo mº itur. sine *retractationis*[d] *obstaculo fecit currere.* < Interfectores[e] autem cognati sui. infantis .g. digna ultione interfecit. Et inde infantissam dn̄m santiam secum transportans: castellā rediit. eandem infantissam ranimiro suo primogenito filio. quem ex quadam dn̄a nobili de ayuar habuerat. proponens tradere in uxorem. S; obsistentibus ratione castellanis: ipsam iam XVIIII. annos etatis habentem minimo filio suo quem ex (fol. 50v) urraca regina genuerat. infanti ferrando quamuis trium tantummodo esset annorum. copulauit. > (Silos, § 75) *ueremundo fratre nuptias exhibente.* < ⁊ ei castelle tradidit[f] comitatum. Garsiam uero medium filium suum quem ex predicta urraca regina suscepit: pampilonen̄ regno p̄fecit. >

3. (Silos, § 75) Ranimiro uero supradicto. dedit *quandam semotim regni.s.*[g] aragonen̄. *particulam.* ut *fratribus* pro *eo quod materno genere impar erat*

a) G. 1 : *M.LX.* — *b) garcie.* — *c) Id.* G. 1. — *d)* G. 1 : *retrationis* ; Silos : *retractionis* (texte préférable). — *e)* G. 1 : *interfecti.* — *f)* G. 1 : *tradide.* — *g) scilicet.*

1. 11. Cette date concorde avec l'épitaphe que M. F. de Béthencourt reproduit comme étant celle de l'ancien sépulcre de ce comte à Oña (p. 461) « sub Era MLV. Nonis Februarii » (5 février 1017); mais l'érudit généalogiste la considère comme fausse, et adopte celle du 5 février 1022. Cette dernière date est celle que Morales tire des Annales du Fuero de Sobrarve (XVII, 40, t. VIII, p. 461 de Cano), et qu'il déclare, chose étonnante, « conforme con la memoria que tienen en el Monasterio de Oña de su muerte ». Les *Annales Compostell.* donnent aussi : « Era MLV. sanctius comes non. Februar. » Les *Ann. Complut.* : « In Era MLIX (1021). Obiit comes Sancius Garsia », ce qui ne concorde pas très bien avec les huit ans que le manuscrit A 189 donne à l'infant lors de la mort de son père. Il est certain que la date de 1022 à laquelle s'en tient Morales concorde au contraire tout à fait. Si l'Infant García est né en nov. 1013, il avait huit ans et quelques mois en février 1022. C'est donc la leçon de G. 1, *MLX* (= 1022) qui est la bonne. Voir pourtant Dozy, *Recherches,* t. I, p. 103, n. 1, et p. 209.

2. 1. Rodrigue seul (V, 25) parle de la mainmise de Sanche sur la Castille, et il ne donne pas les détails que nous trouvons ci-dessus. Luc (p. 91, l. 10) est encore plus court. La chronique de San Juan de la Peña dit : « Et ex causa suae uxoris fuit dominatus in Castella » (ch. XIV).

malignando occasio tolleret. <Istigante namque maligni hostis uersutia: predictus garsias non est ueritus in matrem propriam. uerba proferre contumelie. ⁊ eam de adulterii injuria diffamare. S; ranimirus fr̄ ip̄a[a] respondens: eam constanter ⁊ ueraciter defensauit ⁊ mendatium ēē probans: de infamia ⁊ periculo liberauit. Itaque regina in tantam exarsit iram: quod garsiā maledixit. ⁊ ranimirum intra uestes coram regali curia recipiens. ⁊ quasi parturiet illum de sub uestibus eiciens: in filium adoptauit. ⁊ in regno habere fecit portionem. Garsias uero ductus penitentia: romam peciit. pro delicto ueniam petiturus[1]. >

4. (Silos, § 76) **Rex autem** *santius in senectute bona*. **filio eius rege. G.** *romam* redeunte[b]: morbo proprio *hac uita decessit. era. M.LXX.III*[1]. *Quem ferdinandus apud oniense* monasterium *honore* debito sepeliuit. *Garsias uero postquam solutis*[c] *deo uotis. roma rediit.* regnum pampilon̄ recepit. S; *ranimirus* ad auferendum[d] illi regnum inhyans: cum per se non posset *quosdam mauroꝝ reges sibi affines.* <almuzthahen[e]. scil' > *cesaragustanum.* ⁊ regem *oschensem. ⁊ regem tutelannum* in suum conuocans auxilium: *positis castris super opidum tafalla. bellum* grauissimum parat *fr̄i.*

5. <Garsias uero sollicitus de pugna. confidens in dn̄o: dum in quadam ecclesia paruula que intra caueam loco quo nunc est naiaren̄ monasterium. erat in honore bt'e marie uirginis dicata. pernoctans oraret: sompno correptus dormiuit[f]. ⁊ futurum bellum se uicturum per sompnium dn̄o reuelante cognouit. Facto (fol. 51) itaque mane: sompnium uxori sue regine steph'ie et[g] suis baronibus manifestans uotum uouit deo. quod si imminens bellum deo[h] miserante possit euincere. in prefato loco maiorem faceret in honorem bt'e uirginis marie basilicam fabricari. >

6. (Silos, § 76) *Collectis g° fortissimoꝝ militum copiis: castra hostium ex timplo aggreditur* confidenter. *dein maxima parte* deo iuuante *trucidata: ceteri relictis tentoriis* armis et spoliis. *inermes fugam arripiunt. Ranimirus ⁊*[i] *discalciatus.* ⁊ inermis. ascendens *equum capistro regente loca peciit* sibi *tuta*[1].

a) *super ipsam.* — b) Silos : *Romam commearet.* — c) G. *salutis.* — d) G. 1 : *afferendum.* — e) G. 1 : *almutzhaben.* — f) G. 1 : *dormiuit.* — g) G. 1 : *ut.* — h) G. 1 om. *quod si... deo.* — i) G. 1 : *eciam.*

3. 1. La même histoire est dans Rodrigue (V, 26), avec plus de détails. La chronique de Silos fait allusion (§ 76), comme on verra, dans les mêmes termes à peu près que la nôtre (§ suivant), au pèlerinage de Garsias à Rome, et elle parle bien d'un vœu : « ob vota solvenda »; de même Luc (p. 91, l. 50). — Voir la Chronique générale (§ 791), la Chronique de San Juan de la Peña, ch. XIV, Eugui (éd. Eyzaguirre, p. 289), qui suivent Rodrigue.

4. 1. Cette date concorde avec l'inscription du Panthéon royal de Léon, où Ferdinand I fit transporter son père dans la suite: « Obiit Era MLXXIII ». Cf. Morales, XVII, 1, t. VIII, p. 491 de Cano; Risco, *Iglesia de Leon,* p. 149; Béthencourt, p. 373. Même date dans le *Chronicon Rotense* publié par Villanueva (*Viaje literario*, t. XV, p. 330). Les *Généalogies* donnent *Era MLXXII* (§ 14).

6. 1. Notre chronique est muette, comme celle de Silos, sur les autres événements de la vie de Ramiro, qui semble l'intéresser moins que celle de Garsias de Navarre. Sur les femmes de Ramiro, voir E. Ibarra y Rodríguez, *Matrimonios y descendencia de Ramiro de Aragón*, paru dans la *Revista de Aragón* (tiré à part).

7. < Tanta uero ⁊ tanta preciosa ibi acquisiuit rex garsias spolia: quod ex portione sua. naiareñ monasterium construxit. et maximis illud muneribus insigniuit[a]. Ad cuius decorationem cum multorum sanctorum reliquias. ⁊ corpus b'ti prudentii tyrasoneñ quondam ep̄i conuexisset corpus scī b'ti emiliani. illuc adducere uoluit. S; cum de loco illd'. ⁊ de monasterio ubi erat. ad planitiem ductum esset: nec retro nec ante sicut erat propositum[b]. illud mouere ullomodo potuerunt. hedificans ergo ibidem aliud[c] monasterium rex .G. in honore bti emiliani[1]: magnis illd' ditauit diuitiis. ⁊ multis ibi aggregatis monachis. abbatem instituit gomisendem. >

8. (Silos, § 77-78) Interim rex *ueremundus* postquam *rex santius expirauit: paternum* sibi *regnum* uoluit *uindicare*. s; *ferrandus*. tum propter uxorem. ne *regni expers foret*. tum quia pater suus illi dederat: in quantum poterat repugnabat .vñ ad tantam deuenerunt discordiam. quod diem ⁊ locum statuerunt preliandi. S; ferrandus non posse se ueremundū sustinere presentiens: garsiam fratem ut iuuamen[d] conferat. ⁊ in ganantiam portionem habebat[e] : conuocauit.

9. (Silos, § 79) Qui cum suis con*gregati*[f] *dum ad expugnandum hostem properant: ecce ueremundus* fuit *cum suis transiecto cantabriensium limite: eis armatus* occurrit. *Et iam super vallem tamaron: due opposite acies* se uidebant. *cum ueremundus ac'*[g] *et inperterritus primo pelagiolum equum suum calcaribus urget. ⁊ hostem ferire cupiens: rapido cursu inter densissimum cuneum stricta* (fol. 51v°) *hasta incurrit .s; dum ferox garsias. ⁊ ferrandus acri' instarent in ipso equino impetu con*fessus[h] interiit. *Septem ex suis super cum* occisis. ⁊ apud *legioñ* cum *ceter*is *reg*ibus *est* sepultus. ERa. M.LXX.VI. X°. Kl'as iulii[1].

10. (Silos, § 80) Post quem: sub eadem era. ferrandus[1] eius sororis[i] suscepit regnum. *in ecclesia b'te marie legioñ. ab ep̄o catholico seruando* noīe *consecrat'*. Qui in *sedand*is *regni sui tumult*ibus. et ferocibus quorumdam magnatum suorum animis edomandis. per *sedecim annos* intentus: *nichil cum exteris gentibus ultra suos limites* belli gessit.

11. (Silos, § 81.) *Interea santia regina concepit. ⁊ peperit filium.* qui *santius* est uocatus. *Deinde filiam edidit nomine geluirā.* deinde *rursū* concipiens genuit *filium aldefonsum.* Ad ultimum[j] *Garsiam minimum* genueīt[k]. *Urracā namque deco*re *et moribus nobilissimam puellam. priusquam regni apicem obtinuissent: genueīt*[1].

a) G. 1 : *insignium.* — b) G. 1 : *propoītum.* — c) G. 1 : *illud.* — d) G. 1 : *iuuamur.* — e) Id. G. 1; mais *b* pointé dans A 189. — f) G. 1 : *agregati* — g) *acer.* — h) G. 1 : *confossus.* Silos : *confoditur* (texte préférable). — i) G. 1 : *sororius* (excellent). — j) Fol. 47 dans G. 1. — k) G. 1 : *genuit.*

7. 1. C'est la tradition connue, que rapporte, par exemple, Madoz, *Dicc. geogr., Millan de la Cogolla (San).*

9. 1. Cette date est donnée par la Chronique de Silos comme étant celle de la consécration de Ferdinand.

10. 1. Fernando I (1037-1065).

11. 1. Le reste de la vie de Ferdinand est comme dans Silos (§ 81-106). Voici les principales variantes d'après A. 189 (je mets le texte de Silos en romain, et celui de notre chronique en italique): 81. istius opulentia : *istius modi oppulentia.* — 82. Itaque Garsias : *itaque dum Garsias.* — timore tantam rem impediente : *timore timorem impediente* (texte excellent). — quum Garsias : ⁊ *ad eum G.* — funditus exisse : *f. illum exisse.* — 83. Atque tantorum : *ad hoc t.* — Illexerat... conscripserat (manque ici). —

[Généalogies des rois de Navarre, des comtes de Pailhars, de Toulouse et de Gascogne[1].]

(Mêmes manuscrits.)

(Fol. 96)[a]... honorifice sepeliuit[b].

1[c]. Eneco cognomto arista: genuit garsiam eneconis. dñam asso-

a) Folio 86 v dans G. 1. Les initiales de tous les alinéas manquent dans G. 1. — b) Fin de la Chronique latine du Cid. — c) Fol. 87 dans G. 1.

84. ex cognatione Veremundi: *ex c. uel familia V.* — communis res geritur: *commin' r. g.* (excellent). — ex militibus: *ex magnis m.* — Æra MXCII: *era MLXXXXII kl's septembris.* — 85. cujus est: cuius ex (bon). — non prius... quoniam: *non prius... quam* (excellent). — 86. impropere: *propere.* — irrumpere: *i. nititur* (excellent). — delatum dicitur: *delatum noscitur.* — Donato: *adorato* (excellent). — 88. a ritibus: *artibus* (mauvais). — incorruptibili: *in corruptibili* (excellent). — postulat: *pulsal* (mauvais). — notissimam: *notitiam* (mauvais). — materiali: *materiali gladio* (Florez suppléait *arte*). — 89. diu permanens die noctuque: *permanens die noctuque.* — intrantes aures apostoli: *i. aures populi* (Luc: intrantes populi). — Et haec dicens: *Et hec eo dicente* (meilleur). — convehat: *conuocat* (correction proposée précisément par Flórez). — ministri: *manifestari* (excellent). — temporis in spatia: *temporis spatia* (excellent). — supliciis: *supplicationibus.* — omnem substantiam: *omne sub'eam* (?) — 90. Sisenandum: *sesnandum.* — ab abenahabeth (*ab* manque ici). — neque consilium (manque ici). — novis: *nobis* (excellent). — triumphato: *tumplato* (?). — invadentes: *inundantes.* — agentes: *gentes* (mauvais). — 91. prostravit: *prosterunt.* — Horcecorex: *borcecorex* (Flórez cite Rodrigue de Tolède (VI, 13): *in valle Borgecorrexi*, Bordecorex). — 92. onniae: *honie.* — Talamanca: *Malamanca.* — pleraque: *plenique* (mauvais). — omnem eorum substantiam: *omne e. sub'eam* (? cf. § 89). — circumvenit mœnia castris: *circumventus menia castri* (mauvais). — quatenus tantum: *quatenus tamen* (mauvais). — 93. usus: *usque* (mauvais). — vestium: *uestiuit* (mauvais). — obnoxius: *obnixius* (bon). — ad hoc: *ad hoc tamen.* — 94. juxta: *iuste* (mauvais). — onniae: *oīs* (mauvais). — quoniam: *quem* (mauvais). — cœmenterio: *cimit'io.* — deputantur caementarii: *deputatis cementariis.* — 95. Abenhabet: *benhabet.* — Rex more: *ex more* (bon). — accersiri: *accerri.* — supplicationibus: *supplicibus.* — ponat: *imponat.* — consilium: *consultum* (excellent). — 96. huiuscemodi: *huiusce* (cf. *Bull. hisp.*, t. XI, p. 261). — Abenahabet referunt: *benahabet inferunt.* — ceterum... mobiles (manque ici). — socios suos sic dicens: *socios suos monet d.* (Flórez suppléait *alloquitur*). — subvenerit: *subveniat.* — triduo: *hoc triduo.* — 97. perveniente: *superveniente* (bon). — donatum est: *donat* (excellent). — hujuscemodi: *huiusce.* — 98. obnoxius: *obnixius* (bon, cf. § 93). — finis vitae subsequens: *fine uite subsequente* (bon). — 99. (*itineris* manque ici comme dans Silos). — seriatim: *seriatū.* — 101. consecrari: *conseruati* (mauvais). — millesimo quinquagesimo (Flórez corrige *sexagesimo*) secundo, undecimo Kalendas: *MLX° XI° Kalendas.* — 102. in praesenti horum: *in presentiarum* (excellent). — ipsi... Amen (manque ici). — 103. Magnatorum generali conventu suorum: *m. suorum c.* — regnum suum: *ei regnum.* — itaque quem: *itaque cū* (mauvais). — maritali copula: *mariti c.* — amplexatus est: *a. fuerat.* — 104. quidquam carius (de même ici conformément à la correction de Flórez; Berganza: *quidquid carnis*). — verum etiam suis laboribus ornatae (de même ici: d'une autre main dans le manuscrit de Ferreras; cf. Flórez, p. 260 et 321). — Rex incaute accipiens: *dum rex incaute acciperet.* — confractus: *confractū.* — differtur: *defertur* (bon). — dari: *dare* (bon). — 105. Decembris: *decembrio.* — praesentetur: *presentantur.* — 106. cultu regio: *cultus regio* (mauvais). — tuæ liberæ voluntati: *tue voluntati.* — regi: *rexi* (excellent). — festum celebratur: *f. colebatur.* — Pour la suite, voir *Bull. hisp.*, t. XI, p. 267.

1. Je ne me crois pas tenu de discuter la valeur de ces généalogies. D'autres s'en sont acquittés et s'en acquitteront avec infiniment plus de compétence. Je me bornerai à dire que, ayant eu l'occasion de voir l'œuvre d'Abarca (cf. mon introduction, *Bull.*

nam[a]. que fuit uxor de dño muza. qui tenuit borca. ⁊ t'rero. ⁊ dñam que fuit uxor de garsia malo[1].

2. Garsias eneconis[b]. genuit fortunium garsiez. ⁊ sanctium garsiez et dñam onnecam[c]. que fuit uxor de aznario galindonis de aragone.

3. Fortunio garsiez accepit uxorem dñam auream. ⁊ genuit enecum fortunionis. ⁊ aznarium fortunionis. ⁊ belascum fortunionis, ⁊ lupum fortunionis. ⁊ dñam onnecam[d] que fuit uxor de aznario sanctioīs de larron.

4. Sanctius[e] garsiez genuit aznarium sanctionis. Aznarius sanctionis accepit uxorem dñam onnecam. filiam fortunii garsiet[f]. suā congermanam. ⁊ genuit ex ea sanctium aznarez. ⁊ dñam tuā[g] reginam. uxorem sanctij obtimi regis. ⁊ dñam sanctiam[h]. Ista onneca[i] postea mortuo uiro suo accepit uirum regem abdalla. ⁊ ex eo genuit mahomath yben abdalla.

5. Eneco fortunionis accepit uxorem dñam sanctiam. filiam garsie sememonis[j] (fol. 96v) et ex ea genuit fortunium eneconis. ⁊ dñam auream que fuit uxor de munio garsiez[k]. ⁊ dñam lupam uxorem sanctij lupiz de haraquil. Ista dña sanctia postea accepit uirum dñm galindum. comitem de aragone. ⁊ ex eo genuit. aznarium galindonis. et dñam andregodo reginam. ⁊ dñam blasquitam. que habuit uirum ennecum lupiz de estigi. ⁊ de zillegita.

6. Aznarius fortunionis genuit fortunium aznarez. qui et cognomto orbita uocabatur. ⁊ fuit pater garsie fortunionis decabannas.

7. Blasco fortunionis. genuit dñam xemenam. que fuit uxor regis

a) G. 1 : *ossonam.* — *b)* G. 1 : *ēnecconis.* — *c)* G. 1 : *ennecam.* — *d)* G. 1 : *ēnecam.* — *e)* G. 1 : [S]*ancius* (et de même ensuite). — *f)* G. 1 : *garsiez.* — *g)* G. 1 : *suam.* — *h)* G. 1 : *sanciam* (et de même ensuite). — *i)* *ēneca.* — *j)* G. 1 : *semoīs.* — *k)* G. 1 : *garsiet.*

hisp., t. XIII, p. 141), j'ai constaté qu'il n'y avait rien à en tirer au sujet du manuscrit de Léon. C'est à la page 57 de *Los Reyes de Aragon en anales historicos*, que le P. Abarca, traitant de Don Fortuño el Monge, allègue le manuscrit de San Isidro de Léon ; mais il se borne à reproduire le passage cité par Morales et à le discuter. Il ne paraît nullement avoir vu le manuscrit lui-même :

« Esta obscura prision de D. Fortuño recibiria mucha luz de la del cautiverio, y triste casamiento de su hermana Doña Iñiga con el Rey Abdalla de Cordoua ; si pudiessemos fiar de la escondida memoria, que en vn libro muy antiguo del archivo de San Isidro de Leon hallò el diligente Ambrosio de Morales, que la puso copiada en el Escurial, y la publicò (en marge, lib. 15, c. 36), traducida del Latin, por nueva y estraña, assi : *Aquel Rey...* (suit tout au long le texte cité par Morales). Hasta aqui llega aquella singular memoria ; de laqual dixo su mismo Inventor con su gran juizio *que èl no podia afirmarla, aunque lleva mucha camino :* y à la verdad ella es tan vnica, y tan admirable, que causa escrupulos. (Suit la discussion.)

P. 65 ... « y mas afirmando el testimonio alegado de San Isidro de Leon, que tuvo hijos (l'infant Aznar Fortunionis), y no sabiendose del conde (Aznar Galindez), otro que el conde Galindo » ; mais il s'agit du passage cité par Morales.

Il ne paraît pas connaître autrement ce document, qu'il aurait eu bien des fois l'occasion de citer et de discuter s'il l'avait connu intégralement.

1. 1. Voir Barrau-Dihigo, *Revue hispanique*, 1900, p. 150, qui combat avec raison une conjecture de M. de Jaurgain, et note la lecture de Oliver (*domna* au lieu de *Onam* que donne Traggia), conforme à ce que donne notre manuscrit.

eneco garsiez. ꝛ dñam tutam. que fuit uxor de enneco manzones[a] de lucentes. ꝛ dominā sanctiam que fuit uxor de galindo semenonis[b]. de pitano[c].

8. Fortunio enneconis genuit garsiam fortunionis. ennecum fortunionis. ꝛ dñam sanctiam.

Item ex alia parte genealogia regum.

9. Garsias semenonis et enneco semenonis' frs fuerunt. Iste garsias accepit uxorem dñam onnecam[d] de sangossa. et ex ea genuit enneco garsiez. ꝛ dñam sanctiam. Postea accepit uxorem dñam didaldi de palares. sororem regis mundi[e] comitis. ꝛ ex ea genuit sanctium garsiez[f]. ꝛ xemeno garsiez.

10. Enneco garsiez accepit uxorem dñam xemenam. ꝛ geñ ex ea garsiam enneconis. qui fuit occisus in ledena[g] ꝛ xemeno enneconis. ꝛ fortunium enneconis. ꝛ sanctium enneconis. Isti tres ad cordubam fugerunt. Soror eorum noīe dña tota uxor fuit garsie enneconis. de olza.

11. Semeno garsiez. accepit uxorem dñam sanctiam. filiam aznarii santionis. ꝛ ex ea genuit garsiam[h] semeonis. qui habuit uxorem dñam quisillo. filiam dñi garsie comitis bagiliensis. qui habuit aliam filiam noīe dñam dadildis. que fuit uxor dñi muzze aznaret. Iste garsias semenoni[s] [i] (fol. 97) occidit suam matrem in galias. in uilla que d'r laco.[j] ꝛ occiderunt eum in alesanco ioh's blasconis ꝛ cardellus blasconis. Iste garsias ex ancilla habuit filium noīe garsiam. qui mortuus est in corduba.

12. Sanctius garsiez maior cognomto auarca.

Iste suscepit regnum pampil'. Era. DCCCC. XL. III[1]. Regnauit annos. XVIIII. ꝛ obiit. ERa. DCCCC. LXII[2]. ꝛ primus filius uirtutibus preclarissimus. imperator obtimus. accepit uxorem dñam tutam aznarez. pro neptem de eneco arista. ꝛ genuit garsiam regem. ꝛ dñam onnecam[k]. ꝛ dñam sanctiam. ꝛ dñam urracam. ꝛ dñam blasquitam. ꝛ dñam orbitam. ꝛ ex ancilla habuit filiam dñam lupam. que fuit mat' regismundi de bigorra. ¶ Dña onneca fuit uxor aldefonsi regis legionensis. ꝛ genuit filium ordonium[3]. qui mortuus est in corduba. Iste ald' reliquit regnum fri suo regi ranimiro. ¶ Domina sanctia uxor fuit

a) G. 1 : *mancones.* — *b)* G. 1 . *xemeno.* — *c)* G. 1 : *pitāno.* — *d)* G. 1 : *ennecā.* — *e)* *Sic.* — *f)* G. 1 : *garsiet.* — *g)* G. 1 : *ledenta.* — *h)* G. 1 om. — *i)* G. 1 : *semnoīs.* — *j)* G. 1 : *loco.* — *k)* G. 1 : *eñecam.*

12. 1. Cf. Albelda, § 87 : « In Era DCCCCX˜III (943) surrexit in Pampilona Rex nomine Sancio Garseanis... » De même l'*Æmilianensis.*

12. 2. Cf. Albelda, § 87, en marge : « Obiit Sancio Garseanis Era DCCCCLIIII » au moins dans l'*Æmilianensis.* Et dans le texte : « regni sui anno migravit a saeculo » ; (*Æmil.* : XX° regni sui...).

12. 3. Cf. II, § 66.

ordonii imperatoris legioñ. ¶ Postea habuit uirum albaꝝ harramelliz comitem de alaua. Ad ultimum fuit uxor fredinandi comitis[4]. ¶ Domina urraca fuit uxor dnī ranimiri regis magni. qui fuit cf̄r'[a] aldefonsi regis et froylani[5]. ⁊ in regnum post aldefonsum ip̄o sponte sua illi tradente. ⁊ in monasterio se mittente: successit. S; cum procedente tp̄r idem aldefonsus de regni traditione grauiter peniteret. ⁊ ad ill'd resum̄dum de monasterio egressus fuisset iussu ranimiri regis. cum filiis froylani fr̄is sui. ocl'is orbatus est. ¶ De ista urraca habuit p̄dc̄s rex legioñeñ ranimirus[b]: fili'[c] dnm̄ sanctium regem[d] [ ][e] et[f] dñam geluiram. deo deuotam. Iste ranimirus ex alia uxore galleciensi noīe [ ][g] habuit filium ordonium regem[6]. ¶ Domina blasquita uxor fuit momi[h] comitis bizcaensis[i] et ex ip̄o habuit filios aznarium momez[j]. ⁊ lupum momez. ⁊ dñam blasquitam. Postea fuit domni galindonis. qui fuit filius. comitis uernandi. ⁊ tute comitisse. Ad ultimum fuit uxor fortunij galindonis. **Iste regnū[k] ann̄ XXX VI. ⁊ obiit. eRa. M. VIII**[7].

13. (Fol. 97v). Garsias rex cognom̄to tremulosus. genuit regem sanctium qui pro militie strenuitate: quatrimanus uocabatur.

14. Sanctius[1] rex ex ancilla quadam nobilissima ⁊ pulcherrima que fuit de ayuari[l]. genuit ranimirum regem cognom̄to curuū quem regni particl'e id est aragoni p̄fecit. deinde accepit uxorem legitimam reginam[m] urracam. filiam comitis sanctij de castella ex qua genuit[n] ferrandum. prius comitis castelle. postea regem legioneñ. ⁊ ex ead' geñ regem garsiam. nauarre[2]. Iste sanccius regnum suum dilatauit

a) *Confrater*; G. 1 : *fr̄*. — b) G. 1 : *ranimirū*. — c) *filios*; G. 1 : *filiuȝ*. — d) G. 1 : *dn̄i sancii regis*. — e) Un blanc; le reste de la ligne en blanc dans G. 1. — f) G. 1 : *ed*. — g) Un blanc; de même dans G. 1, mais une main récente a écrit *aldaram*. — h) G. 1 : *nonii*. — i) G. 1 : *bizcahensis*. — j) G. 1 : *comez*. — k) G. 1 : *regnauit*. — l) G. 1 : *yuari*. — m) G. 1 om. — n) G. 1 : *genum*.

12.4. Cf. II, § 70 et 71.

12.5. Erreur qu'ont relevée M. de Jaurgain et M. Barrau-Dihigo (*Les Orig. du roy. de Navarre*, pp. 175 et 179). Froila II était l'oncle et non le frère d'Alphonse IV et de Ramiro II. Notre chronique précise que Froila était frère d'Ordoño « froylani fr̄is domni ordonii » (II, § 66).

12.6. Cf. II, § 66 et 69. — Ainsi, d'après cette généalogie, Alphonse IV, son frère, Ramiro II, et le fils de celui-ci épousèrent les trois sœurs, filles de Sancho Garciez. Alphonse IV avait épousé Onneca, l'aînée; Ramiro, après la Galicienne anonyme dont il eut Ordoño III, épousa la troisième, Urraca, dont il eut Sancho Ier; et Ordoño III épousa la seconde, Sancha, qui épousa ensuite Harrameliz, puis Fernán González. La Galicienne dont Ramiro eut Ordoño III n'est pas non plus nommée dans notre Chronique.

12.7. Ceci se rapporte à Garsias, et devrait venir à la fin du paragraphe suivant. Le copiste a mal placé dans son texte une note marginale qu'il trouvait dans son original. C'est également en marge que se trouvent la date de la mort du même Garsias dans l'*Æmilianensis* : « obiit garseanes era TVIII ». Et dans le texte : « Item filius eius garsea rex rg añs X̃ » (= 40).

14.1. Cf. Albelda : « Supersunt eius filii in patria ipsius. videlicet Sancio & frater eius Ranimirus, quos salvet Deus Omnipotens per multa curricula annorum. Amen. Discurrente praesenti era TXIIII. » L'*Æmilianensis* s'arrête après le mot *Sancio*.

14.2. Cf. III, § 1.

usque fluuium pisorga. ꝛ caminum sc̄i iacobi qd' peg'ni per deuia alaue declinabant timore maurorum: per locum u' hodie est. sine obstacl'o currere fec̄ ꝛ securum[3]. Regnauit ann̄. LXV. ꝛ obiit. ERa .M. LXXII[4].

15. Aznarius galindi accepit uxorem dn̄am onnecam. filiam garsiez enneconis filii enneconis ariste. ꝛ genuit filios centollem aznarez. ꝛ galindum aznarez. ꝛ dn̄am matronam. que fuit uxor de garsia malo. filio de galindo blasquez[a]: ꝛ dn̄am faquilo. ꝛ quia illuserunt eum in die sc̄i ioh'is bb'e in horreo[1]. in uilla que d'r belosca: occidit centollem aznarez. fr̄em uxoris sue. ꝛ dimisit uxorem. ꝛ accepit aliam dn̄am[b] filiam de enneco arista et pepigit fedus cum eo. ꝛ cum mauris. ꝛ eorum auxilio eiecit socerum de comitu[c]. Perrexit g' aznarius galindi ad frantiam[d]. ꝛ procidens ad pedes caroli magni: conquestus est ei de facto generi. Qui dedit ei ppl'ationem cerritaniam. ꝛ oriello. Ubi ꝛ tumulatus iacet.

16. Postea galindo aznarez[e] recuperauit pat's comitatum. ꝛ accep̄ uxorem. ꝛ genuit aznarium galindonis.

17. Aznarius galindiz. accepit uxorem dn̄am onnecam. filiam regis garsie enneconis. ꝛ genuit galindum aznarez ꝛ garsiam aznarez. ꝛ dn̄am sanctiam. que fuit uxor atoele mauri regis[1]. ꝛ genuit ex eo: abdelmelich. ꝛ ambroz. ꝛ fortunium (fol. 98) et muzza. ꝛ dn̄am blasquitam.

18. Galindo aznarez accepit uxorem dn̄am accibellam[f]. filiam garsie sancionis. comitis gasconie[g]. ꝛ genuit dn̄am totam. que fuit uxor uernandi comitis. ꝛ dn̄m redemptum ep̄m et mironem. Postea accepit uxorem dn̄am santiam[h] filiam garsie semenonis. ꝛ genuit dn̄am andregodo reginam. ꝛ dn̄am blasquitam. De ancillis genuit dn̄m guntislonem. ꝛ dn̄m santionem. et dn̄m blascum. ꝛ dn̄m banzonem. ꝛ dn̄m aznarium.

a) G. 1 : *blazquet.* — b) Un blanc qui n'est pas dans G. 1, mais G. 1 omet *aliam.* — c) G. 1 : *comitatu.* — d) G. 1 : *franciam.* — e) G. 1 : *Aznaret.* — f) G. 1 : *ancibellā.* — g) G. 1 : *gascone.* — h) G. 1 : *sanctiam.*

14. 3. Cf. III, § 2, et Silos, § 74.

14. 4. Cf. III, § 4.

15. 1. C'est ce qu'on appelle encore un *horreo* (grenier).

15. 2. Traggia (*Discurso*, p. 5) interprète ainsi : « Parece que ya era costumbre por entonces celebrar el dia de S. Juan Bautista con mas licencia de lo que era menester. Centullo y Galindo hicieron con esta motiva no sé que pesada burla al cuñado ». C'est également l'interprétation de M. Campión (*Euskariana*, p. 408). Je me demande si les sujets de *illuserunt* ne sont pas *Centollis* et *Matrona*, dont les noms se trouvent dans la même phrase, et s'il ne s'agit pas d'un adultère doublé d'un inceste. Ce serait plus qu'une mauvaise plaisanterie de la Saint-Jean. — Voir une autre histoire d'inceste dans la partie de la Chronique léonaise que j'ai publié dans le *Bull. hisp.*, t. XI, p. 270. D'autre part, Gil de Zamora (*Bol. de la R. Acad. de la Hist.*, 1884, t. V, p. 167) parle expressément de projets matrimoniaux entre Alphonse VI et sa sœur Urraca, projets qui se seraient même réalisés (bien entendu il n'y a peut-être là que des contes).

17. 1. Cf. Codera, *Est. crít. de hist. árabe esp.*, p. 235.

19. Dompn' guntislo accepit uxorem. dñam auitam[a]. filiam dñi quintille. ꝛ geñ xemeno galindones de perale ꝛ dñam comitissam sororem eius.

Comitū de pallarensiū genealogiā.

20. Rex mundus accepit uxorem et geñ ūnandum. ꝛ dñm mirum. et dñm lupum. ꝛ dñm aznarium qui fuit in tutela captiuus. ꝛ extraxit eum de ferris rex santius garseani. Istius uxor dña giniguentes' aznarij filia[b] fuit[1].

Comitū tolosanū genealogia.

21. Pontius accepit uxorem filiam garsie sancionis[c]. ꝛ geñ regē-mundū. ¶ Rex mund' geñ regēmundum quem occiderunt in carazo. ꝛ dñm uicū epm qui se ipm in uenatione occidit. ¶ Vernandus comes accepit uxorem. dñam totam filiam galindi aznarez. ꝛ genuit regē-mundū. ꝛ dñm galindonem. ꝛ dñam anam. ¶ Rex mundus accepit uxorem dñam b'nardam. filiam[d] guilelmi garsiez. ꝛ geñ godefredum. ꝛ dñm arnaldum. ꝛ dnm azenarium. ꝛ dñam anam comitissam castelle.

Comitum guasconensium genealogia.

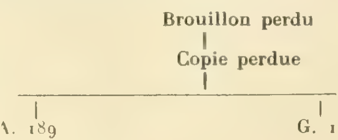
22. Garsias sancii accepit uxorem. ꝛ geñ santium garsiez. et arnaldum garsiet. ꝛ guilelmum garsiet. ꝛ dñam andregodo. ꝛ dña accibella[e]. [ ][f] Sanctius garsiez[g].

G. CIROT.

(A suivre.)

a) G. 1 : *auream*. — b) G. 1 om. — c) G. 1 : *sanctioīs*. — d) G. 1 : *ꝛ filiam*. — e) G. 1 : *ancibella*. — f) Un blanc dans A 189 seul. — g) Fin du fol. 88v dans G. 1. Au fol. 89 commence la Chronique des rois de Castille, sur laquelle voir *Bull. hisp.*, t. XIII, p. 136.

P. S. — Depuis que mon introduction a paru (avril 1911), M. A. Bonilla a publié, dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia* (août-septembre 1911), le texte de la *Gesta Roderici Campidocti*, d'après les manuscrits A. 189 et G. 1. Il adopte mes conclusions touchant la parenté des deux manuscrits. Le graphique par lequel il les traduit me paraît exact, à condition que l'on considère le prototype comme n'étant lui-même qu'une transcription, souvent maladroite, d'un original fait de pièces et de morceaux. Quant aux intermédiaires entre ce prototype et les manuscrits de l'Académie, ils ne sont que possibles, non indispensables. J'adopterais donc de préférence le schème suivant :



Grâce à M. Ignacio Olavide, M. Bonilla a mis la main sur une copie du A. 189, exécutée au XVIIIe siècle et provenant de D. Manuel Abad y Lasierra, abbé de Meyá, auquel Traggia devait son texte généalogique dit de Meyá (cf. *Bull. hisp.*, t. XIII, p. 137). Cette copie n'a qu'un mince intérêt pour la reconstitution du texte de la Chronique du *Cid*, tandis que le G. 1 a une importance indéniable malgré l'ignorance de son copiste. M. Bonilla a donc rendu service en publiant ce texte d'après les deux manuscrits, alors que M. Foulché-Delbosc venait d'en donner une édition dans la *Revue hispanique* (n° 60, décembre 1909), d'après A. 189 seul.

Dans le numéro 63 de la *Revue hispanique* (sept. 1910), M. Barrau-Dihigo a publié, d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale de Madrid, 8831 (XIIe siècle), de la Bibliothèque Vallicelliana de Rome, R. 33 (XVe siècle), de l'Académie de l'Histoire 26-1-D9 et 21-3-28 (XVIIIe siècle), enfin de l'Escorial b-1-9 (XVIe siècle), une partie de la chronique que j'ai publiée ci-dessus, ou, plus exactement, un texte qui coïncide plus ou moins, selon les endroits, avec mes §§ I, 2-5 (jusque *Iste celebrauit concilium...*), 8-16, II, 1-12, 14-29, plus fidèle à la Chronique dite de Sebastian, moins interpolé, antérieur donc au mien, à ce qu'il semble. Je n'en avais pas connaissance quand j'ai fait imprimer mon Introduction, au début de 1911, le numéro 63 de la *Revue hispanique* n'étant pas encore parvenu à Bordeaux à ce moment. Quant au texte lui-même, il était composé depuis longtemps déjà à la même époque : j'en collationnais les premières épreuves dès avril 1910 à Madrid sur le manuscrit A. 189 de l'Académie de l'histoire. Ces deux publications parallèles ne font pas double emploi, puisque M. Barrau-Dihigo a précisément négligé le manuscrit A. 189 de parti pris et ignoré le manuscrit G. 1, de même que j'ignorais les siens. Mon texte est d'ailleurs beaucoup plus étendu. Je ferai enfin observer que, dès juillet 1909, j'avais publié dans le *Bulletin hispanique* une partie de la même chronique, la plus intéressante à mon avis. J'avais hésité à publier le reste, je le répète, parce que je croyais que M. Blázquez s'en chargerait ; mais j'avais copié la plus grande partie dès 1901.

M. Barrau-Dihigo désigne l'auteur de sa chronique, ou du moins de la partie qu'il a éditée, sous le nom de Pseudo-Sébastien de Salamanque. Il promet de l'étudier dans ses *Recherches sur l'histoire politique du royaume asturien*, qui n'ont pas encore paru, que je sache.

Bien que je n'aie pu indiquer les variantes de son texte en bas de page, ce qui eût équivalu à insérer son travail dans le mien, j'aurai l'occasion d'y renvoyer dans l'Index des noms propres qui doit suivre, et de m'en servir dans une étude d'ensemble sur la Chronique léonaise.

DOMINIQUE SOTO

ET LA

SCOLASTIQUE PARISIENNE

(Suite[1].)

XV

LE CENTRE DE GRAVITÉ DE LA TERRE ET LE CENTRE DU MONDE

La terre n'a pas partout la même densité, en sorte que son centre de gravité ne coïncide pas avec son centre de grandeur.

La terre entière est en repos lorsque son centre de gravité coïncide avec le centre du Monde; partant, la surface qui la termine n'est pas partout équidistante au centre du Monde. Comme l'eau est terminée par une surface sphérique concentrique au Monde, une partie de la terre, celle qui est la moins dense, peut émerger, tandis que la partie la plus dense est recouverte par les eaux.

Les déplacements de poids que diverses causes et, en particulier, l'érosion des rivières, produisent à la surface de la terre, déterminent un continuel changement de position du centre de la gravité terrestre; la terre se meut donc sans cesse afin que son centre de gravité regagne le centre du Monde.

Par ces mouvements incessants, mais très lents, les continents et les mers changent de place; les parties de la terre qui sont actuellement submergées finiront par émerger et inversement. En outre, les parties centrales de la terre, au bout de longs siècles, parviendront à la surface.

Ces propositions qu'Albert de Saxe a, sinon imaginées, du

1. Voir *Bull. hisp.*, t. XII, p. 275, 357; t. XIII, p. 157, 291.

moins formellement enseignées, ont pris une importance extrême en l'enseignement de la Scolastique parisienne; elles ont vivement attiré l'attention de ceux que séduisait cette Scolastique et, particulièrement, de Léonard de Vinci, qui en a déduit toute sa Géologie[1]; Soto ne les a pas ignorées[2].

Or, ces propositions, nous les retrouvons toutes dans les écrits d'Oresme; si elles n'y sont pas toujours affirmées d'une manière catégorique, si certaines d'entre elles sont marquées d'un accent de doute, ce doute est de ceux qui ont également fait hésiter Albert de Saxe; mais souvent l'hésitation sera plus puissante en l'esprit du docteur normand qu'en l'esprit du maître allemand.

Voici, d'abord, au *Traité de la Sphère*[3], un bref résumé de toute la doctrine :

« Après la terre est l'eau ou la mer, mais elle ne couvre pas toute la terre; car aulcune partie de la terre n'est pas de si pesante nature comme l'aultre. Ainsi comme nous voions que estaing ne poise pas tant comme plomb. Et pource, la partie moins pesante est plus haulte et plus loing du centre; et descouverte d'eau; affin que les bestes y puissent vivre; et est ainsi comme la face et le visaige de la terre, tout descouvert; fors que parmy y a aulcunes petites mers, braz de mer et fleuves; et tout le demourant est ainsi comme enchaperonné, vestu et affublé de la grant mer. »

Au *Traité du Ciel et du Monde*, cette courte indication va se trouver développée et complétée, de telle sorte que toutes les parties de la théorie d'Albert de Saxe nous soient successivement présentées.

Voici, d'abord, l'énoncé du principe sur lequel repose cette théorie[4] :

« Le centre du monde est le lieu de la terre et de toute la masse des choses pesantes, car telle masse est là où elle doit

1. *Léonard de Vinci et les origines de la Géologie*, XI : Léonard de Vinci (*Études sur Léonard de Vinci, ceux qu'il a lus et ceux qui l'ont lu*, XII; seconde série, pp. 332 seqq.).
2. Voir § V : L'équilibre de la terre et des mers.
3. *Le Traicté de la Sphère, translaté de latin en françois par Maistre* Nicole Oresme. Chap. I : De la figure du monde et de ses parties principales.
4. Nicole Oresme, *Traité du Ciel et du Monde*, livre I, ch. XVII; ms. cit., fol. 15, col. b.

estre, et en son propre lieu naturel, parce que le centre de sa pesanteur est en milieu du monde, et que tel centre et le centre du monde sont un mesme point, combien que ceste masse soit ou fust environnée et contenue de eaue ou de air ou de tous deux. »

Est-ce le centre de gravité du seul élément terrestre ou bien le centre de gravité de toute la masse pesante qui se doit trouver au centre du Monde? Albert de Saxe avait hésité entre ces deux partis avant de choisir le second[1]. Jean de Jandun avait déjà écrit quelques lignes qui semblaient avoir trait à ce débat[2], et Thémon, le fils du Juif, l'avait nettement défini[3] avant de prendre le même parti qu'Albert de Saxe.

C'est vers l'autre parti qu'Oresme semble pencher dans le passage que nous venons de citer, et plus encore dans celui-ci, qui en est tout proche[4] :

« Et selon ce, non pas seulement les parties de terre qui est élément, mes toutes choses pesantes tendent à un lieu tellement et afin qu'elles soient conioíntes et uniées à toute la masse de la pesanteur, de laquelle le centre du monde soit milieu et centre. »

Cette théorie, Oresme ne paraît pas s'y être arrêté d'une manière définitive; il semble l'avoir abandonnée pour expliquer, comme le faisaient Albert de Saxe et Thémon, l'équilibre de la terre et des mers; c'est, en effet, cette explication qu'il indique au *Traité de la Sphère;* c'est elle qu'il expose plus complètement dans le passage suivant du *Traité du Ciel et du Monde*[5]:

« Je di que, en cest propos, trois centres sont à considérer, c'est assavoir le centre du munde, le centre de la quantité de la terre et le centre de la pesanteur; mes si elle estoit vers une partie de pur or et, vers l'autre, fust mixtionnée de plus légier

1. *Albert de Saxe et Léonard de Vinci*, II : Quelques points de la Physique d'Albert de Saxe (*Études sur Léonard de Vinci, ceux qu'il a lus et ceux qui l'ont lu*, I; première série, pp. 14-15).
2. P. Duhem, *Les origines de la Statique*, t. II, p. 15.
3. *Ibid.*, p. 51.
4. Nicole Oresme, *loc. cit.*
5. Nicole Oresme, *Traité du Ciel et du Monde*, livre II, chapitre XXXI; ms. cit., fol. 94, coll. c. et d.

mestal, le centre et le milieu de sa pesanteur ne seroient pas le centre de sa quantité; ce centre de sa pesanteur, et ce seroit le centre du munde. »

En un passage que le copiste a sans doute omis de reproduire, le Doyen du chapitre de Rouen examinait, l'hypothèse où le centre de grandeur et le centre de gravité de la terre coïncideraient entre eux et, partant, avec le centre du Monde; il poursuivait en ces termes :

« Et doncques une partie quelconque de sa superfice ne seroit pas plus basse que l'autre et, par conséquent, il s'ensuivroit qu'elle feust toute couverte de eaue, ce n'estoit par aventure le copeau d'une haute montaigne.

» Et pource qu'il n'est pas ainsi, il s'ensuit que la terre est dessemblable selon ces parties, tellement que en la partie qui est descouverte d'eaue n'est pas si grande pesanteur comme en l'autre, pour ce, par aventure, que ce n'est pas terre pure, mes a en elle mixtion d'autres ellémens; et Dieu et nature ont ordrené qu'elle soit descouverte afin que les hommes et les bestes y peussent habiter; et pour ce, ceste partie est la plus noble et est auxi comme le devant et la face ou visaige de la terre; et le demorant ou l'autre partie est enveloppée d'eau et vestu et covert de mer auxi comme d'un chaperon ou d'une coeffe; et de ce dit l'Escripture : *Abyssus sicut vestimentum amictus ejus.* Et le centre de la grandeur de la quantité de la terre [est A]; et le centre de sa pesanteur est plus bas, ou centre du monde, en droit B, si comme l'en peut ymaginer en figure[1]; et la superfice de la mer est concentrique au munde, et ont un meisme centre le munde et la mer.

» Et par ce que dit est, s'ensuit que si Dieu et nature faisoient que la terre, vers la partie habitable, devenist et fust faicte auxi pesante comme elle est vers l'autre partie, ou que la pesanteur de celle autre partie appetiçast tant que toute la terre fust uniforme et de semblable pesanteur en toutes ses parties, il conviendroit que la partie qui est habitable descendist et que toute la terre fust plungée en la mer et toute

1. Dans le manuscrit que nous avons consulté, les figures n'ont pas été tracées; les places qui leur étaient réservées sont demeurées blanches.

coverte d'eaue, auxi comme un homme queuvre son visage de son chapeau, et ainsi porroit estre un déluge, et sanz plue.

»..... Je suppose que les élémens naturelment pevent, selon leurs parties, croistre et appeticer par géneracion ou corrupcion..... Et doncques, posé que par telle géneracion feust faicte addicion notable en aucune partie de terre, si comme, pour exemple, en la partie où nous sommes, soubs le méridian ou ligne du mydi, et soit cette partie de terre signée par B; ou que, par corrupcion, feust faicte diminucion en la partie opposite; Je di que cest fait, il appert par Aristote, ou chapitre précédent, que le lieu où nous sommes, appelé B, descendroit vers le centre du munde, appelé A, si comme l'en peut ymaginer en figure. »

La moindre addition de poids à l'un des hémisphères suffira-t-elle à déterminer un semblable mouvement de la terre? A cette question, voici la réponse[1] :

« Si l'aer ne estoit, qui résiste au mouvement de la terre, si très petit de terre ou d'autre chouse pesante ne porroit estre adioustée ou engendrée d'une part de la terre plus que d'autre, qu'elle ne feust aucun petit meue tant que le centre de la pesanteur feust ou centre du munde.

» Mes pour ce que l'aer résiste au movement de la terre, une petite addicion ne la peut faire movoir; mes elle porroit bien estre si grande qu'elle seroit plus forte que la résistance de l'aer qui contient la terre; et lors, pour certain, la terre seroit meue toute ensemble tant que le milieu de sa pesanteur fust ou centre du munde. »

Albert de Saxe, lui aussi, s'était inquiété[2] de l'obstacle que la résistance de l'atmosphère pourrait apporter aux petits mouvements du globe, causés par des déplacements de poids à la surface ; il s'était, à cet égard, exprimé dans les termes qu'Oresme vient d'employer.

Aristote tenait que, dans le monde sublunaire, tout est

1. Nicole Oresme, *Traité du Ciel et du Monde*, livre II, ch. XXX; ms. cit., fol. 93, coll. c. et d.

2. *Léonard de Vinci et les origines de la Géologie*, XII: Léonard de Vinci et la tradition parisienne en Italie (*Études sur Léonard de Vinci, ceux qu'il a lus et ceux qui l'ont lu*, XII; seconde série, p. 345).

soumis à la génération et à la destruction ; il tenait aussi qu'un élément ne se corrompt point s'il ne se trouve au contact d'un autre élément doué d'une qualité contraire. Comment concilier ces deux affirmations ? Les parties centrales de l'élément terrestre sont soustraites au contact de tout autre élément ; il semble donc qu'elles ne se puissent jamais corrompre.

En sa théorie des mouvements incessants de la terre, Albert de Saxe avait trouvé une réponse à cette embarrassante question :

« La terre qui est maintenant au centre, » disait-il[1], « viendra un jour à la surface et, partant, au lieu où elle se corrompt ; et, en effet, de ce que certaines particules terrestres sont constamment entraînées par les fleuves qui s'écoulent vers la mer, il en résulte que la terre devient sans cesse plus lourde en l'hémisphère opposé au nôtre, tandis qu'en celui-ci, elle s'allège sans cesse ; ainsi le centre de gravité de la terre change continuellement de place ; ce qui, à un certain instant, était centre de la terre est constamment poussé vers la surface et parviendra un jour à cette surface de la terre. »

Nicole Oresme connaît cette solution proposée par Albert de Saxe, mais il ne paraît pas en être entièrement convaincu.

« Et donques, » écrit le Doyen du chapitre de Rouen[2], « peut estre que la terre en aucun costé de elle soit corrompue et apetissée, et l'autre costé ou partie soit creue, et ainsi elle pèsera plus d'un costé que d'aultre. Et quant ce sera notablement, il conviendra que la masse toute de la terre se meuve tellement que le centre de la pesanteur de elle, lequel estoit hors du centre du munde pour la mutacion dessus dicte, viègne ou centre du munde, et ainsi la partie de terre qui estoit ou centre se traira vers la circonférence, et par semblable transmutacion en un aultre temps s'aprochera encore plus de la circonférence ; et ainsi par procès de temps cette partie qui était ou centre vendra vers la circonférence siques au lieu où sunt faites altéracion et corrupcion, et sera corrumpue, et

1. *Quæstiones subtilissimæ Magistri* Alberti de Saxonia *in libros de generatione et corruptione Aristotelis.* In lib. II quæst. VI.

2. Nicole Oresme, *Traité du Ciel et du Monde*, livre I, chap. XXXVI ; ms. cit., fol. 34, col. d, et fol. 35, col. a.

ainsi des aultres parties de terre par long procès de temps et par moult de milliers d'ans. »

Après avoir exposé en ces termes la thèse d'Albert de Saxe, Oresme nous fait connaître ses doutes[1] :

« Je di que c'est une belle ymagination que J'ay aultre foys pensée; mais l'en peut dire que elle prouve possibilité et ne arguë pas nécessité de la corrupcion de la terre qui est vers le centre; car, posé que la partie qui est maintenant au centre issist du centre selon celle ymagination, encor i porroit elle retorner par semblable manière, car il n'est pas vraisemblable que tel apetissement de la masse de la terre soit tous jours d'une part et de un costé et l'acroissement toujours d'autre.

» Et donques quant l'acroissement sera d'autre partie, celle portion de terre qui estoit issue et eslongnée du centre se tournera vers le centre et jamais ne vendra siques au lieu de corrupcion ne près de son contraire.

» Et d'autre part, se toute la terre estoit aucune foiz ainsi meue comme dit est, il sembleroit que ce fust contre ce que dit le Prophète à Dieu : *Qui fundasti terram super stabilitatem suam; non inclinabitur in sæculorum sæcula.* »

A la vérité, ce texte biblique n'aurait, pour déterminer la conviction d'Oresme, qu'un faible poids; pour éviter l'objection tirée de l'Écriture, « l'en diroit qu'elle se conforme en ceste partie à la manière de commun parler humain, » ainsi que le déclare notre auteur[2] au sujet du mouvement diurne de la terre.

XVI

La pluralité des mondes et le lieu naturel selon Nicole Oresme.

Nous avons pu reconnaître, par la lecture des textes divers qui viennent d'être cités, d'une part, que Nicole Oresme avait

1. Nicole Oresme, *Traité du Ciel et du Monde*, livre I, chap. xxxvi; ms. cit., fol. 35, coll. c et d.

2. Nicole Oresme, *Traité du Ciel et du Monde*, liv. II, ch. XXV; ms. cit., fol. 89, col. a. — Cf. *Un précurseur français de Copernic: Nicole Oresme (1377)* (*Revue générale des Sciences pures et appliquées*, 15 nov. 1909).

une connaissance très exacte de la théorie du lieu naturel de la terre, telle qu'Albert de Saxe l'enseignait ; d'autre part, qu'il ne donnait pas à cette théorie une adhésion exempte de tout doute. Nous allons voir qu'une doctrine tout autre sollicitait, elle aussi, si elle ne le ravissait pleinement, le consentement du Doyen du chapitre de Rouen.

La doctrine dont nous allons parler est aussi nettement antipéripatéticienne que la théorie d'Albert de Saxe est en harmonieux accord avec la Physique d'Aristote ; elle ne fait plus jouer au centre du Monde aucun rôle en l'explication de la gravité ; elle admet simplement que les corps graves ou légers tendent à se disposer en une masse sphérique dont les corps les plus lourds occupent le centre, tandis que les moins lourds résident à la superficie ; tout mouvement qui tend à déranger cet ordre est violent, tout mouvement qui tend à le rétablir est naturel.

De cette doctrine, nous avons perçu comme une indication, bien indécise encore, en analysant la Physique de Jean Buridan[1] ; nous allons entendre maître Nicole Oresme l'exposer avec une complaisance marquée.

C'est le célèbre problème de la pluralité des mondes qui lui donne occasion de le faire.

La théorie du lieu naturel fournissait à Aristote son plus ferme argument contre la pluralité des mondes. Chaque élément a un lieu propre unique vers lequel il se meut naturellement lorsqu'il en a été écarté par violence. Si donc des éléments semblables à ceux de ce monde-ci se trouvaient aussi hors de lui, ils se précipiteraient naturellement vers les lieux propres que nous leur connaissons, la terre vers le centre de notre monde, le feu vers la concavité de l'orbe de notre Lune.

Guillaume d'Ockam s'était élevé avec vivacité contre cet axiome : A un élément de nature donnée convient un lieu numériquement un. Il avait tenté de le ruiner par un argu-

1. *Jean I Buridan (de Béthune) et Léonard de Vinci*, III : Que la théorie du centre de gravité, enseignée par Albert de Saxe, n'est aucunement empruntée à Jean Buridan, p. 31.

ment[1] que Nicole Oresme reprend à son compte[2]. A l'imitation de cet argument, le futur évêque de Lisieux imagine cette remarque :

« Et l'on pourroit dire semblablement que se une porcion de terre estoit entre deux mondes par équale distance et se elle se peust deviser, une partie iroit au centre d'un monde et l'autre au centre de l'autre monde.

» Et se elle ne se pouvoit diviser, elle ne se mouvroit pour l'indifférence et seroit aussi comme un fer entre deux aymans équalz et équalement [forts].

» Et se elle estoit plus près d'un monde que de l'autre, elle tendroit vers le centre du plus prochain. »

D'ailleurs, au sujet des états d'équilibre qu'il vient de considérer : équilibre d'une sphère de feu dont le centre serait au centre du monde, équilibre d'une masse de terre équidistante des centres de deux mondes, notre auteur a reconnu fort clairement qu'ils seraient frappés d'instabilité :

« Je cuide que ce soit vray si le cas estoit tel comme il est devant mis; mes il ne pourroit par nature estre tel et durer en tel estat, par les variacions ou altéracions ou autres mouvemens qui sont de commun cours; aussi comme une pesante espée ne pourroit longuement estre en estant sus sa pointe. »

La remarque d'Oresme touchant l'équilibre d'une pierre également éloignée des centres de deux mondes, Albert de Saxe l'avait également donnée[3], mais à titre de conséquence arbitraire d'une hypothèse qu'il regardait comme inadmissible; Léonard de Vinci devait un jour la reprendre[4].

Parmi les considérations qu'Oresme développe afin d'énerver l'argumentation d'Aristote contre la pluralité des mondes, nous trouvons celles qui composent une théorie nouvelle de

1. *Léonard de Vinci et la pluralité des mondes*, IV: La pluralité des mondes et la toute-puissance de Dieu. Michel Scot; Saint Thomas d'Aquin; Étienne Tempier; Guillaume d'Ockam (*Études sur Léonard de Vinci, ceux qu'il a lus et ceux qui l'ont lu*, X; seconde série, p. 77).

2. Nicole Oresme, *Traité du Ciel et du Monde;* liv. I, ch. XVI; ms. cit., fol. 15, coll. c. et d.

3. *Léonard de Vinci et la pluralité des mondes*, V: La pluralité des mondes selon Albert de Saxe (*Études sur Léonard de Vinci, ceux qu'il a lus et ceux qui l'ont lu*, X; seconde série, p. 82).

4. *Loc. cit.* : I. Un texte de Léonard de Vinci (*Ibid.*, pp. 58-59).

la gravité et de la légèreté; ce sont celles-là que nous allons maintenant reproduire :

« Il me semble, » dit notre auteur[1], « que ces raisons ne concludent pas évidemment; car la première et la plus principale est que se plusieurs telz mondes estoient, il s'ensuivroit que la terre de l'autre monde fust encline a estre meue au centre de cestui et *econverso*...

» Pour monstrer que cette conséquence ne est pas nécessaire, Je di premièrement que combien que haut et baz soient diz en plusieurs manières, si comme il sera dit ou second livre, toutefois, quant au propos présent, ils sont dis en une manière ou resgart de nous, si comme nous disons que une moitié ou partie du ciel est hault sus nous et l'autre est bas soubs nous.

» Mes autrement sont dis bas et hault ou regardt des choses pesantes et des légières, si comme nous disons que les pesantes tendent en bas et les légières en hault.

» Je di doncques que hault et bas, en ceste seconde manière, ne sont autre chose fors l'ordenance naturèle des choses pesantes et des légières, la quelle est telle que les pesantes toutes, selon ce que il est possible, soient ou milieu des légières sans déterminer à elles autre lieu immobile...

» Je di doncques là où seroit une chose pesante et que nulle légière ne fust conioínte à elle ou à son tout, celle chose pesante ne se mouvroit, car en tel lieu, ne seroit ne hault ne bas pour ce que, tel cas estant, l'ordenance dessus dicte ne seroit pas, ne par conséquent bas ne hault ne seroient pas illuec......

» Et par ce s'ensuit clèrement que se Dieu par sa puissance créet une porcion de terre, et la metoit ou ciel où sont les estoilles ou hors le ciel, ceste terre ne auroit quelconque inclinacion à estre meue vers le centre de cest monde. Et ainsi appert que la conséquence de Aristote, devant récitée, ne est pas nécessaire.

» Après Je di que se Dieu créet un autre monde semblable

1. Nicole Oresme, *Traité du Ciel et du Monde*, livre I, ch. XIX; ms. cit., fol. 20, col. d, et fol. 21, coll. a, b et c.

à cestui, la terre et les élémens de cel autre monde seroient en lui si comme en cestui les élémens de lui.

» Mes Aristote conferme sa conséquence par une autre raison ou XVIIe chapitre, et est telle en sentence : Car toutes parties de terre tendent à un seul lieu qui est un selon nombre; et doncques la terre de l'autre monde tendroit au centre de cestui.

» Je respon que ceste raison a pou d'aparance, considéré ce que dit est maintenant et ce que fu dit ou XVIIe chapitre, car vérité est que, en cest monde, une partie de terre ne tent pas vers un centre et l'autre vers un autre centre, mez toutes les choses pesantes de cest monde tendent à estre coniointes en une masse tellement que le centre [de pesanteur de ceste masse est uni au centre] de cest monde, et toutes sont un corps selon nombre, et pour ce ont elles un lieu selon nombre; et se une partie de la terre de l'autre monde estoit en cestui, elle tendroit à estre coniointe à la masse de cestui et *econverso*.

» Mes, pour ce, ne s'ensuit il pas que les parties de la terre ou les choses pesantes de l'autre monde, se il estoit, tendissent au centre de cestui; car en leur monde, elles feroient une masse qui seroit un corps selon nombre, et qui auroit un lieu selon nombre, et seroit ordenée selon hault et bas en la manière dessus dicte. »

Le principe de cette nouvelle théorie de la pesanteur, Nicole Oresme l'a formulé avec une parfaite clarté : « L'ordenance naturèle des choses pesantes et des légières est telle que les pesantes toutes, selon ce qu'il est possible, soient au milieu des légières *sans déterminer à elles aucun lieu immobile.* » Qui ne voit les conséquences d'un pareil principe? La pesanteur de la terre n'exige plus, comme en la Physique d'Aristote, que la terre demeure immobile au centre du monde; entourée de ses éléments dont les plus légers enveloppent les plus lourds, elle peut se mouvoir dans l'espace à la manière d'une planète; et, d'autre part, rien n'empêche que chaque planète ne soit formée par une terre grave qu'environnent une eau, un air, un feu analogue aux nôtres. La doctrine nouvelle permet de

comparer entre elles la terre et les planètes, ce que la théorie péripatéticienne de la pesanteur interdisait d'une manière rigoureuse. Aussi l'opinion d'Oresme va-t-elle être adoptée par tous ceux qui voudront mettre la terre au nombre des planètes ; elle va être adoptée par Nicolas de Cues d'abord, par Léonard de Vinci ensuite, puis par Copernic, enfin par Giordano Bruno qui en fera une de ses thèses favorites.

D'ailleurs, cette théorie de la pesanteur, si fort opposée à la théorie péripatéticienne, elle n'est pas nouvelle en Physique ; c'est celle que Platon soutenait au *Timée ;* et Platon en tirait, pour le mouvement naturel, une définition bien différente de celle que devait donner Aristote ; le mouvement naturel, ce n'est pas le mouvement qui se dirige vers le centre du Monde ou le mouvement qui s'en éloigne, selon que le mobile est grave ou léger; c'est le mouvement par lequel un corps tend à rejoindre l'ensemble de l'élément auquel il appartient et dont il a été violemment détaché pour être placé au sein d'un élément d'autre nature; ainsi l'air descend naturellement lorsqu'il est en la sphère du feu comme il monte naturellement lorsqu'il est environné d'eau, car, dans les deux cas, il cherche à se rapprocher de la sphère de l'air ; ces deux mouvements contraires l'un à l'autre, le mouvement centripète et le mouvement centrifuge, sont également naturels à l'air ou lui sont également violents; pour choisir celle des deux épithètes qu'il convient d'attribuer à l'un d'eux, il faut connaître le milieu au sein duquel l'air se trouve.

Cette opinion, qui se déduit d'une manière forcée des principes posés au *Timée*, est en formelle contradiction avec la Physique d'Aristote; car, selon cette Physique, à un corps simple convient un seul mouvement naturel, toujours circulaire, toujours centripète ou toujours centrifuge. Or, cette opinion, Oresme l'admet pleinement ; il l'expose avec soin et il se plaît à faire ressortir l'opposition qu'elle offre à la théorie péripatéticienne du mouvement naturel.

Le Doyen du chapitre de Rouen s'exprime en ces termes[1] :

« Posé par ymagination que un tuel ou canal de cuivre

1. Nicole Oresme, *Traité du Ciel et du Monde*, livre I, ch. IV; ms. cit., fol. 5, col. d

ou d'autre matière soit si long que, du centre de la terre, il ataigne iusques à la fin de la région des élémens, ce est iusques au ciel.

» Je dis que se ce tuel estoit plain de feu, fors un petit de aer qui fust par dessus tout au bout de hault, cest aer descendroit iusques au centre de la terre, car tousjours le moins légier descent soubs le plus légier.

» Et se cest tuel estoit plain d'eaue fors que cest tantet de aer fust près du centre, cet aer monteroit iusques au ciel, car tous jours monte aer en eaue naturelment. Et par ce appert que aer puet naturelment descendre et monter par le semidyamètre de l'espère des élémens. Et ces deux mouvemens sont simples et contraires, et doncques un simple corps est mouvable naturelment par deux simples mouvemens et contraires.

» Je respons que, par adventure, l'en pourroit dire que le mouvement de cest tantet de aer, ou cas dessus mis, en descendant est naturel siques à tant que cest aer soit en droit la région où est le lieu naturel de aer.

» Et après ce, cest aer descent encor en bas par violence pour ce que le feu, qui est plus légier, le foule et le met dessoubs soy, et ainsi ceste descendue est partie naturele et partie violence.

» Semblablement, le mouvement de cest aer en montant en l'eaue est naturel iusques à tant que il monte du centre de la terre iusques à la région de l'aer, là où est son lieu naturel.

» Et après ce, il monte par violence pour ce que l'eaue eslièvé cest aer et se lance soubz lui par sa pesanteur.

» Et donques toute la descendue de cest aer et toute la montée, ces deux mouvemens, entant comme ils sont contraires, un est naturel et l'autre violent. »

Qu'un corps simple ne puisse prendre naturellement deux mouvements simples distincts l'un de l'autre, c'était, pour Aristote, l'une des raisons qui rendaient inadmissible le mouvement diurne de la terre. Oresme sait bien que la ruine du principe entraîne la ruine de la conséquence; et c'est surtout, sans doute, pour abattre celle-ci qu'il a sapé celui-là. Voici,

en effet, comment il répond [1] à l'argument qu'Aristote invoquait en faveur de l'immobilité de la terre :

« Au premier argument où il est dit que tout corps simple a un seul simple movement, ie di que la terre, qui est corps simple selon soy toute, non a quelconque movement selon Aristote...

» Et qui diroit qu'un tel corps a un seul movement simple, non pas selon soy tout, mes selon ses parties, et seulement quant elles sont hors de leur lieu, contre ce est forte instance de l'aer qui descent quant il est en la région du feu, et monte quant il est en la région de l'eaue, et ce sont deux simples movemens.

» Et pour ce l'en peut dire moult plus raisonnablement que chascun corps simple ou ellément du monde, excepté par aventure le souverain ciel [2], est meu en son ciel naturelment de movement circulaire.

» Et si aucune partie de tel corps est hors de son lieu et de son tout, elle y retorne plus droit qu'elle peut, osté empeeschement.

» Et ainsy seroit il d'une partie du ciel si elle estoit hors du ciel.

» Et n'est pas inconvénient que un corps simple selon soy tout ait un simple movement en son lieu, et autre movement selon ses parties, en retournant en leur lieu. »

Les mêmes principes de Mécanique ont permis à Nicole Oresme de soutenir, contre l'opinion d'Aristote, qu'il pourrait exister plusieurs mondes semblables à celui que forme notre terre entourée de ses éléments, et que notre terre pourrait tourner chaque jour sur elle-même : ces principes de Mécanique étaient ceux du *Timée*, qu'une sorte de revanche exhumait du long oubli où le triomphe de la Physique péripatéticienne les avait ensevelis ; ils sont ceux que les précurseurs de Copernic, que Copernic, que les premiers partisans du réformateur de l'Astronomie invoqueront en faveur de leur nouveau système ; mais nul n'en aura donné avant Oresme, nul n'en donnera après lui une exposition aussi ferme, aussi

1. Nicole Oresme, *Traité du Ciel et du Monde*, livre II, ch. XXV ; ms. cit., fol. 88, coll. b et c.
2. L'Empyrée immobile.

claire, aussi complète que celle dont nous venons de lire des fragments. Oresme n'a pas été seulement précurseur de Copernic en défendant le mouvement diurne de la terre[1] contre les arguments péripatéticiens ; il l'a été aussi, et surtout, en formulant une théorie de la pesanteur qui rendît possible la révolution copernicaine. Audacieusement novatrice, car elle impose des axiomes identiques à la Mécanique des mouvements célestes et à la Mécanique des mouvements sublunaires, cette théorie sera celle des astronomes de la nouvelle école, jusqu'au jour où la théorie de la gravitation universelle, proposée pour la première fois par Képler, viendra la supplanter.

XVII

Nicole Oresme inventeur de la Géométrie analytique.

Nicole Oresme n'a pas été seulement le précurseur de Copernic, il a été aussi le précurseur de Descartes et le précurseur de Galilée; il a inventé la Géométrie analytique; il a établi la loi des espaces qu'un mobile parcourt en un mouvement varié.

Ces deux grandes découvertes sont consignées en un écrit, rédigé en latin, qu'Oresme nomme lui-même le traité *De difformitate qualitatum.* « Si comme je déclaray autrefois en un traicté appelé *De difformitate qualitatum,* » écrit-il en sa traduction des *Politiques* d'Aristote[2]. Cette phrase nous apprend que le traité en question était ancien déjà en l'an 1371, où Oresme « translata de latin en françois et glousa » les *Politiques*, à la demande et aux frais de Charles V[3].

Ce traité, il nous a été donné de l'étudier minutieusement

1. Voir le fragment inportant du *Traité du Ciel et du Monde* que nous avons publié dans : *Un précurseur français de Copernic : Nicole Oresme* (1377) (*Revue générale des Sciences pures et appliquées*, 15 nov. 1909).
2. Nicole Oresme, *Les Politiques d'Aristote*, livre VIII, ch. VIII et ch. XII. Cf. Francis Meunier, *La vie et les ouvrages de Nicole Oresme*, pp. 30-31.
3. Francis Meunier, *Op. laud.*, p. 17 et p. 87.

en l'un des textes manuscrits[1] que possède la Bibliothèque Nationale.

A ce texte, une main plus moderne que celle du copiste a donné ce titre : *De latitudinibus formarum ab Oresme*[2] ; ce titre, dont nous reparlerons au paragraphe XIX, n'est assurément pas de l'auteur.

La titre véritable est : *Tractatus de figuratione potentiarum et mensurarum difformitatum.* Il précède une table des quatre-vingt-douze chapitres en lesquels l'ouvrage se trouve divisé.

Ce titre est lui-même précédé d'un court préambule que nous transcrivons[3] :

« *Assit ad inceptum Sancta Maria meum*

» *Cum ymaginationem veterum de difformitate et uniformitate intentionum ordinare cepissem, occurerunt mihi quedam alia que huic proposito sunt consona, ut iste tractatus non solum excitatorie procederet, sed etiam distinctive; in quo ea, que aliqui alii solent* (?) *circa hoc confuse sentire et obscure eloqui ac inconvenienter aptare, studui dearticulatim et clare tradere et quibusdam aliis materiis utiliter applicare.* »

A la fin du XIIIe chapitre de la troisième partie[4], Oresme met, en ces termes, fin à son écrit :

« *Multa quidem alia possunt ex predictis inferri. Sed hec, tanquam quedam elementa, sufficiunt, gracia exercii et exempli. Et hoc de uniformitate et difformitate dictum sit tantum. Et sic est finis hujus tractatus. Deo laus. Amen.* »

Le copiste, sans doute, éprouvait une grande lassitude d'avoir transcrit ce traité, car il exprime ainsi sa satisfaction d'avoir atteint le terme de sa besogne :

« *Explicit tractatus magistri Nicholai Oresme de uniformitate*

1. Bibl. Nat., fonds latin, ms. n° 7371 (autrefois, Colbertinus 4650). La Bibliothèque Nationale possède encore, en son fonds latin, deux autres textes du même traité. L'un, intitulé *De uniformitate et difformitate intentionum, continens tres partes principales*, se trouve au manuscrit n° 14579 (ancien fonds Saint-Victor, n° 111). L'autre, intitulé : *De configuratione qualitatum*, se trouve au manuscrit n° 14580 (ancien fonds Saint-Victor, n° 100). Nous n'avons pas consulté ces deux textes mentionnés par F. Meunier, *Op. laud.*, p. 30.

2. Bibl. Nat., fonds latin, ms. n° 7371, fol. 214, r°.

3. Nous avons dû interpréter ou corriger certains mots, les uns illisibles, les autres dénués de sens.

4. Ms. cit., fol. 266 r°.

et difformitate intensionum. Deo gratias. Amen. Amen. Qui plus scribere vult, scribat. Ego nolo plus. »

Le malheureux scribe n'était sans doute pas en état de comprendre et d'admirer les idées neuves et fécondes qui, en un ordre parfait, en une admirable clarté, se présentaient tour à tour au long des pages qu'il grossoyait.

Oresme a divisé son ouvrage en trois parties principales qu'il a ainsi intitulées :

Prima pars : *De figuratione et potentiarum uniformitate et difformitate.*

Secunda pars : *De figuratione potentiarum successivarum.*

Tertia pars : *De acquisitione et mensura qualitatis et velocitatis.*

Nous n'analyserons pas ici les nombreux chapitres en lesquels ces trois parties se subdivisent; les problèmes les plus divers s'y trouvent traités; l'auteur y discute les questions les plus variées; il y pose les fondements d'une Esthétique musicale; il y argumente contre les principes de l'Astrologie et de la Magie. Laissant de côté tout ce qui ne concourt pas à notre objet, nous nous attacherons seulement à ce qui prépare la découverte que Soto formulera.

Les philosophes qui, depuis Richard de Middleton, admettaient que l'accroissement d'une qualité se fait par addition de parties avaient, pour la plupart, assimilé l'accroissement d'une qualité à l'augmentation d'une grandeur continue et, en particulier, d'une longueur. Cette pensée est celle qui va guider Oresme et servir d'introduction à son système.

« A l'exception des nombres, écrit-il au début de son traité[1], toute chose mesurable doit être imaginée à la manière d'une quantité continue. Pour la mesurer, il faut imaginer des points, des surfaces, des lignes; selon l'avis d'Aristote, en effet, ces objets sont ceux où la mesure ou la proportion se rencontrent immédiatement; dans les autres objets, la mesure ou proportion n'est connue que par analogie, en tant que la raison compare ces objets-ci à ceux-là.....

» Donc, toute intensité susceptible d'être acquise d'une

1. *Magistri* Nicholai Oresme *Tractatus de figuratione potentiarum*. Pars I, cap. I : De continuitate intensionis. Bibl. nat., fonds latin, ms. n° 7371, fol. 215 v°.

manière successive doit être imaginée au moyen d'une ligne droite élevée verticalement à partir de chaque point de l'espace ou du sujet qu'affecte cette intensité..... Quelle que soit la proportion qui existe entre deux intensités de même espèce, une proportion semblable doit se retrouver entre les lignes correspondantes et inversement. De même qu'une ligne est commensurable avec une autre ligne et incommensurable avec une troisième ligne, ainsi en est-il des intensités; il en est qui sont commensurables entre elles et d'autres qui sont incommensurables. »

Les diverses intensités d'une qualité d'espèce donnée peuvent donc être imaginées comme des longueurs de droites; « elles peuvent surtout, et de la manière la plus convenable, être représentées par des droites attachées au sujet et verticalement élevées à partir de ses divers points. La considération de ces lignes aide et conduit naturellement à la connaissance de chaque intensité..... Des intensités égales sont figurées par des lignes égales, des intensités doubles l'une de l'autre par des lignes doubles l'une de l'autre, et ainsi de suite, les intensités et les lignes procédant toujours suivant le même rapport.

» Et cette représentation s'étend, d'une manière universelle, à toute intensité imaginable, qu'il s'agisse de l'intensité d'une qualité active ou d'une qualité non active, que le sujet ou l'objet affecté tombe ou ne tombe pas sous les sens..... »

« L'intensité que désigne la ligne en question devrait proprement, » selon l'avis d'Oresme[1], « être nommée longueur ou longitude *(longitudo)*. » Notre auteur appuie cet avis de diverses raisons. Il ne juge pas convenable de donner à cette intensité le nom de largeur ou latitude *(latitudo)*. « Beaucoup de théologiens, » remarque-t-il, « parlent de la largeur *(latitudo)* de la charité; en effet, par largeur, ils entendent l'intensité, en sorte que l'on peut avoir une largeur sans longueur. »

Ce n'est donc pas l'intensité *(intensio)* d'une qualité qu'il faudrait nommer largeur *(latitudo)*, mais bien l'extension

1. Oresme, *Op. laud.*, Pars I, cap. II : De latitudine qualitatis. Ms. cit., fol. 216 r° et v°.

(extensio) de cette même qualité. « Il convient[1] de nommer largeur *(latitudo)* d'une qualité étendue l'extension de cette qualité ; la dite extension peut être représentée par une ligne tracée au sein du sujet, ligne en chaque point de laquelle s'élève perpendiculairement la ligne d'intensité de la même qualité. Ainsi, comme toute qualité de ce genre a intensité et extension, dont il faut tenir compte pour la mesurer, si l'on donne à l'intensité le nom de longueur *(longitudo)*, on donnera à l'extension, qui est la seconde dimension, le nom de largeur *(latitudo)*. »

Telles sont les dénominations qu'Oresme aimerait employer; mais il remarque que « selon le langage communément usité, on attribue à l'extension la première dimension, c'est-à-dire la longueur *(longitudo)*, et la largeur *(latitudo)* à l'intensité. Or l'imposition de noms différents ou l'impropriété d'une locution ne fait rien à la réalité; on peut, des deux manières, exprimer la même chose; je veux donc suivre la commune mode, de peur qu'une forme de langage inaccoutumée ne rende moins aisé à comprendre ce que je vais dire. »

Oresme va étudier, tout d'abord, une qualité étendue suivant une ligne, soit que le sujet affecté par cette qualité soit en réalité linéaire, soit qu'en un sujet qui présente deux ou trois dimensions, il trace une ligne, et qu'il se propose d'étudier l'intensité de la qualité aux divers points de cette ligne. A une telle qualité, étendue seulement suivant une ligne, il donne le nom de *qualité linéaire (qualitas linealis)*[2].

Pour la représenter, il portera, sur une droite horizontale, une longueur ou *longitude (longitudo)* égale à l'*extensio;* en chaque point de cette droite, il élèvera une verticale dont la hauteur *(altitudo vel latitudo)* sera proportionnelle à l'intensité *(intensio)* de la qualité au point correspondant du corps. Il obtiendra ainsi une figure géométrique dont les propriétés correspondront exactement aux propriétés de la qualité qu'il s'agit d'étudier. Mais, par ce mode de représentation, l'étude

1. Oresme, *Op. laud.*, Pars I, cap. III : De longitudine qualitatis. Ms. cit., fol. 216 v° et 217 r°.
2. Oresme, *Op. laud.*, Pars I, cap. IV : De quantitate qualitatis. Ms. cit., fol. 217 r° et v°.

de cette qualité sera rendue singulièrement plus aisée; les propriétés « en seront examinées plus clairement et plus facilement, dès là que quelque chose qui leur est semblable est dessiné en une figure plane, et que cette chose, rendue claire par un exemple visible, est saisie rapidement et parfaitement par l'imagination... Car l'imagination des figures aide grandement à la connaissance des choses mêmes. »

Il est impossible de formuler plus exactement qu'Oresme ne l'a fait le principe des représentations graphiques fondé sur l'emploi des coordonnées rectangulaires, ni de mieux marquer l'extrême commodité de telles représentations.

Toute qualité linéaire sera ainsi représentée par une figure plane; inversement, toute figure plane bornée supérieurement par une ligne dont aucun point ne se projette hors de la base[1] peut représenter une qualité linéaire. L'étude géométrique des dispositions que peut affecter une semblable figure permettra de classer les diverses manières dont se peut comporter l'intensité d'une qualité.

Procédant, en cette étude, du simple au composé, Oresme rencontre d'abord[2] le cas où la figure qui représente la qualité est un triangle rectangle et où la longitude est un côté de l'angle droit. La qualité que représente un tel triangle « est communément nommée qualité uniformément difforme terminée à une intensité nulle. — *Qualitas uniformiter difformis terminata in intensione ad non gradum.* »

Tout autre triangle[3] représente l'ensemble de deux telles qualités de même espèce qui se succèdent l'une à l'autre.

Un rectangle[4] figure une qualité dont l'intensité est la même en tous les points de la ligne qui lui sert d'extension. « Une telle qualité est dite uniforme *(uniformis)* ou d'intensité égale en toutes ses parties. »

1. Oresme, *Op. laud.*, Pars I, cap. V: De figuratione qualitatis. Ms. cit., fol. 218 r°.

2. Oresme, *Op. laud.*, Pars I, cap. VIII: De qualitate trianguli rectanguli. Ms. cit., fol. 219 r° et v°.

3. Oresme, *Op, laud.*, Pars I, cap. IX: De qualitate aliter triangulari. Ms. cit., fol. 220 r°.

4. Oresme, *Op. laud.*, Pars I, cap. X: De qualitate quadrangulari. Ms. cit., fol. 220 v°.

Si la figure représentative est un trapèze dont les deux bases sont les deux perpendiculaires élevées à la longitude en ses deux points extrêmes, la qualité correspondante « est dite qualité uniformément difforme terminée de part et d'autre à un certain degré — *Qualitas uniformiter difformis utrinque terminata ad gradum* ».

« Toute autre qualité linéaire est dite difformément difforme (*difformiter difformis*)[1]. » Mais en la multitude de ces qualités uniformément difformes, Oresme cherche à introduire un certain ordre. Toutefois, le choix du principe qui va servir à établir cette classification suppose que l'on ait au préalable examiné une certaine difficulté ; en cet examen, le sens logique de l'auteur va nous apparaître singulièrement sûr et affiné.

« Toute qualité linéaire, dit-il[2], peut être représentée par une figure élevée perpendiculairement sur la ligne qui lui sert d'extension, pourvu que la hauteur de la figure soit proportionnelle à l'intensité de la qualité. Une figure élevée sur la ligne informée par la qualité est dite proportionnelle en hauteur à l'intensité de la qualité lorsque toute droite élevée, en un point de la base, perpendiculairement à cette base, et prolongée jusqu'à la ligne qui termine supérieurement la figure, a une hauteur proportionnelle à l'intensité de la qualité qui affecte le même point...

» Mais, sur une même ligne A B, on peut élever plusieurs figures planes qui soient, en hauteur, proportionnelles les unes aux autres, et qui soient les unes plus grandes et les autres plus petites... Il en résulte que la même qualité de la ligne A B peut être indifféremment représentée par l'une quelconque de ces figures.

» Toutefois, si cette qualité a été représentée à l'aide de l'une des figures dont il s'agit, tant que l'on gardera cette représentation, une qualité dont l'intensité sera analogue à celle de la première, mais sera partout double de cette première intensité, sera représentée par une figure analogue à la précé-

1. Oresme, *Op. laud.*, Pars I, cap. XI : De qualitate uniformi et difformi. Ms. cit., fol. 220 v°.

2. Oresme, *Op. laud.*, Pars I, cap. VII : De figurarum coaptatione. Ms. cit., fol. 218 v° et fol. 219 r°.

dente, mais deux fois plus haute; en quelque rapport que la seconde qualité soit plus petite ou plus grande que la première, en ce même rapport sera la hauteur de la seconde figure à la hauteur de la première.

» Néanmoins, au début, la première qualité eût pu être représentée par une figure plus grande ou plus petite en telle proportion que l'on eût voulu choisir; ces diverses figures eussent pu être prises inégales en grandeur et dissemblables d'aspect; mais elles eussent été, les unes aux autres, proportionnelles en hauteur. »

En langage moderne, nous traduisons ce passage en disant que la longueur par laquelle l'unité d'intensité sera représentée peut être choisie arbitrairement; que, par conséquent, une même qualité peut être représentée par une infinité de figures distinctes; que toutes ces figures peuvent se déduire de l'une d'entre elles par une opération qui laisse les abscisses invariables et multiplie toutes les ordonnées par un même nombre arbitraire.

Pour qu'une propriété de la figure qui représente une qualité puisse être regardée comme une propriété de cette qualité même, il faut que cette propriété demeure invariable lorsque la figure éprouve la transformation que nous venons de définir.

C'est ce que Maître Nicole Oresme a vu avec une parfaite lucidité; avant de conclure d'une propriété de la figure représentative à une propriété de la qualité même, il a toujours soin de s'assurer que la première propriété est caractère invariant en la transformation par multiplication des ordonnées.

Par exemple, il ne déclare pas d'emblée que le fait d'être représentée par un triangle rectangle dont l'angle droit a la longitude pour côté, caractérise une certaine manière d'être de la qualité, celle que désigneront les mots : qualité uniformément difforme terminée à une intensité nulle. Il commence par établir[1] que « toute qualité représentable par un triangle rectangle dont l'angle droit a la longitude pour côté, peut être

1. Oresme, *Op. laud.*, Pars I, cap. VIII : De qualitate trianguli rectanguli. Ms. cit., fol. 219 r°.

représentée par tout autre triangle rectangle qui aurait un angle droit placé de même, et ne peut être représentée par aucune autre figure ». Il raisonne de même[1] avant de définir la qualité uniforme.

Il est des propriétés géométriques qui ne demeurent pas invariables en l'opération qui augmente ou diminue toutes les ordonnées dans un même rapport; ces propriétés-là ne peuvent figurer une propriété de la qualité représentée.

Supposons, par exemple[2], qu'une qualité ait été représentée par un demi-cercle dont le diamètre figure la ligne que cette qualité affecte. On pourra également représenter cette même qualité par une figure plus haute que ce demi-cercle, et plus haute en telle proportion que l'on voudra, ou bien par une figure moins haute, et moins haute en telle proportion que l'on voudra.

Ces figures obtenues en augmentant ou en diminuant dans un certain rapport fixe toutes les ordonnées d'une demi-circonférence sont des demi-ellipses. Oresme n'était pas assez géomètre pour découvrir cette vérité; il n'a osé énoncer et prouver qu'une proposition moins complète : « La figure, moins haute que la demi-circonférence, par laquelle cette qualité peut être représentée, est-elle un arc de cercle? Je laisse ce point à discuter. Mais je dis qu'elle ne peut être représentée par aucune figure plus haute que le demi-cercle et qui soit une portion de cercle. »

Cette proposition suffit cependant à justifier la conclusion que formule notre auteur : « La courbe qui termine cette figure plus élevée n'est pas circulaire et, toutefois, elle termine une figure qui est proportionnelle en hauteur à celle que termine une demi-circonférence; ainsi, deux figures dont l'une a une courbure circulaire et l'autre une courbure non circulaire peuvent être proportionnelles l'une à l'autre en hauteur. »

Le fait d'être figurée par une ligne qui est une portion

1. Oresme, *Op. laud.*, Pars I, cap. X : De qualitate quadrangulari. Ms. cit., fol. 220 v°.

2. Oresme, *Op. laud.*, Pars I, cap. XIV : De simplici difformiter difformi. Ms. cit., fol. 222 v° et fol. 223 r°.

de cercle n'est donc pas un caractère intrinsèque de la qualité étudiée. Oresme n'y fera pas appel pour classer les qualités difformément difformes.

La *difformité difforme simple (simplex difformis difformitas)* sera caractérisée[1] par ce fait que la ligne figurative est formée par une seule ligne courbe qui, en tout son parcours, tourne sa convexité dans le même sens. Convexe ou concave, cette ligne peut être rationnelle, c'est-à-dire circulaire, ou irrationnelle, c'est-à-dire non circulaire; mais une même qualité peut être représentée indifféremment soit par une ligne rationnelle, soit par une ligne irrationnelle.

Si, laissant de côté les propriétés intrinsèques de la qualité, nous considérons seulement les propriétés géométriques de la représentation figurée, nous avons à distinguer quatre genres de difformités difformes simples :

La difformité rationnelle convexe,

La difformité rationnelle concave,

La difformité irrationnelle convexe,

La difformité irrationnelle concave.

Si nous y joignons[2] :

L'uniformité,

La difformité uniforme,

nous voyons que les figurations simples sont au nombre de six.

Mais nous pouvons obtenir des figurations composées, en chacune desquelles se suivent deux ou plusieurs figurations simples.

Ces figurations composées, Oresme les classe en espèces d'autant plus complexes qu'il faut, pour les former, emprunter des figurations simples à des genres plus nombreux. Ainsi chacune des espèces les moins complexes sera formée au moyen de figurations simples empruntées toutes au même genre; pour former une figuration dont l'espèce appartienne au second degré de complexité, il faudra employer des figu-

1. Oresme, *Op. laud.*, Pars I, cap. XV : De quatuor generibus difformiter difformis. Ms. cit., fol. 223 r° et v°.

2. Oresme, *Op. laud.*, Pars I, cap. XVI : De difformitate composita et qualitate hujusmodi secundum species. Ms. cit., fol. 223 v° et 224 r°.

rations simples de deux genres différents; et ainsi de suite. « Dès lors, par les règles de l'Arithmétique, il en résulte ceci : De chaque genre simple pris isolément, on peut effectuer une et une seule combinaison et composition, ce qui nous donne 6 espèces de difformité difforme composée. Au moyen des genres simples pris deux à deux, il se forme des combinaisons et espèces composées jusqu'à 15. De ces genres pris trois à trois, il en naît 20. Des genres simples pris quatre à quatre, il en naît 15. De ces genres pris cinq à cinq, il en résulte 6. Enfin, de tous ces genres pris ensemble, il en résulte une seule. Nous avons donc, en somme, 62 espèces de difformités difformes composées. »

On le voit, au temps d'Oresme, la formule relative au nombre des combinaisons était regardée comme une règle courante d'Arithmétique[1].

Jusqu'ici, nous avons vu Nicole Oresme étudier comment on peut représenter graphiquement, à l'aide de deux coordonnées rectangulaires, la longitude et la latitude, les variations d'une propriété mesurable; mais rien, dans ce que nous avons cité, ne permet de dire qu'il ait entrevu la Géométrie analytique, qu'il ait compris l'équivalence qui fait correspondre l'une à l'autre une certaine représentation graphique et une certaine relation algébrique entre les valeurs simultanément variables de la longitude et de la latitude. Pour parvenir au point d'où cet aperçu peut être saisi, un nouveau progrès est nécessaire.

Que notre auteur ait au moins fait les premiers pas dans cette voie, il est, croyons-nous, difficile de le nier, après avoir lu les lignes suivantes[2], qui viennent aussitôt après les défini-

1. Marsile d'Inghen était seulement de quelques années plus jeune que Nicole Oresme. Or, dans ses questions sur le *De generatione*, Marsile d'Inghen donne la règle qui fait connaître le nombre des combinaisons d'un certain nombre de termes deux à deux : *Tot sunt combinationes terminorum... quanta est medietas numeri qui surgit ex multitudine numeri terminorum in numerum immediate precedentem.* Il démontre cette règle exactement comme nous le faisons aujourd'hui. (Egidius *cum* Marsilio *et* Alberto *de generatione*. Colophon : Impressum venetiis mandato et expensis Nobilis viri Luceantonii de giunta florentini. Anno domini 1518 die 12 mensis Februarii. *Questiones clarissimi philosophi* Marsilii inguen *super libris de generatione et corruptione.* Lib. II, quæst. XII, fol. 116, coll. *c* et *d*).

2. Oresme, *Op. laud.*, Pars I, cap. XI : De qualitate uniformi et difformi. Ms. cit., fol. 220 v° et fol. 221 r°.

tions géométriques des termes : uniforme, uniformément difforme :

« Les dites variations des intensités ne sauraient être mieux, ni plus clairement, ni plus facilement expliquées et notées que par de semblables imaginations, rapports et figures ; on en peut donner, toutefois, d'autres descriptions ou notifications qui, d'ailleurs, sont également connues par les figures que l'on imagine de la sorte. Ainsi, on peut dire que la qualité uniforme est celle qui est également intense en toutes les parties du sujet ; que la qualité uniformément difforme est telle que, trois points quelconques [du sujet] étant donnés, le rapport de la distance entre le premier et le second à la distance entre le second et le troisième est comme le rapport de l'excès d'intensité du premier sur le second à l'excès d'intensité du second sur le troisième[1]. » Et notre auteur démontre que la représentation géométrique de l'intensité uniformément difforme exige, en effet, qu'elle soit douée de cette propriété.

Traduisons en langage moderne la proposition formulée et démontrée par Oresme ; la traduction n'en peut être que celle-ci :

Il revient au même de dire : L'intensité que l'on mesure varie avec l'extension, de manière à être représentée par une ligne droite inclinée sur l'axe des longitudes ou abscisses. — Ou bien de dire : Étant donnés trois points quelconques M_1, M_2, M_3, dont x_1, x_2, x_3 sont les longitudes ou abscisses, et y_1, y_2, y_3 les latitudes ou ordonnées, on a sans cesse l'égalité

$$\frac{x_1 - x_2}{x_2 - x_3} = \frac{y_1 - y_2}{y_2 - y_3}.$$

Et qu'est-ce là, sinon la mise en équation de la ligne droite,

1. Vu le grand intérêt que ce passage nous paraît offrir, nous en donnons ici le texte latin, tel qu'il est dans le manuscrit :

« *Predicte differentie intentionum non melius nec clarius nec facilius declarari vel notari possunt quam per tales ymaginationes et relationes et figuras, quamvis quedam alie descriptiones seu notificationes dari possunt que etiam per hujusmodi figurarum ymaginationes sunt note. Ut si diceretur : qualitas uniformis est que in omnibus partibus subjecti est equaliter intensa, qualitas vero uniformiter difformis est cujus omnium trium punctorum proportio distantie inter primum et secundum ad distantiam inter secundum et tertium est sicut proportio excessus primi super secundum ad excessum secundi super tertium in intentione.* »

sous une des formes les plus usitées en notre moderne Géométrie analytique? N'est-il donc pas juste de dire que la Géométrie analytique à deux dimensions a été créée par Oresme?

Il a été plus loin; il a conçu également la possibilité d'étendre aux figures tracées dans l'espace ce qu'il avait dit des figures planes.

Au lieu de tracer seulement une ligne, dans le sujet, on y peut tracer une surface, par exemple une surface plane, et étudier la qualité qui informe chacun des points de cette surface; on aura ainsi affaire non plus à une qualité linéaire, mais à une qualité superficielle[1].

L'intensité de la qualité sera représentée par une droite perpendiculaire à la surface informée[2]; pour imaginer de quelle manière cette intensité varie d'un point à l'autre de la surface en question, on aura à considérer une figure géométrique à trois dimensions.

Aux qualités superficielles ainsi représentées, on peut étendre ce qui a été dit des qualités linéaires. « De même que, parmi les qualités linéaires, on rencontre une qualité uniforme, une qualité uniformément difforme, une qualité difformément difforme, et cela de bien des manières différentes, ainsi en est-il, de toute semblable façon, des qualités superficielles. De même qu'une qualité linéaire uniforme est représentée par un rectangle, de même une qualité superficielle uniforme sera représentée par un corps qui présente huit trièdres trirectangles *(angulos rectos corporeos)*; cette qualité, tout en demeurant la même, peut être représentée par un corps plus ou moins haut, selon ce qui a été dit de la qualité linéaire.....

» Ce qui a été dit de la qualité linéaire uniforme ou difforme peut être répété de la qualité superficielle. Semblablement, en effet, la sommité de la figure qui représente une qualité uniforme est une surface parallèle à la base tracée dans le sujet,

1. Oresme, *Op. laud.*, Pars I, cap. IV : De quantitate qualitatis. Ms. cit., fol. 217 v°.
2. Oresme, *Op. laud.*, Pars I, cap. XVII : De qualitate superficialis. Ms. cit., fol. 224 v° et 225 r°.

base que l'on a imaginée plane. La sommité de la figure à l'aide de laquelle on imagine une qualité uniformément difforme est une surface plane non parallèle à la base. La sommité de la figure qui représente une qualité difformément difforme est une surface courbe, ou bien est composée de surfaces qui se coupent sous certains angles. »

Mais la qualité superficielle n'épuise pas notre notion de qualité. Le sujet informé par cette qualité n'est, dans la réalité, ni une ligne, ni une surface, mais bien un corps ; c'est donc à une qualité corporelle que nous avons toujours affaire. Oresme, assurément, souhaiterait[1] que l'on pût imaginer une quatrième dimension de l'espace, afin que l'on pût étendre aux qualités corporelles le mode de représentation qu'il a employé pour les qualités linéaires et superficielles :

« La qualité superficielle est représentée par un corps, et il n'existe pas de quatrième dimension ; on ne saurait même en imaginer une. Néanmoins, il faut concevoir la qualité corporelle comme ayant une double *corporéité ;* elle en a une véritable, par l'effet de l'extension du sujet, extension qui a lieu suivant toutes les dimensions ; mais elle en a aussi une autre, qui est seulement imaginée ; elle provient de l'intensité de la qualité, qualité qui se trouve répétée une infinité de fois par la multitude des surfaces que l'on peut tracer au sein du sujet. »

On préciserait sans doute la pensée d'Oresme beaucoup plus qu'il n'eût été en état de le faire, mais il semble qu'on ne la fausserait pas, en l'exprimant ainsi : Le sujet lui-même, et chacun des solides que l'on obtient en représentant la qualité superficielle de l'une des surfaces, en nombre infini, que l'on peut tracer au sein du sujet, sont autant de figures à trois dimensions tracées dans un même espace, purement idéal, à quatre dimensions.

P. DUHEM.

(A suivre.)

1. Oresme, *Op. laud.*, Pars I, cap. IV: De quantitate qualitatum. Ms. cit., fol. 217 v° et fol. 218 r°.

AGRÉGATION D'ESPAGNOL[1]

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

SUR LES QUESTIONS DU PROGRAMME POUR LE CONCOURS DE 1912

1re question. L'inspiration épique dans la littérature espagnole (histoire, romancero, théâtre, épopée proprement dite).

Textes : 1° *Crónica general*, cap. 597-600 exclus. : *Historia de Carlos Maynet* (édition Menéndez Pidal, p. 340-43). — 2° * *Romancero :* Romances del Maestre de Calatrava ; de D. Alonso de Aguilar (*Rom. escogidos* de Ducamin, p. 49 et p. 54). — 3° * Juan de Mena : *Laberinto, Orden de Marte, Muerte del Conde de Niebla; Muerte de Lorenzo Dávalos* (dans le *Tesoro* de Quintana, éd. Baudry, p. 33-36). — 4° * Ercilla : *Araucana*, canto XVIII, du début jusqu'à l'octave *El sol ya poco á poco...* (San Quintín).

2e question. Situation économique de l'Espagne aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.

Textes : 1° Pedro Rivadeneira, *Tratado de la religión y virtudes que debe tener el príncipe cristiano*, lib. I, cap. 37 et 38 (*Bibl. de Aut. Esp.*, t. LX, p. 514-18). — 2° Mariana, *Tratado de la moneda de vellón*, cap. XIII (*B. A. E.*, t. XXXI, p. 591). — 3° Saavedra Fajardo, *Idea de un príncipe cristiano... Empresas* 66, 67, 68 (*B. A. E.*, t. XXV). — 4° * Jovellanos : *Informe sobre la ley agraria*, depuis *Segunda clase : Estorbos morales...* jusqu'à : *Tercera clase : Estorbos físicos* exclusivement (*B. A. E.*, t. L).

3e question. La peinture des mœurs espagnoles dans le roman picaresque du XVIIe siècle.

Textes : 1° Salas Barbadillo, *La hija de Celestina*, depuis *Elena, Méndez y Montúfar, apartándose del camino de Burgos, pasan a Sevilla* (page 127 de l'édition de Madrid 1907, jusqu'à la fin). — 2° V. Espinel, *Marcos de Obregón, Descansos*, I-V inclus (*B. A. E.*, t. XVIII). — 3° * Quevedo, *El Buscón*, cap. XIII à XVIII inclus (*B. A. E.*, t. XXIII).

Texte latin :

Tite Live, lib. XXI, cap. VI à XVI inclus (siège de Sagonte).

Les textes marqués d'un astérisque font également partie du programme du certificat, lequel comprend en outre : Poesías de V. Ruiz Aguilera ; Jacinto Benavente : *Los intereses creados* (comedia).

1re QUESTION. — **L'inspiration épique dans la littérature espagnole (Histoire, Romancero, Théâtre, Épopée proprement dite).**

Cette question semble inspirée par les lignes suivantes de M. R. Menéndez Pidal : « L'esprit qui l'animait (la poésie médiévale espagnole)

1. Un tiré à part de cette bibliographie sera adressé aux candidats sur demande envoyée au secrétaire du *Bulletin hispanique*.

depuis sa première incarnation poétique s'est transmis, sans arrêt, de génération en génération, à travers une série de métamorphoses qui ne l'empêchaient nullement de toujours conserver le clair souvenir de ses existences antérieures. Je veux parler de l'épopée. Suivons-la au cours de ses merveilleuses migrations ; nous la verrons qui anime les grands genres littéraires, les poèmes, les romances, le théâtre, le roman, etc. » — C'est à la démonstration méthodique de cette thèse qu'est consacré tout l'ouvrage auquel ces lignes sont empruntées. Aussi, n'hésitons-nous pas à l'inscrire au premier rang de ceux que les candidats doivent consulter sur ce sujet (*l'Épopée castillane à travers la littérature espagnole*, traduction de M. Henri Mérimée, Paris, Colin, 1910).

Le programme indique que l'inspiration épique doit être étudiée dans « l'histoire, le romancero, le théâtre, l'épopée proprement dite ». Quoique aucun texte ne soit proposé en ce qui concerne le théâtre, ce dernier ne devra pas cependant être oublié. Il sera facile, en interrogeant à ce point de vue le théâtre classique ou le moderne, depuis Juan de la Cueva, Lope de Vega, Guillén de Castro et Calderón jusqu'à Hartzenbusch et Zorrilla, de reconnaître ce que la scène espagnole doit à l'épopée. Il est encore d'autres genres, le roman, par exemple, surtout à l'époque romantique, qui sont animés d'un souffle épique.

1. *Crónica General.* Les rapports qui unissent l'épopée à l'histoire apparaissent avec évidence lorsque l'on étudie la *Crónica General,* soit dans son contenu et dans son mode de formation, soit dans son esprit (*Primera Crónica general. Estoria de España,* publicada por Ramón Menéndez Pidal, tomo I, texto, dans la *Nueva Biblioteca de Autores Españoles*, tomo V. — Madrid, Bailly-Baillière, 1906). — Les chapitres relatifs à Fernán González (§ 684 et suiv.), aux Infants de Lara (736 et suiv.), au siège de Zamora (828 et suiv.), au Cid, montrent clairement combien cette union est intime. En dehors de ces rapprochements, si souvent faits, le programme propose comme sujet particulier d'étude les chapitres 597-600 *(Historia de Carlos Mayñet)* où l'épopée espagnole rejoint l'épopée française. L'*Histoire poétique de Charlemagne,* de Gaston Paris (édition de 1905) sera consultée sur cet épisode ; elle fournira en outre bien des renseignements bibliographiques utiles et de nombreux points de comparaison. *La Leyenda de los Infantes de Lara*, de R. Menéndez Pidal (Madrid, Hijos de J. M. Ducazcal, 1896), dans plusieurs de ses chapitres, par exemple au chapitre II *(Las Crónicas y la historia)* et au chapitre III *(Los romances)*, touche au sujet proposé dans cette première question.

2. *Romancero.* Épopée, chroniques, romances, quand il s'agit de la vieille littérature, étant souvent trois formes successives d'une même inspiration, les ouvrages traitant de l'une d'elles doivent

presque forcément s'occuper des deux autres. On ne sera donc pas étonné que la plupart de ceux consacrés à l'épopée puisse servir également à l'étude des Romances historiques. En ce qui concerne plus spécialement ces derniers, joignons aux ouvrages déjà cités celui de Milá y Fontanals : *De la poesía Heroico-Popular castellana* « qui peut être considéré comme le résumé et le complément jusqu'en 1876, de tout ce qui a été écrit sur la matière, » selon l'expression de Menéndez Pelayo. Le tome VII des *Obras completas* de M. y F., éditées par Menéndez Pelayo, qui constitue la deuxième édition de cet ouvrage, est épuisé et ne se trouve qu'en collection. Il ne dispensera pas de consulter l'introduction de la *Primavera y flor de romances*, de F. J. Wolf et C. Hofmann (Berlin, 1856), soit dans le texte original, soit dans la traduction espagnole (*Antología de poetas líricos castellanos,* tomo VIII, 1899), ni surtout les deux volumes du *Tratado de los Romances viejos*, de D. M. Menéndez y Pelayo (*Antología*, tomo XI, 1903; tomo XII, 1906).

Les deux romances inscrits au programme appartiennent à la fois aux romances historiques et aux romances *fronterizos* ou de la frontière. Ils serviront à montrer comment, même à une époque relativement récente, l'imagination populaire, utilisant certaines données historiques, qu'elle défigure d'ailleurs et qu'elle arrange à sa guise, élabore une matière appropriée aux récits épiques. Les cinq romances relatifs aux exploits du Maître de Calatrava, D. Rodrigo Tellez Giron, vainqueur du maure Albayaldos, et les divers romances sur la mort de D. Alonso de Aguilar (18 mars 1501) doivent être étudiés à ce point de vue. La plupart des Chroniques espagnoles mentionnent ces deux événements. La victoire du Maître de Calatrava est racontée au chapitre VIII de la 3me partie de la *Crónica de D. Fernando é Da Isabel,* de Hernando del Pulgar (*Bibl. de Aut. Esp.,* tome 70, p. 372) et dans *l'Historia de las guerras civiles de Granada*, de Pérez de Hita, au chapitre 11. On trouvera au chapître 17 de ce même ouvrage un récit de la mort d'Alonso de Aguilar dans la Sierra Bermeja. On pourra le comparer à celui d'Andrés Bernaldez, dit le curé de los Palacios (*Historia de los Reyes Católicos*, Cap. CLXVI, *Bibl. Aut. Esp.*, tome 70, p. 696), ou à la relation de Lorenzo de Padilla (*Crónica de Felipe I*, au tome VIII de la *Colección de documentos inéditos para la Historia de España*, Madrid, 1846, pp. 72-73). — Voyez aussi Lafuente Alcántara, *Historia de Granada,* tome III, p. 374-75 et tome IV, p. 167-69.

3. Juan de Mena. *Laberinto, Muerte del Conde de Niebla; Muerte de Lorenzo Dávalos.*

Ces récits, d'un souffle vraiment épique, événements d'ailleurs sans importance historique, forment deux épisodes de l'Ordre de Mars dans le *Laberinto de Fortuna*. Quintana les a insérés dans son *Tesoro*,

et si l'on indique ce dernier, c'est qu'il se trouve aisément. Mais il sera bon de recourir à des textes plus complets et plus sûrs, par exemple à l'édition M. R. Foulché-Delbosc, Mâcon, 1904, laquelle avait été précédée d'une *Étude sur le Laberinto,* par le même (*Revue hispanique,* 1902, t. IX, p. 75-138). Le récit du dévouement héroïque de D. Enrique de Guzmán, comte de Niebla, qui se noya pour sauver ses soldats, en 1436, se trouve, entre autres sources historiques, au chapitre III de la *Crónica de... Juan II,* par Fernán Pérez de Guzmán (*B. A. E.,* t. 68, p. 528). (Cf. Mariana, lib. XXI, cap. XI). La mort de Lorenzo Dávalos est racontée au chapitre XII, (año 1441) de cette même chronique de Pérez de Guzmán (cf. Mariana, lib. XXI, cap. XVI). L'un et l'autre épisode (ainsi d'ailleurs que celui du siège de Saint-Quentin dans l'*Araucana*) montreront, à leur tour, comment les événements contemporains les plus récents passaient du domaine de l'histoire à celui de la poésie épique. — Sur Juan de Mena, en général, lire l'étude de Menéndez Pelayo (*Antología...* tome V, pp. CXLV-CCVI).

4. L'*Araucana* est, en Espagne, la plus célèbre des épopées classiques proprement dites : elle offre des caractères particuliers qui ont été souvent signalés. Le fragment du chant 18e porté au programme constitue un épisode qui ne se relie que bien artificiellement au sujet général du poème. Il permettra de se faire une idée des procédés littéraires de l'auteur et de sa conception du poème épique. Le récit du siège de Saint-Quentin et de la funeste bataille qui se livra sous ses murs, le 10 août 1557, se lit dans bien des historiens (voyez une bibliographie sommaire dans l'*Historia de España* de M. Lafuente, t. XIII, partie III, livre I, p. 12, note). On trouvera au t. XI des *Documentos inéditos para la historia de España*, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de l'Escorial, une relation de la bataille et du siège par un contemporain. Le *Bulletin de la Société Académique de Saint-Quentin* a publié, à diverses reprises, des travaux relatifs à ces événements. Voyez particulièrement : Georges Lecocq : *Les habitants de Saint-Quentin en 1557* (3e série, t. XII, 1873-74); — Henri Stein, *La bataille de Saint-Quentin et les prisonniers français* (4e série, 1886-87); le même auteur a donné, en 1896, *La guerre de 1557 en Picardie,* avec une abondante bibliographie. Le prochain numéro du *Bulletin hispanique* fournira sur le sujet un document intéressant.

Quant au texte, l'édition de 1590 (un exemplaire à la Bibl. Nationale de Paris) passe pour reproduire le texte définitif d'Ercilla, et, à ce point de vue, elle est préférable à la princeps de 1578, qui contenait, pour la première fois, la 2e partie. Un fac-similé de cette édition a été donné par M. A. M. Huntington, New-York, 1902-03. Les éditions modernes sont assez nombreuses. On peut se servir de

celle de la *Bibl. Aut. Esp.* (t. XVII), de celle de l'Académie Espagnole, 2 tomes, Madrid, 1866, ou de l'édition populaire illustrée de J. Gaspar, 1888. — Les morceaux choisis de l'*Araucana*, par J. Ducamin (Paris, Garnier, 1900), quoiqu'ils ne donnent qu'une partie des octaves indiquées, seront néanmoins utiles, à cause de l'Introduction, des notes grammaticales, des notes de versification et du lexique. — On consultera aussi l'*Étude littéraire sur l'Araucana*, de A. Royer (Dijon, 1880).

E. M.

2e Question. — **Situation économique de l'Espagne aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.**

Les candidats pourront commencer par lire *L'Espagne de l'Ancien régime* de Desdevises du Dezert, particulièrement les trois premiers chapitres du tome III (Paris, Lecène, 1904), et une thèse récemment présentée à la Faculté de Droit de Bordeaux, *Essai sur le problème mercantiliste en Espagne au XVIIe siècle*, par Raymond Bona (Bordeaux, 1911). Les bibliographies qui y sont jointes leur permettront d'étendre leurs recherches, pour lesquelles ils trouveront un catalogue plus complet dans Colmeiro, *Biblioteca de los economistas españoles de los siglos XVI, XVII y XVIII (Memorias de la R. Acad. de ciencias morales y políticas,* 3e éd., tomo I, parte Ia, Madrid, 1900.)

Consulter :

Ansiaux, *hist. écon. de l'Espagne aux XVIe et XVIIe siècles,* dans *Revue d'écon. polit.*, 1893.

Antequera, *Historia de la legislación española.* Madrid, 1895 (4e édit.).

Asso (Ignacio Jordán de), *Historia de la economía política de Aragon.* Zaragoza, 1798.

Boronat, *Los moriscos españoles y su expulsión.* Valencia, 1901.

Colmeiro, *Hist. de la economía política de Esp.* Madrid, 1863, 2 tomes.

Gallardo Fernández, *Origen, progresos y estado de las rentas de la corona de España, su gobierno y administracion.* Madrid, 1805-1808, 7 vol.

Goury de Rosland, *Essai sur l'hist. écon. de l'Esp.* Paris, 1888.

Haebler, *Prosperidad y decadencia económica de España durante el siglo XVI.* Madrid, 1899.

Sempere y Guarinos, *Hist. del lujo y de las leyes suntuarias de Esp.* Madrid, 1788, 2 vol. — *Hist. de los vínculos y mayorazgos.* Madrid, 1805 (2e édit., 1847). — *Hist. de las rentas eclesiásticas de Esp.* Madrid, 1822.

Il est superflu de recommander l'*Hist. de España y de la civilización*

española, de R. Altamira. On pourra tirer profit de Danvila y Collado, *Reinado de Carlos III.* Madrid, 1891, 6 vol.

Les textes adjoints à cette question ne sont proposés qu'à titre de documentation partielle, et il n'y a pas lieu de donner ici une bibliographie sur chacun des auteurs. Les candidats auront plutôt à en parcourir d'autres, qui éclairent ceux-là, principalement dans la *Biblioteca española económico-política* de Sempere y Guarinos (Madrid 1801-1821, 4 tomes), et, s'ils le peuvent, dans l'abondante collection de Larruga, *Memorias políticas y económicas sobre los frutos, comercio, fábricas y minas de España,* Madrid, 1785-1800, 45 tomes.

Il ne manque pas non plus d'ouvrages de circonstance qu'on trouvera publiés à part, tels :

Campomanes, *Disc. sobre el fomento de la industria popular.* Madrid, 1774. — *Disc. sobre la educación popular de los artesanos y su fomento.* Madrid, 1775. — *Apéndice á la educación popular.* Madrid, 1775-1777, 4 tomes.

Caxa de Leruela, *Restauración de la antigua abundancia de España.* Nápoles, 1631.

Ward, *Proyecto económico... escrito en el año de 1762.* Madrid, 1779.

Zabala y Auñón, *Representación al Rey N. S. Don Felipe V* (Madrid, 1732) dans *Miscelánea económico-política ó discursos varios sobre el modo de aliviar los vasallos con aumento del real erario.* Pamplona, 1749.

Voir enfin les relations de voyages.

3e QUESTION. — **La peinture des mœurs espagnoles dans le roman picaresque du XVIIe siècle.**

Il ne sera pas difficile aux candidats de faire ample récolte de traits et de peintures de toutes sortes dans les textes portés au programme et dans ceux que contient la Bibliothèque Rivadeneyra (à commencer par le *Guzmán,* bien que la première partie soit de 1599), et sans oublier *Rinconete y Cortadillo, El coloquio de los perros, El casamiento engañoso.* Il le sera davantage d'établir la part de la fantaisie et du convenu dans un genre littéraire alors si goûté du public.

Ils trouveront dans Frank Wadleigh Chandler, *Romances of Roguery* (New-York, Mac Millan, 1899), une étude intéressante et des indications bibliographiques très utiles (cf *Bull. hisp.,* t. II, p. 42 et 48). Lire également F. De Haan, *An outline of the history of the novela picaresca in Spain* (The Hague New-York, 1903); J. Hazañas y la Rua, *Los rufianes de Cervantes* (Sevilla, Izquierdo, 1906); Fr. Rodríguez Marín, *Rinconete y Cortadillo, edición crítica* (Sevilla, Díaz, 1905).

Il est clair que l'on devra relire le *Gil Blas,* et il ne sera pas sans

agrément de voir relevés dans les *Observations critiques sur le roman de Gil Blas de Santillane*, par J. A. Llorente (Paris, 1822), nombre de traits que ce critique minutieux, mais peu perspicace, considère comme autant de preuves d'un larcin. Cf. la thèse de M. Léo Claretie, *Lesage romancier* (1890).

Voir, sur Quevedo, *Bull. hisp.*, t. V, p. 436, et sur Espinel, *ibid.*, tome X, p. 418.

On trouvera la Nouvelle de Salas Barbadillo dans la *Colección clásica de obras picarescas,* Madrid, 1907. — Lire le prologue aux *Obras* de cet auteur, par E. Cotarelo dans la *Colección de Escritores castellanos* (t. CXXVIII). Pour le *Buscón,* on préférera au texte de la Collection Rivadeneyra, indiqué au programme, celui que vient de donner récemment M. Américo Castro dans la collection des *Clásicos castellanos (Ediciones de "La Lectura"),* établi avec soin, pourvu de notes et précédé d'une bonne préface. Les chap. XIII-XVIII y sont numérotés *Libro I, cap. XIII; Libro II, cap. I-V.* Pour le *Marcos de Obregón,* on a le choix entre l'édition Rivadeneyra et celle de Barcelone, en tête de laquelle est une bonne préface de J. Pérez de Guzmán; au point de vue de la correction, elles ne valent pas mieux l'une que l'autre. Celle de la *Biblioteca universal* a au moins l'avantage d'être économique.

Nous croyons enfin utile de signaler les volumes parus dans la *Colección selecta de antiguas novelas españolas* publiées sous la direction de M. Cotarelo *(Librería de los Bibliófilos españoles)* et dans la *Biblioteca picaresca (La Enciclopedia moderna).*

E. M. et G. C.

NÉCROLOGIE

D. Rufino José Cuervo.

D. Rufino José Cuervo, notre éminent collaborateur, est décédé à Paris le 17 juillet dernier. La disparition de ce grand savant porte un coup très sensible à nos études, qui pouvaient attendre de sa belle activité de nombreux et précieux enrichissements. Né à Bogotá en 1844, Cuervo, qui avait acquis lui-même, par un travail personnel acharné et la pratique de l'enseignement du latin, une instruction linguistique très solide et étendue, conçut de bonne heure le projet de doter sa langue d'un dictionnaire fondé sur l'histoire et la grammaire comparée des idiomes romans. Mais la rareté et la mauvaise qualité des travaux de détail préparatoires, les médiocres ressources bibliographiques de son pays et de nombreuses difficultés matérielles firent qu'il abandonna bientôt l'idée d'un dictionnaire général pour une entreprise plus restreinte, l'inventaire des seuls mots qui intéressent la syntaxe. De là cet admirable *Diccionario de construcción y régimen de la lengua castellana* dont deux volumes ont paru en 1886 et en 1893 et que Cuervo pour des raisons diverses ne se décida pas à continuer. Parmi ces raisons, il en est qu'on doit indiquer, car elles sont bien câractéristiques de la conscience avec laquelle il travaillait, de l'importance didactique et même patriotique qu'il attachait à cette œuvre. Les exemples du Dictionnaire, il les prit, comme c'était naturel, dans la *Biblioteca de autores españoles* de Rivadeneyra, l'unique recueil général d'auteurs en langue espagnole existant au moment où il se mit au travail. Plein de respect pour quelques noms illustres qui figuraient parmi les éditeurs de cette *Biblioteca*, Cuervo, en vrai fils de l'« innocente Amérique », s'imagina que les textes de Rivadeneyra avaient été soigneusement établis sur les éditions originales et que, sauf pour l'orthographe dont il avait moins à se préoccuper, la *Biblioteca* lui rendait l'image fidèle de l'écriture des auteurs. Quelle ne fut pas sa surprise ou sa déception lorsque, venu à Paris, la richesse de la Bibliothèque Nationale en éditions anciennes de classiques espagnols lui révéla que la plupart des textes fournis à ses lecteurs par Rivadeneyra n'étaient que la reproduction d'éditions du XVIIIe siè-

cle surtout, modernisées au petit bonheur par des manœuvres ignorants et présomptueux. Cette découverte, confirmée plus tard par les nombreuses acquisitions de livres espagnols anciens qu'il fit à la vente Heredia, l'affligea et l'inquiéta; il ne tarda pas à se demander s'il avait le droit de se servir des exemples recueillis dans Rivadeneyra pour les volumes subséquents de son Dictionnaire et si les deux volumes déjà publiés ne devaient pas subir une refonte complète. Mais quel travail s'imposait à lui maintenant! Refaire ses deux premiers volumes et reviser pour les autres tous les exemples collectionnés! Il hésita et, sollicité par d'autres recherches, il ne se sentit pas la force de prendre cette héroïque détermination. D'autres considérations achevèrent de le décourager et de le dégoûter. L'apparition du Dictionnaire avait été un événement partout, sauf peut-être en Espagne où, à l'exception de quelques rares personnes au courant des étude linguistiques, nul n'en aperçut l'importance capitale. Et non seulement on n'apprécia pas le travail de Cuervo à sa juste valeur, mais de médiocres grammairiens et lexicographes l'attaquèrent et le critiquèrent âprement, estimant qu'en matière de langue castillane un Américain de Bogotá ne pouvait en remontrer à des Espagnols *naturels*. Cuervo eut surtout affaire à des puristes, très férus de littérature ascétique et mystique des XVI[e] et XVII[e] siècles, et qui se persuadent qu'il n'est de salut hors de ce domaine. Tous ces adversaires d'ailleurs, qui ne comprirent pas que le Dictionnaire de Cuervo se propose de montrer l'évolution de l'espagnol depuis les origines jusqu'à nos jours et non de servir de manuel de beau langage, pillèrent à qui mieux mieux le trésor d'exemples réunis et merveilleusement classés par Cuervo : on a remarqué que leurs élucubrations, fort bien documentées pour les quatre premières lettres de l'alphabet, faiblissent dès que Cuervo leur manque pour les approvisionner de citations. Une telle conduite à son égard de gens qui auraient dû au moins se reconnaître ses obligés, blessa et indisposa Cuervo. Toutefois il se garda de protester, et à part un article polémique de quelque vivacité publié dans le *Bulletin hispanique* de 1903 contre D. Juan Valera, à propos des destinées de l'espagnol en Amérique, et où le grand linguiste remit à sa place un homme d'esprit fourvoyé dans des questions où il ne voyait goutte, Cuervo dédaigna de répondre à des attaques faites d'ignorance et de parti pris. Seulement, il en fut attristé et se rendit compte que l'œuvre à laquelle il avait voué tant de veilles manquait en partie son but et n'exercerait pas sur les études grammaticales et lexicographiques en Espagne l'influence qu'on en pouvait légitimement attendre.

Cuervo a encore attaché son nom à deux ouvrages considérables, le second surtout. Chacun sait que pour le plus grand profit de ses compatriotes et de tous ceux qui parlent l'espagnol, Cuervo se fit le

reviseur de la célèbre grammaire d'Andrés Bello. Les notes et les commentaires qu'il joignit au texte de cette grammaire, dès 1874, la renouvelèrent au point qu'on ne la cite plus aujourd'hui que sous les noms réunis de Bello-Cuervo. Ce si utile travail, où il s'effaçait modestement alors qu'il aurait pu déjà parler en maître, le mit aux prises avec quelques Américains peu scrupuleux, qui s'arrogèrent le droit de réimprimer ses notes sans autorisation. Cuervo dut s'assurer la propriété de son labeur, et il décida d'éditer lui-même le livre qu'il avait tant contribué à mettre à la hauteur des progrès de la science. L'introduction de l'édition de Paris (1898) inflige à certains de ses compatriotes une petite leçon de propriété littéraire des plus spirituelles, dont il y a lieu d'espérer qu'ils se souviendront. L'autre ouvrage, ai-je besoin de le dire? ce sont les *Apuntaciones críticas sobre el lenguaje bogotano,* qui à elles seules eussent suffi à mettre Cuervo au premier rang des linguistes de notre époque. Cet ouvrage, publié pour la première fois en 1872 et qui, dès sa seconde édition de 1876, attira l'attention de Pott, prit peu à peu une ampleur et une importance qui en firent bientôt un des principaux livres de chevet de l'hispanisant et du romaniste. D'un simple traité pratique des anomalies et incorrections grammaticales du langage d'une contrée d'Amérique, les *Apuntaciones* devinrent, surtout dans la cinquième édition de 1907, une étude aussi approfondie qu'attachante sur l'histoire et les destinées de l'idiome espagnol du Nouveau-Monde. Nombre de questions linguistiques d'ordre général y ont été étudiées à propos de faits particuliers de l'espagnol américain, ce qui donne à ces *Notes* une portée infiniment plus grande que ne l'indique leur titre. A côté de ces ouvrages fondamentaux, il faut encore rappeler de nombreux travaux de grammaire historique et de lexicographie qui ont vu le jour dans la *Romania*, dans la *Revue hispanique* et dans le *Bulletin hispanique*, où il avait commencé une série d'études du plus haut intérêt sous le titre de *Algunas antiguallas del habla hispano-americana*. Sans doute Cuervo se proposait d'en réimprimer quelques-uns, car au dos du titre des *Apuntaciones* de 1907, il a annoncé un volume de *Disquisiciones sobre filología castellana*.

Dans tout ce qu'a écrit Cuervo, mais plus particulièrement dans son *Dictionnaire* et dans la dernière édition des *Apuntaciones,* on constate une correction et une précision d'autant plus remarquables que ces qualités de style n'apparaissent que très rarement chez les auteurs de langue espagnole. Ses définitions, ses énoncés de nuances délicates de sens, en un mot son langage grammatical a quelque chose de lumineux et de rigoureux qui retient et satisfait le lecteur. A une pensée forte et pénétrante répond toujours une forme bien choisie et qui rend l'idée dans toute sa plénitude, et grâce à la pratique continue des difficultés et des subtilités de la syntaxe, il finit

par acquérir en ces matières une véritable maestria qui fait penser à un Tobler, mais plus clair, plus latin.

L'homme chez Cuervo était à la hauteur du savant. D'une loyauté et d'une fidélité à toute épreuve, il s'attachait volontiers à ceux qu'il jugeait dignes de son amitié ; vis-à-vis des autres il se tenait sur la réserve, réserve qu'il accompagnait d'ailleurs d'une courtoisie presque excessive. Envers tous, amis ou indifférents, il se montrait d'une très grande serviabilité qui a dû lui faire perdre bien du temps, mais il croyait de son devoir de répondre à quiconque le consultait, et il a ainsi éparpillé bien des richesses qui ne seront pas toutes restituées à sa mémoire. Très attaché à la France, où il avait décidé après quelques hésitations de fixer son séjour afin d'y continuer ses travaux, il sortait rarement de la retraite où il se confinait ; mais quand il en sortait, c'était à bon escient pour apporter son concours à quelque œuvre utile ou s'associer à quelque commémoration, témoignant ainsi de l'estime que lui inspiraient nos meilleurs savants. En consignant ici les très profonds regrets que nous cause la perte d'un si grand érudit et d'un si parfait honnête homme, nous devons nous demander si la France s'est complètement acquittée de sa dette envers lui. Son extrême modestie et son effacement écartaient de sa personne les honneurs et les récompenses; mais pourquoi l'Institut ne lui a-t-il pas décerné une fois le prix Volney que plusieurs de ses importants travaux avaient si amplement mérité?

L'imprimeur de la *Romania*, M. Protat, m'informe qu'il avait reçu de Cuervo le manuscrit d'une nouvelle édition des *Apuntaciones* dont 514 placards ont été imprimés, les 436 premiers mis en pages constituant vingt-huit feuilles. Le manuscrit remis à l'imprimerie ne représente pas l'ouvrage entier tel que Cuervo se proposait de le publier. D'autre part, que deviendront les travaux préparatoires du Dictionnaire pour les lettres E à Z? Souhaitons qu'ils ne tombent pas en des mains indignes.

Le *Bulletin hispanique*, qui doit à la mémoire de Cuervo une très profonde reconnaissance pour la collaboration dont il l'a si souvent honoré, ne pouvait se contenter de cette brève notice rédigée au lendemain de sa mort; ses directeurs ont pensé qu'ils répondraient au désir de tous, de ceux qui l'ont connu et de ceux qui n'ont pas eu ce privilège, en demandant à M. Boris de Tannenberg de vouloir bien résumer les souvenirs que lui a laissés son commerce intime avec cet homme exquis. M. de Tannenberg a fort aimablement répondu à notre demande en écrivant pour le *Bulletin* un « Cuervo intime » qui complète et précise la silhouette publiée précédemment dans le tome III de ce recueil et où avaient été marqués déjà quelques-uns des traits les plus saillants de ce beau et noble caractère.

A. M.-F.

Cuervo intime.

Le nom de Cuervo est attaché à des ouvrages trop importants dans le domaine de la philologie castillane, pour qu'il y ait à craindre que le souvenir de ce grand savant, si scrupuleux et si original, ne soit pas fidèlement conservé dans l'histoire de la science. Jusqu'à nouvel ordre le *Diccionario de construcción y régimen* reste un instrument de travail essentiel pour tous les hispanisants, et si quelque jour un dictionnaire complet de la langue castillane vient dignement le remplacer, comment pourra-t-on jamais oublier l'initiateur d'une entreprise qui, dans les conditions où elle fut tentée d'abord, n'était pas réalisable jusqu'au bout par les forces d'un seul homme? Les deux admirables volumes laissés par Cuervo resteront, quoi qu'il advienne, un monument de la méthode la plus précise et la plus ingénieuse, une mine inépuisable de documents. La disparition de Cuervo est pour la science une perte considérable: mais enfin il aura laissé de sa pensée, de son énorme labeur l'essentiel, et de quoi mériter l'admiration et la reconnaissance de tous les travailleurs, qui — *longo intervallo* — marchent ou marcheront sur ses traces.

Mais pour ceux qui ont approché Don Rufino José Cuervo et qui furent séduits par son affabilité charmante et si serviable, — pour ceux surtout qu'il a admis dans son intimité, dont l'accès était un peu difficile, car son exquise courtoisie était parfois aussi un moyen de défense personnelle, — le regret est immense de songer que l'homme ait été si peu connu. Il n'était pas seulement l'ami au cœur le plus riche et le plus délicat; il se révélait dans le commerce intime comme un esprit de large envergure, beaucoup plus ouvert à tout que n'aurait pu le laisser croire aux superficiels la nature aride en apparence et si spéciale de ses recherches. Et c'était une grande âme, un sage, un chrétien d'autrefois, dont la piété naïve s'alliait d'une manière touchante à une si haute culture. Tandis que le littérateur ou l'artiste se met le plus souvent dans son œuvre et y laisse quelque chose de son moi le plus intime, de son individualité profonde, l'homme de science — même s'il a initié une méthode ou imprimé à ses travaux la marque d'une pensée originale — disparaît bien plus tout entier. Il appartient donc aux amis de conserver avec piété dans leur souvenir et de chercher à retracer pour les autres, avec ses traits essentiels, la physionomie du savant disparu. Surtout lorsqu'il s'agit d'un grand isolé, qui n'a pas eu l'occasion de se communiquer librement à un noyau d'élèves, dépositaires de sa doctrine et futurs gardiens de sa mémoire. Dans quelques années on ignorerait peut-être l'admirable exemplaire d'humanité que fut M. Cuervo, si quelques-uns de ceux qui l'ont connu et aimé ne se hâtaient de le dire.

J'eus la bonne fortune, en 1885, d'annoncer le premier, ou un des premiers, dans la presse française le fascicule du *Diccionario* que M. Cuervo venait de publier comme spécimen et de faire distribuer aux romanisants. Ce fascicule m'avait été signalé avec les plus grands éloges par Arsène Darmesteter, et je m'étais borné à reproduire aussi exactement que possible, dans la *Revue du Monde latin*, le jugement d'un maître si compétent. Quelques jours après je reçus de l'auteur une lettre de cette politesse espagnole traditionnelle, si méticuleuse, où des formules compliquées d'admiration et de respect se terminaient par la série obligée d'abréviations cabalistiques. J'étais un tout jeune homme, et ne pouvais accepter sans remords de tels hommages. J'allai me présenter à M. Cuervo en toute candeur et lui dire que je n'étais qu'un modeste et imberbe étudiant ès lettres castillanes : ainsi commencèrent nos relations, qui très vite, grâce à l'indiscrétion de mon âge, et surtout à sa bonté si accueillante, devinrent tout à fait familières et amicales.

M. Cuervo était installé à Paris, depuis deux ans environ, avec son frère Don Angel. Ils habitaient un grand appartement rue Meissonier. J'ai conté ici même[1] comment Don Angel, pour refaire le patrimoine familial, avait eu l'idée de fonder à Bogotá la première brasserie, au prix de quel labeur lui et Don Rufino étaient arrivés, tout seuls, à fabriquer de la bière et comment leurs affaires avaient prospéré. Un premier voyage en France pour visiter notre Exposition de 1878 leur avait fourni l'occasion de parcourir toute l'Europe et laissé le désir ardent de revenir au plus tôt se fixer à Paris, centre de tout noble savoir et de toute culture artistique. Quelques années après, ils avaient trouvé à vendre leur fabrique et avaient pu réaliser leur projet.

L'intérieur de la rue Meissonier était charmant, et la vie qu'on y menait à la fois studieuse et assez gaiement ouverte au monde ambiant. Don Angel, qui était vif comme la poudre. était le grand organisateur et le boute-en-train. Curieux de toute la vie moderne, ami de l'élégance et du confort, il avait monté la maison sur un bon pied et s'entendait à l'administration domestique. Son principal souci était d'assurer à son frère, qu'il adorait et soignait comme une mère[2], l'absence complète de préoccupations et la paix monacale nécessaire à ses travaux. Fin lettré lui-même et un peu artiste, il adorait Paris pour toutes les belles choses qu'on y peut apprendre par les yeux et par les oreilles : il visitait les musées, ne manquait pas une Exposition, achetait parfois quelque tableau à l'Hôtel des ventes, fréquentait les Concerts Lamoureux, le Collège de France et la Sorbonne, et, de retour au logis, il animait les repas par le récit plein de verve

1. *Bulletin hispanique*, 1901, III, p. 107 - 112.
2. Leur grand ami, le poète Rafael Pombo, l'avait surnommé *hermano-madre*.

de tout ce qu'il avait vu ou entendu, et apportait au laborieux Don Rufino l'écho utile et distrayant des bruits du dehors. Don Angel était aussi un terrible écrivailleur: de très bonne heure il avait été possédé du démon d'écrire, et chaque soir il noircissait un bon nombre de feuilles de papier: drame, nouvelle, roman, critique d'art ou histoire, il abordait intrépidement tous les genres. Les quelques petits volumes qu'il a publiés prouvent que c'était un homme d'esprit et de goût, mais ce qui le prouve peut-être davantage encore, c'est qu'il faisait de temps en temps des feux de joie de ses manuscrits[1]. Il n'avait nulle vanité d'auteur et avait concentré sur Don Rufino toutes ses ambitions littéraires.

La grande affaire de la maison, le but unique de la vie des deux frères était le *Diccionario*, auquel Don Rufino s'était voué déjà depuis une quinzaine d'années et qu'il avait voulu publier à Paris. A Bogotá, il avait dépouillé les auteurs, presque toute la *Bibliothèque Rivadeneyra*, en s'imposant une tâche fixe quotidienne. Il m'a conté qu'il avait mis deux ans à recueillir les exemples de Cervantes, à deux grandes pages de texte par jour. Pour cet énorme travail de dépouillement, il n'avait eu d'autre aide que celle de deux jeunes gens qui copiaient les passages et les classaient en ordre alphabétique à mesure qu'il les notait dans ses lectures[2]. Il restait maintenant à faire le travail de composition des articles et à surveiller l'impression d'un ouvrage dont l'exécution typographique devait être des plus compliquées. Avec une belle vaillance, Don Rufino s'était mis à l'œuvre et Don Angel s'appliquait de tout son zèle à l'aider, au moins pour la terrible correction des épreuves, qui exigeait malgré tout de Don Rufino trois revisions attentives.

Don Rufino était alors un homme d'une quarantaine d'années, absorbé dans l'énorme tâche à laquelle il avait d'avance consacré sa vie. Pendant des années, sans une défaillance, son effort fut tendu vers cet objet. Pas une heure de perdue; pas une lecture entreprise, dont il n'espérât tirer quelque profit direct. Il ne trouvait de loisir que pour rendre service, tenir au courant avec scrupule une volumineuse correspondance, faire la charité à domicile (car il fut toute sa vie un ami sincère des pauvres), — et enfin pour aller chercher chaque jour, au pied des autels, les grâces nécessaires à la

1. Il écrit lui-même à ce sujet : « Si los autores supieran la voluptuosidad que hay en calentarse con tal fuego, ¡ de cuántas sandeces se habría librado el mundo! » Fragment de lettre cité dans la *Noticia biográfica* de D. Angel par son frère en tête du livre *Cómo se evapora un ejército*, Paris, 1900.

2. « La colaboración que he tenido consiste en esto : Dos jóvenes me han ayudado á poner en orden alfabético las notas ó indicaciones de los ejemplos á medida que en mis lecturas las he ido apuntando, y otros me han ayudado á copiarlos ; pero creo que no llegarán á cincuenta las citas que me hayan sido indicadas ó comunicadas por otro. » Lettre de D. Rufino à l'auteur de cet article en date du 14 mars 1885.

vie chrétienne intégrale et les joies spirituelles dont avait soif son âme mystique.

Le regarder travailler était un spectacle curieux. Son cabinet de travail était encombré par une vaste table, au milieu de laquelle s'effondrait un amas de livres et de papiers. Sur le bord, des fiches innombrables étaient étalées, tous les exemples d'un mot. Et il s'agissait maintenant de les classer. Don Rufino avait tracé à peu près le plan de son article; et le voilà tournant autour de la table, faisant un voyage de reconnaissance parmi toutes ses richesses, puis cueillant les fiches par-ci, par-là, et poursuivant son exploration minutieuse jusqu'à l'épuisement complet de son étalage. Après quoi, il s'asseyait pour reviser, modifier, organiser la classification ainsi faite et commencer la rédaction de son article. Qu'on songe à la difficulé de classer les centaines d'exemples qui forment dans le *Diccionario* les 40 pages à deux colonnes de la proposition *De!*

M. Cuervo a été le type le plus complet de l'autodidacte. On est émerveillé qu'un pareil génie philologique ait pu se former, dans une lointaine république espagnole, sans aucun encouragement ni aucune initiation. Sans doute, il avait toujours vécu dans un milieu où les lettres jouissaient d'un grand crédit. Son père, qui exerça dans son pays de hautes charges, était un homme très cultivé, et avait veillé avec sollicitude à l'éducation de ses fils. Bogotá pouvait passer, dans une certaine mesure, pour un centre littéraire. Il y avait une *Académie Colombienne*, dont les travaux, fort appréciables, étaient réunis dans une revue, le *Repertorio Colombiano*. Don Rufino avait eu des amis capables de s'intéresser à ses travaux, en particulier Don Miguel Antonio Caro, le latiniste éminent, l'auteur d'une belle traduction de Virgile en vers espagnols, qui est devenue classique [1]. Mais nul n'avait pu éveiller le goût du jeune Cuervo pour la science philologique, à peu près insoupçonnée dans son pays, ni lui en aplanir les abords. Il y a là un cas très net de vocation spontanée. Et cela prouve aussi que quelques bons livres, étudiés de près, péniblement assimilés, valent peut-être mieux pour la formation d'un grand esprit qu'un apprentissage plus facile et plus rapide. La *Grammaire latine* de Burnouf, la *Grammaire castillane* de Bello, et surtout la *Grammaire comparée* de Bopp, qu'il posséda à fond, ouvrirent l'intelligence de Don Rufino à la compréhension des problèmes philologiques et suffirent à le mettre sur la voie, où il devait rejoindre les plus grands. Mais il ne pouvait s'empêcher de déplorer parfois le temps perdu, la longueur de ses premiers tâtonnements, les erreurs de méthode, difficilement réparées plus tard. Avec quelle admiration il parlait de l'organisation du travail dans nos Universités, à notre École des

1. Caro collabora avec Don Rufino à une *Grammaire latine*.

Chartes! Volontiers eût-il consenti, si le temps ne lui avait manqué, à se remettre sur les bancs pour recevoir les leçons d'un Gaston Paris. Il avait une manière de me dire : « *Aquí hay gente que sabe;* ici au moins il y a des gens qui savent! » qui exprimait à la fois son respect infini pour les dépositaires du savoir, et le regret touchant de n'avoir pas, dans sa jeunesse, été guidé.

L'apparition du premier volume (A-B) du *Diccionario* en 1886 obtint de la part du monde savant l'accueil le plus favorable. On était émerveillé de la réussite de ce grand effort solitaire. Ce fut pour M. Cuervo une joie profonde et un stimulant. Il était plein d'ardeur et de confiance. Il voulait mener sans arrêt la publication des quatre ou cinq volumes suivants. En 1893 put paraître le second volume (C-D), beaucoup plus considérable que le premier. Tout semblait aller pour le mieux, mais une déception attendait l'auteur, qui devait lui porter l'atteinte la plus douloureuse. Par une négligence impardonnable de l'éditeur, le tirage se fit sur un papier de qualité inférieure, au grand détriment de la clarté typographique et sans doute de la durée des exemplaires. Ce fut un coup de foudre pour M. Cuervo, si soucieux du moindre détail et qui n'avait hésité devant aucun sacrifice pour assurer l'exécution parfaite de son œuvre. Le malheur n'était pas irréparable, ni aussi désastreux qu'il le crut. Le tirage n'était tout à fait défectueux que dans la dernière partie du volume. Mais sa sensibilité extrême lui exagéra le mal réel. Quelques personnes mal avisées regrettèrent qu'il eût fait cette fois des économies sur le papier. Qu'on le soupçonnât d'avoir lésiné en pareille matière, cette idée l'exaspérait. Des amis plus prudents qui essayèrent, pour le consoler, de remettre les choses au point et d'excuser dans une certaine mesure l'éditeur négligent, s'aperçurent qu'il ne fallait pas insister. Lui, d'une conscience si droite, d'une exactitude si scrupuleuse à tenir ses engagements, se voyait trompé, volé, atteint dans ses intérêts les plus chers! On ne saurait exagérer ce qu'il souffrit de cette blessure, et il lui fallut des années avant de pouvoir y faire allusion avec sérénité.

La conséquence déplorable de cette malfaçon du deuxième volume fut de dégoûter Don Rufino de son œuvre. C'est un phénomène connu de la psychologie de l'écrivain : une difficulté médiocre, un détail qui passera presque inaperçu du public, suffisent souvent à l'arrêter net, à le décourager d'une manière définitive. Don Rufino eut, dès ce moment-là, le sentiment de plus en plus précis que son œuvre était gâchée. Il ne pouvait pas, je me le rappelle bien, ouvrir son second volume sans un serrement de cœur. Douleur touchante, infiniment respectable, à laquelle on aurait voulu porter quelque adoucissement; mais comment oser le tenter et panser la plaie d'une main assez délicate! Il fallait espérer à l'action apaisante du temps, et qu'un

beau jour le travailleur, sentant ses forces restaurées, reprendrait le sillon interrompu.

La mort de son frère aîné, qui avait été le compagnon de sa vie, le laissa désemparé (1896). Je me persuade que si Don Angel eût vécu, la publication du *Dictionnaire* aurait été, malgré tout, continuée. A un certain moment, il y a une dizaine d'années, Don Rufino sentit renaître en lui la velléité de reprendre son œuvre. De Mexico, à l'occasion du *Congrès Panaméricain*, de Bogotá aussi lui vinrent des encouragements, l'offre d'en faire une œuvre américaine ou nationale et de subvenir aux frais énormes de l'impression. Je me rappelle très bien qu'à un moment la proposition mexicaine, encore mal formulée, sembla lui sourire; mais tout craqua, je ne sais au juste pour quelle raison, sans doute parce qu'on ne sut pas assez ménager l'indépendance un peu ombrageuse de l'auteur, et qu'il put croire qu'on voulait lui confisquer son œuvre. La solitude engendre la méfiance, et après tout sait-on s'il n'eut pas raison de se méfier? Il faut déplorer en tout cas qu'il ne se soit pas décidé à publier au moins son troisième volume, dont il laisse, dans un meuble spécial, je les y ai vues, les fiches toutes prêtes et classées jusqu'à la lettre L.

Depuis lors les épreuves devaient se succéder pour lui. La révolution de Colombie, une gestion indélicate de ses biens, compromirent quelque temps sa situation pécuniaire; il dut se restreindre, eut même à craindre un moment d'être obligé de retourner dans son pays troublé. Il ne manqua d'ailleurs jamais de courage devant les difficultés matérielles et acceptait stoïquement de quitter ce Paris qu'il aimait tant. Heureusement la situation de son pays s'améliora, et il put rester. Sa santé d'autre part s'était affaiblie : il souffrait de maux de tête continuels; l'effort mental lui devenait difficile; il s'affaiblissait, et se plaignait à moi du peu de résistance des hommes nés sous les tropiques. Mais si les souffrances physiques et morales ne lui furent pas épargnées, ce fut pour lui permettre de mieux exercer la fermeté de son âme, qui grandissait, semble-t-il, dans la douleur. Il était d'une résignation dont il était impossible de ne pas être ému. Ce qui lui coûtait le plus, c'était d'avoir à réduire ses heures de travail, ou même de lecture. Mais il travaillait toujours, quoique à des travaux de moins longue haleine; il a travaillé jusqu'à la fin. Peu avant sa mort il me chargea d'écrire à son imprimeur de ne pas interrompre l'impression de sa nouvelle édition des *Apuntaciones*, et il se préoccupait d'être en retard pour la correction des épreuves.

Quand on a perdu un ami comme celui là, on regrette de n'avoir pas eu l'exactitude des Goncourt à noter chaque soir les choses

entendues dans la journée. Que ne donnerais-je pas, en ce moment, pour retrouver dans mes papiers le souvenir précis de quelques-uns de ses entretiens! C'était un causeur très attachant, d'une parole féconde en enseignements de toute sorte, toujours prêt à citer, à l'appui de son dire, quelque anecdote piquante. Il savait écouter aussi et avait une manière si engageante de vous dire : « *Hábleme un poco de sus cosas!* Parlez-moi un peu de vos affaires! » qu'on se laissait aller à prolonger outre mesure la visite. Dans ses dernières années l'effort de la conversation le lassait, mais jamais il ne l'eût montré, et il retenait l'importun avec une courtoisie héroïque. Sa fidèle servante le défendait de son mieux, demandait au visiteur l'engagement d'être court, et s'il prolongeait outre mesure, venait délivrer son maître avec une brusquerie de bon gendarme, dont nul n'eût pu se blesser. Je n'ai pas le remords d'avoir jamais abusé.

M. Cuervo avait le goût littéraire le plus pur et le discernement le plus fin. Sa connaissance des grandes littératures modernes avait développé son sens critique. Il veillait à ne pas laisser se dessécher en lui dans des études trop arides le sentiment de la poésie. Pendant les vacances, il emportait deux ou trois volumes de choix, où il se retrempait. Une fois c'était le *Faust* de Gœthe, dont il consacra les mois de son repos à relire dans le texte les deux parties. Une autre fois il mettait en poche un ou deux volumes de la charmante édition du *Temple Shakespeare,* qui lui était chère, et passait des heures délicieuses avec Falstaff ou Hamlet. Il ne suivait guère le mouvement des lettres contemporaines, car il n'en avait pas le loisir, mais ce qu'il lisait, il le comprenait à merveille et ne le jugeait pas avec un critérium étroit de professeur. L'étude de la science du langage, comme celle des autres sciences biologiques, prépare à s'intéresser à tout ce qui est dans le courant de la vie, sans se choquer des exubérances, des erreurs, des tentatives avortées. Il lut sur mon conseil un certain nombre d'œuvres espagnoles récentes. Je lui fis connaître en particulier *Fortunata y Jacinta* de Galdós, et s'il ne put aller jusqu'au bout des quatre gros volumes, il admira tout autant que moi le génie puissant du romancier, et fut émerveillé en particulier de son style si original et si palpitant de vie, suspect aux académiciens puristes, pour qui la langue des mystiques du XVIe siècle reste la forme définitive et figée de la prose castillane. Il recueillit dans *Fortunata* une série de citations, dont on trouve un certain nombre dans le second volume du *Dictionnaire* (voir par exemple *clarear*). Il me demandait de le tenir au courant des nouveautés littéraires de l'Espagne. Il se proposait d'aborder les volumes si savoureux de Valle-Inclán. Dans une de nos dernières causeries littéraires, je lui fis plaisir en lui récitant des vers de Rubén Darío, la pièce mélancolique où celui-ci

rappelle les amours envolées et chante l'approche de la cinquantaine.

Mas á pesar del tiempo terco,
Mi sed de amor no tiene fin;
Con el cabello gris, me acerco
A los rosales del jardín.

Juventud, divino tesoro,
Ya te vas para no volver;
Cuando quiero llorar, no lloro,
Y á veces lloro sin querer.

Mais en dépit du temps obstiné, — ma soif d'amour est inassouvie; — malgré mes cheveux gris, je me penche — vers les rosiers du jardin.

Jeunesse, divin trésor, — déjà tu pars pour ne plus revenir! — Quand je veux pleurer, je ne pleure pas, — et parfois je pleure sans le vouloir.

Le vieux savant comprenait, à n'en point douter, — je vois encore l'éclair de ses yeux et ses hochements de tête sympathiques, — le charme pénétrant et toute la morbidesse de ces vers; et, malgré tout ce qui pouvait lui déplaire dans le sensualisme d'un Rubén Darío, il se réjouissait sans doute que l'auteur des vers les plus subtils du Parnasse espagnol moderne fût un frère d'Amérique.

Il faut dire l'amour tendre, passionné de M. Cuervo pour les livres. Il les aimait comme quand on les aime bien, non pas seulement pour les lire ou les consulter, mais pour les toucher, les manier, les sentir à sa portée. Il ne résistait guère à la tentation d'en acquérir sans cesse de nouveaux, même des plus étrangers à ses études, comme une belle édition d'auteurs grecs. Il avait le culte des belles typographies, des textes de grands écrivains imprimés sans notes sur beau papier. Son cabinet de travail, son salon étaient encombrés; et de ses courses chez les libraires ou sur les quais il rapportait toujours des paquets, au scandale de sa vieille gouvernante, qui admirait son maître un peu comme Sancho faisait Don Quichotte, et grondait en retournant à son fourneau : « A-t-on jamais vu ça! mais a-t-on jamais vu ça! »

Et il était si bon, si désireux d'aider les autres et de leur communiquer ses richesses, qu'il prêtait ces livres chéris. Un amateur comme lui, prêter ses livres! Je suis sûr qu'au fond cela le mortifiait un peu, mais il courait au-devant de la mortification. Il mettait sa bibliothèque à votre disposition avec une complaisance prévenante. Il prêtait même des livres rares, des livres devenus introuvables, et quelquefois les emprunteurs lui firent passer de durs moments en tardant à les lui restituer. Mais quelle joie aussi pour lui de rentrer en possession du volume trop longtemps retenu, de le remettre dans les rayons à sa juste place, après avoir renoué connaissance avec lui en le feuilletant un peu... pour constater en passant qu'on n'y avait pas fait de taches!

M. Cuervo était patriote jusqu'au fond de l'âme. Malgré son long séjour en France, il était resté un vrai Colombien, déplorait les luttes civiles qui déchiraient sa patrie, souhaitait de la voir entrer dans une ère de paix et de prospérité. Son cœur avait saigné lorsque le gouvernement français avait reconnu la séparation de la République de Panama : il vit dans cet acte une insulte faite à la Colombie, et de ce jour il cessa de porter le ruban rouge, qu'il avait été heureux de recevoir, sur la présentation de Gaston Paris. En matière de patriotisme il était intraitable. Ses dernières volontés montrent qu'il a voulu que sa patrie recueillît l'héritage entier de son labeur. Il lègue tous ses livres à la Bibliothèque de Bogotá, à l'exception de sa collection de journaux américains et d'ouvrages sur l'Amérique qui seront offerts à la Bibliothèque Nationale de Paris. En homme prudent, il prend dans son testament toutes les dispositions préventives contre la négligence... tropicale. « Ces livres, dit-il, ne seront jamais dispersés, et les caisses où ils seront expédiés ne seront confiées au gouvernement ou à la Bibliothèque que lorsque seront prêts les rayons où ils devront être conservés. Les dépenses de l'emballage par des ouvriers spéciaux et soigneux seront à la charge de ma succession. » L'Hôpital de Bogotá est nommé son légataire universel. Les pauvres, qu'il a chrétiennement soulagés toute sa vie, auront été ses héritiers. Une clause de son testament est particulièrement touchante. Elle institue une rente qui sera remise chaque année à un ouvrier typographe de Bogotá, honorable et chargé de famille : manière délicate de témoigner sa reconnaissance à la classe d'artisans, si méritante, où il trouva tant de modestes et utiles collaborateurs.

M. Cuervo a honoré notre pays en venant vivre parmi nous, en faisant travailler nos ouvriers, en donnant des articles à nos revues. Il aimait la France, passionnément. Sans doute, en dehors de sa déception à l'occasion de Panama, dut-il souffrir, comme tant de Français, dans son cœur de chrétien, de la politique antireligieuse de nos gouvernants ; mais il avait été habitué dans son pays même aux explosions de l'anticléricalisme, et il savait tout ce qu'il y a en France de religion sincère, d'honnêteté, de travail. Il ne regretta jamais d'avoir choisi Paris comme résidence, et il avait pour Paris la prédilection enthousiaste de tous les Hispano-Américains, quoiqu'il fût venu y chercher autre chose que le plaisir. Il aurait voulu laisser à la France un souvenir et dans un testament antérieur il avait inscrit un legs à l'Institut. Il dut l'effacer, non que ses sentiments se fussent modifiés, mais à cause du change, devenu trop défavorable à l'argent colombien.

M. Cuervo est — avec Pereda — le type le plus complet de vieux Castillan que j'aie connu[1]. Oui, ce savant timide, qu'on rencontrait

1. Par sa mère, qui était une Urisarri, il avait dans les veines du sang basque.

chargé de bouquins par les rues, était bien le vrai Castillan du XVIe siècle, cordial et grave, avec son caractère généreux et indomptable, sa fière indépendance, la susceptibilité de son *pundonor* et son ascétisme mystique. L'impétuosité de sa nature avait été matée par un long travail sur soi-même. Ce qui dominait chez lui dans les dernières années, c'était la douceur, une douceur à la Saint François de Sales, conquête glorieuse de la volonté. Cette douceur n'était jamais faiblesse ou lâcheté. Il savait pardonner, ne jugeait personne, ne médisait jamais; mais il savait résister aussi, et la rectitude de sa conscience était inflexible; le mal restait toujours pour lui le mal; il n'avait pas cette indulgence sceptique que donne le commerce du monde, mais qui ne va guère sans un fléchissement du sens moral. Fréquenter un tel homme était un bienfait.

Et pourquoi, après tout, se taire sur l'invraisemblable, et est-ce un manque de discrétion de révéler la beauté suprême des actes les plus cachés, accomplis en toute humilité et en toute candeur? Il y avait en Don Rufino du Saint Vincent de Paul. Un jour, m'a conté sa servante, il rentra chez lui sans veston sous son pardessus; il en avait vêtu un pauvre diable. Sa foi était d'un autre âge, sans une hésitation, enfantine et virile, une vraie foi espagnole. Désireux de s'élever dans la perfection chrétienne, il s'était fait admettre, comme tertiaire, dans l'ordre de Saint François. Peu de semaines avant sa mort, obligé depuis quelque temps de se priver de l'église, quoiqu'il ne fût pas cloué au lit, il voulut se faire apporter la communion. Dès cinq heures du matin, la bonne Maria l'entendit qui remuait dans son appartement : elle n'osa pas le troubler. Il préparait tout lui-même pour recevoir le Christ, le napperon sur la table, les candélabres d'argent, et les vases de fleurs, et le cierge qu'il porterait en main. Puis il tira de son armoire l'habit longtemps délaissé, le revêtit péniblement et il attendit le prêtre, qui, après l'avoir communié, sortit tout ému. Représentez-vous à genoux, malgré la maladie, ce vieil homme au front d'ivoire, à la barbe grise, en frac, cravaté de blanc, et ouvrant les lèvres pour recevoir Dieu, avec une expression de ferveur extatique. Quelle scène extraordinaire, et quelle beauté!

Voilà un peu ce que fut Don Rufino José Cuervo. Je souhaite qu'à mon témoignage viennent s'en joindre beaucoup d'autres, pour que soit conservée intacte la figure morale de cet insigne homme de bien, — comme le moulage nous conserve ses traits[1], ce masque admirable de moine à la Zurbarán, dont j'ai vénéré pieusement, à genoux près de son lit de mort, le rayonnement surnaturel.

BORIS DE TANNENBERG.

1. Grâce à la sollicitude de M. Borda-Tanco.

Teodoro Llorente.

La mort du grand poète Valencien, D. Teodoro Llorente y Olivares, survenue le 2 juillet 1911, a été un deuil non seulement pour Valence mais encore pour toute l'Espagne. L'admiration et l'affection dont il était universellement entouré se peuvent mesurer aux témoignages éloquents qui, de toutes les provinces d'Espagne et de toutes les classes de la société, affluèrent à Valence à la nouvelle de sa mort. Moins de deux ans auparavant, ces mêmes sentiments s'étaient manifestés d'une façon plus touchante encore lorsque ses compatriotes, le 14 novembre 1909, le couronnèrent solennellement, devant les multitudes attirées par l'exposition universelle, comme on l'avait fait jadis à Madrid pour Quintana, ou à Grenade pour José Zorrilla.

Mais ce n'était point seulement Valence et l'Espagne, c'était encore le midi de la France et la France elle-même que cette mort mettait en deuil. En ce qui concerne nos provinces du Midi, Mistral exprimait à merveille, dans son télégramme de condoléances du 3 juillet, les raisons qu'elles avaient de s'associer aux regrets des Valenciens et des Catalans : « La poésie de notre langue d'Oc, y disait-il en substance, valencienne, limousine, catalane et provençale, vient d'éprouver l'une de ses pertes les plus cruelles. Le grand patriote Llorente, l'éminent successeur d'Ausias March, avait fait refleurir, sous les formes les plus pures, la langue populaire du royaume de Valence, et dès les premiers temps de notre renaissance nous avions rendu hommage à sa maîtrise, en lui décernant le titre de Mayoral des Félibres. » Rien de plus juste, rien de mieux mérité que cet éloge du grand Capoulié de Maillane. Dès sa vingt-cinquième année, en 1861 (Llorente était né le 7 janvier 1836), il était déjà connu par ses poésies en dialecte valencien, alors bien dédaigné et peu pratiqué par les poètes. Il prit une part active à la Renaissance catalane avec Rubió y Ors, Aguiló, Aribau, Balaguer, et son compagnon inséparable, son ami de la vie, le valencien Vicente W. Querol. Aussi mérita-t-il, en compagnie de ce dernier et de José María de Torres, de recevoir, à Barcelone, aux jeux floraux de 1868, le titre de *Mayoral* pour la province de Valence. Il fut ensuite (1878) l'un des fondateurs et resta l'âme de l'Académie valencienne *Lo Rat-Penat « societat de amadors de les glories valencianes »*, dont l'une des tâches essentielles fut la rénovation de la langue de sa province.

La plus grande partie de son œuvre valencienne est contenue dans le *Llibret de versos,* paru en 1885, mais réédité par le *Rat-Penat* lui-même en 1902, avec la plupart des pièces en dialecte parues entre ces deux dates. Cet « incomparable Llibret », comme le nomme le regretté Serrano y Morales, restera en effet le meilleur titre littéraire de

Llorente. La plupart des poésies qu'il contient sont demeurées populaires sur les rives du Turia, et quelques-unes *(Visanteta, Lo Rat-Penat, A ma filla María al donarli la rosa del premi, Lo Rosari de la viuda, A la Senyera, La Barraca,* le *Cant á la Patria, la Misa de Alba)* et ce *Testament* que la famille a eu l'heureuse idée de reproduire dans l'*In Memoriam* funéraire, contribueront puissamment à faire vivre « esta dolsa llengua valenciana ».

M. Menéndez Pelayo n'a fait qu'exprimer le sentiment de tous lorsqu'à propos de la réédition du *Nou Llibret* de 1909, et particulièrement de l'admirable poésie de *La Barraca,* il déclara que « le grand citoyen de Valence était la personnification la plus complète de sa langue et de sa littérature. »

Mais, je le répète, la France doit prendre sa part dans le deuil de l'Espagne. De bonne heure Llorente s'était intéressé à notre poésie. Nos auteurs, classiques ou modernes, lui étaient devenus familiers. Non seulement il se tenait au courant de ce qui paraissait chez nous, et suivait avec une attention sympathique les tentatives de la poésie contemporaine, mais il s'efforçait de la faire connaître autour de lui par des traductions. C'est par lui que beaucoup d'Espagnols ont connu nos poètes. L'œuvre du « prince des traducteurs espagnols », selon l'expression de M. Menéndez Pelayo, est considérable. Dès 1860, encore étudiant en Droit, il publiait les *Poesías selectas de Victor Hugo,* pour lesquelles Castelar écrivit un prologue. En 1875 parurent les *Leyendas de Oro* (2e série en 1908), et, en 1876, les *Amorosas,* qui, les unes et les autres, font partie de la *Biblioteca Selecta* de l'éditeur Pascual Aguilar, et contiennent, avec des versions de l'anglais et de l'allemand, beaucoup de poésies traduites du français. Il avait donné en vers espagnols (1868) la *Zaïre* de Voltaire (dans le *Teatro selecto antiguo y moderno, nacional y extranjero,* tome V), et plus tard, en 1885, chez les éditeurs Montaner et Simon, de Barcelone, les *Fables* de La Fontaine, avec les illustrations de Gustave Doré. Enfin, en 1906, paraissait, à Barcelone également, l'anthologie des *Poetas Franceses del siglo XIX,* où étaient réunies des traductions de quarante-sept de nos poètes, depuis Lamartine jusqu'à M. Edmond Rostand, avec des notices sur chacun d'eux. La tâche qu'avec autant de modestie que de persévérance s'était assignée le poète original du *Nou Llibret de versos,* il la poursuivit jusqu'à ses derniers jours. « Les joies que dans ma jeunesse enthousiaste m'avaient fait éprouver Lamartine, Victor Hugo et Musset, je les ai ressenties de nouveau dans ma vieillesse pensive grâce aux poètes nouveaux, leurs dignes successeurs. Le charme de la lecture faisait éclore en moi le désir de la traduction, et de l'une à l'autre le passage était facile pour un homme habitué à ce travail. Sans le vouloir, sans presque y penser, je continuai cette tâche entreprise trente ans auparavant; je lus à mes amis mes traductions

nouvelles; j'en publiai quelques-unes dans les journaux, et bientôt elles furent si nombreuses que l'idée de cette anthologie se présenta à moi... Pour grand que soit en Espagne le nombre de ceux qui connaissent le français, il y reste une infinité de personnes, sensibles aux attraits de la poésie, qui ne peuvent connaître celle de l'autre côté des Pyrénées que si elle est traduite en castillan. »

Si nous devions ici juger l'œuvre du traducteur, nous aurions sans doute à formuler certaines réserves soit sur le choix des modèles, soit sur les procédés de traduction. Mais comment une entreprise aussi hérissée de difficultés de toutes sortes ne prêterait-elle pas par quelque côté à la critique? Ce qu'il convient en ce moment de retenir, c'est d'abord que ces traductions de poètes sont d'un vrai poète, et ensuite que c'est surtout grâce à elles que nos auteurs sont connus du grand public espagnol. C'en est assez pour que nous les lisions avec une sympathie reconnaissante.

Pour que cette notice rapide ne reste pas trop incomplète, il convient de mentionner encore les nombreuses traductions de l'anglais ou de l'allemand, telles que celles du *Corsaire,* de Byron (en collaboration avec V. W. Querol, 1863), de la première partie du *Faust,* de Gœthe (1882, 2e édition 1905), des *Poésies* de H. Heine (1882, 2e édition 1908). Il ne faudrait pas surtout oublier le recueil de vers castillans, intitulé *Versos de la Juventud,* dans lequel le poète, sur les instances de ses amis, réunissait, à 71 ans (1907), quelques-uns des vers de son adolescence, et, moins encore, la magnifique monographie illustrée de *Valencia,* qui forme deux tomes (1887-1889) dans la grande collection intitulée : *España. Sus monumentos y artes* (Barcelona, Daniel Cortezo).

La littérature ne suffit pas d'ailleurs à l'activité de Teodoro Llorente. De très bonne heure la politique et le journalisme l'avaient attiré. Collaborateur, de 1861 à 1866, du journal progressiste *La Opinión,* il fonda, à la disparition de ce dernier, le grand journal valencien *Las Provincias,* qu'il dirigea personnellement pendant trente-deux ans, et où il est aujourd'hui dignement remplacé par son fils. Il y défendit les idées catholiques et conservatrices, mais sa largeur d'esprit, sa modération naturelle, son bienveillant optimisme, non moins que son désintéressement personnel et la dignité de sa vie devaient lui assurer le respect de tous et augmenter de jour en jour l'autorité de son journal.

L'unanimité des éloges lors de son couronnement, et des regrets quand il mourut, montre avec éclat l'estime dans laquelle on le tenait. Le poète et le traducteur ont été justement loués par les principaux critiques espagnols[1]. Quant à l'homme, ceux qui ont eu l'honneur de

1. Parmi les innombrables articles ou monographies consacrés à Teodoro Llorente il suffira de mentionner ici le livre de D. Juan Navarro Reverter : *Teodoro Llorente, su vida y sus obras,* avec les notes de Sanchis y Sivera (Barcelone, 1909); — Le pro-

vivre dans son intimité, ou simplement de l'approcher, garderont de lui un souvenir ému. Tous applaudiront au projet de ses compatriotes de lui élever une statue sur l'une des places de cette belle cité de Valence dont il restera l'une des gloires.

E. MÉRIMÉE.

logue du *Nou Llibret* (édition de Valence, 1909) par Menéndez Pelayo; — l'article récent de M. Juan Pérez de Guzman, dans la *España Moderna* d'août 1911. — La Revue valencienne *Lo Rat Penat* a consacré à Llorente tout son numéro de juillet 1911. On y trouvera l'énumération de toutes les œuvres imprimées ou manuscrites de l'auteur, et une riche bibliographie des travaux et articles dont elles ont été l'objet.

BIBLIOGRAPHIE

J. D. M. Ford, *Old Spanish Readings, selected on the basis of critically edited texts.* Ginn and C°, Boston, New-York, Chicago, London; 1 vol. XLIII-312 pages (sans date) [1911].

Le présent recueil de textes castillans archaïques arrive à son heure. Il répond à un besoin que constatent tous ceux qui s'intéressent à l'ancienne littérature espagnole, et auquel plusieurs d'entre eux ont songé à donner satisfaction. Le savant professeur de l'Université d'Harvard était assurément parmi les plus qualifiés par ses travaux antérieurs pour combler cette lacune.

L'ouvrage comprend quatre parties. Dans la première (*Introduction*, p. VII-XLIII) l'auteur résume la phonétique de l'ancien castillan en étudiant le traitement des voyelles (accentuées et atones) et des consonnes (finales, initiales et médiales). La seconde partie contient seize textes archaïques dont les plus anciens, empruntés au Cartulaire de l'église de Valpuesta, publié par M. L. Barrau-Dihigo, sont datés des années 804, 935, 1039, 1065, et le plus récent à la *Dança general*, d'après l'édition de C. Appel dans les *Beiträge zur romanischen und englischen Philologie*, 1902. — Les quatorze autres textes sont pris dans les *Gloses de Silos* (éditées par J. Priebsch), dans l'*Auto de los Reyes Magos* (édit. Menéndez Pidal), la *Gesta de Myo Cid* (édit. Menéndez Pidal), la *Disputa del Alma y el Cuerpo* (idem), la *Vida de Santo Domingo de Silos* (édit. Fitz-Gerald) et le *Libro de Alexandre*, attribué à Berceo (édit. Morel-Fatio), le *Poème de Fernán González* (édit. C. Marden), la *Crónica General* (édit. Menéndez Pidal) et la *General Estoria* (idem), le *Cantique des Cantiques* (édit. J. Cornu), le *Libro de buen Amor* (édit. Ducamin), le *Libro del Cavallero et del Escudero* (S. Gräfenberg) et le *Conde Lucanor* (édit. Knust et Birch-Hirschfeld) de Juan Manuel, le *Rimado de Palacio*, d'après une copie du manuscrit de la Bibliothèque nationale de Madrid, par le professeur A. F. Kuersteiner, la *Estoria del rey Anemur e de Josaphat e de Barlaam* (édit. Lauchert), le *Libro de exemplos por A. B. C.*, de Climente Sanchez (édit. Morel-Fatio), le *Poema de José* (d'après la transcription faite par M. Schmitz de l'édition du texte *aljamiado* de H. Morf). — Les textes choisis s'arrêtent donc au début du quinzième siècle. Ils pour-

raient évidemment être multipliés. Ni le *Libro de Apolonio*, ni la *Vida de Santa María Egipciaca*, ni la *Gran conquista de Ultramar*, ni le *Poema de Alfonso Onceno*, ni bien d'autres textes, intéressants en eux-mêmes ou au point de vue de la langue, n'y figurent, mais ils ne sont pas indispensables pour suivre l'évolution de la langue, et le but du collecteur n'était point d'illustrer une histoire de la littérature. Il suffit que les types présentés soient représentatifs des diverses phases traversées par le langage, qu'ils soient reproduits fidèlement d'après les manuscrits les moins imparfaits et les éditions les plus autorisées, et, sur ce double point, les *Old spanish Readings* ne laissent rien à désirer.

M. Ford ne s'en est point tenu là. Il a fait suivre ces textes de *notes* copieuses (p. 73-176) dans lesquelles il fournit les renseignements historiques, philologiques, bibliographiques, nécessaires pour leur parfaite intelligence, étudie et explique les formes intéressantes au point de vue de l'étymologie, de la phonétique, de la grammaire et, quand il y a lieu, de la métrique. Ce commentaire sera particulièrement instructif pour les étudiants, qu'il met au courant des travaux les plus importants et les plus récents, à l'occasion de toutes les difficultés soulevées par la critique de ces documents. Enfin une quatrième partie comprend le *vocabulaire étymologique* (p. 177-312) de la majeure partie des vocables et des formes qui se rencontrent dans les textes réunis.

Tel est ce recueil, l'un des plus utiles assurément qui aient été publiés jusqu'ici, qui a sa place marquée dans la bibliothèque de tout hispanisant, et qui à la solidité du fond et à la richesse de l'information joint la netteté, la clarté et l'élégance de l'impression, auxquelles nous ont habitués les presses américaines.

E. M.

Angel Vegue y Goldoni, *Los Sonetos « al itálico modo » de D. Iñigo López de Mendoza, marqués de Santillana. Estudio crítico y nueva edición de los mismos.* Madrid, A. Marzo, 1911 ; 104 pages.

Cette thèse pour le Doctorat en Philosophie et Lettres est composée de deux parties. Dans la première, l'auteur étudie la technique et la morphologie de l'hendécasyllabe et du sonnet chez Santillane. Il montre ce qu'il y a d'imité de Pétrarque et ce qu'il y a d'original dans ces 42 sonnets, étudiés minutieusement dans leur forme et dans leur fond. Il conclut que l'intérêt de ces compositions n'est pas seulement historique, comme le pense M. Fitzmaurice Kelly, mais que quelques-unes tout au moins ont un réel mérite littéraire, et il nous semble bien qu'il a raison. Dans la deuxième partie, M. Vegue donne une édition

nouvelle des sonnets, d'après 5 manuscrits (3 de Madrid, 2 de Paris). Les 17 premiers sonnets sont accompagnés des commentaires ou épigraphes qui se trouvent dans le manuscrit d'Ixar (Bibl. Nac. Mad., mss. 2882) et dans celui de Paris (Bibl. Nat., 593). Toutes les variantes sont notées soigneusement. C'est dire l'utilité de cette publication, faite d'après une méthode excellente, et indispensable désormais pour l'étude de ces sonnets, qui occupent une place à part dans l'histoire de la lyrique espagnole.

E. M.

Arturo Farinelli, *Marrano*. Estratto dagli « Studii letterari e linguistici » dedicati a Pio Rajna. Firenze, Ariani, 1911, p. 491-555.

M. A. Farinelli étudie dans cet article de soixante-quatre grandes pages l'étymologie, les sens divers, l'extension géographique et les fortunes singulières d'un seul mot : celui de *marrano*. Il semble, au premier abord, que ce soit lui faire beaucoup d'honneur. Mais l'histoire de cette injure populaire, qui a traversé tant de siècles et tant de pays, est si riche, elle jette un jour si cru sur la mentalité, les préjugés, les haines des basses classes du Moyen-Age et de la Renaissance que l'on comprend aisément, à la lecture, les proportions que l'auteur a données à son étude. Il est vrai que l'extraordinaire érudition, la richesse de documentation habituelle à M. Farinelli n'a omis, semble-t-il, rien de ce qui se rapporte au sujet spécial qu'il traitait. Je crois bien que tous les *marranos*, *marrani*, *marrans*, *marrãos*, poursuivis par la haine populaire en Espagne, en Italie, en France, en Portugal et en bien d'autres lieux, défilent dans son texte et dans ses abondantes notes, tous dûment pourvus de leurs papiers, références et autorités. Les destinées de ce substantif infamant, que les peuples se renvoyaient les uns aux autres, si elles fournissent une riche matière à un savant tel que Farinelli, font, en somme, peu d'honneur à l'humanité, et tout en amoncelant avec une patience admirable ses innombrables documents, l'auteur ne peut s'empêcher de laisser percer une sorte de colère généreuse qui anime ses énumérations forcément un peu monotones. Il faut lire (car elles échappent à l'analyse) ces pages extraordinairement pleines de faits, de rapprochements inattendus, d'aperçus curieux, et où il y a pour tous beaucoup à apprendre. Et puisque l'injure zoologique paraît avoir été si féconde, souhaitons que le laborieux investigateur donne un pendant, et je dirai un compagnon à son *marrano* en étudiant à son tour, dans la langue populaire et dans la littérature, le *perro*, qui ne fut pas moins prolifique.

E. M.

Lucien-Paul Thomas, *Góngora et le gongorisme considérés dans leurs rapports avec le marinisme*. Paris, Champion, 1911; 184 pages.

M. L.-P. Thomas, professeur à l'Université de Giessen, s'est fait une spécialité de l'étude de la préciosité et du style cultiste en Espagne et en Italie. Dans un ouvrage antérieur (*Le lyrisme et la préciosité cultistes en Espagne*, 1re partie, 1909), il étudiait les origines et l'évolution du gongorisme en Espagne. Dans la seconde partie annoncée, il s'occupera « de l'analyse systématique du vocabulaire, du style et de la syntaxe cultistes », et cela nous permettra sans doute de passer des généralisations trop fréquentes, toujours un peu vagues, à des conclusions plus précises et plus claires sur un sujet embrouillé à plaisir. Dans le nouvel ouvrage qu'il nous offre, M. Thomas s'est proposé surtout de comparer les œuvres proprement gongoriques avec celles qui, en Italie, présentent le plus d'analogie avec ces dernières, c'est-à-dire avec celles de Marini et des secentistes que l'on peut rattacher à son école.

Un résumé de la vie de Góngora lui a paru d'abord nécessaire pour déterminer le milieu où il est né, où il a vécu, les influences diverses qu'il a subies, les événements historiques ou littéraires qui ont pu influer sur l'évolution de son talent. Sur ce point, il ne pouvait guère que confirmer et justifier les conclusions générales de la critique antérieure.

L'Andalousie, et particulièrement Cordoue et Séville, étaient comme prédestinées au cultisme. Sans qu'il soit nécessaire de remonter à la littérature hispano-latine, Juan de Mena et Herrera eux-mêmes, par certains côtés, annoncent le Góngora des *Soledades*. Mais si ce dernier poursuit (peut-être sans bien nettement s'en rendre compte) un but, un idéal littéraire analogue aux leurs, et souvent par des procédés identiques, il ne me paraît pas suffisamment prouvé que ces rencontres soient le résultat d'une imitation voulue, intentionnelle et d'une étude réfléchie de leurs œuvres et de leurs doctrines poétiques. Les antécédents du gongorisme dans la littérature espagnole sont assez faciles à signaler, et ils l'ont été suffisamment déjà, quoique souvent d'une façon superficielle. Dans la recherche des influences qui agirent sur Góngora, M. Thomas insiste avec raison sur celle de Luís de Carrillo y Sotomayor, non point que cette influence suffise, selon moi, à expliquer le brusque changement dans la poétique et la technique de Góngora qui se manifeste vers l'année 1610 (date de la mort de Carrillo), mais parce que le *Libro de erudición poética* de ce dernier contiendrait déjà toute la théorie du cultisme, que sa *Fable d'Acis et Galathée* présente avec le *Polyphème* de Góngora des analogies de

fond et de forme et qu'enfin les deux poètes étaient compatriotes, qu'ils se sont connus certainement, et que, d'après un biographe ancien, Góngora aurait volontiers reconnu ce qu'il devait à Carrillo. Malgré tout, ce serait, je crois, aller bien loin que d'attribuer la « volte-face » de Góngora à l'exemple de Carrillo. Le livre de ce dernier, que l'on nous représenterait volontiers comme le manifeste des novateurs, semble être passé à peu près inaperçu, la *Fable d'Acis* (que M. Thomas a eu la bonne idée de reproduire, d'après l'édition de 1613) traitait une fois de plus un sujet devenu banal. Elle n'a certes rien qui pût émerveiller un poète tel que Góngora. J'ajoute qu'à côté du *Polyphème*, elle peut passer pour un modèle de clarté et de simplicité. Sauf quelques passages d'une recherche prétentieuse (mais où la prétention et la recherche ne sont-elles pas à cette époque ?), et dont le texte d'ailleurs ne paraît pas sûr, le sens est clair, la construction normale, le vocabulaire celui de la poésie courante. A part le sujet, il me paraît qu'il y a peu de rapports entre les deux œuvres. Enfin, l'aveu qu'un biographe prête à Góngora est trop vague, il contient d'ailleurs sur l'œuvre de Carrillo un jugement trop plein de réserves pour que l'on puisse y attacher grande importance. Il n'en reste pas moins très possible que la fréquentation de Carrillo et quelques-unes de ses théories aient exercé une action, difficile à préciser, sur l'auteur des *Solitudes*.

D'ailleurs, M. Thomas signale avec raison d'autres causes plus lointaines et plus profondes de l'évolution de Góngora, non seulement cet atavisme andalou qu'il est plus facile de proclamer que d'expliquer, mais les exemples des plus illustres poètes antérieurs, et spécialement celui de Herrera, ainsi que les encouragements et la complicité des critiques contemporains. Peut-être eût-il pu insister davantage sur la mode et la fureur du bel esprit, qui sévissaient à Madrid, comme elles sévissaient ailleurs, et qui s'expliquent par certaines causes générales : ce fut là sans doute ce qui permit à la fois au conceptisme et au cultisme de se développer parallèlement sur plusieurs points et dans des conditions particulièrement favorables. Ajoutons que s'il est impossible de ne pas être frappé de la brusquerie du changement de manière chez Góngora, il serait cependant assez aisé de signaler comme l'annonce de cette révolution dans ses poésies précédentes, avant même le *Panégyrique du duc de Lerme* (1609) et l'*Ode sur la prise de Larache* (1610), antérieures à la composition du *Polyphème* et des *Solitudes* (fin de 1612, début de 1613).

Il y a bien une dernière explication de l'éclosion subite du mal gongorique : la « fatigue cérébrale », la folie. « En août 1610, nous dit-on, entre le *Panégyrique* et l'*Ode*, nous savons que Góngora fut atteint d'une violente crise de son mal, probablement d'un transport au cerveau ». Certes, nous ne sommes pas loin de penser, comme

M. Thomas, que le *Panégyrique* et l'*Ode* (j'ajouterai même, pour ma part, la majeure partie du *Polyphème* et des *Solitudes*) « ne sont pas l'œuvre d'un homme en possession de toutes ses facultés mentales », mais bien plutôt celle « d'un fumiste et d'un fou ». Mais il faut ajouter aussitôt que nous sommes assez mal renseignés sur le caractère de la maladie dont souffrit et dont mourut Góngora. Ses biographes ne parlent que d'amnésie : « *No fue lesión del juizio el mal de la cabeça, en la memoria cebó la violencia toda.* » Et quand il ne faudrait voir là qu'une pieuse atténuation, ce serait encore une explication trop simpliste d'un mal qui n'était pas spécialement « le mal de Góngora ». M. Thomas le reconnaît d'ailleurs (p. 27) et attache avec raison plus d'importance à d'autres « causes plus lointaines »..

Reste la question jadis si débattue des relations entre le gongorisme et le marinisme. Sur ce point, les conclusions de M. Thomas sont nettes, et, pour ma part, je les trouve justes. Si la poésie espagnole doit beaucoup à l'Italie, en particulier à Pétrarque, le cultisme italien et le cultisme espagnol du début du XVIIe siècle se développent indépendamment l'un de l'autre sous l'action de causes analogues; ils offrent assurément de grandes ressemblances, mais ils présentent en même temps des caractères spécifiques distincts, parfois même opposés. « Si les deux poètes (Góngora et Marino) se rencontrent sur les mêmes chemins, c'est à des carrefours. » Telle est la conclusion que M. Thomas s'efforce d'appuyer sur des démonstrations de détail où nous ne pouvons guère le suivre ici, mais qui forment un ensemble très capable de porter la conviction dans l'esprit du lecteur.

Cet ouvrage est donc une contribution des plus sérieuses et des plus intéressantes à l'étude d'une question qui, malgré tout, restera encore longtemps ouverte. Peut-être le plan adopté par l'auteur l'a-t-il induit parfois à des répétitions et à un éparpillement d'un même sujet traité qui nuit un peu à la netteté de l'exposition. Nous n'y insisterons pas, car chacun conçoit son sujet à sa façon. Nous ne signalerons enfin que pour prouver à l'auteur le soin avec lequel nous l'avons lu, certains détails de rédaction ou fautes d'impression[1], faciles à corriger. En dépit de ces légères réserves, ce livre a, dès à présent, sa place marquée dans l'abondante littérature gongorique.

E. MÉRIMÉE.

1. P. 11 : *où l'on discoure* (discourt); p. 16 : *gredinne* (gredine); p. 30 : *zodiac* (zodiaque); p. 36 : *empoulé* (ampoulé); *ibid. : tant grande est...*; p. 44 : *Gagangos* (Gayangos); p. 46 : Pourquoi partout *Sannazare*?; p. 70 : *essort* (essor); p. 92 : *des fruits qui gâtent* (qui se gâtent); p. 134 : des joues *de gel* (de glace, de neige?); p. 152 : *l'affection* de l'érudition (l'affectation?).

José Cascales y Muñoz. *Francisco de Zurbarán, su época, su vida y sus obras*. Madrid, Fernando Fé, 1911 ; petit in-8.

Illustré par une soixantaine de planches et muni de quelques documents intéressants en appendice, ce volume, consciencieusement élaboré, contient une biographie de Zurbarán, une revue des jugements portés sur ce peintre par les critiques, une étude sur l'ensemble de ses œuvres et l'indication des endroits où se trouvent la plupart d'entre elles. Il ne peut être que le bienvenu et contribuera à faire apprécier un peintre si original et d'une physionomie si accusée.

La Española de Florencia (ó Burlas veras, y Amor invencionero), comedia famosa de Don Pedro Calderón de la Barca, edited, with an introduction and notes, by S. L. **Millard Rosenberg** (Publications of the University of Pennsylvania, Philadelphia, 1911).

On sait que Calderón a lui-même expressément répudié la paternité de la comédie intitulée *La Española de Florencia*, publiée sous son nom. M. Millard Rosenberg n'en persiste pas moins à la lui attribuer. Il suppose que si le poète n'a pas voulu la reconnaitre comme sienne, c'est qu'elle avait subi des remaniements de la part des éditeurs. Il y trouve d'autre part la manière de Calderón. C'est affaire d'appréciation. Il pense en outre que ce peut être une de ses premières œuvres, vu qu'on y constate l'influence de Tirso. Tout cela évidemment n'entraîne pas la conviction.

Cette même pièce a été aussi attribuée à Lope de Vega. Mais cela, explique M. Millard Rosenberg, vient d'une identification hypothétique entre *Burlas veras, ó el Amor invencionero* (=*La Española de Florencia*), et *Las Burlas veras* de Lope, qui paraît n'être autre que la pièce inconnue à laquelle Lope donnait le titre de *Las Burlas de Amor*. Il y a du reste deux autres *Burlas veras:* l'une de Julián de Armendarez, l'autre, anonyme, intitulée *Burlas veras y enredos de Benito*. Voilà bien des *Burlas*, et rien d'étonnant qu'on s'y soit trompé.

La question d'attribution n'est peut-être pas tout à fait éclaircie, mais ce ne sera pas la faute du dernier éditeur. Il y a des incertitudes auxquelles il faut se résigner. L'essentiel, c'est que le texte qu'on nous offre soit édité soigneusement, et c'est le cas ; qu'il soit convenablement annoté, et c'est encore le cas.

G. C.

Documentos para escribir la biografía de Jovellanos, recopilados por **Julio Somoza García-Sala**. Madrid, Gómez Fuentenebro, 1911; 2 vol. gr. in-8.

On souhaitait ici-même il y a dix ans (tome IV, p. 72), que M. Somoza, qui avait déjà beaucoup travaillé à la gloire de son compatriote, élevât le monument définitif que serait une bonne biographie appuyée sur une riche documentation. L'érudit gijonnais, trop modeste sans doute, s'est depuis contenté de publier *Cartas de Jovellanos y Lord Vassall Holland sobre la guerra de la Independencia* (Madrid, 2 vol., 1911), et les deux volumes de documents dont le titre est ci-dessus. C'est toujours quelque chose et c'est beaucoup. Il nous promet une nouvelle série d'*Escritos inéditos de Jovellanos* (une première a paru en 1891). Celui qui se décidera à écrire un livre sur Jovellanos aura sa besogne toute taillée, et pourra en savoir gré à M. Somoza, qui a célébré ainsi, un peu solitairement, le centenaire de la mort de son grand homme. G. C.

Felipe Robles Dégano, *Filosofía del verbo*. Madrid, 1910; 312 pages in-8°.

Nous avons perdu l'habitude de ces considérations philosophiques sur le langage. La phonétique d'une part, la grammaire historique de l'autre suffisent généralement à nos appétits. Un livre comme *La Sémantique* de Bréal a été presque une révolution, et il ne sortait pas de ce qu'on peut appeler la psychologie du langage. En Espagne, on a davantage gardé le goût et l'habitude de la métaphysique ou de la scolastique grammaticale. La Grammaire de l'Académie et celle de l'Américain Bello en sont pénétrées; on la retrouve (plus discrète, c'est vrai) dans l'admirable agencement des articles du *Diccionario* de Cuervo.

Voici donc un grammairien qui nous parle de saint Thomas et d'Aristote, de saint Augustin, de Scot et de Suárez, qui les cite et les commente touchant la théorie du verbe. Il a cherché à approfondir les relations que le verbe sert à exprimer, les différents modes d'action ou d'existence, et cela avec l'aide de la métaphysique. Sans la métaphysique, déclare-t-il nettement et sans détours, on ne peut faire un pas en grammaire. Je ne puis que m'incliner devant une telle conviction et j'engage les grammairiens qui ont des loisirs à faire connaissance avec ces pages d'aspect anachronique, mais pleines assurément de sève et de substance.

Pour se reposer par des lectures plus concrètes, ils pourront prendre un autre livre du même auteur, *Ortología clásica de la lengua castellana*, paru en 1905 (Madrid, 381 pages, in-8) et dont l'essentiel a été condensé dans un *Compendio de ortología clásica* (Madrid, 1906, 80 pages, petit in-8). Bien que ce travail soit déjà ancien, je profite de l'occasion pour en dire un mot.

Dans son *Ortología clásica*, M. Felipe Robles a développé les règles relatives à la bonne prononciation « phonétique, rythmique, prosodique, syllabique et périodique », avec des longueurs sans doute, mais avec des remarques précieuses et justes. A signaler les § 58-60, 67, 74, sur la *d* finale, la *z*, la *h*, la *s*. La synalèphe (§ 95-110) est traitée en détail; le § 98 n'est pas clair, et sur le § 102 la doctrine de Bello (cf. *Bull. hisp.*, 1900, p. 132-2) est plus nette, puisqu'elle précise les deux cas où l'hiatus est autorisé. Pour la question des accents ou du rythme dans l'endécasyllabe (§ 125-6), M. Robles présente des considérations intéressantes. Il a très bien vu que ce qui domine les règles posées par les théoriciens (accent sur la 6e ou sur la 4e et la 8e), c'est la règle imprescriptible du rythme. Sans aller chercher dans saint Augustin, comme fait M. Robles, la définition du vers, on peut se rendre compte que dans un système de versification qui repose, comme c'est le cas pour l'endécasyllabe italien et espagnol, sur la succession des atones et des toniques dans un ordre déterminé (une atone et une tonique et ainsi de suite), et qui est une sorte de transposition ou d'adaptation de l'ïambe gréco-latin (une brève puis une longue, et ainsi de suite), le vers sera théoriquement parfait là où le rythme sera rigoureusement ïambique; mais que cette perfection engendrerait une monotonie insupportable; qu'il faut donc rompre le rythme de temps à autre, soit en le neutralisant, soit en le renversant. On le neutralisera en mettant deux atones à la place d'une atone et d'une tonique; on le renversera en remplaçant un ïambe par un trochée. Il est clair que la proportion des pieds antirythmiques ne doit pas être trop forte; mais si le rythme est bien marqué par ailleurs, ces pieds pourront être assez nombreux sans que l'oreille soit déroutée, surtout si l'on a la précaution de faire sentir le rythme ïambique plus fortement à la fin du vers. De là découle la règle de l'accent sur la 6e, ou sur la 4e et la 8e syllabe. En effet, considérons ce schéma

1	2	3	4	5	
⏑ ⏗	⏑ ⏗	⏑ ⏗	⏑ ⏗	⏑ ⏗	⏑̲

où le ⏑ représente la brève ou l'atone, le ⏗, la longue ou la tonique; il est évident que le dernier pied devant être ïambique, sous peine de rendre le vers méconnaissable pour l'oreille, il ne reste guère que deux moyens de distribuer les ïambes purs entre les quatre premiers pieds : c'est d'en mettre un au 2e et un au 4e, ce qui donne encore trois ïambes, dont les deux derniers aux deux derniers pieds, et assure un rythme encore fortement marqué; ou un seul au 3e pied, ce qui donne encore deux ïambes, séparés par un pied non ïambique, avec deux autres pieds non ïambiques au début du vers, c'est-à-dire à une place où il est moins indispensable de percevoir le rythme général et constitutif du vers.

G. C.

Miguel de Toro Gisbert, *Apuntaciones lexicográficas*. Paris, Ollendorf, s. d.; 289 pages in-12.

Ces *Apuntaciones* comprennent trois parties. 1° *Del griego al castellano*. L'auteur cherche à fixer des règles pour l'accentuation des mots espagnols tirés du grec; il propose aussi des corrections morphologiques à certains de ces mots, tels qu'ils sont écrits dans le Dictionnaire de l'Académie. 2° *A través del Diccionario*. Additions au vocabulaire adopté par l'Académie. M. Toro y Gisbert fait observer que les dictionnaires servent principalement pour rechercher l'explication des mots qu'on ne connaît pas, plutôt que pour savoir quels mots on doit employer. Les gallicismes eux-mêmes, s'ils sont consacrés, doivent trouver place dans un dictionnaire espagnol, avec une indication spéciale. Nombreuses corrections aux étymologies officielles. 3° *Disquisiciones*. Sous ce titre imprécis, d'abord des listes de mots employés par Blasco Ibáñez dans *Los muertos mandan*, par Pío Baroja dans *La Busca*, par Pereda dans *La Puchera*; puis un aperçu des richesses du vocabulaire américain *(El castellano en América)*; enfin de judicieuses observations sur l'attitude à prendre vis-à-vis des mots étrangers importés par la mode ou la nécessité (leur laisser leur orthographe nationale et les prononcer comme on peut; continuer à espagnoliser l'orthographe de ceux qui ont déjà subi l'opération). Le travail de M. Toro y Gisbert, présenté sans cette mauvaise humeur qui anime généralement les correcteurs de dictionnaires académiques, rendra service, et les additions que l'auteur pourra y faire seront également bienvenues.

G. C.

Miguel de Unamuno, *Rosario de sonetos líricos*. Madrid, Fernando Fé, Victoriano Suárez, 1911.

Il y a quatre ans paraissait, chez les mêmes éditeurs, un recueil de *Poesías*, qui révélait au grand public sous un jour nouveau le talent si varié et toujours si original du Recteur de Salamanque. Le « Rosaire de sonnets lyriques », qu'il nous offre aujourd'hui, achèvera de lui assurer une place enviable parmi les poètes. A vrai dire, je ne sais si c'est bien à ce « grand public » que l'auteur le destinait. Il me paraît qu'il sera plus flatté de l'approbation des délicats, des lecteurs qui accordent plus d'attention encore à la justesse, à la profondeur, à l'originalité des pensées, qu'à la vaine musique des mots. En fait, chacun de ces cent vingt-huit sonnets renferme, sous une forme vigoureuse, concentrée, qui serre de près l'idée, une impression, une vérité morale, dissimulée souvent sous la forme d'un paradoxe, une pensée philosophique ou religieuse, un souvenir du temps jadis, une aspira-

tion vers l'avenir ou vers l'au delà, dont l'ensemble fournirait, à qui saurait les commenter comme il faudrait, une riche documentation sur la personnalité intime de l'auteur. Le subjectivisme sévère de ces compositions n'est pas de nature à flatter les goûts vulgaires ; l'austérité habituelle de la forme choquera peut-être les oreilles habituées à des harmonies plus retentissantes. Mais tous ceux qui savent ce que la lyrique espagnole a perdu pour avoir trop accordé à la couleur ou au son, liront avec une sympathie réfléchie et pensive ces courtes compositions. Pourquoi l'auteur a-t-il choisi la forme du sonnet? Il nous l'explique en prenant pour épigraphe quelques mots de W. Hazlitt à propos des sonnets de Milton : le sonnet doit exprimer sous forme harmonieuse, et comme en un soupir, une pensée de circonstance, un sentiment personnel, par lequel se soulage le cœur du poète. Et il est curieux, en effet, de voir ici comment ce dernier, en revenant aux lieux de son enfance *(Sonetos de Bilbao)* ou en contemplant du coin de son wagon les paysages mélancoliques ou grandioses qui défilent sous ses yeux *(De vuelta á casa. — Asturias y León)*, ou enfin en se retrouvant chez lui *(En casa ya)*, dans cette Salamanque, évocatrice de tant de gloires mortes, dans son cabinet rectoral, aux balcons duquel grimpe la vigne, dégage et enferme en formules pleines et concises, le sentiment, l'idée, la larme, le sourire moqueur parfois, éveillés par l'impression fugitive et cristallisés par la réflexion. Philosophie et poésie, deux sœurs, en somme, qui dans les temps primitifs ne se séparaient guère, qui malheureusement ont trop souvent oublié les liens de parenté qui les unissaient, et qu'il y aurait intérêt à réconcilier définitivement, dût la seconde perdre quelque chose de la popularité dont elle jouit auprès de la foule. C'est, je crois, ce qu'Horace, qui s'y connaissait, exprimait déjà il y a dix-neuf siècles, et ce que, mieux que tout autre, peut contribuer à faire en Espagne M. M. de Unamuno.

E. M.

Ricardo León, *Alcalá de los Zegríes, novela, 1910. — El Amor de los amores, novela.* Biblioteca Renacimiento, 1910.

M. Ricardo León est, parmi les romanciers espagnols de la jeune génération, l'un de ceux dont les débuts ont été le plus remarqués et ont fait concevoir le plus d'espérances. Il avait, comme il est juste, débuté par des vers, *La lira de bronce,* dont il préparait récemment une seconde édition. Son premier roman (le premier du moins que je connaisse de lui), *Casta de hidalgos*, écrit à Málaga, où l'auteur, si je ne me trompe, était employé dans un établissement de crédit, avait eu un succès qu'une œuvre de débutant et de provincial obtient rarement.

Alcalá de los Zegríes, qui suivit, consacra sa réputation. Il y avait dans ce livre d'abord un talent descriptif qui, sous une forme à la fois précise et poétique, faisait revivre une ville andalouse que l'auteur appelle Alcalá de los Zegríes. On ne la trouvera pas sur la carte, mais ceux qui connaissent Ronda la reconnaîtront aussitôt. Nous y trouvons réunie une collection de types du cru, « los tipos graciosos de mi tierra, » tels que Daniel Zegrí, descendant de mudéjares et même de rois maures, ou José María, petit-fils de gitanes, un peu contrebandier, un peu brigand, comme son homonyme d'illustre mémoire. Les mesquines passions du milieu provincial échappent à la banalité ordinaire, parce que l'on y sent la violence mal apaisée des survivances ancestrales qui éclate soudain. « L'antique caractère, les vieilles passions, les haines de caste, les jalousies ardentes, à côté des qualités héroïques, de toutes les vertus et des vices d'antan, y bouillonnent avec impétuosité, sans autres soupapes que la politique et l'amour. » Cette peinture d'une société qui, en plein dix-neuvième siècle, garde les mœurs d'autrefois est peut-être la partie la plus captivante du livre.

Dans ce milieu se déroule une intrigue qui se termine par des scènes dramatiques où l'imagination de l'auteur s'est donné libre carrière. Je n'insisterai pas sur cette intrigue, ni sur les caractères des personnages qui y sont mêlés : Alfonso Pérez de Guzman, descendant du héros féroce de Tarifa, que la politique, l'ambition et un amour longtemps refoulé détournent de ses devoirs d'époux et de chef de famille et conduisent à la mort; la pâle et touchante Beatriz, la femme délaissée; Elena, l'amie d'enfance, pour laquelle Alfonso oublie tout; et quelques autres figures bizarres ou amusantes, comme le poète famélique et ivrogne Silverio, la belle madame Cléo, le vieux *maestrante* D. Pedro de Guzmán, maniaque féru de ses parchemins. Ce qu'il convient, je crois, de noter dans cette œuvre inégale où il y a des parties supérieures, c'est d'abord une réelle puissance lyrique qui s'épanche en développements brillants, en tableaux colorés, en visions poétiques, et c'est aussi un style d'une forme châtiée, d'une saveur classique, qui dégage un parfum d'archaïsme, très sensible déjà dans les premières œuvres, mais plus encore dans le roman qui devait suivre, *El amor de los amores*.

« L'amour des amours » n'est autre que l'amour divin : tout l'intérêt psychologique du roman consistera à nous montrer les étapes successives et comme les stations du calvaire que parcourt le héros, D. Fernando Villalaz, pour s'élever jusqu'au sommet inaccessible aux âmes vulgaires. L'infidélité d'une épouse, la trahison d'un anarchiste, arraché au bagne, la mort du pauvre petit être, fruit rachitique de l'adultère, tout jusqu'à la vue, longtemps perdue, puis miraculeuleusement recouvrée, mais qui ne lui sert qu'à mieux apercevoir

l'abîme, détache peu à peu Fernando de tous les liens terrestres. Il brise lui-même ceux qui le retiennent encore au monde, distribue ses biens, et affamé de perfection se lance par les grands chemins de la Manche pour prêcher la pure doctrine du Christ. Ce Don Quichotte « á lo divino » nous fait songer à l'autre, sans que l'auteur ait eu toutefois la pensée de nous faire sourire de cette folie de la croix. C'est un héros, un être surhumain, « il Santo, » dont la perfection est rehaussée par la bassesse des autres, laquelle est aussi plus laide que nature. Et peut-être pensera-t-on qu'il y a là quelque chose de trop voulu et d'artificiel. Cependant ce genre d'ivresse mystique est en plein dans le vieux courant espagnol; c'est elle qui jetait jadis au grand soleil des routes castillanes et andalouses ou enfouissait dans l'ombre des couvents tant d'âmes qui s'efforçaient de réaliser, jusqu'à la mort, leur rêve intérieur. N'est-ce pas, après tout, ce même idéal qui tourmente, comme s'il vivait aux temps évangéliques, l'inoubliable illuminé que nous présente M. Pérez Galdós dans *Nazarín?* Mais combien diffèrent au fond les deux œuvres de Galdós et de León! Je ne parle point seulement de la pensée philosophique qui inspire leurs auteurs, lesquels, en matière politique ou religieuse, appartiennent, autant qu'il m'est permis d'en juger, à deux camps très éloignés. Je songe uniquement à leur manière de concevoir un sujet, de le situer dans son milieu, à leur méthode d'observation ou d'invention des types, et aussi à leurs procédés littéraires. L'auteur de *Nazarín* nous plonge de prime abord en pleine réalité contemporaine; il nous conduit dans un de ces tristes « quartiers bas » de Madrid, et ses descriptions, parce qu'elles sont la vérité même, resteront gravées dans notre mémoire. Tous les personnages accessoires, femmes du peuple, ouvriers, aventuriers de bas étage, gardes civils, etc., nous les connaissons, nous les coudoyons chaque jour, nous retrouvons leur langage, mais en même temps (et c'est l'originalité de l'œuvre) ils deviennent tous, sans que la vérité de la peinture en soit compromise, les personnages symboliques qui devaient jouer un rôle dans cette curieuse transposition ou adaptation à nos temps modernes du drame évangélique.

M. Ricardo León est d'une autre école. Il sait voir, mais sa vision revêt volontiers une teinte poétique. C'est moins dans le monde de la réalité que dans celui de l'idée et de l'imagination qu'il se meut et fait mouvoir ses personnages. Aussi sommes-nous exposés à ne point les reconnaître, à les trouver trop beaux ou trop laids, trop au-dessus ou trop au-dessous de l'humaine nature. D. Quichotte, Nazarín, malgré leur folie, restent possibles; ils ont pu vivre, ils ont vécu peut-être. Nous en avons l'impression, non seulement grâce à l'habile dosage de folie et de raison, de qualités et de défauts, d'héroïsme et de résultats grotesques, qui unissent si bien des choses

contradictoires, mais surtout grâce à l'ambiance qui nous ramène à la réalité au moment où nous commençons à la perdre de vue.

M. Ricardo León a vécu dans l'intimité des classiques et surtout, semble-t-il, dans celle des mystiques du XVI[e] siècle; alors même qu'il ne nous le dirait pas dès la première page, nous le devinerions vite. Il leur emprunte non seulement leurs idées, leur manière de juger les choses d'ici-bas, mais leurs façons de dire, leurs expressions, leurs métaphores habituelles, et, dans la mesure encore possible, leur langue. Ce qu'il recherche, c'est « la lumière, l'autorité et la savoureuse compagnie de ces très hauts poètes du siècle d'or, qui dans l'or pur frappèrent leurs médailles, en ce noble métal de la langue de Castille, si dur et si rebelle à toute vile pensée, si harmonieux et si malléable pour y verser, comme en un creuset divin, les chastes pensées ». Aussi ne se dissimule-t-il pas — nous n'abuserons pas de cet aveu — que son livre est « en dehors des goûts du jour », et ne témoigne d'aucune sympathie « pour ce que l'on nomme maintenant la vie et l'art ». Et il est certain que la saveur archaïque du style et le raffinement mystique du sentiment effaroucheront certains lecteurs. N'a-t-on pas adressé le même reproche à l'auteur de *Pepita Jiménez*, qui s'était nourri lui aussi, mais plutôt en curieux qu'en croyant, de la moelle des mystiques? C'est ce qu'indiquait un critique espagnol *(Zeda)* dans une appréciation d'ailleurs élogieuse du roman : « Aux temps de sainte Thérèse, de saint Jean de la Croix, de Jean d'Avila, de Fr. Diego de Estella, de Malón de Chaide, etc., l'âme nationale était imprégnée de sentiment mystique. C'était alors un état général de conscience auquel, à un degré plus ou moins fort, tous participaient. Aujourd'hui cette atmosphère spirituelle a disparu, et l'écrivain moderne, quelle que soit la profondeur ou la sincérité de son sentiment religieux, ne peut plus éprouver ces aspirations, ces extases, cet anéantissement délicieux, ce désir de s'unir et de se confondre avec l'Aimé, qui palpite dans les *Moradas* ou dans la *Noche oscura del Alma*. Le mysticisme religieux, s'il existe encore, est désormais affaire de réflexion plus que de sentiment, et celui de *El amor de los amores* n'est qu'une imitation... »

Quoi qu'il en soit de ces réserves, que l'auteur prévoyait, cette œuvre, imprégnée de « casticisme » national, soit dans les sentiments, soit dans l'expression, plaira aux délicats, à ceux-là mêmes qui relisent de temps à autre avec délectation le petit chef-d'œuvre de *Pepita Jiménez*. Ils y retrouveront, sinon cet aimable scepticisme qui s'allie si curieusement aux mystiques effusions de Don Luis, du moins le parfum archaïque d'une littérature disparue et une langue qui, si elle s'inspire souvent des vieux classiques, contraste heureusement avec le jargon international trop fréquent dans certains romans espagnols contemporains.

E. MÉRIMÉE.

CHRONIQUE

— L'abondance des matières et le manque de temps nous obligent à remettre à un autre numéro le compte rendu d'ouvrages dont plusieurs méritent une étude approfondie. Nous ne pouvons aujourd'hui que signaler brièvement les suivants :

Adolfo Bonilla y San Martín. *Historia de la Filosofía Española (Siglos VIII-XII : Judíos).* Madrid, Suárez, 1911 ; 494 pages. Ce volume, qui fait partie de la *Bibliothèque de Droit et des Sciences*, est le second tome de la grande *Histoire de la Philosophie* entreprise par M. Bonilla, dont le premier tome a été publié en 1908, et qui doit en comprendre cinq autres. La majeure partie du présent volume est consacrée à l'étude des trois grands philosophes juifs, Abengabirol, Yehudá Ha-Levi et Maimónides. De riches appendices terminent cet ouvrage, capital dans la matière.

— La *Nueva Biblioteca de Autores Españoles* (Bailly-Baillière) s'est enrichie des volumes suivants : Tome XVI. *Escritores místicos españoles*, I-XXXII, 660 pages. On y trouvera, après un discours préliminaire de D. Miguel Mir (p. I-XXXII), divers ouvrages de piété, de Fray Hernando de Talavera, parmi lesquels nous signalerons, comme offrant un intérêt plus général, le *Tratado de vestir y calzar* et le *Tractado de cómo se ha de ordenar el tiempo*, qui est un curieux manuel d'économie domestique à l'usage des dames du temps ; l'*Agonía del tránsito de la muerte*, du maestro Alexo Venegas ; la *Tercera parte del Abecedario spiritual*, de Fray Francisco de Osuna ; l'*Arte para servir à Dios*, de Fray Alonso de Madrid ; la plupart de ces œuvres étaient jusqu'ici peu accessibles.

Tome XVII. *Colección de Entremeses, Loas, Bailes, Jácaras y Mojigangas, desde fines del siglo XVI á mediados del XVIII*, por D. Emilio Cotarelo, t. I, CCCXXV-340 pages. Cet important ouvrage, le premier d'une série qui se continuera, comprend une très abondante introduction, qui est une étude détaillée des petits genres dramatiques pendant la période indiquée. Les pièces analogues, antérieures à la fin du XVI[e] siècle, seront réunies en un ou deux volumes de la *N. B. A. E.*, sous le titre de *Teatro anterior á Lope de Vega*. Le présent volume nous donne 9 *Entremeses* de Cervantes, 42 anonymes, 11 de divers auteurs, 14 de Jerónimo de Salas Barbadillo, 5 de Alonso de Castillo

Solórzano et 3 d'Antonio Hurtado de Mendoza. Et ce n'est là qu'une bien minime partie des richesses patiemment réunies par le laborieux éditeur.

〰 *La Lectura* poursuit l'utile collection des *Clásicos Castellanos*, appelée à rendre de sérieux services à l'enseignement en Espagne et à l'étranger. Trois nouveaux volumes ont été publiés en 1911 : 1° Les œuvres de Garcilaso, par Tomás Navarro Tomás (xxiv-281 pages); — 2° Le tome Ier de *Don Quijote de la Mancha* de Cervantes, par Francisco Rodríguez Marín, édition classique excellente qui comblera enfin une lacune singulière, si l'on songe qu'il n'existait encore en Espagne aucune édition annotée, commode et économique, du plus célèbre des livres espagnols. Celle-ci, qui sera complète en quatre volumes, est non moins recommandable par le soin dont le texte a été l'objet que par la richesse, la précision et l'agrément des notes. Personne, il est vrai, n'était mieux préparé à un travail de ce genre que M. Rodríguez Marín, lequel, au cours de ses travaux antérieurs, avait accumulé de neuf à dix mille notes pour illustrer le D. Quichotte; c'est la fleur de ces notes, destinées à une grande édition qui viendra à son heure, que l'auteur nous offre aujourd'hui. Nous espérons que les trois volumes suivants paraîtront sous peu, mais dès aujourd'hui nous pouvons signaler — chose paradoxale en un texte si connu — de véritables découvertes, dues à l'étude, si négligée jusqu'ici, de la ponctuation, et aussi des interprétations nouvelles de certains passages, fondées sur l'habitude qu'a M. Rodríguez Marín du langage andalou, si familier à Cervantes. Voyez, par exemple, dès le début (p. 47, 2) la note sur l'expression, si discutée, de *duelos y quebrantos*, mis à toutes sauces par les commentateurs, et qui ne serait, en définitive, qu'une omelette au lard, « le chocolat de la Manche ». — 3° *La Vida del Buscón*, de Quevedo, publiée et annotée par D. Américo Castro. Le temps nous manque pour étudier cette édition comme elle mérite et comme nous nous proposons de le faire. Mais elle est la bienvenue, car l'on sait que le texte de ce célèbre roman picaresque est l'un des plus difficiles de la littérature classique. Nous espérons que le jeune et savant annotateur aura réussi à éclairer bien des points obscurs.

〰 *Fernando de Córdoba y los orígenes del renacimiento filosófico en España*, par D. Adolfo Bonilla y S. Martín, est le sujet du discours de réception de ce dernier à l'Académie de l'Histoire. Plus encore qu'à des historiens, il s'adresse à des philosophes, car l'étude, très documentée et très précise, de l'ambitieuse philosophie, à la fois platonicienne, lullienne et aristotélicienne, de F. de Córdoba, n'est guère accessible qu'à des spécialistes versés en ces matières. Mais tous peuvent faire leur profit des illustrations, notes et appendices de ce Discours, « riche d'érudition singulière et de haute et sévère critique philosophique ». Ces derniers mots sont de M. Menéndez Pelayo, qui

répondait à M. Bonilla, et qui en a profité pour nous donner de l'activité intellectuelle du récipiendaire et de ses œuvres déjà si nombreuses un aperçu des plus intéressants.

~~~ *Romancero Judeo-Español*, por Rodolfo Gil, Madrid, 1911; 140 pages. Cet ouvrage réunit tous les romances en espagnol conservés par la tradition des Juifs issus d'Espagne et éparpillés actuellement autour de la Méditerranée. Cette collection, fort curieuse à des points de vue divers, est précédée d'une étude sur le castillan en Orient, et suivie d'observations grammaticales et littéraires et d'un glossaire, qui rendront de grands services aux linguistes et aux folk-loristes.

~~~ Parmi les romans parus dans l'année signalons une spirituelle et amusante satire des mœurs madrilègnes actuelles sous le titre (assez difficile à traduire en français) de *La tontería de un gato* (Bibliot. Renacimiento, 373 pages). On sait que les naturels de la *Villa y Corte* sont volontiers traités de *gatos*, sans qu'il apparaisse bien clairement ce qui leur a valu ce surnom, évidemment peu bienveillant. La mentalité trop ordinaire des *pollos* de la capitale fait l'objet de cette satire. Par son sujet, aussi bien que par la personnalité de l'auteur, cette dernière piqua vivement la curiosité publique, et obtint un succès auquel un débutant peut rarement prétendre. Cet auteur était une jeune fille de vingt ans, appartenant à la meilleure société : elle se présente elle-même à nous dans une préface écrite d'une plume alerte, spirituelle et malicieuse, et se nomme Dª Angelina Alcaide de Zafra. Nous connaissions déjà ce nom par d'aimables poésies et d'élégantes nouvelles de D. Joaquín Alcaide de Zafra, mais celui de sa sœur a été pour le grand public une révélation. Un petit scandale aussi, car dans la grande fourmilière de Madrid (où tous ne travaillent pas, mais où tous s'agitent), cette pierre, jetée d'une main si leste et si sûre, causa un trouble qui fut long à se calmer. Les castillanes trouvèrent bien audacieuse, médisante et injuste cette nouvelle venue d'Andalousie, à laquelle il était impossible de ne point reconnaître de la verve et une observation pénétrante. Quelqu'une d'entre elles répondra-t-elle? En va-t-il résulter une petite guerre en dentelles et à coups d'épingles? Je ne sais; *Non tantas inter nos*... Qu'il nous suffise de dire le plaisir que nous avons pris à cette lecture, et de saluer l'apparition d'une romancière nouvelle dans le pays de Mme Pardo Bazán. E. M.

~~~ Nous venons de recevoir de D. Francisco Rodríguez Marín plusieurs jolis présents: avec le tome Ier de l'édition populaire de *Don Quichotte* des *Clásicos españoles* de *La Lectura*, signalée plus haut, un recueil de conférences: *El Quijote y Don Quijote en América*, une nouvelle édition des Poésies de Baltasar del Alcázar (*Biblioteca selecta de Clásicos españoles* de l'Académie Espagnole de la Langue) et enfin une dissertation sur Herrera et la comtesse de Gelves. On
~~~

ne peut qu'admirer cette belle activité, qui s'exerce dans tant de directions et toujours pour le plus grand profit des études de littérature espagnole du siècle d'or. Le *Don Quichotte* de *La Lectura* n'est qu'un avant-goût d'une édition savante et commentée jusque dans les moindres détails que M. Rodríguez Marín prépare depuis longtemps; mais pour calmer notre impatience, il a déjà semé dans cet abrégé beaucoup de fines observations qui témoignent de sa rare perspicacité et de sa vaste érudition. Surtout nul étalage de vaine science, nul charlatanisme et nulle cuistrerie: cela repose d'autres élucubrations. L'édition des poésies d'Alcázar est un vrai modèle, tout y est soigné, tout y est dit dans le ton voulu: le spirituel et caustique poète andalou a trouvé l'éditeur qui lui avait manqué jusqu'ici. Une épigramme d'Alcázar commentée par Rodríguez Marín, quel régal! On croit avaler un verre du meilleur *manzanilla*. Sur l'histoire amoureuse de Dª Leonor de Milá ou Milán, comtesse de Gelves, la *Luz* de Fernando de Herrera, M. Rodríguez Marín a parlé, puis écrit avec infiniment d'ingéniosité; il a interprété les vers du poète avec une étonnante maestria. Pour moi, tout en rendant hommage au talent de l'interprète, je demeure un peu sceptique. Que se cache-t-il au juste sous ce pétrarquisme d'emprunt? Puis le portrait de Pacheco fait vraiment tort au poète. Comment croire qu'un tel chevalier de la triste figure ait pu toucher le cœur d'une grande dame dans la joyeuse Andalousie? Peu importe, les subtiles déductions de M. Rodríguez Marín plaisent et retiennent l'attention. A. M.-F.

~~~ Si la collection des *Clásicos castellanos* entreprise par *La Lectura* continue à marcher du même pas, elle formera bientôt un joli rayon. Le *Garcilaso* promis nous a été donné sans retard. Il est dû, comme les *Moradas,* à M. Tomás Navarro Tomás, qui a mis en tête une courte biographie et quelques renseignements bibliographiques indispensables. Le texte est celui de Fernando de Herrera, modernisé là où cela n'affecte pas la prononciation. Nombreuses notes.

~~~ La librairie Armand Colin offre pour l'enseignement des enfants un *Método de lengua castellana según el método Brunot y Bony* (deux parties), par M. de Toro y Gómez, l'auteur du *Diccionario* bien connu des candidats au baccalauréat. — Voici, d'autre part, *Primeros Pinitos,* également dédiés aux commençants, par E. Dibie et A. Fouret, agrégés d'espagnol (Paris, Didier; Toulouse, Privat).

~~~ La *Bibliotheca romanica*, qui nous avait déjà donné *Cinco novelas ejemplares* de Cervantes, éditées par le regretté Cuervo, continue par le *Don Quijote*, avec une introduction de Wolfang von Wurzbach, qui, pour l'établissement du texte, a pris, dans chacune des trois éditions de la première partie parues du vivant de Cervantes, ce qui lui paraissait la meilleure leçon, s'en tenant à la première en cas de doute. Pour la deuxième partie il suit le texte de 1615. —
~~~

Fascicules 137-141, contenant les trente premiers chapitres. (Strasbourg, Heitz, 2 marks.)

~~ Nous n'avons guère l'habitude ici de signaler les volumes de vers que produit la Muse hispanique. Ils sont trop, et notre *Bulletin* n'y suffirait point. Faisons pourtant une exception pour *Flores de coral, Poemetos e impressões da Oceania portuguesa*, par Alberto Osorio de Castro (Dilli, Ilha de Timor, Insulindia, 1910), d'abord parce que ce sont les premiers poèmes qui nous arrivent de si loin, et ensuite à cause des notes, longues et abondantes, dont l'auteur a illustré son texte, et dont quelques-unes nous renseignent sur un certain nombre de mots et de choses de l'Océanie portugaise. Le poète a joint son bulletin anthropométrique pour prouver qu'il est de race lusitanienne. Si tous les poètes prenaient pareille précaution, quels horizons pour les anthropologues!

~~ M. Fidelino de Figueiredo, dans un excellent esprit d'initiative, a inauguré une *Bibliotheca de Estudos historicos nacionaes* par deux premiers fascicules intitulés *O espirito historico, introducção á Bibliotheca* et *A critica litteraria em Portugal* (Lisboa, Cernadas, 1910; 32 et 119 pages). Dans le second, l'auteur passe en revue l'histoire de la critique en Portugal, s'attachant particulièrement aux noms d'Antonio Ferreira, Francisco Manuel de Mello, Francisco Xavier de Oliveira, Luiz Antonio Verney, Francisco José Freire, Garrett, Herculano, et enfin Theophilo Braga. Ce travail fait désirer la publication des autres fascicules annoncés, entre autres *A epoca da Renascença em Portugal*. Il faut espérer que la présidence de M. Theophilo Braga n'aura pas ruiné d'aussi beaux projets, au contraire.

~~ *Nota ácerca das invasões francezas em Portugal, principalmente a que respeita á primeira invasão do commando de Junot*, por Brito Aranha, Lisboa, 1909; 329 pages in-8°. Collection abondante de documents concernant : 1° la période d'octobre 1807-1809; 2° Domingos dos Santos Moraes Sarmento; 3° le procès du conspirateur Gomes Freire; enfin une satire à propos de la contribution forcée de 40 millions, et un hymne composé à l'occasion de l'expulsion de l'armée de Masséna. Suit une bibliographie (livres, plans), une liste des portraits, médailles, trophées, uniformes que l'on trouve dans les livres énumérés. En somme, travail utile à consulter.

~~ *La Ovandino de Pedro Mexia de Ovando*, par le marquis de Laurencín (Madrid, 1909). Il s'agit d'un ouvrage généalogique imprimé à Lima en 1621, rareté bibliographique acquise jadis par l'Académie de l'Histoire. Malgré la part de la fantaisie (généalogies tirées des Romains, de Tubal et de ses successeurs, des rois Goths, raccordements de rameaux à des souches vénérables), on y trouve des choses intéressantes, notamment des blasons peu connus.

~~ M. Antonio Blázquez y Delgado Aguilera est sans doute aujour-

d'hui l'érudit espagnol le plus au courant des questions de géographie ancienne de l'Espagne. Parmi ses dernières publications, nous devons signaler :

San Isidoro, Mapa-Mundi (Madrid, 1908). C'est, au jugement de l'éditeur, la traduction, exécutée sans doute du temps d'Alphonse X, d'un traité de géographie où l'on retrouve la matière des livres XIII et XIV des *Etymologiae,* et qui en est peut-être une première rédaction sur un plan différent. Le texte latin lui-même est inconnu. M. Blázquez a joint le fac-similé d'une carte inspirée par les *Etymologiae,* avec légendes en latin, d'après le manuscrit B. 31 de la Biblioteca nacional.

El periplo de Himilco (Madrid, 1909). Texte et traduction du chapitre II de l'*Ora maritima* de Rufus Festus Avienus (vers 80-116), avec introduction et notes. M. Blázquez fait ressortir avec raison l'exactitude d'Avienus, qui d'ailleurs ne fait pas de doute pour ceux qui l'ont étudié de près.

Discursos leídos ante la Real Academia de la Historia (Madrid, 1909) : sur la géographie de l'Espagne au XVIe siècle, ses sources et les matériaux disponibles. M. Blázquez constate l'insuffisance de l'œuvre de ses compatriotes à ce point de vue, examine les documents qui peuvent servir à la compléter, et donne une idée de ce qu'était la division administrative de l'Espagne, ainsi que sa situation économico-agricole.

~~~ M. Ed. Barry, professeur au Lycée de Tarbes, a donné comme contribution à la Collection Mérimée *El Burlador de Sevilla,* avec une introduction et des notes qui en rendront la lecture facile aux élèves. Travail très consciencieux. L'auteur a eu le grand avantage de s'en occuper au moment où plusieurs livres ou éditions venaient de paraître qui le lui facilitaient, et il a su en profiter intelligemment (Paris, Garnier, 1910).

~~~ Parmi les *Páginas sudamericanas* de Hugo D. Barbagelata (Barcelona, Sopena, 1909), à noter celles qui concernent Sor Juana Inés de la Cruz et Gertrudis Gómez de Avellaneda, et aussi « la femme dans l'Uruguay ».

~~~ Nous apprenons au dernier moment la mort de M. Léo Rouanet survenue le 11 novembre dernier. C'est une nouvelle perte, et très sensible, pour les hispanisants. Après Piñeyro et Cuervo, Rouanet. L'année aura été fatale. Au moins restera-t-il d'eux des travaux qui consacrent leurs noms, avec le souvenir d'érudits désintéressés et convaincus.

G. C.
~~~

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

I. Articles de fond.

Antiquités. — L'archéologie en Espagne et en Portugal (mai 1908-mai 1910) (**P. Paris**), p. 1-30, 109-132. — Quelques fragments de vases ibériques d'Ampurias (**M. Cazurro**), p. 31-39. — Sur l'origine de quelques motifs ornementaux de la céramique peinte d'Aragon (**H. Breuil** et **J. Cabré Aguilo**), p. 253-269.

Histoire. — La Chronique léonaise (**G. Cirot**), p. 133-156, 381-439.

Histoire littéraire. — Contribution à l'étude des « Cantigas » d'Alphonse le Savant (**H. Collet** et **L. Villalba**), p. 270-290. — Dominique Soto et la scolastique parisienne (*suite*) (**P. Duhem**), p. 157-194, 291-305, 440-467. — Notes sur l'*Oráculo manual* de Balthasar Gracian (**V. Bouillier**), p. 316-336. — Nuevos datos acerca del histrionismo español en los siglos xvi y xvii (*suite*) (**C. Pérez Pastor**), p. 47-60, 306-315.

Langue. — Cuestiones de gramática : Observaciones sobre la preposición *para;* Sobre algunas formas de los pronombres posesivos castellanos (**F. Hanssen**), p. 40-46. — Remarques sur le style de *La Estafeta romántica* (**G. Le Gentil**), p. 205-227.

Archives. — Inventaire de la collection Édouard Favre (*suite*) (**L. Micheli**), p. 61-74, 195-204, 337-347.

II. Variétés, Notes, Chroniques, etc.

Archéologie. — Stylisation de la face humaine sur des ex-voto d'Estremadure (**H. Breuil**), p. 75-76.

Histoire littéraire. — L'histoire et l'épopée. A propos de *L'épopée castillane à travers la littérature espagnole*, de M. Ramón Menéndez Pidal (**G. Cirot**), p. 76-82. — « El Magances » (**E. Mérimée**), p. 228-230. — Gutierre de Cetina traduttore d'un dialogo di Pandolfo Collenuccio (**E. Mele**), p. 348-351. — Un diccionario latino-hebreo anónimo é inédito compuesto en España (**P. Blanco-Soto**), p. 91-92. — Alvaro Alfonso Barba (**J. R. Carracido**), p. 352-360. — Une lettre de l'historien D. Carlos Coloma (**A. Morel-Fatio**), p. 230-233.

Droit et questions sociales. — Problèmes de l'Espagne contemporaine (**G. Richard**), p. 360-370.

Langue. — Sur quelques archaïsmes de la conjugaison espagnole (**G. Cirot**), p. 82-90.

Universités et enseignement. — Les langues méridionales à la Chambre des députés (**E. Mérimée**), p. 234-235. — Diplômes d'études supérieures (**G. Cirot**), p. 235. — Institut français en Espagne, p. 236. — L'Intercambio (**G. Cirot**), p. 371-372. — Société d'études des professeurs de langues méridionales, p. 372. — Agrégation d'espagnol. Notes bibliographiques sur les auteurs du programme pour le concours de 1912 (**E. Mérimée**, **E. Martinenche**, **G. Cirot**), p. 468-474.

Chronique. — Cuervo, Ureña, Altamira, Hanssen, Fitz-Gerald, Rouanet, Lorin, p. 107-108. — Piñeyro, Desdevises du Dezert, p. 252. — Prestage, H. Martin, Lacoste, p. 380. — Bonilla, Mir, Cotarelo, Tomás, Rodríguez Marín, Castro, Gil, Dª A. Alcaide de Zafra, Toro y Gómez, Wurzbach, Osorio de Castro, Figueiredo, Aranha, Laurencín, Blázquez, Barry, Barbagelata, Rouanet, p. 507-512.

III. Bibliographie.

Carmelo de Echegaray et Serapio de Mugica, *Villafranca de Guipúzcoa* (**C. Jullian**), p. 93. — H.-R. Lang, *Communications from Spanish Cancioneros* (**G. Cirot**), p. 94. — J. Hazañas y La Rua, *Maese Rodrigo* (**G. Cirot**), p. 94. — A. Coster, *Cervantes : Coignet et Coupillé* (**E. Muret**), p. 95. — A. Rodríguez del Busto, *Altitudes y canalizacion* (**H. Lorin**), p. 98. — G. Eyzaguirre-Rouse, *Crónica general de España por*

IV. Dépouillement des Revues.

V. Gravures.

VI. Planches.

28 novembre 1911.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS.
G. CIROT, *secrétaire*; G. RADET, *directeur-gérant*.

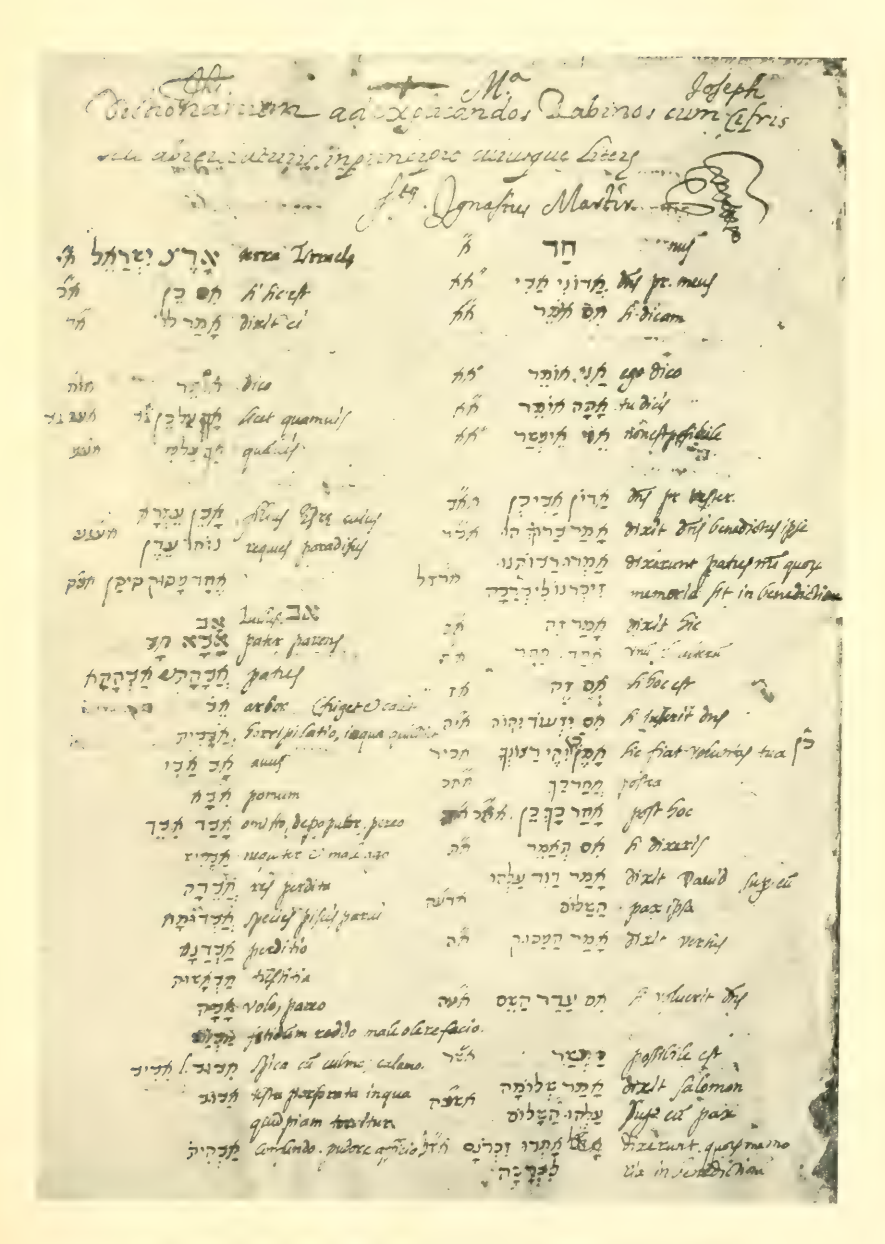
BORDEAUX. — IMPRIMERIE G. GOUNOUILHOU, RUE GUIRAUDE, 9-11.



VASE IBÉRIQUE D'AMPURIAS



EX-VOTO MODERNES D'ESTREMADURE



Manuscrito del Escorial del siglo XVI. In-8° de 175 × 117 mm.

(Un poco reducido.)

קה. ע

קדירוש קדירוגה obsignatio, clausio

קהמה antonomasia

קקי hybernare, hyemare

קבל adversari

קהלי absolute, indefinitus

קהנף sospitari

קהמקות sufficientia

קסק distinguo, scindo

קקד oppono, adversor, dispuo.

קהר abscondo, lateo

קהר absconditum

קהרה absconditus locus

קהה cædere lapides, fundavit fundamentum, tectum,

אות העין

עד אחד unusquisque — ע״א

עד אחד testis unus — ע״א

על אחד super unum — ע״א

ענין אחד sententia una — ע״א

ענין אחר sententia alia, significatio — ע״א

על גבי super — ע״ג

על דבר super ratione, ob negotium — ע״ד

על דרך per modum, per viam, secundum — ע״ד

על דרך אחד uno modo — ע״ד״א

על דרך אחר alio modo. — ע״ד״א

ע

על דרך גרמה per viam causæ — ע״ג

על דרך גוזמה per viam turbæ — ע״ד״ג

על דרך הפלגה per viam admirationis — ע״ה

עד הלצה per viam interpretationis — ע״ה

עד המצע per v. particularem i. literale explanatum — ע״ה

עד מצע per v. amenam. — ע״מ

עד עתה p. v. claritatis — ע״ע

עד חובה p. v. obligationis i. debiti — ע״ח

עד רשות p. v. copie i. licentiæ — ע״ר

עד שני p. v. secundam — ע״ש

עד תורה p. v. legis — ע״ת

עד הנה hactenus — ע״ה

עליו השלום super eum pax — ע״ה

עבודה זרה cultus alienus, idolatria — ע״ז

על זה super hoc, ideo — ע״ז

על חטא super peccatis, pro. — ע״ח

על יד super manu, ob causam — ע״י

על ידי ob causas — ע״י

על כן יהוה יוצא חצונים וחן [illegible]

על ישראל super Israel, ob. — ע״י

על כן hactenus — ע״כ

על כן זה propter hoc [illegible] — ע״כ

על כל זה nihilominus — ע״כ״ז

על כל פנים omnino, [illegible] — ע״כ״פ

עד כמה פעמים usque ad multas vices — ע״כ״פ

על כן פירש ad hoc exposuit — ע״כ״פ

על כל ראש super omne caput. — ע״כ״ר

Folio 1 du manuscrit A 189 de la Real Academia de la Historia.

(227 mm × 163.)

Folio 59 recto du manuscrit A 189.

Folio 53 recto du manuscrit G 1 de la Real Academia de la Historia.

(301 m/m × 233.)

e sobelo altar a pos por en uerdad
carne non du[...] se fez e sãn
dela mas non [...] g[...]
certos que contra [...] andança
Por q nos a[...] sempre e noit e
dia dela remenbrança . en dome

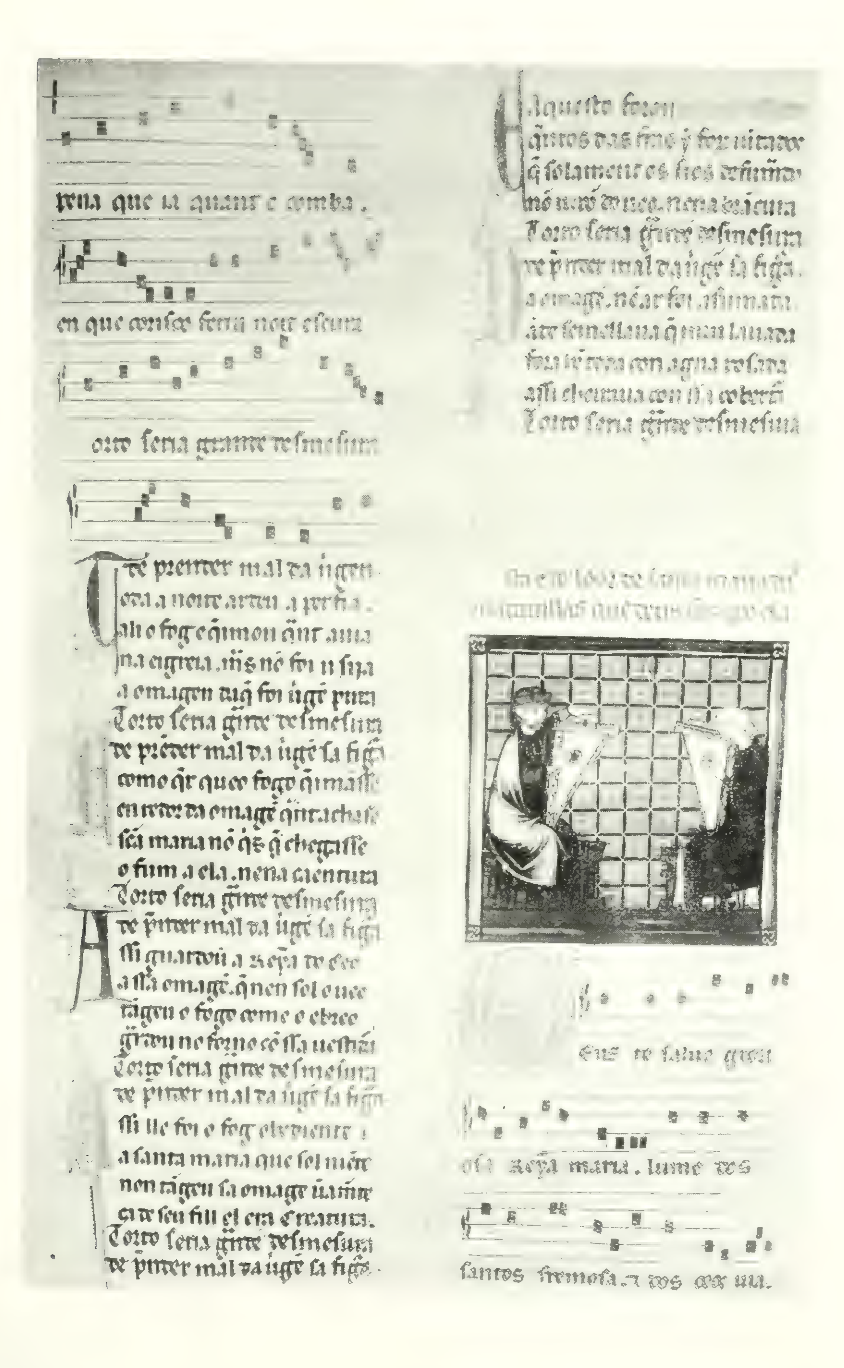
Esta e de loor de santa maria . com e fremosa e bõa e a gran poder .

Rosa das rosas e fror
das frores . dona das donas . señor
das sennores . Rosa de beldad
e de parecer . e fror dalegria . e de pra
zer . dona en mui piadosa seer . sen
nor en toller coitas e doores . Rosa das rosas e fror das . fro.

Atal sennor deue ome muit amar
que de todo mal o pode guardar
e pode ll os peccados perdoar .
q faz no mũdo p maos sabores
Rosa das rosas e fror das frores
dona das donas . señor das señores
Deuemola muit amar e seruir
ca punna de nos guardar de falir
desi dos erros nos faz repentir .
que nos fazemos come peccadores
Rosa das rosas e fror das frores
dona das donas . señor das señores
Esta dona que tenno por sennor
e de que quero seer trobador .
se eu per ren poss auer seu amor
dou ao demo os outros amores .
Rosa das rosas e fror das frores

Esta e de como santa maria tolleu a alma do monge que ss affogara no rio ao demo . e fezeo ressocitar . [...]

[M]acar ome per
folia . aginna

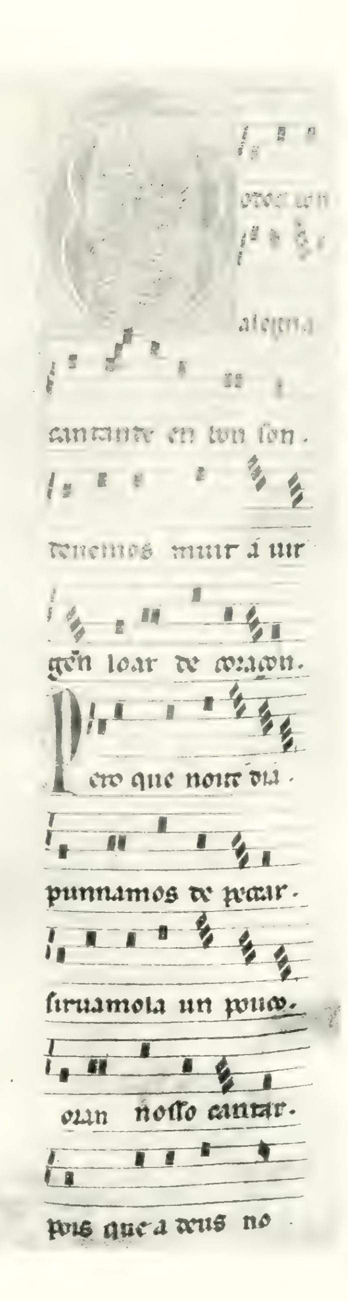


seus ollos ⁊ uiu ⁊ logo o chamou.
a uirgen ⁊ disse Desto se pagou.
meu fillo mais val ⁊ cõ mui gñ razõ
Quen a sca maria de coraçõ rogar
a estas dedas lo erraron tan ben,
como a sa carne mui nobre duẽ
⁊ podente assi amou mais douũ de
por q̃ destas dedas ouu el erraçon.
Quen a sca maria de coraçõ rogar.
ois san ioane deo aquesto uyu
ó seu cobrou todo que dẽ nõ falliu
dde pois q̃nto deste mundo sayu
sa alma foi u e san Symeon.
Como santa maria fez q̃ falasse
o fillo q̃ tija no braço a o da bõa mo
ller que lle disse papa.

arauillo
sos ⁊ pia
dosos ⁊ mui fremosos miragres
faz. santa maria. aque nos gui
a. ben noite dia. ⁊ nos da paz.
dest un miragre uos con
tar quero. que en frances a
questa uirgen fez. madre de
deus marauillos ⁊ fero. por
hũa dona que foi hũa uez.
a sa eigreia. desta que seia.
por nos ⁊ ueia mola sa faz.
no parayso. u deus dar qui
so. goyo ⁊ riso aquen lle praz.
arauillosos ⁊ piadosos ⁊
mui fremosos. miragres —

Esta e de lor de santa maria





[illegible] por auogada dar

[illegible] a os pecadores que
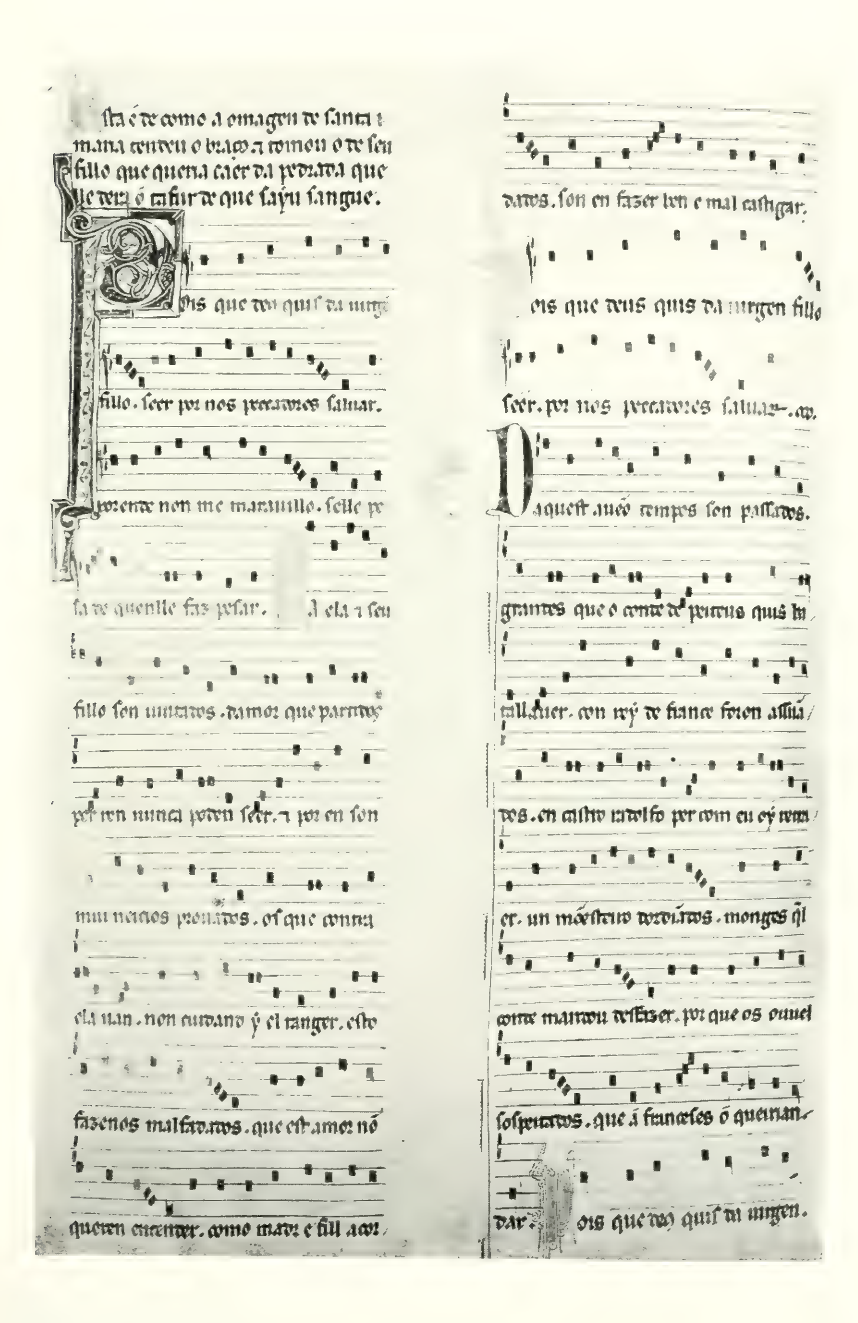
[illegible] seu razon.
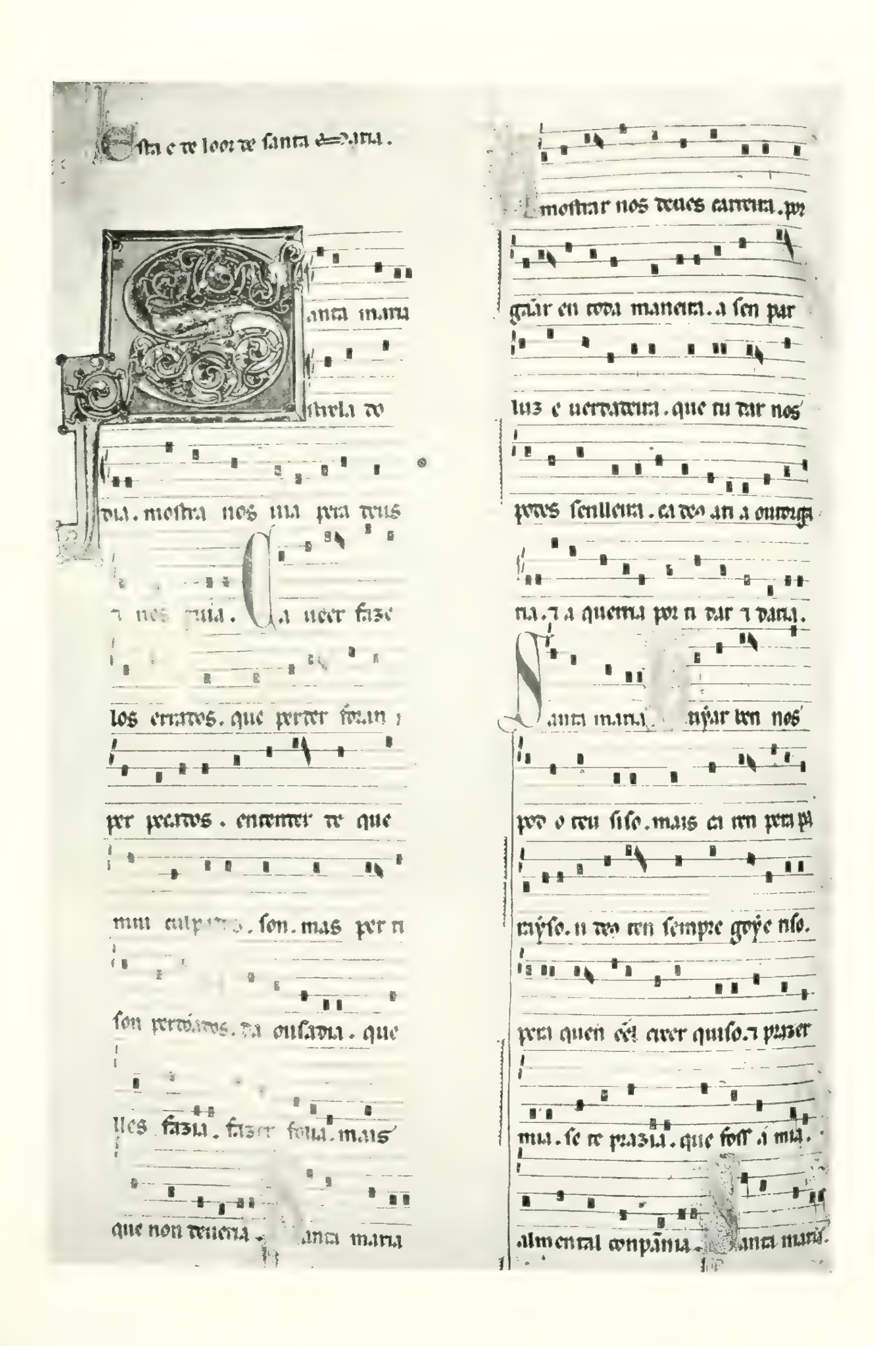
Todos con alegria
con gran dereito todos
a deuemos loar
pois ela a soberuia
de deue foi britar
e por en lle roguemos
que aqueste cantar
que ora nos cantamos
nos receba por don.
Todos con alegria.
Quanto nossa primeira
madre nos fez perder
per desobedeença
todo nos fez auer
aquesta a que uéo
o angeo dizer
aue gracia plena
pra nossa saluaçon.
Todos con alegria
Ca per adan e per Eua
fomos todos caer
en poder do diabo.
mais quisesse deus
de nos quen nos fezera
e uéo sse fazer
nen adan que britasse
a cabeça do dragon.
Todos con alegria.

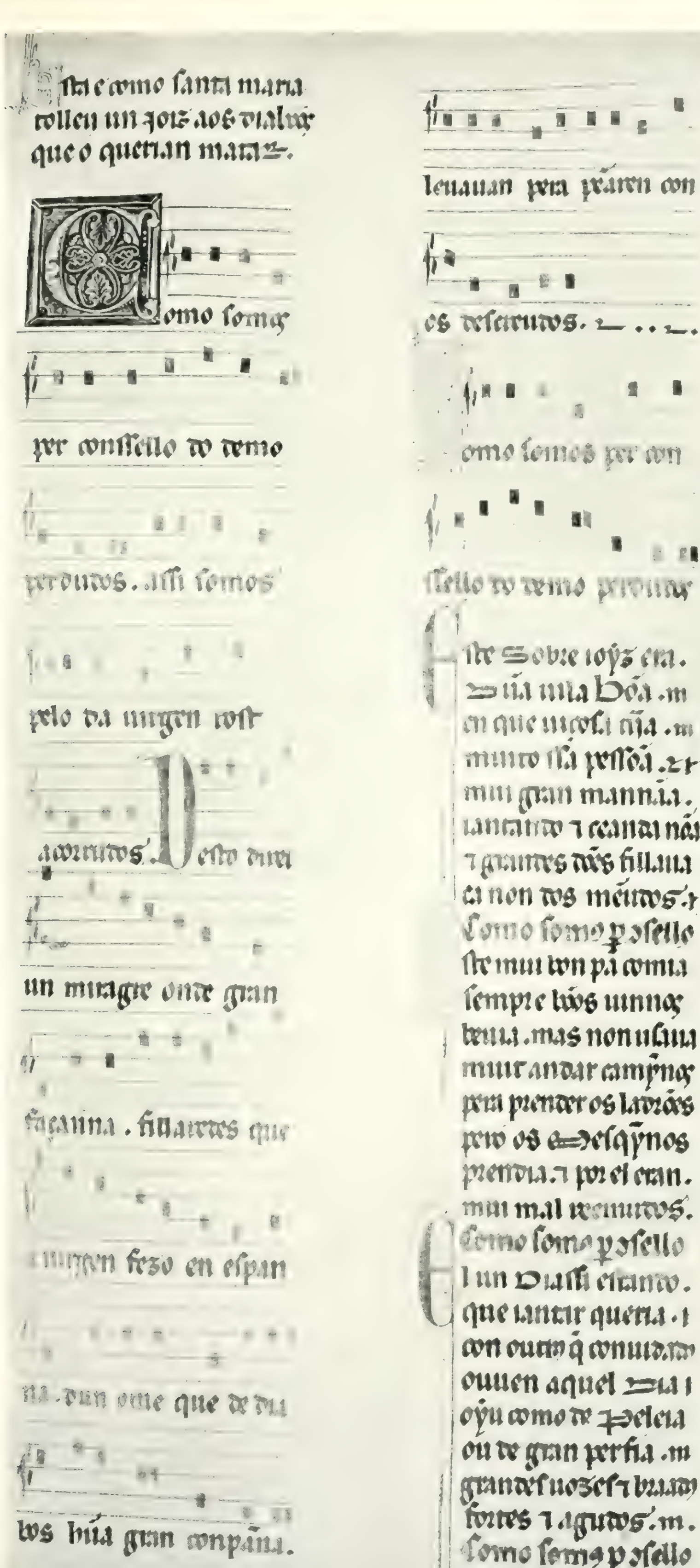
Gran merçee ao mundo
fez por esta sennor e
deu e mui gran dereito
faz quen e seruidor
desta que nos aduisse
deus ome saluador
que compriu quanto disse
Dauid e Salamon.
Todos con alegria.
Con esta iuntar quis se
deus uerdadeiramente
e foi ende ysayas
seu profetizador
e Daniel propheta
que dita de pastor
era disse que cristus
uerria [illegible]
Todos con alegria.
Aquesta foi chamada
Sarça moysen
e foi por nossa [illegible]
madre [illegible]
e esta [illegible]
en libro Genesis
que seu fruito britaria
o deum braue felon.
Todos con alegria.
Ca nella Lei daquesta
Moysen come aprendi
falou e de seu fillo
prophetizou assi
[illegible]

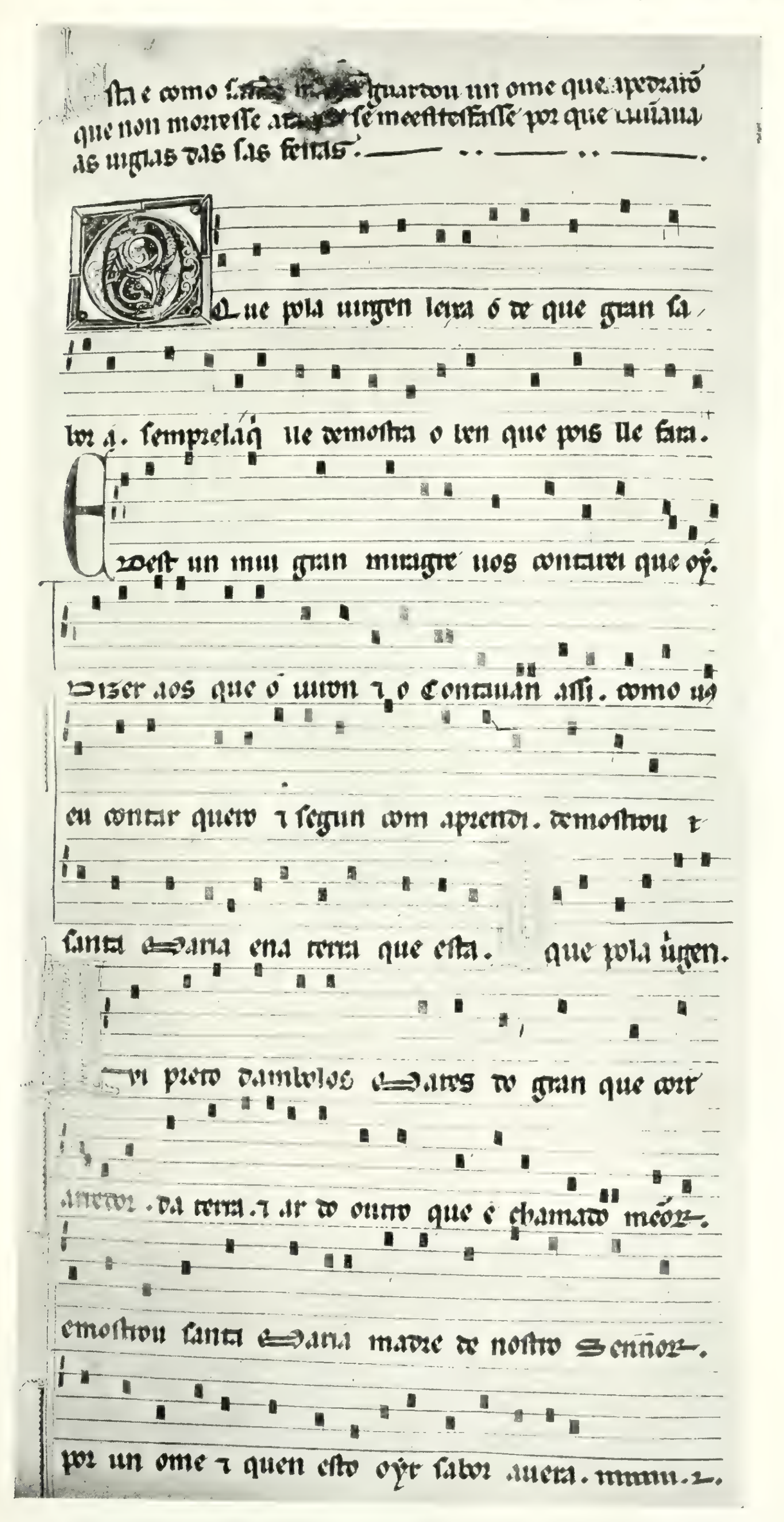
[illegible]
estaua [illegible]
e non podia [illegible]
mente [illegible] en salue.

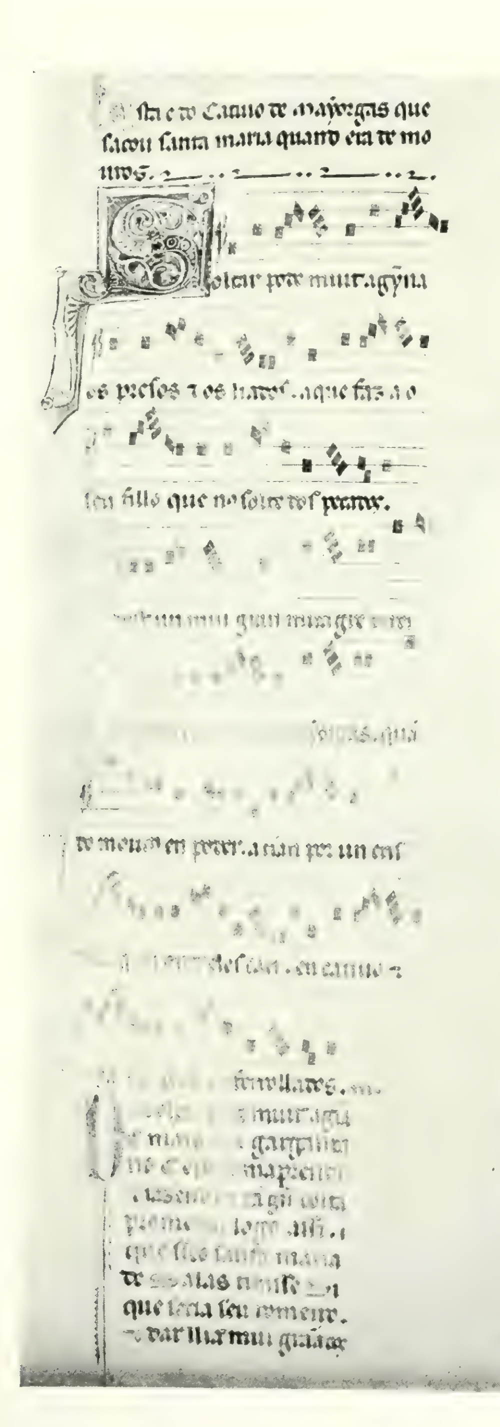





Esta e de loor de santa maria .
Santa maria
strela do
dia . mostra nos uia pera deus
e nos guia . Ca ueer faze
los errados . que perder foran
per peccados . entender de que
mui culpados . son . mas per ti
son perdoados . da ousadia . que
lles fazia . fazer folia . mais
que non deuia . Santa maria
mostrar nos deues carreira . pera
gáar en toda maneira . a sen par
luz e uerdadeira . que tu dar nos
podes senlleira . ca deo an a outorga
na . e a queria por ti dar e daria .
Santa maria . guyar ben nos
pod o teu siso . mais ca nen pera pa
rayso . u deo ten sempre goyo e riso .
pera quen creer quiso . e prazer
mia . se te prazia . que foss a mia .
almental conpania . Santa maria .




sta e como ... guardou un ome que apedrarõ
que non morresse ... se meestresasse por que guardava
as uigias das sas festas.
Que pola uirgen leixa ó de que gran sa
bor a. sempre la aquelle demostra o ben que pois lle fara.
Dest un mui gran miragre uos contarei que oy.
Dizer aos que o uiron e o contauan assi. como uo
eu contar quero e segun com aprendi. demostrou e
santa Maria ena terra que esta. que pola uirgen.
ui preto dambolos mares do gran que cont
arredor da terra. e ar do outro que e chamado meor.
emostrou santa Maria madre de nostro Sennor.
por un ome e quen esto oyr sabor auera.


[E]sta e de Castro de mayorgas que sacou santa maria quando era de moiros.

Soltar pode muit' agina
os presos e os liados . aque faz a o
seu fillo que nos solte dos pecados.

que seria seu romeiro.
e dar llia mui gran cer

cés e a esta omagen ..
faria com aprir eu ..
de Cera que y levasse
e seria sempre seu
servo. e pois esto disso
ouve tal sono lle deu
santa maria que logo
dormiu en todo atal.
Soltar pode muit' agina
E iazia dormindo
a uyu e dissoll atal
levate ca la es solto
e daqui logo te sal
e abriu logo as cadeas
e assi lle fez o al ..
e o cep en que iazia
e todolos cadeados.
Soltar pode muit' agina
disselle vai non temas
ca par deu non te veia
null ome que mal te faça
e levate sal aca.
ca y te podes en salvo
ata que chegues ala
u compraste da maria
e delante perdoado
Soltar pode muit' agina
os preitos que as feitos
e el logo sespertou ..
e de cepe das cadeas
de todo sse livrachou.
e en mui pouco de tempo
en salva sala chegou
e levou y a omagen
de cere ...
Soltar pode muit' agina
e ron quantos lo oyron
e deron por en loor.
a a virgen gloriosa.
madre de nostro señor.
que nos de tantas maneiras
faz merçee e amor.
e non cata nosso erro
nen como somos culpados

[E]sta e dun ome q̄ ya a santa m̄a de Sa-
las e achou un dragon carreira e ma
tou e el ficou gafo e pois saou e san
tā maria.

Ben pode santa maria gua
rir de toda poçon. pois madre de que tallou
de basilisque o dragon. Dest aven un
... un ome de valença. que ya
en ... [illegible]
mar ele confiava na uirgen santa
maria. mais foi errar o caminno. e
a noite ... [illegible] ... per u ya en
un monte e uyu de festa fuçon.
Ben pode santa maria guarir.

Assi uyr hũa Bescha.
come dragō mal feita
de que foi muit espantado
pero non fugiu ante la
ca nen ouue se fogisse
que seria acal cado.
e aa uirgen Beeita.
fez logo ssa oraçon.
que o guardasse de morte
e de dane door.
Ben pode santa maria
Oraçon acabada. m.
colleu en si grand esforço.
e foi aa Bescha logo.
e teuil hũa espadada
con seu espadarto uello
que a tallou per meogo
assi que en duas partes
lle fendeu o coraçon.
mais ficou enpoçoado.
dela des essa sazon.
Ben pode santa maria
a ..... con sal deitela
e ... o eno Rostro
e outrossi fez o baffo.
que lle saya da boca
assi que a poucos dias
tornou atal come gafo
e pos en ssa voontade
de non fazer al se non
ir log a santa maria.
romeiro con seu bordo.
Ben pode santa maria
quesfo fez el mui cedo.
e meteu ss ao caminno
con seu bordon ena mão
e des q̄ chegou a Salas
chorou ant o altar muyto
e tan toste tornou são
e logo os da Eigreia
loaron con procisson
a uirgen que aq̄l ome.
guariu de tā grā lyon.
Ben pode santa maria

25

cclos uolitare. Et hoc signum factum est a domino ut futuras uic
torias nuntiaret: quod postea probauit euentus. Asturies et uascones
crebro rebellantes. per plures uices edomuit et suo imperio subiu
gauit. Paulus quidam. dux prouincie gallie narbonensis: sumens re
bellionis et omnem patriam illam conturbauit. agminibus francorum ad
iuuatus: contra uuambanem regem ad prelium est preparatus. Quod predic
to regi uasconie prouinciam est delatum. Statim ille in partibus pre
mouit exercitum. Paulum uero de ciuitate in ciuitatem fugientem
persequitur rex: quo usque nemausum ciuitatem ingressus est. Ibique
eum obsidione uallauit. Tercio quoque die: eos omnes cepit: cum
eo iudicialiter intendit et ei oculos euellere precepit. Multa quoque agmi
na francorum ibi interemit. Prouinciam quoque illam ditioni sue conuer
tit. et ad urbem toletanam cum triumpho reuertitur. In illis namque tem
pore ducente. lxx. naues sarracenorum yspanie litus sunt adgres
se: ibique omnes pariter sunt delete et ignibus concremate. Hic rex
synoda toleto. sepius agere ordinauit. sic et in canonica sentencia
plenissime declarauit. Iste celebrauit concilium episcoporum tole
tum. et erat de terminis contentio inter episcopos et archiepiscopos super omnes
terminos diocesos eorum. Et nulla conuenientia erat inter illos. Et
congregati sunt omnes ipsi yspanie episcopi et archiepiscopi et celebrauerunt con
cilium in toleto. et inuitauerunt regem bambanem ad concilium ut
diuideret eos terminos episcopales. Rex bamba uir modo contentio
nis eorum: misericordia motus uenit ad concilium et diuisit sic terminos
inter eos. Primum diuisit toletum sub potestate archiepiscopi quirici.
qui tunc temporis erat ibi archiepiscopus et primas. Toletum me
tropolis et alias .xviii. sedes posuit sub potestate super sancti
archiepiscopi toletane sedis. et diuisit terminos inter ipsas sedes.
Toletum teneat de gallam usque ... De ... usque campa
niam. Oretana. Mentesa teneat de exiga usque secutam. Be
tia usque pulugenam. Acci teneat de secura usque monta
niam

Folio 25 du manuscrit A 189 de la Real Academia de la Historia.

(Voir *Bull. hisp.*, t. XIII, p. 382, note 5. 1.)

de [illegible] usq; [illegible]. Basti teneat de montana. usq; ges
tam. De rauca usq; rusitam. Urgi teneat de gesta usq; carth
gim. de gasti usq; muiam. de gasti [illegible]. Ilicí de pugilla in solo
mam. de secta usq; columba. Setabi teneat de custo. usq;
ad moletam. de togola usq; uiuitam. De ma teneat de goza
usq; tinie silua usq; gil. Valentia teneat de silua usq; mur
uetrum. De mare usq; al pont. Valeria teneat de alpont
usq; in taraucellam. De fizerola usq; muar. Segobrica. de ta
rabella usq; obuiam. De tega usq; breca. Arabica teneat
de alcon usq; ad obuiam. De mora usq; iustram. Complu
to de alcone usq; ad tortem. Segontia teneat de torte usq;
in siuctam. De godol usq; pinnam. Oxima teneat de futta
usq; ad arzon. quomodo currit in camino sci petri qui uadit ad
scm iacobum. De garrafe usq; ermitas. Segobia teneat de ual
de elemech usq; ad mambellam. De monnel usq; uasodoto.
P alentia teneat de mambella usq; caltam. De balbona usq;
fortosa. Hec s. sedes. xx. diuise epales de toleto amari usq;
in caminu sci petri qui uadit ad scm iacobum. Hec h diuisit
Tenca teneat de ulca. Sedes yspanie hyspalis metropol.
usq; busam. de asa usq; la molam. Assidona teneat
de busa usq; ad senam. De lanesa usq; uia lacam. Elepla
teneat de sena usq; [illegible]. De abisa usq; cortesa. Mala
ga teneat de data usq; malecotam. De tenna usq; sedes ci
po. Eliberri teneat de malecota usq; sotellam. De almicat
usq; setule. Astigi teneat de sotella usq; pariete. De iueca
usq; tama. Corduba teneat de pariete usq; [illegible]. De la
galla usq; tanam. Egabro teneat de ubera usq; malam
sajam. De [illegible] usq; fuetam. Tucci teneat de mala saya
usq; abalagar. De gigetta usq; colonam. Hi sunt diuise
[illegible] ost hec diuisit emita. Sedes hyspal [illegible]

Folio 25 verso du manuscrit A 189.

(Les mots soulignés sont en rouge dans l'original.)

26

M ernia merovpolis. Ylerr teneat de balagar. usq; arcum. De ol
la: usq; maturial. Ous bona teneat de caria: usq; ambiā.
De olla: usq; matar. Elora teneat de sorobia: usq; penā. De
turella usq; parati. Onoxoma teneat de ambia: usq; salā.
De ipsa: usq; turrem. Agustiana teneat de sala: usq; nauā.
De sena: usq; mauriellam. Conimbria teneat. de naua: usq;
bergam. De torrente: usq; lozam. Viseo teneat de berga usq;
soram. De bonella: usq; uentosam. Lamego teneat de se
ra: usq; penā. De ccoa usq; orosam. Calabria teneat de sera
usq; turrim. Salamantica teneat de albena: usq; sorobiā.
Numantia: quam De zamora. De rusa usq; subtum.
Nunc autem gens postea uocauit cemoram. teneat de pena
gosendi: usq; ad terminum sup illos balneos. De ualle de rege
usq; dorium. De uillale usq; oter de fumos. sed riuulum
siccum usq; breto. De tauara usq; donum. Abela teneat
de pena: usq; uillam. De masco: usq; tietr. Cauria teneat
de uilla: usq; donum. De asa: usq; pinar. hę s sedes. viii.
Post hec diuisit sedes brachare ciuitatis de arca usq; riuum ii
et dixit. Sic teodicus rex diuisit et ordinauit sedes cu.
gallecie et portugal. ita primatie mandauimus et omnes ciuita
nos eas supponimus. Bracara. Dumio. Portugale. Tude.
Auriense. Jria. Lugo. Britonia. Astorica. Hec ut dixit
et iussit bambal coram omnibus astantibus que erant i concilio ea ecclesiastica
Legio que nunquam fuit subdita ad ullum quam secularibus.
archiepiscopatum. teneat per suos terminos antiquos. Per pirene
os montes. Per pennam rubeam. una cum media lauaci. Cerue
ra. Pennas nigras. Auiam. usq; ad fluuium karrione. Per
uillam sernam. Per riuulum siccum. usq; uillam ardecam. Per
carrasinos: usq; castro xepi. Per uillam mamnam. usq; mar
borem de quadros. Jn ista fines egam gallecie. Tria castri.

Folio 26 du manuscrit A 189.

Lirtuues. Dauneus. Cancellata. 7 naiiam.
Lvgo qm in asturijs euundali hedificauerit. 7 epm iusti-
mandum cum auctoritate romana mea miserit que numq
fuit subdita ulli metropoli. teneat totas asturias. p pirineos
montes. 7 p flum magnum oue. 7 p omis litus maris oceani.
usq; bizcaiam. p sum rostro. p sum cabrio. p portas de sca
agatha. p pozazale. p lumbam de foros. una cum campo. Er-
bolio. Gordon. Aluam. ad illum arbore de quadros. & riuulu
de umania. Luna. Vadabiam. Paretes. Flaciana. usq; ad pire-
neos montes. Coianeam. scilicet ad uillam quexitam. Per coian-
quellam. uentosam. usq; ad flum orbecum. In gallecia. Suar-
nam. Vallem longam. Neitam. Flamosa. Totam sarria. Pa-
ramum usq; ad flum minneu. Totam lemos uminiuo. 7 ue-
rosmo. 7 seuiniano. 7 firmiane. usq; ad flum silum. Totam li-
miam. cu ecclijs de pertaio que hedificate s ul fuerit int arnoi-
um flum 7 silum a termino montis binon 7 p aqm zoze. usq;
in fundu arnoie. 7 p ipm discursu usq; flum miniu. Inueza
usq; portela de nauata 7 eccliis de salar. int arnoiam 7 silu
cu ecclijs de barrosa. Castellam. Causanca. Barbantes. Auia
et auion. Asma. Camba. Vianços. Sic eam dotauimus. nri
pdecessores euandali reges. Et dixerunt omis. Placet. placet
Terragona. Post h diuisit sedes tarragone metpolis. omnib;
metropol teneat palearis insulas. Maiorgam. & minu-
orgam 7 ormentera 7 uzetica. Barcinona teneat de mugonia.
usq; pagella. De usa autem. usq; bordel. Egara teneat de bordel.
usq; paladam. De montesa. usq; portella. Gerunda teneat de
palada. usq; ustamant. De alcosa. usq; pinnas. Enpurias te-
neat de ustamant. usq; breccam. De uentosa. usq; gilbam.
Ausona teneat de bocca. usq; auratam. De bulga um. usq; ni-
ueum. Vrgello teneat de aurato. usq; nasona. De mucana

Folio 26 verso du manuscrit A 189.

27

usq; uallam. Mentia teneat de nonsona: usq; fontē salam. De
lera: usq; matham. Hic tossa teneat de fonte salam: usq; por
cellam. De morallo: usq; tormalā. Tortosa teneat de portella: usq;
deniam. De tormoga: usq; carthenam. Cesaraugusta teneat de de
rua: usq; spalinā. De ribas montes: usq; gordolo. Osca teneat
de splana: usq; cotello. De sple: usq; riberam. Pampilona te
neat de cotello: usq; musteiam. De lorrea: usq; tallam. De mu
stella teneat: usq; nampia. De spanga: usq; ostaual. Calaor
ra teneat de nampia: usq; spangam. De mustella: usq; laca
lam. Tirasona teneat de sposa usq; planetā. De alto monte: usq;
millosam. Auca teneat de plasma: usq; ad maiam. De uilla
inferno: usq; petrē morā. h̃ s̃t sedes. xvi. aragone de barcinona

Narbona metropolis. Beteris usq; aucam. H̃ s̃t diuisit rex sedes nar
teneat de scalech: usq; barcinonam. De maga: usq; ri bone.
bo fora. Agathe teneat de rusa: usq; riba. De galla: usq; mar
dam. Magalona teneat de mutila: usq; ribogar. De castello:
usq; usambiā. Laterbise teneat de sambia: usq; libatual. De
anges: usq; montē rufum. Carcasona teneat de monte ru
fo: usq; angera. De angosa: usq; montanā. Elnam teneat
de angera: usq; rosmolam. De larrosa: usq; lamasam. h̃ s̃. vi.
narbone. h̃ s̃t sedes yspalenses diuise usq; yspalim & ociam ua

Hec fecit rex bamba in concilio ijs incertantj ecarum.
toletano ū fuerē congregati omš hyspanie archiepi
et epi cum ecclesiasticus ordo quā secularis. Et elegerē contentionē
a se & laudauerē regē bambane: in hunc sermonē. Hac
ceperunt consilium ab inuicem & dixerunt ad regē. Dñe si uis
faciamus stabilitatē int̃ nos et ligationē firmissimā. ut n̄ sit
soluta usq; in finē scli. & cui epo aut archiepo creuerit ua
na cupiditas & dederit munia ad aphcā & tulerit honorē al
terū. sit sub anathemate dū iusta uiuerit quisqs hec

Folio 27 du manuscrit A 180.

Folio 27 verso du manuscrit A 189.

et ex ea genuit fortunium enneconis. ⁊ dñam auream que fuit
uxor de munio garsiez. ⁊ dñam lupam. uxorē sanchii lupiz
de haraquil. Ista dña sancia postea accepit uirū dñm gallin
dum. comitē de aragone. ⁊ ex eo genuit aznariū galindonis.
et dñam andregoto reginā. ⁊ dñam blasquitā. que habuit ui
rum ennecum lupiz de estigi. ⁊ de zillegita. —— · ——
Aznari⁹ fortunionis genuit fortuniū aznarez. qui etco
gnomito orbita uocabat̄. ⁊ fuit pat̄ gar[illegible] fortunionis
blasco fortunionis. genuit dñam [illegible] decabannas.
⁊ xemenam. que fuit uxor regis enneco garsiez. ⁊ dñam
tutam. que fuit uxor de enneco manzones de lucentes. ⁊ do
minā sanciā que fuit uxor de galindo semenonis. de pitaño.
Fortunio enneconis genuit garsiam fortunionis. ⁊ en
necum fortunionis. ⁊ dñam sanciam. —— · ——
Item ex alia parte genealogia regum. —— ——
Garsias semenonis et enneco semenonis: frs fuerunt.
Iste garsias accepit uxorem dñam onneccam de sangossa.
et ex ea genuit enneco garsiez. ⁊ dñam sanciam. Postea acce
pit uxorē dñam dadildi de palares. sororē regis mundi comi
tis. ⁊ ex ea genuit sancium garsiez. ⁊ xemeno garsiez. —
Enneco garsiez accepit uxorem dñam xemenam. ⁊ genū
ex ea garsiam enneconis. qui fuit occis⁹ in larrena ⁊ xe
meno enneconis. ⁊ fortuniam enneconis. ⁊ sancium enne
conis. Isti tres ad cordubam fugerē. Soror eoz noīe dña tota
uxor fuit garsie enneconis. de olza. —— · —— · ——
Semeno garsiez. accepit uxorē dñam sanciam. filiam
aznarij sanzonis. ⁊ ex ea genuit garsiam semeonis.
qui habuit uxorē dñam quisillo. filiam dni garsie comitis
bagiliensis. qui habuit aliam filiam noīe dñam dadildis.
que fuit uxor dni muz ze aznarez. Iste garsias semenonis

Folio 96 verso du manuscrit A 189.
(Voir *Bull. hisp.*, t. XIII, p. 138 et 434.)

Garsias rex cognomento tremulosus. genuit rege sanctium
qui p multae strenuitate quarto manus uocabatur.
Sanctius rex ex ancilla quadam nobilissima et pulcherrima q
fuit de ayuari. genuit ranimiru rege cognomento curuu
quem regini paracese id est aragonii p̄fecit. deinde accepit uxo
re legitima regina urracam. filia comitis sanchi de castella
ex qua genuit fernandu. pri comitis castelle. postea regem
legionens. et ex ead geni rege garsiam. nauarrie. Iste sanctius
regnum suu dilatauit usq: fluminii pisorga et caminu sci iacobi
qd pegrini p deuia alaue declinabant timore maurorum. per
locum ii hodie est. sine obstaculo currere fec et securu. Regna
uit anni. lxv. et obijt. Era. m̄. lxxij.

Aznari galindi accepit uxore dnam onnecam. filia
garsiez enneconis filij enneconis ariste. et genuit filios
centolle aznarez. et galindum aznarez. et dnam matrona.
que fuit uxor de garsia malo. filio de galindo blasquez. et
dnam faquulo. et quia illusere ei in die sci iohis bte in horreo.
in uilla que dr belosca. occidit centolle aznarez. frem
uxoris sue. et dimisit uxore et accepit aliam dnam
filiam de enneco arista et pepigit fedus cu eo. et cu mauris. et
eorum auxilio eiecit socer u de comitat. Perrexit g aznari galindi
ad franciam et p̄cidens ad pedes caroli magni conquestus e
ei de facto geni. Qui dedit ei pplatione ceretanam et orgel
lo. ubi et tumulatus iacet.

Postea galindo aznarez recuperauit patris comitatum et accep
uxore et genuit aznarium galindonis.

Aznari galindiz. accepit uxorem dnam onnecam. filiam
regis garsie enneconis. et genuit galindu aznarez et gar
siam aznarez. et dnam sancia. que fuit uxor atdele mau
ri regis. et genuit ex eo: abdelmelich. et ambroz. et fortunu

Folio 97 verso du manuscrit A 189.

(Voir *Bull. hisp.*, t. XIII, p. 436.)